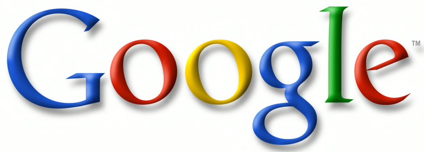


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google

~~PHIL 10.3~~ KE 2951

Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

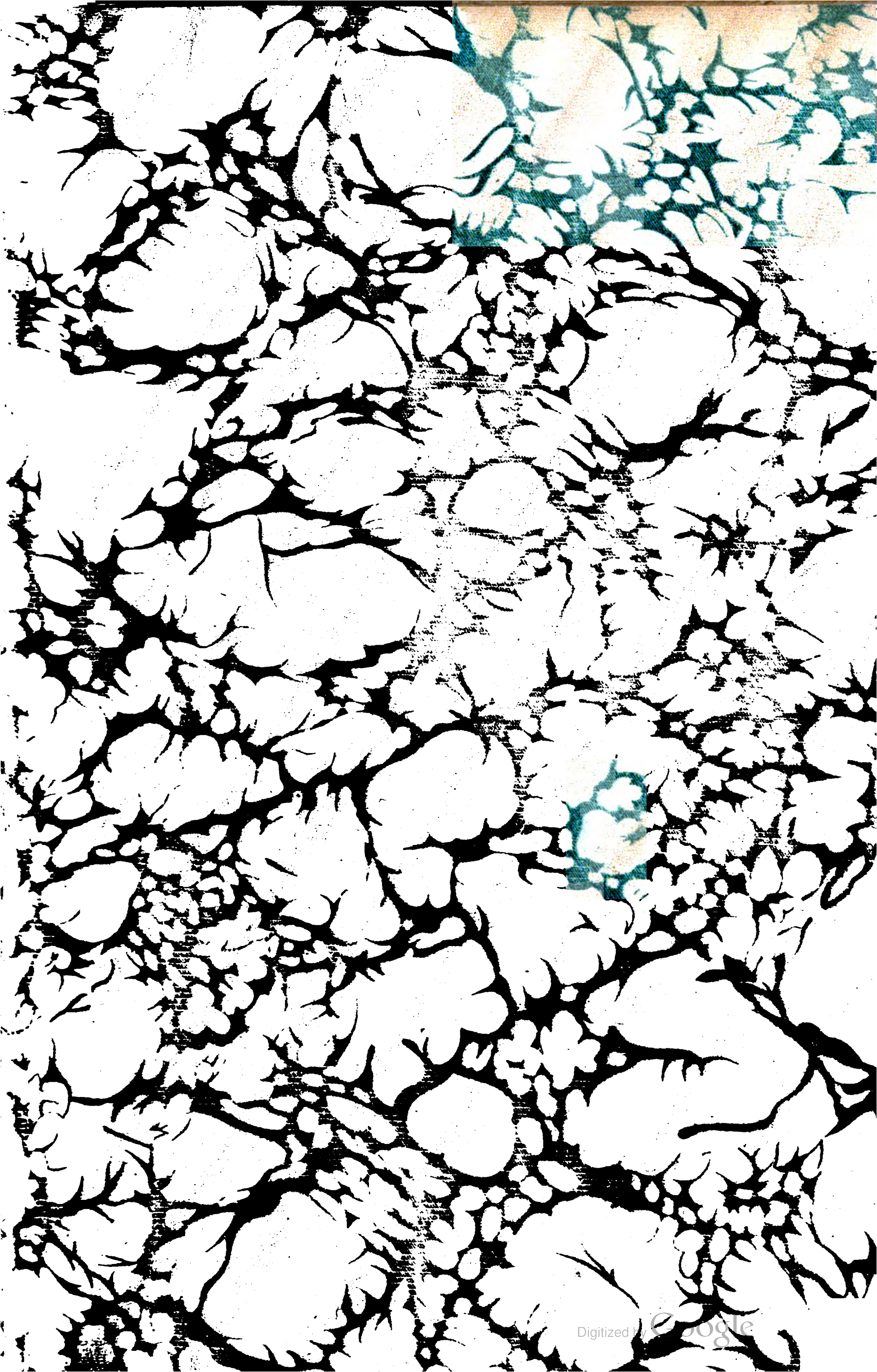
JOHN HARVEY TREAT

OF LAWRENCE, MASS.

(Class of 1862)



Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

SIXIÈME SÉRIE.

Conditions de la souscription.

Les *Annales* paraissent à la fin de chaque mois par cahiers de 80 pages, avec *Gravures* ou *Caractères étrangers,* quand il y a lieu.

Le prix d'abonnement est de 20 francs par an.

S'adresser au *Directeur*, rue de Babylone, n° 39.

CONCORDANCE ET PRIX
des Séries et de la Collection des Annales :

1re *série*. — 12 volumes.	— Tome [illegible]		—	4 fr. le volume.
2e *série*. — 7 vol.	— t.	13 à 19.	—	4 fr. le vol.
3e *série*. — 20 vol.	— t.	20 à 39.	—	4 fr. le vol.
4e *série*. — 20 vol.	— t.	40 à 59.	—	4 fr. le vol.
5e *série*. — 20 vol.	— t.	60 à 79.	—	Prix divers.
6e *série*. — 13 vol.	— t.	81 à 92.	—	10 fr. le vol.

Chacune de ces séries est terminée par une ***Table générale des matières*** de la série.

Chaque volume se vend séparément, et l'on donne ***des facilités*** pour le payement.

S'adresser directement au bureau.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE
RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAITRE

TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT

De preuves et de découvertes en faveur du Christianisme

PAR UNE SOCIÉTÉ

DE LITTÉRATEURS & DE SAVANTS FRANÇAIS & ÉTRANGERS

Dirigé par M. A. BONNETTY

CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND
ET DE L'ORDRE DE PIE IX
DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE DE ROME
ET DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS DONT LES TRAVAUX ENTRENT DANS CE VOLUME :

M. d'**ANSELME**, ancien officier supérieur. — M. l'abbé **BARNEAUD**, docteur en philosophie. — Le P. **BARTHET**, du Sacré-Cœur de Marie, missionnaire dans l'Inde. — M. l'abbé **BLANC**, curé de Domazan. — M. **BONNETTY**, de l'Académie de la religion catholique de Rome, chevalier des ordres de Grégoire XVI et de Pie IX, directeur des *Annales*. — Mgr **CZACKI**, secrétaire de la Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires de Rome. — M. l'abbé **DANIEL**. — Mgr **GERBET**, évêque de Perpignan. — S. S. **GRÉGOIRE XVI**. — M. l'abbé **LAURENT DE SAINT-AIGNAN**. — S. E. le card. di **LUCA**. — S. M. l'emp. **NICOLAS**. — M. Léon **PAGÈS**. — S. S. **PIE IX**. — M. **RENAN**. — M. le Com. de **ROSSI**.

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XIV

(93e VOLUME DE LA COLLECTION).

PARIS

BUREAU DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RUE DE BABYLONE, N° 39 (FAUBOURG SAINT-GERMAIN)

1877

Digitized by Google

Phil 10.3
KE 2951

Harvard College Library
July 27, 1920
Treat Fund

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.
(Voir à la fin du volume la table des matières).

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE
Numéro 79. — Juillet 1877.

Gouvernement de l'Église.

PLAINTES ET DEMANDES DE S. S. GRÉGOIRE XVI

ADRESSÉES PERSONNELLEMENT A L'EMPEREUR NICOLAS

Et réponse de ce Prince.

Voici un livre comme savent encore en faire les Religieux italiens de notre temps, livre d'érudition, de science réelle, et venant à point nommé pour soutenir les vrais principes, et donner à tous ceux qui veulent parler de l'Église, des Gouvernements, et de leur rapport entre eux, la science, qui les empêche de s'égarer et leur apprend à parler juste. Ce livre est intitulé :

Du droit public ou diplomatique de l'Église catholique.

Traités, documents, conventions, par lesquels l'autonomie, la liberté, la divine mission du Siége-Apostolique romain, sont prouvés, pour assurer la vraie concorde du double pouvoir Ecclésiastique et Civil, ouvrage composé pour réfuter les égarements des Politiques de notre temps,

Par Gaspart de Luise,

prêtre de la Congrégation des Ouvriers pieux, qualificateur de la suprême Congrégation et membre des Académies romaines de la Religion Catholique et de la Conception[1].

[1] De Jure Publico seu Diplomatico Ecclesiæ Catholicæ, Tractationes, Documenta, Conventiones queis autonomia, libertas, divina missio Apostolicæ romanæ sedis vindicantur, ut vera duplicis potestatis concordia habeatur Ecclesiasticæ et Civilis, opus contra Politicos nostri temporis delirantes concinnatum, à Gaspare de Luise, piorum operariorum Congregationis presby-

Digitized by Google

On le voit, ce n'est pas ici un livre de Métaphysique ou de Scolastique sur les droits de l'Eglise et de l'Etat, c'est un livre de science positive, usuelle, pratique, ancienne et moderne, à l'usage de tous ceux qui ont quelque influence dans le Gouvernement de ce monde, soit par leur enseignement, soit par leur action directe.

L'ouvrage est divisé en 5 livres.

Dans le 1er *livre*, le P. de Luise, après avoir donné une notion générale du droit public Ecclésiastique et Laïque, des Nonces et des Légats de l'Eglise, et prouvé qu'elle est une Société nécessaire, divine, libre, donne les documents païens qui reconnaissent à l'Eglise sa *propre liberté*, en publiant les édits d'Adrien, de Maximin, de Constantin, de Licinius, et *son droit de posséder* par l'édit d'Antonin. On y voit que les Païens étaient plus justes envers l'Eglise, que les Empereurs et Rois actuels, qui se glorifient du titre de *Chrétiens*.

Le 2e *livre* traite des relations de l'Eglise avec les Sociétés civiles, et donne tous les documents concernant les interventions des Empereurs sur les élections des Souverains Pontifes, sur les Congrégations religieuses, sur l'*exequatur* royal, sur les appels d'abus, etc.

Le 3e *livre* traite des efforts de l'Eglise pour réprimer l'omnipotence des Princes qui ont voulu et veulent encore dominer l'Esprit et le Corps des peuples ; il y a là environ 70 pièces ou documents sur cette importante matière.

Le 4e *livre* traite de la Concordance du Sacerdoce et de la Société civile, et il y a là 7 articles ayant pour but de prouver que l'Eglise ne peut être séparée de l'Etat.

Le 5e *livre*, un des plus importants, traite des Concordats ; il renferme tous les Concordats depuis celui de Worms en 1122, jusqu'à celui fait avec la république de San Salvador en 1862, au nombre de 69.

C'est dans le 3e *livre* que nous choisissons le Document qui

tero, Supremæ congregationis qualificatore, academiarum, Religionis catholicæ et Conceptionis romanarum socio. Vol. grand in-8° de VII-623 p., à Paris, chez Pedone-Lauriel. Prix 10 fr.

renferme les plaintes et les demandes de Grégoire XVI, adressées à l'empereur Nicolas et la réponse de ce Prince!

Tous les journaux ont parlé de la visite que fit l'empereur à Grégoire XVI, le 13 décembre 1845, mais on n'a jamais su que vaguement ce qui s'était passé entre eux. Ce sont ces deux documents que nous donnons ici.

Au moment où avec un armement formidable l'empereur de Russie envahit l'Empire ottoman, et va peut être changer la face de l'Europe, il est de la dernière importance de connaître ce que le Souverain Pontife demandait au grand Empereur et aussi la réponse de celui-ci. — Ces deux documents ont été écrits et sont publiés *en français*.

I

Pages que Grégoive XVI, Souverain-Pontife d'heureuse mémoire, a remises de ses propres mains à l'Empereur de Russie, dans le colloque qu'ils eurent ensemble à Rome, le 13 décembre 1845.

« 1. Le Pape a toujours montré sa confiance dans l'équité de Sa Majesté Impériale, que justice serait faite aux réclamations de l'Eglise catholique en Pologne et Russie. Le Bref adressé aux évêques de Pologne, et les lettres du Pape à Sa Majesté elle-même en font preuve.

2. Le Pape ne désire pas moins vivement, qu'aucun autre Souverain, la tranquillité publique dans l'ordre politique de chaque état. Il n'a jamais manqué de rappeler, et d'inculper dans les formes les plus efficaces et les plus solennelles, aux catholiques répandus sous toutes les dominations dans tout l'Univers, le devoir sacré que la Religion catholique leur fait de rester fidèles à leurs Princes respectifs, et d'obéir avec une entière soumission dans l'ordre civil aux lois de l'Etat.

3. La preuve de cette vérité se trouve, non-seulement dans le *Bref* susmentionné aux Evêques de Pologne, qui déplut si vivement aux Libéraux ; mais aussi dans l'*Encyclique* du 15 août 1832, à tous les Pasteurs du monde Catholique [1], dont la presse libérale fit tant de bruit, la donnant pour un résultat des démarches de la Russie.

[1] Publiée dans les *Annales*, t. v, p. 229 (1re série).

Digitized by Google

4. Une autre preuve de la fermeté avec laquelle le Pape a insisté en toute occasion sur cette maxime catholique, c'est qu'un Député du gouvernement insurrectionnel de Pologne envoyé secrètement à Rome pour réclamer l'appui du Saint-Siége, fut hautement blâmé d'avoir eu la hardiesse de se porter à Rome avec une pareille mission, et fut renvoyé. D'un tel fait pourrait rendre témoignage le prince *Gagarin*, s'il était vivant.

5. Mais si d'un côté le St-Siége est toujours fidèle, ferme et constant à intimer aux catholiques le précepte divin de rendre à César « *quæ sunt Cæsaris,* » d'un autre côté, il n'est pas moins de son devoir de procurer auprès de César, qu'on les laisse libres de rendre à Dieu » *quæ Dei sunt.* »

6. Certes le Pape n'a manqué ni à l'un ni à l'autre de ces devoirs. Pour le premier, le *Bref* et l'*Encyclique* ci-dessus mentionnés en font preuve. Pour le second, le prouvent les remontrances et les prières, que le Pape a tant de fois renouvelées dans le cours de plusieurs années à l'Empereur lui-même, avec le plus vif regret de les voir toujours demeurer sans effet.

7. Cependant, comme il appartient aux Puissances temporelles de régler les intérêts politiques et civils de leurs états ; de même tout ce qui regarde la Religion et le culte catholique, appartient, d'après l'ordination divine, à l'autorité Ecclésiastique, c'est-à-dire *à l'Eglise.*

8. Or, toutes les réclamations portées par le Pape au trône impérial, tombent uniquement *sur* les différentes lois destructives de la liberté de la Religion Catholique, et subversives des principes catholiques des lois de l'Eglise, et par là de sa Constitution divine, et *sur* des faits éclatants, que l'exécution de ces lois amena dans l'immense extension de pays sujets à la monarchie Russe. Réclamations, dont le Pape n'aurait pu s'abstenir, qu'en violant gravement les devoirs essentiels de son ministère apostolique.

9. De toutes les parties du monde les Catholiques de toute nation tournent leurs regards vers leur Pasteur commun. Tous ont recours à lui ; tous implorent, et attendent sa protection pour le soutien et la défense de leur Religion. Le Pape se-

Digitized by Google

rait coupable d'avoir trahi son ministère apostolique, s'il les abandonnait, et s'il ne venait à leur aide par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

10. Comme Chef de l'Eglise Catholique, le Pape n'est donc pas, dans les objets touchants à la Religion, une Puissance étrangère pour les Catholiques, quelle que soit d'ailleurs leur demeure sur la terre. Sur eux tous s'étend, en raison de sa Primauté divine, son pouvoir Ecclésiastique. Tous, ils sont ses enfants; tous, ils sont compris par l'Eglise dans ses lois.

11. D'ailleurs le Gouvernement de l'Eglise n'est pas sujet à subir les phases des Gouvernements politiques, puisqu'il est intrinsèquement fondé dans la Constitution que son divin Fondateur lui a faite. Les Souverains temporels ont bien le pouvoir de changer ou de modifier leurs lois; mais le St-Siége n'est pas libre de changer les principes de la Religion catholique, ni d'altérer arbitrairement les lois disciplinaires de l'Eglise.

12. Les Lois, ou Oukases impériaux, contre lesquels le St-Siége a élevé et élève principalement ses réclamations, sont ou récemment émanées, ou récemment rappelées en observance. Il est donc facile de les retirer, et de les mettre hors d'exécution, sans compromettre les intérêts et la dignité de l'Etat.

13. Les Lois de la Religion Catholique remontent au contraire à l'époque de sa fondation, aux Pères de l'Eglise, aux Conciles. Il serait impossible d'en souffrir en silence la subversion sans donner lieu à la subversion totale de l'Ordre spirituel de l'Eglise elle-même, dont la conservation pèse sur la conscience du Pape devant Dieu, devant l'Eglise, devant tout le monde catholique.

14. Parmi les règlements et les lois anti-catholiques contre lesquels le St-Siége n'a pu, ni ne peut cesser de réclamer, ici on en rappellera génériquement quelques-uns.

(a) Tels sont d'abord: 1° le *Nouveau règlement des Consistoires émané* le 23 décembre 1842, par lequel les Evêques ont été assujettis au jugement et à l'autorité des Consistoires respectifs, à tel point que « *Consistorium scribit, Episcopus suscribit tantum*; 2° le *Décret* du 30 novembre 1843, con-

cernant *les séminaires*, par lequel ceux-ci ont été soustraits dans le fait à la jurisdiction des Evêques et assujettis aux ordres gouvernementaux, aussi bien pour le règlement doctrinal, que pour le disciplinaire.

De tels règlements ne sont que le développement ou les corollaires des principes lésifs des droits et de l'autorité divine de l'Eglise, qui étaient déjà contenus dans les lois ou Oukases rapportés parmi les documents de l'*Allocution*. Il est lair pourtant, qu'on a par là un ensemble de lois, dont l'effet est d'interdire aux Evêques l'exercice de leur sacré ministère pastoral, leur enlevant toute juridiction sur la discipline, le culte, la liturgie, l'enseignement, les séminaires ; leur enlevant, en un mot, le régissement de leurs églises, et les assujettissant au Consistoire, au Collége ecclésiastique, au Ministere enfin, pour les réduire à de simples exécuteurs des ordres souverains.

Ce sont donc des lois en opposition ouverte avec l'ordination divine ; puisque, selon l'Ecriture sainte, *Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei* [1]. Ce sont des lois subversives de l'autorité ecclésiastique, de la hierarchie de l'Eglise catholique, en un mot de toute sa Constitution.

(*b*) Egalement contraires au Catholicisme sont les lois qui défendent l'entrée des *Bulles pontificales*, et qui, par la commination des peines les plus sévères, interdisent toute sorte de communication entre les Catholiques et le Saint-Siége, à moins que la cause n'ait été préalablement connue et approuvée par l'Ordinariat, et par le Gouvernement ; et cela non-seulement pour le for extérieur, mais aussi pour le for intérieur de la Pénitencerie. Lois extrêmement dures et oppressives, qui tendent ouvertement à détacher les catholiques du St-Siége, centre de l'unité catholique ; puisqu'il leur répugne de manifester à l'autorité diocésaine, et, par son intermédiaire, au Gouvernement, les agitations intérieures et cachées, les besoins secrets et les angoisses de leur conscience.

(*c*) Pour ne pas s'arrêter sur tant d'autres, elle est tout aussi anti-catholique cette loi, qui, sous peine de destitution, défend aux ecclésiastiques catholiques de baptiser les enfants nés

[1] *Actes*, xx, 28.

Digitized by Google

d'un mariage mixte, quand même les parents le demanderaient ; et d'admettre à la Communion quiconque aurait une seule fois communié en rit grec. Loi tout à fait injurieuse à la Religion catholique, et qui tend à en détacher les Catholiques même par la voie des sacrements.

(d) Des lois d'expoliation et d'usurpation de l'autorité du St-Siége sont celles qui concernent les Ordres religieux. Par elles les Religieux sont soustraits à la dépendance de leurs Supérieurs majeurs ; les couvents sont classifiés et supprimés; les propriétés sont adjointes au fisc ; les religieux sont dispersés, etc., etc. Leur but enfin est la désorganisation qui amènera la dissolution complète des Communautés religieuses catholiques.

15. En passant de l'ordre des *lois* à celui des *faits* sans parler de ceux qui appartiennent aux moyens employés pour obtenir l'apostasie des Grecs-unis, et pour empêcher le libre exercice de la Religion catholique, même parmi les Latins, il suffira d'appeler l'attention sur un fait récent, qui a eu lieu dans la Géorgie, tendant à exclure et expulser les Missionnaires apostoliques même des provinces d'Orient soumises à la domination Russe. Depuis 180 ans ils exerçaient librement leur juridiction sur les Arméniens catholiques de la Géorgie.

Le 2 juin 1844, à la grande désolation de ces bons Catholiques, le Gouverneur de la province fit intimer aux Missionnaires l'ordre de s'abstenir de toute fonction. Ensuite il leur signifia, que s'ils voulaient rester dans le pays, ils devaient dépendre du Consistoire de Mohilew, et n'avoir plus de relations immédiates avec une autorité ecclésiastique étrangère quelconque, c'est-à-dire avec le St-Siége. Et comme leur conscience leur défendait de se prêter à une prescription semblable, on les chassa de la mission.

On les accuse de *prosélytisme* pour la Religion catholique. Mais en réalité ils ne font pas autre chose qu'obéir à un devoir sacré de leur ministère, qui est de *prædicare Evangelium omni creaturæ* [1], et de *docere omnes gentes* [2]. D'ailleurs ils

[1] Marc, XVI, 15.
[2] Matth. XXVIII, 19.

accomplissent ce devoir *in omni patientia et doctrina*[1], sans employer ni l'artifice, ni la violence, ni une insidieuse séduction. Chacun reste parfaitement libre de les entendre s'il le veut, et d'accepter et de suivre leurs conseils et leurs instructions religieuses.

16. On n'a pas cependant l'intention de confondre les Lois ou les Oukases, avec le mode de leur exécution qui donna lieu à tant de faits éclatants. Les lois émanent du Souverain ; leur exécution est le fait des agents subalternes. Il est possible que les lois soient exécutées d'une manière, que le Souverain n'ait pas voulue, ni approuvée, qu'il n'ait pas même connue peut-être. Bien loin par conséquent d'attribuer à l'Empereur la dureté et les traitements qui accompagnèrent l'exécution de certains Oukases, on peut être persuadé que cela provient de l'arbitraire des exécuteurs, et non de la volonté ou des intentions de Sa Majesté. Mais il resterait toujours à désirer que ces abus fussent empêchés d'une manière efficace.

17. On n'a pas non plus l'intention de nier que dans la relation et dans l'exposition des faits, de leur qualité, et des circonstances qui les ont accompagnés, il ne puisse s'y être glissé quelque inexactitude ou exagération ; chose qui arrive bien souvent lorsqu'il s'agit de faits très-compliqués dans des pays si éloignés, où les communications sont si entravées, et où il y a des partis opposés. On ne peut pourtant nier que les faits existent dans leur substance, et que si les modalités arbitraires ou violentes sous lesquelles on les représente ne sont pas toujours vraies, il ne soit du moins une vérité, le but principal des lois.

18. On dit que le Pape est mal informé, qu'il est trompé. Mais si certains faits sont dénoncés par la voix publique, s'ils sont constatés par les relations les plus détaillées, si ceux qui les nient n'en démontrent pas la fausseté, si on ne veut pas accorder au Pape d'avoir un Représentant sur les lieux pour les vérifications opportunes ; comment lui serait-il possible de s'assurer de la fausseté de ce qu'on raconte, et d'être tranquille là-dessus ?

19. Mais les réclamations du St-Siége sont fondées non pas

[1] II Timot. IV, 2.

tant sur les faits, comme sur les Lois, ou les Oukases qui ont donné lieu aux faits. Ce sont les Lois qui constituent l'Eglise catholique en état d'esclavage, qui sont en opposition ouverte avec les principes et les lois de la Religion catholique, et qui tendent à arracher les Catholiques au centre de l'Unité catholique.

20. Or l'existence de ces Lois ne peut pas être mise en question, puisqu'elles sont publiques. C'est contre elles que le Pape a plusieurs fois réclamé; et, à présent dans l'heureuse conjoncture de l'arrivee à Rome de Sa Majesté Impériale, il renouvelle ses réclamations et ses vives instances pour leur rappel, et pour leur non-exécution ; avec une ferme confiance dans l'équité et la justice de Sa Majesté, qu'elle voudra bien accueillir ces demandes. Certes ce serait un *Acte* qui honorerait le cœur élevé d'un souverain si puissant ; *Acte* qui donnerait la paix à ces populations catholiques ; *Acte* qui comblerait de consolation le Pape et l'Eglise ; *Acte* enfin qui dans ce voyage de Sa Majesté fixerait une époque à jamais mémorable, heureuse et bénie par tout le monde catholique.

21. Encore un sujet de douleur pour le St-Père c'est la vacance prolongée de tant d'Eglises. Il est toujours affligé lorsque sa conscience ne lui permet pas de seconder les désirs de Sa Majesté relativement au choix des candidats. Plusieurs de ceux que l'Empereur a fait recommander, ont été déjà préconisés et ont reçu l'institution canonique. Si d'autres ne l'ont pas obtenue, c'est qu'ils n'offraient pas les qualités canoniquement nécessaires à cet effet. D'ailleurs pour l'examen et le jugement à porter sur les qualités que doivent avoir des sujets dignes d'être promus à l'Episcopat, ce n'est pas là seulement un droit du Pape, tel qu'il lui soit possible d'y renoncer ; mais c'est une obligation essentielle dont il ne pourrait se dispenser en aucun cas sans trahir son ministère. Tous les sacrés Canons et le Concile de Trente lui font un devoir indéclinable de ne pas élever à l'Episcopat ceux qu'il n'en aurait pas reconnus dignes. Il doit en répondre à Dieu et à l'Eglise toute entière.

22. Au reste, il n'est pas rare que le Pape refuse de confirmer mêmes les nominations des souverains catholiques. Et

Digitized by Google

sans sortir de ce siècle, cela arriva sous Pie VII, sous Léon XII, sous le Pape actuel ; et tous ces souverains se sont conformés au jugement du chef de l'Eglise, en nommant d'autres candidats. Sans doute le Pape n'élirait pas un sujet qu'il connaîtrait pour être suspect à l'Empereur sous le rapport politique ; mais il ne pourrait non plus admettre à recevoir l'institution canonique celui qui serait suspect au St-Siége sous le rapport de la doctrine, de la religion, ou des mœurs. Il faut pourtant espérer que l'Empereur, dans son équité, ne voudra pas mettre à de trop pénibles épreuves le cœur déjà si affigé du Pape. Il peut être bien sûr que de son côté le Pape aura toujours pour Sa Majesté tous les égards que sa conscience lui permettra, en présence du compte formidable que Dieu exigera de lui relativement au choix des Pasteurs de l'Eglise [1]. »

Après la lecture de ce document on peut voir combien étaient justes et même nécessaires les demandes et les plaintes du Pontife romain. — Voici la réponse de l'Empereur Nicolas.

II

Réponse de l'Empereur de Russie, remise de ses propres mains au Saint-Père, dans le colloque particulier qu'il eut avec lui le 17 décembre 1845.

« L'Empereur a pris connaissance avec la plus sérieuse attention, du Mémoire confidentiel que Sa Sainteté Lui a remis pour Lui exposer les vœux qu'Elle forme dans l'intérêt de l'Eglise catholique en Russie et en Pologne.

» La brièveté du séjour de Sa Majesté et l'absence des documents auxquels se réfère le Mémoire pontifical, ne lui permettent point d'entrer dans une discussion détaillée sur les différents points spécifiés dans cette pièce.

» Dans l'entretien si plein de franchise et d'abandon réciproque qu'il a eu avec le *St-Père*, et dans Sa conversation confidentielle avec le cardinal *Lambruschini*, l'Empereur s'est empressé de donner, tant sur l'ensemble des questions pendantes que sur quelques points particuliers, des explications qui doivent avoir attesté au St-Siége la pureté et la

[1] *De Jure publico* etc., p. 223.

loyauté de ses dispositions et de ses vues à l'égard de l'Eglise Catholique dans ses Etats.

» Il y a d'autres points qui ne sauraient être résolus présentement ; ce sont ceux nommément qui se rapportent à des Règlements et Oukases considérés par le St-Siége comme plus ou moins en opposition avec les lois canoniques de l'Eglise romaine.

» L'Empereur doit se réserver d'approfondir ces questions par une étude sérieuse dès son retour à Saint-Pétersbourg ; de recueillir avec soin toutes les données nécessaires pour Le mettre à même d'asseoir une opinion fondée, quant à la portée des allégations du St-Siége et de rechercher dans un esprit de bienveillance et de déférence amicale, les moyens de concilier autant que possible le vœu de la Cour pontificale avec les devoirs du Souverain, comme protecteur de l'*Eglise dominante en Russie* et avec la législation générale de cet Empire.

» Pour faire sentir la valeur de cette considération, il suffira de citer entre autres le passage *sub C* du paragraphe 14 du Mémoire.

» Le St-Siége s'y plaint de la défense faite au clergé latin de baptiser les enfants issus d'un mariage mixte.

» Sans parler des scrupules religieux et des convictions personnelles de l'Empereur, Sa Majesté ne saurait se considérer en droit de modifier cette disposition, vu qu'on ne pourrait le faire sans enfreindre ouvertement les Canons et les droits de l'Eglise dominante.

» Les opinions du St-Père sur cette matière ne sauraient d'ailleurs différer de celles de l'Empereur. Que Sa Sainteté daigne seulement s'interroger elle-même, si elle croirait pouvoir en agir autrement dans les cas analogues? Le Pape consentirait-il, par exemple, à promulguer une Loi qui autoriserait un prêtre grec ou protestant de baptiser à Rome un enfant né d'un mariage, dont l'un des conjoints serait catholique?

» En établissant de la manière la plus impartiale et la plus judicieuse la différence à observer entre la teneur des ordres qui émanent du Gouvernement, et les actes que des Agents subalternes peuvent parfois se permettre dans leur exécution,

Digitized by Google

— le St-Siége exprime le vœu que ces abus fussent réprimés d'une manière efficace. A cet égard, les intentions de l'Empereur ne sauraient être douteuses. Il n'hésite point à déclarer de la manière la plus solennelle, que tout abus est et sera toujours sévèrement poursuivi dans ses États. Sa Majesté saura donc infiniment gré au Souverain-Pontife de toutes les indications qu'il voudra bien Lui fournir à ce sujet, et qui mettraient le Gouvernement Impérial sur la voie de quelque abus qui aurait échappé à sa vigilance.

» L'Empereur espère que l'entente qui s'est si heureusement établie sur le mode à suivre pour la nomination des Évêques, fera disparaître désormais les difficultés que le Gouvernement impérial a rencontrées en dernier lieu à pourvoir à la vacance des siéges épiscopaux. Il est de l'intention de l'Empereur de se conformer scrupuleusement et en tout point à la marche indiquée pour cet objet important par la sagesse du Souverain-Pontife lui-même, marche à laquelle d'ailleurs, il n'a été dérogé dans ces derniers temps que par suite d'un malentendu, ainsi que l'Empereur l'a verbalement exposé à Sa Sainteté.

» En conclusion, l'Empereur prie le Souverain-Pontife d'être fermement persuadé que personne n'a plus à cœur que Sa Majesté de maintenir l'Église Romaine sur un pied à la fois digne et respectable en Russie comme en Pologne. Les vœux que l'Empereur adresse au Ciel, embrassent avec une sollicitude égale et sans distinction de culte, les intérêts spirituels de tous les peuples dont la divine Providence lui a confié les destinées.

» Tout ce qui peut être fait pour la réalisation des intentions du Saint-Père, sans heurter de front les lois organiques de l'Empire, ou sans léser les droits et les canons de l'Église dominante, sera fait. La parole Impériale le garantit à Sa Sainteté. Mais, ainsi qu'il a été observé plus haut, il y a des choses et des nécessités auxquelles il ne dépend pas de la volonté de l'Empereur de se soustraire. Elles appartiennent à une sphère qu'on ne saurait transgresser; — afin d'être appréciées à leur juste valeur, elles réclament des explications sur le but qui a présidé à telle ou telle mesure, — sur les circonstances particu-

Digitized by Google

lières qui les ont impérieusement imposées. Toutes les informations que le Pape pourra désirer, lui seront immédiatement fournies. L'Empereur aime à nourrir l'espoir consolant que ces explications franches entre les deux Gouvernements, fermeront désormais la porte aux malentendus qui se sont opposés jusqu'ici à l'établissement de cette heureuse entente, de cette confiance intime, que Sa Majesté désire si ardemment voir présider aux rapports de son Cabinet avec celui de Sa Sainteté. »

On voit là quelles sont les justes plaintes du Pasteur suprême, Grégoire XVI, et la réponse très-convenable de l'Empereur Nicolas ; mais ces bonnes dispositions ont-elles abouti à améliorer le sort des catholiques en Russie ? Surtout, la persécution contre l'Eglise a-t-elle cessé sous son successeur Alexandre, l'Empereur régnant ? Hélas ! non, et l'on peut en lire la preuve dans le grand nombre de pièces officielles publiées dans le 3e livre de ce volume, et qui arrivent jusqu'au temps actuel. C'est là que l'on trouvera quel est le véritable état des rapports du St-Siége avec le puissant Empereur.

A. BONNETTY.

[1] *De Juro publico*, p. 230.

Histoire primitive.

ESSAI
SUR LA CHRONOLOGIE INDIENNE
ET SUR LES
BOUDDAS ANCIENS ET NOUVEAUX.

Avant-propos.

Puisque la grande inscription du temple d'*Oodey pore*, près de *Sagur*, donne des renseignements si précis sur l'origine toute chrétienne des ères de *Vicramâditya* et de *Salivâhana*, et que la première donne à Notre Seigneur le nom de *Bouddha*, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'essayer, en m'appuyant sur ces données certaines, de débrouiller la chronologie ancienne et moderne de l'Inde et de chercher à mieux connaître ses Bouddhas. — Je résume à cet égard les travaux importants et presque ignorés du P. Burthey, Jésuite.

PREMIÈRE PARTIE

Chronologie ancienne, médiaevale, et moderne de l'Inde.

CHAPITRE Ier. — *Chronologie des temps anciens.*

Le seul monument qui nous reste des temps antiques de l'Inde ne consiste qu'en deux mots recueillis par *Mégastènes*, résident Macédonien à la cour d'*Andro Cottos*, et conservés par *Pline* le naturaliste. Je les ai lus dans la *Description de l'Inde*, par Anquetil Duperron [1], dans une note de Bernouilly. — Ces deux mots les voici :

« I. Depuis *Dionysios*, appelé par les Indiens *Ispara-tonbâs*, dont le fils fut *Poudyas* et le petit-fils *Kradévas*, jusqu'au roi qui fut établi par *Hercule* ou *Libère* pour régner sur toute l'Inde, on compte 15 générations.

[1] *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde, avec une lettre sur son antiquité*, publié par Bernouilly, in-4°, Paris, 1786.

Digitized by Google

» II. Depuis Hercule jusqu'au temps d'*Alexandre* on
» compte (d'après un manuscrit) VI.M.CCCCLI, soit 6451 ans,
» d'après un autre manuscrit, V.M.CCCCII, soit 5402 ans,
» pendant lesquels avaient régné CLIII, soit 153 rois [1]. »

ARTICLE Ier.

Avant la discussion de ces deux mots si brefs, mais si précieux, j'observe, d'abord, qu'il ne faut pas confondre *Dionysios* et *Hercule*, puisque *Mégastènes* établit une distinction si marquée entre l'un et l'autre, après quoi, je chercherai quel est ce *Dionysios* que les Indiens appelaient *Isparatambos* :

1° *Dionysios*, suivant l'étymologie des dictionnaires latins, serait le *Dieu de Nise*, ville ancienne du N.-O. de l'Inde. Mais d'après le Tamil, ancien langage de l'Inde, *Dyonisios* serait *Dûya ni seyen*, c'est-à-dire *Pur ne restant pas*, ou celui *qui perdit sa pureté originelle*. Ce serait, encore, si l'on veut, *Dêyu ni seyen*, c'est-à-dire le *Dieu qui ne continue pas*, ou le *roi déchu* : on a reconnu, sous l'un ou l'autre nom, notre père *Adam* ;

2° Maintenant qu'elle est la signification de cet autre nom donné au même personnage *Isparatambos*.

Ispara désigne le *plus haut* ou *le premier* (para) *des êtres* (isù), c'est-à-dire encore notre Père *Adam*, la tête et l'origine de notre race, et *tambos* ou *tan bôs* est sa *conjointe* ou sa femme, notre mère *Eve*.

Il n'y a pas à s'y méprendre, car la tradition de l'Inde affirme, comme la Bible, que *Ispara* et *Ispari*, sa femme, avalèrent le poison vomi par le Serpent infernal.

De plus, son fils se nommant *Poudyas*, pour *Pudu asu*, nouvelle *assise* ou *fondement*, on voit que ce nom convient exactement à *Seth*, établi comme nouveau fondement en place d'*Abel* tué par *Caïn*.

Le nom de son petit-fils *Kratévos*, pour *Kratu-éva-àsu*, adoration, excitant, fondement, ou le premier qui réunit le peuple pour adorer Dieu, désigne, aussi, d'une manière évidente *Enos*, dont il est dit : « *Iste cœpit invocare nomen Domini* [2]. »

[1] Voir Pline, VI, 21, 4 et les notes.
[2] *Gen.* IV, 16.

Digitized by Google

Il résulte donc de ces explications que les Indiens et les Grecs, comme les Hébreux, font remonter leur première origine à notre père *Adam.*

Si, plus tard, les Indiens ont confondu *Ispara* avec *Isa* ou *l'être absolu*, c'est-à-dire Dieu même, avec *Rutra*, le *Jupiter tonnant* des Grecs et encore avec *Siva*, le *Bienheureux*; ou un certain religieux à grosse chevelure et presque *nu*, généralement divinisé sur la côte occidentale de l'Inde et surtout à *Sâminada patnam*, où il mourut, cela n'infirme en rien la croyance des Indiens au temps de Mégastènes.

ART. II.

Voyons, maintenant, qui est cet *Hercule* qui fut, aussi, appelé *Liber* et *Bacchus*.

Les Grecs, comme les Indiens, confondaient plusieurs Bacchus en un seul. Mais Guérin du Rocher, en son *Histoire véritable des temps fabuleux*, ne les a pas confondus, et il a bien su trouver dans l'antique et prototype *Hercles, Bacchus* ou *Liber*, le patriarche *Noé*. Cependant, tout en rapportant ces deux noms de *Bacchus* et *Liber* aux circonstances de la plantation de la vigne, et à l'état de nudité dans lequel il fut vu par *Cham*, il n'a pu expliquer le nom d'*Heraclès* qui est un nom indien grécisé. Je dis un nom indien, car les grecs s'accordent à dire que l'antique *Hercule* vécut, d'abord, dans l'Inde et que c'est de là qu'il vint en Occident.

Je vais donc suppléer, par ma connaissance du *Tamil*, antique langage de l'Inde, à ce que cet ingénieux savant n'a pu faire.

Les Grecs, en leur invasion du Nord de l'Inde, disent qu'ils y ont vu *Hercule* honoré tout autant qu'en leur propre pays. Voyons donc, parmi tous les dieux du Panthéon de l'Inde, quel est celui qu'on doit prendre pour *Hercule*. Comme chacune des sectes Siréniste, Vishnouvite et Bouddiste s'est fait une théogonie à part, le choix devient un peu difficile. Il me semble que, cependant, on ne se trompe pas en disant que cet *Hercule* est le dieu *Kartikeya*, autrement dit *Aroumouka* des Sivénistes et en même temps cet *Hari*, père de *Kàma* et *Sàma* et *Yama* des Vishnouvistes, qui font passer ce Dieu par maintes transformations diverses. Sous le nom de *Souvya*, très-fort,

Digitized by Google

qu'ils appellent aussi *Narayana*, ils le font père de *Yama*, le grand régulateur ou juge; sous celui de *Vishnou*, ils le disent père du luxurieux *Kama* et de son frère le paisible *Sama*, nommé aussi *Bouddha*, et le font subsister seul à l'époque du déluge. Son nom d'*Hari*, en langage arien, me paraît venir du *Tamil âhra*, cesser ou reposer, qui mis en nom a fait *âhri* et avec l'expression prurielle et honorifique *Ahrikel*, dont les Grecs ont fait leur *Hercules*.

L'*Ahru mugam* des Sivénistes n'a pas d'autre origine. *Mugam* veut dire *face* ou *principe*. *Arumugam* est donc le principe ou cause du repos. Le mot *Mugam* se remplace quelquefois par *Kalà*, pour désigner un beau visage, et signifie aussi *science;* c'est pourquoi, il se peut faire, encore, que l'*Ahrou Mugam* de nos jours eût été au temps des Grecs *Ahrukali* (sachant le repos), dont les Grecs ont fait leur *Hercule*.

Or le nom de *Reposeur*, *causant le repos*, *sachant le repos*, est le nom même qui fut imposé au patriarche *Noé* par *Lamech*, disant lorsqu'il fut né : « Celui-ci nous consolera des » œuvres et des travaux de nos mains dans cette terre qu'a » maudite le Seigneur[1]. »

Le *Noé* de la Bible est donc l'*Hâri* et l'*Ahrumugam* des Indiens. Cette conclusion est confirmée par la signification du nom de *Kartikéya*, que porte aussi *Ahrumaka*. Car *Kar* signifie *obscurité*, *nuage*, *pluie*, et *tikéya*, *de la région*. Or, pourquoi cet *Hari* est-il appelé l'homme de la région, de la pluie, des nuages et de la nuit, sinon parce qu'il se trouve à la sombre époque du Déluge ?

De plus, comme la Grèce attribue de grands travaux à *Hercule*, qu'elle appelle le défenseur de l'innocence et le vengeur du crime, et que l'Inde, aussi, fait *Kartikéya* le chef des célestes milices, et que d'après la Bible le partiarche *Noé* est la nouvelle souche et le nouveau roi universel de notre race, il me semble qu'il demeure établi que *Noé* est l'*Hercule* des Grecs, l'*Arhumaka* ou *Kartikéya* des Sivénistes et l'*Hâri* des Vishnouvistes.

[1] Iste consolabitur nos ab operibus et laboribus manuum nostrarum in terra cui maledixit Dominus (*Gen.* v, 29).

Digitized by Google

Digression sur les Kartikéi *ou les* Pleyades.

Le nom de *Kartikéi*, dans le langage indien, est celui des *Pleyades*. Ce nom est aussi celui du mois de *novembre* qui dans l'Inde, comme en Europe, est généralement pluvieux.

Je viens de dire pourquoi la fable fait *Hari* ou *Ahrumugam* le nourrisson des pleyades, à savoir parce qu'il survécut au déluge. J'ajoute, maintenant, que le mois de novembre dans l'Inde ne fut nommé *Kartiké* que parce qu'après le déluge les grandes pluies ne tombèrent que lorsque les pleyades, une heure environ après le coucher du soleil, faisaient leur apparition à l'Orient; de même que le mois d'*avril* en langage indien *Chittira* (jambe du Bouvier), ne fut ainsi nommé que parce que la constellation de ce nom apparaissait à l'Orient au commencement de ce mois et de l'année, et que le mois de *septembre* (prattadi), c'est-à-dire le commencement du revirement (des saisons) ne fut ainsi nommé que parce que la constellation, la croupe de Pégase se levait, aussi, le soir au commencemende septembre. Cette manière de diviser les mois est plus simple que l'invention du zodiaque et a dû être pratiquée tout d'abord. Si l'Occident ne l'a pas adoptée, il n'a cependant pas ignoré que l'apparition des pleyades à l'Orient, après le soleil couché, coïncidait avec la pluie; car, « dit S. Grégoire » pape, les noms des *Hyades* et des *Pleyades* viennent du nom » grec *hyetos*, par lequel on désigne la pluie[1]. »

Voici, maintenant, le raisonnement que je construis sur cette communauté de noms pour les constellations et les mois :

I° Avant l'invasion des Grecs, les Indiens, ignorant le *zodiaque*, nommaient les mois d'après les constellations qui apparaissaient à l'Orient au commencement de la nuit;

II° Comme ces constellations ne sont guère visibles en l'Inde qu'une heure après le coucher du soleil, c'est-à-dire quand cet astre est déjà à 15 degrés sous l'horizon, il s'ensuit de là que lorsque *Pégase* ou le *Bélier*, qui marche avec *Pégase*,

[1] Græco quippe eloquio ὑετός pluvia vocatur, et hyades nomen a pluviis acceperunt, quia ortæ procul dubio imbres ferunt (Greg. *Moralia* l. IX, c. 11, *Pat. lat.* t. 75, p. 867).

Digitized by Google

paraissait sur l'horizon le soleil à la hauteur de 15 degrés, le soleil avait déjà fait 15 degrés dans le signe opposé de la *Balance*. Réciproquement, lorsqu'on voyait le soir le *Bouvier* ou sa cuisse *Chittira*, qui marche avec la *Balance*, le soleil avait déjà fait 15 degrés dans le *Bélier*;

III° Or, maintenant, à la fin de *mars* et au commencement d'*avril*, le premier mois de l'année pour les Indiens, le soleil n'est plus à 15 degrés dans le *Bélier*, mais près de 30 degrés en arrivant au signe des *Poissons*, ce qui fait une différence de 45 degrés. Car le *soleil*, d'après nos astronomes, en son mouvement rétrogressif annuel, retardait de 50 secondes 1/10 sur l'équinoxe ou d'un degré tous les 71 1/8 ans. Il suit de là, que les noms de *Kartikéi* et de *Chittira*, communs aux constellations et aux mois, ont été mis en usage 45 fois 71 1/8 ans auparavant, c'est-à-dire 71 1/8 | 45, ou il y a d'ici 3231 ans, c'est-à-dire 1400 ans environ avant notre ère.

IV. La conclusion que je tire de ce fait, c'est que l'observation des astres et la civilisation dans l'Inde datent d'au moins 1400 ans avant notre ère, coïncidant avec le temps de *Moïse* et la sortie d'Egypte.

Art. III.

Après cette digression et avant d'examiner les chiffres des années, il nous reste, encore, à savoir :

Quel est ce personnage qu'on dit être à la 15e génération depuis notre père *Adam* et que le patriarche *Noé*, avant son départ pour l'Occident, établit roi sur les Indiens pour les gouverner ?

1° Si on consulte la *Bible* on verra, d'abord, qu'un des patriarches à la 15e génération depuis Adam, c'est celui que l'Hebreu appelle *Ophir*, fils de *Jectan*, fils d'*Heber*, fils d'*Arphaxad*, fils de *Sem*, fils de *Noé*, le 10e depuis Adam.

2° On verra, ensuite, qu'*Ophir* avec ses frères, s'établirent dans l'Inde ; car, il est dit, en parlant d'Ophir et de ses frères : « Et leur habitation s'étendit de *Messa* jusqu'à *Séphar* » montagne qui est à l'Orient[1]. »

Or, qu'est-ce que *Messa*, sinon *Macça*, ou le haut plateau du

[1] Et facta est habitatio eorum de Messa pergentibus usque Sephor montem Orientalem (*Gen.* x, 30).

Digitized by Google

Caboul, car ce pays était encore ainsi nommé du temps d'*Alexandre ?* Et qu'est-ce que *Séphar* ou *Sé-Par* sinon la montagne (*Par*) brillant (*Sé*) ou rouge jaunâtre qu'on appelle maintenant *Himalaya* en sanscrit, en Tamil *Iman* ou *Ema-Kohdam*, noms qui signifient montagne du froid, montagne brillante, dorée et qui s'allonge du N.-O. au S.-E.?

Donc, dans le partage du monde, la portion qui est échue à *Ophir* et à ses frères est le *nord de l'Inde* ;

3° Que le petit-fils d'*Héber*, qui a donné son nom aux *Hébreux*, soit venu s'établir dans l'Inde, ce n'est pas une chose dont on doive s'étonner, puisque la plupart des fils de *Noé*, avant d'arriver en Mésopotamie, habitaient à l'Est de la Chaldée, c'est-à-dire aux confins de l'Inde ; l'Ecriture disant : « Lorsqu'ils » partirent de l'Orient[1]; »

4° Que l'Inde même, régie par *Ophir*, ait été nommée par les Hébreux *Ophir*, c'est là aussi un fait constant.

Avant la connaissance des moussons, la flotte de Salomon et celle des Tyriens s'embarquant vers Suez au Nord de la mer Rouge mettaient trois ans tant pour aller que pour revenir, ce qui prouve que cet *Ophir* n'était pas en Arabie, car pour aller et revenir de l'Arabie (de *Aden* par exemple), les Syriens n'avaient pas même besoin de trois mois. C'est donc jusqu'à l'Inde même, au pays échu en partage à *Ophir*, et probablement en remontant l'*Indus* jusqu'au *Pansab*, que voguaient ces deux flottes ;

5° Du reste, les noms que la Bible donne à la plupart des choses qu'on y venait quérir sont, encore aujourd'hui, les noms usités pour désigner les mêmes objets : ainsi *Tûkîm* hébraïsé pour *Tokëi*, désigne encore la *queue du Paon* ou le paon même ; *Setim*, en parlant des bois incorruptibles pour *Satam*, est encore le nom qu'on donne aux bois durs et de longue durée tels, que le *Teke*; *Monti*, donné aux *singes*, désigne encore de nos jours le singe barbu, et *Ophiridzon*, donné à l'*or* en poussière fine, est encore aujourd'hui désigné par une expression correspondante, à savoir *Sanbounadam* ;

6° *Sambou*, en langage indien, veut dire toute division, fine

[1] Cum proficiscerentur de Oriente (*Gen.* XI, 2).

Digitized by Google

poussière, cendre, et *Ophir* en hébreu a la même signification.

Par conséquent, c'est bien dans l'Inde, désignée par les indigènes par le nom de *Sâmbou* ou *Iambou*, que venait la flotte de Salomon. Et le nom de *Sâmbou*, qui peut aussi s'abréger en *Sàba*, n'était pas ignoré des Hébreux, puisque la Bible après avoir dit : « Et lorsqu'ils furent venus en Ophir, ils y » prirent 420 talents d'or et les apportèrent au roi Salomon, » elle ajoute : « mais la reine de Saba ayant appris la renommée » de Salomon, etc.[1]. » Comment cette reine de Saba eût-elle pu connaître quelque chose de la sagesse de Salomon, sinon par les navigateurs, qui étaient venus quérir de l'or en son pays ?

7° Quant aux Indiens, soit dans leurs fables ou leurs monuments historiques, tels que l'*Histoire de Cashmire*, l'*Inscription d'Oodeypore*, ils appellent leur pays *Sambou désam*, portion de Sambou, *Sambou ratsyam*, royaume de Iambou, *Iambou divou*, l'île ou continent de Iambou; il me semble certain que l'*Orphir* de la Bible et le *Iambou* des Indiens ne sont qu'une seule et même chose.

D'un autre côté, il est certain aussi qu'*Ophir* est venu dans l'Inde et qu'il est le 15e patriarche depuis *Adam*. C'est donc lui que le patriarche *Noé*, avant son départ pour l'Occident, établit sur les Indiens pour les régir.

8° Cette conclusion est, de plus, confirmée par la coïncidence des générations depuis *Rayau*, cousin germain d'*Ophir*, ou Iambou, jusqu'à *Salomon* et depuis *Iambou* surnommé *Oudistiva*, c'est-à-dire aurore de la royauté, jusqu'à *Chédavi* la perspicace, ou *Médavi*, la sage reine de *Saba*, qui vint voir Salomon.

Les Indiens ont, en effet, conservé une liste de leurs anciens rois où chacun est désigné par ce qu'il y avait de plus saillant en son règne. Voici donc la première partie de cette liste avec celle des générations bibliques de *Rayau* à *Salomon* en regard :

[1] III *Rois*, IX, 28, X, 1.

14. Heber.			24. Pharès.	24. Ouyar Sem.	9
15. Phaleg.	15. Jectan.		25. Ervon.	25. Sour Sem [1].	10
16. Rayau.	16. Ophir, Iambou		26. Aram.	26. Poust.	11
	Oudistiva.	1	27. Aminadab.	27. Rasni [2].	12
17. Sarug.	17. Pautsad.	2	28. Naasson.	28. Parsthaal.	13
18. Nachor.	18. Janamedjaya.	3	29. Salmon.	29. Sat Pâl.	14
19. Tharé.	19. Asmand.	4	30. Booz.	30. Nahardeu [3].	15
20. Abraham.	20. Aden.	5	31. Obed.	31. Soutshrat.	16
21. Isaac.	21. Mahaji.	6	32. Jessé.	32. Boup.	17
22. Jacob.	22. Dyesrath.	7	33. David 1er roi.	33. Savein.	18
23. Juda.	23. Doschand.	8	34. Salomon 2.	34. *Sedavi* Medavi [4].	19

Le 19e nom de cette liste *Sédavi* ou *Chédavi* ou encore *Médavi* est un nom féminin ; le masculin serait *Chédavâ*.

C'est donc une femme qu'il désigne et une femme très-sage; c'est donc la reine de *Saba*, du pays gouverné d'abord par *Ophir Iambou Oudiitiva*, 15 générations depuis Adam.

Chap. II. — *Comment faut-il entendre ces mots de* Pline : « Depuis Hercule jusqu'à Alexandre, on compte VI.M.CCCCLI = » 6451 ans, ou V.M.CCCII = 5402 ans, pendant lesquels régnè» rent CLIII = 153 rois. »

Article I.

J'observe, d'abord, que la question des *noms* étant résolue, il ne faut s'occuper que de celle des *nombres*, difficile à garder en ces anciens temps, même dans la *Bible*, puisque d'après les *Septante* on compterait près de 6,000 ans, soit 5249 ans depuis le vieil Adam au Nouveau, 4004 d'après l'*Hébreu* et pas même 4000 ans d'après les *Samaritains*.

Depuis Hercule, c'est-à-dire depuis *Noé* ou sa naissance, c'est-à-dire 600 avant le Déluge jusqu'à Alexandre 325 ans avant J.-C., il est impossible que 5402 ans ou 6451 ans se soient écoulés.

Cherchons donc à débrouiller ces nombres. D'abord, j'adopte le nombre 5402 (V.M.CCCCII) comme moins étrange et m'explique facilement comment on l'a converti en 6451 à savoir au moyen de deux traits, l'un vertical après VI, d'où on a fait 6,000 et un horizontal sous le 1er I de la fin d'où on a fait LI, 51.

[1] Faridum et Semiramis.

[2] 1400 ans av. J.-C.

[3] Fondation de Canorije.

[4] 100 ans av. J.-C.

Digitized by Google

Mais 5402 ans sont, encore, une somme énorme ; car Noé, d'après aucun compte, ne vécut ou naquit 5402 ans avant J.-C., à plus forte raison avant Alexandre.

Ces nombreuses années ne sont donc que des *Ayanam* et non des *Varucham*. L'*Ayanam* est de 10 *mois* et il y en a deux par an, le 1er commence en janvier et finit en juin, il comprend tout le temps que le Soleil s'avance du sud au nord; l'autre commence en juillet et finit en décembre, comprenant tout le temps que le Soleil rétrograde du nord au sud. Le premier se nomme *Outtara ayanam*, voyage au nord et l'autre *Takchana ayanam*, voyage au Sud.

D'après cette distinction, le nombre 5402 ne représente donc que des *ayanam* ou simplement 2701 *varacha* ou années communes, auxquelles, si on ajoute 325 ans, temps de la présence d'Alexandre en l'Inde avant Notre-Seigneur, on a 2701 + 325 = 3026 ans depuis la naissance de Noé à Notre-Seigneur. Ce nombre est assez d'accord avec ceux de la Bible; et son point de départ n'est pas propre à l'Inde, mais suivi, aussi, par la Bible.

ART. II. — *Sur les 153 rois.*

On a vu comment le nombre des *Ayanas*, au moyen d'un petit trait ajouté par le copiste, a crû subitement de 5 à 6 mille.

Or, c'est par une addition du même genre que le nombre des rois, qui réellement n'est que de LIII = 53 depuis le 1er jusqu'à celui que vainquit Alexandre, est devenu CLIII = 153 au lieu de LIII = 53.

On conçoit, en effet, qu'un copiste romain, habitué à voir les consuls se succéder chaque année et même les empereurs ne régner guère plus de 10 années l'un dans l'autre, a dû s'imaginer qu'on avait oublié un 100 = C devant LIII = 53 et qu'il fallait bien, en effet, 153 princes pour régner 5402 ans, donnant à chacun 34 ans de règne.

Que l'addition de C = 100 devant 53 n'est qu'une fantaisie du copiste et une chose qui se trouve placée hors de doute par le simple exposé du catalogue des grands rois indiens avec le catalogue correspondant des rois de Juda jusqu'à la captivité, puis celle des rois persans jusqu'à Alexandre.

Digitized by Google

Voici ce catalogue comparé depuis Salomon et Sédavi ou Médavi ; le 19e nom du catalogue est de l'an 1000 environ avant J.-C.

ART. III. — *Catalogue des rois indiens (Suite).*

35. Roboam	3.	Sarvanchétra.	20	Assuérus.	Son expédition en l'Inde.	
36. Abias	4.	Bikam.	21			
37. Aza	5.	Naharat.	22	54. Darius et Cyrus.	Serohani.	40
38. Josaphat	6.	Disvan.	23			
39. Joram	7.	Oubé.	24	55. Cambyse.	Pédarath.	41
40. Ochozias	8.	Bouti.	25	56. Smerdis.	Mad Pal.	42
41. Joas	9.	Doursnal.	26	57. Darius Lors-hap.	(3e dynastie) Buha	43
42. Amasias	10.	Seam bat.	27			
		Bakman.	28	58 Darius Gus-taph.	Sadji Sinha	44
43. Azarias	11.	(2e dynastie) Bessarava.	29	59. Astyage.	Sadargon.	45
44. Jonathan	12.	Sour Sem.	30	60. Xerxès.	Mahâ Pal.	46
45. Achaz	13.	Birsac.	31	61. Artaxercès.	Sarhada.	47
46. Ezéchias	14.	Otany Sa.	32	62. Darab.	Sadja Pâl.	48
47. Manassès	15.	Partchat.	33	63. Homai.	Cheti Mal.	49
48. Amon	16.	Ruddargan.	34	64. Darab, fils d'Homaï.	Birsen.	50
49. Joachaz	17.	Basod Pal.	35			
50. Jechonias	18.	Gôd abad.	36	65 Darius Codoman.	Bert tek	51
51. Joachim	19.	Sing Radja.	37		et Soukdon.	52
52. Salattiel	20.	Amar Goda.	38	66. Alexandre.	Ivon Jot.	53
53. Jerobabel	21.	Amin Pal.	39		Porus	325
		(536 av. J.-C.)				

Ce tableau comparé démontre à l'œil que *Djivandjath* (ivon jod) est réellement le 53e prince qui régnait sur l'Inde au temps d'*Alexandre*.

Les *Moghols*, qui ont relevé ce catalogue, placent, aussi, à cet endroit l'invasion de *Roustoum destan* (Romanus natione), c'est-à-dire, d'Alexandre, venu du pays de la nouvelle Rome, ou Constantinople, disant qu'avec les troupes de l'*Iran*, c'est-à-dire de la *Perse*, il ravagea l'Inde et en tira un tribut.

De plus, le nom de *Djivandjath* ou *Djivenzath* (Vif-lié) ou de *Jeyawanka* (par la victoire courbé), qu'on lui donne dans les catalogues, indique assez que c'est celui-là même qui fut vaincu par *Alexandre*, qui eut la générosité de lui conserver la vie et son royaume.

S'il y avait d'autres rois que lui dans l'Inde à cette époque, il n'en est pas moins vrai qu'il en était le grand roi, *radjadi-*

radja, puisqu'il portait le titre de *Porus* (Poura) ancien premier ou encore *Pandhya*.

Il est donc certain que, depuis le commencement de leur monarchie jusqu'au temps d'*Alexandre*, les Indiens n'ont eu que 53 grands rois ou *Poura*, qui régnèrent depuis la naissance de *Noé* jusqu'à Alexandre pendant l'espace de 2701 ans.

ART. IV. — *La Monarchie Indienne sous les successeurs d'Alexandre, ou le* 11e *Routras.*

Voici le catalogue comparé de ces princes Indiens et des successeurs d'Alexandre depuis l'an 325 à l'an 125 avant Jésus-Christ, époque de l'invasion des *Saos*.

En tête de ce catalogue se trouve écrit dans une liste *Kataya* (trouble) qui est omis dans une autre, puis vient *Harizag* (le suivant d'*Hercule*, c'est-à-dire d'Alexandre, et *Parizag* le parfait serviteur) et, encore, *Her guja* (le craignant ou vénérant Hari). Il parait assez par tous ces noms que ce prince n'est autre que le *Porus* vaincu, régnant sous un autre titre et un autre nom; le catalogue ne doit donc commencer que par le suivant *Birsen*.

Seleucus Nicananor, 54 *Birsen* (le viril), *Sâr Seyen*, le fils soumis et repentant. *Hira sena* (général de l'Iran, la Perse).

On reconnaît, ici, le tyran d'Andra, Androcottos, qui, d'abord, montra de la virilité en se révoltant, mais qui, subjugué par Seleuchus, devint un fils soumis, et ne fut plus, dès lors, qu'un général de l'*Iran*.

En ce tyran d'*Andra* c'est-à-dire de cette partie du nord de l'Inde séparée et isolée (*andra*), du reste, par le Gange, certains orientalistes ont cru voir *Sandra Gupta*, petit-fils d'*Asôka* le persécuteur des Bouddistes, parce que les Grecs écrivent, aussi, *Androcottos*. Il faut avouer que c'est sur un fondement bien peu solide qu'on a établi cette identité.

Car, d'abord, tout en admettant que *Sandro* est pour *Sandra* ou mieux *Sand'ira* ou encore mieux *Chand-ira* (le doux roi) comment peut-on dire que *cottos* est pour (gupta) le colère ? Il y a contradiction dans les deux parties du nom, il faut lire le *Bâli Su pta* pour *Su pita* (le bon père); alors, il n'y a plus contradiction entre roi pacifique et bon père. Le nom de

Digitized by Google

Cottos donné à ce prince sera donc un nom Tamil du verbe *Kohtta*, frapper ou du sanscrit *kutha* qui signifie aussi frapper, tuer, etc. C'est pourquoi il paraît juste de ne voir dans *Andro Cottos* que le tyran d'Andra.

Du reste, ni son grand-père ni son petit-fils ne correspondent à *Asôka*, car le grand-père de *Birsen*, l'Androcottos des Grecs) est appelé *Soukdan* (le délicieux), *Sarmarsan* (le Pelletier) c'est-à-dire l'homme des gymnosophistes portant avec eux une peau (*sarman*) et *sir Mandon* (bien intentionné), noms qui sont loin de rappeler la douceur et la calamité de *A-Sôka*.

Quant à son petit-fils, il n'en eut pas, puisque son fils fut assassiné et qu'en lui finit sa dynastie. Poursuivons notre catalogue.

Antiochus Soter, 55; *Antinoë* (aimant l'opposition) *Adescht* malheureux.

Ce prince fut appelé par les Grecs *Ally*, qui est un nom Tamil du lys aquatique; il voulut secouer le joug comme son père, mais il succomba sous les coups d'un assassin nommé par les Grecs *Alli Tourgui Das*, c'est-à-dire le serviteur traître à *Alli*, et régna en sa place sous le nom de Antiochus VI, *Théos*, 56; *Jona d'hara*, créature des Grecs et *Dandhor* frappeur.

Seleucus II. Seleuchus III. Antiochus III, le Grand. Séleuchus IV, Philopator. Antiochus IV, Epiphane, persécuteur des Juifs.	En lui commence une nouvelle dynastie qu'on peut appeler les rois fainéans de l'Inde. Ce sont ces neuf princes, avec les deux précédents, que la fable, basée sur la tradition, aura appelés *Routras* du Tamil *Ouruhttra*, faire rouler, plutôt que du sanscrit *Rudra*, crier.
	Voici leurs noms qui sont tout à fait expressifs:
Antiochus V, Eupator. Demetrius I, Soter.	57. Seindoudj pour *Sein-atu-udjâ* le plus haut des fils, *Sendh-waja*, c'est-à-dire dépendant du général.
Alexandre Bala.	58. Mahi-gangh, la risée de la terre.
Demetrius II, Nicator.	59. Mahajpuliah, le grand jour à Mahazod, la grande chaussure.
	60. Her Nath, hercule docteur, *Radja Nath*, ro philosophe, *Sarnau*, Pelletier ou gymnosophiste.
Antiochus VI, Théos. 147 à 144 av. J.-C.	61. Djiven Rudja, le roi vif ou qui a vécu. Djiven si Radja, roi qui eut le bonheur (si) de vivre.

On reconnaît, ici, le *Sôphago sen* ou le brillant général, qui ayant secoué le joug de l'Iran, se soumit, enfin, à Antiochus accouru pour le soumettre et qui lui laissa la vie et même son royaume.

Tryphon.	62. Odé sen Oudi sen Umed sen, général brisé, fuyant, muet.
Antiochus VII, Sidetes de 142 à 137.	63. Anandit, Anderjat, *Anonda, jala, Vindja, chala*, c'est-à-dire dormeur se mouvant (*jal*) à l'intérieur du palais et parvenu aux monts *Vindya*.

D'après le *Tedz kerat assolatin* traduisant, dit Anquetil Duperron, un manuscrit du 11e siècle, ce jeune prince, sous la tutelle de sa mère, aurait fait la conquête de toute l'Inde.

Mais comme il paraît assez que son prédécesseur, son père, a été poursuivi, vaincu et réduit au silence, la conquête dont il est ici parlé ne serait qu'une expédition des Sogdiens vers la *Nerboudda*.

Quant au prince suivant, *Radja Pâl*, le roi enfant, il paraît n'être qu'une répétition d'*Anandit*. Comme on a dit qu'il fut vaincu par *Sak-vont* les Saos vagabonds, la conquête des Sogdiens pourrait bien, aussi, n'être qu'une fuite devant les *Saos* ou *Huns* qui entrèrent en Bactrianne l'an 125 avant notre re.

Pendant cette époque de 325 à 125 ou de 200 ans que les Grecs ont dominé sur l'Inde, ils ont laissé en plusieurs places des signes évidents de leur prospérité et de leur pouvoir (je veux parler des *médaillons* de beaux types grecs et des inscriptions uniquement en cette langue). On remarque, surtout, *Théodose* I et II, *Eushidem-Demechius*, Eucratide *Heliocles*, *Lysias* et *Aminthos*, comme princes de la Bactrianne et au-delà de l'Indus, les Ecratides *Nicias Appolodote*, etc, etc., et même un *Menander*, personnage si illustre qu'un historien grec en a parlé en ses biographies des hommes illustres de l'Italie et de la Grèce [1].

Remarques sur le langage.

Comme nous voyons de nos jours le langage de l'Inde, celui

[1] Voir dans les *Annales* les articles *Recherches sur l'empire qui y a fondé Alexandre*, t. XII, p. 241; *Médailles Indico-Grecques et Indico-Sythes* p. 250 et autres *Monuments*, t. XI, p. 208 (1re série).

Digitized by Google

des cours surtout, se modifier par l'anglais, ainsi est-il croyable qu'en ces temps les Grecs et leurs sujets et alliés, les *Sogdiens*, puisque Alexandre même épousa une femme de leur race, ont dû modifier l'ancien langage du pays parfaitement Tamil, comme on le reconnaît aux noms d'alors des fleuves du *Panjab* et lui donner la forme *Arienne* que maintenant on lui connaît. Les Sogdiens étaient *Ariens* ou venus de l'*Arie*, et un des titres des rois de cette race par exclusion des autres est *Aria*. Chez eux, aussi, comme chez les Grecs qui ont suivi l'exemple d'Alexandre, le roi se nomme *Déva*.

Le sanscrit du *Ramayanam*, et autres faits de ce genre, ne serait donc que l'ancien *Tamil* du nord grécisé, sogdianisé, ou arianisé.

Le baron de Ravisy.

Digitized by Google

Littérature catholique.

ÉNUMÉRATION DE TOUS LES OUVRAGES DE FÉNELON

QUI ENTRENT DANS SES ŒUVRES COMPLÈTES

PRÉCÉDÉES DE SON *HISTOIRE LITTÉRAIRE*

Par M.* (l'abbé GOSSELIN),**

Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice [1].

Les *Annales* ont publié dans leurs tomes XVI et XVII (5e série), l'énumération de tous les ouvrages qui entrent dans la dernière édition des *Œuvres complètes de Bossuet*. Plusieurs de nos abonnés nous ont manifesté le désir de voir joindre à cette publication celle de l'énumération des *Œuvres complètes de Fénelon*, et nous ont rappelé que nous en avions fait la promesse.

C'est ce que nous exécutons en ce moment. Nos lecteurs auront ainsi connaissance de tous les travaux des deux plus savants évêques de l'Eglise de France. La lecture de ces deux Catalogues leur fera connaître brièvement, et mieux peut-être que leur histoire, la vie et l'esprit de ces deux Prélats; ils se révèlent et se peignent eux-mêmes dans leurs écrits.

Comme pour Bossuet nous noterons, autant que cela est possible, l'époque où chaque ouvrage a été composé, et l'année où il a été publié, l'âge qu'avait alors Fénelon. Ce sera là une bonne manière de connaître Fénelon, et d'apprécier le plus ou moins d'importance de l'ouvrage.

TOME Ier

Comprenant xxiv-430, plus 232 (686 p.) Paris 1851.

1. Portrait de Fénelon.
2. *Histoire littéraire de Fénelon*, ou *Revue historique et*

[1] 10 vol. grand in-8° à 2 colonnes, à Paris, chez J. Leroux, Jouby et Gaume, libraires, à Lille, chez Lefort, et à Besançon, chez Outenin-Chalandre, 1851, 1852. Prix 80 fr.

Digitized by Google

analytique de ses œuvres, par M*** (l'abbé *Gosselin*), précédée d'une *préface* et d'une *table des matières* de XXIV pages.

Cette histoire est un chef-d'œuvre d'érudition et de critique, embrassant, on peut le dire, toutes les questions religieuses, philosophiques, politiques et littéraires de cette époque. Nous n'en acceptons pas tous les jugements, et nous serons obligés de la contredire sur plusieurs points, mais il est impossible d'en méconnaître l'importance. Nous croyons donc devoir en donner une indication complète.

1re Partie. — Notices historiques, bibliographiques et analytiques de tous les ouvrages de Fénelon, tant imprimés que manuscrits.

Article 1er. — Ecrits philosophiques et théologiques.
1re *Section.* — Ecrits philosophiques.
2e *Section.* — Ecrits théologiques.
3e *Section.* — Ouvrages sur le Quiétisme.
4e *Section.* — Ouvrages sur le Jansénisme.
Article 2e. — Ouvrages de morale et de spiritualité.
Article 3e. — Mandements.
Article 4e. — Ouvrages de littérature.
Article 5e. — Ecrits politiques.
Article 6e. — Correspondance de Fénelon.
Article 7e. — Notice des principales collections des *Œuvres* de Fénelon publiées jusqu'à ce jour.

2e Partie. — Analyse raisonnée de la controverse du Quiétisme, ou résumé des principaux écrits de Bossuet et de Fénelon, sur cette matière.

Article 1er. — Principes de la vie spirituelle.
Article 2e. — Exposition des erreurs du Quiétisme.
Article 3e. — Questions sur lesquelles le Saint-Siége n'a pas jugé à propos de prononcer.
Article 4e. — Résumé de la doctrine spirituelle de Fénelon.

1er Appendice. Sur l'ostensoir d'or offert par Fénelon à son Eglise métropolitaine et où l'on voit un ange foulant aux pieds les *Maximes des Saints*, les *Discours de Luther* et les *Institutions de Calvin*, avec une *gravure* représentant cet ostensoir.

2e Appendice. Examen des opinions de quelques philosophes modernes sur la doctrine mystique du Christianisme, considérée dans ses rapports avec le fondement de la *Loi naturelle* et de l'*Obligation morale* ; ces philosophes sont MM. Jouffroy et Charma.

3e Partie. — Analyse raisonnée de la controverse du

Digitized by Google

Jansénisme, pour servir d'éclaircissement aux écrits de Fénelon sur cette matière.

Article 1er. — Exposition des erreurs du Jansénisme.

Article 2. — Des principaux subterfuges, employés par les disciples de Jansénius pour éluder la condamnation de ses erreurs.

Article 3. — Réflexions générales sur les écrits de Fénelon, relatifs à la controverse du Jansénisme ; examen de quelques difficultés auxquelles ces écrits ont donné lieu.

4e Partie. — Eclaircissement sur divers sujets de controverse, d'après les écrits de Fénelon.

Article 1er. — Eclaircissements sur la controverse relative au *fondement de la certitude*, qui, pour Fénelon et pour M. l'abbé Gosselin, est dans la *Méthode de Descartes* et où sont examinés les principes de l'abbé de La Mennais, de Kant et de Jouffroy.

Article 2. — Principes de Fénelon sur l'autorité du Souverain-Pontife. — Parallèle du sentiment de Bossuet et de Fénelon sur cette matière.

APPENDICE de la 4e partie ; Eclaircissement sur le *Droit public* du moyen âge, relativement à la déposition des Souverains.

C'est ici le volume entier de M. l'abbé Gosselin sur cette question, publié à part en 1830, plus complet en 1839, et qui a eu tant d'influence à notre époque. L'auteur résume son ouvrage en ces 4 propositions :

1re Proposition. — Le pouvoir du Pape et des Conciles sur les Souverains, dans l'ordre temporel, au moyen âge, quelque extraordinaire qu'il nous paraisse aujourd'hui, fut naturellement amené par la situation et les besoins de la société à cette époque.

2e Proposition. — Les Papes et les Conciles du moyen âge, en s'attribuant un si grand pouvoir sur les Souverains, dans l'ordre temporel, ont suivi des principes autorisés par la *persuasion universelle*, et par le *droit public* alors en vigueur.

3e Proposition. — Il ne paraît pas que les Papes et les Conciles, qui se sont attribués un si grand pouvoir sur les Souverains dans l'ordre temporel, se soient principalement fondés sur le *système théologique du droit divin*.

4e Proposition. — Les maximes du moyen âge qui attribuaient au Pape et au Concile un si grand pouvoir sur les Souverains dans l'ordre temporel, n'ont pas eu, à beaucoup près, tous les inconvénients qu'on a quelquefois supposés ; et les inconvénients qu'il ont pu avoir, ont été bien compensés, par les avantages que la société a retirés de ce pouvoir.

Telle est l'analyse de ce grand travail de M. l'abbé Gosselin

Digitized by Google

qui ne renferme pas moins de 430 pages de ce 1er volume.

Voici maintenant l'énumération de tous les traités et ouvrages de Fénelon.

Œuvres de Fénelon.

Ire CLASSE. — ÉCRITS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES.

SECTION Ire. — *Ouvrages philosophiques.*

Traité de l'existence et des attributs de Dieu, 1re partie.

1. Démonstration de l'existence de Dieu, tirée de la connaissance de la Nature, et proportionnée à la faible intelligence des plus simples. Paris, 1718, de 314 p. plus XII p. de tables.

Sans nom d'auteur et avec un *avertissement* de XIV p., sans nom d'auteur, mais du P. Tournemine, jésuite. — 1re *partie*, parue en 1713, et non en 1712, comme le dit M. l'abbé Gosselin et comme le disent les Mémoires de Trévoux, Cousin, Villemain et Quérard. 2e partie parue en 1718.

C'est de cet ouvrage que nous donnerons une notice complète, qui indiquera tous les changements et toutes les corrections, ayant pour but d'atténuer ou de supprimer toutes les doctrines panthéistes et rationalistes qui y sont contenues, et que M. l'abbé Gosselin a rétablies dans la grande édition dite de *Lebel* ou de *Versailles* en 1820, et a remises en vigueur dans la société actuelle.

Ecrit en 1688, âgé de 36 ans.

2. 3 lettres au duc d'Orléans sur l'existance de Dieu et sur la religion, sur le culte de Dieu, l'immortalité de l'âme, et le libre arbitre, sur le culte intérieur et extérieur.

Écrites en 1713, âgé de 62 ans, publiées en 1718.

3. Extrait d'une lettre au P. Lami, bénédictin, sur la réfutation de Spinosa.

Composée en 1696, âgé de 45 ans, publiée en 1791.

4. Lettre sur l'idée de l'infini, et sur la liberté de Dieu de créer et de ne pas créer.

Publiée en 1722.

5. Lettre sur l'existence de Dieu, le Christianisme et la véritable Eglise.

Publiée en 17[illegible]

6. Sur les moyens donnés aux hommes pour arriver à la vraie religion.

Publiée en 1761.

7. Lettre sur la vérité de la religion et sur sa pratique.

Publiée en 1718.

2° SECTION. — *Ouvrages théologiques sur divers sujets.*

8. Traité du ministère des pasteurs.

Composé vers 1686, âgé de 35 ans, publié en 1688.

9. 8 lettres sur l'autorité de l'Église.

Composées vers 1708, âgé de 57 ans, publiées en 1718 et 1719.

10. Entretiens de Fénelon et de M. de Ramsay, sur la vérité de la religion.

Rédigés par M. de Ramçay, et publiés en 1723.

TOME II.

Comprenant 679 p. — Paris, 1851.

11. *De summi Pontificis auctoritate dissertatio.*

Composée vers 1705, âgé de 54 ans, publiés en 1820.

12. *Appendix ad dissertationem de summi Pontificis auctoritate.*

3 Lettres au cardinal Gabrielli et une au cardinal Fabroni, écrites en 1704 et 1705, âgé de 53 ans, publiées en 1820.

13. Réfutation du système du P. Malebranche, sur la Nature et la Grâce, en 36 chapitres.

Écrite vers 1683, âgé de 32 ans, publiée en 1820.

14. 5 lettres au P. Lami, bénédictin, sur la grâce et la prédestination.

Écrites en 1708 et 1709, âgé de 57 et 58 ans, publiées en 1718 et 1820.

15. Lettre à l'évêque d'Arras (Guy de Sève de Rochechouart), sur la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire.

Écrite en 1707, âgé de 56 ans, publiée en 1718.

Opuscules théologiques.

16. Sur le commencement d'amour de Dieu, nécessaire au pécheur dans le Sacrement de pénitence.

Publiée en 1820.

17. Consultation pour un chevalier de Malte.

Publiée en 1820.

18. Consultation sur une alliance projetée, entre deux illustres maisons.

Publiée en 1820.

19. Plans de dissertations sur divers points de philosophie et de théologie.

1° Dissertation sur la liberté de l'homme. — 2° dissertation sur l'immor-

Digitized by Google

talité de l'âme. — 3° dissertation sur le culte divin ; à celle-ci est joint un *fac-simile* du plan écrit par Fénelon.

Publiées en 1820.

8e SECTION. — *Ouvrages sur le Quiétisme.*

20. Diverses pièces relatives aux conférences d'Issy, avec un *fac simile* des signatures de Bossuet, de l'évêque de Chalon, de Fénelon et de l'abbé Tronson.

Composées en 1694, 1695, âgé de 43 et 44 ans, publiées en 1695 et 1820.

21. Explication et réfutation des 68 propositions de Molinos, condamnées par le Pape Innocent XI.

Composées vers 1697, âgé de 46 ans, publiées en 1820.

22. Mémoire pour motiver le refus d'approbation du livre de M. de Meaux.

Composé en 1696, âgé de 45 ans, publié en 1820.

23. 20 questions proposées à M. de Paris, par M. de Cambrai, en présence de Mme de Maintenon et de M. le duc de Chevreuse.

Composées en 1697, âgé de 46 ans, publiées en 1698 et 1820.

24. Mémoire à M. l'archevêque de Paris, sur le projet d'examiner de nouveau le livre des *Maximes*.

Composé en 1697, âgé de 46 ans, publié en 1820.

25. 1re réponse donnée par M. l'archevêque de Cambrai aux difficultés de M. l'évêque de Chartres sur le livre de l'*Explication des Maximes des Saints*.

Composée en 1697, publiée en 1698 et 1820.

26. 2e réponse aux observations de M. l'évêque de Chartres, sur les explications données par M. l'archevêque de Cambrai à quelques passages du livre intitulé : *Explication des Maximes des Saints*.

Composée vers 1697, publiée en 1820.

VII. — *Eclaircissements en forme de questions sur les doctrines du livre des Maximes.*

27. 20 questions proposées à M. de Meaux, par M. de Cambrai au mois de juin 1697.

Composées à cette époque, publiées en 1788 et 1820.

28. 4 questions de M. de Meaux à M. de Cambrai avec la réponse de M. de Cambrai.

Mêmes époques.

Digitized by Google

29. 4 nouvelles questions proposées par M. de Cambrai à M. de Meaux.

Mêmes époques.

30. Réponse de M. l'archevêque de Cambrai aux difficultés proposées par M. l'archevêque de Paris, dans la *Conférence* du 18 juillet 1697.

Publiée en 1820.

31. 2 lettres de M. l'archevêque de Cambrai à un de ses amis.

Composées et imprimées en 1697 et 1698, âgé de 46 et 47 ans.

32. Instruction pastorale de Mgr l'archevêque duc de Cambrai, sur le livre intitulé : *Explication des Maximes des Saints.*

Composée et publiée en 1697.

33. Réponse de M. l'archevêque de Cambrai à la déclaration de M. l'archevêque de Paris, de M. l'évêque de Meaux, de M. l'évêque de Chartres, contre le livre intitulé : *Explication des Maximes des Saints.*

Composée et publiée en 1697.

34. Réponse à l'ouvrage de M. de Meaux intitulé : *Summa doctrinæ.*

Composée et publiée en 1697.

35. Dissertation sur les oppositions véritables entre la doctrine de M. l'évêque de Meaux et celle de M. l'archevêque de Cambrai.

Composée et publiée en 1697.

36. *Instruction pastorale* de M. l'archevêque de Paris, sur la perfection chrétienne et sur la vie intérieure contre les illusions des faux mystiques, suivie de 4 lettres de Mgr l'archevêque de Cambrai et Mgr l'archevêque de Paris sur son *Instruction pastorale* du 27 octobre 1697.

Composées et imprimées en 1698.

37. Réponse de Mgr l'archevêque de Paris aux 4 lettres de Mgr l'archevêque de Cambrai en 1698, suivie de *Responsio Illus. D. arch. Cameracensis ad Epistolam Illus. D. Parisiensis archiepiscopi.*

Composée en 1698, en français, puis traduite en latin, mais non publiée par égard pour l'archevêque de Paris, publiée en 1820.

38. 5 lettres de M. l'archevêque duc de Cambrai à M. l'évê-

que de Meaux, en réponse aux divers écrits, ou mémoires sur le livre intitulé : *Explication des maximes des Saints*.

Composées et publiées en 1698.

39. 3 lettres de Mgr l'archevêque de Cambrai, pour servir de réponse à celle de Mgr l'évêque de Meaux.

Composées et publiées en 1698.

TOME III.

Comprenant 644 p. — Paris, 1848.

40. Réponse de Mgr l'archevêque de Cambrai à l'écrit de Mgr l'évêque de Meaux, intitulé : *Relation sur le Quietisme*.

Composée et publié en 1698.

41. Réponse de Mgr l'archevêque de Cambrai aux remarques de Mgr l'évêque de Meaux, sur la réponse à *la Relation sur le Quietisme*.

Composée et publiée en 1693.

42. Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Chartres au clergé de son diocèse sur le livre intitulé : *Explication des maximes des Saints*, et sur les explications différentes que Mgr l'archevêque de Cambrai en a données, 1697. — Suivie de 2 lettres de Mgr l'archevêque de Cambrai pour servir de réponse à la *lettre pastorale* de Mgr l'évêque de Chartres.

Composées et publiées en 1698.

43. 2 lettres de Mgr l'archevêque duc de Cambrai, à Mgr l'évêque de Chartres, en réponse à celle d'un théologien (Bossuet.)

Composées et publiées en 1699, âgé de 48 ans.

44. Lettre de Mgr l'archevêque duc de Cambrai à Mgr l'évêque de Meaux, pour répondre à son traité latin intitulé : *Mystici in tuto*, sur l'oraison passive.

Composée et publiée en 1693.

45. Lettre de Mgr l'archevêque de Cambrai à Mgr l'évêque de Meaux, pour répondre à son traité latin intitulé : *Schola in tuto*, sur la charité.

Composée et publiée en 1698.

46. Réponse de Mgr l'archevêque duc de Cambrai à l'écrit de Mgr l'évêque de Meaux, intitulé : *Quæstiunculæ*.

Composée et publiée en 1698.

47. Les principales propositions du livre des *Maximes des*

Saints, justifiées par des expressions plus fortes des saints auteurs.

Composées et publiées en 1698.

48. 2 Lettres de Mgr l'archevêque duc de Cambrai à Mgr l'évêque de Meaux, en réponse à l'écrit intitulé : *Les passages éclaircis.*

Composées et publiées en 1699.

49. Préjugés décisifs pour Mgr l'archevêque duc de Cambrai contre Mgr l'évêque de Meaux.

Composés et publiés en 1698.

50. Lettre de Mgr l'archevêque duc de Cambrai, sur la réponse de Mgr l'évêque de Meaux à l'ouvrage intitulé : *les Préjugés décisifs.*

Composée et publiée en 1699.

51. Lettre de Mgr l'archevêque duc de Cambrai à Mgr l'évêque de Meaux *Sur la Charité.*

Composée et publiée en 1699.

52. 2 lettres de Mgr l'archevêque duc de Cambrai à Mgr l'évêque de Meaux, sur les 12 *propositions* qu'il veut faire censurer par les docteurs de Paris.

Composées et imprimées en 1699.

Pièces relatives à la condamnation du livre des Maximes des Saints.

53. Condamnation et défense faite par N.-T.-S.-P. *Innocent* par la providence divine Pape XI, du livre imprimé à Paris, en 1697 sous le titre : *Explication des maximes des Saints sur la vie intérieure*, 1699, suivie de *Mandement* de Mgr l'archevêque duc de Cambrai portant soumission à cette condamnation.

Composé et publié en 1699, âgé de 48 ans.

54. Procès-verbal de l'assemblée provinciale des évêques de la province de Cambrai, tenue par les ordres du roi, à Cambrai, au palais archiépiscopal, le 24 mai 1699.

Publié en 1699 et 1703.

55. Mandement de Mgr Fran. de Salignac de la Mothe Fénelon, archevêque de Cambrai, pour la publication de la *Constitution* de N. S.-P. le Pape portant condamnation du livre intitulé : *Explication des maximes des Saints*, etc.

Composé et publié en 1700.

Digitized by Google

56. *Dissertatio de amore puro, seu analysis controversiæ inter arch. Cameracensem et Meldensem Episcopum habitæ de charitatis natura, nec non de habituali statu puri amoris.*

Composée en 1701, publiée en 1822.

57. 1° *Epistola ad sant. Dóm. nostrum Clementem papam XI, de puro amore.*

Écrite en 1701, publiée en 1822.

58. 2° *Epistola... de puro amore.*

Écrite en 1712, publiée en 1822.

Voir dans la *Notice littéraire* de M. l'abbé Gosselin, t. I, p. 57, la liste des ouvrages et nombreux opuscules de Fénelon, parmi lesquels le livre même des *Maximes*, qui n'entrent pas dans les éditions de *Versailles*, 1820 et de *Paris* 1822, suppressions faites par respect pour la condamnation portée par le pape Innocent XI, contre le livre des *Maximes*, précaution poussée peut être trop loin. Car ce sont des pièces historiques et inoffensives en ce moment. Car qui adopte maintenant les exagérations du *pur amour?*

Nous devons noter ici, que c'est à cette même époque que s'imprimait et que parut, en 1699, le *Télémaque*, roman qui ramena vers Fénelon les esprits un peu fatigués par les longues discussions théologiques. Cette publication fut habile et déplut fort à Bossuet et à tous les adversaires de Fénelon. Voir ci-après l'annonce du *Télémaque*.

4e SECTION. — *Ouvrages sur le Jansénisme.*

59. Ordonnance et instruction pastorale de Mgr l'archevêque duc de Cambrai, prince du St-Empire, etc., au clergé et au peuple de son diocèse, portant condamnation d'un imprimé intitulé : *Cas de conscience proposé par un confesseur de province, touchant un Ecclésiastique qui est sous sa conduite et résolu par plusieurs docteurs de la faculté de théologie de Paris.*

Composées le 10 Février 1704, et publiées la même année, âgé de 53 ans.

TOME IV.

Renfermant 672 p. — Paris, 1850, 1852.

60. 2e Instruction pastorale sur le *Cas de conscience*, pour éclairer les difficultés proposées par divers écrits contre sa première instruction pastorale.

Du 2 mars 1705, âgé de 54 ans.

61. • nstruction pastorale sur le *Cas de conscience* con

tenant les preuves de la tradition sur l'infaillibilité de l'Eglise touchant les textes orthodoxes ou hérétiques.

Du 21 mars 1705, âgé de 54 ans.

62. 4e Instruction pastorale sur le *Cas de conscience*, où l'on prouve que c'est l'Église qui exige la signature du *formulaire*, et qu'en exigeant cette signature elle se fonde sur l'infaillibilité qui lui est promise pour juger des textes dogmatiques.

Du 20 avril 1705, âgé de 54 ans.

63. Réponse à un évêque (M. de *Bissy*, évêque de Meaux), sur plusieurs difficultés qu'il lui a proposées au sujet de ses *Instructions pastorales*.

Composée et publiée en 1706, âgé de 55 ans.

64. Réponse de M. de Bissy à la lettre précédente, suivie de la réponse de Mgr l'archevêque duc de Cambrai.

Du 14 septembre 1706, publiée en 1707, âgé de 55 ans.

65. Lettre à un théologien au sujet de ses *Instructions pastorales*.

Même époque.

66. 2 réponses à 2 lettres de Mgr l'évêque de Saint-Pons (de Percin de Montgaillard), sur le *Silence respectueux*.

Même époque.

67. *Mémoire* sur l'état du diocèse de Cambrai par rapport au *Jansénisme* et sur les moyens d'y arrêter les progrès de l'erreur.

Composé vers 1702, âgé de 51 ans, publié en 1822.

68. *Memoriale sanctissimo Domino nostro clam legendum.*

Sur le même sujet; composé en 1705, publié en 1822.

69. Lettres sur l'ordonnance de S. E. Mgr le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, du 22 février 1703, *contre le cas de conscience.*

Composées en 1703, publiées en 1822, âgé de 52 ans.

70. *Epistola 2a ad. Em. card. Gabrielli, de Mandato card. Noallii.*

Mêmes dates.

71. Examen et réfutation des raisons alléguées contre la réception du bref de N. S. le Pape Clément XI, du 12 février 1703, *contre le cas de conscience.*

Mêmes dates.

Digitized by Google

72. *Memoriale de apostolico decreto contra Casum conscientiæ mox edendo.*

De juillet 1704, publié en 1822.

73. Ordonnance et instruction pastorale au clergé et au peuple de son diocèse pour la publication de la constitution *Vineam domini* de N. S.-P. le Pape Clément XI, du 15 juillet 1705, *contre le Jansénisme.*

Du 1er mars 1706, publié la même année, âgé de 55 ans.

74. Confirmation et renovation des constitutions des papes Innocent X et Alexandre VII, par N. S.-P. le Pape Clément XI, du 15 juillet 1705 (*Latin et français.*)

Mêmes dates.

75. Lettre aux évêques sur le mandement de Mgr l'évêque de Saint-Pons, du 31 octobre 1706.

Écrite en 1706, publiée en 1822.

76. 1re lettre au P. Quesnel touchant l'écrit intitulé : *Denuntiatio solennis Bullæ Clementinæ quæ incipit Vineam Domini.*

Composée et publiée en 1710, âgé de 59 ans.

77. 2e lettre au P. Quesnel touchant la *rélation* du cardinal Rospigliosi.

Mêmes dates.

78. 4 lettres à l'occasion d'un nouveau système *sur le silence respectueux.*

Composées et publiées de 1706 à 1709.

A. Bonnetty.

Orthodoxie catholique.

LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN DE M. COUSIN

MIS A L'INDEX

Et établissement d'une Église chrétienne

SANS LE CHRIST.

12e ARTICLE [1].

1826.

60. — Mgr Frayssinous prépare l'expulsion des Jésuites et poursuit les Ultramontains. — Il destitue M. Laurentie.

C'est guidé par cette même infaillibilité personnelle que Mgr Frayssinous porte, on peut le dire, le premier coup aux Jésuites. Jusques-là tous les journaux catholiques refusaient de reconnaître en eux un Ordre religieux. La Charte à la main, ils ne les défendaient que comme prêtres et citoyens français; Mgr Frayssinous, dans un discours prononcé à la Chambre des députés, le 25 et 26 mai 1826, changea cette position.

Son historien dit à ce sujet :

« Le Ministre s'écartant de la réserve que lui commandait » sa position officielle et distinguant là où il ne convenait pas » de distinguer, déclara qu'il y avait en France des Jésuites et » qu'ils y occupaient sept petits Séminaires ; distinction fâ- » cheuses qui sépara, dès-lors, la cause des Jésuites de celle du » reste du clergé, et fournit à leurs ennemis un prétexte dont » ils se prévalurent pour réclamer, avec une insistance de » plus en plus menaçante, des mesures exceptionnelles contre » la Société de Jésus. Aucun des membres du Conseil des mi- » nistres ne s'attendait à la déclaration de M. d'Hermopolis; » et l'un d'eux, quoique plus particulièrement lié avec le Pré- » lat, voyant à quel point elle engageait le Gouvernement pour » l'avenir, combien elle faisait dévier une question si simple,

[1] Voir le dernier article au N° précédent, t. XIII, p. 448.

Digitized by Google

» et quelle fausse direction en recevrait la polémique, la re-
» gretta comme une faute [1]. »

On peut dire, en effet, que c'est là que fut formulé leur décret d'expulsion, signé par un autre évêque, en 1828.

Mais ce n'est pas ce que prévoyait le Grand-Maître. Ce qu'il poursuivait à outrance c'étaient les Ultramontains et ceux qui voulaient réformer les études. Alors ils sortait de sa placidité habituelle, et les termes les plus durs sortaient de sa bouche.

Le 16 août suivant, dans le Discours prononcé pour la distribution des prix du Concours-général, il disait, faisant allusion à la Lettre que lui avait adressée M. de La Mennais, et aux Ultramontains.

« Ils travaillent à dénigrer nos écoles par les plus *odieuses*
» *imputations* ; il leur suffit d'un seul de ces scandales, de
» ces désordres, tels qu'on les vit à toutes les époques et dont
» nous sommes les premiers à gémir, pour frapper de leurs
» impitoyables anathèmes toutes les maisons d'instruction pu-
» blique à la fois. Leur *opinion tyrannique* ne sait que con-
» damner et que proscrire. Comptant pour rien les difficultés
» des temps et des circonstances, ils nous commandent impé-
» rieusement une perfection qui ne fut jamais.

» Laissons aux *cerveaux malades leurs utopies en matière*
» *d'éducation* ; faisons le bien en cherchant le mieux, mais
» avec discernement, sans rigorisme comme sans mollesse ;
» et croyons que le *temps* entre pour quelque chose dans le
» perfectionnement des institutions humaines [2]. »

Ainsi c'est au temps que le Grand-Maître confiait la réforme des études ; c'était commode.

Mgr Frayssinous termine cette année 1826, par un des actes les plus déplorables de son administration. Il existait dans l'Université un Inspecteur-général des études, le seul peut-être qui essayât une vraie, quoique bien anodine, réforme des études, c'est M. Laurentie. Mais il avait le tort d'être opposé aux idées Gallicanes et de ne pas croire que par le secours du *corps enseignant* actuel, les *générations croissaient dans*

[1] *Vie*, par M. le baron Henrion, t. II, p. 586.
[2] *Ibid.*, p. 597.

l'obeissance aux lois, et dans le dévouement au roi et à la patrie, comme le Grand-Maître venait de le dire au roi. Aussi par une ordonnance du 5 novembre fut-il brutalement destitué. Mgr Frayssinous ne se contentait pas des condamnations en Police correctionnelle, il cherchait à réduire par la famine ceux qui ne reconnaissaient pas son autorité de Pape, pour le spirituel et pour le temporel.

Cet acte brutal fut unanimement désapprouvé. Le *Mémorial* en fit ressortir l'odieux dans un violent article de M. O'Mahony [1]. Son historien ne peut s'empêcher de le blâmer, tout en cherchant à l'excuser dans les paroles suivantes ;

« Parmi les hommes qui faisaient opposition à la politique » de M. de Villèle, sourtout en ce qui concernait l'enseigne- » ment public, M. d'Hermopolis rencontrait M. Laurentie, » qu'il avait nommé, quatre années auparavant, inspecteur- » général des études. Une ordonnance du 5 novembre révo- » qua ce fonctionnaire. La cause de sa destitution, prononcée » au moment où il s'abstenait, par convenance, de travailler à » la *Quotidienne*, est dans les divisions royalistes du temps, » divisions dont la nature, depuis lors, n'a pas changé. Il est » juste de dire qu'on ne trouve pas, dans tous les écrits de » M. Laurentie, un seul mot qui ne soit une expression de » respect et d'affection pour M. Frayssinous [2]. »

Que Dieu nous garde de tomber sous le pouvoir de personnes pieuses qui identifient leur pensée avec la pensée de Dieu !

1827.

61. — M. Cousin publie le t. IV de sa traduction de Platon, — et continue de tronquer et de dénaturer sa doctrine.

Platon, t. IV, Paris, 1827.

Ce volume contient :

9. Lysis, ou de l'Amitié.
10. 1er Hippias, ou du Beau.
11. Ménexène, ou l'Oraison funèbre.
12. Ion, ou de l'Iliade.
13. 2e Hippias, ou du Mensonge.
14. Euthydème, ou le Disputeur.

[1] *Mémorial*, t. VI, p. 277.
[2] *Vie*, p. 594.

Digitized by Google

Salvator-Rosa avait été le principal auteur de la révolution qui avait éclaté à Naples en 1821, et il venait d'être tué dans l'île de Sphactérie en combattant pour l'indépendance de la Grèce. Dans sa Dédicace, datée du 25 août 1827, et qui n'a pas moins de 4 pages, M. Cousin fait de ce révolutionnaire le portrait le plus complètement héroïque que l'on puisse imaginer: « D'autres, dit-il, ont eu plus d'influence sur mon esprit et » mes idées; lui m'a montré une âme héroïque; c'est encore » à lui que je dois le plus. » Et puis il se dédie à lui : « Toi » que j'ai rencontré trop tard, que j'ai perdu si vite, que j'ai » pu aimer, toujours sans bornes et toujours sans regret, » puisque c'est moi qui te survis, *Sanctorre*, sois mon étoile à » jamais. »

C'est le 9 mai 1825 que ce célèbre *Carbonaro* était mort, cela nous montre ce qu'était M. Cousin en politique.

9. Le *Lysis*. — Dans un *argument* de 33 pages, M. Cousin commence par reconnaître, comme il l'a fait ailleurs, la réalité de l'influence des traditions sur l'esprit de Platon.

En possession de vérités simples et éternelles, « cachées au » sein de *Traditions mythologiques*, et en même temps en » présence d'écoles Sophistiques qui abusaient du raisonne- » ment, Platon avait à faire deux choses : 1° de se rendre » compte à lui-même de la vérité que lui *léguaient les siècles*, » pour la mettre en harmonie avec le sien ; 2° d'opposer aux » raisonnements des Sophistes une méthode supérieure de » raisonner et de les battre avec leurs propres armes [1]. »

C'est bien dit ; mais on voit combien M. Cousin est éloigné du principe de *spontanéité*, sur lequel il a fait reposer la science.

Puis à travers des répétitions et des réfutations successives, il arrive à conclure « qu'une des conséquences de la théorie de » Platon sur l'amitié est que l'ami sincère et véritable est né- » cessairement aimé de l'objet qu'il aime, à condition toutefois » que la convenance qui l'attire soit réelle et non illusoire. »

Ceci semble une vérité quelque peu banale, mais Cousin, grossissant sa voix, exalte cette conclusion en ces termes :

« Voilà cette théorie célèbre de la *convenance* que Platon

[1] *Platon*, t. IV, argum. du *Lysis*, p. 7.

» distingue ici soigneusement de celle de la *ressemblance*
» pour s'absoudre lui-même de contradiction, et qu'il tire peu
» à peu de toutes les solutions antérieures qu'elle contient et
» qu'elle résume dans ce qu'elles ont de légitime [1]. »

Platon au contraire, termine ainsi cette conférence :

« Cependant, au moment où Lysis et Ménexène se retiraient,
» je leur dis : Jeunes gens, vous et moi, tout vieux que je suis,
» nous nous sommes peut-être rendus un peu ridicules au-
» jourd'hui ; car tous ceux qui nous quittent vont se deman-
» der comment il se fait que nous nous croyions amis, vous
» le voyez, je me mets du nombre, et que pourtant nous
» n'ayons pu découvrir encore *ce que c'est que l'ami* [2]. »

Voilà Platon jugé par lui-même, nous demandons à quoi peut être utile ce dialogue.

10. 1er *Hippias*. — Dans un *argument* de 16 pages, M. Cousin analyse ce dialogue sur la *Recherche du Beau*, qui ne saurait être ni la *convenance*, ni l'*utile*, ni le *plaisir*, et trouve qu'il arrive à l'*identité du Bien et du Beau*, « mais,
» ajoute-t-il, sans la démontrer, ni la développer, ni même
» l'avouer directement [3]. »

En sorte que c'est lui seul qui tire cette conclusion. Socrate, au contraire, résume ainsi sa théorie, par le doute :

« O mon cher Hippias, tu es heureux de connaître les cho-
» ses dont un homme doit s'occuper, et de t'en être occupé à
» fond, comme tu dis. Pour moi telle est apparemment ma
» mauvaise destinée ; je *suis toujours dans le doute et l'in-*
» *certitude* ; et lorsque je fais part de mon embarras à vous
» autres sages, vous me maltraitez de paroles, après que je
» vous ai exposé mon état. Vous me dites tout ce que je viens
» d'entendre de ta bouche, que je m'occupe *de sottises, de*
» *minuties, de misères* ; et quand, convaincu par vos rai-
» sons, je dis, comme vous, qu'il est bien plus avantageux de
» savoir faire un beau discours devant les juges ou devant
» toute autre assemblée, j'essuie toutes sortes de reproches
» de plusieurs citoyens de cette ville, et en particulier de cet

[1] *Platon*, t. IV, p. 32.
[2] *Platon*, p. 78.
[3] *Platon*, p. 94.

» *homme, qui me critique à tout instant; car il m'appartient de fort près, et il demeure dans la même maison que moi.* Lors donc que je suis de retour chez moi, et qu'il » m'entend tenir un pareil langage, il me demande si je n'ai » pas honte de parler de belles occupations, tandis qu'il m'a » prouvé jusqu'à l'évidence que *j'ignore ce que c'est que le* » *Beau*. Cependant, ajoute-t-il, comment sauras-tu si quel» qu'un a fait ou non un beau discours ou une belle action » quelconque, si *tu ignores ce que c'est que le beau*, et tant » que tu seras dans un pareil état, crois-tu, que la vie te soit » meilleure que la mort? Je suis donc, comme je disais, *ac-* » *cablé d'injures et de reproches* et de ta part et de la sienne. » Mais enfin, peut-être est-ce une nécessité que j'endure tout » cela; il ne serait pas impossible après tout que j'en tirasse du » profit. Il me semble du moins, Hippias, que ta conversation » et la sienne ne m'ont point été inutiles, puisque je crois y » avoir appris le sens du proverbe : *les belles choses sont* » *difficiles*[1]. »

Ce qu'il y a à remarquer dans ce texte, ce sont ces mots : « *Cet homme* qui me critique à chaque instant, car il m'ap- » partient de fort près, et il demeure dans la même maison » que moi. » Il est clair que c'est de sa *femme* que Socrate parle, car le mot ἀνθρῶπος signifie en grec *homme* et *femme*. En sorte que madame *Xantippe*, tant décriée comme acariâtre, n'aurait été en réalité qu'une femme de gros bon sens.

11. *Le Ménexène*. — Ce dialogue, d'après M. Cousin, résout le problème difficile d'une Oraison funèbre raisonnable. Mais il avoue que, comme toujours, il est difficile d'en pénétrer le sens. « Le panégyrique, dit-il, y est employé comme » moyen d'un but supérieur, que l'orateur ne montre jamais » et poursuit toujours, l'élévation morale de ceux qui l'écou» tent[2]. »

M. Cousin aurait dû faire remarquer la théorie de Platon qui prétend que c'est l'Attique qui primitivement *engendra l'homme*, et qu'il est véritablement *sorti de son sein*[3].

[1] *Platon*, t. IV, p. 168.
[2] *Ibid.*, p. 179.
[3] *Ibid.*, p. 193, 194.

Digitized by Google

Ajoutons que c'est dans la bouche d'*Aspasie* que Socrate met ce discours, et qu'il invite Ménexène à le suivre chez la fameuse courtisanne [1].

12. *Le Ion.* — M. Cousin revient encore aux Traditions dans son argument sur l'*Ion*, où il dit :

« L'étude sérieuse, que Platon avait faite des Mystères et du » fond de la Religion, le réconcilia avec des *traditions*, où il » voyait des choses admirables et d'éternelles vérités, sous » des formes accommodées au temps, c'est-à-dire utiles [2]. »

Et ici en parlant des poëtes, M. Cousin dit, sur leur introduction dans les classes, des paroles qui le prouvent partisan des opinions de Mgr Gaume, tant repoussées et vilipendiées par nos professeurs chrétiens :

« La poésie ne doit pourtant pas avoir l'autorité que les » poètes revendiquent pour elle, et au lieu d'attribuer à » ces derniers un pouvoir religieux et moral, au lieu de les » consulter sur les affaires de l'état, de leur *remettre l'éducation de la jeunesse*, en ne l'instruisant guère que dans » leurs ouvrages, et d'en faire ainsi des instituteurs et des directeurs populaires, il *faut s'en défier*, examiner avec soin » leurs écrits, y choisir ce qu'il y a de mieux, dans le meilleur » choisir encore, les laisser lire avec un discernement sévère » et en général surveiller et diminuer leur influence [3]. »

13. Le 2e *Hippias.* — Sur ce dialogue nous signalons d'abord cette analyse de M. Cousin.

« Il y a des tromperies innocentes, il y en a même d'utiles, » il y en a même d'obligatoires, et par conséquent, il ne faut » admettre le principe *de ne jamais tromper*, que sous la » réserve de la *raison*, plus compréhensive et plus morale » que toutes les formules particulières, et qui ne les accepte » toutes qu'à la condition d'en rester indépendante, de les » juger, et de déterminer quand, jusqu'où et comment il » convient de les appliquer [4]. »

Nous citons ensuite la conclusion même de Socrate :

[1] *Platon*, t. IV, p. 216.
[2] Argument de l'*Ion*, p. 225.
[3] *Platon*, p. 229.
[4] *Platon*, p. 277.

Digitized by Google

« *Socrate*. Celui donc qui pèche et fait volontairement des
» actions honteuses et injustes, mon cher Hippias, s'il est vrai
» qu'il y ait des hommes de ce caractère, ne peut être autre
» que l'homme de bien.

» *Hippias*. Je ne saurais t'accorder cela, Socrate.

» *Socrate*. Ni moi me l'accorder à moi-même, Hippias.

» Mais cette conclusion suit nécessairement du discours
» précédent. Pour moi, comme je te l'ai dit plus haut, je ne
» *fais qu'errer continuellement en tous sens sur ces objets*,
» et je ne suis jamais constamment du même avis. Mes *dou-*
» *tes*, après tout, n'ont rien qui doive surprendre, non plus
» que ceux de tout autre ignorant. Mais si vous n'avez aucun
» point fixe, vous autres savants, il est bien triste pour nous
» de ne pouvoir être délivrés de notre erreur, même en re-
» courant à vous[1]. »

14. *L'Euthydème, ou le disputeur*.—Platon y combat à peu près tous les Sophistes, c'est-à-dire tous les philosophes de la Grèce: « Ajoutez, dit M. Cousin, qu'en combattant les sophis-
» tes, le champ de bataille de Platon n'était pas seulement la
» Grèce, mais l'*humanité* toute entière et l'esprit humain
» lui-même, qui, après tout est le *vrai père du Sophisme*. En
» effet, l'esprit humain ne peut pas rester toujours dans l'*in-*
» *tuition immédiate*, l'*enthousiasme*, les *croyances spon-*
» *tanées et primitives*; il faut qu'il en sorte, il faut qu'il
» tombe par la force même de sa nature, dans l'analyse et le
» raisonnement. Or une fois sur cette pente, il ne s'y arrête
» guère, il devient aisément sophiste[2]. »

Il continue :

« Voilà pourquoi l'*Euthydème*, sous des bouffonneries di-
» gnes d'Aristophane, couvre un traité régulier de logique, qui
» a traversé toute l'antiquité, tout le moyen âge, et qu'on en-
» seigne encore aujourd'hui, sans s'en douter, dans presque
» toutes les écoles du monde civilisé[3].

» L'ouvrage d'*Aristote*, intitulé *De la Réfutation des so-*
» *phismes*, n'est pas autre chose que l'*Euthydème* réduit en

[1] *Platon*, t. IV, p. 334.
[2] *Platon*, p. 351.
[3] *Platon*, p. 356.

» formules générales. Cet ouvrage constitue à peu près l'enseignement Dialectique de l'antiquité. Des écoles de la Grèce, il » passa dans celles du *moyen âge*, où domina Aristote; et malgré » la révolution Cartésienne, la *Scolastique péripatéticienne* est » restée, dans la partie logique de tous les systèmes les plus » opposés *et règne encore sans contestation d'un bout* » *du monde à l'autre.* Il est curieux de retrouver aujour- » d'hui, dans les plus élégants, comme dans les plus péden- » tesques *Manuels de logique modernes,* les problêmes agités » dans les cloîtres du moyen âge, et, il y a deux mille ans, » dans les gymnases et les musées d'Alexandrie et d'Athènes; » d'y retrouver les mêmes solutions de ces problèmes, que » dis-je, *les termes même et les exemples* sous lesquels on » présentait alors les divers sophismes, exemples bizarres et » ridicules, dont la fortune a été de traverser les siècles. Or, » la plupart de ces exemples sont déjà dans *l'Euthydème.* » C'est que tout ceci a sa racine dans l'esprit humain lui-même, » *père du mensonge comme de la vérité,* qui produit l'erreur » et qui la redresse, et qui est engagé tout entier avec toutes » ses lois dans les moindres questions de *Dialectique* ; c'est » que les mots, ces signes de la pensée insignifiants en eux- » mêmes, une fois attachés à des *idées essentielles,* les accom- » pagnent dans leur cours, et entrent en partage de leur im- » mortalité [1]. »

Deux remarques sont à faire sur ces paroles de M. Cousin. La première c'est que ce qu'il y a de général et de reçu partout, en dialectique, n'appartient pas à Aristote, mais à l'esprit humain lui-même constitué par le Verbe. La seconde remarque c'est que la terminalogie, inventée par Aristote et continuée jusqu'à nos jours, a plutôt restreint qu'étendu la Raison. La Raison a été dès lors emprisonnée dans des formules très souvent fausses ou ambigues, et qui sont la cause de toutes les aberrations rationalistes. Ce qu'il y a de vrai dans l'exposition de M. Cousin, c'est qu'une fois que les idées ont été renfermées dans les mots elles n'en sortent plus ou sans beaucoup de peine, c'est là que nous en sommes. Erreur étrange dans ces mots : « L'esprit » humain est Père du *mensonge* comme de la *vérité.* » Du

[1] *Platon*, t. IV, p. 357.

mensonge, oui; mais de la *vérité*, non; c'est le *Verbe-Christ*, qui, dans le dogme et dans la morale obligatoires, a été et est encore le seul *Père de la vérité*.

Après avoir prouvé que tous les philosophes sont dans l'erreur, *Socrate* conclut :

« O Criton, n'examine point si ceux qui font profession de » la Philosophie sont bons ou mauvais ; mais regarde la *Phi-* » *losophie en elle-même*. Si tu la juges mauvaise détournes- » en non-seulement tes fils, mais tout le reste des hommes ; » si tu la trouves bonne, telle qu'elle me paraît à moi-même, » toi et tes enfants, appliquez-vous y de toutes vos forces [1]. »

C'est ce que font sous nos yeux tous les professeurs chrétiens de philosophie. Ils proclament que tous les philosophes s'égarent quand ils sortent du Christianisme, et cependant ils enseignent une Philosophie qu'ils disent être une science indépendante du Christianisme.

C'est toujours l'Église chrétienne sans le Christ.

62. — La révolte éclate parmi les étudiants de l'Université. — Le Grand-Maître éclate contre ceux qui voulaient réformer les études.

Pendant que M. Cousin, avec le soutien de tous les journaux révolutionnaires, exposait à son aise ses théories rationalistes et destructives du Christianisme, voyons ce qui se passait dans le camp des catholiques.

Il était impossible que l'enseignement républicain des études ne produisît pas des révoltes. Elles arrivèrent en effet.

Voici comment l'historien du Grand-Maître en rend compte :

Mgr d'Hermopolis présida, le 16 avril, la distribution des prix du Concours général. Pour bien comprendre son Discours il faut connaître les désordres qui, dans le cours de l'année scolaire, venaient d'éclater parmi la jeunesse de l'Université.

En province, dit M. Henrion, des actes d'insubordination avaient donné lieu au renvoi d'un certain nombre d'élèves du Collége royal de Lyon, et l'évêque d'Hermopolis avait chargé, au mois de mars, M. *Blanquart du*

[1] *Platon*, t. IV, p. 434.

Digitized by Google

Chaylat, inspecteur général des études (à la place de M. Laurentie), d'aller informer sur ces troubles.

A Paris, le docteur *Récamier*, ayant été nommé dans le même mois à la chaire de Médecine vacante, au collége de France par la mort de M. Laënnec, le *Constitutionnel* ne manqua point de présenter sa nomination comme l'ouvrage de la Congrégation et de signaler un Jésuite dans le nouveau professeur, auquel il ne pouvait d'ailleurs contester de rares talents. Au mois de mai, la leçon de *M. Récamier* fut interrompue. Bientôt le tumulte devint plus grand ; des jeunes gens furent conduits à la Préfecture de police et leurs condisciples les réclamèrent avec ardeur. *M. Récamier*, passant par la rue de La Harpe au milieu d'un rassemblement, se vit reconnu et assailli. Comme on lui demandait la liberté des détenus : « *Je vais pour cela à la Préfecture*, répondit-il, » et il s'y achemina avec une escorte tumultueuse. Irritée de ce qu'il n'avait pu obtenir la délivrance des étudiants, la foule donna au mouvement tout les caractères d'une sédition, et il fallut que la Gendarmerie dissipât les attroupements. Ces scènes si honteuses pour la jeunesse des écoles, se dénouèrent, au mois de juin, dans le prétoire de la Police correctionnelle, où deux étudiants comparurent avec quatre ouvriers, dont l'un déjà deshonoré par une condamnation pour vol. Le tribunal indulgent pour l'imprudence, frappa ce dernier d'une peine plus sévère [1].

Cette sédition ne fut pas la seule ; tous les actes du pouvoir étaient contrôlés par les étudiants et tous les jours éclataient des résistances nouvelles.

Ecoutons maintenant l'Evêque, Grand-Maître, parlant aux jeunes gens des écoles, lors de la distribution des prix au Concours général, le 16 août.

.....Loin de nous le *zèle fougueux de ces Réformateurs*, dont l'imagination domine la raison, qui dans la politique, dans les lois, dans l'éducation voient le mal partout et le bien nulle part ; qui toujours la *hache à la main* voudraient, ce semble, tout démolir de nouveau, afin de tout reconstruire ; et qui se réjouiraient de nous replonger dans le chaos, comme s'ils avaient la puissance du Créateur, pour en faire, à leur gré, jaillir la lumière.

Ce n'est point par des mouvements brusques et précipités, mais par des accroissements successifs que les œuvres de l'homme ainsi que celles de la Nature doivent se produire et se développer. Qui n'aura pas semé ne sera pas digne de recueillir ; mais aussi qui ne sait pas attendre, ne conduira rien à maturité ; il y a dans l'impatience autant de faiblesse que d'orgueil [2].

Voilà la part des Ultramontains ; voici comment le Grand-Maître parle des révoltes et des révoltés :

« Pourquoi faut-il que dans le cours de l'année scolaire qui vient de s'écouler, un esprit mauvais *ait agité* quelques-uns de nos établissements, fourni de *spécieux prétextes* pour nous accuser ? Pourquoi ces scènes

1 *Vie*, t. II, p. 610.

2 *Vie*, p. 611.

Digitized by Google

tumultueuses, où *il n'y a ni gloire ni dignité*, et qui ne peuvent avoir pour résultat que *les regrets amers des élèves*, la douleur profonde des maîtres, et quelquefois la désolation des familles ?

Messieurs, Grand'Maître, je ne puis que *blâmer* la jeunesse quand elle s'égare, comme je saurais la défendre de *torts imaginaires* ; son ami sincère, je dois la *plaindre et l'avertir* [1].

Voilà comment parlait le Grand-Maître, qui avait tout pouvoir en main pour châtier scolairement les émeutiers et réformer les études qui formaient de pareils élèves. Je me trompe, il se permet en outre de former des vœux et de prophétiser un avenir meilleur.

Quelques applaudissements avaient accueilli son discours :

Je vous en félicite et je vous en remercie. Que l'ordre et la subordination ne cessent donc de régner dans nos Colléges ; que jamais un souffle ennemi n'ose en troubler la paix ; que la discipline y réponde à l'éclat de l'enseignement, et, malgré tous les obstacles, l'Université royale, dont l'honneur nous est précieux à tous, poursuivra glorieusement ses destinées, pour l'affermissement des saines doctrines religieuses et littéraires, pour la splendeur du trône et la prospérité de notre belle patrie [2].

Voilà de quel espoir il flattait ses auditeurs et se flattait lui-même, au moment où 4 mois après, il était obligé, sous la pression de l'esprit de révolte et d'hostilité à tout ce qui était religieux, de déposer son *Diadême* de Grand-Maître, tout en conservant la *Thiare* de Ministre des affaires ecclésiastiques.

63. — Quelques témoignages du Pape Léon XII et des examinateurs romains en faveur de l'abbé de La Mennais.

Attaqués avec tant de violence par la plupart des évêques, condamnés par les tribunaux français, accusés d'avoir été condamnés à Rome par les Jésuites, les rédacteurs du *Mémorial* publièrent les pièces suivantes qui établissaient les rapports avec Rome tels qu'ils existaient alors.

LEON XII, Pape.

A notre cher fils Joseph Rossi, libraire à Modène.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« Notre cher fils le cardinal *Frosini* nous a remis de votre

LEO PP XII. — Dilecte fili salutem et apostolicam benedictionem. Per dilectum filium nostrum cardinalem *Frosini* reddita nobis fuerunt tuo-

[1] *Vie*, t. II, p. 613.

[2] *Vie*, p. 613.

Digitized by Google

» part les écrits mis au jour pour la première fois de *Dieudonné Turchi*, d'illustre mémoire, évêque de Parme, et les » quatre premiers volumes de l'ouvrage intitulé : *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, traduction de la » comtesse *Ferdinande Montanari Riccini*, composés en » français par notre cher fils *F. de La Mennais*, les uns et » les autres très-élégamment imprimés par *Géminien Vincenzi* et compagnie. Ils étaient bien dignes de pareils soins » ces deux auteurs, dont le nom équivaut à la plus grande » louange, et leurs écrits, ainsi publiés, ont été pour nous le » présent le plus agréable.

» C'est pourquoi, pour vous donner quelque témoignage » de notre gratitude, nous remettons au susdit Cardinal une » *médaille d'or*, qu'il vous enverra avec cette lettre ; et en » même temps, demandant au Seigneur pour vous de bien » plus grandes récompenses, nous vous accordons, du fond » de notre cœur, la Bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, en Saint-Pierre, le 17 mars de l'an 1827, » de notre pontificat le *quatrième*.

» G. *Gasparini*, secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres » latines[1]. »

Outre ce Bref si honorable et si favorable, les directeurs du *Mémorial* rappelèrent encore contre les attaques dont ils étaient accablés, que, dès 1821, l'abbé de La Mennais avait en-

nomine integra opera, non anteà in lucem edita Adeodatis *Turchi* Cl. Mem. Episcopi Parmensis, et quatuor prima volumina operis, cui titulus : *Saggio sull' indifferanza in materia die religioni, traduzzione della contessa Ferdinanda Montanari Riccini*, a dilecto Filio F. *de La Mennais* gallici conscripti, utraque per *Geminianum Vincenzi* ejusque socium elegantissime impressa. Planè digni curis hujusmodi ambo illi auctores fuerunt, quorum nomen instar summæ laudis est, eorumque scripta sic composita donum nobis extitit acceptissimum. Quare, ut gratæ voluntatis in te nostræ aliquod habeas testimonium aureum Numisma supradicto cardinali tibi, cum nostris hisce litteris mittendum tradimus. Longè autem majora munera tibi à Domino adprecantes Apostolicam Benedictionem impertimur ex corde.

Datum Romæ apud Sanctum-Petrum, die 17 martii anni 1827, pontificatus nostri anno IV.

G. *Gasparini*, SS. D. N. ad Epist. latinis.

[1] *Mémorial catholique*, t. VI, p. 259.

Digitized by Google

voyé à Rome, le manuscrit de la *Défense de l'Essai* et qu'il en avait reçu les trois approbations suivantes :

« En lisant, par commission du révérendissime père, *Maître du sacré palais* apostolique, le manuscrit qui a pour titre : *Défense de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion, par M. l'abbé F. de La Mennais*, j'ai reconnu que l'illustre auteur expose, avec beaucoup d'ordre et d'érudition, joints à la profondeur du raisonnement, la méthode de l'*Essai* pour combattre les incrédules et faire voir que, loin de porter aucun préjudice aux preuves de la vérité de la Religion chrétienne, et de suivre les traces errantes des Philosophes, comme quelques personnes se l'étaient imaginé, elle est au contraire l'unique voie pour parvenir avec certitude à la vérité. Je pense que cette production sera accueillie avec une grande satisfaction par tous ceux qui aiment le vrai. C'est pourquoi je juge qu'on peut en permettre l'impression, n'y ayant rien trouvé de contraire à la sainte règle de la foi et de la morale chrétienne.

Rome, Sainte-Marie en Monticelli, ce 8 novembre 1821.

Pierre CLAUDE, de la congrégation
de la doctrine chrétienne, lecteur de la S. Théologie [1].

Telle est l'approbation donnée au nom du *Maître du sacré palais*; en voici une autre donnée par un Archevêque éminent.

J'ai lu, par commission du révérendissime père, *Maître du sacré palais* apostolique, la belle traduction, faite du français en italien, de la *Défense de l'essai sur l'indifférence par M. F. de La Mennais*. Dans cette *Défense*, le savant auteur s'attache à développer et à mettre dans le plus grand jour le principe établi par lui dans le *second volume* du susdit *Essai*, savoir que « dans la recherche de la vérité on ne doit pas placer le principe de certitude dans l'homme individuel, mais tenir pour vrai ce que tous les hommes croient invinciblement. » Les raisons par lesquelles il fortifie ce qu'il a entrepris de prouver, sont telles et de si grand poids, qu'il me paraît l'avoir désormais clairement démontré. Plaise à Dieu que, par la lecture de cet ouvrage, soient détrompés tous ceux qui, pour n'avoir pas voulu soumettre les faibles lumières de leur propre raison à l'infaillible autorité de l'Eglise catholique, ont misérablement perdu la vraie foi. C'est le but que se propose le savant et pieux auteur dans sa *Défense*; c'est pourquoi je la juge très-utile et par conséquent digne d'être publiée par la voie de l'impression, lorsqu'il plaira à celui que cela regarde.

Au collége des Pénitenciers de Saint-Pierre, le 29 avril 1822.

Fr. Basile TOMAGGIAN, archevêque de Durazzo.

Enfin voici une autre approbation d'un Chanoine de Latran, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Archigymnase romain.

[1] *Mémorial*, t. VIII, p. 262.
[2] *Ibid.*, p. 264.

Digitized by Google

J'ai lu, par commission du révérendissime père, *Maître du sacré palais apostolique*, la traduction italienne de l'ouvrage de l'illustre abbé de La Mennais, qui a pour titre : *Défense de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion ;* et non-seulement je n'y ai rien trouvé de contraire à la religion et aux bonnes mœurs, mais encore j'ai vu que le système de l'autorité établi par l'auteur est parfaitement conforme aux principes de la religion que Dieu a manifestés à l'homme. Quand à la partie philosophique, en s'attachant toujours aux moyens propres pour arriver à la vérité, tels qu'ils sont énoncés par l'auteur lui-même, il paraît raisonnablement qu'elle ne peut pas être improuvée.

Au Chapitre de Saint-Pierre-ès-Liens, ce 15 avril 1822.

Dom Paul, chanoine, rég. de Latran, professeur public des Antiquités chrétiennes et d'histoire ecclésiastique à l'Archigymnase romain [1].

Nous ne prétendons pas que ces approbations constituèrent un jugement doctrinal ; mais c'était un encouragement qui dut tranquiliser la conscience de M. l'abbé de La Mennais; c'était aussi une condamnation directe des principes gallicans au nom desquels Mgr Frayssinous et les 75 évêques français faisaient un guerre implacable contre l'Ultromontanisme de M. de La Mennais et de ses amis.

Mais ces approbations n'eurent aucune influence parmi les Gallicans, dont le principal dogme était que les Brefs des Papes n'avaient aucune valeur en France, à plus forte raison les approbations des Congrégations romaines.

A. Bonnetty.

[1] *Mémorial*, t. VIII, p. 263.

Traditions Comparées.

LETTRES AU RÉVÉREND PÈRE BRUCKER

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

Quinzième lettre [1].

Des ADAMITES sous le nom de PÉLASGES.

Mon Révérend Père,

A la thèse de *linguistique* d'après laquelle la *Religion primitive* de la race indo-européenne aurait eu sa source dans les Indes, où la langue-mère, le sanskrit, aurait donné le nom de *Dieu*, en tant que brillant (*Deva*, dieu, participe de *div*, briller), — et le nom de l'homme, *Man*, en tant qu'esprit (*man*, homme de *manas* (?) esprit), j'ai cru devoir en appeler à la *tradition comparée*.

Elle m'a montré, si je ne me fais illusion, que le nom de Dieu se présentant, sous cette forme diversement modifiée, dans nombre de langues dont on ne saurait prouver ou supposer même qu'elles l'aient emprunté au sanskrit [2], — il fallait donc remonter à une langue originairement commune à tous les enfants de *Noë*, soit à l'hébreu, dans lequel l'*Etre* suprême se désignait Lui-même par la double expression, *Moi qui suis*, אהוה, et *Celui-qui-Est*, יהוה, et devait naturellement être invoqué sous la forme *Toi-qui-Es*, תהוה, lorsqu'on s'adressait à *Lui* dans la prière ; — et j'ai cru pouvoir très-légitimement reconnaître, dans ces trois formes, que je transcris *A-Héoué*, *T-Héoué*, *I-Héoué*, le type premier des trois formes que prend le nom de l'*Etre* suprême en plusieurs langues, soit pour la première personne, le sanskrit *Aham*, Moi, et, en Europe, *Aô*, *Aôn*; pour la troisième, les noms Ιαω, *Ia*, *Iô*, *Iu*... et toutes leurs variantes; pour la seconde

[1] Voir le dernier article au N° précédent, t. XIII, p. 405.

[2] Voir *Lettre* 1re, p. 12, note 1; et *Annales*, t. VIII, p. 34.

Digitized by Google

enfin, les noms *Théos, Téotl, Tei, Ti...* Σιος, Ζευς... puis *Deva, Deus*, Διος, *Dieu*....

A l'objection fondée sur ce que cette forme invocative, *T-Héoué*, תהוה, ne se rencontre pas dans l'hébreu d'où je la suppose empruntée par les autres langues, j'ai répondu par l'exemple des racines si nombreuses qui ont disparu dans l'usage; sans que l'on soit autorisé pour cela à nier leur existence, démontrée qu'elle est par celle de leurs dérivés; et je réponds en outre par l'exemple du nom de *Noë* (נוח-*Noash*, quies) qui se reproduit chez les peuples, sous sa forme intensitive, *Manoash* (מנוח requies) comme nom propre et comme nom commun, bien qu'il ne se rencontre pas, sous cette forme dans les livres hébreux.

A celle qui montre ces noms, supposés d'origine hébraïque, soumis pourtant aux lois de déclinaison des langues où ils se rencontrent, — j'ai principalement répondu en montrant, à mon tour, que le nom de *Zeus*, supposé identique au mot *Dyaus*, qui signifie *ciel* en sanskrit, désigne, dans la tradition grecque, comme celui de *Io, Iu...* dans la tradition latine, un Personnage divin trait pour trait identique au vrai *Dieu* en tant que désigné, par le récit sacré, sous le nom de *Jéhovah*, יהוה, qui devient *T-Héoué* à la seconde personne ; tandis que la légende sanskrite de *Dyaus* est aussi complètement étrangère à celle du Ζευς πατηρ des Grecs et du *Ju-piter* des Latins, qu'à ce que la tradition sacrée nous apprend de *Dieu* sous le nom de *Jéhovah*, — et, de la positive identité originelle des personnages, j'ai conclu à l'identité primitive des noms.

Mais ces faits d'écoulement d'une sève primitive hébraïque dans les rameaux humains issus de Babel sont loin d'être isolés. A côté de ceux-ci s'en révèlent tant d'autres, au contraire, sous les pas de l'étude comparée des traditions, que l'on est forcément amené à reconnaître, en opposition avec les enseignements les plus accentués et les mieux motivés en apparence de la linguistique, que l'histoire des temps antédiluviens a nécessairement été connue, de tous les peuples venus depuis, d'après un texte identique à celui que nous offrent encore les premiers chapitres de la Genèse hébraïque.

Digitized by Google

D'un côté, en effet, les noms des acteurs divins, humains ou autres de cette histoire se présentent, dans les traditions profanes, soit sous une forme hébraïque, soit comme traduction de l'hébreu, ou enfin remplacés par des qualificatifs indiquant une positive connaissance du récit sacré; — et, de l'autre, lorsque ces noms hébreux offrent divers sens, comme, par exemple, celui de l'*Esprit* divin, (רוח, *spiritus*, *anima*, *aura*, *turbo*), celui d'*Héloa* (איל, *potens*, *aries*, *cervus*), d'*Adam* (אדם, *ruber*, *terrenus*, *sanguineus*), d'*Ève* (חוה, *vita*, *viva*, *animal*), du *Serpent* (נחש, *serpens*, *æs*, *augur*), de *Caïn* (קין, *possessio*, *redemptio*, *hasta*), des *fruits* (פרי, *fructus*, *boves*)... on voit ces divers sens reproduits, dans des versions différentes, par les noms que la légende profane substitue à ceux du texte; d'où il suit que l'opinion, repoussée comme un paradoxe, d'après laquelle ce même texte serait, et la source et la forme première de tout le fonds primitif de la tradition profane, peut s'affirmer de la façon la plus positive et la plus triomphante.

Et en effet, chaque passage, chaque mot, en quelque sorte, du texte sacré, donne la clef, non seulement d'une fable, mais de toute une série de fables et de légendes répandues chez toutes les nations.

Ainsi, par exemple, par les sens divers du mot מרחפת, qui exprime l'action de l'*Esprit* du Tout puissant sur les eaux primitives, et qui signifie *être porté*, *couver*, *planer*, *voler en cercle*, s'expliquent toutes les fables cosmogoniques au sujet, soit d'un Dieu originairement porté sur les eaux, comme le *Brahma* des Indiens, ou couvé sur ces mêmes eaux, comme le même *Brahma*, et naissant de l'*œuf* du monde; soit d'un *oiseau* qui aurait pondu et fait éclore ce même *œuf*, comme chez les Finlandais; — ou d'un *vent* qui aurait fécondé la confusion primordiale en la mouvant en cercle.

Ainsi, par le double passage qui montre, chez l'homme, les deux sexes créés en un même temps, puis comme unis en une seule chair[1], — s'expliquent à leur tour toutes les fables au sujet d'un homme primitif qui aurait réuni en lui les deux

[1] *Gen.* I, 27; II, 21.

Digitized by Google

sexes, et d'androgynes dont la mention se retrouve un peu partout.

Et comme il était dit que l'homme était à l'image ou une image de Dieu, — on voit comment, tout ce que disait ou semblait dire le récit sacré sur la nature et sur l'état de l'*homme image* étant reporté au *Dieu modèle*, les peuples ont si généralement admis en la Divinité, non seulement une nature corporelle avec ses sexes différents et l'union de ces sexes à titre d'époux et d'épouses ; — mais, d'après ce qui était dit de la première femme corporellement tirée du flanc de celui dont elle devient l'épouse, la faculté, pour le Dieu primitif, de séparer de son propre corps une portion féminine à laquelle il s'unissait ensuite conjugalement.

Ainsi, et pour ne rappeler ici que les faits les plus saillants, l'étude comparée montre, dans les paroles d'*Ève* se disant mère *par Jéhovah* ou *de Jéhovah*, la source de la plupart des fables où figure un Dieu, mais plus particulièrement Ζευς πατηρ ou *Ju-pïter*, rendant mère une mortelle, ou naissant d'une mortelle, en qui se manifeste toujours un représentant de la première femme.

La même étude montre dans les divers sens que de faciles méprises ont pu attribuer au mot hébreu *pheri*, fruit, l'origine première de toutes les fables au sujet, non seulement de tous les mets ou breuvages de science et de vie dont l'usage aurait été réservé aux Dieux seuls, — mais de ces *bœufs* ou *troupeaux* sacrés, — de ces *rameaux* ou *cheveux* magiques, — auxquels aurait été attaché le sort d'un représentant du premier homme ; — comme, dans les quatre formes attribuées par la tradition au *Chérub*, gardien de ces *fruits*, le type premier de tous ces gardiens mythologiques qui s'offrent à nous, dans la tradition profane, soit sous l'une de ces formes, comme les *Taureaux* gardiens de la toison d'or ou l'*Aigle* gardien de l'ambroisie ; — soit avec plusieurs de ces mêmes formes, comme les *Kirubi* ou *Taureaux ailés* à face *humaine* qui gardaient les temples de l'Assyrie ; — les *Sphinx* (ange, aigle et lion), qui gardaient les temples de l'Egypte ; — les *Gryphons* (aigle et lion), gardiens des trésors de *Zeus* ou *Jéhovah*.

Et si ce même *Chérub* prend la forme du *chien*, sous le nom de *Sarama* dans les Indes, de *Garma* chez les Scandinaves, de *Cerbère* ou de *Cerb-gardien*, chez les Grecs, comme sous celui d'*Anubis* en Egypte, c'est par suite d'une méprise dont l'hébreu nous donne la clef dans la similitude des deux mots כרב et כלב, dont l'un est le nom de *Chérub* et l'autre signifie *Chien*.

Des héros fratricides de la fable, l'étude comparée nous fait, avec toute certitude, remonter au premier meurtrier *Caïn*. Et, pour ne rappeler ici qu'un exemple, c'est *Caïn*, dont le nom porte, entre autres sens, celui de *lance*, en sabin ou vieux latin *quiris*, qu'elle nous montre dans le *Quirinus*, meurtrier de son frère *Rémus*, dont le nom signifie de son côté, comme celui d'*Abel*, chose qui s'écoule ou s'évanouit.

Elle nous met en main, comme autant de fils conducteurs, les diverses révélations mythologiques d'après lesquelles *Ève* est si souvent prise comme la fille de celui des flancs de qui elle avait été tirée; — *Caïn*, si souvent confondu, d'abord avec le Rédempteur divin promis à la première femme, puis avec *Noë* à qui le genre humain avait dû son salut à l'époque du Déluge; — d'où il suit que le représentant de *Noë*, fondu avec *Caïn*, figure continuellement comme fils immédiat de la première femme, ainsi qu'on le voit dans *Deucalion* fils de *Pandore*;

Révélations dont l'une porte sur les deux formes, *noash*, *manoash* (*quies*, *requies*), du mot hébreu qui avait donné le nom de *Noë*, et nous fait ainsi sûrement reconnaître le patriarche sauvé des eaux, dans le *Manou* sauvé du Déluge des traditions de l'Inde; dans le *Ména* premier roi postdiluvien de l'Egypte; dans le *Mannus* premier père postdiluvien des Germains et laissant, dans ses trois fils, trois chefs de race ; comme dans le *Minos* premier dominateur des mers et dans le *Minyas* père des *Minyens* ou *Argonautes*, soit des *Noachides navigateurs* : inutile de parler des autres.

Mais en outre c'est, non pas dans le mot *Manas*, esprit, qu'elle nous montre l'origine du mot *Man*, homme, mais dans le nom de *Manou*, soit de *Noë*, père commun de toutes les familles actuelles du genre humain. L'homme postdiluvien

s'est appelé *Man*, du nom de son père (*Manoudja, scilicet, a Manu oriundus*), comme l'a si bien reconnu Bopp, de même que tout homme antédiluvien était un *Adamite* ou fils d'*Adam*.

Eclairé pour ces points lumineux comme par plusieurs autres encore, j'ai pu, ce me semble et quoiqu'on en pense à Roncevau [1], constater la positive identité de bien des personnages mythologiques avec nos premiers parents, et indiquer celle de plusieurs groupes ou races mythologiques avec la race antédiluvienne des *Adamites*; comme, par exemple, les *Hyperboréens* et les *Cadméens*, les *Cimmériens* et les *Iliens* (ιλιεοι) [2], les *Géants* et les *Pélasges*, sans parler de plusieurs autres. Or, il serait peut-être temps de passer de l'indication à la démonstration, pour cette seconde série, comme je l'ai fait pour la première ; et c'est ce que je vais essayer en soumettant à l'épreuve de l'étude comparée la légende des *Pélasges* en première ligne.

I

Presque toutes les populations grecques de l'Europe et de l'Asie plaçaient les *Pélasges* en tête de leur histoire.

Les *Pélasges* auraient été les premiers habitants du Péloponèse qui, recevant d'eux son premier nom, se serait d'abord appelé *Pélasgie*, πελασγια [3], et c'est là un trait qui se représentera partout, parce que les anciens peuples ont partout implanté chez eux le premier séjour de l'homme avec ses premiers habitants.

Il en aurait été de même pour la partie centrale de la péninsule, soit pour l'Arcadie, habitée d'abord par des *Pélasges* [4], —et qui, de leur temps, aurait porté le nom de *Pélasgie*, πελασγια, πελασγιη [5].

C'est même dans cette contrée qu'une version tradition-

[1] Pseudonyme d'un critique.

[2] Paus. x, 17.

[3] Ephor. *Fr.* 51, t. I, p. 248 ap. Strab. v, 2-4, p. 184 ; Dion. Halic. I, 17 ; Eurip. *Orest.* prol.; Acusil. *Fr.* II, t. I, p. 102; ap. Lycophr. *Schol.* 177.

[4] Herod. I, 146 ; Eph. *Fr.* 54...

[5] Paus. VIII, 1, 6 ; Acusil. *Fr.* II... Nicol. Damasc. *Fr.* 42. t. III, p. 378 ; ap. Steph. byz. v. Αρχαδια.

Digitized by Google

nelle plaçait l'apparition de *Pélasgus*, premier auteur de la race [1], particularité sur laquelle nous aurons à revenir avec détail.

C'est aux *Pélasges* que les habitants de l'Argolide faisaient également remonter leur origine [2]. Avant la venue de *Danaus*, soit avant l'époque de ce représentant de *Noë*, les Argiens auraient porté le nom de *Pélasges*, γενος πελασγων [3], nom dû à leur roi *Pélasgus* [4], lequel s'intitulait lui-même roi des *Pélasges*, αναξ πελασγων [5], — de même, que l'Argolide était mythologiquement qualifiée *terre pélasgique*, γη πελασγια [6].

Suivant le témoignage d'Hérodote, les premiers habitants de l'Achaïe auraient porté, jusqu'au temps de *Danaus-Noë*, le nom de *Pélasges* [7].

Premiers habitants de l'Attique [8], les *Pélasges* passaient pour les constructeurs des murs d'Athènes, ville dont une partie portait en conséquence le nom de Pélasgique [9]. Dans les deux *Pélasges* qui auraient originairement habité au bas de la citadelle et dont les noms, *Agrolas* et *Hyperbios* [10], désignent en eux des hommes des champs ou cultivateurs et des orgueilleux, je crois qu'il faut reconnaître nos premiers parents, chargés de la culture de l'Eden, *ut operaretur*, et qu'avait perdus leur orgueil.

Suivant les époques, ou mieux, selon les versions différentes, les *Pélasges* de l'Attique se seraient successivement appelés *Cécropides* sous *Cécrops*, *Cranaens* sous *Cranaus*, *Erechthéïdes* sous *Erechthée* [11]; — fait qui nous reporte forcément au-dessus du Déluge, puisque, sous ces trois noms, ce sont trois représentants du premier homme que nous dévoile

1 Paus. VIII, 1, 4
2 Eurip. *Orest.* 691.
3 Æsch. *Suppl.* 253.
4 Æsch. *ib.*
5 Æsch. *ib.* 327.
6 Eurip. *Iphig. Aul.* 1498; *Orest.* 965; *Suppl.* 368.
7 Herod. VII, 94, 57; Dion. Halic. I, 17; Perieg. *Schol.* 347.
8 Herod. II, 51.
9 Strab. IX, 2, 3, p. 345.
10 Paus. I, 28.
11 Herod. VIII, 44; Perieg. *Schol.* 423.

Digitized by Google

l'étude comparée. Et si Hérodote ajoute qu'ils ne prirent que plus tard le nom d'*Ioniens*[1], c'est que, sous ce nom postdiluvien, il s'agit de la partie des enfants de *Noé* qui se désignait ainsi comme issue de *Javan* (יָוָן, iaoun, ἰάονες, ιωνες).

Le séjour supposé des *Pélasges* dans l'Epire, se fonde sur divers témoignages, à partir de celui d'Hésiode, qui fait de Dodône leur demeure, πελασγων ἑδρανὸν[2], et les cite comme ayant fait parler les premiers les *arbres prophétiques*[3], — ainsi que la chose était arrivée à nos premiers parents pour l'arbre de la toute science divine de l'Eden ; et de là le double nom de *Dodonéen* et de *Pélasgique* qu'Homère donnait à la fois à *Zeus* (pour *Jéhovah*) Ζεῦ Δωδωναῖε, πελασγικὲ[4].

De là aussi le nom de *Pélasges* que l'on donnait communément aux Epirotes[5] et qui remontait, suivant la tradition, à la race (antédiluvienne) des *Héros*, soit des *Adamites*.

Les compilateurs plaçaient encore les *Pélasges* dans l'Ætolie[6]. Mais c'est de la Thessalie surtout que l'on s'accordait à faire leur demeure primitive ou leur berceau. C'est de leur premier roi, *Pélasgus*[7], que cette contrée, comme nous l'avons vu pour l'Arcadie et le Péloponèse, aurait pris son ancien nom, soit de *Pélasgia*, πελασγια[8], soit de *Pélasgiotide* πελασγιωτις[9] : et la tradition les montrait résidant à Dotium[10], ville fondée en mémoire d'un *Dotus* fils de *Pélasgus* au temps de l'aventure d'*Erésichthon*[11], — aventure forgée sur l'histoire du premier homme violateur des arbres réservés de l'Eden et nous reportant ainsi au-dessus du Déluge.

Enfin, il y avait dans la Thessalie une ville d'Argos qui s'intitulait *Pélasgique*, Αργος πελασγικὸν[12], sans doute comme

[1] Herod. I, 146.
[2] Hesiod. *fr.* 134, p. 62 ; ap. Strab. VII, 7, 10, p. 327.
[3] Ephor. *fr.* 54, t. I, p. 247.
[4] Hom. *Ili.* XVI, 233 ; Strab. VII, 7, 10 et V, 2, 4.
[5] Strab. V, 2, 4, p. 134.
[6] Hieron. Card. *fr.* II, t. II, p. 455 ; ap. Strab. IX, 4, 22, p. 381.
[7] Dion. Halic. I, 17.
[8] Apollon. *Schol.* IV, 266 ; Steph. byz. *fr.* 4, 1216, p. 505.
[9] Strab. IX, 5, 2 ; Dion. Halic. I, 17.
[10] Mnaseas, *fr.* 21, t. III, p. 152 ; ap. Steph. byz. v. Δωτιον.
[11] Callim. *Hym.* III, 25.
[12] Hom. *Ili.*, II, 682.

Digitized by Google

rattachant aux *Pélasges* la race postdiluvienne de ses habitants.

Les *Pélasges* figuraient encore en tête des traditions de la Phocide, comme de l'île d'Eubée et des Cyclades[1].

L'île de *Samothrace* voyait aussi dans les *Pélasges* ses premiers colons[2]. Ils l'auraient habitée antérieurement à *Dardanus*, qui l'aurait quittée lui-même à une époque où la navigation était encore inconnue[3], fait qui nous reporte au-dessus du Déluge.

Nous retrouvons leur souvenir dans la ville d'Antandrat, en Asie, laquelle portait le surnom de *Pélasgique*, πελασγις, et dont ils auraient été les premiers habitants[4];

Puis à Cyzique[5], sur la Propontide, où Apollonius les désigne sous le nom de *Ghégenès* soit d'*Adamites*[6];

Sur l'Hellespont, où on leur attribuait la fondation de Placia et de Scylax[7];

A Larisse, dans la Troade, où ils se montrent, au temps du siége de Troie, dans les rangs des fils d'*Ilus*[8]-*Adam*, et comme établis dans le voisinage de la Cilicie, contrée ainsi nommée de Cilix, frère, ou dédoublement de *Phœnix-Adam*.

La tradition les montrait encore sur toutes les côtes de l'Ionie, dont ils auraient été les plus anciens habitants[9], et dans les îles voisines;

A Lesbos[10], qu'ils auraient trouvée encore déserte, et nommée d'eux *Pelasgia*[11];

A Imbros[12];

A Chio[13].

[1] Dion. Halic., [illegible]
[2] Herod, II, 51.
[3] Conon, *Narr.* XXI, ap. Photium, p. 434.
[4] Conon, *Narr.* XLI; ap. *Photium*, p. 447; Herod. VII, 42.
[5] Deiochus, *fr.* 4, t. II, p. 17; Conon, ubi sup. p. 450.
[6] Deiochus, ap Apollon. *Schol.* I, 987, 989, 99 b.
[7] Herod. I, 57.
[8] Hom. *Ili.* II, 84.
[9] Menecrat. *fr.* I, t. II, p. 342; Strab. XIII, 3, 3; Perieg. *Schol.* 447.
[10] Dion. Halic. I, 17.
[11] Diod. sicul. v, 81.
[12] Herod., v, 26.
[13] Perieg. *schol.* 533.

A Scyros[1] (*Scyrum olim quidam Pelasgi coluere*);

A Délos[2], qui aurait jadis emprunté d'eux le nom de *Pélasgia*, πελασγια;

Puis encore à Lemnos[3], où ils auraient été exterminés par leurs femmes, trait n'ayant qu'une même origine avec le conte des *Danaïdes* mettant à mort leurs époux.

Diodore de Sicile les montre établis en Lycie, et bien avant le déluge de *Deucalion-Noë*, sous la conduite de leur roi *Xanthus*[4], dont le nom offre une traduction de celui d'*Adam* au sens de *rouge* (אדם, *ruber, flavus*, ξανθός.)

Les Crétois les revendiquaient aussi pour leurs ancêtres[5].

Et l'on signale leur présence en Italie où ils auraient habité une contrée encore sans nom[6]. On les confondait avec les Tyrrhéniens venus, disait-on, de Lydie, et qui sont, ici sans doute, comme dans bien d'autres légendes, pour les Tyriens ou Phéniciens, mais Phéniciens des temps primitifs ou Adamites, (אדם, *ruber*, φοινικος); et l'on voyait en eux les fondateurs d'Agylla[7], comme aussi les premiers habitants de la *Rome-carrée*[8] sur le compte de laquelle nous aurons à revenir.

Ainsi donc, et sans parler des lieux dont nous avons sans doute omis la mention, les *Pélasges* figurent, mon Révérend Père, en tête des populations grecques à peu près partout où elles se sont établies en y transportant et implantant avec elles l'histoire de leurs premiers pères antédiluviens. Et comme d'ailleurs on ne saisit leur présence dans aucune de ces contrées en dessous des temps héroïques ou d'importation antédiluvienne; comme ils y sont antérieurs à *Danaüs-Noë* et contemporains d'*Eresichthon-Adam*; — comme ils figurent dans les rangs des fils d'*Ilus-Adam* lors du siége de Troie après

[1] Nicol. Dam. fr. 117, t. III, p. 379 ; ap. Stephan. byz. v. Σκυρος.
[2] Nicanor, fr. II, t. III, p. 633 ; ap. Stephan byz. v. Δηλος.
[3] Herod. VI, 138 ; Perieg. *schol.* 530.
[4] Diod. sicul. V, 81, 2 et 3.
[5] Hom. *Odyss.* XIX, 177 ; Andron. Halic *fr.* 3, t. II, p. 349 ; ap. Stephan. byz. v. Δωριον ; Diod. sicul. V, 80, 1 ; Perieg. *schol.* 347.
[6] Servius *ad Æneid.* VII, 738 ; Conon, *fr.* I, t. IV, p. 368.
[7] Servius, *ad Æ.* VIII, 499.
[8] Servius, *ad Æ.* VII, 738 ; Perieg. 347 et *Schol. ib.*; Plut. in *Vit. Romuli.*

Digitized by Google

lequel on ne les retrouve plus nulle part ; — vous penserez sans doute avec moi que cette race ne diffère que par le nom de celle des *Adamites*, partout implantée, sous des appellations diverses, comme population primitive de chaque contrée et que l'on retrouve ainsi en tête de toute histoire locale.

Ainsi s'explique comment les compilateurs grecs, rencontrant partout la mention de ces *Pélasges* ou *Adamites* comme d'une population primitive [1], sans jamais pouvoir saisir leur présence dans les temps historiques, les peignirent sous les traits d'une race errante, vagabonde [2], qui aurait successivement apparu dans les divers lieux où se conservait leur souvenir, mais sans se fixer nulle part.

Revenons cependant vers chacune des diverses contrées où les fait figurer la tradition profane, afin d'examiner de plus près ce qu'on y disait soit de leur origine, soit de la population qui leur aurait succédé en chaque contrée, ou du nom ethnique qui aurait remplacé le leur.

II

On faisait généralement remonter, nous l'avons vu, la race des *Pélasges* à un personnage du nom de *Pélasgus*, mais sur l'origine duquel on variait comme sur le lieu où il aurait vu le jour.

Premier père et roi des Arcadiens, il aurait été, disait-on, enfanté par la terre, — de même qu'on le pouvait dire du premier homme, *sumptus e terra* ; — la terre l'aurait produit à l'image de la Divinité, αντιθεον [3], — ainsi qu'on le disait du premier homme formé par *Prométhée*, et de la première femme formée sur l'ordre de Zeus [4], — et toujours d'après le récit sacré qui montrait l'homme créé de Dieu à son image.

Mais de plus il aurait reçu l'existence au sommet d'une montagne boisée, — de même qu'Adam avait été placé, en recevant l'être, dans les bois de l'Eden ; et enfin c'est pour donner naissance au genre humain qu'il aurait ainsi reçu l'être, ινα θνητων γενος ειη [5].

[1] Strab. v, 2, 4 ; Herod. I, 56.
[2] Dion. Halic. I.
[3] Paus. VIII, 1, 4.
[4] Hesiod. Op. 62.
[5] Asius. *fr.* 2, p. 8 ; ap. Paus. VIII, 1, 4.

Digitized by Google

Il suit de là que, suivant la tradition des Arcadiens, ce *Pélasgus* aurait été le premier père, non-seulement des *Pélasges*, mais de l'espèce humaine, et que le nom de *Pélasge* aurait originairement désigné chez eux la race issue du premier homme de la création, soit la race des *Adamites*. Avec cette tradition s'accordent celles de l'Argolide qui faisaient du roi *Pélasgus* un personnage issu de la terre, αυθοχθων [1], ou né de la terre, γηγενης [2]; un fils de la terre, γας παις [3], un fils du sol primitif, παλαοιχθονος ινις, παλαιχθονος τεκος [4].

Mais il y avait des variantes.

De même que le premier homme avait été créé par la Divinité sous le seul nom d'*Héloïm* [5], à son image, quant à l'âme, — puis formé de terre, quant au corps, par la Divinité sous le double nom *Jehovah-Héloïm* [6], — ainsi la légende faisait diversement naître *Pélasgus*, soit de *Posidôn* [7] (pour *Héloïm*), soit de *Zeus-Kronidès*, (pour *Jehovah-Héloïm*) [8]; ou bien encore de *Triopas* [9], — personnage mythologiquement identique au *Zeus triophthalmos*, c'est-à-dire à *trois yeux*, que l'on adorait dans Argos. Or, dans cette même ville d'Argos, on montrait, auprès d'un temple de *Dêmêter-Pélasgis* (pour *Adama* soit *Eve*) un tombeau que l'on disait être celui de *Pélasgus* [10]. Ce rapprochement est significatif.

Ces variantes ne diffèrent entre elles que par les divers aspects sous lesquels s'y présente le premier homme, ici créé de Dieu, là formé du limon terrestre, ou bien issu du sol, *sumptus e terra*. Elles affirment, par leurs nuances mêmes, le type auquel elles se rapportent.

Une légende associait à *Pélasgus*, comme premier roi de

[1] Hesiod. *fr.* 97, p. 57; ap. Apollod. II, 1, 1, et III, 8, 1.

[2] Æschyl. *Suppl.* 250.

[3] Æschyl. *ib.* 892, 901; Servius, *ad Æ.* II, 83.

[4] Æschyl, *Suppl.* 250, 347.

[5] *Gen.* I, 27.

[6] *Gen.* II, 7.

[7] Dion. Halic. I, 17.

[8] Apollod. II, 1, 1; Acusil. *fr.* 11, t. II, p. 101; Lycophr. schol. 177; 480; Dion. Halic. I.

[9] Paus. II, 22, 1; Hellanic. *fr.* 37. t. I, p. 50; ap. Hom. schol. Il. III, 75.

[10] Paus. II, 22. 1.

Digitized by Google

l'Epire, un personnage dont le nom *Phaëthon* [1], est donné par la fable, d'un côté, au premier homme formé de terre par *Prométhée* [2], — de l'autre à un fils d'*Hélios* [3] (pour *Héloïm*) qui aurait été précipité du ciel et foudroyé pour avoir prétendu marcher l'égal de son père ou créateur, — et dans lesquels on reconnaît le premier homme, d'un côté, en tant que formé de terre, de l'autre, en tant que créé par *Héloïm*, puis chassé de l'Eden et frappé à mort, en quelque sorte, par l'épée de feu de l'ange pour avoir voulu marcher l'égal d'*Héloïm*; — *eritis sicut Héloïm*, כאלהים [4].

A ces premiers traits, tous si formellement caractéristiques, la légende en ajoute d'autres qui ne le sont pas moins dans leur ensemble.

Le premier[5], nous dit-elle, *Pélasgus* aurait eu recours, pour sa nourriture, aux fruits du hêtre ou du chêne, arbres consacrés à *Zeus* ou *Jupiter*; — de même qu'*Adàm* avait eu recours aux fruits de l'arbre réservé par *Jéhovah*.

Mais *Adam* y avait eu recours, non-seulement pour se nourrir, mais pour se procurer par eux la toute science divine, *eritis sicut Heloïm scientes*; — et c'est de *Pélasgus* que l'on faisait dater le recours aux *chênes prophétiques* [6], — qui se nommaient de lui, *quercus Pelasgas* [7], — tout comme le laurier prophétique de Delphes, — par la même raison, *Pelasga laurus* [8].

Le premier, *Pelasgus* se serait vêtu d'habits de peau [9], — de même que les premiers habits de peau dont il soit fait mention sont ceux dont avait été revêtu Adam.

Le premier encore il aurait construit des cabanes pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air [10], — usage introduit

[1] Plut. in *vit. Pyrrh.*
[2] Hygin, *Astr.* II, 2, 42, p. 415.
[3] Hygin. *Fab.* 156, p. 227; Ovid. *Met.* I, 751.
[4] *Gen.* III, 5.
[5] Paus. VIII, 1, 6; Servius, *ad Æ.* I, 17.
[6] Ephor. *fr.* 54, t. I, p. 247, ap. Strab. VII, 7, 10; Hesiod. *fr.* 134, p. 62.
[7] Ovid. *de art. am.* II, 541.
[8] Plin. *Nat. hist.* XV, 39.
[9] Paus. VIII, 1, 5.
[10] *Ib.*

dans le monde dès le temps du premier homme et par son premier né [1].

D'après tout ce qui précède c'est le premier homme que l'on est amené à reconnaître dans le roi *Pélasgus* recevant chez lui la déesse *Démêter* alors que, descendue sur la terre, elle enseignait aux hommes la culture du blé [2]; — déesse dans laquelle on reconnaît un dédoublement féminin de *Zeus-pater* soit de *Jehovah* plaçant le premier homme dans l'Eden pour le cultiver, *ut operaretur* [3].

Dans l'épouse que la tradition donnait à ce *Pelasgus-Adam* doit naturellement se manifester un représentant de la première femme; et c'est ce qui a lieu.

On donnait à cette épouse plusieurs noms, provenant de versions différentes, et qui sont *Méliboea*, *Périmèle*, *Cyllène* et *Déjanire*.

Celui de *Périmèle* [4] ou de *préposée aux fruits*, caractérise assez *Eve* chargée avec son époux, de veiller sur les fruits de l'Eden, *ut custodiret* [5]. Si cette *Périmèle* passait pour fille d'*Æole*, c'est qu'ici, comme dans plusieurs autres fables, ce nom d'*Æole* est pour celui de *Jehovah Heloïm* sous lequel Dieu avait opéré la formation de la première femme.

Mais ces *fruits* de l'Eden ont souvent été pris pour des *boeufs*, à raison du double sens du mot hébreu *pheri* qui signifie à la fois *fruits* et *boeufs* (פרי *fructus*, *boves*), et de là le nom de *Méliboea* [6] ou *gardienne des boeufs* (Μελίϐοια, de μέλει, *curæ est* et βοῦς, *bos*), qui était aussi donné à l'épouse de *Pelasgus-Adam*. Si l'on disait cette *Méliboea* fille de l'*Océan*, c'est que ce dieu des eaux universelles figure, dans la fable, pour le Tout-puissant qui, sous le nom d'*Héloïm*, avait créé puis fécondé les eaux primitives et qui avait été aussi le créateur ou père de la première femme.

Le nom de *Cyllène* [7], la boiteuse (κυλλός, *claudus*) offre une

[1] *Gen.* IV, 17.
[2] Paus. I, 14, 2.
[3] *Gen.* II, 15.
[4] Hecat. *fr.* 3, t. II, p. 387; ap. Pind, *schol. Ol.* III, 28.
[5] *Gen.* II, 15.
[6] Apollod. III, 8, 1; Hecat. *fr.* 375, t. I, p. 31.
[7] Apollod. III, 8, 1; Hecat. *fr.* 375, t. I, p. 31.

Digitized by Google

remarquable allusion à la *côte* dont avait été formée la première femme et dont le nom hébreu signifie aussi *boiteux*, (צלע sela, *costa*, *claudicatio*.) Remarquons que cette *Cyllène* était classée au nombre des *Nymphes*, dont le principal caractère était de n'avoir point eu de mère, ainsi qu'on le pouvait dire d'Eve.

Le nom de *Déjanire*[1] enfin, ou livrant aux flammes son époux (δηιοω, *comburo*, et ανηρ, *vir*), convient on ne peut mieux à *Eve* dont la coupable curiosité avait comme voué son époux à l'épée de feu de l'ange, et qu'une autre fable montre, sous ce même nom, vouant tout vif aux flammes son époux *Alcide*-[2]*Adam*. Si cette *Déjanire*, épouse de *Pelasgus* est dite *fille* de *Bacchus*[3] ou de l'homme à la pomme (βακχη, γενος απιου[4]), c'est que la première femme a bien souvent passé pour être née du premier homme des flancs de qui elle avait été tirée.

Et non-seulement c'est la première femme que désignent ces quatre noms divers, mais c'est surtout de la rencontre de leurs sens divers que résulte la preuve de l'identité en question.

Si nous passons maintenant de l'*épouse* de *Pelasgus* à sa *fille*, notre étude ne changera pas d'objet, car c'est presque toujours *Eve* qui se manifeste dans la fille supposée de tout représentant du premier homme.

Ici, par exemple, sous le nom de *Larisse*[5] que l'on donnait à la fille de *Pelasgus*-*Adam* et qui semble devoir s'interpréter comme de λαος, peuple, *homme* et de ριζα, *stirps*, *racine*, se montre un équivalent du titre de *mère des vivants*, *mater cunctorum viventium*[6], que portait Eve dans la tradition sacrée.

Rien d'étonnant donc de voir le nom de cette mère ou souche commune du genre humain se reproduire, avec son sou-

[1] Dion. Halic. I, 17; Phérécyd. *fr.* 87, t. II, p. 92.
[2] Apollod. II, 7, 7.
[3] Apollod. I, 8, 1.
[4] Hesychius.
[5] Paus. II, 23, 8, ou 24, 1; Hellenic. *fr.* 29, t. I, p. 49; Apollon. *schol.* I, 40.
[6] *Gen.* III. 20.

Digitized by Google

venir, dans un certain nombre de versions, et de le voir ainsi appliqué à bien des localités, comme, par exemple, à la citadelle d'Argos, et à deux villes de la Thessalie[1]; à deux cités encore, l'une de l'Æolie, l'autre de la Troade[2]; puis à plusieurs autres, soit dans l'Elide[3]; soit dans l'île de Crête, où elle aurait aussi porté le nom de *Pelasgia*, unissant ainsi le souvenir du premier homme à celui de la première femme; dans l'Ionie, près d'Ephèse; dans la Syrie, où elle aurait été aussi nommé Sizara; dans l'Afrique; près de Tralles, en Asie; sur le rivage gauche du Pont[4]; en Lydie; en Italie[5]; sans parler d'un fleuve du même nom dans l'Elide.

Et notons, comme particularité remarquable, que c'est à sa citadelle que la ville d'*Argos* ou de Noë donnait le nom de *Larisse* ou d'Eve, comme la ville de *Thèbes*, nommée ainsi en mémoire de l'arche ou *théba* de Noë, donnait à sa citadelle le nom de *Cadmus* ou du premier homme.

Mais un trait tout particulièrement caractéristique est celui de la légende qui, d'après l'histoire du premier homme s'unissait à sa fille supposée et conduit par elle à la perte de son immortalité, soit à la mort, — montrait une *Larisse-Eve* donnant la mort à son père *Piasus*, roi des *Pélasges*, qui aurait usé de violence pour s'unir à elle[6], et sous le nom de qui semble s'offrir *Adam*, voué de Dieu à tous les maux comme à tous les tourments πιασος de πιαζω, *crucio*.

Je ne parle pas de *Lycaon*, dédoublement plutôt que fils[7] de *Pelasgus*, comme nous l'avons vu pour *Phaëthon*, comme nous le voyons pour *Atlas*, le père des hommes (αττα-λαων) qui, suivant la tradition, aurait été, au même titre que *Pelasgus*, le premier père et roi des Arcadiens[8].

Notons seulement que, contemporain, à un titre quelconque,

[1] Paus. *ib.*
[2] Hom. *Il.* II, 841 et XVII, 301.
[3] Theop. *fr.* ap. Strab.
[4] Strab. IX, 5, 19, p. 378.
[5] Diod. sicul. I.
[6] Strab. XIII, 3, 4, p. 531.
[7] Apollod. III, 8, 1; Strab. V, 2, 4; Dion. Halic. I, 17; Phérécyd. *fr.* 85, t. 1, p. 92.
[8] Dion. Halic. I, 61, 68.

du *Lycaon*, dont la race aurait été exterminée par le Déluge[1] à l'exception du seul *Nyctimus* ou *Noé* le parfait, *Pélasgus* et ses enfants les *Pélasges* sont donc antérieurs au cataclysme et ne sauraient dès lors être autres que les *Adamites* sous un nom grec.

Avec cette rigoureuse conclusion s'accordent d'ailleurs les diverses traditions dont l'une faisait de *Pélasgus* le père d'*Hyperbhorée*[2], soit des *Hyperboréens*, peuple mythologiquement identique à nos premiers parents dans l'Eden ; tandis que l'autre faisait descendre du même *Pélasgus*, après un certain nombre de générations, un héros *Nanas* au temps de qui la race des *Pélages* aurait été dépossédée ou remplacée par celle des *Hellènes*[3], soit des *Elus*, c'est-à-dire de *Noachides*. Car, sous ce nom de *Nanas*, tout comme sous celui du *Nannacus* témoin du Déluge, se montre le nom du patriarche *Noë*, qui, diversement modifié, a mythologiquement donné ceux de *Nan*, *Nanna*, *Nanca*, *Nan-ka*, *Naxos*, *Nysus* (dio)...

Et en effet, selon le témoignage d'Apollonius, la terre des *Pélasges* aurait été antérieure à *Deucalion*[4] et par conséquent à son déluge, version grecque de celui de *Noë*. Cette terre *pélasgique* était donc identique à la terre primitive et, plus particulièrement à l'Eden, qui était supposé en avoir occupé le point culminant ou le centre. Or, chaque peuple ayant transporté chez soi ce premier séjour du père commun des hommes, on s'explique la tradition qui plaçait le premier séjour des *Pélasges* dans la ville d'*Athènes*[5], mythologiquement pour *Eden*, alors qu'il n'y avait pas encore d'esclaves sur la terre, c'est-à-dire dans l'âge d'or, — qui faisait des *Pélasges* les premiers pères des Athéniens[6]; — qui les montrait expulsés de l'Attique (de l'Eden), par suite du double fait d'avoir attenté à la pudeur des jeunes filles qui allaient puiser de

[1] Ovid. *Met.* I, 240 sq. Apollod. III, 8, 2.
[2] Hecat. abd. *fr.* 3, t. II, p. 387 ; ap. Pind. *schol. Ol.* III, 28.
[3] Hellanic. *fr.* I, t. I, p. 45 ; ap. Dion. Halic. I, 17.
[4] Apollon. *Arg.* IV, 265.
[5] Herod. II, 51.
[6] Herod. I, 57.

l'eau à la fontaine, et d'avoir voulu se rendre maîtres de la contrée[1]; — double légende qui nous reporte au premier homme chassé de l'Eden pour avoir voulu s'y rendre indépendant de Dieu, et pour avoir mis la vierge d'Eden dans le cas de prendre la fuite afin de mettre à couvert sa nudité.

L'Eden, auquel la circonstance de la source qui arrosait ses quatre versants, a si généralement fait attribuer une forme *carrée*, soit à la terre primitive, soit à la montagne qui était supposée en occuper le centre, nous est mythologiquement offert, avec ce caractère, par la légende des *Pélasges*, soit dans l'Athènes en quatre quartiers[2], *quadrubs*, du temps des *Pélasges*, soit dans la *Rome carrée, Roma quadrata*[3], dont les *Pélasges* auraient également été les premiers habitants.

C'est par erreur sans doute et faute de savoir tenir compte des implantations mythologiques, que nos archéologues ont prétendu identifier cette *Rome pélasgique* avec la partie de la ville réelle qui se trouve renfermée dans une ancienne enceinte de murailles dont il reste des vestiges et à laquelle les premiers habitants auraient *peut-être* donné cette configuration en souvenir de l'Eden.

Quoiqu'il en soit, à l'époque de la *Rome carrée*, soit antédiluvienne des *Pélasges*, doit nécessairement être reportée la légende d'après laquelle une vierge, du nom d'*Ilia*, se serait dite redevable de sa maternité à un dieu et aurait mis au jour deux enfants dont l'un, l'aîné, aurait été le meurtrier de son jeune frère[4].

Car, mon R. Père, quelle que soit votre répulsion pour ce que l'on appelle mon *évhémérisme* biblique et ses résultats, c'est bien positivement, bien réellement de *Caïn*, d'*Abel*, et de leur mère *Ève*, dite aussi *Adama*, qu'il s'agit dans ce conte, écho déformé de la tradition sacrée.

H. D'ANSELME,
Ancien officier supérieur.

[1] Herod. VII, 137.
[2] Asius, ap. Festum, v. *quadrurbem*.
[3] Dion. Halic. I. Plut. *in vit. Rom.* et *in vit. Æn.*; Solin Polyh. I, 17, p 11; Ennius, ap. Fest. v. *quadrata*.
[4] Dion. Halic. I. Plut. *in vit. Rom.* IV.

Archéologie chrétienne.

ROMA SOTTERRANEA CRISTIANA
DEL COMM. G. B. DE ROSSI
TOMO III [1]

M. le chevalier de Rossi en publiant le 3e volume de sa *Roma sotterranea cristiana*, l'a fait suivre du *Prospectus* suivant, qui fait connaître l'importance des matières contenues dans ce volume. Nous le publions ici. A. B.

« Le 3e volume de *la Roma sotterranea,* attendu depuis longtemps, vient de paraître. Il est beaucoup plus étendu que les précédents ; et accompagné de belles planches chromolithographiques et lithographiques, et enrichi de dessins intercalés dans le texte. Ce volume complète entièrement la description du gigantesque cimetière de Callixte ; et renferme aussi l'illustration de celui de Generosa près le bois sacré des Arvales.

» J'indiquerai d'abord quelques points culminants historiques, de ce que contient le volume. Le pape Caius et les épigraphes des dépositions et translations successives de son corps dans l'intérieur du cimetière de Callixte ; les monuments et le texte inédit des actes de saint Hippolyte et de ses campagnons, appelés les martyrs grecs ; sainte Sotère aïeule de saint Ambroise et son tombeau de famille ; les monuments et les inscriptions métriques de plusieurs diacres illustres de l'Eglise romaine sous les pontificats da Marcellin, de Liberius et de leurs successeurs ; le tombeau, les images et la basilique des martyrs Simplicius, Faustinus, Viatrix, Rufinianus dans le cimetière de Generosa ; les rapports de cette nécropole chrétienne avec le bois sacré des Arvales ; le pape Damase et Symmaque, préfet de Rome, dans leurs relations mutuelles pour la conservation des temples païens comme monuments publics. Enfin un grand nombre d'autres points, dont l'indication

[1] Un volume in-fol. de 752 pages avec atlas de 52 planches et plusieurs figures intercalées dans le texte, prix 100 fr.

serait trop longue, intéressent également l'histoire chrétienne et profane.

» Les antiquités figurées et les arts ont aussi une part assez large dans ce volume. L'architecture y est représentée par les plus remarquables variétés des *cubicula* de formes polygonales et circulaires; des *arcosolia* décorées de marbres et garnis de *transennae*; et par les hexèdres, les mausolées, les oratoires bâtis à la surface du sol. La peinture est enrichie de fresques d'une notable valeur. Elles appartiennent à deux périodes distinctes; l'une allant de la seconde moitié du 3e siècle aux commencements du 4e, l'autre du 4e siècle avancée aux premières années du 5e. Une fresque très-belle appartient au 7e siècle.

On trouvera encore dans ce volume les sarcophages ornés de bas-reliefs du cimetière de Callixte, avec un coup d'œil général, surtout chronologique, sur cette importante classe de monuments chrétiens. Enfin on y verra examinée et classifiée toute l'immense variété de menus objets de tout genre, d'art païen ou chrétien, en pierres précieuses, ivoires, métaux, verres et autres matières, employés comme signes de reconnaissance des tombeaux dans les catacombes.

» L'épigraphie est ici représentée par un millier d'inscriptions inédites latines, grecques, et une hébraïque d'un Juif chrétien; la seule en cette langue qui ait été trouvée jusqu'à ce jour dans nos souterrains sacrés. La synthèse chronologique de toute la masse épigraphique du cimetière de Callixte n'embrasse pas moins de cinq mille inscriptions plus ou moins entières ou réduites à des fragments.

» La partie la plus instructive du volume et qui pourra, je l'espère, compenser pour les lecteurs l'aridité inévitable de la description analytique des monuments, est sans doute le traité général sur les cimetières à la surface du sol et sur leurs rapports avec les souterrains. On y discute pour la première fois, ou bien l'on remanie pour les formuler définitivement, toutes les questions fondamentales sur les conditions juridiques, l'administration ecclésiastique, l'usage liturgique et sacré, l'histoire et la chronologie des cimetières chrétiens de Rome sous terre et sur terre. Ce vaste sujet touche aux points

Digitized by Google

les plus variés de l'archéologie sacrée et profane; je me bornerai à en indiquer seulement quelques chapitres principaux.

»La légalité des cimetières chrétiens à titre de possession privée, de collèges de famille, du corps moral de l'*ecclesia fratrum, sodales fratres.*—Administration ecclésiastique confiée d'abord à sept diacres et organisée et distribuée en autant de régions, dont on détermine les limites; puis passée aux *praepositi.* — Autorité des prêtres titulaires, leur service à tour de rôle pour les nécessités du culte dans les principales basiliques des cimetières; *mansionnarii, cubicularii, custodes martyrum.* — Les fossoyeurs; leurs arts et métiers; leur position précise dans le clergé. — Prix des tombeaux; formules des contracts; archives des cimetières. — Réunions liturgiques, oblation eucharistique, agapes, psalmodie et autres rits et usages religieux et funèbres dans les cimetières sous terre et sur terre, aux *natales* des martyrs et aux obsèques et anniversaires des fidèles. — Les églises souterraines, leur disposition, autels, chaires et autres accessoires. Les rits funèbres des païens et leurs édifices attenants aux tombeaux comparés à ceux des chrétiens. — Les basiliques, les oratoires, les mausolées, les hexèdres, les édifices pour la *custodia* et le culte des cimetières, les hospices, les monastères, cimetières, peu à peu devenus bourgs et villes. — Terminologie architecturale de toutes les formes de ces édifices et des hypogées et de toutes les variétés des tombeaux. — Enfin limites chronologiques précises des nécropoles chétiennes suburbaines, démontrées par un examen général aussi attentif que minutieux des données de tout genre, depuis les monuments historiques les plus illustres jusqu'aux plus vulgaires; depuis les objets les plus précieux jusqu'aux plus communs et sans valeur. Cette énumération semblera peut-être beaucoup trop promettre; mais je crois pouvoir affirmer avec vérité qu'elle ne dit pas tout. Il suffirait d'un coup d'œil donné aux tables analytiques à la fin du volume pour comprendre combien est riche et variée la matière du traité, que je recommande d'une manière spéciale à l'attention et au jugement bienveillant des savants et des amateurs de l'archéologie profane et sacrée. Il est bien possible que mon texte ne satisfasse ni toutes leurs

Digitized by Google

exigences, ni l'attente, que j'ai peut-être trop excitée. J'aurai pour excuse l'ampleur même du sujet et la difficulté de coordonner le nombre infini d'observations minutieuses, dont j'ai voulu tirer parti pour formuler une synthèse doctrinale claire et solide.

» Mon frère a ajouté à la fin du volume deux *mémoires*; l'un architectonique, l'autre physique. L'un et l'autre traitent des sujets tout à fait nouveaux. Le premier a pour titre : « De » la méthode technique adoptée par les anciens fossoyeurs » pour diriger l'excavation dans le labyrinthe des cimetières » suburbains. » Le second : « De la conservation des matières » organiques et animales dans les catacombes romaines, et » analyse chimique et microscopique d'une bouteille de verre » contenant du sang. »

» L'auteur espère que ceux qui ont bien voulu acquérir les deux premiers volumes (dont le second est devenu introuvable) ne refuseront pas le troisième. Celui-ci est inséparable des deux autres ; car il complète d'une manière définitive la description de la gigantesque nécropole de Callixte et les notions générales sur les cimetières chrétiens, esquissées dans le tome premier. Aussi les trois volumes forment une œuvre entière et complète en son genre.

» Cette circulaire a pour but d'annoncer à ceux qui possèdent les deux premiers volumes de la *Roma sotterranea* l'apparition du troisième et sa prochaine expédition.

Rome, 15 juillet 1877.

JEAN-BAPTISTE DE ROSSI.

Pour tout ce qui regarde l'expédition du volume, l'on peut s'adresser à M. l'avocat G. Gatti (chez l'auteur), Rome, Place Aracoeli, 17.

Le premier volume a été réimprimé, et pourra être fourni à quiconque le demandera (prix 65 fr.). Les tomes 1er et 3e, contenant les notions générales sur les cimetières chrétiens, peuvent-être considérés comme une œuvre à part, et une introduction à l'étude de ce noble sujet.

Digitized by Google

Nouvelles et Mélanges.

Que nos lecteurs ouvrent leurs oreilles ; nous allons leur annoncer des merveilles.

Le Téléphone, *porteur de la voix,* **et le Télectroscope,** *porteur des objets.*

On connaît l'appareil électrique inventé récemment par le professeur Graham Bell, de Boston. Cet instrument, nommé *Téléphone*, transmet les sons à de grandes distances. C'est ainsi qu'*un concert, des chants, des conversations, peuvent être entendus d'une ville dans une autre ;* des demandes et des réponses peuvent être échangées à plusieurs milles de distances, sans qu'il soit nécessaire de forcer la voix.

Les journaux américains annoncent maintenant une autre découverte aussi extraordinaire. A l'aide d'un appareil électrique, dit *Télectroscope*, on pourrait voir *distinctement* à New-York, par exemple, l'*image d'un objet* placé à Boston. Le télectroscope serait à la vision ce que le téléphone est à l'ouïe. Un voyageur pourrait faire le tour du monde et échanger des sourires avec ses parents, sa femme, ses enfants assis au foyer domestique.

Le *télectroscope*, comme le *téléphone*, se compose de deux chambres, une au point de départ, l'autre au point d'arrivée, reliées entre elles par une combinaison de fils métalliques. Dans la chambre de départ, la paroi antérieure interne est hérissée de fils imperceptibles dont l'extrémité apparente forme par leur réunion une surface plane.

Si devant cette surface on suppose un objet quelconque, et que les variations lumineuses correspondant aux détails des formes et des couleurs de cet objet soient saisies par chacun des fils conducteurs soumis à un courant électrique, elles se reproduiront identiquement à l'extrémité de ces fils.

S'il faut en croire les journaux de Boston, les expériences qui ont eu lieu dans cette ville ont parfaitement *réussi*. En joignant le *télectroscope* au *téléphone*, M. Graham Bell prétend obtenir des résultats prodigieux.

Avec ces deux appareils fonctionnant à la fois, il serait possible, assure-t-il, *d'entendre* à San-Francisco un opéra représenté à Paris, et de *voir en même temps* les acteurs sur la scène et le public dans la salle.

(*Les Mondes* de M. l'abbé Moigno).

Le Directeur-Gérant : AL. BONNEVIE.

Versailles. — L. RONCE, imprimeur, rue du Potager, 9.

Digitized by Google

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE
Numéro 80. — Août 1877.

Orthodoxie catholique.

LETTRE ÉCRITE AU NOM DE S. S. PIE IX

PAR Mgr CZACKI

Sur la valeur des Autorités invoquées à propos de la question scolastique de la *MATIÈRE* et de la *FORME*.

I

Ceux qui sont un peu au courant des matières qui sont traitées dans toutes les Revues et tous les livres de Philosophie scolastique, savent qu'il n'en est pas un qui ne traite, pour ou contre, la fameuse question du *composé humain* et de la *matière* et de la *forme*. Parmi les auteurs qui traitent ces questions, il faut distinguer le P. *Liberatore* et tous les philosophe jésuites. A les entendre, de ces questions dépend le salut de l'Eglise et de la Société. Ils le disent en termes exprès.

Dans leurs ouvrages ils citent l'autorité de quelques Conciles, et surtout celle de plusieurs Lettres de S. S. Pie IX ; d'après leurs assertions ces autorités donnent à leur opinion la valeur d'une décision philosophique, émanée d'une source infaillible.

C'est contre cette prétention que s'élève S. S. Pie IX dans la Lettre suivante. Il définit que les Conciles et Lui-même n'ont voulu qu'affirmer le *dogme théologique* de l'union de l'âme et du corps constituant la personnalité humaine, mais ils n'ont voulu, en aucune manière, élever la *question philosophique*, à l'état de dogme ; elle reste vague et incertaine, telle qu'elle est.

Nous espérons que cette Lettre fera baisser le ton à toutes ces Revues plus aristotéliciennes que chrétiennes. Voilà pourquoi nous allons donner toutes les pièces qui exposent nettement l'état de la question.

II

1re PIECE. — *A l'illustrissime et révérendissime seigneur Edouard Hautcœur, prélat de la maison de Sa Sainteté Pie IX, recteur de l'Université catholique de Lille, à Lille.*

Rome, 5 juin 1877.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

(1) Notre Saint-Père le Pape Pie IX a reçu la lettre pleine d'un respect tout filial qui lui a été adressée par un *des docteurs de l'Université catholique de Lille*, pour faire connaître l'anxiété dans laquelle il se trouve au sujet de la question philosophique de la *composition des corps* et des controverses qu'elle soulève. Il ne s'agit certes pas ici de votre *Université catholique* dont les savants professeurs, nous sommes heureux de le constater, se distinguent autant par leur zèle à faire progresser la science unie à la religion que par l'accord des esprits ; *mais ailleurs on voit aux prises deux écoles opposées*, bien que toutes deux soient catholiques et très-soumises aux enseignements du Siége apostolique. Anxieux et troublé à cause de ces dissensions, le Docteur précité demandait au Souverain-Pontife s'il existe, dans un sens ou dans l'autre, une déclaration du Saint-Siége *sur ces opinions relatives à la nature des corps*. Quelques-uns, en effet, allèguent plusieurs

Illustrissime et Reverendissime Domine,

Redditæ sunt Sanctissimo Domino nostro Pio Nono filialis obsequii litteræ, quas ad eum dedit unus ex Doctoribus in Universitate catholica Insulensi, animi anxietatem significans qua afficitur circa quæstionem philosophicam de compositione corporum, propter dissidium sententiarum de quibus non sane in ista vestra Universitate catholica, ubi egregios Professores non minus studio promovendæ scientiæ cum religione concertæ, quam animorum consensione præstare gratulandum est, sed alibi inter se contendunt duæ dissitæ scholæ, licet utraque catholica sit et apostolicæ sedis magisterio obsequentissima. Ob has itaque aliorum dissensiones anceps et hærens prædictus doctor a Sanctissimo Domino petebat, num existat aliqua quoad istas de natura corporum opiniones ac sententias in alterutram partem Sanctæ Sedis declaratio, cum a

décisions de l'Eglise, et notamment la *lettre* de Sa Sainteté en date du 23 juillet 1874 [1], comme si ces documents pouvaient servir *à dirimer cette controverse entre les Docteurs catholiques.*

II. En conséquence, le Saint-Siége m'a commandé de vou écrire à ce sujet, non-seulement pour éclaircir les doutes dont un savant de l'*Université de Lille* demande humblement la solution, mais bien plus encore pour que les *discussions acerbes qui ont éclaté en d'autres lieux fussent apaisées par la même occasion.* Sa Sainteté veut et désire en effet que les savants catholiques ne *s'épuisent pas en querelles intestines sur des opinions libres*, mais que, tout en suivant peut-être des systèmes divers, ils consacrent en commun leurs efforts à combattre le *Matérialisme* et les autres erreurs de notre temps.

III. C'est pourquoi ce que je vais dire au nom de Notre Très-Saint-Père, tous ceux que la chose concerne doivent *se l'appliquer* à eux-mêmes et l'imprimer profondément dans leu esprit :

1° Ils *abusent gravement* de la Lettre adressée par Sa Sainteté le 23 juillet 1874, au docteur *Travaglini*, pour recommander l'œuvre [2] entreprise par ce dernier, ceux qui prétendent

nonnulis tam alia plura documenta ecclesiastica, quam etiam suæ Sanctitatis Litteræ die 23 Julii 1874 [1] datæ in medium producantur, ac si ad istam inter doctores catholicos controversiam decidendam quidquam pertinerent.

Hac igitur super re Beatissimus Pater mihi demandavit, ut Tibi litteras conscriberem non solum ad tollenda dubia eruditi viri in Universitate Catholica Insulensi, qui eorum solutionem humillime expectabat, sed magis etiam ad eum scopum, ut acriores aliis in locis exortæ concertationes hac occasione sopirentur. Vult enim ac optat Sanctitas Sua, ut docti homines catholici non de liberis opinionibus inter se disceptando vires suas distrahant, sed imo eas omnes communibus studiis, licet diversa forte systemata sequantur, ad Materialismi ceterorumque nostræ ætatis errorum expugnationem convertant. Quare hæc quæ jussu sanctissimi Domini Nostri sum dicturus, omnes quorum interest sibi commendata habeant ac probe animis insita.

1°. Graviter abuti litteris a Sanctitate sua die 23 Julii 1874 ad Doctorem Travaglini datis, quibus opus [2] ab eo susceptum commendatur, eos omnes qui

[1] Lettre adressée au Dr *Travaglini*, et que nous publions ci-après, p. 98.

[2] *La Société philosophico-médicale* de Bologne.

en conclure que Sa Sainteté a voulu par cette recommandation *improuver certains systèmes philosophiques* opposés à celui que ce même docteur et ses associés ont adopté sur la *matière première et la forme substantielle des corps*. Lesdits autres systèmes, en effet, non moins que celui-ci, ont l'assentiment de beaucoup de personnes à la fois catholiques et savantes; de plus, tous ont acquis droit de cité, dans cette ville même qui est la capitale du monde catholique, et dans ses principales écoles pontificales.

2° Pour combattre ces autres systèmes reçus dans les écoles catholiques, *on ne peut citer avec raison* ni la Lettre écrite par le Souverain-Pontife à l'Eme cardinal-archevêque de *Cologne* [1], ni la lettre au Rme évêque de *Breslau* [2], ni d'autres décrets et définitions de l'Eglise. Ces documents, en effet, se rapportent seulement à *l'unité substantielle de la nature humaine*, qui se compose de deux substances partielles, à savoir le *corps* et *l'âme raisonnable*; par conséquent, ces mêmes documents ont trait à la *doctrine théologique*, tandis que les controverses qui ont été soulevées de nouveau à une époque récente, et qui sont mentionnées dans la lettre du Docteur au Souverain-Pontife, se rapportent à des *doctrines purement philosophiques*, sur lesquelles les écoles catholiques

exinde contendunt, Sanctitatem suam voluisse per eam commendationem improbare systemata quædam philosophica illi opposita, quod de materia prima et substantiali forma corporum idem Doctor ejusque socii adoptarunt; si quidem hæc alia systemata, non secus atque illud, non modo pluribus catholicis doctisque viris probantur, sed etiam in hac ipsa Urbe principe catholici orbis in præcipuis Athæneis Pontificiis usu recepta sunt.

2° Ad systemata ista alia scholarum catholicarum improbanda merito proferri nequaquam posse litteras a Summo Pontifice data ad Eminentissimum Card. Archiepiscopum Coloniensem [1], vel ad Reverendissimum Episcopum Vratislaviensem [2], aliave Ecclesiæ decreta et definitiones. Ea namque documenta pertinent tantummodo ad docendam *unitatem substantialem humanæ naturæ*, quæ duabus constat subtantiis partialibus, corpore nempe et anima rationali, adeoque hæc eadem documenta spectant ad doctrinam theologicam dum eæ controversiæ, quæ non ita pridem ressuscitatæ sunt et a viro erudito in suis ad summum Pontificem litteris commemorantur, doctrinas mere phi-

[1] Mgr de Geissel, *Eximiam tuam* du 15 juin 1857, contre les erreurs de Gunther, et que les *Annales* ont publiée, t. XVI, p. 236 (4e série).

[2] Mgr Henri Forster, lettre *Dolore* du 30 avril 1860 et que les *Annales* publient ci-après, p. 91.

Digitized by Google

sont et peuvent être d'un avis différent, vu que l'autorité suprême de l'Eglise n'a *jamais porté en faveur de l'une un jugement qui exclût l'autre.*

IV. Après ce qui vient d'être dit, tout le monde comprendra combien il est nécessaire que les savants catholiques, tant dans leurs écrits que dans les discussions orales, respectent avec soin *les limites de la modération et les règles de la charité chrétienne*, quand ils examinent ou combattent des systèmes non condamnés par le Siége apostolique, enseignés même et suivis sous les yeux du Souverain-Pontife.

V. Pour cela, il faudrait ne pas perdre de vue ce que Benoît XIV, dans une constitution célèbre, prescrit aux censeurs des livres. Parmi d'autres dispositions très-sages, on y trouve ce qui suit :

« Qu'ils aient uniquement devant les yeux les saints dogmes » de l'Eglise et la doctrine communément reçue parmi les » catholiques, doctrine qui est contenue dans les décrets » des Conciles généraux, dans les constitutions des Pontifes » romains, et exprimée par le consentement des pères ortho» doxes et des docteurs. Ils devront se rappeler en outre que » *beaucoup d'opinions sont regardées comme absolument* » *certaines par une école, un institut ou une nation, et* » *néanmoins, sans aucun détriment de la foi ou de la reli-* » *gion, d'autres catholiques les rejettent, les combattent,*

losophicas respiciunt, super quibus catholicæ scholæ diversas sententias sequuntur ac sequi possunt; quoniam suprema Ecclesiæ auctoritas numquam pro altera judicium tulit, quod alteram excluderet.

Post hæc quæ dicta sunt, facile quisque intelligit, quam necessario postuletur, ut viri docti catholici in suis cum scriptionibus tum disputationibus limites modestiæ ac leges charitatis christianæ sollicite servent, cum systemata examinant aut impugnant ab Apostolica sede neutiquam damnata, quæque in conspectu ipsius Pontificis retinentur atque usurpantur. Quam quidem in rem mentis oculis observari opporteret, quæ Benedictus XIV ipsis librorum censoribus præcripsit in celebri Constitutione, ubi inter cetera sapientissime statuta hæc habet :

« Ecclesiæ sanctæ dogmata, et communem Catholicorum doctrinam, quæ Conciliorum generalium decretis, Romanorum Pontificum constitutionibus et orthodoxorum Patrum atque Doctorum consensu continetur, unice præ oculis habeant ; hoc de cætero cogitantes, *non paucas esse opiniones, quæ uni scholæ, instituto, aut nationi certo certiores videntur, et nihilominus, sine ullo fidei, aut religionis detrimento, ab aliis Catholicis viris rejiciuntur, at-*

Digitized by Google

» et soutiennent des opinions opposées, à la connaissance » et avec la permission du Siége apostolique, lequel laisse » dans son degré de probabilité chacune de ces opinions [1]. »

V. Ce que j'ai écrit dans le cours de cette Lettre, par la volonté et par l'ordre du Saint-Père, suffira pleinement, j'en ai la confiance, pour calmer les perplexités de l'homme docte qui a consulté, et pour répondre aux doutes des autres. J'espère surtout que, par suite, les discussions soulevées non pas chez vous, mais ailleurs, comme je l'ai dit, se renfermeront désormais dans de justes limites, et que personne *n'abusera plus des actes pontificaux*, nommément de la lettre adressée par le Souverain-Pontife au docteur *Travaglini*, lettre dont il est manifeste que quelques-uns se sont servis *bien à tort*, et contrairement à la pensée et au dessein qui ont présidé à sa rédaction.

Après m'être acquitté des ordres du Souverain-Pontife, je saisis volontiers cette occasion de vous réitérer l'expression de la sincère estime avec laquelle je suis,

Illustrissime et révérendissime seigneur,

Votre très-dévoué serviteur, Wladimir CZACKI,

Secrétaire de la S. Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires.

que impugnantur, oppositæque defenduntur, sciente ac permittente Apostolicâ Sede, quæ unamquamque opinionem hujusmodi in suo probabilitatis gradu relinquit.

His quæ voluntate ac jussu Sanctissimi Patris tota epistola perscripsi, anxiis interrogationibus eruditi viri, qui eas proposuit et aliorum quoque dubiis plene satisfactum, ac præsertim illud effectum esse confido, ut disceptationes non apud vos quidem, uti dixi, sed inter alios quosdam subortæ justis finibus coerceantur, nec quis amplius Pontificiis actis abutatur, nominatim vero Litteris a Sanctitate sua ad Doctorem Travaglini conscriptis, quibus, ceu liquet, contra mentem et consilium scribentis perperam quidam usi sunt.

Pontificio demum perfunctus mandato hanc ego datam opportunitatem libenter amplector, ut sinceram existimationem meam denuo tibi profitear qua sum ex animo,

Tui, Illustrissime ac Reverendissime Domine,

Addictissimus famulus WLADIMIRUS CZACKI,

S. Congregationis Negotiis Ecclesiasticis Extraordinariis præpositæ Secretarius.

Romæ, die 5 Junii 1877.

[1] Constitution *Sollicita* du 9 juillet 1753, n° 17, laquelle se trouve en tête de toutes les éditions de l'Index.

Digitized by Google

III

On voit quelle est l'importance de cette communication faite à Mgr Hautcœur, recteur de l'Académie catholique de Lille. Sa Sainteté Pie IX donne le vrai sens qu'il faut attribuer aux Brefs adressés en 1857, à Mgr *Geissel*, archevêque de Cologne, et en 1860 à Mgr *Forster*, évêque de Breslau, contre les erreurs de *Gunther*, et aussi au Bref adressé au docteur *Travaglini* sur la fameuse question de la *matière et de la forme*, par rapport au *Composé humain*.

Nous avons *inséré* déjà dans les *Annales* le Bref *Eximiam tuam* adressé à Mgr l'archevêque de Cologne, le 15 juin 1857[1]. Vu la grande importance de la question, qui est chaleureusement discutée par les nouveaux Scolastiques, nous allons *publier* le Bref à Mgr l'évêque de *Breslau*, que nous avions *négligé* comme confirmant celui de l'archevêque de Cologne ; nous *publions* aussi celui adressé au docteur *Travaglini*, jusqu'à ce jour peu connu. Nos lecteurs auront ainsi le complément de tous les documents *émis* par le Saint-Siége sur les questions philosophiques, chose qu'aucune autre Revue n'a faite.

IV.

Voici la lettre, dont, d'après S. S. Pie IX, certains scolastiques abusent.

2e PIÈCE. — *Lettre de N. S. le Pape Pie IX à N. V. frère Henri Forster, évêque de Breslau.*

PIE IX PAPE

Vénérable Frère, salut et Bénédiction Apostolique.

I. C'est avec une profonde douleur que nous avons appris par les lettres que vous Nous avez dernièrement adressées, que les dissidences que la philosophie d'Antoine *Gunther* avait fait naître parmi les catholiques n'avaient pas été complétement

SS. Domini Nostri Pii IX, Epistola Venerabili Fratri Henrico, Episcopo Wratislaviensi.

PIUS PAPA IX

Venerabilis Frater, salutem et Apostolicam Benedictionem.

I. Dolore haud mediocri litteris, quas nuper ad Nos dedisti, percepimus, dissidia catholicorum per Antonii Guntherii philosophiam enata, posteaquam Sedes Apostolica de hujus Scriptoris operibus et doctrina judicasset, nondum esse penitus extincta, propterea quod cum alibi tum in ista Wratislaviensi

[1] Voir *Annales*, t. XVI, p. 236 (4e série).

éteintes par le jugement que le Siége Apostolique avait porté sur les œuvres et sur la doctrine de cet écrivain, puisque dans plusieurs endroits et en particulier dans cette Académie de Breslau, il s'en trouve, même parmi les maîtres de la doctrine sacrée, qui semblent conserver et défendre au moins quelques opinions guntheriennes. Et l'un d'eux, savoir notre cher fils J.-B. *Baltzer*, chanoine de l'Eglise de Breslau, vous ayant remis un *Traité sur la nature de l'homme*, vous, Vénérable Frère, cédant à ses désirs, vous Nous avez communiqué ce même traité, en Nous priant de définir par Notre jugement ce qu'il faut penser de la doctrine qui y est enseignée. Pour Nous, après avoir donné tous les éloges que mérite votre zèle pour la défense de la doctrine catholique, n'ayant rien plus à cœur, selon le devoir de Notre charge, que de garder intact dans tout l'univers le dépôt de la foi et de maintenir entre les fidèles du Christ l'unité de l'esprit dans les liens de la paix, Nous avons confié à quelques théologiens de cette ville le soin d'examiner l'écrit de *Baltzer*.

II. Sur leur rapport fidèle, Nous Nous sommes assuré que cet écrit renfermait la même doctrine que les livres de *Gunther*, doctrine soutenue par *Baltzer* avant la condamnation de ces livres, et qu'il s'y agissait seulement de démontrer que cette doctrine était conforme à l'Ecriture sainte et à la tradition et nullement contraire aux décisions des saints Conciles, en par-

Academia etiam inter sacræ doctrinæ magistros reperiantur, qui nonnulla saltem Guntheriana dogmata retinere atque defendere multis videantur. Quorum unus dilectus scilicet filius Joannes B. Baltzer Wratislaviensis Ecclesiæ canonicus, cum libellum, in quo de hominis natura disseritur, tibi, Venerabilis Frater, tradidisset; precibus ejus obsecundans libellum eumdem ad Nos transmisisti, rogans, ut Nostro judicio, quid de doctrina in eo contenta sentiendum sit, definiretur. Ac Nos quidem tuum, Venerabilis Frater, studium catholicæ doctrinæ tuendæ magnopere laudantes, atque pro muneris Nostri officio nihil magis curæ habentes quam fidei depositum ubique terrarum intactum custodire interque Christifideles servare unitatem spiritus in vinculo pacis, Baltzeri scriptum nonnullis hujus almæ Urbis theologis discutiendum tradidimus.

II. Quorum fida relatione compertum Nobis est, in eo doctrinam eamdem, quæ in Guntherii libris traditur et ante horum proscriptionem a Baltzero quoque propugnabatur, retineri nihilque aliud agi, nisi ut hæc doctrina demonstretur et verbo Dei scripto ac tradito conformis, nec ulla ra-

Digitized by Google

ticulier du 8e *Concile œcuménique*[1] et du Concile de *Vienne*[2] sous Clément V, ni à ce que Nous-même Nous avons décidé dans Notre lettre adressée à Notre cher fils, le Cardinal Prêtre de Geissel, archevêque de Cologne, le 15 juin 1857, où Nous disions que *l'homme est tellement complet en son corps et en son âme que l'âme, et l'âme raisonnable, est par elle-même la forme vraie et immédiate du corps.*

III. Or par ces paroles, non-seulement Nous fixions la doctrine catholique sur l'homme, mais encore Nous déclarions que cette doctrine catholique était attaquée par la doctrine de *Gunther*. Et si *Baltzer* y avait réfléchi, il aurait facilement compris qu'en soutenant comme conforme aux enseignements de l'Eglise ce qu'il professe *sur l'homme* dans son traité, il Nous accusait par là même de Nous être trompé en condamnant la doctrine de Gunther. Il a été remarqué en outre que Baltzer dans son ouvrage, après avoir réduit la controverse à ce point : « *Existe-t-il pour le corps un principe vital réellement distinct de l'âme raisonnable,* » avait poussé la témérité jusqu'à appeler *hérétique* la doctrine qu'il rejette, et qu'il a essayé de le prouver longuement. Ce que Nous ne pouvons que fortement désapprouver, considérant que ce sentiment qui met *dans l'homme un seul principe vital*, savoir *l'âme*

tione contraria esse iis, quæ SS. Concilia, nominatim Concilium œcumenicum VIII[1] et Viennense[2] sub Clemente V statuerunt, aut ipsi Nos litteris ad dilectum filium Nostrum Cardinalem Presbyterum de Geissel Archiepiscopum Coloniensem die XV junii 1857 datis judicavimus, dicentes hominem corpore et anima ita absolvi, ut anima eaque rationalis sit vera per se atque immediata corporis forma.

III. At vero Nos non modo his verbis catholicam de homine doctrinam declaravimus, sed etiam hanc ipsam catholicam doctrinam doctrina Guntherii lædi pronuntiavimus. Ad quod si Baltzer animum advertisset, intellexisset sane, doctrinam de homine, quam in suo scripto profitetur, tanquam ecclesiasticis dogmatibus consentaneam defendere idem esse atque Nosmet incusare, quod in Guntheriana doctrina judicanda erraverimus. Notatum præterea est, Baltzerum in illo suo libello, quum omnem controversiam ad hoc revocasset, Sitne corpori vitæ principium proprium ab anima rationali re discretum, eo temeritatis progressum esse, ut appositam sententiam et appellaret hæreticam et pro tali habendam esse multis verbis argueret.

[1] IVe de Constantinople en 869.
[2] XVe général en 1311.

Digitized by Google

raisonnable de laquelle le corps reçoit à la fois et le mouvement et la vie tout entière et le sentiment, est le plus commun dans l'Eglise de Dieu, et, au jugement du plus grand nombre des docteurs et des plus autorisés, si étroitement uni au dogme de l'Eglise qu'il en est la légitime et la seule véritable interprétation, que par conséquent il ne peut pas être nié sans erreur dans la foi.

IV. Et Nous vous écrivons ces choses, Vénérable Frère, de Notre science certaine et de Notre propre mouvement, désirant ardemment et avec une grande confiance que Notre cher fils Jean *Baltzer* et les autres qui en quelque manière se seraient attachés à cette opinion ou à d'autres de *Günther* par Nous condamnées, se montreront désormais dociles et obéissant envers cette Eglise que le Christ Notre-Seigneur a établie la Mère et la Maîtresse de toutes les autres, ainsi que *Baltzer* lui-même et les autres l'ont généreusement promis depuis longtemps. Pour vous, Vénérable Frère, Nous vous exhortons, afin qu'à l'exemple de l'Apôtre, *réduisant en servitude toute intelligence pour le service de Jésus-Christ* [1], vous employiez votre autorité à obtenir cette entière soumission de ceux en particulier qui sont chargés du soin d'enseigner, et la

Quod quidem non possumus non vehementer improbare, considerantes, hanc sententiam, quæ unum in homine ponit vitæ principium animam scilicet rationalem, a qua corpus quoque et motum et vitam omnem et sensum accipiat, in Dei Ecclesia esse communissimam atque doctoribus plerisque, et probatissimis quidem maxime, cum Ecclesiæ dogmate ita videri conjunctam, ut hujus sit legitima solaque vera interpretatio, nec proinde sine errore in fide possit negari.

IV. Quæ cum tibi, Venerabilis Frater, ex certa scientia et motu proprio, rescribimus, ardenter cupimus, imo fidenter speramus fore, ut dilectus filius Joannes Baltzer et cæteri, qui huic aliisve Guntheri opinionibus a Nobis reprobatis quocumque modo adhæserint, jam se erga hanc Ecclesiam, quam Christus Dominus reliquarum omnium Matrem et Magistram esse voluit, dociles et morigeros exhibeant, quemadmodum et Baltzer ipse et alii dudum laudabiliter sunt polliciti. Te vero, Venerabilis Frater, hortamur, ut Apostoli exemplo in captivitatem redigens omnem intellectum in obsequium Christi [1], hanc plenam submissionem ab iis præsertim, qui alios docent, aucto-

[1] S. Paul, II *Cor.*, x, 5.

puissance que Dieu vous a donnée, à réprimer l'audace de ceux qui pourraient encore refuser de Nous écouter.

Il ne nous reste plus qu'à vous donner à vous, Vénérable Frère, et à tout le troupeau confié à vos soins, avec toute l'affection de Notre cœur, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 30e jour d'avril de l'an 1860, la 14e année de Notre Pontificat.

PIE IX, PAPE.

V

Nos lecteurs auront remarqué le texte où il est dit qu'il ne s'agit pas de doctrines enseignées dans l'*Université catholique* de Lille, mais *ailleurs où on voit aux prises deux écoles opposées, bien que toutes deux soient catholiques.* Ceux qui ont suivi les discussions de ces deux écoles auront vu que celle qui est désignée ici a principalement pour organe le P. *Liberatore*.

En effet dans son indigeste traité *Du composé humain* [1], le P. Liberatore cite 4 fois l'autorité du Concile de *Vienne* et de celui de *Latran*, 6 fois le Bref à Mgr Förster, 4 fois celui à Mgr Geissel, et presque à chaque page [2] l'autorité de S. S. Pie IX, comme garants de ses opinions, et sa confiance en ces opinions va jusqu'à lui faire dire :

« Donc par l'autorité de trois Souverains Pontifes (*Clé-
» ment V*, *Léon X* et *Pie IX*), et de deux Conciles généraux
» (de *Vienne* et de *Latran*), la doctrine qui fait de l'âme in-
» tellective ou rationelle *la forme du corps* dans l'homme,
» est une doctrine dogmatique, et on ne peut la nier sans
» tomber dans l'hérésie (*tamquam hæreticus sit cen-
» sendus*[2]). »

ritate tua postules, licentiam autem eorum, qui forte audire detrectant, potestate, quam dedit tibi Deus, coerceas.

Superest, ut tibi, Venerabilis Frater, ac gregi universo tuis curis commisso apostolicam benedictionem toto cordis affectu impertiamur.

Datum Romæ apud Sanctum-Petrum die 30 aprilis anno 1860, Pontificatus nostri anno decimo quarto.

PIUS PP. IX.

[1] Voir la traduction française de cet ouvrage par un père Jésuite, vol. in-8°, Lyon, 1865.

[2] *Du composé humain*, p. 303 ; voir en particulier p. 473.

C'est à ces assertions et à tous ces faux enseignements, qui, propagés, à peu près par tous les *ouvrages* et toutes les *Revues* des jésuites, par les divers *Cours de philosophie* qui sont enseignés dans nos établissements, et de plus par toutes les *Revues thomistes* de notre époque, étaient sur le point d'introduire un dogme nouveau, aristotélicien-thomiste, dans l'Eglise.

Le grand pape Pie IX, vient de renverser tout ce fatras aristotélicien en disant à ceux qui s'appuyaient sur les citations des Conciles et des Papes :

« Ces documents se rapportent seulement à *l'unité substantielle de la nature humaine* qui se compose de deux » substances partielles à savoir *le corps* et *l'âme raisonnable* ; par conséquent ces mêmes documents ont trait à la » *doctrine théologique*, tandis que les controverses qui ont » été soulevées de nouveau à une époque récente... se rapportent à des doctriues *purement philosophiques*, sur lesquelles les écoles catholiques sont et peuvent être d'un avis » différent, vu que l'autorité suprême de l'Eglise n'a jamais » porté en faveur de l'une un jugement qui exclût l'autre [1]. »

Voyez quelle sagesse et quelle lumière répandues sur ces questions que les philosophes scolastiques se sont plu à embrouiller. Le S. P. Pie IX les rappelle tous à une notion du sens commun, à un dogme connu de tous les enfants, de tous les paysans, même de tous les prétendus savants. Que dit-il en en effet? c'est que :

L'homme est un composé d'un corps et d'une âme raisonnable.

Voilà un dogme non-seulement défini par l'Eglise, comme le dit Pie IX, mais par le sens commun, de par la simple compréhension des mots. En décomposant ces mots, en *matière première* qui n'est que la *possibilité*, et en *forme* qui est *insaisissable*, et qui n'existe qu'avec cette *matière-possibilité*, qui n'existe pas, les docteurs scolastiques anciens et modernes ont péché contre le *Verbe-Jésus*, qui donnant un nom à la chose appelée *matière* annonce une chose existante, et non possible, laquelle ne serait « ni *quelque chose*, » ni *quantité*, ni *qualité*, ni quelques-unes des choses par-

[1] Ci-dessus, N° III, p. 88.

Digitized by Google

» lesquelles l'être est déterminé » et qui ne doit son être qu'à la forme insaisissable[1].

Maintenant que quelqu'un comprenne, s'il le peut, quelque chose à ce problème aristotélique païen, mais qu'on ne vienne plus y mêler l'autorité des Conciles et des Papes.

On comprend maintenant pourquoi les *Annales* ont refusé d'entrer dans ces questions, où se sont précipitées à l'envie toutes les Revues thomistes actuelles, se combattant, se répétant les unes les autres, sur l'origine des idées, sur les idées innées, sur la matière et la forme, et autres questions analogues. Elles ont agi sagement, devinant presque que S. S. Pie IX, ne supporterait pas une invasion de fausses doctrines et viendrait dire le *mot vrai* qui met fin à cette irruption de la philosophie aristotélicienne, dans l'Eglise.

Parmi les ouvrages écrits sur cette matière nous n'avons distingué et nous ne recommandons que le livre : *Forme et matière du docteur Frédault*[2], et dans ce volume nous souscrivons volontiers à ces paroles sensées.

« Qu'est-ce, en somme, pour nous, que la matière ? c'est » le rôle qu'elle joue. Le nom que nous lui donnons, pour caractériser sa nature, exprime bien plus les *effets* que nous » attribuons à sa nature d'être, que l'*essence* intime de cette » nature. *L'essence intime des choses nous est inconnue*; il » faut sans cesse le redire, et je ne cesserai de le rappeler, parce » qu'on l'oublie toujours. Dieu ne nous a dévoilé la nature interne de rien, et rien ne la montre. Nous ne voyons les » choses que par l'extérieur, et ce que l'intelligence conçoit est » le rôle spirituel des mouvements bien plus que la nature » spirituelle. Laissons donc là de vaines recherches, qui prennent l'air d'aller loin, et ne sont que des bulles de savon » de notre imagination[3]. »

[1] Materia prima... neque est quid, neque quantum, neque quale, nec eorum aliquid, quibus ens dicitur determinatum (*Definitiones philos.*, a J. Thierry, Paris, 1662 ; voir Aristote, II *Métaphys.* l. VII, c. 3 et dans Liberatore, du *Composé humain*, p. 390). Et ce à propos nous recommandons au P. Liberatore de soigner ses épreuves ; sur 18 mots grecs d'Aristote qu'il cite, il y a 8 accents fautifs et un barbarisme ὥρεσαι pour ὥρισται.

[2] Vol. in-8° de 278 p. Paris, Vaton, rue du Vieux-Colombier.

[3] *Forme et matière*, p. 53.

Ce livre n'a pas plu à nos aristotéliciens scolastiques, et nous allons voir comment ils se sont rués dessus et le déchirent.

Donnons maintenant le texte de la lettre adressée au docteur Travaglini, et dont, d'après Pie IX, certains scolastiques abusent.

VI

8e PIÈCE. — *A notre cher fils Alphonse Travaglini, médecin-chirurgien, fondateur de la Société philosophico-médicale.*

PIE IX PAPE.

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

« Lorsque au mois de mars dernier, cher fils, Nous vous avons reçu avec le prêtre Jean-Marie *Cornoldi*, de la Société de Jésus, qui avait été surtout votre conseiller et votre aide, pour fonder votre Société, et autres personnes distinguées qui y sont associées, Nous vous avons félicité, en ce que vous aviez voulu ramener aux principes d'une saine philosophie la science médicale, qui s'en était écartée depuis longtemps, et surtout en ce que c'est par les médecins même, qui avaient grandement contribué à enseigner et à propager les erreurs du Matérialisme, que vous avez voulu rétablir la véritable doctrine sur l'essence et sur l'origine des choses, et en particulier en ce qui concerne l'homme, qui est le sujet principal de la médecine afin que le remède provînt de la source même d'où le mal avait surtout pris naissance. Nous nous réjouissons en

Dilecto Filio Alphonso Travaglini doctori medico-chirurgo, Fundatori societatis philosophico-medicæ.

PIUS PP. IX

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Dum præterito mense martio te, dilecte fili, una cum sacerdote Joanne-Maria Cornoldi e Societate Jesu quo consiliaro et adjutore potissimum usus fueras ad excogitatam Societatem instituendam, aliisque præstantibus viris eidem addictis excepimus ; gratulati tibi fuimus, quod scientiam medicam jamdiu a sanæ philosophiæ principiis aberrantem ad ea revocare decrevisses, et per medicos præsertim, qui non mediocrem contulerant operam suadendis vulgandisque Materialismi erroribus, restituere *rectam de rerum essentia et origine doctrinam,* ac in primis quoad hominem, circa quem medicina versatur : scilicet ut inde haberetur medela, unde malum magna ex parte manaverat. Gau-

Digitized by Google

ce moment de ce que l'événement a répondu à nos espérances, et de ce que plus de cent des docteurs italiens se sont associés à cette Société à peine née, et lui préparent de plus grands accroissements.

» Nous voyons aussi avec satisfaction, que, fidèles à votre but, vous avez résolu de ne vous donner pour collègues, que ceux qui tiennent et veulent défendre les doctrines proposées par les saints Conciles et par le Saint-Siége, et nommément les principes du Docteur Angélique *sur l'union de l'âme intellective avec le corps humain, et sur la forme substantielle et la matière première.*

» Ce n'est point autrement que pourront être réparées les erreurs introduites dans la Religion et la Science par le Matérialisme, d'autant que la Science même ne pourra être délivrée des embarras de ces erreurs, et être poussée au vrai progrès, si ce n'est par la vérité. Car, comme la science procède de Dieu, comme la Théologie l'enseigne clairement et sûrement, ainsi la Philosophie ne peut, en aucune manière, être en désaccord avec les enseignements de la physique. Il advient ainsi que, lorsqu'il paraît qu'on ne pense qu'à incliner les esprits à la soumission à la foi, on travaille en même temps à la solidité, à l'explication et au progrès de la Science, et que l'homme enseveli honteusement dans la boue avec les brutes, est relevé à la dignité du fils de Dieu.

demus autem in præsentiarum faustis ominibus Nostris eventum respondisse, et jam plus centum e doctis Italis nomen dedisse natæ nuper Societati, eique majora quoque incrementa parari.

Libentius etiam videmus, vos proposito vestro fideles, eos tantum sodales vobis adsciscere constituisse, qui teneant et propugnaturi sint doctrinas a *sacris Conciliis et hac sancta Sede propositas,* ac nominatim Angelici Doctoris principia de *animæ intellectivæ unione cum corpore humano, deque substantiali forma et materia prima.*

Nec aliter certe reparari poterant inducta in religionem et scientiam a Materialismo detrimenta, aut scientia ipsa ex errorum illius ambagibus extricari, et ad verum impelli progressum, nisi per veritatem. Quæ sane cum a Deo procedat, sicut perspicue tutissimeque traditur a theologia, sic philosophia physicisque disciplinis discordare nullatenus potest ; quo fit, ut dum spectari tantum videtur inclinandis animis in obsequium fidei, *scientiæ simul soliditati,* explicationi et provectui prospiciatur, et homo materialismo cum brutis turpiter convolutus in cœno ad dignitatem relevetur filiorum Dei.

Digitized by Google

» Prenez donç garde de n'admettre au milieu de vous aucun des sectateurs des nouvelles opinions, qui, enflé de l'appareil d'une vaine érudition, sème peu à peu parmi vous des dissidences, et détourne les esprits de l'autorité du magistère de l'Eglise, en laquelle seule a été posée par le Christ-Seigneur la Chaire infaillible de la Vérité.

» Si vous persévérez dans le projet que vous avez formé, si vous évitez soigneusement les tromperies des faux frères, si tous, remplis du même amour, de la même obéissance et du même désir pour la religion, vous vous efforcez d'atteindre, d'illustrer et de propager la vérité, vous mériterez certainement de l'Eglise, de la Science, et de la Société sacrée et civile, et vous verrez bientôt votre Société estimée par la coopération de plusieurs savants et l'approbation de tous les honnêtes gens.

» Ce sont les souhaits que Nous formons pour vous, et, comme augure de la faveur divine et gage de Notre paternelle bienveillance, Nous donnons à vous, et à tous les membres de la Société philosophico-médicale de Saint-Thomas d'Aquin, Notre bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, auprès de St-Pierre, le 23 juillet 1874, et le 29e de notre pontificat.

» PIE IX, pape. »

Cavete igitur, ne quemquam inter vos admittatis e *novarum opinionum sectatoribus*, qui vano *inflatus eruditionis apparatu* sensim inter vas dissidia serat, mentesque abducat ab auctoritate *magisterii Ecclesiæ*, in qua sola posita fuit a Christo Domino infallibilis veritatis Cathedra.

Si in suscepto consilio perseveretis, si studiose vitetis *falsorum fratrum fraudes*, si omnes eodem illecti religionis amore, obsequio, studio veritatem assequi, illustrare et propagare nitamini, optime certe meribitis de Ecclesia, de scientia, de sacra et civili societate, consociationemque vestram brevi complurium sapientum accessione et honestorum omnium plausu commendatam videbitis.

Hæc nos vobis adprecamur; et interim divini favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus, tibi dilecte fili, sodalibusque omnibus Societatis philosophico-medicæ sancti Thomæ Aquinatis Benedictionem Apostolicam peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S.-Petrum die 23 julii anno 1874, Pontificatus Nostri anno vicesimonono.

PIUS PP. IX.

VII

Voici maintenant quelques détails, qui expliquent la portée de cette lettre :

Par la lettre même de S. S. Pie IX, on voit que le Docteur *Travaglini* conseillé et assisté du *P. Cornoldi*, Jésuite, s'est proposé de fonder à Bologne une *Académie philosophico-médicale de Saint-Thomas d'Aquin*. Cette Académie publie une Revue mensuelle à laquelle le Père Cornoldi et lui ont donné le titre un peu fastueux de *La Scienza italiana periodico di filosofia, medicina e scienze naturali, publicato dall' accademia filosofico-medica di S. Tommaso d'Aquino.*

Cette publication, qui est à sa 2e année d'existence, est consacrée tout entière à faire voir que la doctrine scolastique renferme la science complète de toutes choses, et en particulier des sciences naturelles. On n'a rien à dire sur cette prétention ; que chacun juge de la réalité, et surtout de la clarté des explications ; cela est laissé à l'intelligence de tous.

Mais là ne se borne pas le travail des Membres de l'*Académie* ; comme le Père *Liberatore*, comme la plupart des thomistes actuels, ils veulent faire passer leurs opinions scolastiques comme des dogmes approuvés, définis par l'Eglise. Ainsi dans le cahier de février dernier, le Père *Cornoldi*, dans un article de 57 pages qui n'est qu'une 3e partie, et ayant pour titre *De la pluralité des formes selon les principes philosophiques de S. Thomas d'Aquin*, s'attaque aussi au livre du docteur *Frédault*, et le met en réalité au nombre des hérétiques, en lui opposant les décisions des conciles de *Vienne* et de *Latran*, et les brefs de *Pie IX* aux évêques de Cologne et de Breslau[1].

Ce sont ces autorités que la présente lettre de Pie IX met à néant. Que le Père *Cornoldi* attaque M. Frédault, par des preuves expérimentales et physiques, que, s'appuyant sur Aristote et même sur S. Thomas, il cherche à débrouiller la confusion singulière de leurs définitions, divisions, décompositions et recompositions, libre à lui et à ses associés. Mais nous espérons qu'ils ne mettront plus ces opinions inintelligibles au nombre des dogmes définis par les Conciles et par S. S. Pie IX.

[1] Voir p. 132 et 139.

Digitized by Google

On voit de nouveau quelle grande amélioration la lettre de Pie IX a introduite dans les discussions scolastiques.

Voici maintenant une décision non moins importante.

VIII

4e PIÈCE. — *Lettre du P. Marie Gatti, maître du Sacré palais apostolique, sur les opinions de M. l'abbé Rosmini.*

Le marquis de Baviera, directeur de l'*Osservatore romano*, avait publié dans le numéro du 14 juin 1876, un article sur *l'abbé Rosmini*, où il soutenait que le terme *dimittantur* de la décision de l'index, ne signifiait nullement que ces livres fussent *à l'abri de toute censure*. C'est sur cela que le P. Gatti, lui écrit la lettre suivante datée du 16 juin[1].

Très-illustre Marquis,

« C'est avec beaucoup de peine que je viens de lire, dans le numéro du 14 juin de votre journal, un article où il est question d'une brochure intitulée : « *Antonio Rosmini et la Civiltà Cattolica, devant la Sacrée Congrégation de l'Index, par Joseph Buroni.* »

» Vous savez que les ouvrages de l'illustre philosophe Antonio Rosmini ont été soumis à un très-rigoureux examen par la Sacrée Congrégation de l'Index, examen qui a duré depuis 1851 jusqu'à 1854. Vous n'ignorez pas non plus qu'à la fin de cet examen, notre Très-Saint-Père le Pape Pie IX, heureusement régnant, par une condescendance très-peu usitée, a daigné présider en personne l'assemblée des Très-Révérends Consulteurs et des Très-Eminents Cardinaux, dont il avait recueilli les votes, et qu'après avoir invoqué l'aide du Ciel par des prières ferventes, il a prononcé le décret suivant : « *Tous les ouvrages d'Antonio Rosmini-Serbati, qui ont fait l'objet de la récente enquête, doivent être renvoyés (libres de censure). En outre, nul préjudice n'est porté, par le fait de cette enquête, soit aux louanges dues à la conduite de l'auteur et de l'Ordre religieux fondé par lui, soit à leurs mérites distingués envers l'Eglise.* »

[1] Nous ne croyons pas devoir y joindre le texte italien que l'on trouvera dans la *Revue des Sciences ecclés.* N° de décembre 1876, t. IV, p. 552 (4e série).

Digitized by Google

» L'auteur de l'article susdit entreprend de discuter la signification des mots *Dimittantur opera*; mais il le fait de telle manière que, tout en admettant la force de cette formule, il la réduit presque à rien. Il dit en effet : « Nous ne nions pas que » le Décret *Dimittantur* n'ait, *sous un certain rapport*, un » sens équivalent à celui de *Permittantur*; mais la permission » de publier un livre et de le lire sans encourir aucune » peine ne signifie nullement qu'un tel *livre est à l'abri de* » *toute censure.* » Or, ces paroles font supposer que la Sacrée Congrégation, ou plutôt le Saint-Père, en prononçant un tel jugement, n'a fait autre chose que de permettre la divulgation et la lecture des ouvrages de Rosmini sans qu'on encoure pour ce fait aucune peine.

» Mais je vous pose cette question : Quelle peine l'éditeur et les lecteurs des ouvrages de Rosmini encouraient-ils avant que ces ouvrages eussent été soumis au long et sévère examen dont j'ai parlé? — Aucune. A quoi donc auraient servi les graves études et les longs travaux de la Sacrée Congrégation? — A rien. — Et dans quel but aurait été rendue la décision du Saint-Père? — Dans aucun but. — Donc, si nous voulons éviter ces conclusions absurdes, il faut convenir que cet examen prouva définitivement que les *accusations portées contre les livres de Rosmini étaient fausses*; qu'on n'y trouva rien de *contraire à la foi ou aux mœurs*, et que la publication et leur lecture ne sont pas dangereuses pour les fidèles. Comment peut-on supposer que le Saint-Père ait voulu, par là, autoriser la publication d'ouvrages renfermant des doctrines erronées, et délivrer de toute peine ceux qui les lisent? Une telle permission serait un acte bien plus nuisible que de porter une peine contre ces ouvrages, ou de la maintenir, en supposant qu'elle eût déjà été en vigueur.

» Je pourrais relever d'autres passages de votre article, et montrer que l'auteur entre sur un terrain où il n'est pas compétent. Mais ce que j'ai déjà cité suffit pour justifier la nécessité de m'adresser à vous. Comme tout le monde ne sait pas que dans les circonstances actuelles, le Maître du Sacré Palais ne fait pas la révision des journaux, et comme le caractère et la célébrité de l'*Osservatore Romano* pourraient faire croire

Digitized by Google

à l'approbation de l'article susdit, je crois devoir vous déclarer que je n'aurais jamais *consenti à sa publication*. Et, de plus, j'ai à vous prier de ne plus recevoir aucun article sur le sens du décret « *Dimittantur* », ni *contre le docte et pieux Rosmini*, ni *contre ses ouvrages*, examinés et laissés sans censure.

» Je profite de cette occasion pour rappeler que le Saint-Père, dès la promulgation du Décret « *Dimittantur opera,* » *a enjoint le silence*, et cela dans le but d'empêcher qu'on portât de nouvelles accusations, et qu'on soulevât, sous un prétexte quelconque, des discordes entre les catholiques : « *Afin que, sous quelque prétexte que ce soit, il ne surgisse plus et on ne répande plus à l'avenir de nouvelles accusations et des dissensions, Sa Sainteté enjoint ici, pour la troisième fois, le silence aux deux parties.* »

» Qui ne voit une source de discorde dans les efforts qu'on tente pour faire croire que les ouvrages de Rosmini *n'ont pas encore subi un examen suffisant*, ou qu'ils sont *soupçonnés d'erreurs* qui n'auraient été aperçues, ni avant, ni après cet examen si extraordinaire, ou bien que ces ouvrages sont dangereux ? Qui ne voit aussi une source de discorde dans l'emploi d'expressions qui ôtent toute la valeur ou qui amoindrissent extrêmement la force et l'*autorité du Décret rendu*, avec tant de maturité et de solennité, par le Pasteur Suprême de l'Eglise ?

» On n'entend pas affirmer, par là, qu'il soit *défendu d'avoir une opinion différente du système philosophique de Rosmini*, ou d'*être en désaccord avec lui sur la manière d'expliquer certaines vérités*, et même d'*en donner la réfutation dans les écoles* ; mais si l'on n'est pas d'accord avec lui sur la manière d'expliquer certaines vérités, il n'est pas permis pour cela de conclure *que Rosmini a nié ces mêmes vérités*. Egalement, il n'*est pas permis d'infliger des censures théologiques aux doctrines soutenues par lui* dans les ouvrages examinés et laissés libres par la Sacrée Congrégation de l'Index, et au sujet desquels le Saint-Père a voulu interdire toute nouvelle accusation à l'avenir.

Digitized by Google

En vous assurant de ma haute estime et de mes sentiments distingués,

J'ai l'honneur d'être, Très-Illustre Marquis,
Votre très-dévoué serviteur,
P. FRANÇOIS VINCENT *Marie Gatti*,
de l'Ordre des Frères-Prêcheurs,
Maître du Sacré Palais Apostolique.

16 juin 1876.

IX

Outre l'*Osservatore Romano* de Rome, l'*Osservatore Catolico* de Milan avait aussi critiqué les ouvrages de l'abbé *Rosmini*. L'ém. cardinal de Luca, préfet de la Congrégation de l'Index, adressa le 20 juin 1876 à Mgr l'archevêque de Milan, une lettre qui fut communiquée aux directeurs de cette Revue, qui l'insérèrent dans leur journal du 30 juin 1876, avec les termes de leur soumission.

5e PIÈCE. — « La Sacrée Congrégation Romaine de l'Index, par une lettre du 20 juin 1876, adressée à Monseigneur l'Archevêque de Milan, signée par Son Eminence le *Cardinal de Luca*, préfet de ladite Congrégation, ainsi que par le Révérendissime P. Girolamo Pio *Sacchéri* de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, secrétaire, et communiquée par l'Archevêque lui-même à un des Directeurs de ce journal, dans la soirée du mercredi 28 courant, nous enjoint :

» D'après le décret formel du Saint-Père : « *Afin que, sous quelque prétexte que ce soit, il ne surgisse plus et on ne répande plus à l'avenir de nouvelles accusations et des dissensions, Sa Sainteté enjoint ici, pour la troisième fois, le silence aux deux parties,* » de garder à l'avenir le plus rigoureux silence *au sujet des ouvrages d'Antonio Rosmini*, vu qu'en matière religieuse, et ayant trait à la foi et à la sainte morale, il n'est pas permis d'infliger *une censure* soit aux ouvrages de Rosmini, soit à sa personne, et que *la liberté de discuter dans les écoles ou dans les livres, et dans les limites convenables, les opinions philosophiques de Rosmini et sa manière d'exprimer certaines vérités, même celles qui touchent à la théologie, reste seule accordée* ;

» 2° De déclarer, dans un de nos prochains numéros, que

nous n'avons pas exactement interprété la formule *Dimittantur*, dont s'est servie la Congrégation de l'Index après un mûr et diligent examen ; formule que ladite Congrégation a coutume d'employer quelquefois au sujet des ouvrages soumis à son jugement.

» Nous soussignés, Directeurs de l'*Osservatore Cattolico*, obéissant à l'autorité suprême du Saint-Siége, fidèles à notre devoir et à notre programme, nous entendons déclarer et nous déclarons de la meilleure manière et dans la meilleure forme possible, pour nous et pour ceux qui ont écrit dans notre journal relativement à cette question, notre docile et respectueuse soumission. Ainsi :

» 1° Pour ce qui est *du silence* qui nous a été imposé, nous répétons et confirmons ce que nous avions déjà dit, en reproduisant la lettre du Maître du Sacré Palais au rédacteur de l'*Osservatore Romano*, à savoir *que nous garderons le silence* dans le journal que nous dirigeons ;

» 2° Au sujet de l'interprétation de la formule *Dimittantur*, nous déclarons que *nous n'avons pas exactement interprété* ladite formule employée par la Sacrée Congrégation de l'Index.

» ENRICO MASSARA, Prêtre,
» DAVIDE ALBERTARIO,
« Directeurs de l'*Osservatore Cattolico*.

« Milan, 30 juin 1876. »

X

Par cette lettre on voit que S. E. le cardinal de Luca blâme les discussions et critiques nouvelles qui se sont élevées à l'égard des ouvrages de l'abbé *Rosmini*, en contravention d'abord du *Dimittantur*, formulé par la sacrée congrégation de l'Index, et en dépit du silence imposé sur cette question par S. S. Pie IX. Les *Annales* ont à cette époque donné tous les détails sur la grande opposition que les PP. Jésuites avaient formulée contre le célèbre fondateur de l'*Institut de la Charité*. Elles ont expliqué pourquoi elles n'avaient pas voulu s'associer aux efforts que quelques auteurs faisaient pour introduire cette philosophie en France; elles ont dit pourquoi la théorie de la *vision idéale* comme base de toute philosophie

Digitized by Google

leur paraissait trop *vague*, trop *idéale* en un mot. Mais elles ont protesté contre l'accusation des grandes erreurs morales et dogmatiques, que l'on formulait contre le célèbre abbé, et depuis lors, conformément au vœu et à l'injonction formulés par le Souverain-Pontife, elles ont gardé le silence[1].

Mais il n'en a pas été de même pour les PP. Jésuites. Le P. *Liberatore*, qui est vraiment l'homme multiple de l'école d'Aristote, dans son même traité *Du Composé humain*[2], a repris les attaques dirigées contre l'abbé de Rosmini, et presque dans tout le volume et en particulier dans l'article 8 du chap. VII, intitulé *doctrine de Rosmini*, il réfute en 17 pages toute la théorie de Rosmini *sur la matière et la forme du composé humain*.

Nous espérons qu'après la lettre de S. É. le cardinal Luca et surtout après la 4e injonction de ne plus remuer ces questions peu accessibles, les apologistes chrétiens cesseront d'y perdre leur temps et leur encre.

Nous répéterons ici, ce que nous avons déjà dit plusieurs fois, que si les pseudo-scolastiques modernes avaient employé la moitié du temps et de l'encre qu'ils ont employés à ressusciter le règne d'Aristote, s'ils l'avaient employé à faire entrer le *Verbe-Christ* dans la philosophie, dans la religion naturelle, dans la direction des gouvernements, ses *domaines* (in propria venit), l'Eglise et le Christianisme ne seraient pas aussi méconnus et aussi mis à l'écart qu'ils le sont.

A. BONNETTY.

[1] Voir *Annales*, t. II, p. 71 (5e série).
[2] *Du Composé humain*, p. 316.

Nécrologie.

MORT DE MGR DE LADOUE

SES TRAVAUX ET SON INFLUENCE.



Le lundi 23 juillet 1877, Mgr de Ladoue célébrait la fête d'un saint évêque, Apollinaire, évêque de Ravenne, martyr sous Vespasien. Le prélat est à l'autel; il a lu dans l'Epitre empruntée à saint Pierre, cet idéal de la vie épiscopale:

« Paissez le troupeau de Dieu qui vous a été confié, veillant » sur lui, non par contrainte, mais spontanément selon Dieu, » non point pour lui faire acquérir un gain honteux, mais » en le conduisant de plein gré, sans nul esprit de domination » sur vos frères dans le sacerdoce; mais en vous faisant de » cœur le modèle du troupeau, et lorsque paraîtra le Prince » des pasteurs, vous obtiendrez la couronne de gloire qui ne » se flétrit jamais[1]. »

» Le saint sacrifice continue, mais le pontife n'est pas seulement sacrificateur, il est apôtre. Il va distribuer le pain de vie à une âme où la foi vient de luire. Il va partager avec l'heureuse Néophyte la sainte eucharistie, réalisant encore ici le sublime idéal de la prédication pastorale tel qu'il a été exprimé en deux mots par saint Augustin : « Je nourris les » âmes de ce qui m'a moi-même nourri[2]. » Nourri de Jésus-Christ il en a deux fois nourri cette âme, et par la communion sacramentelle et par le don de sa parole.

» Le moment de l'action de grâces est venu. Encore à

[1] Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes, non coacte, sed spontanee secundum Deum, neque turpis lucri gratia, sed voluntarie, neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo, et cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam (I, Pierre, v, 2-4).

[2] Inde pasco, unde pascor (Aug. *Sermo* 339; *Pat. lat.*, t. 38, p. 1481).

Digitized by Google

l'autel, dans la prière de la *post-communion*, il lit ces paroles de l'Evangile : « Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents, » j'en ai gagné cinq autres[1], » il allait continuer... Arrêtez-vous, Evêque ! Le Prince des pasteurs vient lui-même vous apporter la couronne de gloire ! Le Pontife s'affaisse, il tombe, il meurt ! Non, il ne meurt pas ; et je reviens à la grande parole de saint Paul[2] : « Il a été transféré de la terre au ciel[3]. »

Ainsi, Mgr Thomas-François-Casimir de Ladoue, évêque de Nevers, est mort à l'autel frappé d'une attaque d'apoplexie, après s'être donné à lui-même le dernier viatique, et revêtu de ses ornements pontificaux comme un soldat qui meurt revêtu de son uniforme.

Personne (à l'exception de sa famille) n'a été plus cruellement frappé que nous par cette douloureuse mort. Mgr de Ladoue était notre ami, notre guide, notre collaborateur ; avec lui, pouvons-nous, dire s'éteint un des principaux représentants de cette grande école des Salinis et des Gerbet, par laquelle s'est fait à peu près tout ce qui s'est fait de bien dans les 50 dernières années en France.

Qu'on nous permette de donner ici une esquisse rapide de cette vie, si bien remplie, et trop courte pour l'Eglise.

Mgr de Ladoue, était né à Saint-Sever (Landes), le 23 juillet 1817. Elevé d'abord au sein de sa famille chrétienne, puis placé dans un collége de province, il s'y fit distinguer par son aptitude et ses prompts succès. Dès la fin de ses premières études, doué d'un de ces caractères fermes, aventureux, et allant au-devant des dangers et des tempêtes, il voulut être marin, et il entra à l'*Ecole de marine d'Angoulême*, à peine âgé de 13 ans. Cette école ayant été supprimée en 1831, ses parents l'envoyèrent achever ses études au collége de Juilly, dirigé par M. l'abbé de Salinis. Il était âgé de 14 ans. Après y

[1] Domine quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum (Matth. xxv, 20).

[2] Fide Henoch translatus est ne videret mortem (*Heb.* xi, 5).

[3] Extrait de l'*Oraison funèbre* de Mgr Perraud, évêque d'Autun, dans la *Semaine religieuse de Nevers.*

avoir passé les années 1831, 1832, 1833, il fut un des 13 à 14 élèves, qui se mirent sous la direction de M. l'abbé Gerbet, à cette *École de Thieux*, où le savant prêtre leur fit, en 1833 et 1835, un cours de religion, sous le titre de *Conférences philosophiques et théologiques*, qui, d'après Mgr. de Ladoue lui-même, renferment toute « la doctrine du savant abbé, et » s'adaptent le mieux aux besoins de notre société actuelle. »

Ces Conférences, dont on a parlé avec assez d'inexactitude, et dont on a déploré la non-publication et quelquefois la perte, nous les possédons, et nous étions sur le point de les publier avec l'aide de Mgr de Ladoue, comme nous le dirons ci-après.

M. l'abbé de Salinis ayant cédé le collége de Juilly à M. l'abbé Bautain, et les Conférences de Thieux ayant cessé, M. de Ladoue voulut se donner complétement à Dieu, et entra en 1837 au séminaire de Saint-Sulpice. Mgr. de Cosnac, archevêque de Sens, condisciple alors de M. l'abbé de Ladoue, raconte une anecdote qui peint avec quelle impétuosité le jeune séminariste s'était élancé dans la carrière sacerdotale.

« Le vénérable supérieur de Saint-Sulpice dit un jour en lecture spirituelle : « Messieurs, je vous recommande instamment la retraite du mois. Qui voudra s'engager à faire » la retraite du mois, toute sa vie, à celui-là je garantis son » salut, et sous ma propre signature. » Toute la salle de sourire. Le lendemain, le Supérieur vit arriver chez lui un séminariste qui lui dit : « Monsieur le Supérieur, je m'engage à » faire la retraite du mois toute ma vie ; tenez votre parole, » signez-moi mon diplôme de salut, » et le Supérieur » signa[1]. »

M. l'abbé de Ladoue n'était encore que diacre, quand en 1840, Mgr Lanneluc, évêque de Dax, le rappela dans son diocèse, et le nomma professeur de philosophie, puis, peu après, de théologie dans son grand Séminaire.

C'est là que M. l'abbé de Ladoue fortifia toutes ses études philosophiques et théologiques.

M. l'abbé de Salinis, ayant été nommé évêque d'Amiens et sacré à Bordeaux, le 29 juillet 1849, se souvint de son ancien élève de Juilly, avec lequel il avait conservé des relations

[1] *Semaine religieuse de Nevers*, p. 266.

d'amitié et de bienveillance ; il l'appela auprès de lui, et le nomma son Vicaire général.

C'est là que M. l'abbé de Ladoue retrouva son ancien professeur de Thieux, l'abbé Gerbet, et se mit de nouveau à son école et à celle de M. l'abbé de Salinis ; on peut dire qu'ils ne formèrent dès lors qu'un cœur et qu'une âme.

C'est là aussi que nous eûmes l'avantage de connaître M. l'abbé de Ladoue et de contracter avec lui une de ces amitiés, que la mort détruit mais que le temps ne peut affaiblir. Il connaissait déjà nos travaux par la lecture des *Annales* auxquelles il était abonné, et nous fûmes bientôt en union complète de vues et de doctrines. Dans nos soirées, dans nos longues promenades, nous discutions tour à tour la position actuelle de l'enseignement, surtout de l'enseignement philosophique, et nous déplorions comment le Verbe-Jésus en était exclu, comment le Christianisme y était transformé en Religion naturelle, et combien il était utile et urgent d'en changer la direction, dans le sens des doctrines et des documents que nous publions dans les *Annales*.

Nous devons le dire, M. l'abbé de Ladoue en saisissait mieux l'importance que ses deux illustres amis. Mgr de Salinis et M. l'abbé Gerbet recevaient bien les *Annales*, les louaient fort, mais les lisaient peu. C'est dans les conversations du soir que M. l'abbé de Ladoue et moi leur en exposions les principes, la portée, leur faisions connaître les découvertes nombreuses qui se faisaient dans les sciences historiques et naturelles, découvertes qui avaient lieu tous les jours. Nous nous souviendrons toujours de ces conversations, où Mgr de Salinis et M. l'abbé Gerbet jetaient à pleines mains les fruits de leur science et les fleurs de leur amabilité.

II

On voit comment, lorsque le Concile d'Amiens fut assemblé le 10 janvier 1853, M. l'abbé de Ladoue était tout prêt à y défendre la cause des *Annales*, alors furieusement attaquées par tous les Gallicans et Catholiques libéraux de Paris et d'Orléans. En ce qui regarde la partie philosophique et classique, nous pouvons dire que ce sont les doctrines des *Annales* qui y furent discutées et approuvées dans leurs parties essentielles.

Digitized by Google

Dans les *Vies*, qu'il a écrites, *de Mgr de Salinis et de Mgr Gerbet*, M. l'abbé de Ladoue s'est trop oublié lui-même, et n'a pas assez parlé de son influence dans les conversations et les consultations quotidiennes, qui ont tant d'influence sur toutes les affaires.

D'ailleurs, il faut dire qu'en fait de doctrines il était prévenu et soutenu par tous les prélats du Concile, S. E. le cardinal *Gousset*, archevêque de Reims, président, Mgr de *Salinis*, évêque d'Amiens, Mgr *Garcignies*, évêque de Soissons, et Mgr *Ginoux*, évêque de Beauvais [1].

On sait que les décrets, formulés d'abord par M. l'abbé Gerbet, après avoir passé par toutes les discussions des nombreux théologiens qui y assistaient, furent approuvés par les Prélats, n'ayant subi qu'une ou deux modifications de forme.

III

Mais les décrets de ce Concile avaient besoin d'être approuvés par le Pontife romain, et les Prélats déléguèrent Mgr de Salinis pour aller à Rome obtenir cette approbation.

Le prélat partit le 1er janvier 1853, accompagné de plusieurs ecclésiastiques et de quelques amis, dit M. l'abbé de Ladoue [2]. Il oublie de dire que ces ecclésiastiques, étaient lui-même et M. l'abbé Caire, les laïques, M. Veuillot et M. Masson, ancien préfet d'Amiens.

Quoique les décrets du Concile eussent été tenus secrets, cependant on en avait assez connu pour savoir que toute la ligne de conduite de Mgr Sibour et de Mgr Dupanloup était condamnée, et en particulier les principes du fameux livre *Le Mémoire adressé à l'Episcopat sur la situation présente de l'Eglise Gallicane, relativement au droit coutumier* [3], circulant clandestinement, et dont les *Annales* avaient les premières dévoilé les principes en en publiant les principaux extraits [4].

Alors pour empêcher l'approbation du Concile, on conçut

[1] Voir dans les *Annales* les détails sur la tenue de ce concile, t. VII, p. 93 (4e série).

[2] *Vie* de Mgr de Salinis, p. 295.

[3] Volume de 190 pages sans indication de libraire.

[4] Voir *Annales*, t. VI, p. 368 (4e série).

Digitized by Google

le projet d'effrayer le Pape par le nombre des affaires qu'on lui suscitait ; et pour cela parurent les mandements de Mgr Sibour et de Mgr Dupanloup condamnant l'*Univers* et portant prohibition de le lire, défendant aux laïques d'écrire sur les matières religieuses sans l'approbation des évêques ; ce qui était constituer l'archevêque de Paris maître de presque toute la presse religieuse en France. Nous avons publié toutes ces pièces[1].

Mais ce que nous n'avons pas publié ce sont les pièces dirigées spécialement contre les *Annales*. Par une lettre datée du 1er mars 1853, Mgr Sibour nous annonçait qu'il avait déféré à Rome les *Annales*. En effet, à la même date, il avait envoyé à Rome un Mémoire de 22 pages in-4°, ayant pour titre : *Rapport présenté à Mgr l'archevêque de Paris par la commission chargée d'examiner les Annales de philosophie chrétienne, recueil périodique dirigé par A. Bonnetty.* Dans ce Mémoire, le Prélat avait fait accumuler par nos adversaires, tous ses amis et ses protégés, tout ce qu'on avait pu ramasser de blâmable dans les 46 volumes des *Annales*.

Le Prélat nous demandait de publier sa lettre, c'était déjà une condamnation.

Du conseil de Mgr le Nonce, nous refusâmes de publier cette lettre, lui laissant le soin de la faire paraître dans ses journaux, à son plaisir. Mais copie en fut adressée à Rome par Mgr le Nonce.

Quel effet produisit à Rome cette avalanche de condamnations contre les amis du Saint-Siége, M. l'abbé de Ladoue va le dire dans cet extrait de *la Vie de Mgr de Salinis* :

L'*Univers* n'était pas le seul journal dont l'existence fût menacée. Mgr de Salinis dut aussi intervenir en faveur des *Annales de philosophie chrétienne*, savante revue, dirigée par un laïque, qui, suivant le témoignage de l'éminent cardinal Maï, a rendu les plus grands services à la religion[2]. Une commission, nommée par Mgr Sibour, avait été chargée de relever, dans les quarante-six volumes qui composaient la collection de ce recueil, toutes les propositions susceptibles d'être censurées. Le Souverain Pontife, instruit de ces dispositions peu favorables, évoqua l'affaire à Rome, et en confia l'examen à une Congré-

[1] Voir *Annales*, t. VII, p. 255 (4e série).

[2] Voir les paroles du savant cardinal servant d'épigraphe aux *Annales*.

Digitized by Google

gation extraordinaire, établie dans le but de préparer une censure générale des erreurs philosophiques modernes.

Les liens d'amitié qui unissaient Mgr de Salinis à M. Bonnetty, le savant et intrépide directeur des *Annales*, indépendamment même de l'importance de la question considérée en elle-même, engagèrent le Prélat à profiter de son séjour à Rome pour donner au Souverain Pontife des renseignements et des explications propres à justifier le journal et le journaliste.

« Vous pouvez, dit le Pape après avoir entendu ces explications, tranquil-
» liser M. *Bonnetty* ; je connais ses bonnes intentions ; il ne peut être ques-
» tion de le condamner ; dites-lui même que je lui envoie une abondante
» bénédiction afin que son œuvre prospère de plus en plus. »

Le cardinal *Fornari*, qui avait connu personnellement M. Bonnetty pendant sa nonciature à Paris, et qui conservait pour lui les sentiments d'une véritable affection, ne craignit pas, quoique président de la Congrégation à laquelle avait été renvoyé l'examen des *Annales*, de se prononcer d'une manière très-explicite :

« Nous voyons bien, disait Son Eminence à celui qui écrit ces lignes, pour-
» quoi on veut le condamner ; c'est moins l'intérêt de la doctrine catholique
» qu'on a en vue que le désir de faire prédominer un *système particulier*.
» M. l'abbé *Maret* a sur le cœur les attaques très-justes dirigées contre ses
» livres par les *Annales* ; il se figure qu'en faisant condamner son censeur,
» il donnera de l'autorité à ses idées. Au lieu de poursuivre ainsi les
» auteurs orthodoxes, il ferait bien mieux de corriger les erreurs conte-
» nues dans ses livres. Dites à *M. Bonnetty* d'être tranquille ; je sais qu'il est
» tout dévoué aux doctrines du Saint-Siége ; cela nous suffit[1]. »

IV

Mais il nous convient de donner quelques détails de plus en publiant les deux lettres inédites suivantes de M. l'abbé de Ladoue.

Le *Mémoire* dirigé contre les *Annales* est daté du 1er mars. M. l'abbé de Ladoue nous écrit :

Rome, 20 mars 1853.

Que d'événements, mon cher ami, depuis notre départ de Paris ! Que de choses j'aurais à vous dire, si nous pouvions nous trouver en tête à tête seulement un quart d'heure ! Mais, permettez-moi, pour aujourd'hui de laisser de côté les affaires générales, afin de vous entretenir de ce qui vous concerne personnellement.

Monseigneur a été informé d'une manière très-positive, quoique secrète, que l'archevêque de Paris a adressé au Souverain Pontife une *condamnation* formelle et explicite de vos *Annales*. Cette condamnation porte sur un certain nombre de propositions, lesquelles, prises dans leur sens naturel, sont plus

[1] *Vie de Mgr de Salinis*, p. 306.

ou moins contraires à la doctrine de l'Église. Quoique la plupart des personnages influents soient bien disposés en votre faveur, il serait difficile de ne pas admettre la légitimité de certaines censures portées, non contre vous, mais contre vos *assertions*. Or, vous comprenez combien une désapprobation de Rome, *sous quelque forme qu'elle parût*, serait nuisible à la cause que vous défendez. Il faut donc, sans retard, prévenir le coup qui pourrait vous frapper au moment où vous ne vous y attendriez pas. Voici, dans l'opinion de vos amis, le meilleur, ou plutôt, le seul parti que vous puissiez prendre.

Aussitôt que vous aurez reçu ma lettre, allez vous en trouver le Nonce et déposez entre ses mains un acte conçu à peu près en ces termes :

« Plusieurs personnes nous ont fait remarquer qu'il s'était glissé dans notre » recueil des propositions peu exactes au point de vue doctrinal. Comme nous » désirons, avant tout, le triomphe de la vérité, nous prions Sa Sainteté de » vouloir bien faire examiner par des théologiens instruits et éclairés tous les » volumes de notre recueil. Nous prenons d'avance l'engagement de publier » sous forme d'*errata* toutes les corrections qui nous seront indiquées. »

Remarquez bien que ce n'est pas en mon nom personnel que je vous donne ce conseil.... Je ne puis pas vous en dire plus long dans ce moment.... *Intelligenti pauca*.

Je vous disais tout à l'heure que vous aviez ici des amis dévoués, même parmi les Cardinaux. Je puis vous citer en particulier le savant et vénérable cardinal Maï. J'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois pour les affaires de notre Concile ; il m'a toujours parlé de vous avec affection.... *Ce bon Bonnetty, il a rendu et il rend encore de grands services.... Il n'est pas toujours d'accord avec l'Évêque d'Orléans.... Mais....* Mettez à la suite de ce *mais* tout ce que vous voudrez, pour moi, qui ai vu le sourire malin qui glissait sur ses lèvres pincées, j'y ai mis beaucoup de choses.

Comme je tiens à ce que ma lettre parte par le courrier d'aujourd'hui, je ne vous dis rien des affaires de l'*Univers*. Vous savez déjà sans doute que le Pape est *extrêmement* mécontent de la conduite de l'Archevêque, et qu'il est très-décidé à faire quelque acte significatif.

On prépare en ce moment une *Encyclique* dans laquelle toutes les questions de principes seront résolues. A moins de circonstances imprévues, cette Encyclique paraîtra la semaine de Pâques.

Veuillez excuser mon griffonnage et croire à la sincérité de mon affection et de mon dévouement.

C. DE LADOUE V. G.

Quelques remarques sont à faire sur cette lettre. Ce n'est pas une *condamnation expresse* que Mgr Sibour avait envoyée à Rome, c'est le *Mémoire* de 22 pages in-4°, dont nous avons parlé, où l'on avait réuni tout ce que nous avions dit contre les doctrines de MM. les abbés Maret, Darboy, Gardereau, etc., dans l'intention de les réhabiliter. Ce *Mémoire* ne nous fut pas communiqué, et ce n'est qu'après la mort tragique du Prélat que nous en avons eu connaissance. Notons que peu

Digitized by Google

auparavant, dans une explication[1] que nous avions eue avec lui, Mgr Sibour avait promis de nous communiquer toutes les critiques qu'on lui aurait adressées contre les *Annales* et nous avions offert de les publier. Il nous avait dit aussi que ce n'était pas nous qu'il avait en vue dans ses poursuites, mais d'autres. Il s'agissait en effet d'empêcher l'approbation du Concile d'Amiens et de donner des embarras au Pontife.

Citons quelques-unes des phrases qu'on signale au Souverain-Pontife comme erronées :

« Dans les Cours de philosophie, on a chassé l'histoire réelle » du genre humain, on en a exclu la Parole extérieure de » Dieu[2]. »

Et encore :

» Sainte Parole de Dieu, parole extérieure et primitive, » nous savons que c'est par vous *que toutes choses ont été* » *faites*[3], et pourtant parmi les peuples chrétiens, on a inventé une science et une sagesse d'où vous avez été exclue. » A votre place, dans toutes nos écoles de philosophie, on a » mis le monde, l'ouvrage de vos mains ; la lettre morte a » remplacé la lettre vivante.... Dans nos livres de philosophie » chrétienne, seuls, nulle mention n'est faite de ce premier » don, nul besoin n'est signalé de ce premier secours, nulle » intervention de cette parole[4]. »

Nous disions donc aux prêtres et à M. l'abbé Gioberti en particulier :

« Voici à peu près 300 ans que vous enseignez à la jeunesse » qu'elle a en elle *une lumière innée, émanée de Dieu,* » *laquelle révèle tout ;* qu'elle a une *intuition directe de la* » *vérité, de l'infini, de l'absolu ; qu'elle possède en elle* » *l'idée du beau, du vrai et du juste....* Voilà ce que vous » enseignez, et quand ces pauvres intelligences veulent dire ce

[1] Cette explication est racontée tout au long dans l'*Histoire de l'Université catholique*, encore manuscrite.

[2] P. 6 du *Mémoire* ; t. XVIII, p. 469 des *Annales* (3e série).

[3] Omnia per ipsum facta sunt (Jean, I, 3).

[4] P. 7 du *Mémoire* ; t. I, p. 364 des *Annales* (4e série), dans un article sur la très-curieuse *thèse* soutenue par M. l'abbé Maret pour se faire nommer docteur de Sorbonne ; ces paroles nous avaient été reprochées avec insulte par le P. Chastel, jésuite, par M. l'abbé Cognat dans l'*Ami de la Religion*, t. 158, p. 99 ; voir la réfutation dans *Annales*, t. VI, p. 284 (4e série).

Digitized by Google

» qu'elles voient par cette intuition vous leur imposez si-
» lence... Non, cela n'est pas juste[1]. »

Ce sont là en effet quelques-uns des principes que nous avions reprochés à M. l'abbé Maret et aux autres philosophes ses amis, et que Mgr Sibour déférait à Rome.

On comprend que Rome n'ait pas voulu les condamner.

Mais ce qui était plus condamnable, nous l'avouons, ce sont les paroles trop générales où nous avions reproché aux scolastiques et aux autorités de ne pas faire assez d'attention à ces erreurs, et de les laisser enseigner dans les classes.

Alors on faisait ressortir avec une grande habileté, que c'était attaquer les évêques, et que les *Annales* usurpaient leur autorité; voilà, croyons-nous, les propositions condamnables dont parle M. l'abbé de Ladoue. C'est ainsi que Mgr Sibour et ses aides Gallicans, croyaient avoir mis Rome au pied du mur et la forcer à condamner tous ses amis de Paris. Nous allons voir avec quelle sagesse et quelle intelligence surhumaine le Pontife confondit cette intrigue.

V

On peut bien croire que le conseil que nous donnait M. l'abbé de Ladoue fut suivi immédiatement, et la déclaration demandée fut mise entre les mains de Mgr Vecchiotti l'internonce[2]. Alors M. l'abbé de Ladoue nous écrivit la lettre suivante, qui, nous l'avouons, fut pour nous un dédommagement aux violentes attaques dirigées contre nous.

Rome, 31 mars 1853.

Mon cher ami,

Comme vous dites fort bien, je crois que c'est la Providence qui a envoyé l'évêque d'Amiens à Rome : dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser sa présence a été extrêmement utile.

Je pense que vous aurez reçu la lettre — un peu mystérieuse — que je vous ai adressée le 20 de ce mois. Le conseil que je me permettais de vous donner et dont il ne m'était pas permis dans ce moment de vous dévoiler la source, venait *directement du Saint-Père*.

En peu de mots, voici ce qui s'est passé.

Il y a plus d'un an, l'archevêque de Paris écrivit au Saint-Père pour lui annoncer qu'il avait institué auprès de sa personne une Commission chargée

[1] Extrait des *Annales*, t. XVI, p. 265, 266 et 277 (3e série).

[2] Voir cette déclaration et tout l'article, concerté avec Mgr Vecchiotti; dans les *Annales*, t. VII, p. 178 (4e série).

Digitized by Google

d'examiner les *erreurs professées*, enseignées ou propagées par un certain nombre d'écrivains appelés communément *Traditionalistes*. Le Pape en répondant à cette lettre loua le zèle de l'Archevêque et *lui enjoignit de ne rien publier avant de le lui avoir communiqué*. C'est pour obéir à cet ordre que Monseigneur a envoyé à Rome le *Rapport* de sa commission. Une fois saisi de l'affaire, le Souverain Pontife ne pouvait se dispenser de donner une décision. En conséquence, il institua une *Commission*, composée des hommes les plus instruits et les plus éclairés, dont il confia la présidence au cardinal *Fornari* — c'est de lui-même que je tiens tous ces détails. — Au lieu de se borner aux faits particuliers signalés par l'archevêque, la Commission a pris les choses de plus haut, elle a examiné, en elle-même, la question des droits et des devoirs de la Raison humaine. Le cardinal Fornari espère que dans quelque temps la question sera assez élucidée pour que le Souverain Pontife puisse publier une *Encyclique*, dans laquelle il tracera les vrais principes [1].

Pour en revenir à votre affaire particulière, le cardinal Fornari pense qu'il suffit que vous fassiez, ainsi que je vous le disais dans ma dernière lettre, *une déclaration de soumission entre les mains du Nonce*. Ce faisant, vous pouvez être assuré que l'on ne vous condamnera pas. *Telle est aussi la pensée du Pape* dans une audience que Monseigneur a eue il y a quelques jours ; il le lui a dit *très-clairement*.

Je vous faisais connaître dans ma précédente lettre l'opinion du savant cardinal *Maï* sur vous et sur votre Recueil. Je puis vous dire, aujourd'hui, que cette opinion est celle des *membres les plus influents du Sacré Collége*. Remarquez bien que je ne vous dis pas ces choses d'après des on dit, mais d'après ce que j'ai entendu de mes propres oreilles. Ce qui vous fera encore plus de plaisir, j'en suis sûr, c'est d'apprendre que le *Saint-Père* est plein de bienveillance pour vous : « *Dites à M. Bonnetty que je donne une grande » bénédiction à lui et à son journal afin qu'il prospère de plus en plus.* »

Voilà, mon cher ami, une parole capable, à elle seule, de vous consoler de tous les chagrins et de toutes les amertumes qui vous arrivent par ailleurs !

D'après les dernières nouvelles, les affaires de l'*Univers* sont en bonne voie d'arrangement. On a reçu, avant hier une lettre de l'Archevêque dans laquelle il *reconnaît ses torts* et se montre disposé à accepter un arrangement honorable...

Cette lettre que je vous écris un peu à la hâte ne nous précèdera que de quelques jours, car nous avons l'intention de partir lundi prochain, 4 avril. Lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous raconterai en détail ce que j'ai vu et entendu ici. En attendant, je vous embrasse affectueusement.

Votre tout dévoué,

De Ladoue.

P. S. — Le cardinal Fornari m'a déclaré de la manière la plus positive que *vous n'étiez nullement obligé de publier dans votre journal la lettre de l'archevêque de Paris*. Cela est, en effet, assez rationnel : le Saint-Siége s'étant réservé la solution de cette affaire, l'*Ordinaire ne doit faire aucun acte*

[1] Cette *Encyclique* a été en effet publiée, et nous l'avons insérée dans les *Annales*, t. VII, p. 291 (4e série).

qui puisse, à l'avance, influer sur la décision. Pour éviter toute chicane, Son Eminence est d'avis que vous publiiez en tête de votre plus prochain numéro l'*acte de soumission* que vous aurez déposé entre les mains du Nonce [1].

VI

Reprenons maintenant les choses de plus haut et voyons comment le grand pape Pie IX réprima les excentricités singulières par lesquelles Mgr Sibour avait voulu mettre le baillon sur toute la presse laïque et ecclésiastique, en condamnant l'*Univers* et en soumettant toute la presse à sa domination [2].

C'est dans l'*Histoire de Mgr de Salinis* qu'il faut lire comment l'éminent Pontife fit, dit-il, *une grande* et *une petite chose*, pour comprimer les velléités d'omnipotence de l'Archevêque de Paris. La *grande chose* fut l'*Encyclique* qui régla les droits et les devoirs des écrivains catholiques [3]. La *petite chose*, ce fut de faire faire à M. Veuillot *appel au Pape de la sentence contre l'Univers* [4]. Nous osons dire que pour Mgr Sibour et pour tous ses amis, les évêques gallicans, ce fut là la *grande chose*. Jusque-là les évêques gallicans avaient la prétention de terminer par leur propre autorité, et sur place, ce qu'ils appelaient les *causes mineures*. Ils ne voulaient pas qu'on s'adressât à Rome, et dans leur *Mémoire sur le droit coutumier*, ils se plaignaient avec amertume que de simples prêtres s'adressassent directement à Rome, et que Rome leur répondit [5].

Mgr Sibour en envoyant à Rome toutes les affaires discutées entre lui et les Traditionalistes, surtout en portant une condamnation expresse contre l'*Univers*, et laissant au Saint-Siége l'examen des doctrines des *Annales*, comme le Pontife le lui avait ordonné, se trouva pris dans ses propres piéges.

En conseillant à M. Veuillot de *protester* contre la condamnation de l'*Univers*, le Saint-Père attira cette affaire à

[1] Cet acte fut publié dans les *Annales*, t. VII, p. 180 (4e série).

[2] Voir la supplique adressée au Saint-Père par Mgr de Salinis contre cette omnipotence que s'arrogeait Mgr Sibour; dans sa *Vie*, p. 304.

[3] Voir cette *Encyclique* dans les *Annales*, t. VII, p. 291 (4e série).

[4] Voir cet Appel dans les *Annales*, t. VII, p. 282 (4e série).

[5] Voir dans ce *Mémoire* la section intitulée : *Distinction faite dans tous les temps entre les causes majeures et celles qui ne le sont plus* (p. 152).

Digitized by Google

Rome et Mgr Sibour se trouva par ce fait cité lui-même à Rome. Or, être obligé d'aller se défendre à Rome dans la *petite cause* d'un petit Journaliste, c'était briser toutes les prétentions des Gallicans, c'était humilier Sa Grandeur. Aussi l'Archevêque résista-t-il d'abord. Mais l'affaire était engagée et plutôt que d'en subir l'affront, il rapporta *spontanément* son Ordonnance[1].

On voit comment M. l'abbé de Ladoue seconda Mgr de Salinis dans ses démarches en faveur des *Annales*, et combien ses lettres nous soutinrent dans la triste campagne dirigée contre nous par Mgr Sibour et ses amis gallicans.

Nous avons raconté dans les *Annales* comment les décrets du concile d'Amiens, quoique le P. Péronne, qui en avait été nommé examinateur, l'eut criblé de critiques et en eut changé tout l'esprit, fut approuvé par les cardinaux et le Pontife, sans qu'on y eut fait aucune correction[2].

VII

Lorsqu'en 1856, Mgr de Salinis fut transféré à l'archevêché d'Auch, M. l'abbé de Ladoue y suivit son évêque et son ami, et l'aida dans l'administration du diocèse comme Vicaire-général, et lorsqu'en 1861 notre commun ami mourut, le nouvel archevêque, qui ne partageait pas les principes ultramontains de Mgr de Salinis, ne crut pas devoir continuer les pouvoirs confiés à M. l'abbé de Ladoue, d'autant plus que le ministre, M. Rouland, ne voulait en aucune manière l'accepter pour Vicaire-général.

Nous savons que quand M. l'abbé de Ladoue se présenta pour faire régler sa pension, le Ministre lui reprocha d'avoir été l'instigateur des actes ultramontains de Mgr de Salinis, et lui dit : « M. l'abbé, sachez que vous ne serez jamais évêque. »

Alors M. de Ladoue se retira dans sa famille à Saint-Sever (Landes), et là il employa tout son temps à continuer l'œuvre de Mgr de Salinis en publiant, en 1865, les 4 volumes de la

[1] Voir cette *ordonnance spontanée* dans les *Annales*, t. VII, p. 304 (4e série).

[2] Voir les détails et les textes dans *Annales*, t. VIII, p. 112 (4e série) et t. I, p. 237 (5e série).

Digitized by Google

Divinité de l'Église, où sont contenus les rares écrits qui étaient sortis de la plume de Mgr de Salinis [1].

Puis l'année d'après il publia la *Vie du Prélat*, où l'on trouve racontée sans ostentation, sans dithyrambe et sans phrases, comme on le voit dans bien d'autres *Vies*, la grande influence que Mgr de Salinis a exercée dans les affaires de l'Église à cette époque.

VIII

Un autre Prélat cher à l'Église et à tous ses amis, Mgr Gerbet, l'autre moitié de Mgr de Salinis, étant mort en 1864, M. l'abbé de Ladoue se prépara à écrire sa *Vie et à faire l'histoire de toute l'école La Mennaisienne*.

Il vint à Paris, en 1865, pour recueillir les matériaux propres à cette vie, et il nous demanda de lui communiquer les lettres et les pièces qui pouvaient l'aider à préparer cette œuvre. Nous lui ouvrîmes notre bibliothèque et toute notre correspondance, depuis le moment où nous avions connu M. l'abbé Gerbet, en 1829 et après.

Il y puisa à pleines mains, et il en a parsemé ses trois volumes, dans lesquels on peut voir les nombreuses lettres, que Mgr Gerbet nous avait adressées, ou que nous lui avions écrites. Mais c'est ici que commença à être projetée et commencée la publication des fameuses *Conférences philosophico-théologiques* que M. l'abbé Gerbet avaient faites à *Thieux*. Ce sont ces Conférences que l'on croyait perdues que nous publions en ce moment, et sur lesquelles nous croyons devoir donner les détails suivants.

IX

Plusieurs jeunes gens, par le conseil de M. l'abbé Gerbet, recueillirent ces Conférences, à mesure qu'elles étaient prononcées, et avec l'aide de notes et de documents fournis par le professeur.

Quand M. l'abbé Gerbet et ses deux amis, M. l'abbé de Scorbiac et M. l'abbé de Salinis, fondèrent, en 1836, l'*Université catholique*, ces leçons furent envoyées, vers 1838, pour être insérées dans cette Revue. Mais c'était le moment où une

[1] Voir l'extrait intitulé : *Grandeur et défauts de l'apologétique La Mennaisienne*, dans les *Annales*, t. XII, p. 186 (5e série).

grande prévention régnait encore contre tout ce qui avait rapport à M. l'abbé de La Mennais et surtout contre sa philosophie. Alors les directeurs de l'*Université* ne crurent pas devoir publier un travail qui touchait de si près aux matières les plus délicates de la philosophie et de la théologie, et ils résolurent d'en différer la publication et de la réserver pour un temps plus éloigné et plus opportun, et après qu'elles auraient été revues et examinées avec soin.

A cette époque, les directeurs de l'*Université* avaient voulu nous associer à leur œuvre en devenant un des co-propriétaires, en nous confiant la publication de leur Revue. Sur ces entrefaites, M. l'abbé Gerbet, qui ne recevait de l'argent de personne, nous pria de lui acheter sa part de propriété et nous céda tous ses droits sur l'*Université*. Plus tard les autres propriétaires nous firent la même demande et nous devînmes ainsi seul propriétaire de l'*Université et de tous les manuscrits destinés à cette publication*, et c'est ainsi que nous devînmes propriétaire de ces cahiers.

Plusieurs fois nous avions voulu examiner attentivement ce travail et en commencer la publication. Pour cet effet nous en avions fait faire une copie fort nette, mais avant de la publier nous désirions trouver une personne capable et sûre qui nous servît de conseil et de guide.

Les jours se passaient ainsi, lorsque, en 1865, M. l'abbé de Ladoue, se trouvant à Paris, nous lui parlâmes de ces *Conférences*, dont il avait été un des auditeurs, et nous lui dîmes que lui seul était capable de revoir ce travail. Il accepta la proposition et nous lui confiâmes les cahiers pour lesquels il nous fit la déclaration suivante :

Aujourd'hui, mardi 31 janvier, M. Bonnetty a eu la bonté de me remettre les cahiers de théologie professée à Thieux, par M. l'abbé Gerbet, dont il se réserve la propriété.

Paris, 31 janvier 1865.

DE LADOUE.

C'est ainsi que M. l'abbé de Ladoue eut entre les mains ces Conférences et qu'il put en parler dans la *Vie de Mgr Gerbet*, où il en porte le jugement suivant :

« M. l'abbé Gerbet avait entrepris un *Cours de haute phi-*

» losophie, où il démontrait comment le principe, le lien, le » terme de toutes les sciences se trouve dans la science de » Dieu, dans la Théologie. Si je ne me trompe, c'était le ré» sumé de toutes les études de sa vie, vaste cadre qui embras» sait par les sommets tout le monde intellectuel. Pour ne pas » interrompre trop longtemps le fil du récit, nous renvoyons » à la fin de l'ouvrage l'exposé que nous avons conservé » de ces remarquables *Conférences*, nous contentant d'indi» quer en peu de mots la pensée où elles se résument. On sera » frappé sans doute de ce qu'elles présentent d'intérêt d'actua» lité; on les dirait écrites sous l'impression des événements » qui agitent le monde. C'est le privilège des esprits supé» rieurs de lire d'avance dans les idées ce qui doit plus tard » se traduire par les faits [1]. »

Et à la fin du volume il disait encore :

« En attendant qu'il soit possible de mettre le résumé de ces » remarquables Conférences en état d'être livré au public, » j'insère ici, à titre de spécimen, la *Leçon préliminaire* où la » pensée du professeur est nettement dessinée et la *Table des* » *matières*, qui en découvre les contours [2]. »

Et en effet il reproduisit la *leçon* que nous publions ici-même et la fit suivre d'une *Table des matières*, qui n'est pas complète, parce qu'il n'avait pas quelques cahiers, qui étaient restés entre nos mains.

Cependant dans nos lettres et dans ses visites nous demandions des nouvelles des *Conférences*. M. de Ladoue nous apprenait qu'il en faisait faire une copie nouvelle, revue par lui, mais que ce travail n'était pas fini. C'est de ce travail que parle M. Salmon, qui, dans la *Revue religieuse d'Amiens*, dit « que M. l'abbé de Ladoue s'occupait de publier les leçons » de philosophie et de théologie qu'il avait professées au sémi» naire de Dax. » C'est des leçons de M. l'abbé Gerbet à Thieux qu'il aurait dû parler.

Laissons pour un moment ces Conférences et voyons les grands services que M. l'abbé de Ladoue rendit à l'Église, et

[1] *Vie de Mgr Gerbet*, t. II, p. 5.

[2] *Ibid.*, p. 3.

la défense qu'il prit de notre personne et du Traditionalisme au concile du Vatican.

X

Ce Concile fut ouvert, comme on le sait, le 8 décembre 1869, et M. l'abbé de Ladoue y accompagna Mgr Gignoux, évêque de Beauvais et son vieil ami, en qualité de *Théologien*.

Parmi les nombreux ecclésiastiques français qui avaient été appelés pour préparer les matières qui devaient être traitées dans le Concile, pas un seul n'était abonné aux *Annales* et ne les connaissait, que comme représentant le *Traditionalisme*, dénaturé par les Revues gallicanes et condamné frauduleusement par Mgr Sibour.

C'est avec ces préparateurs que M. l'abbé de Ladoue eut à traiter la question philosophique, et à peu près tous étaient pour les vieux principes enseignés dans les leçons de philosophie cartésienne ou aristotélicienne.

A cette époque, nous adressant aux adversaires les plus déclarés et les plus puissants des *Annales*, nous publiâmes un long article sous le titre de : *Examen de la Critique faite par les* CIVILTA CATTOLICA *d'un ouvrage fondé sur la philosophie traditionnelle*, Critique que nous croyons être du P. *Perrone*, le plus célèbre professeur des jésuites, celui-là même, qui avait voulu mettre en pièces tous les principes du Concile d'Amiens.

Dans cet examen nous reproduisions l'article entier de la *Civiltà* et mettions en présence ses théories et celles des *Annales*, et nous prouvions, en 48 pages, les altérations et les falsifications de ses citations et les erreurs nombreuses qui étaient consignées dans ses théories.

C'est cet article à la main que M. l'abbé de Ladoue défendait le Traditionalisme des *Annales* : « Voilà des textes précis, » disait-il, examinés, discutés ; examinez-les et discutez-les à » votre tour ; faites attention qu'il ne s'agit pas de savoir ce » que peut la Raison, quand elle est formée, mais comment elle » a été formée. »

Il ne put pas parvenir à faire discuter cette question par les

[1] Voir sur cette première réunion les *Annales*, t. XX, p. 405 (5e série).

préparateurs ; il obtint seulement qu'on insérât dans le 2e Schéma, tout en soutenant que *Dieu pouvait être connu par la lumière de la Raison*, cette réticence :

« Quant à la question si quelque enseignement est néces-
» saire pour que l'homme arrive à l'usage de la Raison, *elle*
» *n'est pas touchée*[1]. »

C'était, comme nous l'avons observé en citant ce document, dire : « Nous condamnons le Traditionalisme, mais nous ne
» touchons pas au Traditionalisme. »

Mais si aucun des Préparateurs du Concile n'avait lu les *Annales*, il y avait des Cardinaux, des Archevêques et des Evêques qui étaient abonnés, ou qui les approuvaient ; c'est auprès d'eux que M. l'abbé de Ladoue trouva des personnes qui comprirent la question, et qui sentirent toute l'importance des textes que nous citions et que nous discutions avec la *Civiltà cattolica*.

Voici ce que nous écrivait un des Prélats les plus distingués du Concile :

« Votre examen des doctrines de la *Civiltà* est venu
» fort à temps et à propos, pour éventer un jeu de main que
» les adversaires du Traditionalisme avaient préparé pour
» faire triompher leurs idées. En son temps, je vous donnerai
» les documents pour faire connaître au monde, les intrigues
» ténébreuses auxquelles ont eu recours les fauteurs de cette
» très-mauvaise cause. »

Puisque nous sommes amenés à donner ces nouveaux détails sur la question du Traditionalisme devant le Concile du Vatican, question sur laquelle nous avons déjà donné des documents si précis[2], qui ont été annulés par le refus obstiné, qu'ont fait toutes les Revues prétendues romaines, de les reproduire[3], nous allons publier ici deux lettres inédites qui nous feront mieux connaître, comment les choses s'y sont passées. La première est celle de M. l'abbé de Ladoue.

[1] Quæstio autem, utrum aliqua institutio necessaria sit ad hoc ut homo ad Rationis usum perveniat, *non attingitur* (Voir tout le texte extrait du 2e schema du concile, dans les *Annales*, t. vi, p. 144 (6e série).

[2] Voir *Annales*, t. ii, p. 93 (6e série).

[3] Voir *Annales*, t. vi, p. 85, 270, 283, 301 (6e série).

Rome, 13 février 1870.

Depuis mon arrivée à Rome, je me suis bien des fois proposé de vous écrire, mon cher ami, et tantôt une raison, tantôt une autre m'en ont empêché. Mais, après avoir lu le *Compte rendu à vos abonnés* du dernier numéro des *Annales*, où vous racontez avec une simplicité si touchante ce que vous avez fait pour la sainte Église de Dieu, je me reprocherais vraiment un plus long silence[1]. Permettez-moi donc, cher ami, de vous serrer affectueusement la main, et de vous dire du fond du cœur : *Euge, serve bone et fidelis*. Eh ! oui, vous avez été fidèle pendant la période considérable qu'il vous a été donné de parcourir, la plume à la main, et la postérité, plus juste que la génération contemporaine, saura apprécier les services importants que vous avez rendus à la Religion catholique, *aux dogmes sacrés et aux bonnes mœurs*, comme le dit le cardinal Mai, dans l'épigraphe de vos *Annales*.

J'ai été heureux de rencontrer ici un bon nombre de Prélats qui apprécient les choses à ce point de vue, et qui professent pour vous et pour vos travaux une très-haute estime. Je dois nommer au premier rang le cardinal de Luca, un des prélats les plus éminents de la Cour romaine. Je suis allé le voir avec le P. Combalot ; il nous a témoigné combien il faisait cas des écrivains dévoués à la bonne cause. Mais je crois, sans flatterie, que vous occupez dans son esprit et dans son cœur la première place. L'archevêque de Westminster (S. E. le cardinal Manning) a été fort heureux du souvenir que je lui ai porté de votre part ; il a vivement regretté de ne pas vous voir en passant à Paris. L'évêque de Tulle (Mgr Berteaud) et l'évêque de Fréjus (Mgr Jordany) ont aussi pour vous estime et affection. Quoiqu'il m'ait été doux de recueillir ces témoignages, je ne vous dissimule pas que je ne suis pas entièrement satisfait ; je voudrais qu'un témoignage solennel de satisfaction vous fût donné de haut ; tant d'autres en reçoivent qui ne l'ont pas mérité comme vous !... Heureusement, vous êtes au dessus de toutes ces faiblesses humaines ; vous travaillez avec désintéressement, peu soucieux de l'approbation des hommes. Le Souverain Juge vous récompensera.

Les journaux vous apportent, mon cher ami, des échos de ce qui se passe ici, et vous devez être attristé comme nous le sommes tous. Il est impossible, en effet, de ne pas éprouver une peine profonde en voyant toutes les misérables intrigues auxquelles on a recours pour entraver l'œuvre de Dieu. On tient maintenant tous les fils de la vaste conspiration qui avait été ourdie à Orléans et qui embrassait l'univers catholique tout entier. La Propagande a entre les mains les pièces authentiques qui prouvent que Mgr Dupanloup a soufflé en Orient l'esprit de schisme et de révolte. Il écrivait à un patriarche que le Pape avait réprimandé pour des faits très-graves : « Résistez ; nous » vous soutiendrons. » Il est également certain que l'agitation excitée en Allemagne avait son principe à Orléans.

Depuis le commencement du Concile, les intrigues ont recommencé de plus belle. Tant qu'on a cru pouvoir empêcher la manifestation de la foi catholique, on s'est contenu, agissant sourdement. Aujourd'hui, comme il n'est

[1] Voir ce *Compte rendu* dans les *Annales*, t. XX, p. 475 (5e série).

Digitized by Google

plus douteux que la grande question sera tranchée, on amente l'opinion, on excite les défiances des gouvernements, on parle de schisme possible [1].

En présence de toutes ces manœuvres qui dévoilent une situation très-grave, et qui aurait été s'aggravant chaque jour, on ne peut s'empêcher d'admirer la protection de Dieu sur son Eglise. Le Concile est venu à temps, Encore quelques années du régime que nous subissions, et l'avenir du Catholicisme en Europe était singulièrement compromis..

En dehors de la grande question de l'*Infaillibilité*, je ne crois pas que le Concile du Vatican puisse opérer de grandes réformes d'aucune nature, Les esprits ne sont pas préparés, et les instruments manquent. Dans l'*ordre philosophique*, on se contentera de résumer les diverses décisions intervenues pendant ces derniers temps; rien de neuf, et surtout rien d'élevé, rien qui sorte de l'ornière.

Pour les études *classiques*, il ne sera rien fait non plus. Le décret préparé contre les erreurs modernes ne touche pas aux questions vitales. En fait de *discipline* ecclésiastique, on se contentera de modifier sur quelques points les prescriptions du Concile de Trente. Mais, même en cela, il n'y aura rien de remarquable. Il ne faut pas chercher à se faire illusion; nous sommes en décadence. Les hommes font défaut, et, plus nous allons, plus il semble que le niveau intellectuel et moral s'abaisse.

Faudra-t-il une nouvelle invasion des barbares du Nord, ou ces barbares viendront-ils des bas-fonds de la société? On ne peut le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'une catastrophe est imminente. Rome est peut-être le lieu le plus paisible. Il est évident pour moi que les révolutionnaires ont changé de tactique; ils ne veulent plus arriver à Rome directement, mais ils prennent leur chemin par Paris. C'est dans la capitale de la France que le mouvement de dissolution est concentré. Un premier résultat a été obtenu, qui ouvre la porte à tous les bouleversements.

Le bon Père Combalot est ici. Vous avez su que l'évêque de Marseille (Mgr Place) lui a interdit la chaire? Le Pape le relève de cet interdit en lui confiant la chaire de Saint-André à Rome même. Il se dispose à faire entendre de bonnes vérités, mais qui les écoutera?

Adieu, cher ami, je vous renouvelle l'assurance de mon tout affectueux dévoûment.

C. de Ladoue.

On voit par cette lettre quelles grandes questions avait à résoudre le Concile du Vatican; il les aurait résolues si les catastrophes, prévues par M. l'abbé de Ladoue, n'avaient pas forcé Pie IX à en suspendre la continuation.

Voici maintenant une autre lettre de l'Evêque qui a le plus contribué à faire avorter les intrigues et les projets de quel-

1. Voir ces intrigues et ceux qui les excitaient dans la lettre de Mgr Delalle, évêque de Rodez, au clergé de son diocèse, dans *Annales*, t. II, p. 10 et 12 (6e série).

ques-uns des Prélats, des Religieux et des Philosophes semi-rationalistes que nous avions combattus dans les *Annales*,

Rome, le 4 avril 1870.

Mon bien cher ami,

Je ne veux pas laisser à d'autres la satisfaction de vous faire connaître, mais dans le tuyau de l'oreille, la décision prise relativement au *Traditionalisme mitigé* qui est le vôtre et le mien. On avait voulu les confondre et les comprendre dans une même condamnation. Mais sur de nombreuses réclamations on a dû les séparer. On a fait la part de la Raison en admettant les lumières qu'elle possède *dans son état actuel* et l'on dit qu'elle peut connaître Dieu d'une manière certaine; il le fallait et contre M. Bautain et contre ceux qui *refusent tout pouvoir à la raison* [1].

Mais tout amendement, ayant pour but d'affirmer que la Raison *seule*, à l'exclusion de toute instruction, *citra omnem positivam de divinitate traditam doctrinam*, pouvait conduire à la connaissance de Dieu, a été rejeté à l'*unanimité*, moins *unus vel alter*.

On a écarté aussi les amendements dans lesquels la *Révélation positive* était affirmée comme un fait *primitif;* laissant la liberté, à l'école de l'affirmer, ou de le nier, les livres saints n'offrant aucun texte précis sur cette question : Le texte de S. Paul : *Invisibilia ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur*, sert de base au décret [2].

Il y a au Concile beaucoup plus de Traditionalistes que je ne l'aurais cru. C'est parce que le Rapporteur de la commission *de fide* (Mgr Gasser) est venu déclarer, que ce point du chapitre *de fide* et du canon ne touchait pas au *Traditionalisme mitiori*, que tous les Pères *moins deux* se sont levés pour leur admission. Cependant, à cause des philosophes impies qui excluent l'argument des *causes finales*, des preuves de l'existence de Dieu, il faut toujours faire la part d'une *Raison saine, dans la connaissance des premières vérités*. Tous les Pères que j'ai vus et avec lesquels je me suis entretenu de cette question conviennent qu'on ne peut citer un seul exemple d'un *homme arrivé à la connaissance de Dieu sans une parole qui l'ait révélée* [3]. Mgr Tizzani, mon voisin au

[1] Nous devons faire ici une remarque, c'est que c'est le P. Chastel et ses confrères les Jésuites, qui ont formulé cette accusation ; nous avons demandé en vain à *la Civiltà*, qui renouvella cette accusation, de nous citer l'auteur qui aurait exprimé cette erreur ; elle a refusé d'y répondre. Nous ne connaissons aucun auteur qui l'ait formulée ; voir *Annales*, t. x, p. 328 (4e série).

[2] On doit faire remarquer ici qu'en s'exprimant ainsi S. Paul parle de personnes, qui avaient été élevées dans la société et qui par conséquent n'agissaient pas avec la Raison seule, mais élevée et instruite (Rom., I, 20).

[3] La grande preuve de ce fait se trouve dans le texte de la *Sagesse* qui déclare que ceux qui ne connaissent préalablement Dieu ne *peuvent le reconnaître dans l'ouvrage de ses mains*. Voir le texte dans *Annales*, t. VI, p. 145 (6e série).

Concile, m'a dit s'être convaincu, par des faits, que sans *instruction préalable, des enfants séquestrés jusqu'à l'âge d'homme, n'avaient eu aucune espèce d'idée de Dieu;* un missionnaire de l'Amérique m'a dit la même chose. C'est la pensée de MMgrs *Delalle*, de Rodez ; *Guerrin*, de Langres ; *Gilooly*, d'Irlande ; *Gastaldy*, de Saluces, un de nos plus savants théologiens, sans parler de MMgrs d'*Avanzo*, de Teano ; *Philippi*, d'Aquila ; *Martin*, de Paderborn ; Mgr *Meirieu*, de Digne, a rompu aussi des lances avec des rationalistes. Ses idées là-dessus sont très-claires. J'aurais voulu qu'il eût parlé. Mais quand on a perdu l'habitude de parler latin, on trouve là un obstacle à la libre et claire manifestation de la pensée. Les Allemands, les Italiens et même les Espagnols ont plus de facilité que nos Français. Les plus pitoyables ont été les plus audacieux ; mais à leur dépens. On a ri d'eux.

Le Camp libéral est mal défendu. On se dédommage des défaites du dedans par des intrigues au dehors. Nous en gémissons beaucoup. Mais le Concile marche dans sa majesté et son unanimité presque mathématique sur toutes les questions déjà posées. Évidemment c'est un prodige de l'Esprit-Saint. Vienne bientôt la grande question (de l'infaillibilité) et Dieu veuille qu'elle trouve la même unanimité de sentiment. *Paris* ne se laisse voir que par des absences qui semblent calculées ; c'est comme le silence à l'endroit du P. Gratry.

Adieu, mon bien cher ami, que je voudrais vous voir ici jouissant du magnifique spectacle que présente le Concile. Votre Académie, qui a l'air de l'insulter fait ici piètre figure. La Sorbonne, *idem*... Pygmées, Pygmées, feux-follets, lueurs de nuit, — chant bavard du coq. *Gallus voluit cantare et gannivit.* Adieu encore et tout à vous.

J. H. évêque de Fréjus.

Cette lettre explique fort bien, comment les antitraditionalistes, réunissant toutes leurs forces, présentèrent à une des Congrégations générales du Concile les trois fameux Canons qu'ils avaient préparés contre le Traditionalisme. Le 1er est conçu en ces termes :

« Nous condamnons, rejetons et réprouvons comme fausse, » injurieuse au créateur et contraire à la parole de Dieu, la » doctrine de ceux qui ont osé enseigner que l'homme ne » peut, *par la lumière naturelle de la Raison, à l'exclusion* » *d'une doctrine positive, à lui livrée (traditam) sur la* » *Divinité,* connaître certainement *par les créatures*, le Dieu » un et véritable, et l'adorer de ce culte de religion qui con» vient à Dieu [1]. »

Cet amendement fut rejeté à peu près à l'unanimité par les

[1] Voir le texte et celui des deux autres amendements dans les *Annales*, II, p. 94 (6e série).

Pères, ainsi que le 2e et le 3e amendement ayant le même but.

Nous avons dit aussi comment les Revues anti-traditionalistes:

La Civiltà Cattolica, de Florence, dite de Rome,

La Scienza e la Fede, de Naples,

La Revue des sciences Ecclésiastiques, d'Amiens,

Les Etudes religieuses des PP. Jésuites, de Lyon, auxquelles nous avions écrit, en leur envoyant la décision des Pères du Concile, ont refusé de publier cette décision [1].

Revenons maintenant aux Conférences de Mgr Gerbet.

XI

M. l'abbé de Ladoue conservait ainsi la copie de ces *Conférences*, lorsque le 18 juin 1873, il fut nommé évêque sur la demande de S. E. Mgr Chigi, nonce de Sa Sainteté. Sa nomination fut décidée avec M. Jules Simon, alors ministre. Mais M. Jules Simon tomba avec M. Thiers, le 16 juin, et ce fut M. de Broglie et ses amis qui lui succédèrent. Tous étaient catholiques libéraux, et la nomination de M. l'abbé de Ladoue devint fort douteuse; mais l'affaire était tellement avancée, qu'on ne put refuser de la sanctionner. Seulement au lieu d'Amiens qui était le siége où M. de Ladoue devait être nommé, on lui substitua celui de Nevers; sa nomination parut le 18 juin.

Nous eûmes l'honneur, ainsi que M. l'abbé Darras, le véridique historien de l'Eglise, d'être ses témoins, pour les informations canoniques.

Préconisé à Rome le 25 juillet, M. l'abbé de Ladoue fut sacré à Lourdes le 21 septembre, et avant de prendre possession de son diocèse, il alla immédiatement à Rome, offrir son dévouement filial au Saint-Père et en recevoir les conseils et la bénédiction.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des actes de son administration, et de la vigueur avec laquelle il veilla à enseigner et à mettre en pratique les bonnes doctrines. Ses derniers actes surtout, cause de la chute du ministère Simon, sont assez connus.

Comme nous venons de le dire, Mgr de Ladoue conservait ainsi la copie de ces *Conférences* lorsqu'en novembre 1873,

[1] Voir les textes et les détails dans les *Annales*, t. v, p. 35 (6e série).

Digitized by Google

nous lui fîmes une visite à Nevers. Nous parlâmes encore de ces Conférences, il nous dit qu'il s'en était occupé assez longuement ; mais qu'il n'en avait pas fini l'examen. C'est alors qu'il nous donna *la Lettre* qu'il avait adressée à M. Foisset pour relever les attaques et les calomnies que ce dernier avait formulées contre Mgr de Salinis dans sa *Vie du P. Lacordaire* et nous confia le soin de réfuter la *Réponse* que lui avait adressée M. Foisset, pièces que nous avons publiées dans les *Annales* et où nous avons découvert quels étaient les auteurs de la scission qui a eu lieu entre les catholiques [1]. Il nous fit part aussi d'une *lettre* qu'il avait préparée pour réfuter *la relation que M. de Carné avait faite de l'histoire du Correspondant* et de ses doctrines, et que nous devions compléter ; nous espérons pouvoir la publier un jour.

Enfin au mois de juin dernier, nous écrivîmes à Mgr de Ladoue que nous venions de terminer la publication de deux longs travaux : Les *Vestiges de la Religion chrétienne retrouvés dans les livres chinois* du P. Premare, et la fin de la *Défense du Pentateuque* de M. Schoebel ; et que ces travaux terminés nous désirions publier les *Conférences de Mgr Gerbet.*

Monseigneur dut rechercher les manuscrits, et comme il tardait à nous répondre, nous lui écrivîmes encore le 9 juillet en lui faisant les plus grandes instances. Alors le 10 juillet, il nous envoya la plus grande partie du Manuscrit avec la lettre suivante, la dernière que nous ayions reçue de lui.

ÉVÊCHÉ
de
NEVERS.

Nevers, le 10 juillet 1877.

« Mon cher ami,

« Je reconnais humblement que j'aurais dû répondre, mais » avant de vous envoyer le manuscrit, je tenais à revoir cer- » taines parties qui laissaient dans mon esprit des doutes. Il y » a en particulier sur quelques points des assertions qui me » paraissent un peu hasardées. Aussi vous demanderai-je » instamment de ne rien livrer au public sans que j'aie été mis » en mesure de revoir les épreuves. Sous peu de jours je vous

[1] Voir *Annales*, t. IX, p. 167 (6e série).

» enverrai la suite de ce que je vous envoie aujourd'hui.
» Veuillez me pardonner de ne vous avoir pas remercié
» plutôt de vos félicitations, qui m'ont été d'autant plus
» agréables qu'elles ont été plus rares.
» Recevez, cher ami, l'assurance de mon affectueux dé-
» vouement.

» TH. CASIMIR, évêque de Nevers. »

C'est alors que nous lui écrivîmes la lettre suivante, qu'il ne devait pas lire, et que nous publions parce qu'elle montre dans quelque proportion Mgr de Nevers devait participer à cette publication.

Paris, 23 juillet 1877.

« Très-cher Seigneur et ami,
« Je viens de lire les 5 premiers cahiers des Conférences.
» J'en dis mon sentiment dans les deux pages de copie que je
» vous envoie, et que je compte mettre à la fin du *compte-*
» *rendu* du cahier de juin, qui est achevé [1].
» Ayez la bonté d'examiner cette copie et de me dire ce que
» vous en pensez; vous pouvez améliorer, changer suivant
» que vous le jugerez à propos.
» Vous verrez aussi quelle part vous voulez prendre à cette
» publication, et aux notes qui pourront y être jointes.
» 1° Mgr Gerbet me semble trop insister sur l'*idée de l'infini*,
» terme vague. Il vaudrait mieux, selon moi, dire *notion de*
» *l'infini*. L'*idée* est de facture humaine, la *notion* est ensei-
» gnée ; il me semble aussi qu'il y a bien du mysticisme dans
» quelques-unes de ses considérations.
» 2° Faut-il imprimer les longs extraits latins et grecs des
» Pères. S'il le faut, je les traduirai et les vérifierai sur les
» textes. Mais il me semble qu'il est inutile en ce moment de
» rappeler les expressions plus ou moins exactes de quelques
» Pères. Cela est bon pour l'histoire ou pour les traités de théo-
» logie des séminaires, mais peu utile en général pour nos
» lecteurs.

[1] Voir ces deux pages imprimées à la fin du Compte rendu du N° de juin dernier, t. XIII, p. 475.

Digitized by Google

« 3° Il y a plusieurs pages qu'on ne peut livrer à l'impression
» sans les avoir revues sur le manuscrit primitif. Renvoyez-le
» moi, et je vous épargnerai la peine de la vérification.
« 4° Je vous enverrai les épreuves, comme vous le désirez.
« 5° Je crois que cette publication sera un service rendu à
» l'apologétique chrétienne et à nos *Universités catholiques*,
» qui me paraissent beaucoup plus progressives dans l'ensei-
» gnement des Sciences que dans celui de la Philosophie ou de
» la Théologie, où elles reviennent à Aristote, ou à une Scolas-
» tique peu intelligente et souvent inexacte. »

Je finissais en disant :

« Vous voyez, Monseigneur, comment les évêques meurent
» les uns sur les autres en ce moment. »

Trop véridiques paroles ! Et sur cela je me permettais de lui demander de faire quelques démarches pour décider la nomination à l'épiscopat d'un Ecclésiastique, recommandé par Mgr le Nonce, au ministre, qui paraissait bien disposé. Je ne sais si cette nomination aura lieu.

Et je finissais en disant :

« Nous touchons à la crise ; que Dieu nous sauve.

» Le plus ancien et le plus dévoué de vos amis. »

A. Bonnetty.

C'est à 10 heures que nous achevions cette lettre et c'est à cette heure même que le vaillant athlète était frappé debout sur l'autel ; cette lettre part à 3 heures, et c'est à 3 heures 1/4 que nous recevions la funeste nouvelle.

On doit comprendre quelle fut notre douleur, et quel fut notre profond étonnement.

Avec lui meurt, nous l'avons déjà dit, le principal représentant de l'Ecole La Mennaisienne des Salinis et des Gerbet.

Dieu retire à lui ses défenseurs ; il veut, seul, nous sauver, ou nous laisser plongés dans l'abîme.

Que sa volonté soit faite.

XII

Mais les *Conférences* de Mgr Gerbet ne doivent pas périr. Nous en commençons la publication ; la plupart ont été revues

Digitized by Google

par Mgr de Ladoue. Nous en continuerons la publication sans autre aide que nos souvenirs, et notre longue communauté d'idées avec Mgr Gerbet et ses vénérés amis et collaborateurs.

Comme nous le disions à Mgr de Ladoue, nous nous permettrons de mettre quelques notes, quand nous le croirons nécessaire et sous notre seule responsabilité.

A. BONNETTY.



Digitized by Google

Enseignement catholique.

CONFÉRENCES SUR LA THÉOLOGIE
Dans ses rapports avec la Philosophie

1re PARTIE. — Le Dogme.

Conférence préliminaire.

La Théologie dans ses rapports avec les diverses sciences.

La question qui s'agite aujourd'hui sur le terrain social a ses racines, historiquement et logiquement, dans une question plus haute. Les Politiques qui demandent la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat ont pour ancêtres les Philosophes, qui réalisèrent la séparation de la Philosophie et de la Théologie.

Tout est lié dans l'œuvre de Dieu ; une négation dans l'ordre de la pensée entraîne nécessairement une négation correspondante dans l'ordre des faits sociaux. La vérité doit suivre la marche de l'erreur pour réparer les ruines qu'elle a accumulées sur ses pas ; ce serait donc n'avoir rempli que la moitié de la mission réservée aux défenseurs de l'ordre divin, s'ils ne faisaient qu'établir la nécessité de l'union entre la société temporelle et la société spirituelle ; ils doivent remonter plus haut pour essayer de resserrer dans l'ordre de la pensée, les liens qui unissent la Théologie et la Philosophie. Tel est l'objet que nous nous proposons dans ces *Conférences*.

C'est un fait historiquement démontré que la Théologie a été chez tous les peuples, le principe fécond de tout développement intellectuel.

« Toutes les nations, dit de *Maistre,* commencent par » la Théologie et sont fondées par la Théologie. Plus » l'institution est religieuse, plus elle est forte. On peut » citer l'Egypte, l'Etrurie, Rome, Lacédémone, etc. Cette

» règle n'a point d'exception... Plus la Théologie est parfaite
» dans un pays, plus il est fécond en véritable science. Voilà
» pourquoi toutes les nations chrétiennes ont surpassé toutes
» les autres dans les sciences[1]. »

Il y aurait eu un livre et un beau livre à faire pour démontrer l'heureuse influence exercée par la Théologie sur le développement intellectuel des peuples chrétiens ; on y verrait comment, en rétablissant la vraie notion de Dieu, elle fournit aux investigations philosophiques le principe qui seul pouvait les rendre fécondes ; comment elle renverse les institutions sociales injustes et immorales, établies sous l'inspiration païenne, en proclamant les préceptes de la Loi éternelle révélée par le Verbe-Christ, cette grande charte de l'humanité, la seule loi vraiment constitutionnelle de toutes les législations ; comment elle a contribué à réformer les familles et les individus en propageant les notions du juste, du saint et du bon.

Le développement théologique et le développement intellectuel suivent, dans l'histoire des nations, deux lignes parallèles et forment comme deux sillons lumineux correspondants ; plus la science théologique augmente, plus aussi s'élève le niveau intellectuel. Et comme s'il eût voulu que le lien qui unit ces deux ordres de connaissances fût plus apparent, Dieu a permis une autre épreuve. Après avoir marché parallèlement, la Théologie et la Philosophie se séparèrent. Or, à partir de ce moment le niveau philosophique s'abaissa graduellement, et nous sommes, aujourd'hui, arrivés à ce point que les intelligences même les plus élevées s'agitent dans le vide, faute de principes, et s'étiolent dans une impuissance creuse.

La raison confirme le témoignage de l'histoire. Lorsqu'on cherche à embrasser le système général des connaissances humaines, la première chose qui frappe, c'est qu'il y existe deux mouvements : l'un qui produit et multiplie les sciences diverses, l'autre qui tend à les coordonner et à les unir à une science générale ; l'un qui dilate l'intelligence humaine dans la variété, l'autre qui ramène la variété à l'unité.

L'objet propre de la Philosophie, c'est de coordonner entre

[1] *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II.

elles les différentes sciences pour les harmoniser dans l'unité. Mais la Philosophie ne ramène les sciences qu'à une unité purement rationnelle, l'unité réelle ne se trouve que dans le sein de l'idée suprême, c'est-à-dire de Dieu, d'où il résulte que la science de Dieu, la Théologie, est la science générale, qui dirige, coordonne, vivifie toutes les autres.

La Théologie est la science générale dans le même sens que les Métaphysiciens chrétiens ont dit que Dieu est l'Être universel. Dieu n'est pas l'être universel en ce sens que tous les êtres ne sont que des modifications de la substance divine, mais en ce sens qu'il possède d'une manière éminente toutes les perfections des êtres qui n'existent que par lui. De même, la Théologie n'est pas la science générale en ce sens que toutes les sciences ne sont que ses modifications, mais parce qu'elle seule contient la vérité des vérités, la lumière des lumières, le principe universel d'explication et d'unité, c'est-à-dire la connaissance de Dieu.

Les connaissances humaines se composent de deux éléments, les *faits* et les *idées*. Les faits, qui se réfèrent de toute nécessité à quelque chose de supérieur à eux, sont dans la nature ce qu'est dans la musique l'harmonie, laquelle se réfère à la mélodie qui en est l'âme. Les idées sont une mélodie essentiellement expressive, qui donne aux faits leur signification, et qui n'est elle-même qu'une suite de variations sublimes sur un motif infini. La Théologie, ainsi que toute science, possède ce double élément. Les vérités révélées sont les faits dont la science chrétienne dégage l'idée qui n'est autre que ce que saint Paul appelle « le mystère du Père et du Christ-Jésus [1]. »

La simple connaissance des vérités révélées ne constitue donc pas la science théologique, autrement tous les chrétiens seraient théologiens ; la notion de la Théologie, comme science, implique, outre la connaissance de la Révélation, le travail de l'esprit humain sur les vérités révélées. Ce travail s'exerce d'abord sur la Révélation elle-même dont il faut défendre l'existence et la vérité contre les attaques de la fausse science. Tel est l'objet de la *Théologie apologétique* qui sert comme de préambule à la *théologie*.

[1] In agnitionem mysterii Dei, Patris et Christi Jesu (*Colos.* ii, 2).

La Révélation ainsi démontrée vraie, il faut exposer dans leur ordre systématique les vérités qu'elle renferme, et c'est ce qui constitue la *Théologie scolastique*.

En se révélant à l'homme, Dieu ne s'adresse pas seulement à son intelligence ; il parle à son cœur et à sa volonté ; la vérité révélée s'impose à l'esprit comme dogme, à la volonté comme règle morale, au cœur comme satisfaction de ses besoins.

La Théologie se divise ainsi en trois parties correspondantes aux trois aspects de la vérité révélée ; elle est à la fois *dogmatique*, *morale*, *liturgique*.

Mais, ainsi que nous l'avons dit, la Théologie n'est pas une science isolée, sans rapport avec les autres ordres de connaissances ; c'est la science générale, qui dirige et coordonne les autres, qui renferme le principe universel d'explication. Il en résulte un nouvel aspect de la science théologique, qui constitue, ce que nous pourrions appeler la *Théologie philosophique*, attendu que son objet est de montrer le lien qui unit dans les hauteurs de la pensée la vérité révélée et la vérité scientifique.

De même que la Théologie proprement dite, la *Théologie philosophique* peut se diviser en trois parties, *dogmatique*, *morale* et *liturgique*. La première partie, la philosophie du dogme, découvre dans les profondeurs des mystères chrétiens la raison dernière de toutes les choses de ce monde ; la seconde nous montre dans la volonté de Dieu, manifestée par le Verbe-Jésus, la racine de tous les devoirs, et par conséquent le fondement de la morale individuelle et sociale ; la troisième nous initie aux merveilleuses harmonies des sacrements avec les besoins du cœur humain.

C'est la *Théologie dans ses rapports avec la Philosophie* qui formera l'objet de ces*Conférences*; nous nous bornerons à la partie dogmatique et morale, la partie liturgique nous fournira plus tard le sujet d'une étude pleine d'intérêt [1].

[1] L'évêque de Perpignan n'a rempli qu'une partie de sa promesse dans les deux traités sur l'*Eucharistie* et la *Pénitence*, mais il se proposait de compléter l'œuvre commencée en publiant un traité semblable sur chaque sacrement.

La partie dogmatique fournira les principes essentiels de la Métaphysique chrétienne : la notion du Dieu vrai et réel ; la notion du monde tel qu'il est sorti des mains de Dieu ; la notion de l'homme ; et enfin l'idée du Verbe-Christ où se trouvent résumées dans leur perfection surnaturelle toutes les œuvres divines.

Si la partie *dogmatique* nous fait connaître la pensée de Dieu, la partie *morale* nous initie à sa volonté. La volonté de Dieu considérée dans son essence, c'est *la loi éternelle* ; qui manifestée aux hommes par le Verbe-Christ, comme règle fondamentale de leurs actions, devient ainsi la *loi naturelle*, qui appliquée aux divers besoins de la société, devient la *loi positive* ; d'où un triple aspect sous lequel nous envisageons la volonté de Dieu, ou la Loi ; dans son essence ; dans sa manifestation primitive et nécessaire ; dans sa manifestation sociale.

Au début et au terme de ces investigations, c'est Dieu qui se montrera à nous ; il nous suivra, dans tous les développements qui uniront ces deux points extrêmes, comme la colonne lumineuse, qui guidait le peuple de Dieu dans le désert.

Ire Conférence

Notion de Dieu.

Tout ce que la foi enseigne sur Dieu est renfermé dans l'*Ancien Testament*, dans le *Nouveau Testament*, dans le *Symbole des Apôtres* et dans les *Traditions*, interprétées par l'Église.

Notre objet n'est pas d'exposer cet enseignement, que nous supposons connu, mais de l'expliquer, de le développer, en montrant que seul il donne une notion rationnelle et complète de Dieu.

En abordant ce sujet, il est nécessaire de signaler deux excès opposés dans lesquels sont tombés un très-grand nombre de penseurs qui ont cherché à se rendre compte de la *notion de Dieu* :

1° Les uns, tourmentés par un orgueil ambitieux, ont prétendu que l'*idée de Dieu* était parfaitement claire et évidente en elle-même, et qu'elle ne renfermait ni ombre ni mystère. Cette erreur professée par plusieurs philosophes de l'antiquité,

dans l'Inde en particulier, a été renouvelée dans le Christianisme, dès le commencement, par les Gnostiques, et, dans les temps modernes, par tous les philosophes Théistes, les Ontologistes en particulier, qui n'ont pas cherché à rattacher leurs spéculations sur Dieu à la Révélation, supposant que Dieu peut être connu *directement* de nous comme il l'est par la Révélation, qu'il ne renferme pour notre esprit aucune espèce d'obscurité.

2° D'un autre côté, quelques Philosophes ont soutenu que nous n'avions aucune notion réelle de Dieu, qui est vraiment, suivant le langage des Écritures, un Dieu caché, *Vere tu es Deus absconditus*[1]. Selon eux, tous les noms par lesquels nous désignons Dieu n'expriment aucune réalité, sauf quelques termes consacrés par l'Écriture. Tel fut entre autres le sentiment de Pascal[2].

Les Théologiens catholiques ont constamment réprouvé ces deux erreurs. Dans les premiers siècles comme dans les suivants, ils ont soutenu d'une part que rien n'était plus certain, plus clair, plus naturel que la connaissance de Dieu ; d'autre part ils ont établi son éternelle incompréhensibilité.

Les Pères distinguent deux sortes d'incompréhensibilités ; l'incompréhensibilité absolue, et l'incompréhensibilité relative. Par la première, il faut entendre ce qui fait que Dieu ne peut être compris par rien de créé, par la raison qu'il n'y a aucune proportion entre le fini, sujet de la connaissance, et l'infini, qui en est l'objet. Par incompréhensibilité relative, il faut entendre celle qui n'existe que par l'homme dans son état actuel où il ne peut connaître la vérité qu'à travers le voile obscur des symboles et les formes du langage humain ; ce qui, au fond ne l'empêche pas de la connaître, et peut même servir à l'élever dès ici-bas, à une connaissance plus claire quoique non permanente. Ceci se comprendra mieux par une comparaison.

Supposons que le disque du soleil soit voilé pour nous à

[1] Isaïe, xlv, 15.

[2] Voir ses *Pensées*, *préface* de la 2e partie, t. II, p. 114 ; édit. Faugère, 1844. — Voir aussi S. Denys l'Aréop. *Des noms divins*, c. I, p. 341 ; traduct. Darboy, Paris, 1847. — *Patr. grecque*, t. III, p. 587.

moitié par un nuage ou quelque autre chose que ce soit, notre œil peut voir la moitié cachée aussi bien que l'autre, mais il en est empêché par l'obstacle. De même, quand nous contemplons Dieu des yeux de l'intelligence, il ne se montre à nous qu'en partie, et cette partie même ne nous est montrée qu'à travers un voile ; de sorte que si Dieu ne nous est pas parfaitement connu, cela ne vient pas de lui car Dieu est lumière, mais d'une part des limites naturelles de notre esprit et d'autre part des ténèbres que le péché a répandues dans notre horizon intellectuel et qui laissent à peine quelques rayons de la vérité arriver jusqu'à nous.

Or cette incapacité n'existe en l'homme que dans son état présent.

En effet la foi nous apprend qu'au moment de la mort il s'opère un changement complet, radical de notre mode de connaissance ; ce changement, qui a lieu pour les élus se nomme *vision intuitive*. — Les divers Ontologistes ont le tort de vouloir donner à l'homme cette *intuition* en cette vie.

Plusieurs Pères ont cherché à expliquer cette incompréhensibilité de Dieu par rapport à nous dans notre état présent, et voici à peu près de quelle manière.

1° Ils ont dit qu'en général lorsque nous parlons de Dieu nos expressions sont impropres ; mais que cependant, comme le langage humain correspond à quelque chose de vrai, même en parlant de Dieu, il a, par rapport à ce grand objet de notre connaissance, une signification symbolique, énigmatique, figurative. De même que, lorsqu'on nous propose une énigme, notre esprit y découvre à l'instant un sens quelconque, lequel se lie, il est vrai, avec un sens ultérieur et plus intime caché sous l'écorce d'un sens plus grossier et plus apparent, qui de prime abord saute aux yeux. Ces Pères s'appuient sur les paroles : *Nous voyons en énigme*, de l'apôtre[1].

2° Les Pères ont dit encore que nous connaissions Dieu par ses ouvrages et non en lui-même. Nous connaissons Dieu dans ses œuvres par voie de réflexion, car la création tout entière n'est qu'une grande image du monde invisible, une révélation des perfections et des attributs de Dieu. Mais nous ne le con-

[1] Videmus nunc per speculum in ænigmate (I. Cor., XIII, 12).

naissons pas en lui-même, dans sa nature et sa substance, par voie d'intuition claire et immédiate : *Maintenant nous voyons par le moyen d'un miroir*[1].

3° D'autres encore ont dit que pour comprendre Dieu il fallait s'en rapprocher par voie d'ignorance et de négation, et non par voie d'affirmation et de science. Ils voulaient dire par là qu'il est plus facile de comprendre ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est, c'est-à-dire que ces Pères quand ils se livraient à la contemplation de Dieu, saisis d'un sentiment indéfinissable et accablant à la vue de tant de grandeurs, ne trouvaient ni dans le langage ni dans les pensées de l'homme rien qui pût exprimer tant soit peu ce qu'ils sentaient. En effet, Dieu qui s'est défini « *Je suis celui qui suis*[2] » ne peut évidemment être exprimé en langage humain, car ce langage essentiellement relatif à ce monde contingent, qui n'a qu'un être d'emprunt, un faux être, comme dit Fénelon, plutôt qu'un être véritable, est nécessairement insuffisant, inexact, faux même, quand il s'agit d'exprimer l'être infini et par excellence.

De là cette série d'affirmations et de négations que les Pères ont réunies en parlant de Dieu : « Dieu est la forme des êtres et » il n'a point de forme, il est la substance universelle qui sup- » porte ces formes et il n'a point de substance. » Ce qui ne veut dire autre chose dans la pensée de ces Pères, si ce n'est que Dieu renferme toute réalité sous un mode infiniment supérieur à tout ce qui existe réellement et à tout ce que nous pouvons concevoir et exprimer ; qu'il est au-dessus de tout non *per affirmationem aut negationem*, mais *per superlationem*[3]. Cette manière d'envisager Dieu produit le même résultat : de là ces expressions des mêmes Pères *super esse*, *super essentia*[4]. — On peut lire les mêmes expressions dans le *Parménide* de Platon[5].

Quand nous voulons nous former une idée de quelque objet nous appliquons à cet objet particulier l'idée générale de l'Etre

[1] Videmus nunc per speculum (I *Cor.* xiii, 12).
[2] Ego sum qui sum (*Exod.* iii, 14).
[3] Dans les divers pères.
[4] S. Denys l'Aréopagite, *De divinis nominibus* ; dans *Patr. grecque*, t. iii.
[5] Voir Platon, le *Parménide*, t. xi, p. 3 ; édit. Cousin.

c'est-à-dire que nous circonscrivons dans certaines limites l'idée absolue de l'Être, car l'idée d'un être particulier n'est que l'idée de l'Être absolu circonscrite. Otez cette circonscription il ne nous reste que l'idée absolue de l'Etre, c'est-à-dire de Dieu, l'Etre infini.

Ainsi l'idée par laquelle vous connaissez chaque chose, par laquelle vous concevez toute vérité, bien loin d'emprunter la lumière qui la rend intelligible à quoi que ce soit, la communique au contraire à tout ce qui est ou peut être l'objet de la connaissance. Cette conception de haute philosophie a été développée par plusieurs Pères : S. Denis, S. Augustin, Origène.

L'idée de Dieu, quoique incompréhensible, est donc l'idée constitutive de l'intelligence humaine. On peut se la représenter comme un centre lumineux d'où émanent sans cesse les rayons de lumière qui éclairent toute chose. *Dieu*, dit l'Écriture, *habite une lumière inaccessible*[1], par conséquent ténébreuse pour nous. Plusieurs philosophes chrétiens, même parmi les Pères, n'ont pas craint de l'appeler *une obscurité lumineuse*. En effet en examinant l'idée principale, l'idée universelle, source de toutes les autres idées, nous avons reconnu qu'elle était un mélange d'obscurité et de lumière. C'est là la racine de ce dualisme de lumière et de ténèbres, qui se répand sur toute la série des connaissances humaines.

La raison de ce dualisme universel, c'est qu'on ne peut résoudre les questions particulières qu'en les transportant dans des questions générales et que les questions générales viennent elles-mêmes se résumer dans la lumière de Dieu. De sorte que, lorsqu'on l'approfondit, toute question aboutit à l'infini, qui est, avons-nous dit, une lumière inaccessible, un mélange mystérieux de lumière et d'obscurité pour nos faibles regards.

Mais tout en disant que Dieu est une lumière inaccessible, plus ou moins limitée par l'obscurité et tempérée par les ombres, les Théologiens catholiques disent aussi que nous pouvons reculer de plus en plus cette limite, ces ténèbres qui nous empêchent de voir Dieu. Nous sommes assurés que cela s'accomplira dans le ciel. Là nous verrons Dieu *tel qu'il est*[2].

[1] Lucem inhabitat inaccessibilem (I Timot. vi, 16).

[2] Quoniam vidibimus eum sicuti est (I Jean, iii, 2).

face à face[1]. Cependant nous ne le comprendrons pas, mais nous aurons toute l'éternité pour le comprendre ; et de même que l'éternité ne s'épuisera jamais pour nous, la connaissance de Dieu sera toujours pour nous inépuisable, toujours il nous restera quelque chose à découvrir de ses infinies perfections, de sa nature, de son essence[2].

Nous devons donc, pendant que nous sommes sur la terre, purifier notre esprit et notre cœur, pour nous approcher de plus en plus de Dieu, afin que sa lumière ne rencontre en nous ni les ténèbres du péché et des passions, ni celle des préjugés. C'est ce qu'exprime très-bien S. *Hilaire* lorsqu'il dit à un de ses disciples :

« Quoique je sache que vous ne deviez pas arriver, je vous » félicite cependant d'être parti. Nous avons une éternité à » voyager en Dieu malgré la certitude de ne pas arriver, féli» citons-nous cependant d'être partis parce que nous avan» cerons toujours de plus en plus dans la connaissance de l'Être » infini[3]. »

Si maintenant nous considérons comment se développe la notion de Dieu, nous reconnaîtrons que l'homme, mis par la révélation du Verbe-Christ en possession de la notion de Dieu, tâche 1° de se la représenter par des images sensibles, par des statues, des peintures ; c'est ce premier penchant qui porta les hommes à l'idolâtrie. Mais ce mode grossier de représentation de l'idée la plus pure et la plus simple ne satisfait pas l'esprit ; 2° L'homme cherche à s'élever plus haut par le sym-

[1] Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem (I. *Cor.* XIII, 12).

[2] Cette idée du bonheur des Saints ou de la *vue de Dieu* toujours croissante est justifiée par les prières de l'Église et par des passages d'auteurs approuvés. S. *Jean Climaque* dit : « Charitatis hujus finis fine caret, in qua proficere » numquam desistamus, non in hoc præsenti vitæ statu, non in futuro sæculo. » Dum semper *novum tamen cognitionis lumini adjicimus*, quamvis hoc » multis paradoxum videri possit, tamen [illegible] neque intelligentes et cœles» tes quidem, seu angelicas naturas, [illegible] sed gloriam ex » *gloriam*, et *scientiam scientiæ semper addere affirmo*. » (Joan. Clim. *Scala paradisi*, Gradus XXVI, *De discreta discretione* ; dans *Patr. grecque*, t. 88, p. 1067).

[3] Saint Hilaire, dans *Patr. lat.* t. [illegible]

bolisme. Au lieu d'emprunter des images et des expressions à la matière, il les emprunte aux notions qu'il a reçues de Dieu. C'est ainsi que nous voyons dans l'histoire de la philosophie des philosophes se représenter Dieu comme un océan de lumière et l'univers comme un vaste édifice dont Dieu est le support sublime. 3° Après cela viennent des expressions empruntées non plus à des images ou à des symboles, mais à un ordre de choses purement spirituel. Ce sont certaines expressions ou *formules* spirituelles empruntées aux choses humaines, par exemple, quand on parle de la colère de Dieu. Mais on ne s'arrête pas à ces formules, on remonte encore plus haut, et 4° on trouve de ces expressions dégagées de formules, d'images et de symboles, et qui se rapprochent davantage de la nature de Dieu, par exemple : le *bien*, le *beau*, la *puissance*, ou tout autre attribut de Dieu, expressions empruntées à un langage qui n'est pas de ce monde sensible. Arrêtons-nous à ces expressions qui rendent mieux la nature de Dieu.

Ici se présentent deux questions étroitement liées entre elles : 1° Dans quel ordre doivent être classées les idées qu'elles expriment ? 2° Quelle est la nature simple ou complexe de ces idées? On ne peut répondre à ces deux questions que par l'analyse de ces idées même. Comme parmi ces idées il y en a de complexes elles peuvent se ramener à des idées plus simples ; et ce sont ces idées plus simples que l'on doit rechercher avant tout. Or voici le résultat auquel aboutit cette recherche.

1° Ces notions se divisent en attributs imparticipables et attributs participables[1]. Voilà le premier effet de l'analyse appliquée à ces notions ? 2° En la poussant plus loin, on reconnaît que tous les attributs de la 1re classe se réduisent à l'*Infini*; ainsi l'*Eternité* n'est que l'Infini en durée, l'*Immensité* l'Infini en étendue, etc.; 3° Enfin que les attributs de la 2e classe se réduisent à trois : l'*Intelligence*, la *Bonté* et la *Puissance*. Ainsi l'Infini caractérisé par ces trois attributs, voilà une notion de Dieu, au-dessus de toute formule, de toute

[1] Cette division des attributs divisés en incommunicables et communicables est donnée par Burgersdick (1647, par Locke (1751).

Digitized by Google

image et de tout symbole; 4° Enfin la foi chrétienne nous élève encore plus haut en nous montrant ces trois principes attributifs subsistant en *trois Personnes*, distinctes par leurs subsistances, non en nature. C'est là la notion la plus élevée de Dieu qui ait encore été communiquée à l'homme. Les Pères ont dit à ce sujet des choses merveilleuses, empruntées au langage des Séraphins[1].

Les images, les symboles, les formules, les idées, la classification des idées, en trois principaux attributs qui se résument dans l'Infini, et enfin la *Trinité personnelle*, tels sont les six grands degrés d'ascension vers Dieu, les six jours de travail de l'intelligence ici-bas, après lesquels vient le sabbat, le repos éternel de l'esprit[2].

Mgr GERBET.

[1] Voir S. Augustin, *De trinitate*, et ailleurs, *Pat. lat.* t. XLII.

[2] Sur cette question de la connaissance de Dieu et son incompréhensibilité, voyez Thomassin *De Deo*, lib. II, c. 10.

Orthodoxie catholique.

LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN DE M. COUSIN

MIS A L'INDEX

Et établissement d'une Eglise chrétienne

SANS LE CHRIST.

13e ARTICLE [1].

64. — Derniers actes de la Grande Maîtrise de Mgr Frayssinous.

Il y avait 5 ans que Mgr Frayssinous était Grand-Maître de l'enseignement, et nous avons vu comment dans ses discours aux distributions des prix, il parlait avec complaisance et espoir de la jeunesse et de ses bonnes dispositions. Or pendant ce temps c'était cette jeunesse même qui préparait le renversement du Trône et du Christianisme.

Voici comment la dépeint avec vérité un historien contemporain, qui lui-même luttait courageusement contre les fausses doctrines, qui démolissaient la société.

« Ce qui animait en France les têtes ardentes de la jeunesse c'était une fièvre d'opposition générale contre le gouvernement ; la pensée qu'il n'était par en harmonie avec l'esprit nouveau ; le besoin d'activité propre à la jeunesse, qui, mesurant l'importance de sa mission au nombre des années, dont elle voit par la pensée les longues avenues se dérouler devant elle, croit qu'il lui appartient de reconstruire l'édifice social. Elle était atteinte d'un illuminisme libéral auquel l'enseignement de M. Cousin n'avait pas été peut-être tout à fait étranger. Ce professeur éloquent, qui s'était énivré aux sources de la philosophie germanique, avait réussi à transporter dans des imaginations françaises les vagues aspirations vers une perfection chimérique, qui

[1] Voir le dernier article au N° précédent, ci-dessus, p. 47.

Digitized by Google

» travaillaient à cette époque les imaginations allemandes[1]. »

Tel était l'état des esprits et en particulier de la jeunesse qui sortait des écoles de l'Université, ou qui y était encore. On ne voulait plus supporter d'autorité ou de direction ecclésiastique ou royaliste.

Le Grand-Maître ne pouvait plus tenir en sa place, son remplacement était décidé et dans 4 jours cette destitution allait être publiquement déclarée. Or voici avec quelle placidité et quelle assurance Mgr Frayssinous parle le 31 décembre à l'infortuné Charles X, au nom de la jeunesse des écoles :

Sire, au milieu du concert d'hommages et des vœux qui s'élèvent de toutes parts vers le trône de Votre Majesté, qu'il est glorieux pour le *Conseil royal de l'Instruction publique* de pouvoir déposer lui-même à vos pieds, son tribut de respect, d'amour et de dévouement.

Sire, l'année nouvelle va s'ouvrir sous un ciel qui n'est pas sans nuages ; mais il est écrit dans nos livres saints que le Roi dissipe tout mal par son seul regard.

Oui, Sire, la France vous verra tel qu'elle vous a vu depuis votre avénement à la couronne. Toujours vous serez pour elle ce prince qui met son bonheur dans le bonheur de tous, sa force dans sa justice, sa politique dans sa loyauté, sa religion dans sa fidélité aux engagements qu'il a pris, comme chrétien et comme roi, au pied des autels ; un prince enfin qui compterait en quelque sorte pour rien un des plus beaux diadèmes de la terre, si, monarque de trente millions de sujets, il n'en était pas en même temps le bienfaiteur et le père.

Plus que jamais, Sire, tous les cœurs se tournent vers la Royauté, comme vers la source des hautes et sages pensées ; plus que jamais la France sent combien l'auguste race de ses rois est nécessaire à son repos, à sa prospérité au dedans, à sa considération au dehors, au maintien de ses lois fondamentales, et à cette liberté qu'on chercherait en vain hors de ce qui est légitime.

Pour nous, Sire, animés de ces sentiments, nous avons mis nos soins à les faire pénétrer dans l'âme de la jeunesse qui nous est confiée, à cultiver en elle ces germes de talent et de vertus, qui, développés, mûris par le temps, deviendront le soutien et l'honneur de la religion, du trône et de la patrie[2].

Voilà la confiance du Grand-Maître dans cette jeunesse qu'il avait élevée, et dans deux ans elle va renverser ce trône, dont elle est le soutien, dit le Grand-Maître.

[1] M. Nettement, *Hist. de la Restauration*, l. IX, c. 1, t. V, p. 287, in-8°, Paris, 1866. — Voir du même, *Hist. de la Littérature sous la Restauration*, t. II, p. 318-346.

[2] *Vie*, t. II, p. 620.

Digitized by Google

1828.

65. — Mgr Frayssinous quitte la Grande Maîtrise, et reste Ministre des affaires ecclésiastiques. — Il prépare l'expulsion des Jésuites.

Le ministère de Villèle, qui était venu à bout d'aliéner du roi et de soulever contre lui-même libéraux et royalistes, tombe et un nouveau ministère, celui de M. Martignac est élu à sa place, par ordonnance du 4 janvier ; il se compose de :

Martignac, à l'intérieur ;
Portalis, à la justice ;
Ferronays, aux affaires étrangères ;
De Caux, à la guerre ;
Roy, aux finances ;
Saint-Criq, au commerce ;
Chabrol, à la marine ;
De Vatisménil, à l'Instruction publique.
Frayssinous, aux affaires ecclésiastiques.

L'historien de ce dernier assure que c'est sur ses conseils et ceux de M. de Chabrol, que ce ministère fut formé [1].

Dès le 20 janvier, une commission est nommée, à l'effet d'*assurer dans toutes les écoles Ecclésiastiques secondaires l'exécution des lois du Royaume*, ce qui veut dire l'exclusion des jésuites de tout enseignement. Cette commission, composée de 9 membres dont font partie Mgr de Quélen et Mgr Feutrier, demande à Mgr Frayssinous de lui fournir un Rapport sur l'état actuel des choses, et le Ministre, par lettres du 12 et du 13 février, adresse à tous les évêques le questionnaire suivant :

Quel est le nombre des élèves ecclésiastiques exemptés du paiement de la rétribution universitaire, et placés soit dans les collèges ou collèges mixtes, qui ont passé dans le grand séminaire, en 1823, 1824, 1825, 1826, 1827? — Combien compte-t-on, dans tout le diocèse, d'élèves préparés par les curés pour les séminaires ? — Combien de succursales vacantes pendant l'année entière 1827 ? — Combien de vicariats légalement établis, et qui n'ont point été occupés en 1827 ? — En combien d'années, d'après les ordinations des cinq années précédentes, peut-on espérer de compléter le nombre des prêtres nécessaires au service du diocèse ?

Combien d'élèves payans, et combien admis gratuitement ? — Quel est le taux de la pension au maximum et au minimum ? — Reçoit-on des externes ?

[1] *Vie*, t. II, p. 621.

Digitized by Google

— Combien y a-t-il d'externes ? — En quelle classe les élèves sont-ils admis ? — En reçoit-on à tout âge ? — Conservent-ils les vêtements ordinaires ? — Portent-ils un vêtement uniforme ? — Est-ce la soutane ?

La direction de l'établissement et de l'enseignement est-elle confiée à des prêtres séculiers ? à des laïques ? à des ecclésiastiques faisant partie d'une Congrégation ? — Dans ce dernier cas, quelle est la Congrégation à laquelle appartiennent ces ecclésiastiques ? — Quel est le nombre des directeurs et professeurs de l'établissement ? — Quelle est la nature de l'enseignement ? — Quel est le nombre et la division des classes tant pour les lettres que pour les sciences ? — Fait-on des études telles que les élèves puissent immédiatement obtenir des grades dans l'Université ? — La musique, la danse ou l'escrime sont-elles enseignées ? — Quels sont les revenus fixes de l'établissement ? ses ressources éventuelles ? — Combien d'élèves sortis de ladite école secondaire, et qui ont passé au grand séminaire, en 1823, 1824, 1825, 1826 et 1827 [1].

Tel est le dernier acte de Mgr Frayssinous comme Ministre ; c'était, comme on le voit, la plus dûre inquisition exercée contre l'enseignement Ecclésiastique ; c'était retirer aux évêques le droit d'enseigner ; c'était ériger les laïques en prêtres ; c'était constituer l'Etat Pontife et Pape.

Aussi la plupart des évêques ne voulurent pas répondre à cette circulaire, et tous les journaux s'élevèrent contre cet acte inqualifiable.

Alors, le rouge monta à la figure du Prélat, et le 3 mars, il donna sa démission de Ministre des affaires Ecclésiastiques.

Mais comme jusqu'à la fin il devait influer sur ce qui se fit de mal à cette époque, c'est sur son indication que Mgr Feutrier, évêque de Beauvais, fut nomme à sa place Ministre des affaires ecclésiastiques ; c'était se continuer lui-même. De plus il est nommé Ministre d'état et membre du Conseil privé, puis il est fait Commandeur des ordres du roi, c'est-à-dire membre du grand ordre du St-Esprit.

Il avait alors 62 ans. « Son ambition se borna alors, dit son » historien, à faire construire une petite maison de retraite » dans le parc d'Issy, pour y passer tranquillement le reste » de ses jours [2]. »

Mais il en fut autrement.

[1] *Vie*, p. 628.
[2] *Vie*, p. 430.

Digitized by Google

66. — Ordonnances du 16 juin contre les Jésuites et contre les évêques. — Part que Mgr de Frayssinous prit à ces décisions.

Les haines accumulées contre les jésuites et le clergé reçurent une grande satisfaction. « Le 16 juin parurent deux ordonnances, l'une, signée *Portalis*, soumettait au régime de » l'Université huit collèges tenus par les jésuites et elle dispo- » sait que, désormais, nul ne pourrait être chargé soit de la » direction, soit de l'enseignement, dans les maisons d'éduca- » tion dépendantes de l'Université, ou dans les écoles secon- » daires ecclésiastiques, s'il n'affirmait par écrit qu'il n'ap- » partenait à aucune Congrégation religieuse légalement re- » connue en France.

» La seconde, signée de Mgr *Feutrier*, ministre des affaires » ecclésiastiques, fixait le nombre des élèves des écoles secon- » daires ecclésiastiques, pour toute la France, à 20,000. Nul » externe ne devait être reçu dans ces écoles ; après l'âge de » 14 ans tous les élèves devaient porter l'habit ecclésiastique. » 8,000 bourses de 150 fr. chacune étaient créées pour les » écoles ecclésiastiques [1]. »

Voilà où avait abouti le fameux discours où Mgr de Frayssinous, sans l'assentiment de ses collègues, sortant du droit commun ne reconnaissant que des français en France, avait reconnu que 8 établissements étaient dirigés *par des Jésuites* [2].

Le Prélat, repentant et confus, explique dans un *mémoire* assez long publié par son historien, la part qu'il a prise à cette attaque contre la religion. Il y dit :

« A compter du lundi 2 juin jusqu'au 14 inclusivement j'ai » été appelé cinq fois chez le roi à Saint-Cloud [3]. » Or qu'est-ce qui s'y passa. Charles X, l'homme essentiellement chrétien, demanda s'il pouvait légitimement signer les ordonnances. C'était le point essentiel. C'était un cas de conscience, il en demandait la solution à qui de droit.

L'opinion du Prélat est manifestée en ces termes :

[1] *Histoire de France*, de M. Laurentie, t. VIII, p. 286.
[2] Voir ci-dessus, p. 47.
[3] *Vie*, p. 633.

« Je l'avoue, pour rien au monde, je ne voudrais contresigner » une pareille ordonnance, je n'aurais pas le courage de me » perdre à jamais dans l'esprit du clergé et des gens de bien [1]. »

Pauvre crainte et non prévue dans les livres de morale. Mais cette assertion est annulée par la déclaration suivante :

« Pour mettre toute sincérité dans mes discours je devais » dire *que le Roi était juge* de ce que pouvait commander le » bien de l'État ; que de choses, d'ailleurs très-fâcheuses, et » d'un très-mauvais effet, pouvaient être excusées par la né- » cessité d'éviter de plus grands maux ; que c'était là une » question de haute politique qu'il ne *m'appartenait pas de » décider* [2]. »

Naturellement cette réponse ambiguë ne pouvait satisfaire la conscience de Charles X. Aussi demanda-t-il l'avis d'une réunion d'ecclésiastiques qu'il désigna ; et le 6 juin, Mgr de Quelen, archevêque de Paris, le cardinal Cheverus, archevêque de Bordeaux, l'abbé Desjardins, vicaire général de Paris, se joignirent à Mgr Frayssinous pour délibérer sur cette ordonnance, et le résultat de la délibération fut à l'unanimité :

« 1° Que l'ordonnance nous paraissait avoir plus d'inconvé- » nients que d'avantages ;

» 2° Qu'aucun de nous ne voudrait prendre sur soi de la con- » tresigner ;

» 3° Que le Roi voyait les choses *de plus haut* que nous ; » qu'il était *juge*, par la qualité de roi, de la position politique » de son gouvernement ; que si pour des motifs puisés *dans » un ordre supérieur*, dans la nécessité, il croyait devoir » prendre cette mesure, *nous n'oserions prononcer qu'elle » est condamnable* [3]. »

Il est dit dans l'Écriture :

« Les lèvres du Prêtre garderont la science, et c'est à sa » bouche que les peuples demanderont la loi, parce qu'il est » l'ange du Seigneur des armées [4]. »

[1] *Vie*, p. 635.
[2] *Vie*, p. 639.
[3] *Vie*, p. 640.
[4] Labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirent de ore ejus, quia Angelus Domini exercituum est (Malachie, II, 7).

Digitized by Google

Et voilà 4 docteurs en Israël qui refusent de répondre. C'est là qu'aboutit forcément le Gallicanisme. Aussi, le 14, deux jours avant l'ordonnance, le Prélat dit encore :

« Nous étions consultés comme *moralistes* ; nous n'avions » *pas le droit* d'imposer au Roi nos vues *politiques* comme » règle de conscience ; nous avons dû le reconnaître *pour* » *juge* dans les choses de son ressort, en qualité de chef su- » prême de l'Etat ». plus j'ai réfléchi sur la décision, plus je » l'ai trouvée exacte, si bien que je me croirai *criminel* de » l'avoir aggravée... Mon opinion, telle que je l'ai émise, je la » soutiendrais en tout lieu, bien sûr d'avoir pour moi tout ce » qu'il y a de *moralistes* éclairés[1].

Qu'on le remarque ni Prélats ni Roi n'ont même la pensée de recourir au Vicaire du Christ qui répond toujours à ceux qui l'interrogent, au Pontife de Rome. La Société chrétienne si fortement et si divinement organisée par le Christ n'existait plus pour eux. Tous, prêtres et laïques, s'étaient établis dans cette *Religion naturelle* enseignée dans les chaires et dans les classes, où le nom du Christ n'est pas même prononcé. Et l'on voit où Prélats et Laïques en sont arrivés.

Mgr Frayssinous avait dans son livre doctrinal *Les vrais principes de l'Eglise gallicane*, mis le Roi en dehors du Pape, et quand le Roi est embarrassé, qu'on nous passe cette expression, il le laisse danser tout seul.

Il faut le dire, Mgr Feutrier, résista longtemps. « Non, sire, » disait-il au Roi, je ne puis signer un acte qui répugne à la » conscience de Mgr d'Hermopolis, pas plus que lui je ne » mettrai ma signature au bas de l'ordonnance[2]. »

Mais d'autre part, Mgr Frayssinous et les autres Prélats avaient décidé que le Roi était *juge* sur cette question, et Mgr Feutrier signa.

On assure que l'infortuné Prélat en mourut de regret.

Mgr Frayssinous lui-même eut des remords, et dans une note composée à cette époque, et que nous avons déjà mentionnée[3], il allègue qu'il ne pouvait changer, ou réformer tout

[1] *Vie*, t. II, p. 644, 645.
[2] *Vie*, p. 644.
[3] Voir *Annales*, t. XIII, p. 355.

Digitized by Google

d'un coup le corps enseignant. Comme nous l'avons dit ce n'étaient pas les personnes qu'il fallait changer, c'étaient les méthodes. Il ne fallait pas continuer à ne faire fréquenter à la jeunesse que des auteurs païens et républicains ; il ne fallait pas lui enseigner cette Religion naturelle qui venait de faire tant d'apostats, ni lui donner pour principe de croyance sa Raison et son Sentiment. Ce qui est le fond des *Conférences* du Prélat, disséminées partout.

A. BONNETTY.

Digitized by Google

Littérature catholique.

ÉNUMÉRATION DE TOUS LES OUVRAGES DE FÉNELON

QUI ENTRENT DANS SES ŒUVRES COMPLÈTES.

PRÉCÉDÉES DE SON *HISTOIRE LITTÉRAIRE*

Par M. * (l'abbé GOSSELIN),**

Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice.

2e ARTICLE [1].

TOME V

Comprenant 738 pages. — 1852.

79. Instruction pastorale sur le livre intitulé : *Justification du silence respectueux.*

Du 1er juillet 1708 ; âgé de 57 ans.

80. Lettre sur l'infaillibilité de l'Eglise touchant les textes dogmatiques, où il répond aux principales objections.

Composée et publiée en 1709.

81. Mandement et instruction pastorale pour la réception de la *Constitution Unigenitus* de N. S. P. le pape Clément XI du 8 septembre 1713, qui condamne le livre des *Réflexions morales* du P. Quesnel *sur le Nouveau Testament* et 101 propositions qui en sont extraites, suivi de la *Constitution*.

Du 29 juin 1714 (*latin-français*) ; — âgé de 63 ans.

82. Mandement pour la réception de cette même Constitution *Unigenitus* pour le clergé et le peuple de son diocèse, soumis à sa Majesté impériale.

Mêmes dates.

Dissertationes de Jansenismi controversia spectantes.

83. 1a *De Ecclesiæ infaillibilitate circa textus dogmaticos, occasione libelli cui titulus : Via pacis, seu status controversiæ inter theologos Lovanienses, ad card. Gabrielli.*

Ecrite en 1702 ; publiée en 1823 ; — âgé de 51 ans.

[1] Voir le 1er article au No précédent, ci-dessus, p. 35.

84. 2a *Dissertatio de nova quadam fidei professione circa Jansenii condemnationem.*

Ecrite en 1713 ; publiée en 1823 ; âgé de 62 ans.

85. 3a *Dissertatio de physicâ præmotione Thomistarum, scilicet in quo precise differant hæc præmotio et Jansenianorum delectatio invincibilis.*

Mêmes dates.

86. 4a *Dissertatio de generali præfatione patrum Benedictinorum in Novissimam S. Augustini operum editionem, epistola ad ***.*

Composée en 1710 ; publiée en 1823 ; — âgé de 59 ans.

87. Instruction pastorale en forme de dialogues *sur le système de Jansenius.*

Composée en 1712 ; publiée en 1714, 3 vol. in-12 ; — âgé de 62 ans.

24 *Lettres développant le système de Jansenius.*

88. 1re Lettre, sur ce que l'hérésie qu'on nomme le *Jansénisme,* n'est point un fantôme.

89. 2e Lettre, sur la conformité de Jansénius avec Calvin.

90. 3e Lettre, sur la nécessité partielle, relative, etc., des Jansénistes.

91. 4e Lettre, sur le pouvoir, séparé de l'acte.

92. 5e Lettre, sur le texte de S. Augustin par rapport au système de Jansénius touchant les deux délectations indélibérées.

93. 6e Lettre, continuation du même sujet.

94. 7e Lettre, sur le livre de S. Augustin intitulé : *de la Grâce de Jésus-Christ.*

95. 8e Lettre, sur le livre de S. Augustin : *De la Grâce et du Libre arbitre.*

96. 9e Lettre, sur le livre de S. Augustin : *de la Correction et de la Grâce,* pour expliquer le secours que S. Augustin nomme *quo.*

97. 10e Lettre, continuation du même sujet.

98. 11e Lettre, continuation du même sujet.

99. 12e Lettre, sur la volonté conditionnelle en vertu de laquelle Dieu rend le salut possible à tous les hommes, par des grâces suffisantes.

100. 13e Lettre, continuation du même sujet.

Digitized by Google

101. 14e Lettre, sur la prémotion des Thomistes.

102. 15e Lettre, continuation du même sujet.

103. 16e Lettre, sur l'accord de la grâce avec la liberté.

104. 17e Lettre, sur la nouveauté du système de Jansénius, qui n'a aucune apparence de traditions.

105. 18e Lettre, continuation du même sujet.

106. 19e Lettre, explication des conséquences du système de Jansénius contre les bonnes mœurs.

107. 20e Lettre, continuation du même sujet.

108. 21e Lettre, maximes de Jansénius sur les tentations.

109. 22e Lettre, renversement des bonnes mœurs dans le système le plus mitigé des deux délectations invincibles.

110. 23e Lettre, comparaison du système de Jansénius avec celui d'Epicure.

111. 24e Lettre, récapitulation des lettres précédentes et conclusion.

Datées du 1er janvier 1714. — Agé de 63 ans.

112. Ordonnance et instruction pastorale portant condamnation d'un livre intitulé : *Theologia dogmatica et moralis ad usum seminarii Catalaunensis.*

Théologie composée par Hubert, docteur de Sorbonne et publiée en 1707 — Mandement rédigé en 1711, publié en 1722; — âgé de 60 ans.

IIe CLASSE. — OUVRAGES DE MORALE ET DE SPIRITUALITÉ.

113. *De l'éducation des filles.*

Premier ouvrage de Fénelon, publié en 1687 ; 2e édit. 1696 ; — âgé de 36 ans.

114. Avis à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille.

Publié en 1715 ; après sa mort.

Sermons et entretiens sur divers sujets.

115. *Discours* prononcé au sacre de l'Electeur de Cologne (Jos.-Clém. de Bavière, archevêque de Cologne).

Prononcé le 1er mai 1707, publié en 1718 et 1722 ; âgé de 56 ans.

116. Sermon pour la fête de l'Epiphanie sur la vocation des Gentils.

Prononcé le 6 janvier 1685 ; âgé de 34 ans.

117. Sermon pour le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, sur le bon usage qu'elle a fait de la vie et de la mort.

Digitized by Google

118. Sermon pour la fête de saint Bernard ; sa vie solitaire et sa vie apostolique.

119. Sermon pour la fête de sainte Thérèse, sur l'ardeur et les effets de son amour envers Dieu.

120. Sermon pour la fête d'un martyr, sur leur exemple et sur le culte qui leur est dû.

121. Sermon pour la profession religieuse d'une nouvelle convertie.

122. Entretien sur la prière.

123. Entretien sur les caractères de la véritable et solide piété.

124. Entretien sur les avantages et les devoirs de la vie religieuse.

Opuscules de diverses époques.

125. Plans de 16 sermons sur divers sujets, et de deux panégyriques.

Avec *fac-simile* du plan du discours du 2e Dimanche de Carême, en quoi consiste le vrai bonheur.

126. Lettres sur divers points de spiritualité : 1° sur la fréquente communion ; — 2° sur le fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; — 3° sur la direction.

Composées et publiées en divers temps.

TOME VI

Comprenant 723 pages. — 1852.

Suite des ouvrages de morale et de spiritualité.

127. Manuel de piété. De la prière.

128. Précis des moyens pour arriver à la perfection.

Extraits de deux lettres.

129. Prières du matin et prières du soir.

130. Explication de la messe.

131. Instructions sur les sacrements.

132. Réflexions saintes pour tous les jours du mois.

133. 24 Méditations sur divers sujets, tirées de l'Ecriture sainte.

134. Méditations pour un malade.

135. Entretiens affectifs pour les principales fêtes de l'année.

Digitized by Google

136. 41 Instructions et avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne.

Opuscules composés et publiés en divers temps.

IIIe CLASSE. — RECUEIL DE MANDEMENTS.

137. Mandement pour le Jubilé de l'année sainte 1701.

138. Mandements pour les Carêmes de 1704, — 2 pour 1705, — 3 pour 1706, — 3 pour 1707, — 2 pour 1708, — 3 pour 1709, — 2 pour 1710, — 2 pour 1711, — 2 pour 1712, — 1 pour 1713.

139. Mandement qui autorise l'*Institut des Ermites* du diocèse de Cambrai.

1er Novembre 1713 ; âgé de 62 ans.

140. *Mandatum de Rituali edendo.*

20 Août 1707 ; — âgé de 56 ans.

IVe CLASSE. — OUVRAGES DE LITTÉRATURE.

141. Recueil de 36 *fables* composées pour l'éducation de M. le duc de Bourgogne.

Composées et publiées en différents temps.

142. *Dialogues des morts*, composés pour l'éducation de M. le duc de Bourgogne.

Composés et publiés en différents temps.

Voici ce qu'en dit Bossuet, d'après l'abbé Le Dieu.

Il paraît une nouvelle critique de *Télémaque* meilleure que la précédente, où le style, le dessein, et la suite de l'ouvrage, tout enfin est assez bien repris, et dont on ignore l'auteur. Comme j'en faisais la lecture, j'ai dit que j'avais *Sophronime* et les *Dialogues*, que je trouvais d'un style plus supportable que *Télémaque*. « Il est vrai, dit M. de Meaux; mais aussi ce style est » bien plat, et pour les *Dialogues*, ce sont des injures que les interlocuteurs » se disent les uns aux autres[1]. »

143. 9 opuscules divers français et latins, composés pour l'éducation de Mgr le duc de Bourgogne.

144. 5 *fabulosæ narrationes.*

145. 137 *fabulæ selectæ Joannis de La Fontaine in latinum conversæ.*

146. 7 *historiæ.*

Opuscules composés et publiés en différents temps.

A. B.

[1] *Mémoires* de l'abbé Le Dieu *sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, t. II, p. 22.

Digitized by Google

Orthodoxie catholique.

LA THÉOLOGIE ET LA SCIENCE DE LA NATURE.

4e ARTICLE [1].

Le Géocentrisme et l'Eglise.

M. le docteur Barata a écrit :

« La découverte de l'Amérique et du système solaire, l'invention de l'imprimerie, et enfin celle de la boussole et du télescope, agrandissent l'esprit scientifique et renversent de fond en comble le vieil édifice traditionnel. L'héliocentrisme remplaça l'erreur géocentrique. L'Eglise frémit d'indignation; Copernic et Képler sont persécutés; Galilée est condamné; Christophe Colomb est regardé comme un fou. Josué n'avait pas fait son miracle; la Bible se trompait; l'Eglise était faillible; le Christianisme semblait miné par sa base; on croyait que tout le système moral allait crouler à l'instant. Toutefois le monde ne courut aucun danger, et malgré les terreurs, les anathèmes et les craintes de l'Eglise, la morale progressa et la Religion resta debout [2]. »

Aux assertions, presque toutes sans fondement et gratuites qu'on vient de lire, nous opposerons les suivantes, que nous nous efforcerons de défendre.

Le *géocentrisme* n'est point un dogme qui fasse partie de la révélation : L'Ecriture sainte ne l'enseigne pas positivement, l'Eglise ne l'a jamais professé. L'Eglise l'eut-elle enseigné, on ne saurait en tirer un argument contre sa faillibilité. La persécution de Galilée n'eut pas pour motif son système astronomique.

Nous donnons à chacune de ces propositions un court développement.

Les terreurs, les anathèmes et les craintes de l'Eglise sont absolument imaginaires. Et pourquoi l'Eglise se serait-elle effrayée ?

La découverte du système solaire serait-elle par hasard un fait d'un ordre tel qu'il menaçât l'édifice de la révélation chrétienne? Nullement. Cette révélation n'a pas pour objet les

[1] Voir le 3e article au No de mai, t. XIII, p. 391.

[2] *O Instituto*, No cit. p. 270, vol. XXIV, No 10.

théories scientifiques de l'univers; elle ne s'occupe des phénomènes naturels qu'*accidentellement*, c'est-à-dire qu'autant qu'ils ont un rapport plus ou moins prochain avec les vérités religieuses. Toute théorie ou hypothèse quelconque qui ne s'attaque pas au dogme, est parfaitement indifférente au christianisme et à l'Église : Et c'est dans ce sens que la Bible dit que « Dieu a livré le monde aux disputes des hommes [1]. » Le but de la révélation n'est pas de satisfaire la curiosité de l'intelligence humaine; mais de lui enseigner les vérités relatives à l'ordre moral et religieux, nécessaires pour que l'homme accomplisse sa destinée suprême.

Que la terre tourne autour du soleil, ou le soleil autour de la terre, cela est complétement indifférent et étranger à la foi chrétienne. L'Ecriture ne se prononce pas à ce sujet.

En supposant qu'en divers endroits la Bible emploie des expressions qui paraissent autoriser le *géocentrisme*, il n'est pas permis de conclure qu'elle prétend l'inculquer et l'imposer comme un dogme. Ou les hagiographes se sont accommodés à l'opinion générale de leur temps, pour être compris; ou ils ignoraient le véritable système planétaire, sans que à cause de cette ignorance on puisse argumenter contre leur inspiration, parce qu'il n'était pas nécessaire que celle-ci s'étendit à des points entièrement étrangers à la religion, à l'histoire et à la morale.

C'est en tenant compte de ces observations, qu'il faut entendre le passage de Josué [2]. Et qu'on ne s'imagine pas que, *par la substitution de l'héliocentrisme à l'erreur géo-centrique*, on porte atteinte au miracle de Josué : l'effet apparent était le même, et cela suffisait.

La cosmogonie de Moïse semble, il est vrai, favoriser le géocentrisme, parce qu'elle assigne le 4e jour à la création du soleil, la terre existant déjà dès le commencement. Néanmoins il n'est pas impossible, ni même difficile de mettre d'accord Moïse avec l'héliocentrisme. Il suffit d'observer que les paroles du verset 14 et suivants du Ier chapitre de la *Genèse* [3] peuvent

[1] Mundum tradidit disputationi eorum (*Ecclés*. III, 11).

[2] *Josué*, ch. x, 12, 13.

[3] Dixit autem Deus : Fiant luminaria in firmamento cœli, et dividant diem ac noctem, et sint in signa, et tempora, et dies, et annos, ut luceant in fir-

s'interpréter comme signifiant l'apparition du soleil et de la lune relativement à la terre, comme foyers lumineux (*luminaria*) isolés dans l'espace, et propres à éclairer la terre (*ut illuminent terram*) et à servir à mesurer les jours et les ans (*ut sint in signa, et tempora, et dies, et annos*).[1]

De sorte que les expressions que Moïse emploie peuvent, sans violence, être considérées comme équivalentes aux suivantes : — Au commencement du quatrième jour génésiaque, le soleil et la lune, bien qu'ils existassent déjà, n'étaient pas visibles pour la terre comme foyer lumineux, à cause d'un phénomène astronomique quelconque, ou d'un certain état de l'atmosphère terrestre ; c'est seulement à la fin de ce jour que les mêmes astres apparurent tels que nous les voyons aujourd'hui[*].

Et, si l'on nous demande comment le soleil pouvait être caché à la terre dans les trois premiers jours de la création, nous répondons — que, parmi les diverses explications de ce phénomène, nous regardons comme la plus vraisemblable et la plus acceptable celle qui se fonde sur la théorie de la concentration progressive de la photosphère solaire — théorie qui a pour elle l'aspect que présentent les nébuleuses avec leur problème insoluble dans leurs divers états. D'après cette théorie, conçue par les génies grandioses de Herschel et Arago, — la photosphère du soleil serait d'abord répandue dans l'étendue entière de l'espace qui occupe notre système planétaire, enveloppant les orbites de toutes les planètes : tant que durerait cet état, il est évident que le soleil pourrait seulement être vu de la terre comme un corps opaque et non comme un foyer de lumière ; mais, lorsque la photosphère solaire se serait retirée au point de laisser en dehors l'orbite terrestre, le soleil devait apparaître à la terre comme un globe lumineux, doué d'un

mamento cœli, et illuminent terram. Et factum est ita. — Fecitque Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præsset diei, et luminare minus, ut præsset nocti ; et stellas (*Gen.* I, 14-16).

[1] Il était très-naturel que Moïse, s'occupant particulièrement de la terre, dans sa narration, décrivît les divers phénomènes de la création universelle sous un point de vue relatif à notre planète.

mouvement apparent et périodique qui nous sert à mesurer le temps.

L'état d'immersion de la terre dans la photosphère solaire paraît être autorisée par un phénomène géologique : la flore fossile des régions arctiques. On sait que dans le terrain carbonifère ont apparu, sous les latitudes polaires, des restes fossiles des végétaux congénères de ceux qui vivent seulement aujourd'hui dans les régions tropicales, ou au moins dans des climats où les glaces hivernales sont inconnues. Néanmoins, on ne peut douter qu'il y a eu une période où la terre recevait une chaleur approximativement égale dans toute la superficie, aussi bien dans les zones polaires que dans les équatoriales : ce qui s'explique facilement en admettant que la terre circula anciennement dans l'intérieur de la photosphère solaire[1].

Ainsi, de même que l'Écriture n'enseigne pas le géocentrisme, l'Église également ne le professe pas, et ne l'a jamais professé.

Et si nous employons ici l'expression d'Église, nous ne voulons pas parler de ses pasteurs et de ses docteurs, considérés individuellement, comme de simples particuliers ; mais bien du corps collectif et enseignant de l'Église dans l'exercice de son magistère authentique et infaillible.

Il est très-probable, sinon certain, que tous les anciens papes, évêques et écrivains ecclésiastiques ont regardé comme vrai le système appelé de *Ptolomée*. Et pour quel motif devrions-nous prétendre qu'ils ont fait exception à la croyance générale, dans une question qui ne pouvait être résolue que par les lumières naturelles ?

Mais, pour pouvoir affirmer que l'Église a enseigné *ex-professo* la géocentrisme, il faudrait prouver que cette doctrine a été définie et établie comme vérité dogmatique par quelque concile général ou par quelque constitution pontificale. Et où se trouve cette définition ? Nous défions ouvertement tous les anti-infaillibilistes de nous la présenter.

M. Nunez fait observer avec juste raison, que l'infaillibilité de l'Église a pour domaine exclusif les matières qui appartien-

[1] Cfr. Marin de Carranrais, *Études sur les origines*, 2e partie, ch. XVI.

nent *au dépôt de la doctrine révélée* et tout ce qui est nécessaire pour la conservation de ce même dépôt. Il cite à ce propos un passage remarquable du savant *Bergier*, trop connu pour que nous croyons devoir le reproduire ici.

A.-E. NUNEZ.

Traduit du portugais et analysé par l'abbé Th. BLANC,
Curé de Domazan.

Nouvelles et Mélanges.

ITALIE-ROME. — *Ouvrages mis à l'index.*

Par décret de la Congrégation de l'index, du 22 décembre 1876, approuvé, le 17 juillet 1877, ont été condamnés les ouvrages suivants :

Bombelli Rocco : L'infallibilità del romano pontifice ed il Concilio ecumenico Vaticano, dialogo fra un Teologo e un Razionalista, 1872.

— Storia critica dell' origine e svolgimento del dominio temporale dei Papi, scritta su documenti originali ed autentici, 1877.

Catéchisme catholique, Berne, 1876.

L'Eglise et la République avec une préface, par Corentin Guyho, député, Paris.

Causes intérieures de la faiblesse extérieure de l'Eglise, en 1870, Rome.

FRANCE-PARIS. — *Le doctorat de saint François de Sales.*

Nous lisons dans le *Bulletin de saint François de Sales*, publié sous la direction de Mgr de Ségur :

« Une grande nouvelle, bien glorieuse pour notre bienheureux patron et dès lors bien chère au cœur de ses enfants, vient d'être transmise de Rome à Mgr l'évêque d'Annecy. La sacrée congrégation des Rites a fait savoir à Sa Grandeur officiellement, que le Souverain-Pontife, approuvant les travaux fort considérables de la susdite congrégation, relativement aux immortels écrits de saint François de Sales, venait de donner des ordres pour la préparation d'un décret solennel proclamant *Docteur de l'Eglise* saint François de Sales, évêque de Genève. »

La demande de ce titre glorieux, provoquée par Mgr Magnin, évêque d'Annecy (Haute-Savoie) et successeur local de saint François de Sales, a été faite au Saint-Siége en 1870, pendant le Concile du Vatican ; presque tous les évêques présents à Rome, avaient apposé leur signature et peu de jours après, à l'instigation de Mgr l'archevêque de Lyon, le clergé de cette religieuse cité adressa une supplique couverte de signatures. Cette demande fut prise en considération, et la sacrée congrégation des Rites fut aussitôt chargée de traiter cette intéressante cause qui vient de recevoir, après un long et grave examen, une heureuse solution.

Ce précieux decret vient d'être publié. Voilà pourquoi nous nous hâtons d'annoncer un important travail, *d'après de nombreux documents inédits*, sur saint François de Sales, devant former un beau volume grand in-8° illustré, sous le titre de : *Saint François de Sales, apôtre et docteur de l'Eglise*, suivi d'un *Traité* inédit du saint sur l'*Eucharistie*. — Prix : 7 fr. 50, Paris, Vic, rue Cassette, 23; Lyon, Josserand, éditeur, place Bellecour, 3.

Le Directeur-Gérant : A. BONNETTY.

Versailles. — L. RONCE, imprimeur, rue du Potager, 9.

Digitized by Google

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRETIENNE
Numéro 81. — Septembre 1877.

Enseignement catholique.

CONFÉRENCES SUR LA THÉOLOGIE
Dans ses rapports avec la Philosophie

DEUXIÈME CONFÉRENCE [1].

Les preuves de l'existence de Dieu.

En exposant la marche à suivre dans ces Conférences nous avons dit :

1° Qu'il fallait d'abord constater les dogmes révélés par la Tradition, enseigner ces dogmes et les expliquer, et en faire l'application à la plupart des cas et des questions qui peuvent se présenter dans la vie. Car il y a de ces cas et de ces questions dont la solution ne se trouve pas dans les monuments de la Révélation, soit parce qu'ils n'ont point été résolus, soit parce que ces décisions n'ont point été conservées. Or la Tradition nous fait connaître, en même temps que la Révélation, les solutions et les sentences qu'elle a rendues dans les divers temps, sur ces matières, soit d'après la Révélation même, soit de sa propre autorité, comme dépositaire et gardienne de la doctrine.

2° Qu'il fallait joindre ensuite au dogme des considérations ayant pour objet de l'expliquer et de le faire comprendre, autant qu'il est possible, à l'intelligence humaine ; de nous faire passer de l'ordre de simple foi, à l'ordre de conception et de science : considérations qui n'appartiennent point à la Révélation, mais qui ne sont que l'effort légitime de la Raison pour grandir de plus en plus dans la sagesse, dans la connaissance et l'amour de la vérité.

[1] Voir la 1re Conférence au N° précédent ci-dessus p. 185.

3° Enfin l'erreur ayant servi, contrairement à sa nature et à l'intention de ses auteurs, au développement de la vérité, il sera très-utile de joindre une histoire de ces erreurs mêmes à nos considérations sur le dogme. Cette histoire des erreurs opposées au dogme ne sera pas une simple nomenclature chronologique, mais une histoire critique et rationnelle qui aura pour objet d'en montrer la cause, l'essence, la liaison, l'ordre de la génération et du développement de ces diverses erreurs, et enfin le vice fondamental sur lequel elles reposent. Les erreurs opposées au dogme, c'est ce qu'on appelle les *hérésies*.

Par rapport à la première et à la plus grande de toutes les vérités, Dieu, nous avons déjà remarqué que l'article du symbole chrétien, *Credo in Deum*, nous le fait connaître:

1° Comme un être infini dans sa nature ;

2° Comme trine dans ses propriétés et ses personnes ;

3° Enfin comme créateur de tout ce qui n'est pas lui.

Telles sont les trois questions principales que nous avons à examiner sur Dieu.

Quant à la 1re question savoir : *Qu'est-ce que Dieu, considéré en soi et dans sa nature*, nous avons déjà dit que nous ne nous arrêterions pas à constater la tradition de l'Eglise sur ce point, elle est trop connue; mais seulement à developper quelques considérations que nous offrent les annales de l'Eglise sur ce sujet immense. Déjà nous avons vu que les Pères et les Théologiens ont fait remarquer en Dieu deux caractères essentiels, son incompréhensibilité et son évidence : 1° Par rapport à son incompréhensibilité, nous avons dit qu'elle était de deux sortes, absolue et relative; que cette dernière pouvait et devait diminuer dès cette vie par nos efforts, et nous avons indiqué six degrés divers de la connaissance de Dieu :

1° Images corporelles, sensibles; — 2° images incorporelles, empruntées à la nature; — 3° formules spirituelles empruntées aux choses humaines; — 4° formes abstraites et métaphysiques de bonté, de justice, qualités se rapprochant davantage de la nature de Dieu; — 5° attributs, perfections et propriétés de l'Etre divin; — 6° Trinité de personnes.

Comme nous traiterons à part des trois propriétés fonda-

Digitized by Google

mentales constitutives de l'Etre divin, puissance, intelligence, amour, nous n'aurons pas à en parler aujourd'hui. Cependant nous énonçons cette distinction de l'Etre infini et de ses propriétés, tout en commençant, parce qu'elle est nécessaire pour expliquer comment on peut arriver à une démonstration de l'existence de Dieu et quelle est la nature des preuves qui en ont été données jusqu'à présent.

Quand nous avons remarqué que la notion de Dieu n'est que la notion de l'infini, que cette notion renferme celle de ses trois propriétés principales, nous avons dit que parmi ses attributs il y en avait d'incommunicables ou plutôt d'imparticipables et d'autres qui pouvaient être participés par les créatures. Or si nous étudions attentivement les preuves données jusqu'à ce jour de l'existence de Dieu, nous verrons qu'en effet elles partent précisément de cette notion de Dieu et nous y ramènent.

En effet quelles sont ces preuves? on les réduit à trois :

La 1re preuve tirée de l'existence de l'Etre nécessaire, preuve très-ancienne et que l'on retrouve pour le fond dans S. Augustin, S. Anselme, S. Thomas, renouvelée par Clarke et Descartes.

La 2e est tirée de la création de la matière, du mouvement, de l'ordre du monde. Elle consiste à démontrer la nécessité de recourir à un autre être pour y trouver le principe de l'existence et de l'ordre du monde. Cette preuve est plus ancienne encore que la précédente, et très-répandue.

La 3e enfin consiste en preuves morales qui reposent sur le témoignage des hommes, sur les idées d'ordre, de justice, de vérité, de lois inhérentes à la nature et qui ne peuvent venir à l'homme que d'une Intelligence suprême, qui éclaire toutes les intelligences de la même lumière et les nourrit des mêmes vérités.

Or, si nous divisons ces preuves de l'existence de Dieu et toutes les autres qui s'y rattachent comme les attributs de Dieu, en deux classes relatives ou à l'essence ou aux attributs, nous trouverons que la première a pour but de prouver l'existence de Dieu, de l'Etre infini, abstraction faite de ses attributs, et que toutes les autres se rapportent uniquement à ces attributs ou propriétés, puissance, intelligence, amour, qui se manifestent dans la matière, dans l'ordre et le mouvement du

Digitized by Google

monde, et dans les notions d'ordre, de justice et de vérité, qui ont éclairé l'esprit de tous les hommes.

Donc pour avoir une démonstration complète de l'existence de Dieu, il faut unir toutes ces preuves, puisque chacune d'elles ne considère Dieu que sous un point particulier; savoir: la première comme Être infini, immuable, nécessaire, absolu; les autres alternativement sous un seul de ses principaux attributs. Car il est évident que ces dernières, prises isolément, ne prouvent pas l'existence d'un être infini en nature ou en perfections, mais seulement d'un Être supérieur au monde en puissance, en intelligence, etc., tout comme la preuve de l'Etre nécessaire, prise isolément, ne démontre pas l'infinité de ses perfections. Donc l'univers et l'homme ne nous démontrent l'existence de Dieu, qu'autant qu'ils réfléchissent les perfections de l'Etre infini, qu'ils nous ramènent à cette notion ou du moins qu'ils la supposent; et la preuve de l'Être nécessaire ne prouve qu'autant qu'elle part de la notion d'infini et de ses perfections. De sorte que de quelque manière que nous nous y prenions, Dieu même sera la lumière de notre intelligence, qui l'éclairera dans toutes ses opérations; alors même qu'il s'agira de le connaître lui-même. Nous ne pouvons voir Dieu qu'en Dieu[1], le monde qu'à la lumière venue de Dieu, et toujours évidemment en Dieu, parce qu'effectivement, pour me servir de l'expression de quelques pères et des théologiens, Dieu est *le lieu des esprits*, la région lumineuse du vrai, comme le temps et l'espace sont le lieu naturel des corps, la région ténébreuse qu'habite la matière.

Mais en commençant nous sommes arrêtés par une question d'autant plus importante qu'elle se rattache à des controverses qui ont eu lieu dernièrement. *Peut-on démontrer l'existence de Dieu?* Pour répondre à cette question, il faut bien s'entendre sur cette expression, *démonstration*.

Qu'est-ce que la démonstration? Quelles en sont les espèces? 1° La démonstration consiste à partir d'un principe admis pour démontrer une chose contestée en montrant la liaison de cette chose avec le principe. Pour bien comprendre cette notion de la démonstration et de ses diverses espèces, il faut

[1] Quoniam apud te est fons vitæ, et in lumine tuo, videbimus lumen (*Psal.* xxxv, 10).

Digitized by Google

remarquer que l'intelligence humaine se compose de deux éléments, la lumière, et les ténèbres, qui bornent cette lumière. Les notions déjà acquises, forment la partie lumineuse de l'intelligence, sont la lumière même; les ténèbres, qui circonscrivent cette lumiére et forment les limites actuelles de l'intelligence, sont des idées, mais des idées actuellement ou absolument inaccessibles à l'intelligence.

De là, 2° deux genres de démonstration analogues à ces deux éléments constitutifs de l'intelligence humaine. En effet:

1° Ou l'on part d'une idée connue, universelle, d'une vérité-principe, en montrant à l'adversaire que l'idée contestée et obscure pour lui est renfermée dans ce principe. On fait sortir pour lui, de la lumière qu'il voit une lumière qu'il ne voyait pas, et substituant ainsi la lumière aux ténèbres on recule les limites de son entendement. C'est la démonstration *à priori*, la démonstration positive, la plus rigoureuse, la plus lumineuse de toutes.

2° Ou bien on se propose seulement de prouver que l'adversaire est dans l'erreur, et en commençant par supposer un instant que la vérité qu'il conteste est une erreur, on lui fait remarquer qu'il a dans son esprit une foule de vérités auxquelles il croit, et qui n'ont pas des caractères de véracité supérieurs à ceux de la vérité qu'il repousse ; et qu'ainsi, il faut de deux choses l'une, ou qu'il rejette de son esprit ces vérités, ces idées auxquelles il adhère, et qu'ainsi il restreigne encore plus les limites de son intelligence et le nombre de ses idées, ou bien qu'il admette comme vraie l'idée qu'il conteste, puisqu'elle est revêtue de caractères de véracité semblables, afin d'enrichir par là son esprit d'une nouvelle connaissance. Cette espèce de démonstration est négative; elle consiste pour ainsi dire à faire sortir la lumière des ténèbres. Cependant elle a quelquefois un degré de force telle qu'elle équivaut à une démonstration positive ; et telles sont, comme nous le verrons plus tard, les preuves négatives de l'existence de Dieu.

Une autre distinction nécessaire pour bien entendre cette question de la possibilité de démontrer l'existence de Dieu est relative à la notion même que nous avons de Dieu, dans lequel il faut distinguer deux choses comprises dans sa no-

Digitized by Google

tion, comme nous l'avons dit plus haut, son *essence* et ses *attributs;* maintenant revenons à la question.

Plusieurs philosophes dans les temps modernes (M. *Bautain* entre autres) ont nié qu'il fut possible de démontrer l'existence de Dieu. Même parmi ceux qui essayent de démontrer cette existence, il y en a qui réduisent à bien peu de chose la force de ces preuves et le degré d'autorité qu'on doit leur accorder. Mais si nous jetons un coup d'œil sur les écrits des philosophes anciens, soit sur ceux des Pères de l'Eglise, soit enfin sur ceux des Théologiens du moyen âge ou des écrivains catholiques des temps modernes, nous remarquerons un fait incontestable, c'est la prétention universelle de démontrer véritablement l'existence de Dieu. Tous ont donc cru à la possibilité, à la réalité même de cette démonstration. Or nous croyons qu'ici la présomption est en faveur d'un suffrage si unanime. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de réellement démonstratif au fond des preuves que donnent ces docteurs et ces philosophes.

Mais comment se fait-il que, d'autre part, plusieurs aient dit que Dieu ne peut être démontré, qu'on ne peut prouver son existence? Est-il possible de concilier ces deux assertions si contradictoires; d'une part, la possibilité de démontrer l'existence de Dieu, et d'autre part, l'impossibilité d'une pareille démonstration? Ce que nous allons dire peut, ce nous semble du moins, à l'aide des distinctions précédentes, concilier ensemble ces deux assertions et applanir les difficultés qui s'élèvent sur cette matière :

1° *Peut-on démontrer l'existence de Dieu?* Cette question peut être entendue de deux manières conformément aux distinctions précédentes. Peut-on démontrer l'existence de l'Être infini, immuable, nécessaire, absolu, par le premier genre de démonstration[1]? Je réponds, non. Car Dieu ne peut être démontré si cette démonstration consiste à partir d'un point de lumière de l'esprit humain, d'un principe plus général, d'une idée plus lumineuse, plus universelle que l'idée controversée, pour en déduire celle-ci qui s'y trouve renfermée.

Or il est impossible de trouver hors de Dieu une telle idée d'où

[1] Petau, *Dogmes théol.*, l. I, c. 1, § 3.

Digitized by Google

on puisse conclure son existence par équation, par induction ou par déduction, puisque hors de Dieu il n'y a rien d'infini, d'immuable, de nécessaire, d'absolu. Donc l'existence de Dieu ne peut pas être démontrée par le premier genre de démonstration. Dieu est à lui-même sa propre lumière, et hors de lui il n'y a que ténèbres. L'impossibilité de cette démontration, bien loin d'être injurieuse à Dieu, prouve au contraire que son existence est la première de toutes les vérités, sans laquelle la vie humaine, l'intelligence, le monde ne sont que ténèbres profondes. Tout comme l'impossibilité de trouver un être nécessaire, une cause première de tous les êtres autre que Dieu, prouve que Dieu même est cette cause primordiale, cet être nécessaire existant par lui-même. La raison de cette impossibilité, c'est la suprématie même de l'Être infini, et de la vérité de son existence.

2° Peut-on démontrer l'existence de Dieu par le second genre de démonstration? Oui. Et cette démonstration est la plus puissante de toutes celles qui démontrent cette grande vérité, et elle est en soi la preuve de la plus haute, de la plus forte de toutes les démonstrations de ce genre. En effet, cette démonstration consiste à partir de l'erreur même que l'on oppose, en la supposant vraie pour un *instant*, et à montrer que, cette vérité que l'on défend étant une fois rejetée et l'erreur opposée admise, bien d'autres vérités s'en vont en même temps sans qu'il soit possible à un esprit conséquent de les retenir. Et plus est grand le vide que l'on est obligé de faire dans son esprit en rejetant la vérité contestée, plus la démonstration est puissante.

Or, en rejetant la notion de Dieu, ce n'est plus seulement une vérité ou plusieurs vérités qui sont chassées avec elle de l'entendement, ce sont toutes les vérités qui s'en vont. Le vide complet se fait dans l'intelligence de l'athée qui raisonne. Car tenons un instant pour fausse ou pour douteuse, la lumière qui nous vient de cette grande vérité, de la notion de l'infini, il ne reste que la notion du fini.

Mais voyons si en tenant pour fausse ou pour douteuse la notion de l'infini, vous pouvez tenir pour vraie et pour certaine la notion du fini. Le fini est de sa nature variable, contingent,

Digitized by Google

relatif, caractères de l'erreur ; donc par sa nature, et abstraction faite de la notion de l'infini, il ne peut être conçu que comme faux puisqu'il est opposé à l'absolu, à l'immuable, au nécessaire, caractères de la vérité. Bien plus, vous êtes forcé à vous tenir dans le doute, à suspendre votre jugement en tout et sur tout, puisque une fois l'infini, région de l'immuable et de l'absolu, étant rejeté de votre esprit, il ne vous reste aucun fondement à une affirmation absolue. Par conséquent vous ne pouvez rien affirmer touchant la vérité ou la fausseté de l'existence ou des qualités du fini, puisque sitôt que vous affirmeriez quelque chose, vous reviendriez, à votre insu, à la notion de l'infini pour l'appliquer au fini ; ce qui serait absurde en soi et de plus inconséquent avec votre première assertion, savoir, la non-existence de l'infini. Donc vous vous placez, en *niant* Dieu, sur la pente d'un scepticisme absolu et inévitable.

Cette preuve, comme nous l'avons déjà dit, quoique dans le genre négatif, grandit cependant singulièrement l'idée que nous avons de Dieu, car il suit évidemment des considérations précédentes que non-seulement Dieu est le principe, le fondement, la raison de tous les êtres et de toutes les existences, mais encore, que la connaissance de Dieu est la vérité universelle, la vérité absolue, source de toutes les autres, la base essentielle de l'esprit humain, puisque sitôt que cette connaissance nous échappe, un vide immense, une nuit complète, le néant, la remplacent dans notre esprit.

De là suit encore la nécessité de *croire en Dieu par un acte de foi absolu* et de vrai amour, et de nous attacher à lui comme à notre principe et à notre dernière fin. Ceci contribue singulièrement à relever à nos yeux la grandeur et la majesté de Dieu, et ce genre de preuve, quoique négatif, est cependant positif au fond, puisqu'il repose sur ce principe très-positif que Dieu est la cause et la raison de tous les êtres, et la source de toute vérité.

Les Philosophes et les Théologiens, qui ont dit que Dieu ne pouvait pas être démontré par le premier genre de démonstration, c'est-a-dire en faisant jaillir la lumière de la lumière, s'appuyent sur cette raison qu'il n'y a pas de vérité plus claire,

Digitized by Google

plus évidente, plus universelle que Dieu, pour qu'elle puisse être la lumière qui l'éclaire, le principe qui le contient. Mais on peut, comme nous l'avons vu, démontrer Dieu, en faisant sortir la nuit de la nuit, les ténèbres des ténèbres ; et cette preuve, comme nous l'avons déjà dit, équivaut à une preuve positive et lumineuse.

Voilà pourquoi la plupart des Théologiens ont dit simplement que Dieu pouvait être démontré. Mais ils auraient dû s'expliquer sur la nature de cette démonstration, laquelle ne consiste pas à faire sortir Dieu de quelque chose qui le contienne, mais à montrer que si l'on n'admet pas cette vérité, rien n'est admis.

2° *Peut-on prouver les attributs de Dieu ?* L'existence de l'Etre infini une fois admise, il est facile de prouver ses attributs par les deux genres de démonstration dont nous avons parlé.

1° On peut les démontrer *positivement*, *intrinsèquement* et *à priori*. Car cette démonstration consiste à partir d'un principe général et à montrer qu'il renferme la vérité particulière dont il s'agit. Or, l'existence de l'infini une fois admise, il est évident qu'il possède un nombre infini de perfections et à un degré infini, autrement il ne serait pas infini. Donc il est immuable, nécessaire, absolu, puisque ces attributs ne sont que l'infini lui-même considéré sous divers rapports. Donc il est puissance, intelligence, amour, puisque c'est dans ces trois catégories que sont comprises toutes les propriétés particulières de l'être ; et que ces trois propriétés principales sont précisément ce qui les constitue. La différence entre le cas où il s'agissait de l'existence même de Dieu, et le cas présent où il ne s'agit que de ses attributs, c'est que, dans celui-ci, nous avons un principe général qui renferme tout le reste ; or, nous n'avions pas ce principe avant d'avoir connu l'infini lui-même.

2° On peut démontrer les attributs de Dieu par le second genre de démonstration qui consiste à faire sortir la nuit de la nuit, les ténèbres des ténèbres, c'est-à-dire à forcer l'adversaire d'admettre la vérité proposée ou de rejeter de son esprit, en vertu de l'erreur qu'il veut y retenir, un plus ou moins

Digitized by Google

grand nombre de vérités qui reposent sur le même fondement.

Or, ici encore, comme il s'agit des propriétés principales de l'Etre infini, cette preuve peut être élevée à l'apogée de sa puissance. Elle équivaut à une démonstration positive et même aucune autre ne peut, pour la force, lui être comparée. En effet, il y a dans le monde de la puissance, de l'intelligence, de l'amour, en un mot tout ce qui est compris sous ces trois dénominations générales. Le monde n'a pas plus de lui-même ces propriétés, qu'il ne peut avoir de lui-même l'être, l'existence, la vie, puisque le concours de ces trois propriétés (ou de leurs analogues) constitue toute existence. Donc on est dans l'alternative inévitable, ou d'admettre qu'il n'y a dans le monde, ni force, ni intelligence, ni amour, ni rien de ce qui s'y rapporte, et par conséquent que le monde même n'existe pas, ou de reconnaître que ces attributs, ou propriétés, ou perfections, existent originairement, et éminemment, et infiniment en Dieu.

De tout ce que nous avons dit, se déduisent plusieurs corollaires; nous nous contenterons d'indiquer les suivantes :

1° La prétention de démontrer l'existence de Dieu par une démonstration proprement dite, par le secours d'un principe plus universel, plus clair, plus lumineux, d'où l'on déduirait cette vérité *à priori*, serait contradictoire et injurieuse à Dieu.

2° La deuxième preuve relève infiniment la grandeur et la majesté de Dieu, puisqu'elle consiste à faire reconnaître Dieu par une nécessité de notre être, de pure foi et sans raisonner, mais par amour.

3° En partant de la notion de l'infini, on arrive aisément à la preuve des attributs de Dieu, par les deux genres de démonstrations.

Mgr Gerbet.



Digitized by Google

Traditions comparées.

LETTRES AU RÉVÉREND PÈRE BRUCKER

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

Quinzième lettre (*suite*) [1].

Des ADAMITES sous le nom de PÉLASGES.

Remarquez-le bien en effet, je vous prie, les deux histoires concordent, non pas seulement par la même série de détails identiques, mais aussi par les noms des personnages.

Celui d'*Ilia* signifiant *terre*, *limon*, (ιλυς, *limus*, *cœnum*) tout comme celui *Ilus*, l'un des représentants grecs du premier homme, — est pour celui d'*Adam* ou *Adama* que portait la première femme en commun avec son époux, *et vocavit nomen eorum Adam* [2]; la première femme qui se disait redevable à Dieu de sa maternité.

Des deux noms que l'on donne à l'aîné des fils d'*Ilia-Eve*, et qui sont *Quirinus* et *Romulus*, le premier, remontant seul à cette époque primitive, s'est formé de *quiris*, hasta, *quod hasta quiris priscis est dicta Sabinis* [3], et constitue un exact équivalent de celui de *Caïn* qui offre le même sens en hébreu, (קַיִן — *lancea*).

Dans le nom de *Rémus* donné au fils puîné d'*Ilia-Eve*, et qui s'est sans doute formé du grec ρεω, *fluo*, *evanesco*, se reproduit à son tour celui d'*Abel* qui signifie en hébreu un souffle ou toute chose prompte à s'évanouir (הֶבֶל *halitus*, *cito evanescens*).

J'insiste, et lorsque je vois, en regard d'une vierge *Eve*, dite

[1] Voir le N° de juillet, ci-dessus, p. 62.

[2] *Gen.*, v, 2.

[3] Ovid. *Fast.* II, 477.

Digitized by Google

aussi *Adama* ou *terre*, en grec ιλυς, — une vierge — nommée *Ilia* ou *terre*, en hébreu *Adama* ; — puis, en regard de la même *Adama*, se disant redevable à Dieu de sa maternité et mettant au monde deux fils dont l'aîné immole le second; — la même *Ilia* redevable de sa maternité à un Dieu et mettant au monde deux fils dont l'aîné immole le second ; et enfin, en regard du nom de *Caïn*, celui de *Quirinus*, — l'un et l'autre signifiant *lance*, et en regard du nom d'*Abel*, celui de *Rémus*, l'un et l'autre signifiant, *chose qui s'évanouit* :— je demande ce qui manque à ce parallèle pour pouvoir affirmer que les deux récits procèdent directement l'un de l'autre, et que le conte d'*Ilia* et de ses fils, n'est que l'histoire d'*Eve-Adama* et des siens, mythologiquement transplantée à Rome?

L'enceinte supposée carrée de l'Eden contenait, en outre de la source centrale, deux arbres réservés, du haut desquels le *Serpent*-démon initiait nos premiers parents à la toute science divine, dont l'un de ces arbres communiquait, par ses fruits, le sacré privilége.

Nous avons déjà reconnu les deux arbres dans les chênes prophétiques de *Dodône*, dont *Pélasgus-Adam* passait pour avoir le premier fait parler les oracles.

Quant au *Serpent*, dont le nom est aussi en hébreu celui de l'*airain*, (נחש *serpens*, *æs*), nous le retrouvons dans les vases d'*airain*, *Dodonæos lebetas* [1], ou mieux dans l'*airain* résonnant ou parlant, *nec Dodonæi tinnitus Aheni*, par l'organe duquel se manifestaient les oracles. Cet *airain* prophétique est identique en effet d'origine avec la peau de Serpent qui recouvrait le laurier ou *trépied* prophétique de Delphes [2] et auquel la pythonisse devait ses inspirations.

Souvenons-nous que c'est sous cette même forme de l'*airain* que le *Serpent* se montre, associé au *Chérubin*, dans les taureaux aux pieds d'airain qui gardaient les jardins d'*Æètes* [3] au bord du Phase (pour le Phison) ; et dans l'homme d'*airain* qui gardait l'île de Crète ;— associé aux *fruits* ou *arbres*, dans la biche aux cornes d'or et aux pieds d'*airain*, dite Cérynite...

[1] Virg. *Æneid.*, III, 466.
[2] Lactantius, *ad Theb.* I, 509; Servius, *ad Æ.* III, 92.
[3] Hygin. *Fa.* 22, p. 59.

Digitized by Google

L'usage attribué aux *Pélasges* d'offrir à *Zeus* ou *Ju-piter* (pour *Jehovah*) et aux *Cabires* (pour *Heloïm*, כבירים, אלהים, *potentes*) les prémices de leurs troupeaux et de leurs récoltes[1], — a sans doute été imaginé sur l'offrande que les premiers nés d'*Adam-Pélasgus* avaient faite à Dieu des prémices de leurs récoltes et de leurs troupeaux[2].

Et lorsque la légende ajoute que, à la suite d'une offrande de ce genre, les *Pélasges* auraient été voués par les dieux à des maux, à des misères sans terme, et surtout à la vie errante,— n'est-ce pas en souvenir des maux et de la vie errante auxquels la malédiction divine avait voué *Caïn* et sa race à la suite de l'offrande faite à Dieu par les deux frères ?

D'après tout ce qui précède et qui identifie si incontestablement la race mythologique des *Pélasges* avec celle des *Adamites*, on voit comment on pouvait dire de cette race, ainsi que de celle des *Atlantes* qui ne faisait qu'un avec elle, — qu'après avoir jadis été des plus nombreuses et toute-puissante, elle se serait vue presque tout à coup réduite à un petit nombre[3], puisque tel avait été le sort de la race des *Adamites* à l'époque du Déluge ; — comment elle aurait été en butte à la colère divine et frappée par elle de fléaux tels que la stérilité des femmes et du sol, la disette, la mortalité des bestiaux ; — puisque tel avait été le sort de nos premiers parents, voués, après leur faute, à voir l'union des sexes ne donner que des naissances accompagnées des plus cruelles douleurs, la terre ne plus produire d'elle-même que des ronces et des épines ;— à passer, de l'épée de feu du *Chérubin* (qui aurait tout desséché), à l'invasion du Déluge qui avait tout fait périr sous les eaux.

Aussi lorsqu'on ajoute que les *Pélasges* ne parlaient pas grec[4],—je le crois sans peine ; car, s'il est permis d'attribuer un langage connu aux *Adamites* dont ils sont les représentants mythologiques, c'est, à coup sûr, non pas le grec, ou le sanskrit ou le zend, mais celui auquel appartiennent les noms

[1] Myrtil., *Frag. hist. græc.* n. 2, t. IV, p. 456 ; ap. Dio. Halic. I, c. 23.
[2] *Gen.*, IV, 3 et 4.
[3] Dion. Halic. I, 22.
[4] Herod. I, 57. Thucyd.

Digitized by Google

de leurs patriarches et dans lequel aussi sans doute avait été donnée la révélation et rédigée la tradition qui devait être, dans la suite, mise en écrit par *Moïse*.

En résumé, il faut bien le redire, la race des *Pélasges* est la même que celle des *Adamites* sous un nom grec, et nous allons en trouver une nouvelle preuve en dirigeant notre étude sur les peuples qui auraient pris leur place aux divers lieux où la légende les faisait figurer.

III

Et d'abord, en ce qui regarde la Thessalie, différentes versions nous montrent les *Pélasges* se retirant, soit devant les *Lélèges* [1], soit devant les *Lapithes* [2], deux noms sous lesquels on reconnaît la race *élue* et *sainte* des *Noachides*.

Les *Lélèges* (nous l'avons vu), soit les *élus*, λεκτοι, donnés à *Deucalion* après le Déluge pour repeupler la terre, ne peuvent être ici que les enfants de *Noë*, *élus* avec leur père, sortis avec lui de l'arche et devant qui avait disparu, pendant le cataclysme, la race des *Adamites* ou *Pélasges*.

Leur père *Lélex* ou l'*élu* ne différerait donc de *Deucalion* que par le nom.

Représentant de *Noë*, que nous avons vu sans cesse identifié avec le premier né d'*Eve* ou *Adama*, il passait pour fils d'une *Libye* [3], se disant, comme *Eve* ou *Adama*, redevable de sa maternité à un dieu, dieu qui est ici *Posîdon* (pour *Héloïm*).

Une autre version nous a déjà montré la même *Libye*, unie au même dieu *Posîdon*, passer pour mère de *Bélus* ou *Zeus* [4], d'après les paroles d'*Eve* se disant mère soit par *Jéhovah*, soit de *Jéhovah*, comme on a quelquefois interprété les termes hébreux.

Quant au nom de *Libye*, mythologiquement formé sans doute du grec λειϐω, *libo*, confondu plus tard avec celui de la *Libye*,—contrée, il aura probablement, dans l'origine, désigné la première femme comme *prêtresse* de la Divinité qui lui

[1] Dion. Halic. I.
[2] Strab. IX, 5, 22.
[3] Paus. I, 42-3 et III, 12-5.
[4] V. lettre 5e, p. 100; dans *Annales*, t. IX, p. 274 (6e série).

Digitized by Google

avait confié la *garde* et le *service* de l'Eden, son séjour terrestre, *ut custodiret et operaretur*, ainsi qu'on le voit pour nombre d'entre ses représentants, tels que *Daphné, Thémis, Iô, Médée, Augé* et autres, sans parler d'*Hébé* la prêtresse Echanson.

Lélex, fils de *Libye-Eve*, est donc originairement identique à *Deucalion* fils de *Pandore-Eve*. Mais il passait aussi pour être venu d'Egypte[1], comme le roi d'Argos *Inachus* (ὁ Νωχος), et pour la même raison, parce que le nom de l'Egypte est ici pour celui de l'arche ou *Théba* qu'une tradition déjà mentionnée disait avoir été le premier nom de cette contrée[2].

Pas de difficulté donc pour les *Lélèges* qui sont ici, en qualité d'expulseurs des *Pélasges* en Thessalie, pour les *Noachides* devant qui les *Adamites* avaient disparu de la surface terrestre.

D'autre part le peuple des *Lapithes* ou des *croyants à la parole divine*, des fidèles (Λαπιθος, de λαος, *homo, populus* et πειθω, *obsequor, credo*) se dessine comme identique à la race *fidèle* des mêmes *Noachides*.

L'auteur de leur race en effet, *Lapithès*, passait, ainsi que la plupart des représentants de *Noë*, pour fils d'une mortelle se disant redevable de sa maternité à un Dieu, soit *Stilbé*[3] à *Appollon*, soit une *Nymphe*[4], à *Æole*.

Or, d'une part, les *Lélèges*, qu'une tradition montrait soumis au lois de *Minos*[5]-*Noë*, — auraient marché, dans leur prétendue guerre contre les *Pélasges*, sous les ordres de *Deucalion-Noë*[6];

Et de l'autre, cette expulsion des *Pélasges* aurait eu lieu du temps des *Argonautes* ou Noachides sur mer, puisque *Mopsus*[7], l'un de ces *Argonautes*, était aussi l'un des *Lapithes*[8].

[1] Paus. I, 39-6.
[2] V. lettre 1re, p. 35 et lett. 2e, p. 42; dans *Annales*, t. VIII, p. 178 et 185.
[3] Diod. sicul. IV, 69, 1.
[4] Diod. sicul. V, 31, 6.
[5] Diod. sicul. V, 78, 3; Thucyd. I, 4.
[6] Dion. Halic. I.
[7] Hygin. *Fa.* 14, p. 35; Apollon. *Arg.* I, 65.
[8] Heliod. *Scut.* 181.

Digitized by Google

Ailleurs, nous l'avons vu, l'expulsion des *Pélasges* était attribuée aux *Hellènes*[1], soit aux *Elus* encore, et se serait accomplie à l'époque d'un prince dont le nom, *Nanas*, ainsi que ceux de *Nanos-Ulysse* et du *Nannacus*[2] témoin du Déluge, est une simple forme de celui de *Noë*, dont je vous ai signalé tant de fois des variantes dans ceux de *Dio-Nysos* de *Nyk-timus* et autres.

Et ces *Hellènes* eux-mêmes, comme les *Lélèges* enfants de *Lélex*, descendaient d'un héros *Hellen*, enfanté par une mortelle, *Pyrrha* (en hébreu *Adama*), qui se disait redevable de sa maternité à un Dieu, soit *Prométhée*[3] (pour *Héloïm*), soit *Zeus*[4] ou *Ju-piter* (pour Jehovah).

A Cyzique ou dans la Propontide la tradition donnait aussi aux *Pélasges* le nom de *Ghéghénès*[5], en hébreu *Adamites*. Elle les y mettait aux prises avec les *Argonautes* ou *Noachides navigateurs*, dans un double engagement, et, les montrait, dans l'un, sous le nom de *Pélasges* ou *Dolions*, perdant leur roi[6]; dans l'autre, sous le nom de *Ghéghénès*, exterminés jusqu'au dernier, παντες[7] (de même que les *Adamites* par le Déluge) et par le même *Héraclès* (*Noë*) qu'une autre version nous montre exterminant ces mêmes *Ghéghénès* en révolte contre les dieux[8]; deux versions d'un même fait primitif.

La tradition ne dit pas par quel motif ou devant quels ennemis les *Pélasges* auraient abandonné l'Arcadie.

Mais à côté de la version qui nommait *Pélasgus*[9] le premier père et roi de cette contrée, nous avons celle qui donnait à ce premier père et roi le nom d'*Atlas* ou de père des hom-

[1] Dion. Halic. I.

[2] Suidas, v. Νανναχος; Steph. byz., v. Ιχονιον; Zenob. cent. VI, 10; Hermog. *Fr.* 2, t. III, p. 524.

[3] Hesiod. *Fr.* 20, p. 49; ap. Apollon. *Schol.* III, 1086.

[4] Apollod. I, 7, 2; Apollon. *Schol.* I, 118; Hygin. *Fa.* 155, p. 226; corrigé par Clavier, t. III, p. 84.

[5] Apollon. *Schol.* I, 989.

[6] Apollod. I, 9, 18.

[7] Apollon. *Arg.* I, 1001.

[8] Apollod. I, 6, 2, fin.

[9] Dion. Halic. I; Paus. VII, 1.

Digitized by Google

mes (Ατλας-d'αττα *pater* et λαος, *homo*); — le disant, comme *Pelasgus*, enfant de la terre, γηγενης[1], — le qualifiant τιτηνιος[2] soit *Adamite* encore, (car *Géants* et *Titans* se confondent continuellement dans la légende[3]), faisant même de lui le roi des *Titans* ou *Géants*[4].

Elle montrait de plus en lui un frère ou dédoublement d'*Epiméthée*, l'époux de *Pandore* ou de la première femme et par conséquent identique lui-même au premier homme; l'époux d'*Æthra*[5], ou d'*Hespéris*, ou de *Pléione*[6], ou de *Sténope*[7], quatre noms sous lesquels se manifeste la première femme, et donnant le jour à cette première femme, en tant que tirée du flanc du premier homme, sous le nom de *Maïa*[8] ou de mère par excellence, *Mater cunctorum viventium* (μαια, *avia*);

Et enfin donnant son nom à la terre primitive, la célèbre *Atlantide*, qui aurait disparu sous les eaux du Déluge[9].

Atlas et *Pelasgus* représentaient donc également le premier homme sous deux noms différents.

Or, suivant la légende, c'est un déluge qui aurait, non-seulement chassé les enfants d'*Atlas* ou les *Atlantes* de l'Arcadie[10], mais qui aurait fait disparaître leur terre ou l'*Atlantide* sous les eaux[11]. Et, dans le héros qui, s'étant alors embarqué, aurait seul échappé au cataclysme, et dont le nom *Saos*[12], ou *Samon*[13], (σαος, *salvus*, σαμων, pour σαομενος[14], signifie le sauvé)

[1] Sanchon. *ap.* Euseb., *Præp.*, I, 10; Hygin. *Praf.*, p. 3.
[2] Nonnus, *Dionys.*, IV.
[3] Lact. *Ad Theb.*, II, 4; Hygin. *Fa.* 150, p. 221; *Myth. vat.*, II, 53, p. 92.
[4] Hygin. *Fa.* 150.
[5] Hesiod. *Theog.* 509, 511; Apollod. I, 2, 3.
[6] Plato, *Timæus.*
[7] Diod. sicul. III, 81.
[8] Apollod. III, 10, 1.
[9] Hesiod. *Theog.* 938; Apollod. III, 10, 1.
[10] Plato, *Timæus.*
[11] Dion. Halic. I.
[12] Plato, *Timæus.*
[13] Aristot. *Fr.* 171, t. II, p. 158.
[14] Dion. Halic. I.

Digitized by Google

vous reconnaîtrez sans difficulté, je pense, le seul homme sauvé des eaux du Déluge, soit *Noë*. Et il s'ensuit que, *Pélasges* et *Atlantes*, étant deux noms d'une seule et même race mythologique, c'est donc à l'époque du Déluge que cette race aurait disparu du sol de l'Arcadie, comme du reste de la terre.

Que si, d'après une autre tradition, la contrée d'abord appelée *Pélasgie* avait pris le nom d'*Arcadie* à partir d'*Arcas* ou du *secoureur*, du *Sauveur* (αρχεω, *opitulor*, αρχος, *auxilium*, αρχας, *auxiliator*) fils postdiluvien de *Lycaon-Adam*[1], rien n'est changé au fond des choses puisque, sous les noms d'*Arcas* et d'*Arcadiens*, il s'agit encore de *Noë* et des *Noachides* succédant, sur la terre, à la race des *Adamites*.

Dans la Troade, la tradition montre les *Pélasges* et leur roi *Pelasgus* faisant cause commune avec le peuple d'*Ilion*[2], soit issus d'*Ilus-Adam*, et ayant pour adversaires les *Argiens* ou *Noachides* dont ils attaquent en vain les vaisseaux et qui les expulsent de la contrée après la *dixième* année, laquelle est ici pour la dixième génération à partir du premier homme et témoin de l'extermination des *Adamites*.

Dans la tradition sacrée le moment fatal pour les *Adamites* est marqué par l'achèvement du véhicule de bois que le futur *survivant* d'entre les hommes a construit sous la direction de la Divinité; — et, dans le drame profane le moment fatal pour les *Pélasges* et *Iliens* est marqué par l'achèvement du *cheval de bois*, nommé aussi 6αριναx ou vaisseau de Noë[3], que le héros *Epéus*, soit le survivant (επειμι, *supersto*, επειος, *superstes*) a construit sous la direction de la Divinité.

Mais peut-être ne sera-t-il pas inutile, mon R. Père, de consacrer quelques lignes à cet *Epéus* ou *survivant* en qui je crois vous avoir signalé déjà plus d'une fois un représentant de *Noë*.

Et d'abord il semble ne faire qu'un avec le héros *Eléus* ou l'*élu*.

Sous l'un et l'autre nom en effet, s'offre à nous le premier

[1] Paus. VIII, 4, 1.
[2] Hom. *Il*. II, 843 et XVII, 288.
[3] Hesychius, v. 6αριναχεδα, δουριον ἵππον.

Digitized by Google

père et roi des *Eléens* ou *Epéens*, car ces deux noms désignent un seul et même peuple ; *Elei*, olim *Epei*[1].

Epeus issu d'*Endymion-Adam*, par sa femme *Asterodie, Chromie* ou *Hyperippe*[2], ne diffère pas, ce me semble, du héros *Eleus* issu du même *Endymion* par sa fille *Eurycide*[3], *fille* et *femme* en effet ne font qu'un dans la fable lorsqu'il s'agit d'un représentant du premier homme. Et le trait d'après lequel *Eurycide* se serait dite redevable de sa maternité à un Dieu, *Posidon*[4], confirme en elle le représentant d'*Eve* se disant redevable à Dieu de son premier-né.

Ajoutons que, d'après la légende, le divin *Epeus* ou *Eleus*, διος-Επειος[5], (comme on disait Διο-Νυσος pour Διος-Νυσος), — serait entré le dernier dans son véhicule providentiel[6], comme *Noë* dans le sien.

En un mot, avec *Epeus* ou le survivant dont le *Barinak* détermine, au bout de la dixième année, l'extermination des *Pélasges-Iléens*, — nous sommes à la dixième génération des *Adamites*, dont le véhicule flottant de Noë détermine alors l'extermination ; — comme avec la dixième année du siége de la Cadmée (siége de Thèbes) — avec la dixième année des voyages sur mer de *Nanos-Ulysse* ;— ainsi qu'avec la dixième année de la guerre des dieux contre les Titans ou Géants, en grec γηγενες, en Hébreu *Adamites*.

Dans l'Argolide, d'après la légende, les *Pélasges* auraient eu pour expulseurs les *Danaens*, ou sujets de *Danaus*, personsonnage venu par mer, comme *I-Nachus*, de l'Egypte, c'est-à-dire de *Thèbes*, premier nom de l'Egypte et qui est ici pour celui de l'arche ou *Théba*. A partir de son invasion les habitants du Pèloponèse auraient cessé de s'appeler *Pélasges* (ou d'être des Pélasges[7] Πελασγων γενος), pour prendre les noms soi de *Danaens* παλαι Πελασγοι, Δαναιδαι δε δευθερον[8], — soit d'*Ar-*

1 Paus. v, 1, 4.
2 Paus. *ib.*
3 Paus. v, 1, 8.
4 Paus. *ib.*
5 Hom. *Ili.* xxiii, 689, 838 ; Quint. *Posth.* xii, 329.
6 Triphiod. *Excid. Il.* 182 ; Quint. *Posth.* xii, 329.
7 Eschyl. *Suppl.* 253.
8 Strab. v ; Eurip. *Orest.* 268.

Digitized by Google

giens, c'est-à-dire de *Noachides*, ou encore d'*Ioniens*, Ιωνες, Ιαονες[1], comme descendants de *Iavan*, Ιαυαν, petit-fils de *Noë*.

Et suivant Hérodote, c'est au temps du même *Danaus-Noë* qu'ils auraient disparu de l'Achaïe[2]; — sans doute pour y être remplacés par des *Achéens*, lesquels, d'après Homère, étaient un même peuple que les *Danaens* ou *Argiens* et par conséquent que les *Noachides*.

Car *Danaus* se relie de la manière la plus intime au héros *Argus*, constructeur du vaisseau des *Argonautes* ou des *Noachides navigateurs*. Comme le constructeur du navire *Argo* soit d'*Argus* ou de *Noë*, il passait pour avoir été le constructeur du premier vaisseau connu[3]; comme *Argus-Noë*, il aurait accompli son œuvre sous la direction ou par ordre de la Divinité[4]; comme *Argus*, il aurait vu son vaisseau prendre de lui le nom soit de *Danaïs*[5], soit d'*Argô*[6]; triple rapport amenant à supposer, soit que *Danaus* portait aussi le nom d'*Argus*, et qu'*Argus* et *Danaus* étaient deux noms d'un même personnage; soit que le nom de *Danaus* offrait, dans la langue à laquelle il appartenait, égyptienne ou phénicienne, un sens identique à celui d'*Argus* en grec.

D'après cette dernière hypothèse, la plus vraisemblable, je serais tenté de croire que si le nom de *Danaus*, en tant que désignant le père des *Danaïdes* dérive de l'hébreu *dan*, juge (דָּן *judex*), comme celui de *Danae*[7]; en tant que se rapportant à *Noë*, il peut être comme celui de *Dio-Nysos*, divisé en deux parties, la seconde reproduisant le nom du patriarche, *Naos* pour *Noash*, *quies*, en grec, αργος, et la première étant quelque qualificatif peut-être pour διος ?

En effet, la ville d'*Argos* ayant pris son nom de celui d'*Argus-Noe* en mémoire de qui elle avait été fondée, (Αργος

[1] Herod. VII, 94.

[2] Herod. VII, 94.

[3] Apollod. II, 1, 4; Apollon. *Schol.* I, 41 et 53; Hygin. *Fa.* 277, p. 337; *Myth. vat.* I, 134; II, 103; Lact. *ad Theb.* II, 222.

[4] *Idem, ib.*

[5] Apollon. *Schol.* I, 41.

[6] Lact. *Ubi sup.*; *Myth. vat.* id.

[7] V. 6e lettre, p. 165; *Annales*, t. X, p. 179.

Digitized by Google

απο Αργου)[1], mais étant indifféremment désignée d'ailleurs comme la ville soit d'*I-Nachus-Noe*, Ιναχου πολις[2], soit de *Danaus*, Δαναου πολις[3], il est évident que ces trois noms, *Argus*, *I-Nachus* et *Da-Naus* se rapportent à un même personnage.

H. D'ANSELME,
Ancien officier supérieur.

[1] Hom. *Schol.* Venet. *Ili.* I, 22.
[2] Eurip. ap. Strab. v, 2, 4.
[3] Pind. *Nem.* x, 1.

Digitized by Google

Orthodoxie catholique.

LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN DE M. COUSIN

MIS A L'INDEX

Et établissement d'une Eglise chrétienne

SANS LE CHRIST

14e ARTICLE [1].

67. Le ministère Martignac rappelle M. Cousin, M. Guizot et M. Villemain dans leurs chaires de la Sorbonne.—M. Cousin triomphant reprend la construction de son Eglise chrétienne sans le Christ.

L'œuvre capitale de Mgr de Frayssinous avait été la suspension des leçons de M. Cousin et de M. Guizot. M. de Vatismenil, qui le remplace le 18 février, en qualité de Grand Maître et de Ministre de l'instruction publique, se hâta de les appeler à reprendre leurs leçons. C'était un affront direct fait au Prélat [2].

Ainsi après 7 ans d'interruption, pendant lesquels il avait préparé bien des matériaux pour son œuvre, M. Cousin recommence la construction de son Eglise sans le Christ. Avant de donner une analyse de ses leçons, il y a une chose à éclaircir. En réimprimant ces leçons, en 1868, M. Cousin explique ainsi son emprisonnement en Allemagne :

Mes liaisons avec M. de Santa-Rosa, le noble chef de la Révolution piémontaise de 1821, m'avaient rendu suspect à la triste police de M. Franchet et elle m'avait dénoncé à celle de l'Allemagne. Pendant un voyage que je fis alors au-delà du Rhin, accusé de je ne sais plus qu'elle extravagance, arrêté à Dresde, jeté en prison à Berlin et tenu au secret le plus rigoureux pendant plus de six mois [3].

Nos lecteurs savent que rien n'est plus faux que cet exposé ;

[1] Voir le dernier article au N° précédent, ci-dessus p. 147.

[2] « L'opposition entre le nouveau Grand-Maître et l'ancien était si forte que M. de Vatismesnil, qui occupait au ministère un cabinet contigu à celui du prélat, n'osait pas même entrer chez l'évêque d'Hermopolis (*Vie*, t. II, p. 629). »

[3] *Avant-propos*, p. II.

Digitized by Google

M. Cousin, ministre de l'instruction publique, en 1840, a pû consulter les archives du ministère des affaires étrangères, et là, il dût voir que c'est la Commission de Mayence et sur la déposition des Carboneros allemands, qu'il a été arrêté, que la police française a réclamé contre cette arrestation, qu'il fut recommandé à M. de Bourgoin, notre ambassadeur, et que c'est sur sa demande qu'on lui assigna la ville de Berlin pour prison. Voilà qui prouve combien sont fausses toutes ses assertions.

De plus, voici une considération qui nous parait peu digne d'un homme, ami par dessus tout de la vérité, comme il s'en glorifie souvent :

Je n'ai pas besoin d'une grande modestie, dit-il, pour reconnaître que dans ce cours tout-à-fait improvisé, il y a plus d'une proposition hasardée, et des excès de langage que j'aurais fait, bien volontiers, disparaître, si la calomnie en les envenimant ne les avait rendus irrévocables. L'honneur n'a pas permis de me corriger, et j'ai dû tout conserver pour n'avoir pas l'air de rien dérober à une critique ennemie. Je n'ai changé que des détails sans importance ; les passages incriminés, subsistent avec quelques notes explicatives et des éclaircissements, tirés de mes propres écrits antérieurs et postérieurs à mes leçons [1].

Nous avions toujours pensé qu'un ami de la vérité est toujours tenu de corriger les erreurs qu'il reconnaît dans ses ouvrages. Mais la *morale spontanée* a changé cela.

C'est le 17 avril 1828 que ces leçons recommencèrent ; elles furent reçues avec enthousiasme par toute la jeunesse déjà dévoyée, et produisirent, dans ces circonstances, un soulèvement inouï contre le Christianisme. M. Cousin est dans le vrai quand il dit :

Il n'est pas aisé dans nos jours d'abaissement et d'affaiblissement intellectuels (en 1868), de se faire une idée de la noble ardeur qui enflammait alors le génie français dans les lettres et dans les arts aussi bien qu'en politique. L'esprit public faisait des chaires de M. Guizot, de M. Villemain et de la mienne, de véritables tribunes. Depuis les grands jours de la scolastique au 12[e] et au 13[e] siècle, il n'y avait pas eu d'exemples de pareils auditoires dans le quartier latin. Deux à trois mille personnes de tout âge et de tout rang se pressaient dans la grande salle de la Sorbonne. Cette foule immense agissait inévitablement sur le professeur, animait, élevait, précipitait sa parole. Ajoutez qu'aussitôt prononcée, chaque leçon, sténographiée et à peine revue [2], pa-

[1] *Ibid.*, p. v.

[2] Chaque leçon ne parut pas lithographiée, mais imprimée à part. Nous en avons la collection.

Digitized by Google

raissait bien vite, se répandait d'un bout de la France à l'autre, et devenait dans la presse l'objet d'une ardente polémique [1].

Ces leçons, au nombre de 13, ont pour titre : *Cours d'histoire de la philosophie* ; et pour sous-titre : *Introduction à l'histoire de la philosophie*. A peine parues en cahiers et en volumes, elles furent traduites en anglais, à Boston, et en espagnol, à Montevideo.

A proprement parler, elles ne dûrent pas beaucoup coûter à M. Cousin ; elles sont en effet à peu près la répétition des leçons de 1817 à 1820, avec une plus forte tendance à l'*éclectisme*.

Nous assistions à l'ouverture du cours ; il nous semble le voir encore, lorsque grave et avec un visage inspiré, la main gauche dans son gilet, il prononça d'une voix assurée ces paroles :

« Dévoué tout entier à la Philosophie, après avoir eu l'hon-
» neur de souffrir un peu pour elle, je viens lui consacrer,
» sans retour et sans réserve, tout ce qui me reste de force et
» de vie [2]. »

De furieux applaudissements accompagnèrent ces paroles.

Essayons de donner une idée des principes exposés dans ce cours. Comme nous l'avons dit, ce n'est que le développement des Cours de 1817 à 1820.

« La base de toutes ses théories est toujours la *spontanéité*
» de l'esprit humain saisissant immédiatement la *vérité*
» *absolue*. »

Or cette base, c'est évident, est de tout point fantastique.

L'homme qu'il suppose agissant *spontanément*, a déjà nécessairement été formé par la société. Ce que M. Cousin attribue à la *spontanéité* a déjà été enseigné par la société. C'est grâce à cet enseignement que M. Cousin peut développer ses théories, et que ses auditeurs peuvent, plus ou moins, le comprendre. Il analyse, il divise, il explique ce que lui et ses élèves ont appris, mais il n'invente rien ; en fait de dogme et de morale, rien ne lui est *spontané*.

Or cette première formation, ces premiers enseignements,

[1] Edition de 1868, p. III.

[2] 1re leçon, p. 3.

Digitized by Google

véritable base de tous les autres, ont été donnés, dès le commencement, par le Verbe-Christ qui a formé l'homme et a voulu qu'il fût *social*.

68. M. Cousin, au moyen de la Spontanéité, conçoit Dieu et met la Philosophie à la place du Verbe-Christ. — De plus il prend le Christianisme sous sa protection.

1re *Leçon*. — « Elle est destinée à prouver que la Philosophie est un développement nécessaire et un besoin réel de la » pensée. *Spontanément* l'homme a l'*idée de l'utile*, et avec » cette idée il réforme la Nature qui n'avait fait que des *choses*, » c'est-à-dire des êtres sans valeur. Puis vient l'*idée du juste*. » L'homme l'apperçoit d'abord, mais il ne l'apperçoit que comme » un éclair dans la nuit profonde des passions primitives... » Il avait formé une nature nouvelle, sur l'idée de l'utile; de » même ici, à la place de la société primitive où tout était confondu, il crée une société nouvelle sur la base d'une seule idée, » celle *de la justice*, la justice constituée, c'est l'Etat[1].

» Avec l'*idée de beau*, il crée l'*Art*.

» Puis par delà le monde de l'industrie, le monde politique et celui de l'art, l'homme *conçoit Dieu*... L'intuition » de Dieu, distinct en soi du monde, mais y faisant son apparition est la *Religion naturelle*... Mais que fait ici l'homme, » il fait ce qu'il, a fait précédemment, il *crée à l'usage de* » *l'idée nouvelle qui le domine*, un autre monde que celui » de la Nature, un monde dans lequel, faisant abstraction de » tout autre chose, il n'apperçoit plus que son caractère *divin*, » c'est-à-dire son *rapport avec Dieu*. Le monde de la Religion » c'est le *culte*... le culte est le développement, la réalisation » du *sentiment religieux* (p. 16, 17). »

Or, tout cela est dû à la philosophie :

« La Philosophie est le complet développement de la pensée... » La Philosophie est donc la lumière de toutes les lumières, » l'autorité des autorités... C'est elle-même qu'elle prend » pour mesure, pour règle, pour autorité dernière (p. 21, 24).

Tel est le fond de cette 1re leçon; on voit avec quelle habileté, M. Cousin s'empare de toutes les aberrations de l'enseignement dit chrétien, de la *religion naturelle* et *du sentiment*

[1] *Cours de philosophie*, édit. de de 1841, p. 10 et 11.

Digitized by Google

de Mgr Frayssinous, de la *loi étant un rapport* avec Dieu de l'abbé de La Mennais, et de tous les Cours de philosophie catholique, lesquels, excluant le Verbe-Jésus, n'ont pas d'autre base que l'esprit humain, qui est supposé créer ce qu'il enseigne.

A ces aberrations et à ces faussetés, nous n'opposons qu'une observation que nous empruntons à cette leçon même de M. Cousin :

« C'est avec son intelligence, *successivement développée* » *et bien dirigée*, que l'homme *prend connaissance* de ce » monde... La Philosophie convertit les vérités, *qui lui sont* » *offertes par la Religion*, dans sa propre substance et dans » sa propre forme (p. 7 et 28). »

Nous adoptons ces deux vérités, mais comme on le voit, avec elles tombe l'échafaudage de la *spontanéité*, de l'intuition, de la création, de la conception ou enfantement de Dieu et de toutes choses, par la raison seule laquelle n'a jamais existé seule.

Mais nonobstant, M. Cousin et ses imitateurs oublient leurs paroles, et on ne trouve plus chez eux qu'une Eglise chrétienne sans le Christ.

2e *Leçon*. — C'est ce qu'il confirme dans sa 2e leçon :

« Dans l'ordre des éléments de l'esprit humain *l'élément* » *philosophique* vient nécessairement *le dernier* et il est » supérieur à tous les autres, supérieur, en ce que sous son » obscurité apparente, il cache toute vraie lumière ; en ce » que tout spécial qu'il est, il s'étend à tous les autres et les » embrasse tous ; en ce qu'enfin en les embrassant, il les domine ; et les domine parce qu'il les explique, sans pouvoir » être expliqué par aucun d'eux, sans pouvoir être expliqué » par autre chose *que par lui-même* (p. 29). »

M. Cousin retrouve cette théorie dans l'antiquité païenne et dans la scolastique du moyen âge et ici il devient prophète :

« De même après avoir dit beaucoup de mal de la scolastique, il ne serait pas impossible, attendu qu'on va toujours » d'un extrême à l'autre, et qu'il est inévitable qu'il en soit » ainsi, il est probable qu'aujourd'hui si on regardait du côté de » la scolastique, on serait si fort étonné de la comprendre et de » la trouver très-ingénieuse, qu'on passerait à l'admiration. »

Digitized by Google

Mais il a le bon sens de se retenir, et dit :

« Aussi la scolastique, à mon sens, est si peu le dernier mot de
» la philosophie, qu'à généralement et rigoureusement parler,
» *c'est à peine*, selon moi, *de la philosophie* (p. 51, 52). »

Enfin habilement, il évite de heurter de front le Christianisme, au contraire il le prend sur sa protection :

« Ma foi est que, dans un avenir inconnu, l'*Esprit philo-
» sophique* s'étendra, se développera, et que tout comme il
» est le plus haut et le dernier développement de la nature
» humaine, le dernier venu dans l'espèce humaine et le point
» culminant de l'histoire....., le nombre des penseurs, des
» esprits libres, des philosophes, s'accroîtra, s'étendra sans
» cesse jusqu'à ce qu'il prédomine et devienne la majorité
» dans l'espèce humaine.

» La Philosophie est patiente... Heureuse de voir les masses
» de peuple, c'est-à-dire à peu près le genre humain tout
» entier, entre les bras du Christianisme, elle se *contente de
» lui tendre doucement la main*, et de l'aider à s'élever plus
» haut encore (p. 58, 59). »

69. M. Cousin met toute lumière dans l'abstraction, toute loi dans la nature des choses, sépare la Philosophie de la Religion, ôte à Dieu la liberté, et arrive au Panthéisme.

3e *Leçon.* — Dans cette leçon, M. Cousin s'applique à prouver, par l'histoire de la philosophie, ce qu'il vient de dire *qu'elle est la lumière des lumières*, et à ce propos il fait l'histoire, le plus souvent fantastique, de toutes les Religions du monde.

Voici quels sont les principes qu'il établit pour se guider dans ses recherches, et arriver à *la source de la lumière* :

« Je soutiens que c'est l'esprit (qu'il le sache ou qu'il
» l'ignore) qui, doué qu'il est de la faculté de *concevoir* les
» rapports des nombres, une fois que ces quantités concrètes
» ont été amenées devant les sens, et à cette condition, c'est
» l'esprit, dis-je, qui, entrant en exercice, *conçoit l'abstrait
» dans le concret* ; de sorte qu'alors, par une opération com-
» plexe, dont le mystère est le mystère même de la liaison de
» notre nature sensible et de notre nature intellectuelle, nous

Digitized by Google

» affirmons que ces deux quantités *concrètes*, et ces deux autres
» quantités *concrètes* que voici, sont numériquement égales.
» Or tout ce qui aperçoit ce rapport est l'esprit et non le
» sens, de même la vérité.

« Le rapport aperçu est dans l'abstrait, non dans le concret,
» et nous n'admettons le rapport des vérités concrètes que
» parce que nous admettons le rapport des quantités abs-
» traites en elles-mêmes ; et aussitôt que nous avons dégagé,
» par la réflexion, les rapports abstraits des sujets détermi-
» nés qui les enveloppaient, nous savons que nous sommes
» arrivés en ce genre à *la source même de la lumière*. Ici
» donc *toute lumière est dans l'abstraction* (p. 67). »

4e *Leçon.* — Dans cette leçon comme l'abbé de La Mennais, comme Frayssinous, comme toutes les philosophies, M. Cousin cherche *la loi* dans la nature des choses :

« C'est de la *nature des éléments* divers que se tirent si-
» non tous leurs rapports possibles, du moins leurs *rapports*
» généraux et fondamentaux. Or qu'est-ce que les rapports
» généraux et fondamentaux des choses? Montesquien l'a dit
» et on l'en a beaucuop repris : *Ce sont les LOIS des choses.*
» *Les LOIS sont les RAPPORTS nécessaires qui dérivent*
» *de la nature des choses* (p. 104). »

5e *Leçon.* — Arrivé là et trouvant la vérité dans l'abstraction et la loi dans la nature des choses, logiquement il devait séparer la Philosophie de la Religion. C'est ce qu'il fait :

« Laissons à la Religion la *forme* qui lui est inhérente : elle
» trouvera toujours ici le respect le plus profond et le plus
» vrai ; mais en même temps, sans toucher aux droits de la
» Religion, déjà j'ai défendu et je défendrai constamment
» ceux de la Philosophie. Or le droit comme le devoir de la
» Philosophie est, sous la réserve du plus profond respect
» pour les *formes religieuses*, de ne rien comprendre, de ne
» rien admettre qu'en tant que vrai en soi et sous la *forme de*
» *l'idée*. La forme de la Religion et la forme de la Philosophie,
» disons le nettement, sont *différentes* ; mais en même
» temps le contenu, si je puis m'exprimer ainsi, de la religion
» et de la philosophie, est le même. C'est donc une puérilité,

Digitized by Google

» là ou il y a identité de contenu, d'insister hostilement sur
» la différence de la forme (p. 140). »

Cette différence en effet est peu de chose, en voici une preuve. La Religion, pour conserver à Dieu le plus beau des dons de l'homme, don que M. Cousin n'a cessé d'exalter, la Liberté, professe que Dieu est libre, et que la création est un acte libre de Dieu, et pour éviter le Panthéisme, elle enseigne que Dieu a tiré le monde non de lui-même, mais de sa volonté. Or voici ce que révèle M. Cousin :

« La Création est je ne dis pas possible mais *nécessaire*.....
» Dieu, s'il est une cause, peut créer, et s'il est une cause ab-
» solue, il ne *peut pas ne pas créer*... Dieu crée donc, il crée
» en vertu de sa puissance créatrice, il *tire* le monde, non
» du néant qui n'est pas, mais *de lui* qui est l'existance abso-
» lue. Son caractère éminent étant une force créatrice ab-
» solue, qui ne peut pas ne pas passer à l'acte, il suit, non
» que la création est possible, mais qu'elle *est nécessaire*...
» Voilà l'univers créé, *nécessairement créé*, et manifestant
» celui qui le crée (145-147). »

A. BONNETTY.

Digitized by Google

Littérature catholique.

ÉNUMÉRATION DE TOUS LES OUVRAGES DE FÉNELON

QUI ENTRENT DANS SES ŒUVRES COMPLÈTES

PRÉCÉDÉES DE SON *HISTOIRE LITTÉRAIRE*

Par M. * (l'abbé GOSSELIN),**
Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice.

3e ARTICLE [1].

Notice sur le Télémaque.

147. *Les Aventures de Télémaque*, en 18 livres, *précédé d'un Discours de la poésie Epique et de l'excellence du poëme de* TÉLÉMAQUE.

C'est l'ouvrage de Fénelon qui a eu le plus de vogue, et on peut dire le plus d'influence. Quel est le jeune homme, quel est le littérateur qui ne l'a pas lu? Nous croyons donc devoir donner une notice un peu détaillée sur son origine, sur l'à-propos de sa publication, qui paralysa la condamnation que Fénelon venait de subir à Rome.

L'ouvrage paraît avoir été composé vers 1694; et dès cette époque Bossuet en avait une copie entre les mains [2]; puis vinrent les grandes disputes sur le livre des *Maximes des Saints*, suivies de la condamnation de Fénelon.

Cette condamnation est datée du 12 mars 1699, et immédiatement on imprima le *Télémaque*. Fénelon prit-il quelque part à cette publication? C'est ce qu'on ne sait pas au juste. M. l'abbé Gosselin assure qu'il y fut complétement étranger et que cette publication n'eût lieu que par le fait de l'infidélité d'un copiste.

M. de Bausset fait en ces termes et sans aucune preuve le récit fantaisiste suivant de l'impression du *Télémaque* :

[1] Voir le 2e article au No précédent, ci-dessus, p. 155.
[2] *Mémoiret et journal* de l'abbé Le Dieu, t. II, p. 12.

Digitized by Google

« Le copiste infidèle... dès 1698, fit circuler une copie du manuscrit de Fé-
» nelon, sans en faire connaître l'auteur... Encouragé par ce succès, cet homme
» vendit son manuscrit à la veuve de *Claude Barbin*, imprimeur au palais.
» On peut croire qu'il se donna bien de garde de lui révéler la manière dont
» il se l'était procuré, et de lui confier que l'archevêque de Cambrai en était
» l'auteur.

» A la page 28, le livre fut arrêté, les imprimeurs maltraités... L'imprimeur
» vendit quelques copies manuscrites de la partie de l'ouvrage qui n'avait
» pas été imprimée. Ce fut sur une de ces copies que Moetjens fit imprimer
» pour la première fois, la totalité en juin 1699 [1]. »

Comme nous l'avons dit, ce récit est fantaisiste; la lettre suivante prouve que Fénelon a dû connaître l'impression immédiate de son livre et en a permis, sinon effectué, l'impression.

C'est le 12 mars, avons-nous dit, que son livre des *Maximes* fut condamné ; or voici ce qu'un libraire écrivait le 26 du même mois à Dubreuil, un des domestiques de Fénelon :

Paris, ce 26 mars 1699.

Je suis dans un si grand chagrin que je n'ai pas eu la force de vous écrire, dès *lundi* dernier (23), que j'ai appris cette malheureuse nouvelle. J'ai donné à Mad. D*** la *Bulle*. Je vous l'aurais envoyée aussitôt, n'eut été que l'on m'a dit que M. le Nonce avait envoyé un courrier à Monseigneur. Le bruit court que mondit Seigneur n'aura pas de peine à faire sa rétractation, d'autant qu'il a écrit plusieurs fois sa grande soumission au Saint-Père, et l'on attend de Monseigneur une *Lettre pastorale*. Si cela était, je voudrais bien la pouvoir *imprimer*, s'il était possible ; ou bien, si elle était imprimée ailleurs qu'à Paris, en être le *distributeur*. Tout le public espère voir un bel ouvrage à ce sujet.

Nos ennemis triomphent ; Dieu nous console. Ce qui est certain, c'est que tel qui n'ose parler ne pense pas moins, et en vérité, je vois bien d'honnêtes gens qui pleurent de voir de quoi sont capables les hommes.

Il court un manuscrit de Monseigneur intitulé : *Education d'un Prince*, ou *Les Aventures de Télémaque*. Il fait beaucoup de bruit ; l'on dit que jamais il ne s'est imprimé un plus bel ouvrage. Si vous voyez l'occasion d'en parler à Sa Grandeur, ne *m'oubliez pas*.

Je crains que la présente ne vous soit pas rendue ; sans cela je vous écrirais de belles choses. *Nous sommes condamnés des hommes, mais non pas de Dieu*. Ce sont les paroles de la plus grande partie du peuple de Paris [2].

Ce qui est à remarquer dans cette lettre, c'est que le lendemain 27 mars, Fénelon écrit qu'il ne connaît pas encore *la Bulle* et il faut qu'elle fût bien répandue dans Paris pour qu'un libraire en eût une copie.

[1] De Bausset, *Hist. de Fénelon*, L. IV, c. 3 ; dans *Œuvres*, t. x, p. 154.

[2] Lettre 591 ; dans *Œuvres*, t. IX, p. 716.

Digitized by Google

Il faut remarquer ensuite cette demande du libraire d'*imprimer* ou *de distribuer* non-seulement le *Mandement* de soumission, mais le *Télémaque*. On ne peut douter que Dubreuil n'ait communiqué cette lettre à Fénelon. Celui-ci a-t-il répondu au libraire qu'il permettait l'impression ? Voilà ce qui est en discussion.

M. l'abbé Gosselin prétend que Fénelon était trop préoccupé de sa condamnation pour s'occuper de ce livre. Mais, d'après ce qui va suivre, on verra que c'est cette condamnation qui a motivé et accéléré la publication du *Télémaque*. La lettre que nous venons de citer doit être non de *Aubouin*, l'imprimeur ordinaire de Fénelon, comme le veut M. l'abbé Gosselin, mais du gérant de la *veuve Barbin*, chez laquelle parut le 1er *tome* de l'ouvrage. Quoiqu'il en soit, dès le 6 avril, elle demande et elle reçoit la *permission* d'imprimer. Le 12, la permission est enregistrée, et dès le commencement de mai, la 1re *partie* de l'ouvrage paraît avec le titre de :

Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse (et au frontispice) *Suite du 4e livre de l'Odyssée d'Homère, ou les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse* (sans nom d'auteur). — *A Paris, chez la veuve de Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte-Chapelle M. DC. XCXC. Avec privilège du Roy.* — Les autres parties suivirent successivement.

Dès le 18 *mai*, Bossuet l'avait lu et il écrivit à Rome, à son neveu :

« Le *Télémaque* de M. de Cambrai, c'est, sous le nom du » *fils d'Ulysse*, un roman instructif pour Mgr le duc de Bour- » gogne. Il partage les esprits : la cabale l'admire; le reste du » monde trouve cet ouvrage peu sérieux pour un prêtre [1]. »

Dès le mois de *juin*, Moetjens l'imprime à La Haye, et annonce que l'ouvrage est sorti « de la savante plume de Mgr » François de Salignac *Fénelon*, archevêque de Cambrai. » Dans le tome IIe, le même libraire dit : « J'en ai l'obligation à » une personne de qualité qui a bien voulu me l'envoyer en » manuscrit [2]. »

[1] *Œuvres* de Bossuet, t. xxx, p. 429, édit. Lachat.

[2] Voir dans les *Œuvres*, Gosselin, t. i, p. 115 et 116.

Digitized by Google

Alors les éditions françaises et étrangères s'accumulent les unes sur les autres.« On en comptait plus de 20, dit M. l'abbé » Gosselin, dans la dernière moitié de l'année 1699 [1]. »

Gueudeville témoigne sa surprise « que dans Paris la source » des lumières, le pays de l'intelligence, le centre du bon » goût, on soit tellement affamé de *Télémaque*, qu'on y jette » les louis d'or à la tête des libraires, pour enlever le roman[2].»

L'abbé Faydit, qui était sur les lieux, dit à son tour :

« S'il en faut juger par le feu et l'ardeur avec laquelle ce » livre est recherché, c'est le plus excellent de tous les livres. » Jamais on ne tira tant d'exemplaires d'aucun ouvrage » jamais on ne fit tant d'éditions du même livre[3]. »

La nouvelle de la publication du *Télémaque* s'était rapidement répandue jusqu'à Rome; dès le 11 août le cardinal Gabrielli écrivait à l'abbé de Chanterac : « J'ai appris avec grand » plaisir que Mgr l'archevêque avait publié un très-sa ant » livre, remarquable par une érudition de toute sorte, pour » l'instruction des enfants royaux [4].»

Quoiqu'il en soit donc de la participation de Fénelon à la publication du *Télémaque*, on peut dire que le zèle de ses amis fut admirablement conduit et la réussite fut complète. La gloire de Bossuet, en ce moment même vainqueur, fut éclipsée ; on ne cite, on ne lit, on n'exalte que le *Télémaque*.

Bossuet était bien là avec ses cheveux blancs et sa Bulle à la main, mais toutes les Déesses, toutes les Nymphes, toutes les Eucharis, toute la Jeunesse, tous les Mentors de Paris et de Versailles n'ont devant les yeux que le beau *Télémaque*.

Aussi, il faut l'entendre en témoigner sa mauvaise humeur en termes très-durs.

Dès le 23 janvier 1700, son secrétaire, l'abbé Le Dieu nous a conservé la conversation suivante :

« Le samedi (23 janvier 1700) il fut aussi fort parlé de *Télémaque*. Dès qu'il parut et qu'il en eut vu le premier tome, il le jugea écrit d'un style efféminé et poétique, outré dans toutes ses peintures, la figure poussée au-delà

[1] *Ibid*. p. 113.

[2] *Critique générale des Aventures de Télémaque*, Cologne, 1700.

[3] *Télémacomanie*, p. 2, à Eleuteropie, 1700; critique faite sur l'édition de *Télémaque* en 1 vol. in-12 réunissant les 4 parties.

[4] *Lettre* 652, à l'abbé de Chanterac, dans *Œuvres*, t. x, p. 38.

Digitized by Google

des bornes de la prose, et en termes tout poétiques. Tant de discours amoureux, tant de descriptions galantes, une femme qui ouvre la scène par une tendresse déclarée et qui soutient ce sentiment jusqu'au bout, et le reste de même genre, lui fit dire que cet ouvrage *était indigne non-seulement d'un évêque, mais d'un prêtre et d'un chrétien, et plus nuisible que profitable au Prince à qui l'auteur l'avait donné.*

M. de Meaux en avait vu le manuscrit il y avait plusieurs années, et je l'avais ouï souvent en reprendre le style poétique. C'est qu'il s'était contenté de courir dessus sans attention, et ne s'était laissé frapper que des peintures outrées. Il avait cru que M. de Cambray avait eu tout au plus intention de proposer cet amusement à M. de Bourgogne, pour le divertir dans ses études et l'attirer à la lecture. Il *fut fort surpris* de le voir imprimé et ne douta pas que ses amis n'eussent pris *le temps que la condamnation* du livre *des Maximes des saints* était venue, pour le répandre dans le public, et y conserver au moins à l'auteur la réputation du meilleur écrivain de la France, comme ils le prétendaient. Le *Manuscrit* avait déjà fort couru et depuis six mois chacun avait dans Paris, une grande curiosité de le voir. Voilà ce que M. de Meaux pensa de ce *Roman* dès le commencement, car ce fut là d'abord le caractère de ce livre à Paris et à la Cour, et on ne se le demandait que sous ce nom : *Le Roman de M. de Cambray.*

Depuis qu'on eut le 2e et le 3e tomes, que M. de Meaux les lut à Germigny en été, et dont il n'avait jamais rien vu, il jugea que le dessein de ce livre *était pernicieux*, et que l'auteur était bien hardi et bien téméraire de le donner au public. On sait, en effet, que M. de Cambray se plaignit d'abord de l'indiscrétion de ses amis, d'avoir fait imprimer l'ouvrage dans Paris même : ce fut une sagesse à d'autres aussi de ses amis de l'avoir *supprimé d'abord* [1]. Mais dans ce temps-là même on vit des *lettres* de M. de Cambray, où il mandait que puisque son *Télémaque* avait été publié, il ne pouvait s'empêcher de *prendre soin lui-même d'une édition*, afin qu'il parut tel qu'il était, et que d'ailleurs il était impossible de le retirer des mains du public [2]. Ses amis y avaient bien pourvu, car il en vint tout d'un coup 4 ou 5 éditions et de tout l'ouvrage, de *Paris*, de *Rouen*, de *Lyon* et de *Hollande*, et celle enfin qui porte le nom de la ville de *Liége*, en petit caractère, divisée en 10 livres avec des sommaires, faite par l'ordre et par le soin de l'*auteur même*, comme il l'avait promis [3].

M. de Meaux trouva que les derniers livres de ce Roman étaient une *censure*

[1] Nous ne savons pas que les amis de Fénelon l'aient supprimé d'abord; c'est le gouvernement qui en retira le *privilège*. On assure que 1,200 exemplaires furent détruits à Rouen, mais tout cela n'empêcha pas les éditions clandestines françaises et étrangères.

[2] Ces lettres n'existent nulle part dans la correspondance de cette époque; ce n'est qu'en 1710 que Fénelon s'explique sur cela dans la lettre que nous publions ci-après, p. 201.

[3] M. Gosselin ne parle pas de cette édition de Liége, non plus que de celle en un seul volume, citée plus loin, par l'abbé Faydit.

Digitized by Google

couverte du gouvernement présent, du Roi même et des ministres. C'est ce que tout le monde y a vu, et le Roi comme les autres[1]. Pourquoi donc publier un écrit de cette nature, et à quoi bon pour M. de Cambray ? « C'est » encore apparemment, disait M. de Meaux, un dessein de ses amis, pour lui » mériter, dans le public, avec la réputation du meilleur écrivain, l'honneur » d'avoir seul le courage de dire la vérité. »

Cet entretien vint à propos de ce que je dis qu'il paraissait une clef et une *critique* du *Télémaque*, que l'on cachait avec un soin extrême[2], parce que le gouvernement, et les maîtres comme les sujets, y étaient déchirés impitoyablement. Ce sera, dit-on, l'ouvrage de quelque français mécontent retiré en Hollande[3].

Mention est faite encore du *Télémaque* à la date du 26 mars 1701 :

Il paraît une nouvelle édition de *Télémaque* à La Haye, chez Moetjens, 1701, avec une préface qui est un éloge de M. l'archevêque de Cambray et un blâme de M. de Meaux, que l'on accuse d'avoir trop poussé ce prélat dans l'affaire de son livre des *Maximes des Saints.* M. de Meaux a reçu ici cette préface seulement par la poste, et il paraît la mépriser fort et s'éloigner du dessein d'y faire aucune réponse, quoiqu'il avoue qu'elle est bien écrite et tournée avec beaucoup d'artifice et de malignité ; et, comme il estime, de la façon d'un protestant[4].

Mais là où Bossuet perd toute mesure et montre sa grande irritation contre Fénelon, c'est dans les paroles suivantes d'une conversation tenue le samedi 29 octobre 1701.

....Delà on est entré sur M. l'abbé de *Fénelon,* que M. de *Meaux* a tranché avoir été toute sa vie *un parfait hypocrite,* n'agissant avec lui-même dès ces premiers temps, qu'avec *finesse, dissimulation* et *cachoterie* pour aller à ses desseins ; que lui, M. de Meaux, ne s'en apercevait point du tout, le croyant sincère, comme il l'était lui-même à son égard. Mais que l'affaire de son *livre* (*des Maximes*) le lui avait fait connaître pour ce qu'il était, puisque dans ses défenses il avait usé de toute sorte de déguisements, niant les vérités les plus certaines, les faits les plus constans, si bien que M. le cardinal de *Noailles* et M. l'évêque de *Chartres*, ses anciens amis, avaient eux-même été convaincus de la *duplicité* de son esprit, qui paraissait encore plus dans les matières mêmes de doctrine qu'ils avait traitées; en toute chose, il avait vu son affectation à se laisser toujours une porte de derrière sans jamais parler net[5].

[1] Ne serait-ce pas Bossuet qui aurait fait faire ces remarques au Roi ?

[2] Il veut sans doute parler de la critique de Gueudeville, ou de la *Télémacomanie* de *Faydit,* qui parurent à cette époque. Mais il n'y a pas de clef.

[3] *Mémoires et journal* de l'abbé Le Dieu, t. II, p. 12-14.

[4] *Mémoires,* t. II, p. 178. — Cette préface était de l'abbé de Saint-Rémi.

[5] *Mémoires,* t. II, p. 242.

Digitized by Google

Cependant Bossuet vainqueur avait voulu faire le grand et le généreux, en faisant une visite de compliment ou plutôt de condoléance au bon et fidèle ami de Fénelon, M. le duc de Beauvilliers, qui lui écrit le 27 mars 1699 :

« M. de Meaux sort de chez moi, il y a environ une heure; » il m'a fait un compliment sur la soumission que j'avais » marquée au décret du Pape sur votre livre, et de la diligence » avec laquelle, suivant qu'il est ordonné aux fidèles, j'en ai » remis entre les mains de M. l'arch. de Paris l'exemplaire » (des *Maximes*) que j'avais eu lors de l'impression. Je lui ai » répondu que c'était la suite naturelle de la disposition où » j'avais toujours été d'acquiesser pleinement à la décision du » Saint-Siége, et que je ne fesais en cela que ce qui est d'obli- » gation à tout fidèle. »

Bossuet ne se borna pas à cela, il voulut faire une sorte de satisfaction à Fénelon, dans la mission suivante qu'il donne à M. de Beauvilliers, qui continue :

A propos de soumission, M. de Meaux m'a chargé de vous mander « que, » dans une lettre que vous avez écrite depuis peu à M. le Nonce, vous lui aviez » imputé d'avoir répandu que votre soumission ne serait qu'apparente, et » point intime, ni sincère. Il dit que jamais il n'a tenu à qui que ce soit un » discours semblable ; qu'il se le reprocherait, et aurait tort devant Dieu et » devant les hommes d'avoir de vous un pareil sentiment. Comme rien ne » l'oblige à cette explication, surtout à présent que la chose est jugée, je ne » vois que la vérité seule qui doive l'obliger à parler comme il fait, et à s'a- » dresser à moi pour me prier de vous l'écrire[1]. »

Fénelon ne fut pas dupe de cette déclaration, il répondit, deux jours après, le 29, à son ami :

Pour M. l'évêque de Meaux, j'avoue qu'il m'est impossible de concevoir comment il a pu vous dire qu'il aurait un reproche à se faire devant Dieu et devant les hommes, s'il mettait en doute la droiture de mon cœur et la sincérité de ma soumission. A-t-il déjà oublié toutes les duplicités affreuses qu'il m'a imputées à la face de toute l'Eglise, jusque dans son dernier imprimé ? Quinze jours ne peuvent pas m'avoir changé en un honnête homme. Mais il n'est pas question d'approfondir ses paroles et j'en laisse l'examen entre Dieu et lui. Nous n'avons plus rien à démêler entre lui et moi. Je prie Dieu pour lui de très-bon cœur et je lui souhaite tout ce qu'on peut souhaiter à ceux qu'on aime selon Dieu [2].

On conviendra qu'après ce que M. l'abbé Le Dieu nous a ap-

[1] *Œuvres* de Fénelon, t. IX, p. 719.
[2] *Ibid.*, p. 720.

Digitized by Google

pris des sentiments intimes de Bossuet sur Fénelon, celui-ci avait quelque raison de ne pas croire à la déclaration que venait de lui mander M. de Beauvilliers. Notons que celui-ci ne crut pas devoir rendre la visite qu'il avait reçue, ce dont Bossuet se plaint dans une lettre à son neveu [1].

A l'imitation de Bossuet, le card. de Noailles voulut aussi faire le généreux, et voici ce qu'en écrit Fénelon au duc de Chevreuse :

Je sais que M. de Paris dit au curé de Versailles (Hébert), qu'il faisait ses efforts pour me faire rappeler à la cour et qu'il y aurait réussi sans *Télémaque*, qui a irrité Mad. de Maintenon, et qui l'a obligée à rendre le Roi ferme pour la négative. Vous voyez que ce discours, qui vient de vanterie sur sa générosité pour moi, n'a aucun rapport avec ses procédés personnels à mon égard; il ne peut que me craindre et vouloir me tenir éloigné. Mais il voudrait rassembler ces deux avantages, l'un, de faire l'homme généreux pour se justifier vers le public sur mon affaire, et me rendre odieux en se justifiant; l'autre, d'être généreux à bon marché, et de ne rien oublier pour me tenir en disgrâce [2].

Nous venons d'entendre les reproches que Bossuet et ses amis fesaient au *Télémaque*, il est juste de faire connaître les explications de Fénelon et de ses amis.

Voici d'abord ce qu'écrit M. l'abbé de Chanterac au cardinal Gabrielli, en 1702 :

Il ne me reste qu'à vous dire peu de mots du *Télémaque*. Mgr avait écrit, il y a longtemps, cet ouvrage à la manière de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* ou de l'*Enéide*, de telle sorte qu'il ne manquât à ce poëme rien autre chose que les vers. Il s'était amusé à cela comme à un chant, afin que, caressant les oreilles du Royal Enfant, il lui insinuât insensiblement les préceptes les plus purs et les plus grands de l'administration du royaume. Loin l'idée que sous la forme d'un poëme il eut voulu composer une satire [3].

Pendant ce temps Fénelon gardait le silence, laissant aller le *Télémaque* dans ses succès, et c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Ce n'est que 10 ans après qu'il rompit le silence dans une lettre ou mémoire justificatif adressé au P. Le Tellier, jésuite, confesseur de Louis XIV.

Pour *Télémaque*, c'est une narration fabuleuse en forme de poëme héroïque, comme ceux d'*Homère* et de *Virgile*, où j'ai mis les principales instructions

[1] *Œuvres* de Bossuet, t. xxx, p. 365.
[2] *Hist.* de *Fénelon*, par M. de Bausset, dans les *Œuvres*, t. x, p. 156.
[3] *Lettre* 88, *Œuvres*, t. vii, p. 555.

Digitized by Google

qui conviennent à un prince que sa naissance destine à régner. Je l'ai fait dans un temps où j'étais charmé des marques de bonté et de confiance dont le Roi me comblait. Il aurait fallu que j'eusse été non-seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, pour y vouloir faire des portraits satiriques et insolents. J'ai horreur de la seule pensée d'un tel dessein. Il est vrai que j'ai mis dans ces *aventures* toutes les vérités nécessaires pour le gouvernement, et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine; mais je n'en ai marqué aucun avec une affectation qui tende à aucun portrait ni caractère. Plus on lira cet ouvrage, plus on verra que j'ai voulu dire tout sans peindre personne de suite. C'est même une narration faite à la hâte, à morceaux détachés, et par diverses reprises : il y aurait beaucoup à corriger.

De plus, l'imprimé n'est pas conforme à mon original. J'ai mieux aimé le laisser paraître informe et défiguré, que de le donner tel que je l'ai fait. Je n'ai jamais songé qu'à amuser M. le duc de Bourgogne par ces Aventures, et qu'à l'instruire en l'amusant, sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. Tout le monde sait qu'il ne m'a échappé que par l'infidélité d'un copiste [1].

Ces déclarations sont positives ; mais il reste toujours à expliquer la lettre de l'imprimeur au domestique de Fénelon.

Critiques du Télémaque.

Comme Bossuet nous croyons que le *Télémaque* est un mauvais livre :

1° Par la description lascive qu'il fait de la plus dangereuse des passions;

2° Par la falsification de toutes les fables antiques, qui pourtant renferment un grand nombre de traditions primitives, qu'on ne peut plus reconnaître dans le *Télémaque* ; ce livre et l'*appendix de Diis* falsifient toutes les croyance païennes.

3° Parce qu'il falsifie non seulement les croyances, mais encore l'histoire ancienne.

4° Parce qu'un païen qui lit ce livre, écrit par un archevêque, doit naturellement penser que les chrétiens adorent Jupiter, Minerve, Vénus, ensemble avec Dieu, Jésus-Christ, le Saint-Esprit et la Vierge; c'est ce qu'ont déjà fait des auteurs japonais qui sont venus chez nous et ont écrit leurs impressions de voyage [2].

5° Surtout parce que les croyances et la morale du *Télé-*

[1] Lettre au P. Le Tellier, jésuite, n° 3, en 1710; *Œuvres*, t. VII, p. 665.

[2] Voir dans les *Annales* l'analyse d'un de ces ouvrages japonais, t. XII, p. 370 (5e série).

Digitized by Google

maque, ne sont que le *Christianisme sans le Christ*, en sorte que toute personne qui le lit est nécessairement amenée à croire que la Religion païenne valait bien le Christianisme.

Nous avons cité la verte critique de Bossuet, mais elle était faite en secret et devant un petit nombre d'amis, ce n'est que, ces dernières années (en 1856) qu'elle a été connue par la publication des *Mémoires* de l'abbé Le Dieu. Cependant quelques critiques furent publiées lors de l'apparition du *Télémaque*. Nous ne parlons pas de celle de Guedeville, ex-bénédictin, marié en Hollande, et écrivant contre sa religion et sa patrie. La plus courageuse et la plus savante est celle de l'abbé Faydit, à peu près inconnue en ce moment [1].

En voici le titre :

« La *Télémacomanie*, ou la censure et critique du roman
» intitulé : *Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, ou
» suite du 4e livre de l'Odyssée d'Homère; — *Non enim ætati*
» *montræ dignum est, inquit Eleazarus, fingere ut multi*
» *adolescentes* (II Machab., VI. 24). — *Solon tragedias scribere*
» *et fabulas docere prohibuit, inutilem eas falsi Loquen-*
» *tiam vocans* (Diog. Laert. *in Solone*. — A Eleuterople,
» chez Pierre Philalethe, 1700, in-12 de 477 pages. »

L'ouvrage est adressé à Madame ***, que l'on sait être Madame d'Aligre, épouse du marquis de Barbezieux, secrétaire d'Etat, à laquelle Faydit avait déjà adressé le *Télémaque spirituel*, ou critique des *Maximes des Saints* [2].

Ecoutons d'abord Faydit donnant les raisons de sa critique :

Le profond respect que j'ai pour le caractère et pour le mérite personnel de M. de Cambray, me fait rougir de honte pour lui d'apprendre qu'un tel ouvrage soit parti de sa plume, et que de la même main, dont il offre tous les jours sur l'autel au Dieu vivant ce Calice adorable, qui contient le sang de Jésus-Christ, le prix de la Rédemption de l'univers, il ait présenté à boire à ces âmes, qui en ont été rachetées, la coupe du vin empoisonné de la prostituée de Babylone; car c'est ainsi que les Pères ont nommé tous ces livres détestables, qui, sous des fictions ingénieuses, et élégamment écrites, ne contiennent que des histoires de galanteries et d'amourettes, des descriptions fabuleuses du temple et du palais de Vénus, et de l'Isle enchantée de

[1] Il y eut deux éditions de ce livre, en 1700; une réimpression à La Haye, en 1713, et une trad. italienne, à Venise, en 1751.

[2] Les *Annales* ont reproduit cet opuscule, t. XIII, p. 213 (6e série).

Digitized by Google

l'Amour, et de l'empire du petit Cupidon avec ses flèches, comme du plus grand des Dieux.

Je n'ai presque vu autre chose dans les premiers tomes du Télémaque de M. de Cambray, que des peintures vives et naturelles de la beauté des Nymphes et des Naïades, et de celle de leur parures et de leurs ajustements, de leurs danses, de leurs chansons, de leurs jeux, de leurs divertissements, de leur chasse, de leurs intrigues à se faire aimer, et de la bonne grâce avec laquelle elles nagent toutes nues aux yeux d'un jeune homme pour l'enflammer. La grotte enchantée de Calypso, la troupe galante des jeunes filles qui l'accompagnent partout, leur étude à plaire, leur application à se parer, les soins assidus et officieux qu'elles rendent au beau Télémaque ; les discours que leur maîtresse, encore plus amoureuse qu'elles, lui tient, les charmes de la jeune Eucharis, les avances qu'elle fait à son amoureux, les rendez-vous dans un bois, les tête-à-tête sur l'herbe, les parties de chasse, les festins, le bon vin et le précieux nectar dont elles enivrent leur hôte, la descente de Vénus dans un char doré et léger, traîné par des colombes, accompagné de son petit Amour ; enfin la description de l'Isle de Chipre, et des plaisirs de toutes les sortes, qui sont permis en ce charmant pays, aussi bien que les fréquents exemples de toute la jeunesse, qui, sous l'autorité des lois et sans le moindre obstacle de la pudeur, s'y livre impunément à toutes sortes de voluptés et de dissolutions, occupent une bonne partie du premier et du second tome du roman de votre prélat, Madame [1].

Mais il convient de rendre compte du livre lui-même, et pour cela nous ne croyons mieux faire qu'en donnant l'analyse, qu'en a faite l'auteur des *Nouvelles de la République des lettres* ; on connaîtra ainsi le jugement porté sur Fénelon et Faydit, en France et à l'étranger.

J'ai lu enfin la *Télémacomanie*... Dans son *Avis au lecteur*, qui contient bien deux feuilles (24 p.), l'auteur dit qu'il n'a permis l'impression de cette critique que malgré lui, et seulement pour se justifier du « bruit que ses ennemis » faisaient courir que la *critique brutale et séditieuse* [2], » qui parut d'abord contre le Télémaque venait de lui, et qu'on attribuait son exil en Auvergne à la composition de ce libelle. Il divise son livre en deux parties : il appelle la première *Censure du roman de Télémaque*, parce qu'il y fait voir l'aversion que l'Eglise a toujours eue pour ces sortes d'ouvrages qu'on appelle *romans* et la condamnation sévère qu'elle en a fait dans tous les siècles ; il appelle la seconde partie la *Critique du Télémaque*, parce qu'il y fait voir le grand nombre de fautes qui y sont contre l'histoire et contre la fable. L'auteur profane, dont M. Faydit s'est le plus servi dans sa critique, est le poëte *Lycophron*. Son livre est plein d'esprit et de feu ; mais il est aussi bien plein de digressions. Il soutient au commencement de sa première partie que ce

[1] *Télémacomanie*, p. 3.

[2] Celle de Gueudeville, ex-bénédictin, marié en Hollande où il a composé 5 petits opuscules contre le *Télémaque*.

Digitized by Google

qui prouve le mérite d'un livre n'est pas le grand débit qui s'en fait, mais plutôt le jugement avantageux qu'en portent les sages et les savants. Les *Fées* du jeune *Perrault*, les *Pasquinades* de *Le Noble*, les *Maman-joie* de Mad. *de Murat* et les *Comédies d'Arlequin* ou le *Théâtre-Italien*, qui, selon M. Faydit, sont des livres fort méprisables, ont été lus et courus par plus de gens et imprimés plus de fois que *Télémaque*. Il prétend que M. de Cambray a fait plus de tort à la religion par son *Télémaque* que par son livre de l'*Explication des Maximes des Saints* ; et que le premier est plus pernicieux que le second. La raison qu'il en donne, c'est que le poison qui ne va qu'à infecter l'esprit et faire couler en lui l'erreur et le mensonge est moins dangereux que celui qui corrompt le cœur, et qui empoisonne les mœurs. L'homme s'intéresse tout autrement à se conserver la possession des plaisirs sensuels, qu'il ne s'entête à soutenir ses erreurs. *Mentor* a beau prêcher *Télémaque*, un regard d'*Eucharis*, une œillade d'une belle Nymphe, une flèche de *Cupidon* gâte tout et fait oublier toutes les leçons de la sagesse, que *Minerve* lui avait données.

M. Faydit allègue tout ce qu'il a pu ramasser de la discipline de l'Eglise contre les romans. Il dit qu'un prêtre d'Asie fut déposé des fonctions du sacerdoce et privé de son bénéfice par l'apôtre S. Jean, pour avoir fait un roman spirituel des *Voyages de S. Paul et de sainte Thècle*, et que cependant ce roman ne contenait rien contre les bonnes mœurs ; mais que tout son crime consistait en ce qu'il était *fabuleux*...

En parlant du dessein de M. de Cambrai dans son *Télémaque*, il demande si la postérité pourra jamais croire qu'un prélat, qui ne parlait que du pur amour, de la suppression de tous les désirs, du renoncement au paradis et à la béatitude éternelle par un motif de plus grande perfection, du triple silence, des paroles, des pensées et des souhaits, et qui, enfin, n'avait dans la bouche que le désintéressement et l'évacuation de toute *mercénarité*, que la suspension des puissances de l'âme, que son sommeil spirituel, son ivresse mystique, sa mort allégorique, se soit abaissé à parler des intrigues de *Vénus*, pour rendre *Télémaque* amoureux de la jeune *Eucharis*, et à décrire avec tant d'application les coëfures, les habits, les danses, les coquetteries des déesses, des nymphes et des bergères ? Quel plaisir prend-on à divertir le monde par un tissu de mensonges, d'impostures et de fables inventées par des gens oisifs ?

La seconde partie est beaucoup plus longue que la première, mais elle est aussi plus ennuyeuse, parce que l'auteur s'applique uniquement à faire voir les anachronismes et les fautes contre l'histoire et contre la fable qui sont dans le *Télémaque* [1].

M. Faydit est un prêtre d'Auvergne qui était habitué à Paris dans la paroisse de Saint-Séverin ; il se mêlait de vendre des livres. Il vendit l'hiver dernier un grand nombre de *Télémaques*. Le lieutenant de police l'en censura ; mais il lui répondit qu'il ne reconnaissait point sa juridiction. Cela

[1] Nous avons déjà dit que nous ne croyons pas que ce soit la partie la moins utile. Faydit y déploie la plus vaste érudition.

Digitized by Google

renouvela tous les autres sujets de plainte qu'on avait contre lui à l'occasion de ses écrits, et lui a causé son exil en Auvergne. Il avait déjà été enfermé à Saint-Lazare par ordre de l'archevêque de Paris. Il ne manque ni d'esprit ni de savoir[1].

Par ces extraits on peut voir que la critique de l'abbé Faydit n'est pas sans mérite. Jamais auteur n'a été plus indignement traité dans toutes les *Biographies*. Si nous avons un jour un peu de loisir, nous donnerons une notice exacte de cet auteur le plus érudit, le plus original, le plus sensé, le plus excentrique de cette époque. Ce sera le digne pendant de la *vie de Santeul*, son ami et son émule, mais bien moins savant que lui et que nous avons donnée précédemment[2]. En attendant nos lecteurs peuvent maintenant juger avec toute connaissance de cause le mérite du roman le *Télémaque*.

A. BONNETTY.

[1] *Nouvelles de la République des lettres*, par Jacques Bernard ; octobre 1700, t. XXII, p. 384.

[2] Voir les *Annales*, t. IX à XV (4e série).



Digitized by Google

Histoire rétrospective.

SOUVENIRS DE L'ANCIEN RÉGIME ET DE LA RÉVOLUTION

DANS LA BOUCHE D'UN PAYSAN.

Le récit que l'on va lire porte, sur le manuscrit, la date de 1828. C'est un extrait d'un ouvrage que nous avions commencé dans le genre du *Comte de Valmon* de l'abbé Girard, où nous voulions faire entrer avec la réfutation des erreurs modernes, l'exposé des traditions antiques et le tableau de toutes les cérémonies de l'Eglise catholique. Plusieurs extraits de cet ouvrage ont déjà été insérés dans les *Annales* :

1° Origine, progrès et conséquences funestes de la croyance à l'état de nature. *Annales*, t. I, p. 273 (1re série), 1830 ;

2° La nature et les facultés de l'homme prouvent que l'état de nature n'a pu exister. *Ibid.* p. 351 ;

3° Le Carême et la semaine sainte de l'Eglise catholique. T. II, p. 81, *ibid.*, 1831 ;

4° De la croyance en Dieu dans les temps anciens et dans les temps modernes. T. III, p. 5, 1831 ;

5° De l'oubli de Dieu et des moyens de nous en guérir. *Ibid.*, t. IV, p. 5, 1832 ;

6° Du culte rendu au serpent chez les différents peuples. *Ibid.*, p. 59, 1832 ;

7° L'homme d'après la tradition et d'après la philosophie. T. V, p. 303, 1832 ;

8° Des rapports qui existent entre les jeunes gens et les vieillards. T. VI, p. 29, 1833 ;

9° L'Avent et Noël considérés dans les documents historiques qu'ils renferment. T. VII, p. 409, 1833 ;

10° Le Baptême des chrétiens, ses cérémonies, leurs significations. T. IX, p. 405, 1834 ;

11° Les Religieuses chrétiennes et les Vestales païennes. T. XX, p. 259 (5e série), 1869.

Nous en détachons encore le présent extrait qui peut-être ne sera pas le dernier. A. B.

Eugène à son Père.

Depuis votre départ, j'ai passé trois jours de suite chez M. D'Algéride. Une de ces trois journées a été consacrée à visiter la ferme éloignée qui se trouve de l'autre côté du

Digitized by Google

torrent, et qui est tenue par *Pierre*, le brave paysan que vous connaissez. Il nous a fait les honneurs de sa maison. avec cette touchante bonhomie, avec cette naïve cordialité, et ce bon visage, que l'on ne rencontre plus que dans quelques paysans de nos montagnes. Après un déjeuner, où les richesses et les fruits, sinon des quatre parties du monde, au moins des quatre saisons de l'année, étaient étalés, il a fait rougir inopinément M[lle] Augustine, par la demande qu'il lui a faite, de devenir, de concert avec moi, la Marraine de l'enfant que sa femme est sur le point de lui donner. C'est une demande qui ne pouvait être refusée ; aussi en a-t-il été dans une satisfaction extrème. Il eut fallu le voir nous faisant visiter ses travaux, ses plantes, ses fruits, sa basse cour, ses instruments d'agriculture, qu'il se vante à bon droit d'avoir fabriqués lui-même presque tous.

Cette journée a été heureuse, non-seulement pour lui, mais encore pour nous. Bien plus, nous y avons eu une visite, et y avons entendu des choses dont je veux vous entretenir dans cette lettre.

Vers la fin du déjeuner au moment où le brave fermier venait d'apporter le vin de sa plus vieille futaille, conservée dans sa cave pour les libations extraordinaires, j'ai vu arriver le long du sentier, monté sur un petit âne, un homme à la barbe blanche, tenant deux béquilles dans ses mains, et dont les longues jambes touchaient presqu'à terre. Il était suivi d'un jeune enfant, et me paraissait de loin un pauvre estropié mandiant son pain.

Arrivé dans la cour de la ferme, je l'ai entendu dire d'une voix forte à son guide : « Regarde, si au moins l'on est à la fin » du déjeuner », comme s'il n'eut pas voulu arriver au commencement. Sur la réponse affirmative de l'enfant, il est descendu avec peine de sa monture, et, appuyé sur ses deux béquilles, s'est avancé avec une sorte de liberté majesteuse.

Au moment où, sans cérémonie, il a mis le pied dans la maison, tous les enfants se sont écriés avec joie : Ah ! voici maître Antoine ! Bon ! bon !

Alors nous avons pu examiner de plns près cet homme qui

Digitized by Google

venait nous voir avec une liberté mêlée de confiance et de réserve. Sa taille était bien au-dessus de l'ordinaire; sa tête, sa poitrine, ses cuisses étaient très-bien proportionnées, mais ses jambes étaient grêles; ses genoux rentrant en dedans et se touchant, tandis que les pieds étaient écartés, lui donnaient la forme d'un buste antique soutenu sur un piédestal gothique en forme d'ogive. Ses habits étaient ceux de l'indigence. Des culottes courtes et rapiécées de morceaux de diverses couleurs, venaient à peine jusqu'à ses genoux, et laissaient voir une chair noirâtre, que couvraient imparfaitement des guêtres grossières retenues par un jonc à écorce jaune. La chaussure contenait à peine ses pieds; sur ses épaules était jetée une longue veste d'un gros drap du pays, tombant en lambeaux, dans les manches de laquelle il n'avait pas passé les bras; elle était retenue par une corde, assujettie sur la poitrine, à la façon d'un manteau. Cependant sa chemise de toile grossière était propre et sa bonne blancheur contrastait avec la couleur olivâtre et cuivrée d'une vaste poitrine, découverte et hérissée d'un poil d'une éclatante blancheur.

Un vieux chapeau retenait à peine une belle chevelure également blanche, qui tombait assez négligemment sur son cou noirci par le soleil. Enfin tout son extérieur annonçait, sinon l'entière misère, au moins une grande pauvreté. Mais cette pauvreté ne le gênait pas; il était pour ainsi dire au-dessus d'elle. Il portait la tête haute; son visage long et charnu était empreint d'une physionomie forte et expressive.

Dans cet état il avait l'air d'un de ces Romains des premiers temps de la République, majestueux sous ses haillons, ou d'un Espagnol demandant l'aumône avec noblesse et fierté.

— « Pierre, dit-il, en entrant, je viens te voir aujourd'hui,
» précisément parce que je sais que tu as bonne compagnie.
» Tu sais que j'aime la bonne compagnie, moi, je la fréquen-
» tais autrefois quand j'étais le domestique de M. le baron. A
» présent, à peine si de loin en loin, je puis voir quelque per-
» sonne comme il faut. Quel changement! Au reste, depuis ce
» matin tu dois avoir eu le temps de jouir de tes bourgeois et
» et de toute ta compagnie, et je puis sans indiscrétion profi-
» ter du reste de leur présence, n'est-ce pas?»

Digitized by Google

— Vous êtes toujours le bien venu, compère, répondit Pierre qui, s'étant levé, était allé au-devant de lui, et l'avait pris par le bras. Il le conduisit près de la table, et le fit asseoir à côté de M. D'Algéride.

— Vous prendrez un morceau, ajouta-t-il, en approchant une assiette.

— Le vieillard la repoussa en lui disant : — Non, j'ai mangé avant de venir, mais si tu as un verre de vin, je le boirai ; car il fait une chaleur acccablante.... et s'adressant à M. d'Algéride : — J'ai voulu venir vous présenter mes respects, Monsieur... Là il s'arrêta un moment, puis il ajouta : faut-il que je dise, comte, marquis, baron, je ne sais ? car je ne distingue plus rien à ces noms-là. Il y a si longtemps que je ne les ai plus prononcés !... et même, s'il faut que je le dise, je n'ai jamais bien su les distinguer. Je disais vicomte à un baron, marquis à un comte, et même une fois j'appelai *duc* un chevalier, mais c'était pour me moquer de lui, car je l'avais entendu parler peu poliment de M. le baron... Ah ! il ne fallait pas badiner avec moi sur ce point... Voyez-vous, j'étais un bel homme, robuste et fort comme le plus gaillard de nos montagnes, cependant je m'abstenais autant que je pouvais de faire jouer les mains, mais pour la langue... Oh ! je ne m'en défends pas, et c'était mon arme favorite, et mon péché mignon, gare à celui à qui j'en voulais. »

Et en disant cela, il se mit à rire avec éclat, en se tournant du côté de Pierre, qui lui avait versé un verre de vin. Il le but tout d'un trait, et lui dit : « Compère, c'est du bon. » Tous les dimanches tu n'en bois pas de semblable. J'en buvais cependant de meilleur chez M. le baron. »

Après ces paroles, il se tourna encore vers M. D'Algéride en disant : « Vous me pardonnerez ma hardiesse, Monsieur, mais je n'ai pas plutôt su que vous étiez arrivé, que j'ai dit : il faut que je lui parle ainsi qu'à Madame... Mais à propos, je ne lui ai pas encore présenté mes hommages !... Comme je suis changé !... Madame, excusez-moi, et recevez mes hommages ainsi que votre Demoiselle ; oh ! j'ai déjà bien entendu parler de vous. Quelle respectable famille !! Je vous aime tous, tenez... Mais à propos, il faut que je vous dise que tout le

Digitized by Google

village trouve votre fille bien bonne, et bien aimable; oui bien bonne et bien aimable, il n'y a qu'une voix là-dessus; et quand les pauvres gens comme nous le disent, allez, c'est que c'est vrai. Ce n'est pas flatté ça. Il y a même déjà bon nombre de bonnes actions que tout le village met sur son compte... Ah! que Dieu les lui rende... On parle aussi d'un certain mariage... Quel bonheur! Ah! que Dieu le bénisse... Tenez, c'est une joie pour moi...; et je garde quelque vieille chanson que je viendrai ce jour-là vous chanter sous les fenêtres... Quand vous entendrez une belle voix, ce sera moi, à coup sûr. — Quelle joie, encore un coup! Il mesemble que je serai encore du temps de M. le baron..... Car j'ai assisté souvent à de beaux mariages dans ce temps-là. C'est là qu'il y en avait d'honnêtes gens... on n'en voit plus de semblables à présent.»

— Nous nous réjouissons de votre visite, Antoine; nous sommes sensibles à vos souhaits, lui dit madame d'Algéride, et nous.....

— Au lieu de la laisser achever, cet homme qui semblait moins être avec les personnes présentes qu'avec celles d'autrefois, ôta son chapeau qu'il avait jusques là gardé sur sa tête, le posa à terre, en disant:

— En vérité, je perds tout à fait la tête, et je ne me reconnais plus, de garder mon chapeau en si bonne compagnie. Il est vrai que cette distraction m'arrivait quelque fois quand M. le baron était ici. Aussi j'avais pris le parti de ne plus en porter; car il m'eut fallu l'avoir toujours à la main... Tenez, c'est comme un jour, il y avait six évêques au château. Eh bien, si je n'avais pas pris mes précautions, il eut fallu que je fusse toujours à genoux pour recevoir leur bénédiction, aussi j'allai les trouver au moment qu'ils étaient tous ensemble, avec tous les messieurs et toutes les dames, et me mettant à genoux, je leur dis: « Mes seigneurs j'ai une grâce à vous demander. — Eh! bien que veux-tu Antoine?— Ce que je veux, c'est que vous me donniez en une seule fois toutes vos bénédictions, afin que je puisse faire mon service à mon aise... Et ils se mirent à rire en me bénissant, et M. le baron, et Madame la baronne, et tous ces Messieurs, et toutes ces Dames riaient comme des bienheureux.... Ah! c'était vraiment alors un

Digitized by Google

temps de Bénédictions !... Il en pleuvait, ajouta-t-il en riant lui-même de son bon mot.

— Il paraît que vous regrettez ce temps, Antoine, lui dit M. D'Algéride.

— Si je le regrette ! Mais aussi qui ne le regretterait pas ? il ne faut qu'ouvrir les yeux et voir ! Y avait-il un seigneur meilleur que le nôtre? et y avait-il des paysans plus heureux que nous? Comme il était rempli de bonté pour nous ! Antoine, me disait-il souvent, comment vont ton ménage, ta femme et tes enfants? — Et là, si je ne disais pas vite : bien M. le baron ; il comprenait ma réponse et une pièce passait de sa poche dans la mienne ! Y avait-il dans le village un seul habitant qui manquât de pain, ou qui fut obligé de faire des sottises pour en avoir, comme il y en a tant à présent ? Aucun. N'étais-ce pas lui qui plaçait nos enfants? Y avait-il cette conscription qui nous les a envoyés tous à la mort ? Avions-nous tous les impôts qui emmenent chez nous l'honnête compagnie de l'huissier et du commissaire ? L'hiver, y avait-il quelqu'un dans le village qui manquât d'habillement ? Le printemps, y en avait-il un qui manquât de pain ? et si quelqu'un manquait de quelque chose, à qui s'adressait-on ? n'était-ce pas à M. le baron ? Voyez, nous étions ses enfants ; il était notre père. Nous étions heureux, contents de notre travail et de nos fatigues, lorsqu'un beau jour, voilà qu'il vint une espèce de Commissaire, avec une écharpe rouge; il nous assembla tous, et nous fit un long discours où il nous parla de notre condition malheureuse ; il nous dit que nous étions des esclaves, qu'il allait nous mettre en liberté, que nous étions tyrannisés, qu'il allait nous délivrer de l'oppression, que nous étions malheureux, qu'il allait nous donner le bonheur. « Vous êtes libres, vous êtes citoyens, égaux à tous les autres, nous dit-il, d'une voix mielleuse, vous ne vous verrez plus arrachés à vos travaux champêtres pour servir les caprices d'un aristocrate; vos yeux ne seront plus affligés du spectacle journalier du faste insolent d'un homme qui n'était pas plus que vous, et que vous croyiez plus grand parce que vous vous teniez à genoux devant lui ; relevez-vous, vous serez égaux, ouvrez votre bouche et chantez l'hymne de la liberté... »

Digitized by Google

Ici le vieillard s'arrêta, branla quelque temps sa tête, puis il continua :

— Vous ne serez plus arrachés à vos travaux, nous dit M. le Commissaire. La prédiction a été bonne... Tonnerre ! s'écria-t-il, en jurant et en donnant à sa physionomie une expression terrible d'ironie. Non, nous n'y avons plus été arrachés... Non, il n'y eut plus là, et il n'y a presque plus encore, ni dimanches, ni fêtes, ni voyages, ni arrivées, ni bals, ni festins, ni chasses, ni amusements de Seigneur, qui nous aient arrachés à nos travaux, hiver, été, au printemps, à l'automne, jour et nuit, nous avons pu travailler. Toujours nous avons été attelés à cette charrue... Toujours nous avons manié cette bêche, et les caprices d'un Seigneur ne nous ont plus ôté ces instruments de nos mains... Oui, nous avons été libres ; mais de travailler... et nous en avons eu à satisfaction... Aussi comme nous sommes heureux depuis lors, et surtout comme nous sommes riches !...

Ah ! dit-il en élevant son poing avec menaces, si ce Révolutionnaire avait été en mon pouvoir, je l'aurais attelé, moi, à la charrue pendant une quinzaine de jours, et au bout de ce temps, il m'aurait dit si les dimanches, les fêtes, les bals, les chasses, les festins d'un Seigneur plaisent ou ne plaisent pas au paysan, qui abandonnait un moment son travail... et qui en jouissait au moins de vue. Il paraît que ces petits divertissements déplaisaient fort à nos révolutionnaires. D'après eux il faut que les paysans ne s'occupent qu'à travailler la terre, et à préparer les récoltes que messieurs les Commissaires mangeront ensuite. Voilà pourquoi il nous ont dit tout haut : Travaillez, disant tout bas en eux-mêmes, et nous, nous jouirons de vos travaux..., imbécilles...

Un grand nombre de nos paysans donnèrent dans le panneau. Eh bien, tenez, moi seul je vis ce qui allait arriver ; je ne possède pas de science, mais je vis que ces grands parleurs se moquaient de nous, et travaillaient pour eux. Aussi, qu'est-il arrivé ? Oui, nous n'avons plus eu de Seigneur, mais qui est devenu notre protecteur ? De tous ceux qui se sont emparés des biens de M. le baron, qu'on me dise lequel je dois choisir?

Digitized by Google

Est-ce Baptiste, ou André, ou le Marchand de vin, ou le Maquignon ? A qui de tous ces Seigneurs nouveaux dois-je m'adresser, pour donner un état à mon fils, achever le trousseau de ma fille, pour nourrir et vêtir et ma femme et mes enfants? Je l'avoue, nous travaillions de gré et quelquefois de force, pour les affaires ou pour les plaisirs des autres ? Mais avions-nous une contestation ? ou M. le baron, ou M. l'abbé, ou M. le chevalier se chargeaient vite de l'arranger; maintenant il faut des huissiers, des arbitres, un juge de paix, et il faut payer l'huissier, payer l'arbitre, payer le juge de paix.

Alors si quelqu'un de nous était malade le médecin du château venait nous voir; et avec un panier de pommes il était payé pour toute l'année. Maintenant il faut aller chercher un médecin à la ville; on n'y va qu'à la dernière extrémité; le malade est mort quand il arrive, et il faut encore payer le médecin avec l'argent ou les denrées nécessaires aux vivans.

Alors, si nous avions besoin de quelque médicament, il y avait au château une Pharmacie bien garnie qui ne coûtait rien; maintenant il faut acheter les remèdes, et on ne reçoit que de vieilles drogues; ainsi, ou l'on s'en prive, ou le malade meurt empoisonné par les remèdes......

Alors, souvent la Dame ou la Demoiselle du château venaient nous voir et nous donner des soins.... Si vous saviez quel bien cela nous faisait? Voyez-vous; ce qui nous tue et nous rend mécontents, à présent, nous autres paysans, gens de la campagne, c'est que nous avons sur le cœur quelque chose, qui nous dit que nous ne sommes pas assez bien partagés en ce monde, que nous sommes trop méprisés, trop avilis, trop longtemps dans la société de nos bêtes, ou de ces camarades qui n'ont guère plus d'esprit qu'elles. Depuis que les Seigneurs sont sortis de nos villages, il semble qu'ils ont emporté la civilisation avec eux, ou que nous, nous nous sommes enfoncés dans des déserts sauvages, qui ne sont pas faits pour nous. Ce sont là les pensées qui reviennent toujours et nous minent dans nos maladies. Non pas, qu'alors, quoiqu'en disent MM. les Commissaires, nous étions mêlés avec les Seigneurs, nous parlions avec eux; ils raisonnaient avec nous; et ça nous faisait du bien. Ah! quand une grande

Digitized by Google

Dame, ou une belle Demoiselle, dont les jeunes Seigneurs attendaient une parole comme une faveur, quand, dis-je, de telles personnes venaient nous voir, nous parlaient, nous donnaient des soins, à nos femmes, à nos petits enfants, voyez-vous? c'était comme une bénédiction du Ciel. On s'en souvenait tout le jour, toute la nuit, toute la semaine et plus encore.... Il y avait là pour ressusciter un mort, et j'en ai vu ressusciter plusieurs de la sorte.

Car qui peut mieux dire ces choses-là que moi? puisque souvent c'était moi qui en étais le confident. Quand une de nos jeunes femmes était en couche ou malade, Antoine, me disait Mme la Baronne, choisis du pain bien blanc, bien frais, et quelques petites friandises, et porte les à Jeanne, ou porte les à Françoise, j'ai su qu'elles ont bien souffert, dis-leur qu'elles se soignent, et vois si elles ont besoin de quelque chose.... Et vite, vite, je portais tout cela. L'accouchée m'entendait chanter de loin, et comprenait ce que cela voulait dire. On me recevait à la porte, on m'embrassait, on donnait des éloges à la bonne Madame; on louait Dieu; c'était un temps de bénédiction! On apportait ensuite une bouteille de vin, nous buvions à la santé de M. le baron, de sa famille, de l'accouchée, de nous tous; cela remettait l'âme. C'était un temps de bénédiction!...

Voyez-vous, depuis qu'ils sont partis, personne ne s'est chargé de ces sortes d'actions; et la place de Bienfaiteur est restée vide. Quand le dimanche, avant vêpres, assis au soleil, je raconte ces choses-là, alors tous les enfants m'entourent... Ils m'écoutent et croient que je leur fais des contes de l'autre monde, et moi, je leur dis... Voyez-vous, mes enfants, cela est arrivé à votre grand-mère, ou à votre tante, ou à votre père, et alors quelquefois ils pleurent, et moi je pleure tout le premier. — Puis je leur dis : Maintenant cherchez-en de pareilles bénédictions? Il n'y en a plus... Et pourquoi? c'est que la source en est tarie, et il faut renoncer à tout espoir d'un peu de bonheur... Nous sommes libres de travailler. Mais de ces joies, de ces consolations, de ces protections, jamais, jamais plus.....

—Et en prononçant ces derniers mots, le vieillard fit un mou-

Digitized by Google

vement de désespoir; et avec sa main fermée, il frappa violemment sur la table. Sa voix devint aigre ; ses dents se serrèrent l'une contre l'autre ; sa parole en sortait avec une espèce de sifflement. Les muscles de son visage se contractèrent et devinrent plus saillants que de coutume. Sa poitrine était visiblement gonflée... Dans cette attitude, il s'arrêta un instant, et puis il se mit à rire.... ce rire était celui d'un désespéré.

Pour nous, nous étions tout étonnés de voir avec quelle force de sentiment et de paroles, cet homme du peuple sentait et peignait le malheur de ces temps de trouble, et nous nous regardions tous en silence. Cependant, il avait vu que Pierre lui avait rempli son verre, il le but une seconde fois à notre santé, puis essuyant ses lèvres d'un bord de sa manche déchirée, il continua.

— Voyez-vous, Messieurs et Mesdames, cela me fait du bien de parler un peu de mes anciens maîtres, et d'en parler avec des personnes comme vous. Quelquefois quand je vois de ces paysans, qui avaient voulu faire comme les autres, en approuvant bêtement ces choses-là, voyez-vous, je ne puis m'empêcher de leur dire : « Que faites-vous là à vous reposer? Allez travailler, canailles ; qui vous a détourné de vos travaux? Retournez à votre bêche, à votre charrue, et soyez à l'attelage, » et alors il m'est arrivé de leur avoir même donné des coups de mes béquilles... On me dit que je suis fou. Non, je ne suis pas fou...; mais voyez-vous, j'ai là-dedans quelque chose que je ne puis pas rendre, quelque chose que j'ai toujours eue. Je n'ai jamais rien compris à la lecture. Eh bien ! malgré ça, j'ai vu, moi, tout ce qui allait arriver. Lorsque tous les hommes de lecture venaient nous parler du bonheur et de la prospérité, qui allaient tomber sur le pays... moi, je disais : cela ne sera pas ainsi. Le pays va périr, et nous allons tomber dans la misère... Ah ! qui a deviné? qui était donc le plus savant ?

Tenez, voyez : alors, il y avait dans le pays une route belle, bien entretenue [1], ayant des ponts sur tous les ravins, des écoulements pour toutes les eaux, des pavés et du sable

[1] Ces détails qui pourraient être inexacts pour le reste de la France sont véridiques pour la Haute-Provence.

Digitized by Google

par tous les chemins. Les voitures et les charrettes venaient jusqu'ici, j'en ai vu plus de cinquante dans la cour du château. On pouvait voyager à l'aise et avec sûreté... A présent il n'y a plus marque de chemins sur nos montagnes; tous les jours j'entends dire : Un tel a perdu son mulet, un tel autre sa vache, celui-ci son domestique ou son fils, les uns se sont noyés, les autres sont tombés dans les ravins. On ne peut plus porter les denrées, ni recevoir celles de la Basse-Provence. Et voilà comme le pays a gagné ! !

Alors en arrivant dans le village, il y avait une belle allée de gros chênes, qui conduisait jusques devant le château. Là il n'y avait pas une pierre, les eaux de la pluie étaient conduites et reçues dans des bassins faits exprès. Maintenant il n'existe ni chemin, ni arbres; les chênes ont servi à chauffer pendant un hiver. Un mauvais sentier, fangeux, rempli de pierres et de crevasses nous mène au village..... Et voilà comme le pays a gagné ! !

Alors nous avions une jolie fontaine publique, qui nous venait de fort loin dans des tuyaux de terre, et nous amenait l'eau au milieu du village. Nos femmes l'avaient là sous la main. Maintenant, allez chercher l'eau à la source au pied de la montagne, si vous voulez boire..... Et voilà, et voilà ce que le pays a gagné ! !

Alors ce petit vallon était le plus beau de tous ceux que je connaisse. Tous les étrangers, qui y venaient, le trouvaient agréable, et s'y plaisaient de suite comme s'ils y fussent nés. Toutes les terres y étaient bien cultivées, les guérets étaient toujours préparés, les vignes étaient toutes verdoyantes, debout sur leurs échalas, comme des soldats en grande tenue; les herbages étaient superbes, les semailles donnaient toujours les primeurs..... c'était un vrai jardin. Pour moi, lorsque je venais de la ville et que pour arriver plus vite, je prenais le sentier rapide qui traverse la montagne, quand j'arrivais à la cime et que je plongeais mes yeux dans ce vallon, tout florissant, tout vert ; quand je voyais toutes ces montagnes couvertes de sapins, de faillards et de

Digitized by Google

chênes, qui descendaient jusqu'aux prairies et aux terres ensemencées, oh ! je serais resté là des heures entières, ravi, en contemplation, et quelquefois je pleurais, je ne sais pourquoi.

Maintenant, la terre, à force d'être mal travaillée, mal semée, ne veut plus porter ; elle est si maigre qu'elle ne montre que des pierres... Il n'y a plus ni digues pour les ravins, ni écoulements pour les eaux, ni murs pour la retenir, ausssi, comme si elle n'était pas contente de nous, elle s'en va tous les jours dans la rivière..... et elle y sera toute avant peu. On a voulu cultiver jusques les montagnes, et aussi on a coupé tous les bois ; ces bois étant coupés, les racines qui retenaient le peu de terre, ont été arrachées, et la terre a glissé le long des collines. De tous côtés on ne voit qu'une terre blanchâtre, et de grands quartiers de roche nue... C'est ce qui me fait dire que le pays fait comme moi, lorsque mon corps paraît à travers les trous de mon habit... il montre sa misère.

En disant cela le vieillard se mit à chercher de sa main, s'il n'y avait pas quelque trou trop apparent sur ses vêtements, et en ayant rencontré quelques-uns, il branla sa tête, et il se mit à rire de ce rire effroyable dont je vous ai parlé.

— Ce n'est pas tout encore, continua-t-il en raccommodant sa veste sur ses épaules, c'est le château qu'il faut regarder... Oh ! je l'ai trop vu !... Quels beaux bâtiments ! les écuries, les remises, les logements des domestiques, tout était d'une propreté, d'un luxe ! — Que de provisions ! que de linge ! que de beaux meubles ?... Dans les appartements de Mme la baronne, dans les appartements de M. le baron, quelle beauté, quelle richesse ? Cela valait plus que tout le village.... Eh bien, j'ai vu, vu de mes yeux... Ah ! que n'étais-je devenu aveugle avant de voir tout cela... Un jour donc un beau Monsieur, à qui tout cela n'appartenait pas, envoyé par d'autres à qui tout cela n'appartenait pas non plus, vint nous annoncer qu'il allait tout vendre... Et en effet, il se mit à vendre... Et en effet, il vint des personnes qui achetèrent... Autre étonnement ! ce n'était plus avec de l'argent que l'on payait, mais avec du papier... Moi, je croyais, au commencement, que c'était une farce, et que c'était pour rire... Mais non, ce fut sérieusement et tout de bon que cela se fit, que cela tient encore ; de

Digitized by Google

prétendus honnêtes gens, des gens riches des environs, achetèrent les terres, puis les beaux meubles qu'ils emportèrent chez eux... Nos paysans firent comme les autres. J'ai vu de mes yeux, le pâtre porter des vestes faites avec les manteaux et les habits de M. le Baron... Celui-ci avait son fusil de chasse, celui-là sa gibecière... L'un couchait dans son lit, l'autre était assis sur ses fauteuils... Madon, la difforme, a longtemps porté les robes de Mme la Baronne, et Suzon, l'imbécille, mettait ses souliers en allant garder les vaches... et tout cela s'est fait à la face du soleil, à ma barbe même, comme si je n'eusse pas sû que tout cela était volé... Il n'y avait plus de soldats pour prendre les coquins, il n'y avait plus de honte... Eh ! bien, voyez-vous, je n'en croyais pas à mes yeux.

Et ce Château, qui pourrait le voir sans pleurer? on a brûlé, ou vendu, ou arraché les portes, les fenêtres, les escaliers, les clous, et jusqu'aux plus belles pierres... Dans le salon d'hiver se trouvent des mulets et des vaches. Dans le salon d'été sont les chèvres, les moutons et les boucs... La chambre de M. le Baron est une taverne... c'est là que se trouve la grande table, ou viennent boire, fumer, et rire les gros muletiers.. La chambre de Mme la Baronne a été occupée par une journalière du village... A cette fenêtre et à ce balcon, où j'ai vu tant de belles dames, se trouve pendue la sâle lescive d'un enfant. Dans le boudoir de Mme la Baronne, ce boudoir que je n'ai jamais vu qu'une fois, où j'étais entré tout tremblant, un jour que je le rencontrai ouvert, et où je me vis de suite, en peinture, dans sept ou huit côtés différents, d'où je sortis avec effroi, et en courant, au risque de me casser le cou, comme si j'avais commis un crime... eh ! bien, là je sais que l'on a fait un poulailler, et qu'il y a des dindons, des poules, et des petits lapins... Voyez-vous, cela me fait mal d'y penser, et il a fallu que ce fut le seul endroit du village où l'on vendit du vin, pour me donner la force d'y remettre les pieds... Et encore ce vin me faisait mal... Mes yeux étaient toujours ternes lorsque je sortais de là... Ma fille me disait que c'est que je buvais un peu trop, et moi je sais que c'est parce que je ne pouvais pas voir de semblables choses... Ce n'est pas ma faute, si j'ai été ainsi bâti...

Digitized by Google

Car, voyez-vous, j'avais un bon père... Dieu ait reçu son âme... Je l'ai fait fâcher quelquefois... Que Dieu me le pardonne... Mais je l'aimais bien, et je n'ai jamais oublié ce qu'il m'a dit. Mon père donc, que l'on appelait Toussaint, m'avait donné une bonne éducation... il m'avait envoyé longtemps à *la doctrine*, me faisait toujours dire *les heures* avec lui, et souvent le dimanche après le souper il me parlait ainsi : Tu es une tête verte, Antoine, tu feras des sottises... C'est moi qui suis ton père, et je te le prédis... Mais conserve toujours l'habitude de dire *tes heures*... Souviens-toi de la doctrine que M. le curé t'a apprise. Le dimanche, vas toujours à la messe... Cela ne fait jamais de mal... Regarde, et tu verras toujours que ce ne sont jamais les honnêtes gens qui sont mis en prison ; ce ne sont jamais les voleurs, ni les scélérats qui sont honorés, cela doit te faire voir quels sont ceux que tu dois imiter... Aime toujonrs Dieu, aime toujours ton Roi... voilà l'honnête homme... et je ne veux plus que l'on t'appelle mon fils, si tu viens à manquer à ce que je te dis là...

Voilà ce que me disait mon père, et moi je le croyais ?

Mais après qu'ai-je vu, grand Dieu !

—Hélas ! il ne l'a pas vu, le pauvre, il est mort six ans avant tout cela ; Dieu ait reçu son âme. — Les honnêtes gens étaient ceux que l'on emprisonnait, que l'on guillotinait... Les voleurs, les assassins, étaient ceux qui étaient honorés ; le Roi, on s'est saisi de lui, on l'a emprisonné, et puis un jour, jour exécrable, le bourreau lui a coupé la tête...

M. le Curé, Dieu, la Messe... il vint des gens nous dire que tout cela était faux, et que tout ce que m'avait dit M. le curé et mon père était une couillonnade (pardon de l'expression). On chassa tous les prêtres, comme des bêtes brutes ; on enleva les croix, on brisa les crucifix, on vendit les calices, les cloches, les ornements, on vendit l'Eglise elle-même... Il n'y eût plus ni messes, ni mariages, ni baptêmes, ni prières... De toutes les cérémonies de la Religion on ne conserva que les enterrements, et de tous les biens de l'Eglise, que le cimetière... Imbéciles que vous êtes, disais-je un jour à un de ces prôneurs du diable, qui nous prêchait, conserver les enterrements et le

cimetière! c'était précisément ce qu'il fallait commencer par retrancher, alors j'aurais été des vôtres...

—Ici le vieillard s'arrêta... je ne sais s'il cherchait des termes pour s'exprimer, ou, si plutôt, il voulait contenir quelque expression trop forte... Sa respiration était arrêtée, immobile, la bouche à demi-ouverte, il fut quelque temps dans une hésitation difficile à décrire... Ensuite, il dit avec une voix qu'il cherchait à contenir :

— Maintenant que je ne suis plus bon à rien, et que je ne puis même me tenir sur mes jambes, je me traîne souvent sur la place, et là en présence du château, quand je repasse toutes ces choses en ma mémoire, alors j'avoue que quelquefois je perds la tête; et il y a bien de quoi. Car, ajouta-t-il, je vous demande si Dieu est juste, ou même s'il y a un Dieu qui gouverne le monde?

— En ce moment, au lieu de ce rire sardonique qui s'était deux fois montré sur ses lèvres, le vieillard fit une grimace effrayante, et, grinçant des dents, il frappa de nouveau de son poing fermé sur la table... Ce geste et ces paroles nous pénétrèrent d'une subite frayeur. Nous frémîmes tous de cette brusque attaque contre la Providence et de ce doute de son existance de Dieu... Nous maudîmes cette Révolution funeste qui, par le seul fait de ses lois et de ses actions, avait si profondément bouleversé les croyances dans l'âme de ce pauvre peuple... Nous voyions là un vieillard nonagénaire, un homme bon, attaché à son Dieu, à son Roi, à son pays, un homme qui paraissait porter dans son cœur le germe de toutes les vertus, et dans son esprit un grand fonds de rectitude, nous le voyions se tourner contre la Providence, et prouvant presque le droit qu'il croyait avoir de demander qu'elle s'excusât devant lui... Quelles sont terribles les révolutions et les révoltes! voilà leurs fruits! et comment elles donnent des lumières, des mœurs et du bonheur aux peuples!

M. D'Algéride se hâta de lui répondre en lui prenant la main :—Que faites-vous, mon cher Antoine! je vois dans votre âme de la vertu, et des mérites, et vous allez les perdre dans le désespoir... Sachez qu'il est une justice au-delà de ce monde; c'est là qu'elle rendra à chacun selon ses œuvres, et

Digitized by Google

vous avez vu même qu'elle commence à s'exercer dans celui-ci ! craignez de blasphêmer Dieu, car... — Oh! non, interrompit vivement le vieillard, je ne suis pas un homme sans Religion. Voyez-vous, Monsieur, je n'ai jamais manqué la Messe, toutes les fois que j'ai pu l'entendre; j'ai toujours aimé Dieu, le Roi, et les honnêtes gens, comme me l'avait recommandé mon père... et en ce moment même je suis le meilleur ami de M. le Curé... Il me le dit quelquefois. « Antoine, ta langue est trop longue, il ne faut pas tant parler... » Mais voyez-vous, ce que j'ai vu, vu de mes yeux, je ne puis pas ne pas l'avoir vu, et quelquefois il m'échappe de le dire... Oui, c'est bien une autre vie que j'espère; sans cela, en vérité, ce monde serait mal gouverné... Aussi c'est cet autre monde que je désire... et je dis tous les jours mon chapelet à la Bonne Mère, à cette intention, Voyez plutôt... — Et en disant cela, le vieillard tira de son sein un gros chapelet, qu'il porta à sa bouche pour le baiser... Ce Chapelet, continua-t-il, m'a été donné par Mme la Baronne, j'étais bien jeune alors... j'étais un peu libertin, et un sans-souci. Mme la Baronne me dit : Antoine, sois un peu plus sage; tiens, voilà un chapelet, afin que tu pries un peu plus souvent... Alors je n'y fis pas attention, je le donnai à ma femme, et je ne vécus guère plus sage. Mais lorsque j'eus perdu mes maîtres ; lorsque tous les malheurs tombèrent sur le pays, et qu'à la fin je perdis même ma pauvre femme, la bonne Marguerite, Dieu ait reçu son âme (c'était une si bonne créature); je trouvai ce chapelet dans sa corbeille, où elle tenait ses bonnets du dimanche. Ah! depuis il ne m'a plus quitté, le jour et la nuit, je l'ai toujours porté sur moi, et le jour et la nuit j'ai prié, et, en pensant à Mme la Baronne qui me l'avait donné et à ma pauvre femme qui l'avait gardé, je prie plus volontiers. — Et il le baisa de nouveau devant nous...

— Honnête Antoine, lui dit Mme D'Algéride, voila ce qui doit vous consoler de tout ce que vous avez vu ou souffert de mauvais...

— Si cela me console ? ma bonne Dame, voyez-vous si je ne priais pas, je serais un homme perdu, mais grâce à Dieu, je sais prier et chanter à l'Eglise... Parle, François, dit il en s'adressant à l'aîné des fils du fermier, n'entends-tu pas ma voix

Digitized by Google

à la messe, aux vêpres et au salut?... C'est toujours moi qui commence le premier, et c'est toujours ma voix que l'on entend la dernière. M. le curé me dit quelquefois : — Antoine, tu es trop long à chanter ; — et moi je lui réponds : M. le curé, quand on chante les louanges de Dieu, on ne saurait être trop long.

— En ce moment la physionomie du bon vieillard avait changé avec une mobilité surprenante;... il parlait de son chant, de l'abondance et de toute la sérénité de son âme. Son visage exprimait la satisfaction et la joie... et il se mit à rire avec ce rire franc et sincère de l'enfance, comme si jamais il n'avait eu de sujet de tristesse.

Pour moi, toute cette scène m'avait rendu muet, je cherchais en moi-même ce qui avait pu donner à cet homme un si grand ressentiment contre les injustices dont il avait été le témoin; je ne pouvais croire que cette âme grossière eût conservé si longtemps avec tant d'énergie le souvenir de ces désastres, lorsque tant d'autres, qui se disent savants et qui se disent sages, semblent en avoir perdu le souvenir; je ne pouvais croire surtout que ce fût l'idée du juste et de l'injuste, l'amour de la vertu ou de ses maîtres, qui lui eûssent donné cette chaleur d'expression et de pensée. Je me disais cet homme est peut-être dans le besoin, et c'est ce qui alimente et aigrit ses souvenirs.

— Vous trouvez-vous dans la peine, Antoine, lui dis-je, dites-le nous sans gêne... — Et aussitôt avec une vitesse extraordinaire, comme s'il avait deviné ma pensée, le vieillard se tournant vers moi, et faisant un signe négatif de sa main : ...

— Non, non, dit-il, oh ! ne le croyez pas, M. Eugène, ce n'est pas la misère ou le sentiment de ma position, qui me font parler de la sorte. Non, je n'ai jamais été dans le besoin, et si je suis mal habillé, c'est un peu par insouciance, et un peu par économie. Ma fille ne m'a jamais laissé manquer de pain, et j'ai toujours eu quelque goutte de vin pour y tremper ma croute. Bien plus, je n'ai jamais été entièrement malheureux, il n'est pas un homme dans le village (excepté deux à trois chez lesquels je ne veux pas aller, dit-il avec un geste de dédain), qui n'aime à faire boire un coup au vieil Antoine.

Digitized by Google

Car j'ai quelque autorité dans le village. Les hommes me consultent sur leurs affaires, sur leurs plantations, je leur prédis toujours la veille le temps du lendemain... Les femmes et les enfants m'aiment dans leur société, parce que je leur fais des histoires; je leur parle de M. le baron et de Madame la baronne, je leur parle des choses que j'ai faites, et des pays que j'ai visités pendant ma vie; aussi je partage leurs déjeuners et leurs veillées, quand je le veux; et l'on m'y reçoit avec plaisir, parce que je sais chanter de jolies chansons... Allez, je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, car tout le monde m'aime...

Mais ce qui me fait parler ainsi, c'est que, voyez-vous, j'ai vu que tout avait tourné à l'envers... Non, on ne me fera jamais croire le contraire, les braves gens furent trop crédules et trop confiants, ils laissèrent trop faire... Je m'en souviens bien encore... On disait toujours: Cela ne sera rien... Attendez, tout ira bien... Soyez tranquilles, ayez patience.

En attendant il fallut que M. le baron délogeat du château, et allat habiter la ville avec sa famille, pour se mettre à couvert des mauvais sujets... Là on nous dit encore : tenez-vous tranquilles, tout ira bien...

Moi, je voyais tout le monde renversé... Le peuple ne travaillait plus... Les paysans, les cordonniers et les valets parlaient de politique et de gouvernement... Ensuite ils parlèrent de guerre, d'arrestation et de mort... Les soldats n'étaient plus en uniforme, des paysans venus de je ne sais où, arrivaient armés de fusils comme si nous étions allés les arracher à leurs travaux... Ceux qui devaient obéir, n'obéissaient plus et faisaient les insolents, ils menaçaient non pas ceux qui faisaient du tapage, mais ceux qui étaient tranquilles... Puis nos paysans aussi se donnèrent des airs de commandement... Un meunier et un cordonnier mirent l'écharpe et allèrent à la Commune s'asseoir aux fauteuils des conseillers; ils paradaient dans les cérémonies, et portaient le nom *d'officiers publics* ; ils ne riaient pas, et l'on ne se moquait pas d'eux... Cependant M. le baron me disait, sachant que j'avais mauvaise langue : Antoine, sois tranquille, ne parle pas... Moi, je retenais ma langue; seulement je disais : Et depuis quand Jean, ce Jean qui a ruiné sa famille, peut-il savoir gouverner la Com-

Digitized by Google

mune? S'il s'agissait de faire faire des souliers à tous ces *va-nu-pieds* que l'on nous a envoyés; s'il s'agissait de juger combien un âne peut porter de sacs de farine, passe de donner l'écharpe à un cordonnier et à un meunier! Mais pour le gouvernement d'une Commune, ou pour veiller à ce que le peuple ne soit pas trop chargé, nous confier à un cordonnier et à un meunier? Ah! c'est prendre les femmes pour des bottes, et les hommes pour des moulins à vent. Vous verrez que cela ira mal... Et puis, qui l'a deviné? Qui était donc le plus savant?

Avec tout ce beau gouvernement, à force d'arranger, d'améliorer, de nous donner la liberté, l'égalité, le bonheur, on mena les choses au point que tous ceux qui avaient quelque bien furent arrêtés, proscrits. M. le Baron et toute son excellente famille furent obligés de quitter le pays, ainsi que tous ceux qui avaient quelque bien, ou quelque noblesse; les prêtres eux-mêmes furent obligés de fuir. Quand tous ces honnêtes gens furent partis, on s'aperçut qu'il n'y avait plus dans le pays que des coquins; tous les scélérats, s'élevant contre les bons, les arrêtèrent, les emprisonnèrent, les guillotinèrent. On tua notre bon Roi, on tua nos prêtres, on tua nos bourgeois et nos seigneurs, on tua valets, paysans, hommes, femmes, filles et garçons.

— Et en disant cela des larmes abondantes coulèrent des yeux du vieillard, de gros soupirs sortaient de son cœur, semblables à ceux d'une innocente fille qui pleure la perte d'un oiseau, ses premières amours.

Ainsi ce domestique nonagénaire laissait aller sans contrainte ses soupirs et ses sanglots; ses larmes descendaient en abondance le long de ses joues, et couvraient sa poitrine. Ces pleurs sincères de l'enfance dans les yeux d'un vieillard, nous tenaient dans un attendrissement impossible à décrire,

Alors Mlle D'Algéride, surmontant son émotion, essaya de consoler le vieillard. — Vous savez bien, lui dit-elle, que tous ces mauvais temps sont passés, et il faut espérer qu'ils ne reviendront plus. Non, nous ne verrons plus de si horribles attentats, toujours il nous restera la Religion et Dieu, notre Roi même nous a été rendu; vous savez qu'avec ces biens et ce

Digitized by Google

secours, il ne faut désespérer de rien. Ainsi ayez confiance, de meilleurs temps viendront.

— Oh ! ma belle et bonne Demoiselle, lui dit le vieillard, sans doute ces mauvais temps sont passés, et je m'en aperçois bien à la douceur des paroles que vous venez de me faire entendre, et qui descendent dans mon âme comme une eau fraîche découlant d'une source pure... Mais que ces temps ne reviennent plus, que Dieu ne soit plus persécuté, que les choses s'arrangent et se remontent, que la tranquillité se fasse... Oh ! ce n'est pas là une chose que puisse espérer voir le vieil Antoine... Impossible, au moins de longtemps... Impossible de voir dans le peuple, l'amour de l'ordre et l'amour de Dieu, dans les enfants le respect pour leurs parents et pour les vieillards, dans les paysans, la résignation et le bonheur... Tout cela s'est évanoui, perdu, perdu, peut-être sans retour... Il est possible que je me trompe, mais ce seront nos arrières-petits enfants seuls, qui pourront le voir, et nous, nous ne l'apprendrons que dans l'autre monde. En attendant que chacun jouisse du peu de bien qui se fait; jouissez-en longtemps vous-même, Mademoiselle; car je n'ai pas besoin d'être dans l'autre monde pour croire au bien que vous faites ici. Beaucoup de grandes Dames ont passé dans notre village, mais aucune n'a laissé de souvenir, aucune n'a été connue comme vous, depuis un mois que vous êtes ici. Car n'espérez pas que j'ignore rien de ce qui se passe; allez, je puis dire, que j'ai eu l'œil sur vous, je n'ignore rien, et si vous voulez que je vous en donne des preuves, je vais vous citer toutes les familles que vous avez visitées, tous les bienfaits...

— Antoine, Antoine, dit alors avec vivacité Mlle Augustine, alarmée pour sa modestie, taisez-vous donc, sinon je vous dirai, aussi moi, que vous avez la langue trop longue...

— Vous avez raison, Mademoiselle, répondit le vieillard; c'est ainsi qu'était Mme la Baronne; elle faisait beaucoup de bien et ne voulait pas que j'en parlasse. Aussi je m'arrête, et vous prouverai que je sais me taire.

En même temps il prit son verre, et le vida une troisième fois à notre santé.

— Maintenant, ajouta-t-il brusquement, comme s'il avait

Digitized by Google

fini l'affaire pour laquelle il était venu, je vais prendre congé de vous. Pardonnez au vieil Antoine sa liberté. Voyez-vous il a toujours été comme cela... un bon enfant, mais un peu babillard... et il se mit à rire de bon cœur.

M. d'Algéride lui dit : — Antoine, vous avez bien fait de venir nous voir, j'avais entendu parler de vous et je désirais vous connaître. Venez directement chez moi, il y aura toujours pour vous un verre de vin du dimanche. — Je ne dis pas non, répliqua le vieillard, car, voyez-vous, le vin est le lait des vieillards, et je suis persuadé que c'est grâce à lui que j'ai conservé ma santé, et l'usage de tous mes membres, les jambes exceptées. Car, voyez-vous, je suis dans mes Nonante , eh bien ! mes yeux portent encore plus loin que ceux de tous ces aiglons qui nous entourent. J'ai conservé toutes mes dents, et je casse la croute comme à l'âge de 20 ans ; c'est ce qui fait que ma voix est encore claire, et me permet de chanter les petites chansons qui amusent la jeunesse.

A ces mots, les enfants se mirent à crier unanimement : —Père Antoine, père Antoine, chantez-nous une chanson, la chanson de : *La Pastourelletto.*

— Taisez-vous, enfants, leur dit le vieillard ; est-ce que ces dames qui n'ont habité que des grandes villes, pourraient comprendre le patois de nos montagnes?

— Mais nous le comprenons très-bien, lui répondit Mlle d'Algéride. — Ah ! si c'est vous qui le désirez, dit le vieillard, je n'ai rien à vous refuser, voici.

Et alors, il se rassit, composa son visage et toute sa physionomie comme celle d'un jeune homme, puis faisant des gestes conformes aux paroles, il chanta.

La Pastourelletto [1].

Diga mi Pastourelletto,
Perqu'ignorés moun amour?
Perque risés, ma Poulette,
Quand souffrissi nuech et jour.

---

[1] Dis-moi, petite Pastourelle,
Pourquoi tu ignores mon amour
Pourquoi, ris-tu, ma Poulette,
Quand je souffre nuit et jour ?

Digitized by Google

Vesés ben qu'es impoussible
De te veire sens t'aimar.
Perché serieu insensible
Quand sias facho per charmar ?

D'aun moument que té vegueri,
Fougueri tout encanta,
Et desiors t'abandounéri
Moun couer et ma liberta,
Per fouerço fau ben si rendre,
Quand ta bouchetto souris.
Perché voudrios mi defendre
Ce qu'en tu tout applaudis ?

Perché vouos estré cruello,
Tandis que Dieu ta fourma
Sur lou plus parfait moudelo
Qu'agué jamai exista ?
Quand te vési tout s'animo
Près dé tu, tout es plaisir
Si tei charmes fan moun crimo
Perché voudrios m'en punir ?

Tu vois bien qu'il est impossible,
De te voir sans t'aimer.
Pourquoi serais-je insensible,
Quand tu es faite pour charmer?

Du moment que je te vis,
Je fus tout enchanté,
Et dès lors je t'abandonnai
Mon cœur et ma liberté,
Par force il faut bien se rendre,
Quand ta petite bouche sourit.
Pourquoi voudrais-tu me défendre,
Ce qu'en toi tout applaudit ?

Pourquoi veux-tu être cruelle,
Tandis que Dieu t'a formée.
Sur le plus parfait modèle,
Qui ait jamais existé ?
Quand je te vois tout s'anime
Près de toi tout est plaisir.
Si tes charmes font mon crime
Pourquoi voudrais-tu m'en punir ?

Digitized by Google

— Très-bien, très-bien, dit Mlle d'Algéride, j'ai très-bien compris ; — et tous nous applaudissons. — Cela vaut un verre de vin du dimanche, lui dit Pierre, tiens, Compère. — Alors le vieillard assis, se leva, et élevant son verre à la hauteur de sa tête, dit à Mlle d'Algéride : — Vous me permettrez, ma belle Demoiselle, de boire ce verre à votre santé. — Et il l'avala d'un trait, et se rassayant, il ajouta : — J'ai mon idée en cela : elle n'est pas difficile à comprendre.

— Nous la comprenons tous, lui dîmes-nous en battant des mains. Il n'y eut que Mlle d'Algéride qui ne dit rien et devint rouge comme une cerise.

Le visage d'Antoine était rayonnant, et il dit en riant : Le vieil Antoine a donc encore quelquefois de bonnes idées.

Alors il se leva, salua l'assemblée, et se disposa à sortir, il était déjà sur le seuil de la porte, quand Pierre le rappela fortement en lui disant : — Antoine, ne nous quittes pas ainsi, tu sais qu'on te croit un peu sorcier, dis-nous quel temps il fera demain, et ce que vont devenir les affaires ; tu peux le dire si tu veux.

A cette demande, le viellard s'arrêta brusquement, fit quelques pas pour revenir dans la salle, où il s'affermit sur ses jambes et sur ses béquilles pour s'élever de toute sa hauteur ; puis étendant le bras vers Pierre, il lui répondit :

— Compère, quand la fauvette voltige dans nos bocages sans chanter, on peut douter si nous verrons, au printemps prochain, sa jeune couvée... Quand le coq au poulailler n'éveille pas de grand matin poules et gens, et traine de l'aile, on peut assurer que les œufs ne seront pas fécondés... Quand le chien n'a pas été dressé par un chasseur habile, on peut prédire qu'il faillira à l'épreuve... Quand les nuages se sont accumulés longtemps sur la montagne, la foudre grondera bientôt dans la plaine... Voilà, ce qui est sûr... Qui vivra verra.

Après avoir ainsi parlé, il sortit de la salle, appela son guide, remonta sur son âne, et reprit le chemin du village, en frédonnant un air de chanson.

A. Bonnetty.

Digitized by Google

Orthodoxie catholique.

LA THÉOLOGIE ET LA SCIENCE DE LA NATURE.

5e ARTICLE [1].

Le Géocentrisme et l'Eglise (*suite*).

La *persécution de Galilée.* — Galilée a mille fois servi de thème aux diatribes anti-catholiques et quoiqu'elles aient été mille fois réduites à leur juste valeur, cette persécution est encore aujourd'hui une des armes de prédilection des ennemis de l'Eglise.

Nous dirons sans crainte ce qu'il y a de vrai sur ce point.

Tout ne nous est pas favorable. L'Inquisition se trompa — il serait inutile de le cacher — en déclarant faux le système héliocentrique, comme contraire à la raison et comme hérétique. Mais on doit faire attention aux considérations suivantes:

1° On ne doit pas s'étonner que la congrégation du St-Office se trompât, quand se trompait la très-grande généralité des hommes, mêmes les plus instruits; quand des astronomes remarquables combattaient la nouvelle doctrine héliocentrique ; et quand, d'un autre côté, l'opinion moderne s'appuyait sur des fondements bien fragiles. En effet, le principal argument qu'apportait Galilée, était celui du flux et du reflux des mers, — formidable argument, en vérité, pour prouver le mouvement de la terre autour du soleil! Sans avoir la prétention de rabaisser de propos délibéré les mérites de l'astronome de Florence, nous n'hésitons pas à dire que sa réputation a été considérablement agrandie par son opposition au Saint-Siége, Descartes, Delambre, Arago et Lagrange, autorités d'une compétence incontestable, ne se sont pas montrés très-favorables dans l'appréciation des découvertes astronomiques de Galilée.

2° De l'erreur commise par le tribunal de l'Inquisition ne peut se déduire légitimement un argument contre l'infailli-

[1] Voir le dernier article au N° précédent ci-dessus p. 160.

bilité doctrinale de l'Eglise et du Saint-Siége, par la simple raison que les sentences d'une Congrégation romaine, supposé qu'elles soient publiées avec le consentement du chef de l'Eglise, ne révètent pas le caractère d'infaillibilité, — elles ne sont point des décisions *ex-cathedrâ*.

3° Les peines qu'eut à souffrir Galilée furent légères et presque insignifiantes. Les teintes sombres dont on charge adroitement le tableau des tourments de ce *martyr de la science*, sont le fruit de la haine et de l'ignorance. Galilée ne fut jamais chargé de fers dans les prisons inquisitoriales. Quand il lui fut intimé de se rendre à Rome, il fut logé d'abord dans le palais de l'ambassadeur de Toscane, et passa un mois dans la maison du procureur fiscal de l'Inquisition, où il jouissait de priviléges et de franchises exceptionnelles. Après sa rétractation, il fut mis en liberté.

4° La persécution de Galilée n'eut point pour motif son système astronomique ; mais bien sa prétention obstinée de le concilier avec la Bible et de l'ériger en dogme, pour pouvoir se venger de ses rivaux en les flétrissant du nom d'hérétiques.

5° Galilée, dans toute cette déplorable affaire, donna plusieurs fois des preuves d'une probité fort douteuse : — il publia ses célèbres *dialogues des deux plus grands systèmes du monde* avec une approbation factice ; — après avoir promis solennellement devant le tribunal de l'Inquisition de ne plus soutenir le système de Copernic, il viola sa promesse ; — dans ses réponses au second interrogatoire, les mensonges et les contradictions abondent, et prouvent bien qu'il n'avait pas la grandeur d'âme nécessaire pour prononcer le fameux *Eppur si muove*.

6° Tous ces faits, quoique regardés à travers un prisme hostile à l'Eglise, n'autorisent pas à dire que celle-ci est l'ennemie des progrès de la science. Il suffit de se rappeler que *Copernic* obtint un canonicat à Frauemberg, sa patrie ; que le système de cet astronome eut des partisans dans Rome même, dans les académies, et jusque dans les palais cardinalices ; et que Galilée lui-même pendant quelque temps reçut une pension du pape, et fut favorablement accueilli par le Saint-Siége, tant qu'il n'envahit pas la sphère du dogme, en se faisant de bon astronome, mauvais théologien.

Digitized by Google

Nos assertions se fondent sur des documents historiques d'une valeur incontestable, — tels que les lettres de Guichardin et de Nicolini, une lettre de *Galilée* lui-même au P. Reineri, son élève, et les pièces originales du procès du savant Florentin récemment publiées [1].

III

La Spiritualité de l'Ame.

Les phénomènes qui proviennent de la volonté plaident éloquemment, la cause de la spiritualité de l'âme.

Le *moi* est doué d'une force intime et personnelle, qui ne se laisse pas subjuguer par les influences aussi puissantes qu'inévitables du monde externe. Il y a dans l'âme une énergie qui ne se soumet pas à la matière, mais la domine et la rend esclave. — C'est la *volonté libre*.

Les matérialistes ont beau employer tous leurs efforts pour démontrer que la matière gouverne l'esprit, — la volonté et ses phénomènes proclameront toujours victorieusement que, au contraire, c'est l'esprit qui gouverne la matière [2].

Que sont-ce que toutes les conquêtes des sciences, des arts, de l'industrie, sinon la victoire de la pensée et de la volonté sur la nature inerte et aveugle?

Que prouve toute la série des progrès réalisés par l'humanité, tout le cycle de la civilisation, sinon le développement et l'expansion de cette force consciente et libre, qui réside dans un principe immatériel?

La matière est active sans doute; la matière s'agite dans un tourbillon continu, dans une circulation sans relâche, dans un flux et reflux incessant; mais toute l'activité matérielle est en-

[1] *Il processo originale di Galileo-Galilei* publicato per la prima volta da Domenico Berti, Roma, 1876.

Voir sur la publication de Berti, et sur la dernière polémique à ce sujet l'article de M. de l'Epinois, intitulé : *Le texte du procès de Galilée, et les discussions soutenues par la publication de ce texte* dans *la Revue des questions historiques* du 1er janvier 1877, p. 203, et de plus les 45 pièces publiées par le même auteur dans la même *Revue* du 1er juillet 1867 et 1872.

[2] « Si l'âme, disait Socrate, sur le point de mourir, n'était qu'une harmonie et un produit du corps, pourrait-elle donc le dominer et le forcer à lui obéir (Platon dans le *Phédon*)?

Digitized by Google

fermée et comprimée dans les barrières de fer et insurmontables des lois fixes. C'est seulement dans l'esprit humain qu'existe une force mystérieuse et singulière qui, se dirigeant d'après ses lois, agit consciemment et librement. Cette puissance, en vertu de laquelle l'homme se trace à lui-même un plan d'action, se propose une fin, choisit les moyens, pèse les motifs, apprécie les circonstances, en un mot, délibère et se détermine, — c'est *la liberté*. La liberté met une distance presque infinie entre l'esprit et la matière. Qu'importe que le monde matériel étreigne l'homme dans ses bras de géant? L'homme pourra toujours s'écrier avec Pascal : — « Terre, tu » ne sais pas ce que tu fais. Si tu m'écrases, tu ne le sais pas, » je le sais. Je suis donc supérieur à toi. »

C'est par la volonté raisonnable et libre que l'homme s'élève au-dessus de tous les autres êtres, et qu'il se distingue et s'ennoblit parmi ses semblables.

C'est cette force qui soutient les luttes courageuses et produit les brillants triomphes de la vertu; c'est elle qui donne naissance aux profonds dévouements, aux sacrifices volontaires, aux traits sublimes d'héroïsme; c'est elle qui faisait dire à Turenne, la veille d'une grande bataille : — « *Tu trembles,* » *carcasse, mais si tu savais où* JE *te dois conduire demain;* » *tu tremblerais bien davantage.* »

« Et — observons avec C. Flammarion,—ce n'est pas seulement dans les sphères élevées que l'observateur admire ces exemples touchants. Dans toutes les classes de la société, depuis le prince de la science jusqu'à l'ignorant, et depuis le trône jusqu'à la chaumière, la vie quotidienne offre dans le sanctuaire de la famille ces mêmes faits d'abnégation et de courage, de patience et de magnanimité, d'énergie et de vertu, qui, pour être ignorés, n'en sont pas moins, en valeur absolue, ni moins méritoires, ni moins éloquents[1]. »

Que répondent les matérialistes? Comment expliquent-ils toutes ces imposantes manifestations de l'activité consciente, libre, autonomique de l'homme?

Ils se réfugient dans le système des dispositions et tendances naturelles de l'organisme, d'après lequel tous les faits de l'or-

[1] *Dieu dans la nature,* livre III.

Digitized by Google

dre moral sont les produits nécessaires et fatals de la constitution physique, du tempérament, des habitudes, ou quelquefois encore d'un état anormal du cerveau !

« Et c'est ainsi que les plus précieux diamants de la couronne de l'humanité sont réduits à ces misérables *strass ?*

» Mais jamais l'humanité ne permettra qu'une main profane lui arrache du front son diadème. Pour réaliser des actes sublimes d'énergie et de courage, une aggrégation d'atomes, de carbone et de fer ne suffit pas, il faut quelque chose de plus qu'une combinaison moléculaire. Arrière ! mieurs insensés, qui prétendez réduire à des explications si mesquines la valeur et la virilité de l'intelligence ! Prédispositions organiques, inclinations naturelles, facultés du cerveau, éducation, — que signifient tous ces mots, si vous niez l'existence de l'esprit ? Qu'est-ce que la chimie, la physique, la mécanique devant la volonté, qui soumet le monde à sa loi et dirige selon son bon plaisir la matière obéissante ? — Quelqu'un osera-t-il soutenir que la valeur morale, la puissance intellectuelle, les profondes affections du cœur, l'enthousiasme des âmes ardentes, les chefs-d'œuvre de la poésie, l'incommensurable coup-d'œil du génie, les découvertes de la science, les investigations de la pensée, peuvent s'expliquer par des transformations chimiques — et chimériques — de la matière en pensée ?... Où réside la vertu, sinon dans l'âme ; dans l'âme indépendante que les variations du monde matériel n'atteignent pas ; dans *l'âme spirituelle*, qui entend la voix de la vérité, et s'achemine directement vers son but idéal, en dépit de tous les obstacles qui embarrassent sa route, en dépit des difficultés qui s'opposent à sa marche triomphale ?... L'humanité tout entière proteste contre les folles allégations du matérialisme, et cette protestation ne naît point d'un jugement fondé sur l'observations des sens, qui peut être faillible, comme elle l'est, par rapport au mouvement du Ciel, mais bien d'un jugement intime qui a pour base l'affirmation de notre propre conscience[1]. »

De l'analyse succinte, que nous avons faite jusqu'ici des facultés de l'âme ou de *la phénomalité du moi*, nous pouvons

[1] C. Flammarion, *op. cit.* liv. III.

Digitized by Google

remonter à la *substantialité une et identique*, centre et fondement de la phénomalité elle-même.

Ce procédé est incontestablement légitime; car toute faculté — .suppose nécessairement un être qui la possède et l'exerce, tout acte suppose un agent, tout phénomène suppose une substance. Donc, si le *moi* se révèle à nous comme conscience, sensibilité, intelligence, volonté, le *moi* est forcément un être conscient, sentant, intelligent, doué de volonté. Il faut indispensablement aux modalités un *substratum*, un sujet, parce qu'on ne peut les concevoir subsistant en elles-mêmes; elles subsistent dans le *moi*; le *moi* est donc un *substratum*, un *sujet*, une *substance*. — Ici M. Nunez, s'appuyant sur l'autorité de Ch. Rémusat[1], de Buchner[2], prouve que l'unité, comme le veulent quelques matérialistes, ne peut s'expliquer par l'harmonie, la convergence et la réunion de toutes les forces inhérentes aux molécules du cerveau; parceque l'harmonie et la convergence sont des expressions et des idées qui excluent la simplicité; et parceque la réunion, quelque intime et parfaite qu'elle soit, ne se convertit pas en unité.

M. Nunez poursuit sa démonstration, — je tiens, dit-il, à citer ici quelques phrases incisives de Flammarion. — Et il ne nous répugne pas d'accumuler les citations de cet écrivain, parcequ'il a le grand mérite d'être une autorité qu'on ne saurait soupçonner de favoriser les dogmes chrétiens. — C'est un libre penseur dans toute la force du mot.

« Proclamer qu'il n'y a dans l'homme rien de plus qu'un produit de la matière, l'assimiler à un composé chimique, inculquer que la pensée est un composé chimique de certaines combinaisons matérielles, c'est une erreur monstrueuse. Nous savons tous que la pensée n'est point dans aucun ingrédient du laboratoire... Les lois et les forces de l'esprit existent, indépendamment des lois et des forces du corps. La force de la volonté est bien différente de la force moléculaire. L'ambition est bien différente de la faim. Le désir est bien distinct de la soif. Qui pourra trouver la force de la nature dans les lois mo-

[1] *Diction. des scien. philos.* art. *Esprit.*
[2] *Kaft. und stoff.*

rales qui régissent la conscience? Parceque le cerveau caucasique est ovale, ou le mongolique rond, ou l'éthiopien oblong, le sentiment humain sera-t-il associé aux fibres granulées ou cylindriques? Qu'ont de commun les notions du juste ou de l'injuste avec l'acide carbonique? Quelle parenté y a-t-il entre un triangle, un cercle ou un quadrilatère, et la bonté, la générosité, le courage? Celui-là parlerait-il avec justesse et exactitude, qui dirait que Cromwell avait 2 : 231 grammes d'intelligence, Byron 2 : 238, et Cuvier 1 : 829, parceque c'étaient les poids respectifs de leurs cerveaux? En vérité, si l'on veut sonder attentivement le fond de ce sujet, on s'étonne que des hommes habitués à penser arrivent au point de confondre dans un seul objet le monde de l'esprit et le monde de la matière[1]. »

On trouvera sans doute fastidieuse cette longue démonstration de la spiritualité de l'âme. Il ne faut pas s'en étonner, car, comme dit M. Thiers[2], « il n'y a rien de plus ennuyeux que » de démontrer ce qui est évident. »

Toutefois, nous ne concluerons pas sans apporter un nouvel argument qui nous est fourni par la physiologie elle-même, que les matérialistes invoquent avec tant de confiance.

La substance une et individuelle du *moi* reste identique à travers la succession du temps. — C'est le témoignage irréfragable de la conscience. Notre personnalité ne varie pas avec les années, et nous avons la même âme que nous avions à notre naissance.

En est-il de même de notre organisme ?...

Qui ignore que les physiologistes affirment et démontrent que toute notre substance corporelle se renouvelle successivement et incessamment? L'espèce de molécules qui circulent dans l'organisme est constamment la même; mais les molécules individuelles en elles-mêmes varient au jour le jour, et de moment en moment. Et — si nous devons ajouter foi aux observations de quelques hommes compétents — elle est effrayante la rapidité avec laquelle s'effectue le renouvellement total de notre corps.

[1] *Oper. cit. ibid.*

[2] *De la Propriété.* Avant-propos.

Digitized by Google

Moleschott dit ceci : — « Le sang dépose constamment ses parties constitutives dans les organes corporels, dans la qualité des éléments histogènes. L'activité des tissus décompose ces éléments en acide carbonique, urée et eau. Les tissus et le sang, en vertu du mouvement régulier de la vie, souffrent une perte de substance, qui est seulement compensée par la réparation fournie par les aliments. Cette permutation de matière s'opère avec une rapidité remarquable. Les faits généraux indiquent que le corps renouvelle la majeure partie de sa substance dans l'espace de 20 à 30 jours. Le colonel Lann, au moyen de divers pesages, vérifia une perte moyenne de 1/22 de son poids en 24 heures. Le renouvellement complet exigerait donc 22 jours. Liebig déduit une rapidité de 25 jours d'une autre considération du changement de matières, — la combustion du sang. Quelque surprenante que paraisse cette rapidité, les observations sont conformes sur tous les points [1]. »

Comment le matérialisme pourra-t-il concilier ces deux vérités indiscutables, — l'identité permanente du *moi* et la constante transmutation de l'organisme ?

Dira-t-on que le corps a aussi son identité ; identité de *type* ou de forme ?

L'égalité de *type* dans la disposition des molécules qui entrent successivement dans le tourbillon de la vie organique est bien loin d'expliquer l'identité du *moi*. Cette dernière identité n'est pas purement formelle et relative ; c'est une identité fondamentale, absolue, substantielle, personnelle et consciente.

Les tentatives du matérialisme pour expliquer ce fait irrécusable, sont toutes également insuffisantes, vaines et mesquines.

Il n'y a qu'un principe qui satisfait pleinement cette exigence rationnelle, et ce principe est consigné dans la formule suivante : — Le *moi* est un esprit.

Maintenant intervertissons les rôles : jusqu'ici le spiritualisme a été l'accusateur dans ce procès ; figurons-nous qu'il est le *coupable*, et voyons s'il doit être condamné, en pré-

[1] *Circulaçao de vida*, t. 1.

Digitized by Google

sence des prétendus témoignages des découvertes biologiques.

La lutte étant engagée sur ce terrain, il nous semble que toute la batterie formidable en apparence des arguments des matérialistes peut se réduire au syllogisme suivant :

S'il existe une corrélation et dépendance absolue et constante entre les phénomènes psychiques et les modifications du cerveau, on doit conclure qu'il n'y a pas de distinction réelle entre l'esprit et le cerveau, et que la pensée est une propriété cérébrale ; or, les découvertes physiologiques rendent évidente cette corrélation ; donc, etc.

La réponse se résume en deux mots : — La proposition majeure du raisonnement est fausse ; la mineure n'est pas démontrée ; par conséquent la conclusion est complétement dépourvue de fondement.

« Les faits actuellement connus, — dit M. *Janet*, — n'autorisent pas à affirmer que tout ce qu'il y a dans l'intelligence, soit le résultat d'une manière d'être du cerveau. L'expérience nous enseigne, sans doute, que le cerveau a une part très importante dans l'exercice de la pensée ; mais que la pensée ait pour cause unique et mesure rigoureuse le cerveau, c'est ce qui n'est pas prouvé... Dans l'état actuel de la science nous ne pouvons accorder au matérialisme, comme une proposition démontrée, cette corrélation rigoureuse, qui est, disons la vérité, son unique argument[1]. »

La physiologie du cerveau, — comme l'avouent des hommes compétents, — peut être considérée comme étant encore dans l'enfance. Les phénomènes observés jusqu'ici sont peu nombreux, sont loin d'être incontestables, ou, pour le moins, ne révèlent pas encore l'existence des lois rigoureuses qui établissent la relation précise et exacte entre le cerveau et la pensée.

Quelque soit le point de vue sous lequel on considère le cerveau, toujours des faits rebelles semblent protester contre la théorie. Que l'on prenne pour base la capacité du crâne, ou le poids absolu ou relatif de la masse cérébrale, ou bien que l'on considère la composition chimique de l'encéphale, ou le nom-

[1] *Le Cerveau et la Pensée*. Avant-propos.

Digitized by Google

bre et l'irrégularité des circonvolutions, ou quelque autre élément, — les exceptions surgissent, nombreuses et intransigeantes.

Quelques physiologues pensent éviter cet écueil, en disant que l'activité mentale est en raison directe, non de quelques-uns des éléments cérébraux isolément, mais de tous pris dans leur ensemble ; de sorte que la pensée résulte et dépend de la totalité des conditions du cerveau.

« Mais, — leur demande M. *Janet*, — qui vous assure qu'une de ces conditions n'est pas justement la propre force pensante, que nous dénommons *âme ?* Etes-vous bien certains de connaître toutes les conditions d'où résulte l'exercice de la pensée? Et si vous ne les connaissez pas toutes, qui vous dit qu'une d'elles, peut-être la principale, n'est pas précisément la présence d'un principe invisible, dont l'ignorance rend tous vos calculs faux [1]? »

Mais soyons généreux et usons de condescendance : Admettons comme pleinement prouvé ce qui est encore un objet de doute, de contestations et de négations autorisées; accordons que chaque phénomème physique, chaque sentiment, chaque idée, chaque raisonnement, chaque affection, chaque désir, chaque acte de la volonté exige une certaine quantité déterminée d'oxigène, de carbone, de phosphore et autres substances en élaboration et en mouvement; supposons la connexon et la correspondance absolue entre l'âme et le cerveau, quelle conséquence pourront en déduire les matérialistes?

S'ils veulent respecter la logique, s'ils veulent se contenir dans les limites d'une induction légitime, ils pourront seulement conclure que l'exercice des facultés psychiques dépend de certaines conditions physiques, et jamais que cet exercice se confond et s'identifie avec l'organisme.

Toutes les observations et les découvertes peuvent seulement produire, tout au plus, l'alternative suivante : — ou le cerveau est l'organe de la pensée, ou la pensée est le produit du cerveau.

Or, si d'un côté nous réfléchissons que tous les phénomènes physiologiques sont susceptibles d'explication, dans la théorie

[1] *Ouvrage cit. ibid.*

Digitized by Google

spiritualiste, en substituant par rapport au cerveau au mot *cause* le mot *condition*, et si d'un autre côté nous observons que tous les arguments que nous avons exposés antérieurement sont en faveur du spiritualisme, — la conclusion ne peut être douteuse.

La comparaison entre l'esprit et un musicien, entre le cerveau et un instrument, quoique ancienne, et malgré les railleries de Broussais, ne laisse pas que d'être claire et commode. Si l'instrument est défectueux et déformé, quoique l'artiste soit excellent, la musique sera toujours détestable.

Que le cerveau soit lésé, l'esprit souffrira. — Pourquoi s'étonner, si l'esprit dans les conditions dans lesquelles il nous est connu, ne peut exercer ni manifester son action efficace que par le moyen du cerveau? sans lumière, il n'y a point de vision; et cependant personne ne dira que c'est la lumière qui voit. Il est vrai également que personne n'est intéressé à le dire...

Vogt et autres s'imaginent mettre les spiritualistes dans un grand embarras avec l'argument des contractions d'une grenouille décapitée; mais *Flourens*, avec son irrécusable compétence, se charge de leur répondre : « — La contraction musculaire, — dit-il, n'est ni organique ni vitale; elle ne provient pas d'un principe intime, mais elle accompagne mécaniquement l'excitation extérieure, comme un corps élastique quelconque, et dure seulement tant que le cadavre n'est pas desséché, parce qu'alors cesse cette élasticité musculaire [1]. »

L'illustre physiologiste, dont nous venons de citer les paroles, malgré ses intéressantes et remarquables découvertes, quoiqu'il ait localisé en divers centres les diverses catégories des manifestations psychiques, qu'il ait montré par ses expériences que l'ablation des lobules du cerveau fait disparaître la conscience, en laissant subsister les fonctions organiques [2], — n'a jamais nié le spiritualisme; parce qu'il a toujours compris l'énorme distance qu'il y a entre un lobule et la conscience,

[1] *De la vie et de l'intelligence.*

[2] Cfr. *Discours de réception de M. Claude Bernard à l'Académie française.*

Digitized by Google

un centre nerveux et la pensée, un atome de pulpe grisâtre et une idée, entre la condition et le principe, la matière et l'esprit.

En terminant ce chapitre, il nous reste à dire un mot sur le problème *de l'union de l'âme avec le corps.*

Le simple bon sens nous enseigne que, certaine vérité étant démontrée avec la dernière évidence, nous ne devrons pas la rejeter, lorsqu'il s'élève contre elle quelque difficulté, qui nous paraîtt ou qui est réellement insoluble.

Notre vanité serait ridicule si nous avions la prétention de mesurer la sphère immense et indéfinie de la *réalité* avec le compas mesquin de notre intelligence. Dans tous les ordres de connaissances nous sommes obligés de reconnaître à chaque pas l'existence de mystères qui surpassent notre force de conception. Nous aurions mauvaise grâce à vouloir exclure *in limine* tout ce que nous ne pouvons comprendre et expliquer. Il nous faudrait nier la vie, la fécondation, la germination, l'accroissement des êtres organisés, la lumière, la chaleur, l'électricité ou le magnétisme; nous irions jusqu'à rejeter les phénomènes qui par leur fréquence nous paraissent les plus clairs et les plus simples, parce que au fond de tous il y a toujours un *quid* inconnu qui échappe obstinément à nos recherches.

L'homme est composé de deux principes, l'un spirituel, l'autre corporel, unis substantiellement. — C'est pour moi une vérité de la dernière évidence et un fait incontestable. Que m'importe que je ne comprenne ni ne sache expliquer le mode ou le *comment* de cette union? Il n'y a pas de paroles plus ambitieuses et plus difficiles à contenter que ces petites interrogations : *Comment ? Pourquoi ?* toutes les fois que nous voudrons leur donner une trop grande liberté, nous rencontrerons, avec la barrière fatale de l'entendement fini, avec le *non plus ultra* de la pensée — *le Mystère!*

A.-E. NUNEZ.

Traduit du portugais et analysé par l'abbé Th. BLANC,
Curé de Domazan.

Digitized by Google

Orthodoxie catholique.

RETOUR D'UN ANGLICAN A L'UNITÉ CATHOLIQUE

Par suite de l'invitation, faite par Pie IX aux dissidents, de venir assister au Concile du Vatican.

Sous le titre de: *Invitation acceptée.—Motifs d'un retour à l'unité catholique*, M. James Kent Stone, ancien président de Kengton collége (Ohio), vient de publier un livre qui sera lu avec le plus grand intérêt [1].

Qui ne connaît, en effet, le charme de la douce et irrésistible émotion que l'on éprouve, en voyant le fils prodigue rentrer enfin dans la maison paternelle, après s'être égaré dans les sentiers de tous les vices. Eh bien, quelque chose d'analogue a lieu à la vue d'une âme longtemps égarée dans les sentiers de l'erreur et finissant par aborder au rivage de la vérité. Il y a, dans cette lutte morale de l'homme cherchant à se dégager de l'étreinte des préjugés anciens, toute une poésie pleine de suavité et d'enseignement. Ce n'est pas peu de chose que de rompre avec le passé. Il faut beaucoup plus de courage et de fermeté dans le jugement qu'on ne le croit ordinairement pour briser, par un acte raisonné de l'intelligence et de la volonté, l'idole qu'on avait jusque-là encensée. Cet acte méritoire, M. Kent Stone, ancien président de Kengton collége, etc., vient de l'accomplir.

Le récit de cette conversion est fait pour instruire et pour émouvoir. Il instruit, parce que le savant professeur, moins heureux que saint Paul renversé sur le chemin de Damas, n'a quitté le Protestantisme qu'après un examen sévère et minutieux de la doctrine catholique; il émeut parce que cette abjuration n'a pu se faire sans déchirement de cœur. Mais entrons un peu dans les détails.

[1] Tradruit de l'anglais par M. l'abbé du Marhallach, ancien député, Paris, librairie des lieux saints, rue des Saints-Pères, 16.

Digitized by Google

Le 13 septembre 1868, quelque temps avant le concile du Vatican, le pape Pie IX, dans un pressant appel adressé aux Protestants et à tous ceux qui ne sont pas catholiques, s'exprimait en ces termes :

« Que tous ceux qui ne possèdent pas l'unité et la vérité de » l'Eglise catholique saisissent l'occasion de ce Concile, où » l'Eglise catholique à laquelle appartenaient leurs pères, » montre une nouvelle preuve de sa grandeur et de son » invincible vitalité, et que, satisfaisant les besoins de leur » cœur, ils s'efforcent de sortir de cet état, dans lequel ils ne » peuvent être rassurés sur leur propre salut (p. 7). »

Cet appel du Souverain Pontife fit sourire les uns et réfléchir les autres. M. Kent Stone fut du nombre de ces derniers. La parole du Pape vibra comme un écho sympatique dans son cœur et dans son intelligence. Il douta et le doute une fois entré dans son esprit, il voulut l'éclaircir. Rien ne put l'arrêter dans la recherche de la vérité.

« J'écartai résolûment, nous dit-il, tout ce qui pouvait m'é- » garer dans un examen impartial. J'assignai les témoins. Je » dus me mettre en garde contre des opinions chéries, des » amitiés consacrées par le temps, les études intellectuelles et » sociales de ma vie passée, une position honorable et lucra- » tive, mes belles espérances, mes plans longtemps mûris ; » contre des douleurs plus cuisantes que le regret d'espéran- » ces perdues ou les menaces de la mort, contre les blessures » du cœur (p. 22). »

Tant de sacrifices, tant de généreuse abnégation, devaient avoir une prompte récompense. Aussi Dieu, qui n'a pas pour habitude de se laisser vaincre en générosité, ne fit pas longtemps attendre l'heure de la grâce.

« Bientôt je me mis à l'œuvre avec une anxiété fiévreuse. Le » jour se fit, il ne resta plus dans mon esprit la trace d'un » doute. Je fus contraint de reconnaître que j'avais été l'im- » puissant ennemi de la seule Eglise, une, catholique et apos- » tholique. Dirai-je que le temps fut court ? Un mois, une » semaine, un jour, n'est-ce pas assez pour que la vérité se » manifeste au regard d'une âme dont toutes les aspirations » sont concentrées sur elles (p. 23) ? »

M. Kent Stone a donc brûlé les vaisseaux de l'hérésie pour passer à bord de la barque de Pierre. Mais cela ne lui suffit pas. Le changement opéré en lui par la grâce d'en haut doit rejaillir sur ses frères égarés. Il veut leur montrer à son tour l'inanité des raisons qui les retiennent encore dans les liens de l'erreur. Il écrit pour eux la relation de sa conscience; il fait une démonstration de la réalité du Catholicisme. Il traite de l'Eglise et de son histoire, de l'origine divine de l'Eglise, de l'organisation de l'Eglise. Nous ne devons pas demander à ces pages la précision absolue du théologien dogmatique ou moraliste. Non, ceci est l'œuvre de ceux à qui le Christ a dit : « Allez et enseignez toutes les nations. » Mais on trouve dans cette éloquente apologie du Christianisme un accent inexprimable de vérité, de conviction sincère et touchante, qui ne peut manquer d'attirer l'attention de tout homme pour qui l'idée d'un avenir éternel n'est pas chose indifférente. Il faut donc remercier M. Kent Stone d'avoir donné au public cette marque de dévouement et de reconnaissance à l'Eglise catholique, dans le sein de laquelle il a fini par rentrer, comme les Newmann, les Maning et tant d'autres illustres personnages du Protestantisme. Nous avons également le devoir d'adresser nos sincères éloges à M. l'abbé du Marhallach, pour l'élégance de sa traduction. Il a su faire mentir une fois de plus le proverbe italien : *Traduttore, traditore*. — J.P.

Les Mondes de M. l'abbé Moigno.

Le Directeur-Gérant : A. Bonnetty.

Versailles. — L. RONCE, imprimeur, rue du Potager, 9.

Digitized by Google

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.
Numéro 82. — Octobre 1877.

Enseignement catholique.

CONFÉRENCES SUR LA THÉOLOGIE
Dans ses rapports avec la Philosophie

TROISIÈME CONFÉRENCE [1].

Des erreurs opposées à l'existence de Dieu.

Dans la première de nos Conférences nous avons dit que nous aurions trois choses à faire relativement aux questions Théologiques : 1° constater l'enseignement de la Révélation et de la tradition de l'Eglise ; 2° faire un certain nombre de considérations philosophiques qui, sans expliquer entièrement les mystères, chose impossible, feraient cependant pénétrer plus avant dans la vérité ; 3° enfin, examiner les hérésies. Nous commencerons toujours par exposer le dogme catholique, mais pour le reste nous ne suivrons pas un ordre uniforme ; tantôt l'examen des hérésies précèdera les conceptions philosophiques et tantôt les suivra, selon que nous le jugerons plus utile pour l'intérêt de la vérité.

Par rapport à l'existence de Dieu, qui nous occupe en ce moment, nous n'avons pas constaté l'enseignement de la Révélation, ni la Tradition de l'Eglise ; nous les avons supposés connus. Déjà même nous sommes entrés dans un certain ordre de considérations pour expliquer et mieux comprendre ces dogmes ; aujourd'hui nous allons parler tout de suite des hé-

[1] Voir la 2e Conférence au N° précédent ci-dessus p. 165.

Digitized by Google

résies opposées au *premier article* du Symbole chrétien, *je crois en Dieu,* qui est la première de toutes les vérités.

Or, relativement aux erreurs opposées à l'existence de Dieu, nous avons quelque chose de plus à faire que relativement à la plupart des autres hérésies; car, que sont ces erreurs par rapport à l'existence de Dieu? Dieu étant, d'une manière supérieure, l'Etre des êtres, la Vérité des vérités, la Lumière des lumières c'est-à-dire la source primordiale, le principe de tout être, de toute lumière, de toute vérité, il est clair que l'erreur qui s'attaque à son existence est l'erreur fondamentale, universelle et primordiale de toutes les autres erreurs, qui n'en sont que des conséquences plus ou moins éloignées, des transformations, des particularisations. De là la nécessité de l'examiner plus longuement et avec plus d'attention, puisque ce premier travail éclairera toutes les autres erreurs, que nous pourrions avoir à examiner dans la suite.

Ces erreurs, contraires à l'existence de Dieu, peuvent se diviser en deux classes relatives aux deux principaux rapports sous lesquels nous avons considéré Dieu, savoir l'*Unité de nature* et la *Trinité des personnes*. Aujourd'hui nous ne nous occuperons que des erreurs opposées à la notion de Dieu considéré sous le premier rapport. Toutes les erreurs opposées à l'existence de Dieu considérées sous la notion de son *Unité* se rapportent à trois :

Le ***Panthéisme***, le ***Dualisme***, l'***Athéisme***.

Ici nous ne pouvons nous défendre de manifester le sentiment pénible que nous éprouvons en réfléchissant que ces erreurs sont au fond de toutes les autres, et que cependant elles sont le plus grand crime dont l'homme puisse se rendre coupable, puisqu'elles sont la négation de Dieu, l'affranchissement de tout Devoir, la ruine de la Société, l'acte le plus monstrueux de la révolte de la Créature contre son Auteur. Cette réflexion, capable d'exciter en nous une sainte indignation ne doit pas cesser d'être présente à notre esprit, dans cette réfutation, bien que nous ne puissions pas nous interrompre pour y revenir.

Les erreurs opposées à l'existence de Dieu considérées sous le rapport de son *Unité* sont, avons-nous dit, au nombre de

Digitized by Google

trois: le *Panthéisme*, le *Dualisme* et l'*Athéisme*. En effet ou, 1° on n'admet que l'existence de l'*Infini* et alors il faut reconnaître que la multitude d'êtres divers ne sont que l'*Infini même*, modifié, individualisé, particularisé, transformé pour produire la multiplicité des phénomènes, et c'est le *Panthéisme*; ou bien 2° on admet deux Principes éternels ayant dans la création et le gouvernement de l'univers une part plus ou moins active, plus ou moins réelle, et c'est le *Dualisme* ; ou bien enfin 3° on nie la notion de l'Infini pour ne retenir que la notion de l'existence du fini, et alors c'est l'*Athéisme*.

Voyons maintenant les diverses formes sous lesquelles ces erreurs se sont montrées, et nous comprendrons comment elles sont toutes opposées à la notion de Dieu.

1° *Le Panthéisme implique l'Athéisme*.—Il semble au premier abord que le Panthéisme n'est pas opposé à la notion de Dieu prise en elle-même, mais seulement la négation de Dieu comme Créateur et qu'ainsi loin d'être une erreur opposée à l'existence de Dieu le Panthéisme devrait plutôt être regardé comme l'exagération de l'affirmation de cette existence. Mais il n'en est point ainsi et pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à considérer le Panthéisme sous ses deux formes principales. Les Panthéistes ont considéré le monde : 1° ou comme une pure illusion n'ayant qu'une existence purement phénoménale ; 2° ou comme des formes réelles, des parties ou des émanations de l'Infini, individualisé dans le Fini. Or, dans ces deux cas la notion de l'Infini est altérée par le Panthéisme. En effet, si comme dans le premier cas vous niez la réalité de toute apparence, de toute idée du fini quelque ferme et inébranlable qu'elle soit dans l'esprit humain, vous êtes conduits nécessairement à la négation de la réalité même de Dieu, à ne voir dans Dieu même qu'une illusion. Car quelle raison auriez-vous d'affirmer la correspondance de la réalité de Dieu à l'idée que vous en avez, et de nier la correspondance entre nos idées et la réalité de l'Univers ? Vous ne pouvez retenir l'une sans l'autre, et il vous faut les rejeter ou les admettre toutes les deux, Dieu et l'Univers. Ensuite n'y a-t-il pas une contradiction flagrante à affirmer qu'on n'est soi-même qu'une apparence d'existence ?

Digitized by Google

Dans le deuxième cas, vous êtes obligé de dire que l'Infini existe dans le Fini, l'esprit dans la matière, ou plutôt qu'il est l'un et l'autre en même temps, tout en demeurant esprit et sans limites. Or ceci évidemment implique contradiction, et par conséquent une notion contradictoire et destructive de la notion de Dieu. Bien plus, comme la source du mal physique, moral et métaphysique se résume en dernière analyse dans la notion même de la limite, du fini, il faudrait reporter l'origine du mal jusques en Dieu même. Dieu même en serait l'auteur, ou plutôt il serait le mal même, puisque tous les êtres auxquels nous l'attribuons ne sont considérés par les Panthéistes que comme des émanations de Dieu, comme Dieu même. Ces conséquences font frémir et pourtant le Panthéisme ne peut y échapper ; elles découlent des deux formes principales dont nous avons parlé et dans lesquelles rentrent de droit et de fait tous les systèmes du Panthéisme. La première forme a prévalu dans les systèmes du *Panthéisme indien* ; on en voit quelques traces dans les systèmes Panthéistes de la Grèce, de quelques Gnostiques ou de quelques Philosophes allemands. La deuxième, le système des *émanations*, quoi qu'il se retrouve dans l'Inde, n'y domine pas ; mais cette forme est généralement adoptée par les Panthéistes Grecs, par la plupart des Gnostiques et par les philosophes de l'Allemagne.

2° *Le Dualisme implique l'Athéisme.*— Quelque affreuses que soient ces erreurs, on conçoit cependant comment l'homme, une fois écarté de la route de la Révélation et de la Foi, peut y tomber ; car alors il ne lui reste que la Raison. Or la prétention de tout démontrer, ou le Rationalisme, renferme implicitement cette supposition qu'il ne doit y avoir dans l'Infini même rien d'obscur pour la Raison de l'homme. Cela posé, on était naturellement conduit au Panthéisme par plusieurs routes, mais particulièrement par celle-ci.

La notion d'Infini, a-t-on dit, comprend tout, embrasse tout ; donc hors de l'Infini, rien ne peut être conçu, ni exister, et le reste n'est qu'une *illusion*, une fantasmagorie, un spectacle chimérique et imaginaire que se donne à lui-même l'Etre infini, c'est le système Brahmanique. — Ou bien, selon l'autre hypothèse, les êtres qui constituent ce qu'on appelle le

Digitized by Google

monde, ne sont que les *rayonnements* de l'Infini hors de lui-même, ses diverses individualisations, transformations, c'est le système grec et romain. Par là, ils s'imaginaient qu'eux seuls maintenaient les caractères propres de l'Infini qu'ils exagéraient. Mais si d'un côté ils l'exagéraient, de l'autre ils le détruisaient. Car en démontrant l'impossibilité de trouver hors de Dieu le principe du fini, ils ont bien démontré l'impossibilité qu'il existât quelque chose hors de Dieu.

Mais comme il est impossible de déraciner complétement de la conscience humaine la croyance à la réalité de ces choses existantes hors de Dieu et qui constituent l'Univers, ils donnèrent lieu à une autre erreur, au *Dualisme*.

Les Dualistes aussi prétendaient maintenir les attributions essentielles de la Divinité. Frappés de l'altération que le Panthéisme fait subir à la notion de Dieu en le constituant principe et auteur du Fini et même du Mal, ils trouvèrent la même difficulté dans le système de la Création tel qu'il s'offre à nous. Car on ne peut nier que le fini, le mal, le matériel n'existent : or dans le système panthéiste où tout est Dieu et où Dieu est tout, et dans le système ordinaire de la Création du monde, comment concevoir l'origine et l'existence du mal? Si Dieu est tout, ou bien si Dieu est le créateur de tout, comment y a-t-il mal, ou comment a-t-il laissé le mal envahir son empire? Serait-ce parce qu'il *n'a pu* l'empêcher? Mais il est tout-puissant. Est-ce qu'il *n'a su?* Mais il est souverainement intelligent. Est-ce parce qu'il ne l'a pas *voulu ?* Mais où est sa bonté?

De là ils ont conclu la nécessité de recourir à une Matière finie, mais éternelle, Principe du mal, qu'ils concevaient comme doué de propriétés essentiellement opposées aux caractères du Principe du bien. En effet, qu'est-ce que le mal? C'est : 1° L'infirmité et la faiblesse; 2° les ténèbres, l'ignorance, l'erreur; 3° le crime, le vice, la haine, la discorde. Or tout cela ne saurait se trouver dans l'Etre infini en puissance, en intelligence, en amour, et ne saurait en venir. Donc il existe hors de Dieu, un Principe différent et infini, auteur du mal.

— Mais ce raisonnement peut être retourné contre les *Dualistes*. Le mal existe dans le monde, le dualiste l'avoue, c'est

Digitized by Google

même son point de départ. C'est le fait qu'il se propose d'expliquer. D'un autre côté, Dieu existe et il ne l'empêche pas : Pourquoi ? Manque-t-il de puissance, d'intelligence, d'amour? Il ne serait plus Dieu. Le Panthéisme qui nie la réalité du fini, du mal, est moins inconséquent. Remarquez de plus l'absurdité de ce système.

1° *Absurdité du dualisme.* — Comment peuvent-ils concilier l'existence de deux êtres infinis, ou repousser la notion de l'Infini que donnent les Panthéistes, et la conséquence qu'ils en tirent ? 2° Comment concevoir l'existence d'un Infini, auteur du Mal, de tout point opposé au principe du Bien, par conséquent mauvais lui-même, essentiellement et infiniment ? Car le Mal, selon les dualistes eux-mêmes, n'est conçu que comme l'absence du Bien, de la Puissance, de l'Intelligence, de l'Amour, et le Principe du mal, que comme un être infini en infirmité, en ténèbres, en malice. Mais un tel être n'est que le *Néant*.

3° *L'Athéisme implique, avec la négation de Dieu, le matérialisme et le scepticisme.* — L'Athée n'admet que l'existence du fini, il nie l'infini. Et comme le fini ne nous apparaît que sous des formes limitées, matérielles, de l'Athéisme au Matérialisme, il n'y a qu'un pas. Aussi presque tous les athées proprement dits ont-ils été Matérialistes. L'esprit humain abandonné à lui-même, doit tomber (logiquement) dans ces dernières erreurs.

Déjà nous avons vu comment les Panthéistes et les Dualistes se trouvaient forcés à nier l'Infini lui-même, ou à renoncer à leur système. Hors de la foi d'un Dieu créateur, hors de la croyance à l'existence simultanée de l'infini et du fini, toutes les fois que l'intelligence, n'admettant qu'un de ces deux éléments de la science humaine, veut par ses propres forces arriver à la connaissance ou à la démonstration de l'autre, il est conduit à le nier invinciblement, et le poste qu'il occupait n'est plus lui-même tenable. Il est impossible en partant de la seule notion de l'Infini, de démontrer l'existence du Fini, mais la réalité du fini étant niée, malgré le cri invincible de la conscience humaine, il n'y a aucune raison de ne pas nier aussi la réalité de l'Infini lui-même.

Digitized by Google

De même l'Athée, en niant l'Infini, l'immuable, le nécessaire, l'absolu, seule région propre de la vérité, ne peut plus, s'il est conséquent, retenir dans son esprit aucune vérité. De là la négation non-seulement de Dieu, mais encore de tout l'ordre spirituel, intellectuel, moral. et métaphysique; lequel étant une fois complétement détruit, il n'y a plus lieu à l'existence d'aucune vérité, ni par conséquent à aucune affirmation. Le monde, dans l'hypothèse, est réduit à un pur mécanisme, et l'homme au brutisme complet; c'est là le *Matérialisme*.

Mais l'Athée n'a pas droit d'affirmer l'existence ni les modes d'être de ce monde, même ainsi rétréci. Car la vérité, l'existence, la foi, appartiennent évidemment à l'ordre spirituel. De là le Scepticisme intellectuel, lequel s'il était réalisable, ne serait que la mort.

Ainsi, il est manifeste qu'en dehors de la Révélation, l'esprit humain ne rencontre aucun poste tenable. Le Panthéisme, le Dualisme, l'Athéisme, tel est le cercle qu'il est condamné à parcourir et qu'il a de fait parcouru, *cherchant le repos et ne le trouvant pas*, comme le dit Jésus en parlant de l'Esprit du mal [1]. En effet, la prétention de tout comprendre, qui se trouve au fond de tout esprit, qui proteste contre la foi, conduisit d'abord au *Panthéisme*, première tentative de l'esprit humain pour expliquer le phénomène de la Création. Mais ce système, au lieu de soutenir la science vacillante de l'homme en détruisit une partie essentielle, par la négation du Fini. Puis l'esprit ne comprenant pas davantage l'infini, ni même cette permanence d'illusion dont les Panthéistes ont fait le monde, et qu'il ne pouvait s'empêcher de tenir pour réel, se réfugia dans le *Dualisme*. Mais le Dualisme à son tour ne satisfaisait pas davantage, soit qu'il admît deux Principes coéternels pour expliquer l'origine du bien et du mal, soit qu'il eût recours à ces deux Principes pour harmoniser les deux éléments de la création. Car dans le premier, tous les dualistes détruisirent radicalement la notion fondamentale de l'unité de Dieu et de ses propriétés ; dans le deuxième ils n'arrivèrent point à cette harmonie désirée. puisqu'il y a lutte constante entre les deux Principes qui se disputent l'empire du monde.

[1] Quærens requiem et non invenit (*Matth.*, XII, 43).

Digitized by Google

D'ailleurs, restent toujours à expliquer dans l'un et l'autre cas, comment ces deux Principes avaient pu s'accorder à former le monde, comment surtout on pouvait y reconnaître l'Infini, dont le Dualiste n'expliquait pas plus la notion que le Panthéiste. Il ne resterait donc plus à la Raison qui veut tout comprendre, qu'à rejeter cette notion, à nier l'Infini lui-même qu'il ne peut concevoir, à se débarrasser de cet élément dont il ne peut en quelque sorte faire le tour pour le reconnaître. Alors l'Athéisme fut constitué, et cette erreur, cachée au fond des deux autres systèmes, fut à son tour proclamée comme la seule vérité sous le nom de *Matérialisme*.

Tel est l'ordre logique et réel de ces erreurs et quoiqu'elles s'engendrent bien réciproquement, cependant l'Athéisme a été d'ordinaire et devait être le dernier. Mais comme il satisfait encore moins que les deux autres systèmes, force est à l'esprit de tomber dans le *Scepticisme*, qui ne serait que la mort de l'intelligence, ou de recommencer cette chaîne d'erreurs. C'est ce que nous voyons actuellement.

Retour de la Philosophie moderne au Panthéisme [1]. — Le système dominant dans le 18e siècle c'était l'*Athéisme* et le *Matérialisme*. Plusieurs incrédules renonçant à ce système sans revenir à la foi chrétienne, se sont réfugiés dans le *Panthéisme*. Ainsi de même que les incrédules du dernier siècle avaient reproduit l'Athéisme et le Matérialisme des anciens philosophes sous des formes rajeunies, plusieurs philosophes de nos jours, en France et en Allemagne, ont transporté en Europe l'ancien Panthéisme oriental, moins les formes majestueuses qu'il empruntait à la poësie, à la mythologie, à la religion.

Jusqu'ici nous n'avons considéré le Panthéisme, le Dualisme, l'Athéisme, que comme les trois formes principales qu'a revêtues alternativement l'erreur opposée à la notion de Dieu connu, sous le point de vue de substance une et infinie, et des principales propriétés qui le constitue. Nous avons vu la liaison de ces erreurs. Ceci était nécessaire pour en bien com-

[1] Voir dans les *Annales* l'article intitulé : *Quelques paroles panthéistes d'auteurs chrétiens*, t. VI, p. 45 (6e série). Voir de plus le mot *panthéisme* dans nos *Tables générales* des matières.

Digitized by Google

prendre toute la portée, sous le point de vue où nous allons les considérer à présent, c'est-à-dire comme source de toutes les autres. Cette deuxième manière de les invisager offre les plus grands avantages.

En effet : 1° il est extrêmement important dans les questions générales de posséder pour ainsi dire l'extrait de baptême de chaque erreur, de connaître sa mère, ses ancêtres et ses descendants. Une connaissance parfaite de cette filiation nous fait mieux comprendre cette erreur même, et donne plus de force dans la discussion ; 2° cette généalogie est elle-même la plus haute réfutation de l'erreur, puisqu'en suivant la filiation de chacune des erreurs particulières qui sont en si grand nombre, on voit qu'elle aboutit à quelqu'une de ces erreurs destructives de l'esprit humain. Car de même que la vérité gagne à être développée, l'erreur perd son prestige, à mesure qu'elle se fait connaître davantage, de sorte qu'il suffit qu'elle arrive à un certain développement pour être réfutée.

On pourrait faire un tableau synoptique qui reproduirait fidèlement cette filiation; maisil est plus utile de faire quelques réflexions générales pour nous aider à suivre les erreurs fondamentales dans leurs diverses applications, et de considérer chacunes d'elles dans la longue suite d'erreurs, qui en découlent naturellement.

Le *Panthéisme*. Considéré dans sa généralité, il consiste à n'admettre que l'existence de l'infini est à nier celle du fini.

1° *Le Panthéisme dans l'Idéalisme.*

Lorsque l'on descend d'un degré et qu'on ne s'arrête plus à la question générale : l'Infini et le Fini existent-ils? on rencontre :

1° L'*Idéalisme,* qu'on appellerait avec plus de raison le *Spiritualisme,* système qui, admettant l'existence des esprits finis et de l'esprit infini, nie l'existence de la matière. Cette erreur n'est qu'une transformation du Panthéisme, attendu que l'esprit dont on admet seulement l'existence porte particulièrement le caractère de l'infini, et que, considéré même dans un individu créé, il est dans ce cas une participation à l'infini, tandis que la matière est conçue particulièrement sur la notion de limite et de fini. Donc le Panthéisme est le prin-

Digitized by Google

cipe générateur de l'Idéalisme ou pur spiritualisme ; mais ceux-ci à leur tour conduisent souvent au Panthéisme.

2° *Le Panthéisme dans l'Euctychianisme.*

Si nous considérons le Panthéisme relativement aux rapports de l'univers avec Dieu, nous retrouvons cette erreur sous une forme différente dans l'ordre religieux. En effet, la foi nous enseigne que les rapports généraux de l'Univers avec Dieu existent dans le *Médiateur*, qui est à la fois *Dieu et Homme*. Plusieurs hérésies ont appliqué le Panthéisme au mystère de l'Incarnation, et ont enseigné que la nature humaine en Jésus-Christ était absorbée dans la nature divine, par exemple ; l'*Eutychianisme*. Le résultat de cette erreur était la négation de la médiation même, puisque les deux extrêmes ne se montraient plus dans le milieu, ou le Médiateur.

3° *Le Panthéisme dans l'Illuminisme.*

1° Sous le rapport de l'intelligence, nous savons par la religion et l'expérience qu'il y a deux éléments constitutionnels de l'esprit humain, la foi et la science. Supposez que quelqu'un affirme dogmatiquement qu'il n'y a que la foi et que la science est vaine ou n'est pas, c'est une application du Panthéisme à l'esprit humain ; puisque c'est l'absorption de l'élément fini de l'intelligence par l'élément infini. Mais l'*Illuminisme* suppose de plus l'identification de la raison humaine avec la raison divine ; il exclut toute possibilité de l'erreur dans celui qui est illuminé, et par conséquent dans celui, qui ne l'est pas, toute possibilité d'arriver à la connaissance de la vérité par les lumières de la raison.

Evidemment c'est encore le Panthéisme, puisqu'il y a négation de la Raison finie tant qu'elle n'est pas identifiée avec celle de Dieu ; c'est l'affirmation de la seule Raison divine et infinie.

4° *Le Panthéisme dans le Quiétisme ou le Fatalisme.*

2° Par rapport à la *volonté*, ces systèmes fatalistes, quiétistes, prédestinatiens, ne sont encore qu'une application du Panthéisme à la volonté humaine. En effet, les fatalistes sont ceux qui n'admettent dans le monde qu'une seule volonté, qu'une seule force, une seule loi, une seule action qui absorbe entièrement toutes les activités, toutes les libertés particulières et individuelles, et ne leur laisse aucun moyen de s'exercer ;

Digitized by Google

ou plutôt dans ce système, cette volonté, cette liberté, cette activité individuelle n'existe pas. Or, c'est aussi ce que dit le Panthéisme, qui ne voit dans le monde que Dieu seul. Les *Quiétistes* ou les *faux Mystiques* prétendent que la perfection de l'homme consiste dans la destruction ou la séparation de toute activité propre, soit intellectuelle, soit morale, soit extérieure. L'homme, selon eux, ne devrait vivre que d'une vie purement intérieure et passive, tout absorbé dans la vie divine. Il est historiquement prouvé que les principes du Panthéisme sont le fondement de cette dangereuse erreur.

5° *Le Panthéisme de la Théocratie pure dans la société.*

Mais l'homme n'est pas seul dans le monde, il vit en société avec ses semblables, sa nature et ses besoins lui en font une loi. Mais il y a plusieurs formes de société et plusieurs théories sociales. Parmi ces théories il nous est facile d'en reconnaître qui portent le cachet du Panthéisme. 1° Il y a deux sociétés dans une seule, la société spirituelle et la société temporelle; que celle-ci soit subordonnée à celle-là, comme toutes les créatures sont subordonnées à Dieu, ce n'est point encore là le Panthéisme, mais le Panthéisme social serait de nier le pouvoir temporel, en le confondant et l'identifiant avec le pouvoir spirituel; comme le Matérialisme social consisterait à nier l'existence de la société spirituelle en identifiant son pouvoir avec le pouvoir temporel et ne reconnaissant d'autre droit que celui de la force. Une autre forme de Panthéisme social serait serait de tout accorder au pouvoir et d'absorber dans le gouvernement tous les droits des individus qui composent la société : système Indou, système de Hobbes et de Spinosa. « Le souverain pouvoir n'est tenu par *aucune* loi, dit Spinosa, mais tous doivent lui obéir en toutes choses, quand » même il commanderait les choses les *plus absurdes* [1]. »

6° *Le Panthéisme dans la prédominance exclusive de l'agriculture en économie politique, et dans les théories du beau, ou du romantique classique* [2].

Mais si nous nous renfermons dans l'ordre purement matériel

[1] Summam potestatem nulla lege teneri, sed omnes ad omnia ei parere debere, tametsi absurdissima imperet (*Tractatus theologico-politicus*).

[2] Voir en particulier le Panthéisme de M. de Lamartine dans son *Voyage*

Digitized by Google

de l'univers, nous rencontrerons dans les théories d'économie politique une espèce de Panthéisme, car : 1° L'Agriculture, étant dans cet ordre l'image et la source de la fixité, de la permanence, de la subsistance matérielle, présente, à cet égard, quoique d'une manière grossière et imparfaite, les caractères de la substance infinie. Et c'est peut-être pour cela que les idées panthéistes ont spécialement dominé chez les peuples anciens qui sont tous agriculteurs. Les Théoriciens d'économie politique qui accordent tout à l'agriculture et rien où presque rien à l'industrie, peuvent donc être regardés comme de véritables Panthéistes dans l'ordre scientifique.

2° Dans les Beaux-arts et la Littérature, nous retrouvons dans les théories du beau, qui en sont le fondement, le Panthéisme, selon que ces théories sont ou trop vagues en elles-mêmes, ou trop absolues dans leur application. Ainsi le Romantisme, considéré comme l'affranchissement de lois et de formes déterminées, n'est pas exempt de Panthéisme. Le vague des formes correspond à l'idée de l'infini, et représente mieux le caractère de la pensée, dont la grandeur ne se laisse jamais complétement circonscrire, non plus que l'infini. Mais si l'on rejette théoriquement toute forme déterminée, toute loi positive, on rejète un élément essentiel de la pensée, la limite, on fait du Panthéisme en esthétique, tout comme si, tombant dans l'excès opposé, on réduisait toute la littérature, les beaux-arts, aux formes, au mécanisme, à l'harmonie, à la régularité extérieure, on ferait du Matérialisme. On ferait encore du Panthéisme en imposant à l'esprit comme règle invariable du beau, certaines formes variables et passagères, dont la multiplicité et la fixité ne laisseraient rien ou presque rien à l'intelligence qui s'y soumettrait ; de la même manière, que dans un autre ordre, si on ne reconnaissait de droit qu'au pouvoir, on tombe dans une formule de Panthéisme social.

Mgr Gerbet.

en Orient, t. x (1re série) ; dans son *Jocelin*, t. xii et xiii (2e série) ; dans sa *Chute d'un Ange*, t. xvi ; dans ses *Recueillements poétiques*, t. xviii et t. v (3e série); dans une *Homélie*, t. xviii ; dans son *Raphaël*, t. ii (4e série).

Digitized by Google

Traditions Comparées.

LETTRES AU RÉVÉREND PÈRE BRUCKER

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

Quinzième lettre (*suite et fin*) [1].

Des ADAMITES sous le nom de PÉLASGES.

Un trait reliait encore la ville d'*Argos* au patriarche Noë en même temps qu'aux *Argonautes*.

Avec *Argus*, soit *Noë* considéré comme le constructeur de l'arche, se confond évidemment, en partie au moins, le chef des *Argonautes*, soit *Jason* qui est *Noë* considéré comme le *Sauveur*-promis (Ιασων, d'ιαομαι, *medeor*, Ιασω, *dea sanationis*) et que l'on retrouve sous le nom de *Jasius*, roi supposé de la ville d'*Argos*, à laquelle il aurait aussi donné son nom. Car cette ville s'appelait aussi *Jasô*, Ιασον απο Ιασου [2], soit d'après *Noë sauveur*. Et si nous ajoutons, à cet ensemble de traits, celui qui montre *Deucalion* trouvant un abri contre le Déluge dans la cidatelle d'*Argos* [3], il devient évident que les Pélasges antérieurs à *Danaus* ou *Da-Naus* et à tous les personnages que nous venons de mentionner comme ne faisant qu'un avec lui et avec *Noë*, ne peuvent être que les *Adamites*, disparus devant le patriarche, sous quelque nom que celui-ci soit mis en scène dans la tradition profane, *Argus* ou *I-Nachus*, *Jason* ou *Jasius* et *Danaus* ou *Da-Naus*.

Or il y figurait aussi sous le nom de *Minyas* pour *Manash*, forme intensitive de l'hébreu *Noash*; *Minyas*, père

[1] Voir le dernier article au N° précédent ci-dessus p. 175.
[2] Steph. byz, v. Αργος et Ιασους.
[3] *Etym. M.* v. αφεσιος.

des *Minyens* ou *Argonautes* ; et, suivant une tradition, c'est par des *Minyens*, et venus par mer, (*classe*) comme *Danaus* que les *Pélasges* auraient été chassés de Béotie [1].

A Lesbos ils auraient été expulsés par le héros *Macar* [2], ou le *juste* (μαχαρ, *beatus*, μαχαροι, *divi*; cf. Dio-Nysos) qui est sans doute pour Noë le *juste* et marchant avec Dieu. Sous le nom du *Criasus* (Κριασος, de χραδεω, *rideo*) dont ce *Macar* aurait été le fils, — je vois le premier homme, en butte, après sa faute, à la *risée* divine, *et ecce Adam*..... (χριαῖος, *irrisus*), et qui se reproduit, sous le même aspect, dans le roi des *Pélasges* dépossédé par *Danaus*, et qui est nommé *Pelasgus* [3] par Æschyle, mais *Gélanor* [4] ou *l'homme moqué* (de γελαω, *irrideo*) par d'autres auteurs.

Que si l'on plaçait la révolution dont Lesbos aurait été ainsi le théâtre, par suite du déluge de *Deucalion*, à la 7e génération à partir d'un héros *Xanthus* [5] ou *rouge* (ξανθος, *flavus*, *rufus*, אדם) qui aurait été le père ou le chef des *Pélasges* premiers habitants de cette île et de la Lycie, et en qui nous reconnaissons *Adam*, chef des *Adamites*, — c'est sans doute que la version profane aura suivi ici, comme dans bien d'autres légendes, la lignée de *Caïn* au lieu de celle de *Seth*, l'une et l'autre aboutissant à un personnage du nom de *Lamech* [6], — mais la première n'offrant que sept générations au lieu de dix que présentait la seconde.

A Lemnos, disait la légende, ils auraient été remplacés, auprès de leurs femmes du moins, par les *Argonautes* ou *Noachides*. Vous connaissez ce conte, mon R. Père ; mais, si vous le voulez bien, nous allons le revoir ensemble en regard du texte sacré.

La première femme, par sa révolte contre la loi divine, avait attiré une sentence de mort sur la tête, non-seulement de son époux, mais de tous les hommes.

[1] Srab. IX, 2, 3, p. 244, 245.
[2] Dion. Halic., I.
[3] Æchyl. *Suppl.* 251.
[4] Apollod. II, 1, 4; Paus. II, 16, 1.
[5] Diod. sicul. V, 81, 1 et 6.
[6] *Gen.* IV, 18 et V, 25.

Digitized by Google

De ce trait amplifié, étendu à toute une famille, à toute une race, sont issues diverses fables, entre lesquelles je puis citer ici celle des *Danaïdes* et des *Amazones*, également *Androphones*. Et ainsi en est-il de la légende au sujet des *Pélasges* de Lemnos, tous mis à mort, en un seul jour, par leurs femmes ou filles, à l'exception d'un seul, le vieux *Thoas*, qui aurait été sauvé grâce à l'*arche*, λαρναξ, dans laquelle il aurait été enfermé et livré à la mer [1], ainsi que *Noë* au moment de l'extermination des *Adamites*.

Mais qui peut être ce personnage ainsi enfermé dans une arche flottante, comme on le dit de vingt représentants du patriarche, de *Persée* [2], d'*Anius* [3], de *Dio-Nysus* [4], d'*Œdipe* [5], d'*Osiris* [6]; ce *Thoas* contemporain de l'inventeur du vin [7], arrivant par mer dans l'île d'*Œnoé* ou du vin [8], et dont le nom, *Thoas*, de θοαξω, θοασσω, *sedeo*, offre un équivalent de *quiesco*, qui est le sens de celui de *Noë*, — si ce n'est Noë lui-même sous qui et par qui le vin avait fait sa première apparition?

Antérieurs, nous l'avons vu, à *Deucalion-Noë* devant qui ils auraient disparu du sol de la Thessalie, et dont le déluge les auraient balayés de celui de l'Arcadie; — antérieurs aux *Argonautes* en qui tout concourt à signaler les *Noachides* dans leur arche; — antérieurs par conséquent au seul d'entre les fils de *Lycaon-Adam* qui aurait survécu au Déluge et que l'on désigne sous divers noms, tels que *Nyk-timus* [9] pour *Noash-tamin* ou *Noë le parfait*, *Œnotrus* [10] ou le vigneron, sous lequel on reconnaît *Noë*, premier planteur de la vigne; — c'est donc aussi par les *Noachides*, sous le nom

[1] Apollod. *Arg.*, I, 622; Pind. *Schol. Nem.* arg.; C. Hygin., *fa.*, 15, p. 58; Stat., *Theb.*, v. 29, sq. Lact., *ib.*
[2] Apollod., II, 4, 1.
[3] Diod. sicul, v, 62, 1.
[4] Paus. III, 24, 3.
[5] Eurip. *Schol. Phœniss.* 25.
[6] Plut. *De Isid.* 13, p. 435.
[7] Lact. *ad Theb.*, v, 29.
[8] Apollod. *Arg.*, I, 623.
[9] Apollod. III, 8, 1.
[10] Paus. VIII, 3, 5; Dion. Hali., I, p. 26.

Digitized by Google

d'*Œnotriens*, que les *Pélasges* auraient été mythologiquement chassés de l'Italie où nous les reconnaissons dans les barbares alors expulsés.

Car avec *Œnotrus* se confond évidemment l'arcadien *Evandre* ou *l'homme juste* (*Noe vir justus*) qui leur aurait succédé sur le même sol, d'après une version [1].

Qui pouvait être en effet cet *Evandre*, ainsi appelé d'une qualification traditionnelle de *Noë, vir justus*; *Pélasge* ou *Adamite* d'origine [2],—comme *Noë*; issu de *Lycaon* [3]-*Adam* dont tous les descendants, moins un, auraient été submergés par le déluge; fils d'une *Thémis* [4] ou vierge de la *justice* se disant redevable de sa maternité à *Hermès* et sous le nom de qui se manifeste la première femme douée de la toute science du bien et du mal et si souvent donnée, par la tradition profane, comme mère immédiate de *Noë*; qui pouvait être enfin cet *homme juste* s'embarquant, comme *Noë*, sur l'ordre des Dieux [5]? — sinon un représentant du patriarche qui avait seul survécu à la race antérieure au cataclysme.

Que si cet *homme-juste* passait cependant pour avoir donné la mort à ses parents, ce trait, loin de rendre douteuse l'identité, la confirme. Sous le nom d'*Evandre* donnant la mort à ses parents [6], comme sous ceux des parricides *Persée*, *Œdipe*, *Thésée*..... il s'agit toujours de *Noë* à qui les peuples ont bien souvent attribué la mort d'*Adam* ou de sa race, exterminée par le Dieu avec lequel *il marchait*, et dont on l'a cru l'auxiliaire.

Dans les *Pélasges* auxquels Evandre aurait succédé, comme dans les *Barbares* chassés par *Œnotrus*, on ne saurait donc voir que les mêmes *Adamites* disparus de la surface terrestre devant l'*homme juste* et *planteur de la vigne*, soit devant *Noë*.

Disons enfin que si la monnaie romaine portait la figure d'un navire au revers de la tête de *Janus*, c'était sans doute

1 Dion. Hali. I, p. 65.
2 Periég. *Schol.* 347.
3 Paus. VIII, 3, 1.
4 Dion. Halic. I, p. 65.
5 Ovide. *Fast.* I, 480, 497.
6 Servius, *ad Æ.* III, 51; *Myth. vat.* I, 70, p. 24.

Digitized by Google

mythologiquement, en souvenir de l'arrivée par mer en Italie d'*Énée*, d'*Evandre* ou même de *Saturne*, mais *historiquement* et en remontant de ces personnages à leur commun type, en souvenir de l'arche dans laquelle leur commun type *Noë* avait abordé, après le cataclysme, sur la terre post-diluvienne habitée depuis par tous ses descendants.

Au même type qu'*Œnotrus* appartient sans doute le héros *Œnopion*, fils d'*Ariàdne*[1]-*Eve* (comme *Deucalion* de *Pandore*), et qui, arrivé par mer, avec ses enfants, dans l'île de *Chio*, y aurait remplacé une race issue de *Posîdon*[2], comme on le disait des *Pélasges* de Thessalie. Entre les deux personnages *Œnotrus*, *Œnopion*, il n'y a d'ailleurs de différence que celle offerte par deux aspects du même *Noë* considéré, là, comme fabricateur du vin, ici, comme le buvant.

Que si, sous les noms de *Melas* et d'*Angelos*[3], premiers habitants de l'île de *Chio* et qu'aurait mis au jour une *Nymphe*, c'est-à-dire une vierge sans mère, telle qu'était *Eve*, et se disant redevable de sa maternité à un Dieu, nous reconnaissons, le *noir* ou *méchànt Caïn* et *Seth* que Dieu avait envoyé au premier homme à la place d'*Abel*; ce serait donc encore la race des *Adamites* ou *Pélasges* qu'*Œnopion* aurait mythologiquement remplacée dans l'île de Chio, comme *Œnotrus* en Italie.

Il en est de même pour tous les autres lieux où les *Adamites* ont été implantés, sous le nom de *Pélasges*, avec une partie quelconque de l'histoire antédiluvienne.

Car, nous l'avons vu et tout concourt à le prouver, les *Pélasges*, de même que les *Pélogènes* et les *Atlantes*, ne sont autres que les hommes antédiluviens sous des noms profanes, revenant à ceux d'*Adamites*.

Avec cette conclusion semble s'accorder leur nom même que Fréret[4] interprêtait dans le sens que παλαιχθων, ou *terre primitive*; mais qui semble plutôt formé, soit de πελω εκ γης, *fio e terra*; πελας γης, *factus e terra* ou *e terra ortus*.

[1] Aratus, *Schol*. p. 145.
[2] Paus. VII, 4, 8; Diod. sicul. V, 79, 1 et 84, 3.
[3] Paus. VII, 4, 8.
[4] *Acad. insc.* t. XLVII, p. 81; *Mémoires*.

Dès lors on conçoit comment les *Pélasges*, issus d'*Adam* ou de l'homme *formé* de terre, *e terra sumptus*, mais créé à l'image de Dieu et destiné à l'immortalité, — auraient été anciennement qualifiés de *race divine*, διοι Πελασγοι [1] ;

Comment ils auraient invoqué la Divinité sous le seul nom de *Theos* [2], Θεος, qui est, comme *Zeus*, une des formes, la forme invocative du nom de l'*Être* suprême en hébreu : תהוה *T-Heoue, Toi qui es ;*

Comment on a pu dire en même temps que leurs offrandes s'adressaient à la Divinité sous les trois noms de *Zeus*, d'*Apollon* et des *Cabires* [3], — le premier de ces noms étant pour *Jéhovah* sous forme invocative ; — le second, *Apollon*, pour *Heloïm* au singulier, soit *Héloa*, dit aussi *Baal* ou *Bel*, et, en hébreu, avec l'article, ה־בעל *Ha-Bel*, d'où le grec Α-βελιος [4] ;— le troisième pour le même *Heloïm* au pluriel, *Heloïm* et *Cabirim* ayant un même sens en hébreu (כבירים, אלהים, *potentes*.)

Ainsi s'explique encore, je ne dis pas comment ils auraient d'abord formé une nation nombreuse et puissante, réduite tout à coup (par le Déluge), à un très-petit nombre, et comment on leur attribuait une langue étrangère à celle des Grecs, pour lesquels ils étaient une race plus ancienne, το αρχαιον το μεν πελασγικον εθνος [5], — nous l'avons vu déjà, — mais comment les *Hellènes* ou *Noachides* auraient reçu d'eux les noms de la Divinité [6], — et comment on a pu leur attribuer l'usage des sacrifices humains. Car, sur le double fait des prémices offertes par *Caïn* et par *Abel* à *Jéhovah*, puis du meurtre d'*Abel* par son frère qui s'en était sitôt suivi, repose la fable, aux versions multiples, de l'enfant immolé, soit par le *Pélasge Lycaon* [7], soit par *Tantale* [8], ou par *Atrée* [9], — appartenant

[1] Hom. *Odyss.*, xix, 177.
[2] Hérod. ii, 82.
[3] Dion. Halic.
[4] Hesychius, v. Αβελιος.
[5] Hérod. i, 56.
[6] Hérod. ii, 51.
[7] Apollod. iii, 8, 1; Ovid. *Met.* i, 221 sq.; Eratost. *Caract.* 8, p. 104; Clem. Alex. *Protrept.* p. 31 ; Paus. viii, 2, 3 ; Hygin. *Fa.* 176, p. 248.
[8] Hygin. *Fa.* 83. p. 136 ; Servius *ad G.* iii, 7.
[9] Hygin. *Fa.* 244, p. 300; et *Fa.* 258, p. 312.

Digitized by Google

tous deux à la race antédiluvienne des *Pélasges* ; sacrifice qui aurait été offert en festin à *Zeus* ou *Ju-piter*[1].

Tous ces traits en effet ont leur source dans l'histoire des temps antédiluviens et ne peuvent s'expliquer que par elle. Et nous retrouvons la race des *Adamites* tout aussi sûrement sous le nom des *Pélasges*, que le premier homme lui-même, sous des noms sans nombre, au milieu de généalogies qui, selon l'aveu du savant Clavier, avaient toutes été *imaginées* par la fantaisie des Grecs[2], toutes factices par conséquent, et toutes composées de documents assemblés au hasard.

IV

Contre ces conclusions on en appellera sans doute au témoignage des anciens monuments attribués aux *Pélasges*, en vingt contrées diverses, entre lesquelles on peut citer Athènes[3], Mycènes[4], Tyrinthe[5], Argos[6], Agylla[7], Rome[8], Cœré et Pyrgos, Orchomène[9], Arpinum, le mont Ida en Phrygie, Céfalu en Sicile, Cora en Etrurie, Norba, vingt-cinq villes des Sabins, Preneste, Alatri et autres[10].

D'après les restes encore subsistants de ces monuments, on peut affirmer, en toute sûreté, qu'ils n'appartiennent pas et ne sauraient être reportés à l'ère antédiluvienne. Et il s'ensuivrait que, si les *Pélasges* en étaient vraiment les constructeurs, comme le suppose la tradition, les *Pélasges* appartiendraient donc à l'ère post-diluvienne.

C'est là, il faut en convenir, une grave difficulté, mais qui

[1] Ovid. *Met.* I, 230 sq. Paus. VIII, 2, 3.

[2] Clav. sur Apollod t. II, p. 483.

[3] Herod. V, 44 ; Hesychius, v. πελασγικόν ; Etym. M. v. πελασγικον ; Myrsil. *Fa.* 3, t. IV, p. 457 ; ap. Dion. Halic. I, 28 ; Paus. I, 28, 3.

[4] Paus. II, 16.

[5] Paus. VII, 25, 5.

[6] Paus. II, 20, 7.

[7] Servius *ad Æn.* VIII, 479 ; v. Ampère, *Hist.* t. II, p. 118.

[8] *Id. ib.* p. 127 et 131.

[9] *Id. ib.* p. 187.

[10] *Id. ib.* t. I, passim.

Digitized by Google

ne me semble pourtant pas tenir devant un examen tant soit peu attentif.

Et d'abord, plusieurs de ces monuments étaient également attribués à la race des *Cyclopes*, race dans laquelle l'étude de la légende fait en général reconnaître celle du Serpent-démon, ou du Diable. Or le commentateur de Stace a très-judiciairement noté, depuis longtemps, que les anciens attribuaient aux *Cyclopes* (comme les modernes ont attribué au *Diable*), tous les ouvrages d'auteurs oubliés, inconnus, dont la grandeur semblait surpasser les forces humaines ; *quicquid magnitudine sua nobile est, Cyclopum manu dicitur fabricatum* [1].

Du moment où, par suite, soit du laps de temps, soit des perturbations sociales, les populations avaient perdu la connaissance des vrais auteurs de certains monuments remarquables par leur masse ou par celle des matériaux employés, l'imagination des anciens (comme la nôtre au moyen-âge), en reporta le travail, soit à des puissances surnaturelles, soit à quelque race dont la longévité se prolongeant, comme chez les *Adamites*, pendant plusieurs siècles, semblait devoir faire supposer en elle, une taille et une force proportionnées.

C'est ainsi que certaines traditions attribuaient à la race des *Cyclopes* [2] la construction des remparts de Mycènes, — et même de la ville entière, qui aurait pris d'eux le nom de Κυκλοπεια πολις [3] ; les murs et la célèbre porte de Tyrinthe [4] ; comme aussi la ville d'Argos [5], ville dans laquelle on montrait en outre une tête en marbre de *Méduse* qui passait pour être leur ouvrage [6].

Et il en était ainsi en bien d'autres lieux.

On avait même donné, dans l'antiquité, la qualification de *cyclopéennes* aux constructions dont le système paraissait le plus ancien, système consistant dans l'assemblage à sec de

[1] Lact. *ad Theb.* I, 251.
[2] Eurip. *Iphi. aul.* 151 944, 1501 ; *Iphi. taur.* 845.
[3] Eurip. *Her. Fur.* 15, 943.
[4] Paus. II, 16, 5 ; 25, 8 ; VII, 25, 5.
[5] Eurip. *Iphi. aul.* 534.
[6] Paus. II, 20, 7.

Digitized by Google

blocs irréguliers unis entre eux par le seul fait de leur exact agencement[1].

On se servait, pour l'exécution de ces travaux d'une *règle* ou plutôt d'une *bande flexible de plomb* au moyen de laquelle on relevait les angles et les sinuosités des vides à remplir dans la partie déjà construite, pour reconnaître ainsi les blocs libres les plus propres à s'ajuster exactement dans ces vides.

Or cette *règle* ou *bande de plomb*, μολυβδινος χανων[2], s'appelait aussi règle *phénicienne*, φοινιχος χανων; d'où l'on a inféré que les *Cyclopes* qui en faisaient usage, devaient être des *Phéniciens*, ou, en d'autres termes, que la connaissance et l'usage de cette règle devaient venir des *Phéniciens*.

Mais, nous l'avons vu, si ce nom de *Phénicien* désigna, dans l'histoire post-diluvienne, le peuple qui habitait la *Phénicie*, il se rapportait, dans les traditions antérieures, à la race antédiluvienne de *Cadmus-Adam*, dit aussi *Phénix* ou le *Rouge*, Φοινιχος. Et peut être l'usage du φοινιχος χανων remontait-il à cette race primitive des *Phéniciens* ou *Adamites* et lui devait-il son nom. A l'appui de cette hypothèse on pourrait alléguer l'habitude où étaient les premiers patriarches postdiluviens, de ne rien construire qu'en pierres brutes et par conséquent en blocs irréguliers. L'autel élevé par *Noë* à *Jéhovah*[3] sur la montagne était sans doute de pierres brutes; il en avait dû être de même de celui que *Jacob* et *Laban* dressèrent en commun pour consacrer l'accord passé entre eux[4]. Ce mode de construction prend même, dans la loi mosaïque, un caractère obligatoire qui semble indiquer la haute ancienneté de son usage. D'après l'Exode, l'autel des sacrifices devait être construit de *pierres brutes, non sectis lapidibus*[5].

Par la tradition qui attribuait aux *Phéniciens* ou *Pélasges*, deux noms offrant également une traduction de l'hébreu *Adamites*, l'un au sens de *rouge*, l'autre au sens de *terre*, nous serions donc reportés encore au-dessus du Déluge, comme à

[1] Dodwell, *Mémoire*, 1812; Gragnet, *id.*
[2] Eurip. *Her. Fur.*
[3] *Gen.* VII, 20.
[4] *Gen.* XXXI, 46.
[5] *Exod.* XX, 25.

la source première de l'usage, mais usage qui a pu se continuer chez les peuples issus de Japhet et de Cham, comme chez les Hébreux issus de Sem. Reportant aux premiers auteurs du système les monuments exécutés d'après ses conditions, la tradition populaire et les savants à sa suite, ont attribué à des ouvriers *Phéniciens* ou *Pélasges* tous les travaux de ce genre dont les vrais ouvriers n'étaient plus connus. Ces travaux ont passé pour accomplis, non pas à la manière des *Pélasges* ou comme par des *Pélasges*, mais par des ouvriers *Pélasges*. Et dès lors on a cru pouvoir affirmer la présence des *Pélasges* partout où l'on a trouvé des vestiges exécutés d'après le mode *pélasgique*. C'est une erreur que les considérations précédemment exposées contribueront peut-être un jour à réformer, comme plusieurs autres du même genre et qui ne sont pas mieux motivées.

Vous connaissez mieux que moi, mon révérend Père, l'habitude des peuples de reporter aux temps et aux personnages les plus anciens des travaux exécutés plus tard, mais dont les auteurs n'étaient plus connus, les exemples abondent : il suffira d'en rappeler ici deux ou trois.

Ainsi, en Egypte, l'endiguement du Nil, près de Memphis, était attribué par la tradition populaire au premier roi de toutes les dynasties, au roi *Ména-ser* ou *Ména* le juste, dit aussi *Nachaoth*; personnage en qui tout montre un représentant du *juste* Noë, diversement désigné, soit sous la forme intensitive de son nom, *Mena*, pour Manoash, soit sous la forme simple suivie d'un affixe, *Nach-aoth* pour *Noash*. On appliquait au Nil, mais Nil d'abord nommé *Océan*, le miraculeux triomphe remporté par le patriarche sur les eaux du Déluge. Et des savants du plus grand mérite ont pu, à la suite de cette attribution populaire, trouver dans la réalité des travaux dont il s'agit une preuve de l'existence de *Ména*, *Noash* ou *Noë* sur le sol de l'Egypte.

Comme l'esprit humain, partout le même, procède aussi partout de la même façon, c'est à un représentant de *Noë* encore, à un prétendu empereur *Yu*, vainqueur du Déluge, que les Chinois font honneur de tous les travaux d'écoulement qui se sont exécutés, dans le céleste empire, pendant toute la

Digitized by Google

durée des siècles post-diluviens et, de la réalité de ces travaux, la science à la suite conclut à l'existence réelle du personnage mythologique en Chine.

C'est exactement le même droit dont usent nos contes populaires lorsqu'ils allèguent en preuve de l'aventure qu'ils rapportent, l'existence de telle cavité souterraine, de tel rocher, de tel arbre, de telle pierre, que l'on peut voir encore aux lieux où est supposée s'être passée l'aventure et qui ont un rôle quelconque dans le conte.

En réalité les *Pélasges* ou *Atlantes*, dits aussi *Phéniciens* et, sous ces divers noms, représentants mythologiques de la race anté-diluvienne des *Adamites*, ne sont pour rien dans les constructions qui leur sont attribuées et qui n'ont été élevées que bien des siècles sans doute après leur disparition de la surface terrestre. Ces constructions pouvaient être dites *Pélasgiques* à raison du système d'assemblage d'après lequel elles avaient été exécutées, sans que l'on en put inférer, comme on l'a fait, que les *Pélasges* s'y seraient employés. Et il n'y a pas plus à s'autoriser de ces constructions *pélasgiques* pour attester l'existence post-diluvienne des *Pélasges* en Grèce, dans les îles, en Asie-Mineure ou dans l'Italie, que du rocher pleurant du mont Sipyle pour authentiquer le conte de *Niobé-Eve* changée en pierre.

Je me résume et je dis : si je remonte au premier père ou roi des *Pélasges*, je vois en lui un incontestable représentant du premier homme de la tradition sacrée, l'identité se manifestant par tous les traits de la légende qui le montre issu de la terre ou formé de terre et aussi contemporain d'un *Lycaon* et d'un *Atlas* dont toute la postérité aurait péri sous les eaux du Déluge ;

Si je considère ces mêmes *Pélasges* comme peuple, je les vois se confondre avec les *Atlantes* et les *Lycaonides*, d'une part, et de l'autre, avec des représentants de la race anté-diluvienne ;

Si j'étudie les peuples ou les personnages qui les auraient chassés des divers lieux où les faisait figurer la tradition populaire, je reconnais en eux des représentants soit de *Noë*, soit des *Noachides* devant qui avait disparu la race de *Adamites* ;

Digitized by Google

Et quant aux monuments qui leur sont attribués, j'y vois, non pas des œuvres de *Pélasges* ou *Phéniciens*, mais des œuvres *pélasgiques*, c'est-à-dire exécutées d'après un système d'assemblage qui pouvait remonter aux *Pélasges* ou *Adamites*, mais ne prouve nullement leur présence post-diluvienne aux divers lieux où ils s'offrent encore à la vue, pas plus que la qualification de *gothique* appliquée à l'église Notre-Dame de Paris, ne prouve que ce monument soit l'œuvre des Goths.

Veuillez agréer, mon R. Père...

H. D'ANSELME,
Ancien officier supérieur.



Digitized by Google

Orthodoxie catholique.

LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN DE M. COUSIN

MIS A L'INDEX

Et établissement d'une Eglise chrétienne

SANS LE CHRIST.

15e ARTICLE [1].

70. — M. Cousin se sert des mots chrétiens médiateur, inspiration, révélation, prophétie, pontificat, culte et en bouleverse le sens. — Il aboutit à la fatalité.

Pour mieux détruire l'Eglise chrétienne, M. Cousin lui emprunte les mots et les choses chrétiennes en les dénaturant et en les falsifiant. Ecoutons :

6e *Leçon.* — « Il fallait bien *partir de la Raison humaine,* » c'était le point de départ légitime, puisque c'était là le seul » point de départ possible. C'est avec la Raison humaine que » nous faisons tout, que nous comprenons, rejetons, ou ad» mettons toutes choses. Ainsi c'était d'elle qu'il fallait » partir.

» Dans la Raison humaine nous avons *trouvé trois idées,* » qu'elle ne constitue pas, mais qui la dominent et la gou» vernent dans toutes ses applications. De ces idées à Dieu le » passage n'était pas difficile, *car ces idées sont Dieu même.* » Pour aller de la Raison à Dieu, il n'est pas besoin d'un long » circuit et *d'intermédiaires* étrangers ; l'unique intermé» diaire *est la vérité.* »

D'abord c'est bien de la Raison humaine qu'il faut partir ; mais de la Raison humaine, élevée, instruite, *bondée* (passez moi le terme) des vérités constituant l'homme social et raisonnable ; et puis que signifie cette sentence, *l'unique inter-*

[1] Voir le dernier article au N° précédent, ci-dessus p. 186.

médiaire entre l'Homme et Dieu, c'est la Vérité! Gros mot, mais vide de sens, car la Vérité n'est pas une personne, c'est une chose enseignée, ou, suivant M. Cousin, *spontanée*, et presque avant sa naissance étouffée par la réflexion. Comment cette chose indécise peut-elle servir d'intermédiaire entre Dieu et l'Homme, cela ne se comprend pas. Le chrétien dit que la Vérité est le Verbe-Jésus. Celui-là est personnel, existant, Dieu et Homme, et par conséquent peut servir d'intermédiaire. Cela se comprend.

Arrivons maintenant à l'origine de l'inspiration, de la révélation, des prophéties, des pontificats et des cultes. M. Cousin avait déjà enseigné ces non-sens en 1817; il y revient avec plus d'instance en 1828.

Tel est le fait de l'*affirmation primitive*, antérieure à toute réflexion et pure de toute négation; c'est ce fait que le genre humain a appelé *inspiration*. L'inspiration, dans toutes les langues, est distincte de la *réflexion*; c'est l'aperception de la vérité, j'entends des vérités essentielles et fondamentales, sans l'intervention de la volonté et de la personnalité. L'inspiration ne nous appartient pas. Nous ne sommes là que simples spectateurs; nous ne sommes pas agents, ou toute notre action consiste à avoir la conscience de ce qui s'y fait; c'est déjà de l'activité sans doute, mais ce n'est pas l'activité réfléchie, volontaire et personnelle. L'inspiration a pour caractère l'*enthousiasme*; elle est accompagnée de cette émotion puissante qui arrache l'âme à son état ordinaire et subalterne, et dégage en elle la partie sublime et *divine* de sa nature :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo [1].

Et en effet, l'homme, dans le fait merveilleux de l'*inspiration* et de l'*enthousiasme*, ne pouvant le rapporter à lui-même, le rapporte à Dieu et appelle *révélation l'affirmation primitive et pure*. Le genre humain a-t-il tort? Quand l'homme, avec la conscience de sa faible intervention dans l'*inspiration*, rapporte à Dieu les vérités qu'il n'a pas faites et qui le dominent, se trompe-t-il? Non certes; car qu'est-ce que Dieu? Je vous l'ai dit, c'est la *pensée en soi*, la pensée absolue avec ses moments fondamentaux, la Raison éternelle, substance et cause des vérités que l'homme aperçoit. Quand donc l'homme rapporte à Dieu la vérité qu'il ne peut rapporter ni à ce monde ni à sa propre personnalité, il la rapporte à ce à quoi il doit la rapporter; et l'*affirmation* absolue de la vérité sans réflexion, l'*inspiration*, l'*enthousiasme*, est une *révélation véritable*. Voila pourquoi dans le berceau de la civilisation celui qui possède à un plus haut degré que ses semblables le don merveilleux de l'*inspiration* passe à leurs yeux pour le confident et l'interprète de Dieu. Il l'est pour les autres, parce qu'il l'est

[1] Ovide, *Fastes*, VI, 5. Voir III *Ex Ponto*, IV, 93.

pour lui-même ; et il l'est pour lui-même, parce qu'il l'est en effet dans un sens philosophique.

Voilà l'origine sacrée des Prophéties, des Pontificats et des Cultes (p. 168-170).

Tout cet échafaudage d'assertions gratuites et audacieuses tombe complétement en ruines, par la seule observation que cette *spontanéité*, qui lui sert de base unique, n'est qu'un fantôme, une véritable fantasmagorie, née dans le cerveau de M. Cousin. De même que l'homme n'est pas né *spontanément*, il n'a reçu aucune vérité *spontanée*. La première vérité qu'il a reçue, lui est venue par *les yeux*, et lui a été donnée par les objets visibles. Cette aperception première n'est pas *spontanée*, elle est donnée, *imposée*, par son état de créature dans l'état actuel. Peu à peu il recevra aussi avec la nourriture forcée du corps, la nourriture forcée de l'âme. C'est de là qu'avec grande vérité l'Ecole disait : qu'au principe l'entendement est *passif*, recevant, et non *spontané*, produisant.

Voilà l'état réel qui repousse dans les nuages tout le système de M. Cousin.

Continuons à entendre les paralogismes du maître :

« Il suit de là que nous ne débutons pas par la science, » mais par la foi, par la foi dans la Raison, car il n'y en a pas » d'autre (p. 170). »

« Rien n'est moins personnel que la Raison, parce qu'elle » ne nous appartient pas en propre, et que c'est elle, et *elle* » *seule*, qui, en se *développant*, nous RÉVÈLE d'en haut des » vérités, qu'elle nous impose immédiatement, et que nous » acceptons d'abord sans *consulter la réflexion* ; phénomène » admirable et incontestable, qui identifie la Raison et la Foi » dans *l'aperception primitive*, irrésistible et irréfléchie de la » Vérité (p. 171). »

Constatons encore que le système est donné comme reçu *sans réflexion*, c'est-à-dire sans preuve, jolie base de ce qu'on appelle la Philosophie, qui est cependant, dit Cousin, la lumière des lumières. Puis nous tenant dans le positif, constatons que cette Raison, qu'on déclare *seule* n'a jamais été *seule*. Dès l'abord, elle ne révèle rien, elle reçoit non de la Raison impersonnelle, mais de la société où elle est forcément instruite. Ce n'est donc pas dans la Raison que la Raison a

Digitized by Google

foi, mais dans les premières notions qu'elle reçoit par les yeux, par les oreilles, par le langage, que l'enfant va recevoir, et auquel il est forcé d'avoir foi. C'est ainsi et ainsi seulement que tout cela est *rationel*. La prétendue *spontanéité* est une fantasmagorie.

7e *Leçon*. — Voici le résumé de cette leçon : M. Cousin marche d'absurde en absurde.

« Ainsi l'homme qui au fond et dans l'élan *spontané* de » son intelligence est identique à lui-même, ne se ressemble » pas à lui-même dans la *réflexion* à tous les instants de son » existence... Les hommes ne sont guère que des moitiés, des » quarts d'homme, qui, ne pouvant se comprendre, s'accu- » sent les uns les autres (p. 199, 201). »

M. Cousin partage le monde en trois époques : celle du fini, celle de l'infini, celle du rapport du fini à l'infini, tout cela a existé simultanément presque dès l'origine. Voici comment il parle de l'époque de *l'infini*, dans laquelle on reconnait à n'en pas douter, celle du Christianisme.

« La Religion de cette époque s'attachera à l'invisible ; ce sera beaucoup » plus la religion *de la mort* que celle de la vie. La vie est variée, mobile, » diverse, active ; la Religion aura moins pour but de la régler que d'en » enseigner le mépris, de la faire prendre en dédain, de la montrer comme » une ombre, comme une ombre sans aucun prix, une épreuve misérable, à » peine même une épreuve : elle se composera presque exclusivement des » représentations *hypothétiques* de ce qui fut avant la vie, ou de ce qui sera » après elle (p. 210). »

Fantasmagorie encore! Cette Religion n'a jamais existé. Le Christianisme, visé ici par M. Cousin, coordonne d'abord la vie actuelle, positive, réelle, naturelle, mieux que tout ce que peut faire la Philosophie; elle y ajoute la notion d'une *vie* tellement meilleure, qu'auprès d'elle celle-ci n'est qu'une *mort*. C'est l'ensemble complet de l'homme, et que la Philosophie brise, pour ne donner que la vie matérielle, injure faite à l'homme et à Dieu.

Sur cette pente, il ne restait à M. Cousin qu'une fin, la Fatalité, et il y aboutit.

L'histoire est une géométrie inflexible ; toutes ses époques, leur nombre, leur ordre, leur développement relatif, tout cela est *marqué en haut en caractères immuables* ; et l'histoire n'est pas seulement une géométrie sublime,

Digitized by Google

c'est aussi une géométrie vivante, un tout organique dont les divers membres sont, comme dans la véritable physiologie, des totalités bien réelles, qui ont leur vie à part, et qui en même temps se pénètrent si intimément, qu'ils conspirent tous à l'unité de la vie générale (p. 225).

C'est, comme on le voit, le retour au Paganisme, à ce Destin, à ce *Fatum*, d'où le Christ nous avait tirés. Et voilà le progrès philosophique!

8e *Leçon*. — Ce progrès pour M. Cousin est une guerre à outrance au Christianisme. En effet, il s'apercevait qu'à cette époque, il se faisait quelque retour à l'Eglise avec le Christ, alors il lance à la jeunesse cette provocation:

« Il commence, dit-il, à se répandre parmi nous, de salon en salon, sur les ruines de la philosophie de la *sensation*, mal combattue et mal détruite, je ne sais quel *Spiritualisme sentimental et pusillanime*, bon pour des enfants et pour des femmes, et qui ne serait pas moins fatal à la science que le *Matérialisme*. Je combattrai l'un avec autant de fermeté que j'ai combattu l'autre (p. 243). »

Mais voici une vision qui lui apparaît et dont il se hâte d'éloigner le souvenir, en la couvrant de ténèbres.

71.—M. Cousin avoue laisser de côté la question de l'origine réelle de l'homme et de la tradition.— Il réduit l'histoire à l'histoire des idées.

Au milieu de ses spéculations métaphysiques et fantasmagoriques, voilà qu'apparaît tout à coup à M. Cousin la question de l'origine réelle et concrète de toute intelligence humaine, c'est-à-dire l'enseignement primitif et sa tradition. Il ne pouvait y échapper. Voici comment il pose la question et la dénature.

9e *Leçon*.—«N'y a-t-il qu'un peuple primitif, c'est-à-dire une » seule race, et par conséquent une seule langue, une seule re» ligion, une seule philosophie, qui, sorties d'un seul centre et » d'un foyer unique, se répandent successivement sur toute la » face du globe, de telle sorte que la civilisation se fasse par » voie de communication, et que l'histoire entière ne soit » qu'une Tradition; ou bien l'histoire n'a-t-elle d'autre fond » que la Nature humaine, la nature qui nous est commune à » tous, et qui, partout la même, mais partout modifiée, se » *développe* partout avec ses harmonies et ses différences? » Telle est la première question que rencontre sur son che» min la philosophie de l'histoire (p. 252). »

Digitized by Google

C'est en effet le véritable état de la question : d'une part, un enseignement positif donné par le Verbe-Dieu, et transmis de père en fils. C'est l'Eglise primitive avec le Verbe-Christ. D'autre part un enseignement donné par cet être impersonnel, fantastique, appelé Nature ; c'est l'Eglise sans le Christ. Voyons quel parti prend M. Cousin :

« Selon moi, cette question est encore plus embarrassante » qu'importante. En effet, soit que d'une *source unique* partent des peuples différents et une civilisation variée, soit » que cette variété ait pour racine unique la *Nature humaine*, toujours est-il que ce peuple primitif, ou cette » nature commune à tous aboutissent à des *développements divers* ; or, ce sont ces développements divers qui tombent » seuls dans l'histoire (p. 252). »

Comment? les *développements* constituent seuls *l'histoire*? Et le fond, l'étoffe, la base qui sont développés ne sont rien? N'est-ce pas supprimer en quelque sorte l'histoire même? Comment sauriez-vous que c'est un développement, si vous ne connaissez pas la masse primitive? Alors le développement devient base et fond. Cela est incontestable. Mais, c'est qu'en réalité, M. Cousin ne parle de développement, qu'en le comparant au fait primitif. Il se sert forcément de l'enseignement primitif et en forme son Eglise, fondée sur le Verbe-Christ, mais dont il chasse le Christ. Son Eglise est toujours fantasmagorique, il continue :

« Dans l'histoire. il n'est pas question de la nature humaine dans l'abstraction de son identité, ni d'un peuple primitif sans aucun développement, car » si ce peuple primitif et cette nature humaine restaient toujours à l'état » d'identité et sans développement, il n'y aurait pas d'histoire (p. 252). »

Voilà une de ces assertions que nous appellons volontiers fantasmagorique. Quoi? un peuple primitit conservant la même croyance, la même morale, et produisant des enfants qui imitent leur père, agissant, se développant, inventant les arts divers, peuplant la terre, la défrichant, ce peuple n'aurait pas d'histoire? Autant vaut de dire qu'il n'existerait pas? Avouons que M. Cousin veut dire que s'il n'y eût pas eu développement, diversité, l'histoire du développement et de la di-

Digitized by Google

versité n'existerait pas; en effet on ne peut faire l'histoire de ce qui n'est pas.

10e *Leçon.* — Pour cette leçon nous nous contentons d'en citer l'abrégé mis par M. Cousin lui-même dans son livre : «

Les grands hommes. — Leur *nécessité* et leur caractère propre. — Les grands hommes résument les peuples, les époques, toute l'humanité, la nature et l'ordre universel. — Histoire du grand homme. Naît et meurt à propos. *Son signe est le succès.* — Théorie de la puissance. — Théorie de la gloire. — Les grands hommes considérés comme de simples individus dans leurs intentions et leurs qualités personnelles. Petitesse des plus grands hommes. — Quelles sont les époques les plus favorables au développement des grands hommes ? Quels sont les genres les plus favorables au développement des grands hommes ? De la guerre et de la philosophie. — Lutte des grands hommes dans la guerre et dans la philosophie. — *Absolution du vainqueur* (p. 291).

Nous ne ferons remarquer ici que deux choses, c'est que le signe du grand homme *est le succès*, et que l'*absolution* est donnée au vainqueur quel qu'il soit. C'est encore la *Fatalité.*

11e *Leçon.* — M. Cousin poursuit cette idée dans une exposition générale de l'histoire, en essayant de prouver que tout, événements et hommes, arrivent forcément et fatalement à l'époque marquée. C'est par l'époque du 18e siècle qu'il le prouve.

12e *Leçon.* — Ici M. Cousin avoue lui-même que ce n'est pas sur les faits, mais sur les idées, qu'il faut étudier l'histoire, et en effet, il l'a refaite sur *ses idées*, c'est-à-dire qu'il l'a faussée d'un bout à l'autre.

« Tennemann, dit-il, a frayé la route à ce point de vue supé-
» rieur qui ne voit dans l'histoire *que des idées*, leur succes-
» sion, leur lutte, leur développement si régulier à travers
» leur désordre apparent et par conséquent un système véri-
» table, une philosophie tout entière (p. 395). »

72. — Dernière doctrine de M. Cousin : L'union des contraires.

13e *Leçon.* — Voici enfin le dernier mot du Catéchisme de l'Eglise de M. Cousin, après avoir combattu l'idéalisme et le sensualisme exclusifs, il ajoute :

« Etant ainsi éliminées les deux mauvaises solutions, qui
» consistent à adopter l'un ou l'autre de ces systèmes, ou à se

» tourmenter pour en chercher un nouveau, qui ne serait que
» l'un ou l'autre plus ou moins modifié, on arrive par voie de
» dégagement, à la seule solution qui reste, savoir, *l'union*
» *des contraires*, l'abandon de tous les côtés exclusifs, par
» lesquels les deux systèmes se repoussent, l'adoption de
» toutes les vérités qu'ils renferment... et adopter l'union
» de ces deux systèmes dans le centre d'un vaste et puissant
» *Eclectisme* (p. 407). »

C'est là ce qu'il déclare être le dernier but de toute sa philosophie :

« *L'Éclectisme* peut donc être transporté de la philosophie
» elle-même à l'histoire de la philosophie ; il renouvelle l'his-
» toire de la philosophie comme la philosophie elle-même.
» Telle est la double réforme que j'ai entreprise dans l'une et
» dans l'autre, ce qui constitue le caractère de mon enseigne-
» ment et le dernier but de tous mes travaux (p. 415). »

Ici nous dirons à M. Cousin : c'est bien, très-bien, l'Eglise du Christ professe aussi *l'Eclectisme*, car elle accepte et s'incorpore tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, tout ce qui est beau. Mais c'est qu'elle connaît ce qui est vrai, bon et beau. Comment M. Cousin peut-il former son Éclectisme s'il n'a pas une forme, une règle qui lui serve de guide? Mais certes oui, il a cette règle, il la prend *dans l'Eglise du Christ*. S'il était hors de cette Eglise, il ne ferait pas son Eclectisme ; seulement il chasse le Christ, il forme ainsi avec le Christ son église sans le Christ. C'est ce que dit notre Eglise : « Et le Verbe
» est venu dans ses propriétés, et les siens ne l'ont pas reçu [1]. »

Mais faisons bien attention que ceci ne peut être nommé avec des mots qui hurlent de se trouver ensemble : *l'union des contraires*. Ces contraires restent et resteront toujours *desunis*. M. Cousin est toujours dans le fantastique.

Mais il faut faire attention que *l'Eclectisme* n'est pas en réalité la dernière conclusion des travaux de M. Cousin. Sa dernière pensée est de montrer l'infériorité, l'impuissance et la fausseté de l'Eglise avec le Christ, pour la remplacer par son Eglise chrétienne, sans le Christ. Ecoutons ces paroles perfides :

[1] In propria venit et sui eum non receperunt (Jean, I, 11)

Digitized by Google

« Notre philosophie n'est pas une philosophie *mélancolique* » et *fanatique* qui, préoccupée de quelques *idées exclusives*, » entreprend de tout réformer sur eles ; c'est une philosophie » essentiellement *optimiste*, dont le but est de tout com- » prendre, et qui, par conséquent, accepte tout et concilie » tout (p. 410.) »

Et finalement il flétrit du nom de *Mystère* ce Christianisme qui lui a fourni tout ce qu'il y a de positif dans ses écrits.

« Selon moi, dans le Christianisme sont renfermés toutes » vérités ; mais les vérités éternelles peuvent et doivent être, » *aujourd'hui*, abordées, dégagées, illustrées par la philoso- » phie. Au fond, il n'y a qu'une vérité, mais la vérité a deux » formes, *le mystère* et *l'exposition scientifique*, je révère » l'une, je suis ici l'organe, l'interprète de l'autre (p. 436). »

Enfin il jette le nom de folie ou d'hallucination à l'Eglise du Christ :

« Le *Mysticisme* n'est pas autre chose qu'un acte de déses- » poir de la raison humaine, qui forcée de renoncer au *dog- » matisme* et ne pouvant ee résigner au *scepticisme*, ne vou- » lant pas non plus abjurer son *indépendance*, tente une » sorte de compromis, entre *l'inspiration* religieuse et la » *Philosophie* par le *Mysticisme*. »

Et au-dessus de tous ces systèmes, de toutes les religions, il élève un trône à cette RAISON, qui, il y a à peine 35 ans, lorsque lui-même arrivait à la vie en 1793, avait été adorée dans la personne de Mlle Maillard[1].

La RAISON est la seule *Révélation*.

« Au-dessus de moi et du non-moi, phénomènes opposés » condamnés à vivre ensemble, la *Raison qui est la lumière » de la conscience*, RÉVÈLE à l'homme l'Etre en soi, la subs- » tance, la cause absolue, nécessaire, infinie... enfin Dieu » (p. 411). »

73. — Conséquences humiliantes pour la jeunesse instruite par M. Cousin.

C'est aiusi, que, sans intelligence, sans douleur et sans orgueil, cette jeunesse des écoles se laissait enlever, par M. Cou-

[1] Voir *Annales*, t. XII, p. 468 (6e série).

Digitized by Google

sin, tous ses titres de gloire, la notion de Dieu donnée par le Verbe-Christ, la reconnaissance pour la tradition qui avait conservé cette notion, le grand héritage qu'elle avait reçu de sa mère, qui l'avait élevé, et lui avait donné les éléments premiers et nécessaires de sa raison, enfin elle se laissait enlever l'honneur qu'elle avait de faire partie de cette chaîne sociale qui, partie du Verbe-Dieu, doit se prolonger jusqu'à la fin du temps... Oui, elle se laissait enlever toutes ces grandes et nobles choses.

Mais qui lui avait fait remarquer ces riches héritages?... Personne.

A. Bonnetty.



Digitized by Google

Littérature catholique.

ÉNUMÉRATION DE TOUS LES OUVRAGES DE FÉNELON

QUI ENTRENT DANS SES ŒUVRES COMPLÈTES

PRÉCÉDÉES DE SON *HISTOIRE LITTÉRAIRE*

Par M. * (l'abbé GOSSELIN),**

Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice.

4e ARTICLE [1].

148. *Dialogues sur l'éloquence* en général et sur celle de la chaire en particulier.

Composés dans sa jeunesse ; publiés en 1718, 3 ans après sa mort.

149. *Divers opuscules littéraires.*

Discours sur sa réception à l'Académie française à la place de Pélisson, le mardi 21 mars 1693 ; suivi de la réponse de *Bergeret*, directeur de l'Académie.

Composés et publiés en 1693 ; — âgé de 42 ans.

150. Mémoire sur les occupations de l'Académie française.

Composé en 1713, publié en 1787 ; — âgé de 62 ans.

151. Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, *sur les occupations de l'Académie.*

Composée en 1714, publié en 1716 ; — âgé de 63 ans.

152. Correspance avec Houdar de la Motte, de l'Académie française ; 11 lettres.

Du 28 août 1713 au 13 décembre 1714 ; publié en 1715.

153. Jugement de Fénelon sur un poëte de son temps (J.-B. Rousseau).

Composée en .... publié en 1787.

154. Poésies et pièces diverses.

Composées et publiées en différents temps.

155. *L'Odyssée d'Homère* ; précis du liv. 1er au liv. 4, par un anonyme, traduction du livre 5 au livre 10, par Fénelon, — *précis* du livre 11 au livre 24, par un anonyme.

Composé en... publié en 1792.

[1] Voir le dernier article au N° précédent, ci-dessus p. 194.

Digitized by Google

TOME VII

Comprenant 734 p. — 1852.

Suite des ouvrages de littérature.

156. *Abrégé des vies des anciens philosophes*, avec un recueil de leurs plus belles *maximes*.

27 Notices composées en... publiées en 1726 avec les initiales M. D. F. — D'une authenticité douteuse.

Ve CLASSE. — ECRITS POLITIQUES.

157. *Examen de conscience* sur les devoirs de la Royauté, composé pour l'instruction de Louis de France, duc de Bourgogne.

Composé vers 1700, publié en 1734 et 1747; — âgé de 49 ans.

158. *Essai philosophique sur le Gouvernement civil*, ou l'on traite de la nécessité, de l'origine, des bornes et des différentes formes de la souveraineté, selon les principes de l'auteur du *Télémaque*.

Recueilli par le ch. de Ramsay, dans les conversations que Fénelon eut avec le roi Jacques III, en 1709 et 1710, publié en 1719; — âgé de 59 ans.

Divers mémoires concernant la guerre de la succession d'Espagne.

159. 1. Mémoire sur les moyens de prévenir la guerre de la succession d'Espagne.

28 août 1701; — âgé de 50 ans.

160. 2. Fragments d'un mémoire sur la campagne de 1702.

Composé en 1702; — âgé de 52 ans.

161. 3. Mémoire sur la situation déplorable de la France en 1710.

Composé en 1710; — âgé de 59 ans.

162. 4. Mémoires sur les raisons qui semblent obliger Philipppe V, à abdiquer la couronne d'Espagne;

Suivi d'observations du duc de Chevreuse sur ce *Mémoire*, avec des remarques sur les raisons des ennemis, rapportées en 4 articles dans le *Mémoire*.

Composé en 1710.

163. 5. Examen des droits de Philippe V à la couronne d'Espagne.

Composé en 1710 ou 1711.

Digitized by Google

164. 6. **Mémoire sur la campagne de 1712.**

Composé en 1712.

165. 7. **Mémoire sur la paix.**

166. Mémoire sur la souveraineté de Cambrai.

167. *Plans de gouvernement*, concertés avec le duc de Chevreuse, pour être proposés au duc de Bourgogne.

Composés en 1711.

168. 4 Mémoires sur les précautions à prendre après la mort du duc de Bourgogne, arrivée le 18 février 1712.

1° Recherche de l'empoisonnement attribué au duc d'Orléans.— 2° Mémoire : Le Roi. — 3° Mémoire, projet de conseil de régence. — 4° Education du jeune prince.

Composés en 1712 ; — âgé de 61 ans.

VI° CLASSE. — CORRESPONDANCE.

169. 1re *Section.* — Correspondance avec le duc de Bourgogne, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse et leurs familles — 202 lettres, avec le *fac-simile* de la lettre 136° au Vidame d'Amiens.

Du 7 février 1686 au 28 décembre 1714 ; — âgé de 35 à 63 ans.

170. 2° *Section.* — Correspondance de Fénelon avec sa famille. — 212 lettres avec *fac-simile* de l'écriture du marquis de Fénelon à la Haye, 12 juin 1734.

De 1671 à 1714 ; — âgé de 20 ans à 63 ans.

171. 3° *Section.* — *Lettres diverses* du n° 1 au n° 274 avec *fac-simile* de la 164° de la main du card. de Bouillon, et de la 183° de la main de l'abbé de *Saugeron*.

Du 19 février 1667 au 6 juin 1711 ; — âgé de 16 à 60 ans.
De l'an 1665 (?) au 20 décembre 1714 ; — âgé de 16 à 63 ans.

TOME VIII

Comprenant 734 p. — 1852.

Suite de la Section 3. — *Lettres diverses.*

172. Suite des lettres diverses du n° 275 au n° 540.

De 1711 à 1715 ; — âgé de 60 à 63 ans.

N° 283, *fac-simile* du duc de *Bourgogne*, — au n° 452, *fac-simile* du P. Quirini, — au n° 505, *fac-simile* d'une lettre du P. *Le Tellier*, — au n° 540, *fac-simile* de l'écriture du card. *Albani*, depuis Clément XI, et du card. *Gabrielli*, — Dernière lettre de *Fénelon*, p. 283, veille de sa mort.

Digitized by Google

173. Mémoire sur le gouvernement de la cour de Rome.

Vers 1709 ; — âgé de 58 ans.

174. Examen de l'écrit intitulé : *Réponse* du card. de Noailles au Mémoire que le roi lui a fait l'honneur de lui donner.

Composé en juin 1712 ; — âgé de 61 ans.

175. Mémoire sur la forme et les solennités avec lesquelles il convient de recevoir la bulle *Unigenitus*.

En septembre 1713 ; — âgé de 63 ans.

176. Mémoire sur la nécessité et les moyens de ramener le card. de Noailles et les autres prélats réfractaires à l'avis de l'assemblée du clergé, nº 528.

De 1714 ; — âgé de 63 ans.

177. Mémoire sur l'affaire des 8 prélats réfractaires et de leurs adhérents nº 529.

178. Mémoire sur la voie de procéder contre les 8 prélats.

179. Mémoire sur les motifs qui doivent engager le Saint-Siége à envoyer la constitution *Unigenitus* à toutes les Eglises catholiques, nº 531.

180. Mémoire sur les négociations entamées à Rome en 1715, au nom du roi pour obliger le card. de Noailles et les évêques opposants à l'acceptation pure et simple de la constitution *Unigenitus*.

Section 4e. — Lettres et mémoires concernant la juridiction épiscopale et métropolitaine de l'arch. de Cambrai.

181. Mémoire de l'abbé de Fénelon pour répondre à la protestation de M. l'arch. duc de Reims (Le Tellier), contre l'érection de l'Eglise de Cambrai en archevêché.

Composé en 1695 ; — âgé de 44 ans.

182. Réponse au mémoire qui lui a été envoyé sur *le Droit de joyeux avénement.*

En 1702 ; — âgé de 51 ans.

183. 123 lettres concernant l'administration générale du diocèse de Cambrai.

De juillet 1695 au 5 septembre 1713 ; — âge de 44 à 63 ans.

184. Lettres et mémoires sur les affaires de l'Eglise de Tournai du nº 124 au nº 142.

Du 3 février 1711 au 10 août 1713 ; — âgé de 60 à 63 ans.

Digitized by Google

185. *Section* 5. — 502 lettres spirituelles.

Du 30 décembre 1704 et de diverses dates; — âgé de 53 à ...

TOME IX

Comprenant 756 p. — 1852.

Correspondance. Section 6e.

186. Correspondance sur l'affaire du *Quiétisme*, comprenant 616 lettres de divers auteurs.

Du 28 janvier 1687 au 14 avril 1699; — âgé de 36 à 48 ans ; avec *autographes*, au n° 35 de l'évêque de Chartres (Godet Des Marest);—au n° 40, du duc de Beauvilliers ; — au n° 114, de Mad. de Lamotte-Guyon; — au n° 129, du duc de Chevreuse.

TOME X

Comprenant 724 p. — 1852.

Suite de la section 6e. — *Correspondance sur l'affaire du Quietisme.*

Lettres du n° 617 au n° 670.]

187. 3 lettres de M*** (l'abbé de *La Bletterie*), à un ami au sujet de la *relation du Quiétisme* (de l'abbé Philippeaux).

Datées de 1733.

188. 24 lettres de Bossuet à Mme de Maisonfort (*sur le Quietisme*), communiquées à Fénelon par cette dame, après la mort de l'évêque de Meaux.

Du 21 mars 1696 au 17 mai 1703 ; — âgé de 45 à 50 ans.

Pièces concernant l'*histoire et les œuvres de Fénelon.*

189. *Testament de Fénelon.*

Daté du 5 mai 1705 avec un *codicille* daté du 5 janvier 1715, 2 jours avant sa mort.

190. *Recueil* des principales vertus de feu messire François de Salignac la Molthe-Fénelon, arch. de Cambrai, prince du Saint-Empire, par un ecclésiastique (l'abbé *Galet*).

Publié à Nancy en 1725.

191. Lettre d'un anonyme (l'abbé *Galet*), à feu M. de Beausobre, sur M. de Fénelon (calomnié par cet écrivain protestant).

Du 30 août 1737.

192. Extrait d'un *discours* sur l'éducation du duc de Bourgogne, qui a remporté le prix proposé par l'Académie royale d'Angers.

193. Extrait du *discours* prononcé par M. *Gros de Boze*,

Digitized by Google

lorsqu'il fut reçu à l'Académie française à la place de M. de Fénelon.

Le 30 mars 1715.

194. Extrait de la réponse de M. *Dacier*, au discours de M. de Boze.

195. *In funere Fr. de la Salignac de la Molthe-Fenelon Cæmeracensis Episcopi : Religionis Luctus, Elegia*; par le P. *Porée*, jésuite.

196. De la tolérance philosophique attribuée à Fénelon, par M. de *Boulogne*, évêque de Troyes en 1825.

Extrait des *Débats* du 18, 19 et 20 octobre 1802.

197. Explication de quelques noms *supposés*, dont on se sert dans la *Correspondance* de Fénelon.

Nous avons donné t. VI, p. 223 (5e série), les noms supposés dont se servait Bossuet dans sa Correspondance; nous donnons page suivante ceux dont se servait Fénelon.

198. *Notice* des principaux personnages contemporains de Fénelon, dont il est fait mention dans sa Correspondance.

199. *Table des écrits de Fénelon*, où l'on indique : 1° le titre de tous ces écrits; 2° la date de leur 1re édition et le volume où ils se trouvent.

200. *Table des matières* de toutes les Œuvres, et de *l'histoire littéraire*, qui est dans le tome 1er.

201. *Table des matières* contenues dans la Correspondance de Fénelon.

202. *Histoire de Fénelon par le cardinal de Bausset*, avec pagination nouvelle de 1 à 388 pages, suivie d'une *table alphabétique*.

Tel est l'ensemble de tous les travaux de Fénelon, un des plus distingués et des plus féconds auteurs de la littérature française. Beaucoup ont perdu de leur mérite; mais il y en a plusieurs qui seront toujours lus.

Comme nous l'avons promis, nous examinerons bientôt la valeur, beaucoup trop vantée, de sa *Démonstratiom de l'existence de Dieu*, le plus répandu de ses ouvrages philosophiques.

A. Bonnetty.

Digitized by Google

Explication de quelques Noms supposés qui se rencontrent dans la Correspondance de Fénelon avec quelques-uns de ses amis, pendant les 4 ou 5 dernières années de sa vie.

Le Gardien des capucins.	*Le pape Clément XI.*
Le Cousin.	*Louis XIV.*
M. Perrout, ou le Jeune Président.	*Le duc de Bourgogne.*
La supérieure des Ursulines.	*Madame de Maintenon.*
M. Tomasseau.	*Le chevalier de Pontchartrain.*
M. Pochart.	*Le cardinal de Noailles.*
M. Gombaut.	*Le cardinal d'Estrées.*
M. Le Brin.	*Le cardinal de Janson.*
M. de Roche.	*Le cardinal de la Trémouille.*
M. le Comte.	*Le cardinal Fabroni.*
M. de Montigny.	*Le cardinal Casoni.*
M. de la Brosse, ou le p. Vicaire.	*Le Nonce* (Bentivoglio).
M. de Graville.	*Fénelon.*
M. Faure.	*L'évêque de Saint-Pons.*
M. Blondel.	*L'Evêque d'Agen* (Hébert).
M. Girard.	*L'Evêque de Meaux* (de Bissy).
M. Villers.	*L'Evêque de Soissons* (de Sillery).
M. de Beaumont.	*L'Evêque de Porphyre* (Le Drou).
Les Garçons.	*Les Evêques de Luçon et de La Rochelle..*
Le Procès de Bordeaux.	*L'affaire des deux Evêques.*
M. Robert.	*Le Curé de St-Sulpice* (La Chétardie).
Les Banquiers.	*Les Missions étrangères.*
Le Procès de Grenoble.	*L'affaire de la Chine.*
Les Provençaux.	*Les Jésuites.*
M. Bourdon.	*Le P. Le Tellier.*
M. Colin.	*Le P. Lallemant.*
M. Martinet.	*Le P. de la Tour.*
M. Perrin.	*Le P. Quesnel.*
M. Legendre.	*L'abbé Renaudot:*
M. Robin.	*Valloni,* ou *du Vaucel.*
M. Charles.	*L'abbé Ernesti.*
M. de la Marte.	*Le P. Delpecque.*

Les noms suivants se trouvent dans des lettres plus anciennes, et quelques-uns même, dès le temps de l'affaire du Quiétisme.

Panta ou le Grand Abbé.	*L'abbé de Baumont.*
Le Petit Abbé.	*L'abbé de Langeron.*
P. P. ou le petit Prince.	*Le duc de Bourgogne.*

Digitized by Google

Le Tuteur.	*Le duc de Chevreuse.*
Le Bon, ou L. B., ou le B. D., ou le Bon Duc.	*Le duc de Bauvilliers.*
La P. D., ou la Surveillante, ou la Bonne duchesse, ou la Petite duchesse.	*La duchesse de Bauvilliers.*
La Zélatrice.	*La duchesse de Béthume.*
Le P. L. C. [1].	*Le P. Lacombe.*

[1] *Œuvres de Fénelon*, t. x, p. 171.



Histoire indienne.

ESSAI
SUR LA CHRONOLOGIE INDIENNE
ET SUR LES
BOUDDAS ET ROIS ANCIENS ET NOUVEAUX.

SECONDE PARTIE [1].

Chronologie du moyen âge de l'Inde.

Cette chronologie comprent le temps des 21 *Vahllels*, des 16 *Bals*, des 5 *Milnas*, des 9 *Nandas*, des 12 *Scyas* et des 6 *Sinhas*.

Comme on le sait, rien de plus obscur et de plus embrouillé que les personnalités et les événements de l'histoire indienne; tout y est dans le vague et le fantastique. Cependant une étude attentive des monuments et des poëmes indiens peut encore découvrir certaines notions historiques, qui peuvent éclaircir et ramener à des points précis, les origines de ces poëmes indiens, qui se perdent dans les abstractions, et sont allégués en ce moment, comme donnant à la religion indienne une antiquité indéfinie.

Nous allons tâcher de jeter quelque lumière sur cette partie obscure de l'histoire indienne.

CHAPITRE I[er]. — Des 21 Vahllels.

Ce nom n'est pas inconnu aux fables des Indiens, puisque *Vîma*, le grand sabreur du *Mahabarata*, est qualifié de *Vahllel*, c'est-à-dire de *Pâtre*, comme l'indique Wilson. Mais ces princes Kourou ou Gaourava c'est-à-dire *Pasteurs*, n'ayant pas régné à Canonje ni à Delly, leur catalogue a été omis, et les Ariens du Nord n'ont pas tenu compte de cette race de *Huns* ou de *Saces*. Cependant, comme ils ont poussé

[1] Voir le 1[er] article au N[o] de juillet, ci-dessus, p. 20.

Digitized by Google

leur invasion jusqu'au Sud de l'Inde, le Tamil en a gardé mémoire. En voici donc la liste avec celle des *Sakravarti* et des *Adittya* de cette même race.

ARTICLE PREMIER. — *Catalogue des* 21 *Vahllel, des* 5 *Sakravarti et des* 12 *Adittya.*

Vahllels		Sakravarti	Adittya	
1. Kumuna,	Tonnant.			
2. Iag ara,	Roi de la terre.	1. Mouçou, Kounta *Barbu, avec hallebarde, ou singe tenant une lance à crochet.*		
3. Jaga ara,	Paix de la terre.			
4. Sembya,	Effarouché.			
5. Doundumari,	Intraitable.	*Contemporain d'Auguste, empereur romain, dont le roi Pandou réclamait le secours contre l'intraitable.*		
6. Nala,	Aimable.	2. Nala, l'aimable (ère chrétienne).		
7. Niroudi,	Sans postérité.			
8. Akkoura,	*Cavalier Non pasteur* ou *Kourou.*		**Adittya**	
			1. Datri,	Donateur.
			2. Saççara,	Roi universel (an 77).
9. Andiman,	l'Obscurci.	3. Pourou-Kour-ja.	3. Aryaman	Vénérable.
10. Aarit-sand-ira,	*Roi uni au crucifié.*	4. *Harit-Sand'ira.*	4. Mitra,	Protecteur.
			5. Varhna,	Coloré de Caste glorifié.
11. Kanna.	Portant sceptre.	5. Pouroûrava, Pouru-urava, (*allié des Pourou*).		
12. Sandimân,	Conciliateur.			
13. Sisou Pala,	Protecteur des petits.		6. Anchouman,	Craintif mutateur respecté parent.
14. Tanda-v-akkra Tantu ava kram,	Souverain défenseur. Parti sans postérité.			
			7. Irahna,	Persan.
			8. Bagavan	Excellent.
15. Ehljili,	Jeune et belle.		9. Divat-souva,	Goût du ciel.
16. Ori,	N'ayant qu'une (fille).		10. Poûhta,	Arbrisseau fleuri.
17. Kâri,	Un peu noire.			
18. Nahlli,	Aimable.		11. Savit-tirou.	Produisant force et lumière.
19. Bâri,	Mère (d'un enfant mâle).			
20. Béka,	Saute comme grenouille.		12. Daw'-ahtta, (A. D. 223 ère Chr.)	Détruisant la dualité ou charpentier. Constructeur sans *second* ou *sans femme.*
21. Malaya,	Montagnard.	6. Hârta vîrga (*Provoqué à la bravoure*).		

Pour compléter ce cadre, où j'ai mis en regard des *Vahllels*, les *Sakravartis* et les *Adittyas*, correspondant avec la traduction la plus probable de leurs noms, je vais en ajouter un autre, où je mettrai en relation les 12 derniers *Vahllels* et

12 *Adittyas*, avec les personnages historiques du *Mahabarata* et les *Gondophores*, etc., de la Numismatique Indienne. Comme l'opinion générale est que les *Kourous* et les *Pandavas* sont des personnages du 14e siècle avant J.-C., ce que je fais ici doit paraître étrange. Cependant le *Mahabarata* est postérieur au *Ramayana* que dans le Sud on appelle *Nouveau* et dont on met la date au 9e siècle de notre ère, disant de plus que le dialecte en lequel l'écrivit *Valmîki* est originaire de *Gour* sur le Gange, ville dont il n'a commencé à être question, suivant *Elphinston*, qu'au 9e siècle. Enfin on dit encore que la grammaire de ce dialecte, le *Vyakarahnam*, n'est que du 11e siècle. De plus la tradition universelle est que ce grand combat entre les *Kourous* et les *Pandavas*, qui est le thème du *Mahabarata*, n'est que de l'an 77 de notre ère.

Nos Indiens du Sud divisent les *Vahllels* en 3 classes chacune de 7 qui finissent, la 1re par *Niroudi*, un homme ou une femme stérile, la 2e aussi, par un personnage mort jeune et sans postérité (*tand-ava-kra*), et la 3e par un homme sans second, c'est-à-dire sans femme ou enfant.

Le 1er personnage de la 2e classe se nomme *a-Koura* que j'interprète : séparé (*a*) des *Kourou* ou *Kourava* (*pasteurs*). Il dut donc contracter alliance avec une autre race à savoir l'antique race des *Pandhou* ou *Pourou*, c'est pourquoi son fils est appelé *Andimam* (obscurci), et, comme *Sakra-Varli*, nommé *Pourou Kourou-ja*, c'est-à-dire né des *Pourous* et des *Gourous*. C'est par le fils de celui-ci que commence la suite des 12 Adittyas envoyés (*adastra*) par les Brahmes.

Vahllets	Adittyas	Personnages de la Numismatique	Personnages poëtiques
1. Harit Sand'ira.	Datri.	Gondopherre I, Radjad'iradja.	Durma rajad.
2. Kanna (an 77),	Sakara.	Gondopherre II, Kanna.	Bhima.
3. Sandiman,	Aryaman.	Gondopherre III, Basileos basileôn,	Arjouna.
4. Sisu Pâla,	Mittra.	Gondopherre IV, M. R. R. tradas. B. B. soteros.	Nagoula.
5. Tand'ava kra,	Varhna.	Gondopherre V.	Iahu Déva.
6. Chljili mariée à	Anchaman.	Gondopherra brata (*frère de Godopherre*).	

7. Ori, marié à	Ifanya.	Vonones (vice-gérant de la reine). (Maha Rájas Mahat Pâça Pati Veshas. *Spalirios*.
8. Kari,	Bagava.	Vonones II, (vice-gérant de la reine) Maha dasa.
9. Nahili,	Divat,souva.	Pakores, id., Maha radj.
10. Bâri,	Poûhda.	Orthagènes (ce nom est tout grec c'est-à-dire *Bien-né*).
11. Bêka,	Savitri.	Arsace, Dikayon. Arsaku.
12. Maleya, (an 223),	Douv'ahtta	Azo, Râdja Radjas — Meyalu Azo, Basileos, Basileôn.

ART. II.

Ici je démontre que c'est après le 11e Rutra, créatures des Grecs, ou depuis l'an 125 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 223 de Jésus-Christ, que doivent être placés ces 21 *Vahllels*, 12 *Adittyas*, les *Kourous* et les *Pandavas*.

D'abord, il me semble démontré que depuis la naissance de Noë jusqu'à Alexandre, il n'y a que 2701 ans.

D'un autre côté les Indiens, dans leur catalogue des grands rois, comptent depuis le commencement du *Kaliyugam* jusqu'à *Samudra Pâl*, qui régna après *Saka Vant* (les vagabonds de Saces, *Karky adittya*, les princes cavaliers), et la défaite de cette race du Nord par la race mélangée du Sud que conduisait *Salivahana*, comptent 3144 ans plus 90 pour *Vicrama*, en tout 3234.

La différence de ces deux nombres est 533. Or les 11 *Routras* ne peuvent avoir régné plus 200 ans, c'est-à-dire depuis l'an 325 avant notre ère jusqu'à l'an 125, ou l'an 2901 depuis Noë; il reste donc un vide de (3234—2901)=333 ans à combler. Et le seul moyen de le combler est de placer pendant ce temps les règnes des 21 *Vahllels*.

Qu'il faille insérer les *Vahllels* à cette place est une obligation démontrée par la Numismatique Indienne, qui nous offre un médaillon de *Gondopherre* (*Basileos basileôn Gondophera*), avec cette inscription *Kanna pharas Çakatta Nara Varentha*, qui s'interprète par : Du très-haut (*phara*) *Kanna* (portant sceptre), l'an 9, depuis l'appaisement des Saces.

Or, *Kanna* est le 10e des *Vahllels*, l'an 9 depuis la pacification des Saces, correspond à l'an (77 + 9) = 86 de Jésus-Christ, ou (86 + 125) = 211, depuis la première invasion des Saces, ce qui cadre bien avec sa position de 10e de cette race.

De plus, c'est un peu avant ce temps que l'apôtre saint

Digitized by Google

Thomas aborda dans l'Inde méridionale, d'où partit *Salivahana* pour vaincre les *Adittyas* du Nord, et saint *Thomas* donna le baptême à *Gondopherre*, qui est le nom grec de *Kanna* et aussi de son prédécesseur *Harid sand'ira* [1].

Toutes ces circonstances réunies prouvent donc que les races des *Vahllels* ou Bergers, a dû régner depuis l'an 2901 de Noë ou *Caliyugam* (an 125 avant J.-C.), jusqu'à l'an 3234 ans de la même ère, ou environ 223 de J.-C., puisque le 10ᵉ de cette race régnait certainement l'an 9 de *Sagara* ou *Salivahana*, et que son prédécesseur vit saint *Thomas*.

Pour confirmer ce que je dis du 10ᵉ des *Vahllels*, je passe au dernier *Maleya* (montagnard) fils de *Péka* (le sauteur), qui, comme l'indique son nom, a dû changer de domicile quittant *Oudjini*, où l'on dit que résidèrent les *Adittias* pour venir s'établir dans les montagnes de *Gugerate*. La tradition du *Guirinar* citée par *Thiephen Taler* dans *Anquetil Duperron*, dit en effet que la citée de *Zou Nagar* avait été fondée plus de 15 siècles auparavant par un prince qui s'y vint établir. C'est donc parce que le fils de *Péka* se fixa dans les montagnes qu'il fut appelé *Maleya*. La ville qu'il fonda fut appelée de son nom *A-zou Nagara* ou par abréviation *Zou nagar*. Ce prince est donc *Azou*.

Ce qui prouve sa descendance des *Gondopherres*, c'est que ses Médaillons ont la même forme et portent le même cavalier.

Que cet *Azou* ait été chrétien comme le 1ᵉʳ *Gondopherre*, baptisé par saint *Thomas*, c'est ce que démontrent plusieurs de ses Médaillons où il est représenté assis jouant du luth avec une *Croix* couverte d'un arche par côté ⍾ signe de protection, ou une *Croix* avec deux chandelles ✝ signe de vénération.

A la suite de mon écrit *sur les 12 racines premières du langage*, j'ai lu une inscription d'*Azou*, où il est dit que ce souverain seigneur (*Assa*) reçut la prêtrise et qu'à son exemple, le roi noir *Kag-ara* reçut aussi la prêtrise pour convertir ses sujets et que cet événement eut lieu l'an 144 de *Sagara*, 223

[1] Sur la prédication de S. Thomas, voir *Annales*, t. XIV, p. 18, et XVI, p. 86 (3ᵉ série).

de Jésus-Christ. D'où je conclus que le dernier des *Vahllels*, *Maleya*, est le 12e des *Adittyas*, *duv ahtta* (sans femme ou enfant), parce qu'il mourut prêtre, vivait l'an 223 de Jésus-Christ ou (325 + 223) = 548 depuis Alexandre, ou encore l'an (2701 + 548) = 3249 de Noë[1]. Enfin comme c'est à cette époque de 77 avant Jésus Christ, que la grande inscription de *Oodcypoore*, place l'arrivée de l'Apôtre, le principe de la religion et des arts, il faut donc, tout en reconnaissant les 21 règnes des *Vahllels*, admettre aussi que les 12 derniers étaient aussi des princes chrétiens.

Art. III. — *Sur les noms fournis par la Numismatique et le Mahabarata.*

J'espère que personne ne contestera que les cinq Gondopherres de la Numismatique Indienne correspondent exactement :

Le 1er avec	Harit Sand'ria ou Datri,		le *Darma-Radja* de la fable.
Le 2e avec	Kanna ou Karna	Sagara,	le *Bhima* ou *Vima* de la fable.
Le 3e avec	Sandimân	Aryuman,	l'*Arjouna* de la fable.
Le 4e avec	Sisu pala	Mitra,	*Nayula.*
Le 5e avec	Tand'avakra	Varhna,	*Saha-Déva.*

En effet la tradition universelle de l'Inde met le combat de *Sàlivahana* contre les *Adittyas* du Nord au temps même de *Gondopherre* ou *Kanna*, et que l'inscription du temple *d'Oodeypoore*, parlant de *Salivahana* comme d'un grand pacificateur, met à cette époque l'introduction de la Religion et des arts.

La tradition populaire célèbre surtout *Harit sand'ira* c'est-à-dire *ira* ou *ara* le roi (*sand*) qui s'unit à *Hari* (le perforé ou crucifié). Elle dit qu'il avait d'abord pour prêtre ou instructeur (gourou) *Vas-ichta* (Posséder-aimant, c'est-à-dire l'Amour propre), mais qu'il le quitta pour se mettre sous celle de *Vi-srà-mitra* (*non-soi* ou *non-douceur aimant*), c'est-à-dire le détachement qui le dépouilla de tous ses biens. Ce qui

[1] Puisque l'an 1874 av. J.-C., correspond à l'an 1976 du *Caliyagam*, l'an de la Nativité de N. S. est donc 3102. Or d'après mon estimation des années d'Hercule à Alexandre et d'Alexandre à J.-C., il y a 2701 + 325 = 3026, ce qui fait un déficit de 76 ans. Mais les Indiens eux-mêmes ne sont pas d'accord pour le point précis de cette époque les uns fixant 3043 ans, les autres 3144 ans. (Voir Anquetil Duperron, *Description de l'Inde*.)

Digitized by Google

s'accorde exactement avec ce que dit la légende de saint Thomas sur Gondepherre. C'est en vue de ce désintéressement que parmi les Adittyas on l'appelle *Dâtri* et dans la fable *Darma radja*.

Son fils *Kanna* (armé de la *canne* ou du sceptre), est appelé *Sag-ara* (Maître de la terre), et c'est lui le *Vîmen* ou brave qui remporta la grande victoire de *Kourou-tchêtra*. Mais la fable les fait tous frères et même *Kanna* n'est qu'un batard que *Gondi*, leur mère, eut du *Soleil*, tandis que Vîmâ est un fils légitime qu'elle eut de *Pandhou*. D'après *Vyàsa*, auteur du *Mahabârata*, Pandous et Gourous auraient pour père commun *Vyâsa* (le manque d'assise ou permanence, c'est-à-dire un caractère errant), bien connu aux Tartars, et pour mère *Amb'ika* (la projection), éjection (*ikà*) des flèches (*ambou*), parce qu'ils vivaient de chasse.

Arrivés de la Tartarie dans les pleines de l'Indostan, une partie d'entre eux y continua sa vie errante et vagabonde ; ce sont les fils de *Tirida-rachtra* (errante (*trida*) habitation), et fut une puisance contre laquelle les antiques *Bourou* ou *Pandyon* demandèrent le secours d'*Auguste*. L'autre partie qui s'était dirigée vers le Sud, quittant la vie de *Gaurava* (pasteur), et de *Kourava* (indigent), s'allia aux habitants et fut appelée pour cela non *Pandhâ*, mais *Pandhava* devenu *Pandia*. *Pândhu* marque aussi la couleur jaune. Or ces blancs Tartars s'unissant aux femmes colorées de l'Inde, leurs enfants durent nécessairement perdre quelque chose de leur blancheur. On dit même de *Sahivahana* qu'il avait fini par devenir potier (*cosava*) ; c'est un terme de mépris que les races fainéantes du Nord ont donné aux races laborieuses du Sud.

Voila ce me semble le vrai fond du *Mahabarata*, abstraction faite des discours et des épisodes. Les trois personnages qui suivent: *Sandiman Ariaman*, c'est-à-dire visité, respecté; *Sisapala mitra*, c'est-à-dire Pasteur des petits et ami qui protège; *Tant avakera varna*, c'est-à-dire partisans, postérité et glorieux, sont désignés d'une manière assez semblable par les noms d'*Arjuna* c'est-à-dire Honoré, *nagula*, promoteur, *ula* de l'éducation, *nagu* (et non *Na-Kula*, sans race). Le der-

Digitized by Google

nier des cinq étant mort tout jeune sans avoir perdu son innocence, on l'envoya directement en Paradis, l'appelant *Saha Déva*, avec Dieu.

Cet enfant parait avoir eu une jeune sœur qui fut l'héritière du royaume et mariée à un de ses parents *Anchuman*. De ce mariage il ne sortit qu'une seule fille, *Ori*, et ainsi de suite jusqu'à la naissance d'*Asarce*, père d'*Azou*. C'est pourquoi les maris de ces dames furent à la Cour en la même qualité que l'était dernièrement le feu mari de la reine d'Angleterre. Dans les légendes des Médaillons de Gondepherre, on lit ces mots :

SA CA VE LI PA SA PÔ TE HO MI SI JA RA HO MA

Maha rayâ sa mahata pasa pati vécha sa.

Du grand Prince royal, de la grande Dame, Gouvernant, Vice-Gérant.

Sparilis ni ipaliris, pour *Pâli-Visacha*, n'appartiennent ni au langage de la Grèce, ni à celui de l'Inde. On a cru que ces lettres appartenaient au Zend ou langage de Bactrianne. Mais déjà Wilson y a reconnu le langage de l'Inde; de plus ces mêmes caractères se retrouvent à Madras, à Saint-Thomé et à Cavour, dans le Sud de l'Inde et il demeure prouvé qu'ils sont propres à l'Inde [1].

Art. IV.

Sur Azo-Az'atcha Ajà tahta, c'est-à-dire Le véritablement complètement (à) Bon (sou). — Le bon empereur et le très-excellent Prêtre. — Le Panthène et le Gautama des Bouddistes.

Ce prince, comme nous l'avons vu, est le fondateur de la ville qui porte son nom en Gugerate, à savoir *Ajou-Nagaran* ou simplement *Sou* ou *Jou nahar*, au pied du mont Ghirinar.

Ce prince vivait l'an 144 de *Sak'aro* (223 de J.-C.). C'est donc de son temps que saint Panthène, que les indiens étaient venus chercher à Alexandrie afin de l'emmener chez eux

[1] Mon travail sur les 5 *époux des 5 dames de la race Gondepherre*, ne peut être qu'incomplet, puisque je ne suis pas à porté des Médaillons.

Digitized by Google

pour confondre les Brahmes, arriva en ce pays avec le caractère d'évêque et d'apôtre.

Il est à remarquer que c'est aussi à la cour d'*Ajà tahta* que les Bouddistes du Birman font paraître d'abord leur *Kaudama* ou *Gaudama,* prédicateur, et que ce prédicateur interrogé en Asie, où se trouvaient les Brâhmes, sur son vrai nom, répondit, en l'atténuant et retranchant la première syllable, Παν, *tout,* qu'il s'appelait *Tên,* c'est-à-dire Douceur et non Panthèn, *Toute douceur,* à quoi le Brahme répondit, non pas; mais votre nom est *Kauv'uttama,* le plus habile (*uttama*) des argumentateurs (*Kauva*); notre S. *Panthène* est donc le *Gaudama* des Bouddistes.

La tradition de l'Europe dit aussi que les seuls Gymonosophistes se convertirent à la prédication de S. Thomas et que les Brahmes, qui, suivant Megasthène cité par Clément d'Alexandrie [1], avaient la même doctrine que les Juifs, lui résistèrent, ainsi que la plupart des autres Juifs avaient résisté aux Apôtres.

S. Panthène fut plus heureux; secondé par le prince *Azo* ou *Aja tahta* et un autre prince de Magada, il réussit à baptiser les Brahmes, qui depuis entre toutes les hautes classes retiennent le nom de *Douv'ja* (deux fois nés ou renés). J'ai cherché vainement et interrogé inutilement les Brahmes de nos jours sur la raison de ce titre, et n'ai pu en trouver d'autre que celle de la régénération par le baptême.

S. Panthène ayant évangélisé l'Inde pendant 20 ans, ces 20 années sont appelées par les Bouddistes les *vingt saisons.*

Boudda Gauda, réformateur de l'antique religion et fondateur de la nouvelle secte, qu'il dit avoir trouvée, nous apprend que *Aja-tahta* et le *Boudda,* prédicateur, vivaient 200 ans environ avant *Asôka,* persécuteur de la religion. Quant à *Boudda Gauda,* on le fait vivre 500 après Asoka.

Or, S. Panthène étant du 3e siècle et *Asoka* du 5e, il faut bien que le réformateur et sa réforme apportée de Ceylan, ne soient que du 10e siècle de notre ère [2].

[1] Clément *Stromates,* l. I, c. 15, *Pat. grecque,* t. VIII, p. 782.

[2] Voir sur les travaux de S. Panthène dans l'Inde, *Annales,* t. XIV, p. 7 (3e série).

Digitized by Google

Art. V.

Sur les Princes Bâli ou Pal.

On en compte jusqu'à 16, dont les 8 premiers ont été appelés *Nâka* (éducateurs) et les 8 autres *Vasou* (possesseurs); tous sont également connus sous le nom de *Maunyas*, parce que la plupart, après avoir régné, se firent moines. C'est ainsi qu'autrefois en Angleterre, plus de 30 princes anglo-saxons quittèrent le sceptre pour la cellule du moine.

Le premier des *Nâkas*, que les Brahmes, en leurs fables, affectent de confondre avec les *serpents*, dont une certaine espèce se nomme aussi *Naka*, à cause de la faculté de se dresser (*nâka*), est appelé dans les catalogues *Samudra Pâl* ou *Samander Pal*. Le catalogue ajoute que ce prince a été *Yoghi* ou religieux contemplatif. Dans la Numismatique des bords du Gange ce doit être:

Iri Çumudra Çuptha Mahâ Râjadirajà, c'est à dire:

Le bienheureux Sumudra-su-pitâ, le Grand roi des rois.

Sur ces Médaillons, il est représente comme *Azou* ou *Ajà tâhta* assis et jouant de la harpe, et sa femme est représentée de l'autre côté très-modestement couverte et assise sur un petit trône. Il paraît donc par ce Médaillon que *Sumudra* était religieux comme *Azou*.

Et comme l'inscription qui rapporte qu'*Az'atcha* devint prêtre pour convertir plus efficacement ses sujets, et dit que son exemple fut suivi l'an 144 de Sagore (223 de J.-C.) par le roi noir *Gâgora* ou peut-être *Gà*, c'est-à-dire *Gank ara* (le roi du Gange), ne parle pas d'un personnage commun mais du plus remarquable après l'*àditthya Azou*, vu que : 1° *Sumudra Pal* était *Yoghi*; 2° que *Sumudra Çupta* est représenté comme un *Yoghi*, que c'est lui-même qui est désigné dans l'inscription qui parle d'*Azou* comme prêtre et que *Sumudra Pàl* ou comme on dit *Samudra Gupta*, régnait vraiment l'an 223 de Notre-Seigneur, en l'appelant *Gupta* au lieu de *Sou Pita*, on a défiguré son nom. On l'appela *Sou Moudra*, parce qu'il était le *sceau* et le *cachet* même de la bonté. Et ce nom de *Soumoudra* est devenu synonyme de *persévérance et égalité dans le bien*.

Digitized by Google

Dans le liste des *Nàkas*, c'est celui-là même qu'on a appelé *Vâsouki*, parce que comme l'indique, son médaillon, il aimait (*ouki*) à chanter, lire, prêcher; *vâsa* signifie tout cela.

Dans la fable c'est le grand *Nâka Vâsouki* qui, entourant le *Mantra Malei*, (la montagne du ministère et de la prière) servit à baratter la mer d'ambroisie, c'est-à-dire à procurer la grâce de Dieu aux Brahmes et aux autres races de l'Asie. C'est en effet sous son règne comme sous celui d'*Aja tâhtà*, que S. *Panthène* évangélisa l'Asie. Après Notre-Seigneur, c'est lui le grand *Vishnou*, (enleveur ou destructeur du poison), qui siégeait sur cette montagne, tandis que la tortue *Kalli*, (la *pierreuse*) emblème des *Gondepherres*, qui avaient la tortue devant leur cheval, est le signe de Jésus-Christ, la *Pierre fondamentale*, et se trouve à la base du *Mandra*. Voici la liste des 7 autres *Nâkas*:

2. Chandra Pâl, Numismatique Chandra supita,	Nâka Ananda.
3. Panchi Pâl (de peu de durée),	Padma, saint.
4. Narasihga Pâl (homme lion), (Para, Palala, Rutrakumara supita),	Takka (édificateur, il agrandit le royaume).
5. Deïs Pâl, divin, devenu *Boumada*, *Krésa*, Pita. *Pâba*, *na*, Hésasra bapha, devenue âme pure comme la fleur, Père qui continua sans péché.	Ananda, heureux.
6. Sourabi ou *Souga Pâl* (aimable),	Maha Padma, très-saint.
7. Lagu Pâl (léger, de peu de durée), *Skanda*, *Supita*,	Baoulika, avalant la médecine
8. Kôben Pâl, Tout *Pâl* (irrité, méchant), *Mayendra* (malfaisant),	Karkondaka, *empoisonneur*.

Je ne suis pas à même de mettre régulièrement tous ces titres bien en rapport les uns avec les autres. Il suffit de dire ici que le *Koben Pâl* est le dernier des *Nàkas*; car sur une des colonnes des bords du Gange on fait mourir son prédécesseur *Skanda*, assassiné par *Mayendra*, qui le fut à son tour.

Les 8 Vasous.

1. Anut Pâl ou Tout Pâl, nouveau Pâli, méchant Pâli, *Tama Karana*,	*A-nala*, sans bonté.
2. Pansi Pâl (prince de peu de durée),	*A-nila*, sans permanence.
3. Mahi Pâl, Pêm Pâl (prince de la terre, grand roi), Budda Çupta, Asada sostri,	
4. Ar Pâl (prince pénitent), *Tava baka*, *Dasaka*, (devenu serviteur et pénitent),	*Soma*.
5. Pem Pâl (grand prince), c'est le *Chandra Cupta* qui vivait l'an 165 des Çupta,	390 à 400 *environ* de J.-C.
6. Madan Pâl (prince du couvent), *Aha-uga* (aimant le mal), ou *Asoka* (la douleur). Est le	

Digitized by Google

Pâhlj-adittya, le prince *des ruines*, dont parlent les Chinois,	*Ab tseyva*, causé de malheurs.
7. Karma Pâl (prince méchant),	
8. Virama Pâl (le prince bienfaisant Eucrate) est le *Toranama* (ledit Reclus) *Pia Dosa*, saint serviteur,	*Tourouva*, quittant le monde.

Cette nouvelle suite de rois *Bâli* est bien celle des *Vasou*, puisque le premier de cette suite *Anut Pàl*, nouveau prince, et *Tout Pàl*, méchant prince, et le second *Panchi Pàl*, prince de Peu, correspondent exactement aux titres *Vasou* de *A-nala*, sans bonté et *A-nila*, sans permanence.

L'avant dernier surtout *Karma Pal*, méchant prince, est particulièrement reconnaissable dans le titre *Vasou âbatseyva*; ayant fait (*seiva*) ou cause de Calamité. C'est donc l'*Athou* dont il est question en tête de l'inscription du Vase de *Verdak* qui parle de la persécution d'*Athou* et de son vice-roi *Srasthena*, comme ayant eu lieu l'an de *Sagara*.

On reconnaît aussi en ce prince le petit-fils de *Chandra Gupta*, l'*Asoka*, dont parlent les Bouddistes et le *Pàhlj adittya*, petit-fils du *Lagàr adittya*, que les Chinois mettent l'un à la fin du 4e et l'autre au commencement du 5e siècle.

Le médaillon de *Chandra* ou *Boudda Gupta* est aussi de l'an 165 des Guptas, c'est-à-dire (223 + 165) = 388 de Jésus-Christ.

Il est donc certain que la race des *Vasou* régnait dans le 4e et au commencement du 5e siècle de notre ère.

Cette conclusion est de plus confirmée par l'histoire de Perse qui dit que *Baran Gore* visita l'Inde et fut en relation avec *Vasou Deva*, roi de l'Inde, l'an 420 de notre ère.

Un corollaire de cette conclusion est que *Baran Gore* étant adorateur du feu, c'est lui qui aura induit ledit *Asoka* à introduire ce culte dans ses *Viharas* et persécuté l'ancienne religion.

C'est lui aussi qui sera l'*Abenna*, dont parle la légende Syrienne de S. *Josaphat*, qui, baptisé secrètement par S. *Barlaham*, convertit enfin son père, et après sa mort, quittant la ville de *Madras* où il régnait, tandis que son père gouvernait à Canonje, rejoignit son père spirituel dans la solitude *Senahar* c'est-à-dire *ju nahar*, aux confins de la Perse, c'est-à-dire

Digitized by Google

en *Gugerate*, après avoir établi *Barachyas* pour gouverner en son nom, et après une longue vie pénitente mourut enfin l'an 490 de Sagara, 568 de Jésus-Christ.

C'est lui aussi que les inscriptions nouvellement découvertes à *Madras* appellent *Boudda*, le Saint, *Vadjia Deva*, ayant commencé à être honoré en cette ville l'an 417 de Sagara ou 595 de J.-C., c'est-à-dire 5 ans après sa mort. Et comme elle eut lieu en Gugerate ou royaume de l'Ouest, c'est là aussi qu'en 630 du temps de *Sâlàdittya*, les chinois venaient vénérer ses reliques.

Enfin c'est lui aussi, sous le nom de *Ràa ma* (chassant la nuit), ennemi de *Rà vahna* (qui fait la nuit), que *Valmiki*, au 9e siècle, a choisi pour le principal héros de son par trop mythique et même extravagant *Râmayanam*.

Après le règne du *Barachyas* de la légende Baratada du *Ramayanam*, qui parait être le *Chandra-Sena* (le doux Général) *Vasu Mittra* (l'ami des Vasou), le *Deva Boutti* (le Divin Esprit), qui succéda à *Sou Jayasta* (à celui qui se vainquit lui-même, *Bagavata* (au Déifié), *Harcha mega* (au plus vénérable), le souverain pouvoir passa à une nouvelle dynastie : celle des *Nandas*.

Les *Braknams* font en effet succéder 9 *Nandas* aux 16 précédents. Voici leurs noms du Catalogue et des *Brahnams*.

Art. VI.

Sur les Nandas et Brahmes.

Le 1er des Nandas est *Telouk chand, Kuti Varma, Maga Padma, Nandà* (*Eleveur* ou *Berger*).

Il parait que ce prince appartenait à cette race des Saces qu'on appelait *Pâsyani* (conduisant (*Yani*) le bétail (*Pasu*). Celle des *Sakarali*, ou Recteur des Saces, étant éteinte, le *Takarali* s'étant fixé au Sud du *Vindya* et les *Asyàni* n'étant qu'une classe de prêtres ou pénitents ; cette classe de *Nandas*, ou *Pàsyani* paraît subsister encore dans la race des *Jat* (Fils), titre que portent aussi dans le Sud les *Vellages* qui se font appeler *Pihllei*, qui signifie aussi *Fils*, et qui sont *Ballala* ou *Vahllel*, qui est un nom de la race des Saces. Les *Babous* du Bengal qui prennent le titre de *Seya* ou *Sen*, ce

Digitized by Google

qui signifie aussi *fils*, paraissent appartenir à la même race.

Ce sont les *Nandas* qui les premiers ont fait usage du blanc parasol. Dans la Numismatique on voit un de leurs princes, tenant cette ombrelle sous laquelle il protège la terre.

Par conséquent les temples Bouddistes qui placent à leur sommet le parasol plié, comme symbole de leur Religion, ne doivent pas avoir eu les dogmes que maintenant on leur connait, avant le temps des *Nandas*.

C'est en 614 de J.-C. dit l'inscription d'Oodeypore, par conséquent du temps des *Nandas*, dont l'un d'eux, *Sîlàdittya* roi de Canonge, mourut d'après les Chinois en 630, que les Hérésies commencèrent à envahir l'Inde, pour aboutir enfin au Panthéisme philosophique, ou cette espèce de semblant de Religion qui se termine au Ventre.

Avant ce temps des Religieux partis de l'Inde allaient en pèlerinage jusqu'à Jérusalem, comme saint Jérôme, qui les ébergeait, l'assure dans sa *lettre à Léta* [1].

Il y en eut même quelques-uns, tels que *Sévère* dont il est parlé au *Martyrologe* le 8 du mois d'août, qui vinrent jusque dans les Gaules.

En outre des saints *Barlaham* et *Josaphat*, les Indiens ont eu aussi leurs martyrs des bords du Gange sous *Abanna*, et du Caboul sous les princes de Perse *Cobad* et *Cosroës*, comme le note le Martyrologe et comme le dit aussi *Cosmas Indicopleustes*, qui parle aussi de leurs vierges, de leurs *Hésichastes* ou Contemplatifs et de leurs Evêques, entre autres celui de *Calliana* aux environs de Bombay [2]? (An de J.-C. 520 à 40).

Au siècle suivant, qui fut celui de la dissolution, plusieurs de leurs évêques : 1° l'évêque du *Caboul* résident à *Nagara*, ou un de ses prédécesseurs fut martyr du temps d'*Atou* ou Asoka en 410; 2° l'évêque de *Gaya* en *Champa*, Bengal occidental, dont il est question dans l'inscription d'*Oodeypore*; 3° l'évêque de *Julia* (pour *Jou-Nahar*) en compagnie de l'évêque de *Socotora*, disputaient à Alexandrie sur l'unité des deux Natures en Jésus-Christ, et pensaient qu'en lui l'humanité était absorbée

[1] De India, Peride Æthiopia, monachorum quotidie turbas suscipimus, (*Opera*, t. I, p. 879; *Pat. lat.*, t. XXII).

[2] Voir *Œuvres*, dans *Pat. grecque*, t. 88, p. 170.

Digitized by Google

par la Divinité, de même qu'une goutte de vinaigre est absorbée par la mer, si on l'y jette.

C'est pourquoi sur la pente de l'esprit Indien qui divinise tout ce qu'il admire, *Jésus-Christ* pour eux étant absorbé et perdu en Dieu, ils auront voulu avoir quelqu'un pour le remplacer. C'est pourquoi saint *Barlaham* ou le *Céleste,* qui fut, pour Josaphat (*Sousa pati*) le saint Roi, le Canal de la grâce, de Bienheureux *Siva,* fut bientôt transformé en *Parama Siva* ou Dieu-Même, et *Josaphat,* qui convertit son père, chassa les ténèbres qu'il avait amoncelées (*Râ-ama*) sous le nom de *Ràma,* commença aussi à être honoré comme une Incarnation de la divinité même et comme le *Boudda* des *Jainas* et des Bouddistes. Cette corruption de la Religion se précipita si vite que S. Jean *Damàscène* en 700, s'écriait déjà avec douleur: *Quand l'Inde était encore pleine de Chrétiens et de Moines*[1].

L'Erreur prit aussi les armes, comme le dit l'Inscription de *Oodeypore* comme le témoigne aussi l'Epitaphe de *Cavour* (790 de J.-C.) et la tradition du *Malealam,* qui dit que les Chrétiens de l'Est persécutés par les Hérétiques, furent alors accueillis par *Séram Perumal.* Alors l'antique secte des *Samanal* régna partout sous une nouvelle forme et au 9e siècle plusieurs de ses savants firent paraître leurs écrits. Mais au 13e, ces *Samanal,* renversés à leur tour par *Sangara surya,* firent place aux deux sectes de *Siva* et de *Vishnou,* qui maintenant dominent.

Revenons à nos Nandas.

Le IIe des Nandus est Bicràm Chand Sattiari Bâya Mangalisa Nandi Varma.
Le IIIe Kang Chand Adittya Varma Sumalaya.
Le IVe Rama Chand Maha Nandi Vicramadittya Maha Pâli.
Le Ve Adert Chand Yuda Malla, Vineyadittya Sangada Pandu Palita.
Le VIe Calean Chand Vidjaya adittya (vainqueur) ou Silaadittia des Chinois (630 de J.-C.).

Ce prince était de race *Vaïsya,* tandis que celui de *Gugerate* était de race *Kchatria.* Il donna vers l'embouchure de la Jumma et du Gange une fête où il figurait sous le costume d'*Indra,* et le roi du Bengal Oriental appelé *Kumara* (Fils),

[1] Voir sa *Vie des SS. Balaam et Josaphat,* dans *Pat. grecq.*, t. 96, p. 837.

Digitized by Google

parfait celui de *Brahma*, et où l'on honora d'abord *Boudda* (le Saint), puis *Adittya* (le Principe), puis enfin *Isa*, c'est-à-dire *Dieu-même*.

Dans l'inscription de *Oodeypore*, *Jésus-Christ* est désigné par le nom d'*Adittya*. Il paraitrait donc par cette gradation qu'on distinguait alors entre Dieu lui-même et son hypostase, ou Personne, dont la première serait *Adittya* et la seconde *Boudda*, et qu'*Indra* et *Brahma* ne seraient que des personnages humains, à savoir *Ind'ira*, l'antique roi des Indiens, et *Brahma*, le Patriarche des Brahmes, inférieur à *Indra* comme *Coumora* l'était à *Sitadittya*.

Le VIIe, Vima Chand Vicrama Sama Sarma.

Le VIIIe, Lo Chand Boudh Chand, Kuti Varma, Sada tanwa *Sésu darma*.

Ce nom de *Sésu* témoigne encore de la Religion de ce temps. Mais ce prince fut vexé par les Brahmes dont le *Vyâsa* s'appelle *Krishna*, et après lui son successeur et sa femme moururent sans enfants.

Le IXe Gòben Chand, Vima Dévi, Rani Vanti.

Ensuite quatre Brahmes régnèrent pendant l'espace de 53 ans.

Les IV Brahmes.

I Arpem Prim Kanwa Koutila (Kanwa signifie *Mari* ou *Marié*).
II Goben Bhu mitra.
III Gubal Narayana.
IV Maha Prim, Maha Padar.

C'est au temps de ces Brahmes qu'il me semble devoir placer le prétendu *Parasou Râma*, qui anéantit la race de *Kartaviraya*, (l'empereur provoqué), c'est-à-dire d'*Azo* ou *Ajatahta*, le 12e des *Adittyas* qui se fit prêtre et observa la continence, ainsi que *Sumutra capita*, le premier Bàli.

Comme *Arpem Prim* était marié, *Kanwa* (la hache de *Parasou Rama*) paraît avoir été surtout mise en usage à retrancher le célibat des prêtres et à supprimer les deux *atsramas* de *Vanaprasta* et *Sanniasi*, c'est-à-dire d'anachorète et du renoncement parfait, ou (*Sam-ni-àsi*), au monde et à ses concupiscences.

De plus comme parmi les princes qui suivent on n'en voit aucun portant le titre d'*Adittya* ou même de *Chandra*, il faut

Digitized by Google

bien que les antiques races royales aient été éteintes. Mais attribuer à *Parasa Rama* l'extinction de toute la race guerrière, c'est là une chose trop absurde pour être admise et que dénient totalement les différentes classes de *Radja-putra*.

Ce qu'on peut déduire plus probablement de la prétendue destruction de la race des *Kchatrias* par *Parasou Ràma*, c'est que pendant 53 ans les Brahmes ayant joui du souverain pouvoir, ils auront exclu tous les *Kchatrias* du Sacerdoce, le constituant héréditaire parmi eux comme il l'était chez les Juifs.

Tyrannie qui surexcita les *Kchatrias* chez lesquels naquit la nouvelle secte des *Bouddistes*, sans prêtres ni autel.

Le P. Barthet,
De la Congrégation du Saint-Esprit
et Cœur de Marie.



Digitized by Google

Biographie et Bibliographie.

LE CHEVALIER GOUGENOT DES MOUSSEAUX

ET SES TRAVAUX

SUR LA MAGIE CONTEMPORAINE

Nos abonnés savent combien nous avons été discret et défiant sur les questions du Magnétisme, des Apparitions, des Esprits-frappeurs et de tout ce que l'on appelle la *Magie contemporaine*. A peine avons-nous indiqué de loin en loin les rares décisions que le St-Siége a cru devoir émettre sur cette matière [1]. Cependant de savants hommes se sont occupés de cette nouvelle Magie, et ont prouvé qu'elle était très-répandue, principalement en France, et qu'elle avait corrompu un grand nombre d'esprits. Nous avons cru que les abonnés des *Annales* seraient bien aises d'avoir une connaissance sommaire de ces sciences occultes, et de leur valeur. M. le ch. Des Mousseaux s'en était occupé d'une manière spéciale, et M. Léon Pagès a bien voulu nous donner l'analyse de tous ses travaux. Grâce à M. Léon Pagès, nos lecteurs auront une idée exacte de cette phase des aberrations des esprits contemporains.

A. B.

M. le chevalier Gougenot Des Mousseaux.

Le chevalier Henri Roger Gougenot Des Mousseaux, issu d'une ancienne famille du Berri, était né à Coulommiers, le 22 avril 1805. Son père, gentilhomme de la chambre du roi Charles X, le laissa orphelin à vingt ans, et successeur dans sa charge.

Son père, au retour de l'émigration, avait trouvé le château patrimonial vendu comme bien national et les biens de sa famille diminués considérablement ; il avait renoncé à la résidence du Berri et s'était marié en Brie, à une fille de très-bonne maison.

Après 1830, Roger Des Mousseaux, fidèle à sa foi monar-

[1] Voir *Annales*, t. III, 73; IV, 72, 160; IX, 403 (3e série); XV, 78; XX, 484 (4e série).

Digitized by Google

chique, déclina les avances qui lui étaient faites, et répudia tout emploi, pour n'avoir point à prêter de serment. Il se retira dans sa propriété de Coulommiers.

Il se consacra dès lors à la gestion de son patrimoine, et à des études de l'ordre le plus élevé.

Marié de bonne heure à Mlle Elisabeth-Hilarine G. de Pontallery, il voulut partager avec sa digne épouse, les soins de l'éducation de ses enfants.

Eclairé par une foi vive, et doué d'une intelligence peu commune, il étudia longtemps avant de rien écrire, et parvint au moyen de ses méditations profondes, à des résultats d'une incontestable valeur.

Le premier de ses écrits fut un *Mémoire sur les Pierres sacrées*, imprimé en 1843 et qui eut une seconde édition quelques années après.

C'était l'examen d'un sujet limité : mais, il en devait sortir une œuvre plus vaste et tout un ensemble de travaux.

Vers la même époque, ses intérêts de famille avaient appelé ses méditations sur l'état social de nos colonies, au point de vue de l'émancipation, et il en donna le résultat en 1844, dans un *Mémoire sur les Colonies françaises et l'émancipation aux Antilles.*

Il y appréciait les conditions du travail libre, et prenait un terme de comparaison dans la situation de l'Angleterre vis à vis de son prolétariat, et dans ce qu'il appelait l'esclavage en Angleterre. Ce mémoire fut plus tard jugé sévèrement par son auteur, qui s'accusait d'inexpérience et regrettait quelques erreurs.

En 1845, M. Des Mousseaux revenant à ses premiers travaux, publia *le Monde avant le Christ*, nouvel essai sur les phénomènes d'ordre surnaturel qui attiraient si vivement son intelligence.

En 1846 ou 1847 parut un second mémoire d'économie sociale, intitulé les *Prolétaires*, œuvre conçue dans un sens tout autre que les utopies des socialistes.

Revenant, pour ne plus s'en écarter, à sa pensée dominante, M. Des Mousseaux qui avait reconnu dans les traditions bibliques et dans les monuments de tous les âges, les formes suc-

Digitized by Google

cessives de l'idolâtrie et la participation directe et continue du Démon dans les actes idolatriques, conçut dès lors un plan définitif ; il devait, dans les livres qu'il écrivit depuis cette époque, en exposer les accidents divers, et multiplier ainsi ses preuves.

Toute son œuvre, on peut le dire, allait être rassemblée dans la démonstration de la vie surnaturelle diabolique.

Au bout de plusieurs années, en 1854, il fit paraître le livre fondamental de son œuvre sous ce titre complexe : *Dieu et les Dieux, ou un Voyageur chrétien devant les objets primitifs des cultes anciens ; Monographie des Pierres-Dieux*, etc.[1].

Dès la plus haute antiquité l'on avait pu constater le culte rendu à de certaines Pierres brutes, dans lesquelles leurs adorateurs faisaient résider la divinité et qui devenaient bientôt la divinité même.

L'histoire biblique nous fait voir l'origine et les progrès de cette idolatrie.

Aux premiers âges du monde et pour confirmer la révélation primitive et les espérances d'un Rédempteur divin, Dieu se révéla souvent aux Patriarches. Nous lisons dans les Saints Livres le récit de ces apparitions divines, et nos premiers ancêtres érigèrent des Pierres commémoratives, témoignage de la venue du Très-Haut, de sa conversation avec les hommes et de son infaillible promesse.

La Pierre du témoignage reçut, des mains de Jacob, une onction solennelle, et fut ainsi consacrée comme gage d'alliance entre Dieu et les hommes.

Mais les races humaines, à l'exception de la lignée patriarcale, se laissèrent séduire par un monstrueux orgueil, et devenues infidèles aux leçons divines et à la tradition primitive, elles transportèrent l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul, à des objets sensibles et d'abord à l'armée des Astres. Cette première erreur est désignée dans les histoires sous le nom de *Cabirisme*.

[1] La même année parut un Mémoire intitulé : *Mœurs et pratiques des Démons*. Un vol. in-12. Nous y reviendrons au sujet de la 2e édition considérablement augmentée et qui fit un livre tout nouveau.

Digitized by Google

Les Pierres du témoignage, qui n'étaient à l'origine que l'accessoire du culte, furent considérées comme tombées du ciel, et devinrent les symboles des Dieux-Astres, sous le nom de *Bétyles* ou *Pierres-Dieux*.

De mystique, le Cabirisme se fit idolâtre et la pierre *Bethal* devint un objet immédiat d'adoration dans l'univers entier, depuis les mers de la Chine, jusqu'au rives atlantiques des Gaules, et, par delà l'Océan, dans les continents américains.

On adora le Bloc informe, puis le Cippe surmonté d'une tête, et enfin la Statue.

Les grands *Bétyles*, symboles des Dieux Cabires, divinités à la fois célestes et terrestres, devinrent donc, avec le temps, des divinités elles-mêmes sous les noms de *Jupiter*, *Cybèle*, *Mythra*, etc, et retinrent, comme attributs, des parcelles de la vérité primitive, c'est-à-dire l'idée fondamentale d'un Dieu triple et un, créateur d'une seule race humaine. Le Bétyle était la manifestation unique ou le Verbe du Démiurge, ou auteur du monde, par l'opération d'une troisième personne, coefficient des deux autres.

Les *Pélasges* nous apparaissent comme les premiers adorateurs historiques des Cabires.

Parmi ces Pélasges, les uns issus de Japhet, étaient originaires de la Haute-Asie, et d'autres, fils de Cham, avaient pour patrie la Phénicie et l'Egypte.

Les *Sabéistes*, enfants de Sem, dégénérèrent eux-mêmes, et se livrèrent presque tous au culte des faux Dieux.

Le Cabirisme avait, par un nouveau progrès d'orgueil, rassemblé dans un seul être Dieu lui-même et sa créature. Il transforma le dogme de la Trinité et de l'Unité divines en une erreur absolument concrète, en un Dieu de qui naissaient les Dieux, et par une autre évolution fatale, il inventa les Dieux matériels, les Dieux-nature.

Ce ne fut plus assez d'un symbole unique et de la pierre, symbole à l'origine, et puis divinité propre. Du Dieu-pierre on en vint au Dieu-arbre, aux chênes de Dodone et à ceux de l'Armorique ; depuis le chêne Jupiter jusqu'au chêne féodal ou de justice.

Dans cette phase idolâtrique, la création divine étant mé-

Digitized by Google

connue, la production apparut comme la fonction suprême. La matière divinisée fut représentée par l'*Œuf*, germe symbolique du monde, et bientôt par les Organes de la génération humaine, pour aboutir à la forme du Serpent, incarnation de Satan, dernière et funeste preuve de la tentation originelle et du péché de nos premiers parents. Ce signe maudit se retrouve encore, vieux de six mille ans, à Stonehenge en Angleterre et à Carnac en Bretagne.

Le dogme réparateur de la Rédemption divine, préfiguré par le Sacrifice d'Abraham, se trouve retracé, dans une imitation impie, par les actes idolâtriques.

L'acceptation d'Abraham était nécessaire au salut de sa postérité; cependat le sacrifice ne fut point consommé, le sang de l'Homme-Dieu devant seul acquitter la rançon de l'humanité. Mais quand l'idolâtrie adora le patriarche Abraham comme divinité planétaire, sous le nom de Saturne, elle imita son sacrifice en le réalisant d'une façon impie, sous l'inspiration du grand Homicide: les immolations Saturniennes inondèrent de sang l'Univers entier. Les pierres divinisées Bétyles ou Beth-al étaient imprégnées de ce sang, par imitation des onctions symboliques des Patriarches.

Dès l'origine des sacrifices, l'oblation, sacrifice au Dieu véritable, avait pour complément la consommation, c'est-à-dire la manducation de la victime, ou, en d'autres termes, la communion, par laquelle on s'identifiait la victime. Sous la loi mosaïque nous voyons le roi-Pontife Melchisédech, offrir à Dieu les espèces du pain et du vin, qui préfiguraient les espèces eucharistiques, c'est-à-dire la chair et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. La manducation de l'Agneau pascal était une autre figure de la participation au banquet eucharistique. Ces mystères sublimes furent dénaturés par l'idolâtrie sacrilège et l'anthropophagie devint la fin dernière des immolations humaines.

L'enchaînement indéniable des erreurs humaines, parallèlement aux vérités révélées, est l'un des plus merveilleux témoignages d'une tradition indéfectible et de l'unité de la race humaine.

Ainsi la Pierre-Dien, le mensonger Bétyle, recouvrit de sa

Digitized by Google

substance une vérité biblique, et les divins mystères, origine et consommation de notre foi, se perpétuèrent à la fois dans la tradition légitime et dans les témoignages corrompus de l'erreur, à travers tous les âges[1].

M. Des Mousseaux, au cours de la rédaction de ce bel ouvrage, *Dieu et les Dieux*, avait constaté l'intervention du grand ennemi dans tous les actes idolâtriques. A chaque pas il avait rencontré les évocations diaboliques, les secrets de la magie, en un mot l'art de faire des Dieux par des paroles et des onctions, imitées en sens contraire des paroles, et des onctions patriarcales. Il réservait pour un nouveau livre l'exposition et l'interprétation de cet ordre de faits.

Ce livre parut en 1860, sous le titre de : *La Magie au* XIX[e] *siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges* (il fut réédité en 1864).

L'auteur entreprend d'y démontrer l'existence de Satan et son action parmi les hommes sous les noms divers de magie, de magnétisme et de spiritisme.

Il expose les lois du surnaturel divin et les oppose au surnaturel diabolique. A cet effet il reconnait et prouve l'existence de trois agents du surnaturel : les bons anges, les démons et les âmes des morts. Quant au fluide animique ou magnétique,

[1] Tot récemment encore, le 23 février 1877, à l'Académie des inscriptions et belles lettres, M. Duruy, témoin peu suspect, reconnaissait dans le culte de *Sérapis* « une puissante synthèse de doctrines diverses par lesquelles les » païens essayaient de donner satisfaction aux idées alors dominantes d'unité » divine et de salut par le Dieu, maître de la lumière et de la nuit, de la » vie et de la mort. »

M. Duruy cite un passage de Macrobe où se trouve un oracle de Sérapis dans lequel Dieu s'identifie à l'univers.

M. Félix Ravaisson, président de l'Académie, reprit : « M. Duruy ne croit-» il pas que dans la conception de Sérapis il y eut, au-dessus de l'idée d'un » Dieu auteur de la nature et plus ou moins confondu avec elle, celle d'un » principe extérieur et supérieur à la nature ? »

Et M. Duruy s'écrie : Assurément.

Ainsi l'érudition purement humaine et qui voudrait demeurer en dehors de la vérité divine, aboutit nécessairement à cette vérité, proclame son existence, et n'a plus qu'un pas à faire, c'est-à-dire, à y conformer sa conscience et ses œuvres.

Digitized by Google

c'est de deux choses l'une, ou le pur néant, ou l'action déguisée des Démons.

Nous connaissons par les Livres Saints et par la tradition humaine l'existence des bons anges, leur ministère apparent ou secret à l'égard des êtres créés, et en particulier l'attribution à chacun de nous d'un ange tutélaire. La théologie nous enseigne, non-seulement l'existence de ces anges et leur action terrestre, mais leur faculté naturelle de se former des corps substantiels et actifs. Nous lisons dans la vie de sainte Françoise-romaine, que son ange protecteur lui fut constamment visible, et le procès de sa canonisation en fait foi.

Les démons, malgré leur déchéance, n'ont point perdu leur nature, et aussi certains attributs de leur état d'origine. Ils peuvent donc se transformer en Anges de lumière dans le but d'égarer les âmes.

Cependant les opérations de ces esprits de mensonge se caractérisent toujours par des disparates, et par le trouble et l'angoisse qui en résultent. Ces indices sont infaillibles. En effet, les anges de Dieu sont des anges de paix, et la fin de leur ministère est pure et sainte, à la différence de l'action corruptrice des mauvais anges. Il convient d'observer encore que les faux anges font d'ordinaire éprouver leurs prestiges à des individus influencés à l'avance par un traitement magnétique, ou qui ont, par une adhésion malsaine, ouvert la place à l'ennemi. Ce phénomène est appelé *magnétisme séraphique* ; il est une des illusions les plus perfides et les plus funestes des mauvais esprits.

La véritable et sainte intervention angélique s'est manifestée à la fin du dernier siècle, en 1796, lorsque l'aspect et le mouvement de la vie se manifestèrent en une infinité de lieux dans de saintes images. Des témoins innombrables contemplèrent ces prodiges, et la conversion de populations entières en confirmèrent la réalité surnaturelle et sainte ! Un procès apostolique ordonné par le Pape Pie VI, en 1797, et où près de mille témoins déposèrent, consacra l'authenticité d'un grand nombre de ces prodiges ; une fête annuelle fut même instituée pour en perpétuer la mémoire.

Il faut considérer, d'autre part, que les anges messagers du

Très-Haut ne se révèlent qu'aux heures de l'Esprit saint ; et l'être humain qui aurait la pensée de les évoquer, commettrait un forfait abominable.

M. Des Mousseaux ajoute : Ici Dieu, par une parole expresse, nous a donné les Pontifes comme docteurs et interprètes de sa loi. Les évocations suggérées par les esprits de ténèbres sont, par leur origine, des preuves décisives contre leurs auteurs.

Le second agent du merveilleux est le Démon, ou Ange déchu, de qui l'œuvre, à l'égard de l'homme, a commencé dans le Paradis terrestre. Après le péché de nos premiers parents il n'a cessé d'exercer, parmi les générations humaines, sa mortelle influence, et saint Thomas nous déclare que la consommation de l'idolâtrie est provenue des Démons, c'est-à-dire de Satan et de son armée qui, pour éloigner l'humanité des voies de Dieu, se sont proposés à son adoration, au moyen de la magie, des faux oracles, et de l'évocation des morts.

Les Démons ne se reposent jamais, et répandus dans l'air qui nous environne, ils emploient contre nous mille artifices ; quelquefois même, empruntant une voix et des formes réelles, ils se rendent sensibles à nos oreilles et visibles à nos yeux. Les Papes et les Conciles ont fulminé de nombreux anathèmes contre la magie, œuvre infernale, et communication effective du grand homicide avec l'homme.

Les apparitions diaboliques en substance visible s'exercent d'ordinaire dans les champs de carnage et dans les cimetières. M. Des Mousseaux en déduit les raisons profondes, à savoir l'effusion du sang, et la mort des êtres humains ; et nous ajouterons, la perte éternelle d'un grand nombre de ces êtres.

Saint François de Sales a écrit un livre pour nous enseigner touchant les faits diaboliques et nous en donner les remèdes. Il proclame la limite imposée au Démon, laquelle est de ne pouvoir dominer la volonté humaine, et lui faire offenser Dieu malgré elle.

Dans les pays où la population est baptisée, l'effet de la foi chrétienne et des sacrements est d'affaiblir l'opération du Démon, tandis que dans les pays idolâtres son empire est pour ainsi dire absolu ; ses apparitions, ses prodiges et ses homicides

Digitized by Google

s'accomplissent incessamment. L'histoire abonde en témoignages de ces faits, et dans l'ordre théologique les exorcismes de l'Eglise en expriment énergiquement les réalités, et le succès des exorcismes les démontre.

Le troisième agent est l'âme humaine séparée du corps, ou le *Revenant.* Les apparitions envoyées de Dieu sont des faits infiniment rares, et l'identité substantielle des êtres apparus est pour nous un mystère. Mais l'évocation des morts par les vivants est un crime abominable devant Dieu. Elle est un attentat d'orgueil, et l'apparition qui en résulte, investie par le démon d'une forme apparente, ne saurait constituer la réalité.

Les éléments de l'évocation en trahissent le caractère. Le sang y a la principale part, et d'effroyables effets accompagnent ce viol de la nature.

On peut appliquer les mêmes principes au langage intérieur soit des anges, soit des démons et des âmes des défunts, se faisant percevoir par les âmes des vivants. Les phénomènes de cet ordre sont quelquefois l'effet d'une hallucination naturelle, mais le plus souvent celui d'une hallucination diabolique.

Quant au quatrième agent surnaturel, un Fluide intelligent et multiforme, il est, pour ainsi parler, la manifestation de l'œuvre directe et immédiate du Démon. Il n'existe pas en tant que fluide animant la nature; il est l'action diabolique elle-même. Les effluves diaboliques se sont de tous temps manifestées dans les vapeurs oraculaires, dans les fluides magnétiques et dans la magie spirite.

Ce fantôme d'agent surnaturel est le plus redoutable et le plus pernicieux de tous : il possède, il égare et corrompt les âmes. Son action curative apparente engendre des maux infiniment plus graves. Son action miraculeuse est un attentat stérile à la nature, ayant pour but d'induire au mal en faisant entrevoir un bien chimérique ; elle accomplit infailliblement un mal irrémédiable et suprême.

Les facultés prodigieuses qu'il communique à ses adeptes produisent l'anarchie morale et la ruine du corps et de l'âme. Le grand homicide entraîne ainsi ses victimes au dégoût de la vie et à la mort par le suicide. Mais la théologie en a dévoilé la substance, et elle a dirigé ses exorcismes contre

Digitized by Google

l'auteur de si grands maux. En même temps elle nous enseigne que l'action diabolique est impuissante à notre égard, sans l'adhésion de notre volonté.

M. Des Mousseaux déduit de cet exposé magistral trois conclusions essentielles :

1° La religion des peuples idolâtres était magnétique ou magique, et par là même démoniaque. *Dii gentium Dæmonia* [1];

2° La science magnétique nie le Christ, et proclame l'identité des âmes avec Dieu. Elle est donc démoniaque ;

3° La philosophie magnétique professe les doctrines que le Christ a vaincues, et préconise les passions et les vices de l'idolâtrie antique. Elle est encore démoniaque à ce titre.

Le Magnétisme, on l'a dit, est la forme actuelle de la magie. L'identité se prouve par l'acte infernal qui consiste à créer des Dieux, à faire entrer un esprit dans l'image de la Bête, à communiquer à des êtres humains une vie substituée, à évoquer des êtres surhumains. Ces œuvres ont été pratiquées par Hermès, chef de la Magie Egyptienne, et renouvelées par les spirites. La magie, le haut magnétisme et le spiritisme sont donc ainsi les formes successives du Satanisme.

Sous l'influence des phénomènes magnétiques ou magiques, l'âme humaine a conscience de sa liberté naturelle; mais elle est, et elle le sait, surnaturellement combattue. La force occulte et despotique du Démon la pressure et veut la dominer. La lutte est douloureuse, et malheur à qui l'a cherchée.

M. Des Mousseaux en produit deux exemples mémorables en la personne de deux voyantes, qui menèrent une vie de prodiges et de désolation, sous l'influence vampirique du grand ennemi ; l'une des deux, dont l'histoire est la plus ancienne, s'est éteinte misérablement il y a trente ans.

Mais la théologie nous enseigne encore, pour nous consoler et nous affermir dans la foi chrétienne, la différence qui sépare les inspirations prophétiques des inspirations magnétiques.

Chez les âmes privilégiées de Dieu, la paix de l'âme existe au milieu des afflictions de l'âme et du corps les plus extraordinaires, et les fruits de ce martyre sont pleins de consolation pour la victime et de bénédiction pour les autres âmes. La

[1] *Psalm.*, xcv, 5.

Digitized by Google

volonté demeure entière et puissante. Ces inspirations sont un foyer de grâce.

D'une autre part, les êtres magnétisés ne s'appartiennent plus : leur âme est obsédée d'inclinations perverses, leurs douleurs sont stériles et leur fin désespérée.

Enfin, le magnétisme étendant ses ravages, a envahi quelquefois des populations entières. C'est l'infection magnétique ou diabolique. L'auteur de tout mal y règne sans partage et s'y fait adorer. Cette invasion générale des lieux où le nom sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a point été annoncé, rend tout à fait évidentes les doctrines de la sainte Eglise touchant la faculté de nuire, permise au Démon à l'égard du genre humain.

Le catholicisme a seul le remède contre ces tentations diaboliques, et le gage de notre salut est le Nom divin.

M. Des Mousseaux crut devoir ensuite rassembler en un corps d'ouvrage les faits principaux et les preuves de la vie de relation entre le démon et la race humaine, et il rédigea le livre intitulé : *Les Médiateurs et les moyens de la Magie, les hallucinations et les savants, le fantôme humain et le principe vital* (1863).

Quels sont les agents, quels sont les moyens de la vie surnaturelle ? Et d'abord des preuves surabondantes attestent la réalité d'un art occulte, se proclamant religion pour altérer la foi chrétienne. Cet art occulte est de tous les temps ; et il a pour organes à notre époque les médiateurs magnétiques, les spirites, les hallucinés, et par-dessus tous, les médiateurs magiciens.

Dans *La Magie au 19e siècle* (1864), ces médiateurs sont mis en évidence. M. Des Mousseaux, dans ce livre, accumule les preuves et caractérise la condition perverse et funeste des agents diaboliques, ainsi que le vice originel et héréditaire des médiateurs humains.

A l'égard des moyens de la magie, l'auteur les énumère et produit ses autorités.

La médecine sacerdotale et magique employait certain « régime », tel que l'usage des eaux consacrées et le sommeil magnétique, dans les temples ou sur les sépulcres.

Digitized by Google

Dès les temps primitifs, le prêtre de l'idolâtrie, le magicien proprement dit et le médecin magicien étaient les principaux médiateurs. En effet, ils représentaient, sous une forme mensongère, les liens de l'homme avec Dieu et les remèdes à la déchéance originelle.

Les Dieux apparaissaient pendant les sommeils magiques. Il en résultait des divinations fallacieuses et des cures équivoques et funestes.

Le *bâton* ou sceptre, signe du pouvoir dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre naturel, devint par imitation le signe et le moyen du pouvoir magique : *caducée, bâton d'augure, baguette de fée, canne de magnétisme*. Le bâton a des vertus positives et surnaturelles, parce qu'il est, dans l'intention bonne ou mauvaise de celui qui le porte, un signe de puissance.

L'attouchement, le contact et l'imposition des mains sont d'autres moyens surnaturels. Moïse opéra par un signe de la main. Dans l'ordre contraire et par une antithèse dégradée, le pied des magiciens opérait de faux miracles et des guérisons funestes. Mais les moyens de l'ordre divin procurent invariablement le bien des âmes dans le temps et dans l'éternité.

L'auteur en donne un seul exemple actuel et continu dans la guérison de la rage, au pélérinage de Saint-Hubert, par la vertu curative de la sainte étole, et par l'incision appelée « taille. » Mais les moyens, dans l'ordre diabolique, sont les gages d'un pacte avec le mauvais esprit.

Considérant ensuite les causes d'erreur, M. Des Mousseaux étudie les hallucinations ou les illusions de l'intelligence qui ont un effet sur les sens. Elles comprennent la perception imaginaire de faits distants ou futurs, et la seconde vue.

Mais dans l'ordre surnaturel divin, les hallucinations spirituelles sont des assauts diaboliques.

Une autre cause d'erreur est l'admission du fantôme humain c'est-à-dire l'attribution d'un corps naturel ou d'une substance fluidique imaginaire aux Esprits, que ce soient des anges, des démons ou des âmes.

Le fantôme humain ou âme secondaire chez les Grecs et les

Digitized by Google

Romains s'appelait *mâne*, *larve*, *lémure* ou *démon* ; chez les Chinois *Houén*. Ce fantôme se subdivisait en germes infinis, donnant naissance à des êtres substantiels. Une erreur diminuée, mais tout aussi condamnable, est le principe vital, conception physiologique à l'origine, mais devenue un élément de magnétisme et de magie, et qui n'est autre que le démon lui-même, nommé par la Cabale le Prince des corps, lequel communique à un cadavre une vie factice, ou plutôt qui s'incarne et qui vit en lui.

Toutes ces erreurs ont pour but et pour effet de dénaturer la foi catholique en la création divine, et en la rédemption par Jésus-Christ.

La Théologie nous enseigne l'existence de bons esprits et le gouvernement qu'ils exercent dans les choses du monde ; ainsi que celle des esprits qui commandent aux nations, aux familles et aux individus, et parallèlement l'influence des mauvais esprits, par la permission divine, sur les mêmes catégories d'êtres.

M. Des Mousseaux nous a démontré les médiateurs et les moyens de l'ordre divin et de l'ordre diabolique, les uns pour être bénis et acceptés, les autres pour être détestés et évités.

Il publia en 1864 un nouveau livre sur les faits les plus ténébreux et les plus criminels de l'alliance de l'homme avec le grand homicide, sous le titre de : *Les hauts Phénomènes de la Magie*, précédés *du Spiritisme antique, avec quelques lettres adressées à l'auteur*, in-8, XXXVII–484 pages.

Ce livre dont les sujets touchent à la théologie la plus abstraite, expose des réalités sinistres et les œuvres diaboliques à leur apogée. La lecture en doit être réservée aux seuls théologiens et aux catholiques intéressés par le caractère de leurs travaux à approfondir ces arcanes.

Enfin, et pour épuiser la question du spiritisme, M. Des Mousseaux réédita en le complétant, son Mémoire de 1854, intitulé : *Mœurs et pratiques des Démons ou Esprits visiteurs du spiritisme ancien et moderne.*

Depuis 150 ans l'action démoniaque avait cessé de se manifester, au grand jour, dans l'horizon européen habité par des nations baptisées. Le rationalisme qui niait le surnaturel ren-

Digitized by Google

dit, pour notre malheur, notre Société rebelle à la théologie divine. Mais après les épurations sanglantes accomplies en France par la Terreur, la divine miséricorde intervint et fit éclater le surnaturel, par des miracles indéniables, dans de saintes existences et par des Apparitions éclatantes. Elle réveilla par ces prodiges, la foi très-affaiblie d'un grand nombre de personnes et même de ministres de l'Eglise.

En même temps Dieu permit à l'Esprit mauvais d'accomplir de faux prodiges et de posséder visiblement ses adeptes. L'illuminisme et la théosophie, le magnétisme et le spiritisme furent les manifestations du grand ennemi.

En effet le Démon est l'antagoniste incessant et parallèle de Dieu. Mais le Christ Rédempteur ne s'est incarné, comme l'écrit saint Jean, que pour détruire les œuvres du Démon.

C'est à rechercher le grand ennemi dans sa nature et dans ses œuvres afin d'aider à le reconnaître et à le vaincre, que M. Des Mousseaux avait voué tous ses labeurs.

Il a eu l'intelligence de cette religion hostile à Jésus-Christ qui s'est basée de notre temps sur le surnaturel diabolique, et qui renouvelle dans ses pratiques l'idolâtrie du monde ancien, et invoque le Démon lui-même et s'associe à sa vie.

Les livres de notre vénérable ami sont les procès-verbaux du mensonge et par là même, d'éclatants témoignages de la vérité suprême.

Et d'abord l'existence d'esprits supérieurs ou déchus, qui habitent notre monde et dont les uns nous protègent dans les combats de la vie, et les autres nous sont hostiles, est une vérité théologique.

Le grand combat livré dans le ciel entre les bons et les mauvais anges se renouvelle à notre époque dans des conditions mystérieuses qui nous seront révélées après la vie.

Afin de pouvoir triompher des Esprits de malice répandus dans l'air, il est essentiel d'étudier leurs allures et leurs mœurs, et par dessus tout leur transformation en anges de lumière. Ils habitent l'air et la terre, ils s'incarnent même dans certains hommes et dans des animaux; et du puits de l'abîme il se fait un continuel retour des Esprits maudits pour tenter la personne humaine et l'associer à leur perte.

Digitized by Google

Les anges déchus ou démons sont les divinités intermédiaires de l'antiquité païenne, et les médiums du spiritisme contemporain. Ces démons apparaissent en différentes formes, quelquefois transmués en anges de lumière, mais revêtant le plus souvent l'apparence d'âmes revenues de la mort, et même encore apparaissant dans leur identité maudite, sous une forme humaine dénaturée, abominable, ou sous l'aspect d'animaux malfaisants.

L'auteur nous prémunit rigoureusement contre toute apparition, comme étant presque toujours funeste. Le but unique du Démon est de passer pour un Dieu, de provoquer nos adorations et de nous attirer vers l'abîme.

Les évocations engagent le pacte, et subordonnent l'être humain au Démon. L'Eglise nous avertit et nous prémunit sans cesse contre ces invasions diaboliques ; et si nous avons eu le malheur d'y succomber, elle y remédie par ses exorcismes et ses directions infiniment sages.

Certains lieux sont hantés de préférence par les Esprits démoniaques ; ce sont les lieux déserts, les marais imprégnés de miasmes, les places souterraines ; mais par dessus tout les champs de carnage, les cimetières sans consécration, les sépultures païennes.

Les Démons ont souvent le pouvoir de tenter, de molester et de séduire les hommes, de vicier les éléments de la nature, de nuire aux animaux, de corrompre les fruits de la terre. Mais en même temps, le secours divin est à la portée des fidèles.

La magie avec ses maléfices, ses philtres et ses talismans est la consommation de l'alliance diabolique et la forme du culte idolâtrique, c'est-à-dire satanique.

Les Démons peuvent nuire à ce point, qu'il leur est arrivé de donner la mort, dans les cas où le consentement de l'homme a rendu celui-ci l'esclave du grand homicide ; et les individus ayant fait un pacte avec l'esprit du mal disparaissent fréquemment ou périssent de mort violente.

La sainte Eglise atteste la réalité de la magie, et ses exorcismes en sont la preuve.

M. Des Mousseaux passe en revue les faits généraux de l'ac-

Digitized by Google

tion diabolique. Il expose le fait de la possession, ou la résidence du démon dans la personne, et de l'obsession ou action extérieure. Le possédé perd sa volonté, pour se mouvoir et agir par la volonté diabolique, mais le démon ne possède point son âme et ne l'entraîne à sa ruine, que si l'âme, adhérant au mal, s'est abandonnée elle-même. L'obsession toute extérieure est la persécution incessante exercée par les démons, afin de corrompre les sens.

M. Des Mousseaux aborde successivement les principaux faits de la magie, les évocations avec leurs moyens, c'est-à-dire le meurtre, l'effusion du sang, la profanation des sépultures et des débris de l'humanité, leurs périls immédiats, leurs résultats invariablement funestes.

Les médiums ou médiateurs mettent leur inertie malsaine aux ordres du démon, pour transmettre aux hommes ses investigations mensongères.

Viennent ensuite les animaux médiums et les médiums matériels, tables, corbeilles et autres objets.

Puis l'infinité des faux miracles ou miracles diaboliques : Les guérisons par la magie, et tous ces biens imaginaires, prix de l'idolâtrie satanique, et de cette apostasie qui renie le culte divin pour se prosterner devant Lucifer.

Le magnétisme animal ou la théorie d'un fluide surnaturel, qui n'est en réalité qu'une émanation diabolique, et dont le spiritisme est la seconde puissance, est exposé brièvement dans son origine et dans ses phases [1].

Les tables magnétiques ou oraculaires, phénomène ancien ressuscité de nos jours, moyen matériel à la fois insidieux et vil, occupent ensuite notre auteur. Il en analyse à grands traits les procédés imbéciles et les effets corrupteurs. Les charlatans du magnétisme attribuèrent ces faits à l'électricité. Cet agent pouvait quelquefois en être le moyen ; mais il n'en fut jamais

[1] Le mesmérisme ou magnétisme animal contemporain de l'effervescence maçonnique, de peu de temps antérieur à la Révolution française, nous paraît avoir des liens de parenté très-étroits avec la franc-maçonnerie, et constituer le culte unique de ces hommes séparés du surnaturel divin pour devenir les jouets du surnaturel diabolique.

Digitized by Google

la cause. En réalité la cause était surnaturelle, et malheureureusement diabolique.

Tout ce que veut la table savante, en définitive, est d'entrer en relation avec l'homme; sa science déréglée et railleuse est son titre de passe. Maitresse des intelligences, elle les désorganise et produit d'affreux ravages. En Amérique, où le protestantisme et le rationalisme avaient fait d'immenses progrès et comme aboli la vie chrétienne, la table pensante et parlante, divinité d'une multitude qui monte à plus de 500,000 individus, a conduit une infinité de victimes à la folie et au suicide.

L'évocation des morts est la plus ordinaire des œuvres tabulaires. Elle a pour objet d'abolir les dogmes chrétiens en abolissant la foi en la divinité de Jésus-Christ. Les preuves surabondent et trahissent d'avance l'œuvre du Démon, du Serpent d'Eden, du Père du mensonge. Mgr Guibert, alors évêque de Viviers, dans une magnifique *lettre pastorale*, a résumé la saine doctrine et proclamé le danger, en interdisant la participation à de pareils actes.

Les Démons ont sur la nature une influence considérable. Ils ébranlent la terre et déchaînent les éléments; ils sont d'infatigables artisans d'incendies, de naufrages et de toutes ruines; ils torturent le corps et séduisent l'intelligence. Mais ils n'ont ces pouvoirs que jusqu'à la limite assignée par Dieu.

Ils communiquent les mêmes pouvoirs à leurs médiums, c'est-à-dire aux magiciens conscients ou inconscients.

L'Esprit divin répond à ces terribles menaces par la foi dans le Verbe-Jésus, par le Sacrements, par l'obéissance parfaite à l'Eglise.

M. Des Mousseaux aborde ensuite les corps dit *fluidiques* et certaines manifestations prétendues fluidiques, et en réalité démoniaques.

Elles sont du ressort étroit des exorcistes et nous nous bornons à les signaler.

Ces phénomènes spirites ont pour raison dernière, dans l'ordre intellectuel, le culte de la matière quintessenciée, adoration substituée au culte divin, et l'abandon des pratiques et des vertus chrétiennes.

Digitized by Google

Le but final de la religion des esprits est la déification de l'homme, pour arriver au culte définitif de Satan.

L'auteur termine son livre par de graves considérations sur les temps modernes et sur l'avénement prédit de l'Anté-Christ. Ce chapitre abonde en idées élevées, mais on n'en saurait déduire une conclusion prophétique; la matière est trop vaste et ses éléments sont trop incertains pour nous y arrêter et en essayer l'analyse.

Nous l'avons dit déjà, M. Des Mousseaux devait à sa foi très-soumise à l'Eglise et à son zèle infini pour la gloire divine, les succès de ses incessants labeurs, La profondeur de son intelligence, la fermeté de ses investigations, une ordonnance judicieuse dans les lignes principales lui ont permis de rendre évidents bien des faits de l'intervention satanique aux faits de ce monde.

Dans le même temps et parallèlement à M. Des Mousseaux. M. le marquis de Mirville écrivait ses livres sur les phénomènes diaboliques, et avait approfondi les manifestations dites spirituelles et rédigé ses savants *Mémoires* sur les manifestations fluidiques, et leur caractère démoniaque, et sur l'action des mauvais esprits, et, en remontant au surnaturel divin, sur l'action de l'Esprit-Saint dans l'Eglise, et sur les miracles.

Ces deux éminents penseurs, étudiant les mêmes phénomènes sous des aspects divers, se sont complétés l'un par l'autre, et l'ensemble de leurs travaux réalise pour ainsi dire la somme du surnaturel diabolique, étudié dans son essence et dans ses phénomènes, et mis en regard du surnaturel divin, qui le domine et le réduit à néant.

Dans ses longues études sur la vie surnaturelle M. Des Mousseaux avait constaté l'action continue du juif, et ses évolutions appropriées aux temps, de sorteque le juif lui avait paru personnifier l'antichristianisme, parallèlement à la vie de l'Eglise.

M. Des Mousseaux pénétra plus avant et reconnut dans l'action religieuse et sociale du juif, l'inspiration du grand homicide.

Se sentant maître du secret judaïque, il remonta vers les sources de l'histoire, résolvant ainsi tout un ensemble d'idées

Digitized by Google

et de faits qui, jusqu'alors, étaient demeurés sans solution.

Ce fut l'occasion de son dernier livre, paru en 1869 : *Le Juif et la Judaïsation du peuple chrétien.* Là encore se trouvent révélés des faits considérables, jusqu'alors ignorés ou méconnus. Ce fût un dernier service rendu à l'Eglise.

Le juif déicide, emportant de Jérusalem la malédiction divine, qu'il avait appelée sur sa tête et sur celle de ses enfants, se répandit à travers le monde recherchant d'erreur en erreur le Messie pharisaïque. Mais l'éternel ennemi qui le possédait et qui s'était comme incarné en lui, l'associa dès lors et dans le cours des siècles à son grand combat contre la divine Eglise, et le fit participant de ses œuvres ténébreuses.

Livré dans les premiers temps aux théories gnostiques de Simon le magicien, et à ses sortilèges, le juif embrassa dans le moyen âge les illusions criminelles de la Cabale et de l'Astrologie, et pratiqua toute espèce d'évocations démoniaques ; de nos jours, il est l'initiateur et le Pontife du spiritisme, de la Franc-Maçonnerie et du solidarisme.

En effet, le Juif avait transformé la Bible en une tradition rabbinique, amas d'erreurs intellectuelles et morales, dont le Talmud a gardé le dépôt.

Il n'existe plus de sacrifice ni de prêtre, et les formes artificielles qui sont appelées *Synagogue* et *Sanhédrin* sont la corruption et la négation de la vérité biblique.

Les rabbins ne sont que des lettrés, assimilés au sacerdoce par certains gouvernements, parce que la corporation juive a réclamé cette assimilation, afin de bénéficier de la loi civile, sans rien abjurer de ses préjugés de race, et au prix d'un solennel mensonge et de l'hypocrisie la plus abjecte.

C'est ainsi que Napoléon Ier a créé Prêtres les Rabbins, et conféré la vie civile aux Juifs du territoire. Ainsi M. Crémieux a imposé la nationalité française aux Juifs d'Algérie, en agissant par voie de contrainte acceptée et convenue, afin de réserver à ceux-ci le désaveu tacite et la faculté de rester tout aussi Israélites et tout aussi peu Français qu'auparavant.

M. Des Mousseaux nous fait voir, dans son livre, un ténébreux secret, le Juif descendant, sous l'influence diabolique, aux plus abominables crimes. Nous les voyons idolâtres du

Digitized by Google

démon, assassins, antropophages, livrés à tous les désordres contre nature.

Dans les actes ordinaires leurs contrats sont souvent des parjures, et leur négoce est l'usure.

D'abondants témoignages corroborent ces récits : l'un des plus mémorables est la procédure relative à l'assassinat du P. Thomas, capucin à Damas, en 1840. Les actes en ont disparu du Ministère des Affaires étrangères, à l'époque où le Juif Crémieux était, lui cinquième, l'un de nos rois provisoires. Mais les principaux documents avaient été publiés, et peuvent suppléer aux originaux disparus.

Tandis que les Juifs se voyaient l'objet de la réprobation universelle, les Souverains Pontifes, miséricordieux comme le divin Maître, étendaient sur les Juifs établis à Rome, sur ces témoins immortels de notre symbole, une protection paternelle, afin de les ramener à la vérité.

M. Des Mousseaux en raconte les intéressants détails.

Le Juif de notre temps se classe en trois sectes : les orthodoxes, en petit nombre, qui croient à la Bible et au Talmud; les réformistes, qui ne croient plus à la Bible et qui rejettent le Talmud, réservant seulement quelques vérités primordiales; et les libres penseurs, infatués du Solidarisme et de la Démocratie universelle. Pour les Juifs contemporains il n'y a plus de sacrifices, ni de sacerdoce. Pour la plupart, le Messie attendu n'est qu'un symbole abstrait, et son avénement n'est en réalité que la perfectibilité indéfinie de l'humanité.

Cependant le Juif aspire à devenir le maître du monde, et il l'est pour une part. Ils ont l'or en surabondance, et leur génie est sans scrupule. Par ces deux éléments de succès, le Juif exerce une action puissante au sein des cabinets de l'Europe. Fondateurs du Carbonarisme et de la Franc-Maçonnerie, dont ils occupent les plus hauts grades, ils sont tout-puissants dans l'association internationale : maîtres absolus de la presse, ils tyrannisent l'opinion publique. Ils ont pour but final de désorganiser la société chrétienne et de judaïser le monde.

M. Des Mousseaux dénonce au futur Concile, aux Gouvernements et aux populations, le danger suprême de l'action judaïque.

Digitized by Google

Après ce livre, œuvre de vérité, témoignage complet et irréfutable, M. Des Mousseaux avait rempli sa tâche et rendu à l'Eglise de précieux services.

Le Souverain Pontife reconnut ses mérites en l'honorant de la croix de Commandeur de son ordre.

Il révisait alors ses ouvrages afin d'en donner une édition générale. En même temps il amassait les matériaux d'un livre sur *la Franc-Maçonnerie*. Ce dernier travail est presque achevé.

Mais l'ouvrier touchait à la fin de la journée, et sa santé depuis longtemps délicate, déclinait visiblement.

La seule imperfection des livres de M. Des Mousseaux a été la surabondance des idées, et quelquefois le style s'en est ressenti.

Mais il a souvent conçu des pensées et des expressions de génie. Il a des pages d'une très-grande valeur.

En même temps, M. Des Mousseaux pratiquait avec zèle toutes les œuvres chrétiennes. Il avait fondé la *Conférence de Saint-Vincent de Paul* de Coulommiers, et il en était resté le Président jusqu'à sa mort. Il était libéral envers le pauvre. Aucune œuvre de foi ne le sollicitait en vain; les Séminaires, la Propagation de la Foi, le Denier de Saint-Pierre, les Universités catholiques, les écoles chrétiennes, trouvaient sa main toujours ouverte.

Est-il permis d'ajouter que son commerce était plein de charmes. Sa nature était tout aimable et ses vertus lui donnaient une égalité de caractère qui le rendait sympathique à tous.

M. Des Mousseaux, fortifié par la pratique assidue des Sacrements, ayant pressenti sa fin et s'y étant préparé, est mort le 4 octobre 1876, à Coulommiers.

Son nom s'est éteint avec lui. Sa fille aînée est Madame la Marquise de Saint-Phalle, et l'autre est religieuse au second Monastère de la Visitation, à Paris.

Léon Pagès.

Le Directeur-Gérant: A. Bonnetty.

Versailles — Imprimerie L. RONCE, rue du Potager, 9.

Digitized by Google

ANNALES

DE PHILOSOPHIE CHRETIENNE.

Numéro 83. — Novembre 1877.

Enseignement catholique.

CONFÉRENCES SUR LA THÉOLOGIE
Dans ses rapports avec la Philosophie

QUATRIÈME CONFÉRENCE [1].

Conséquences de l'Athéisme et du Dualisme.

Nous avons examiné les trois erreurs principales opposées à l'existence de Dieu, en elles-mêmes et dans leurs transformations. Nous avons vu que le *Panthéisme* n'admet que l'existence de l'Être infini, soit qu'il regarde cet univers comme une pure *illusion*, soit qu'il regarde les Êtres qui le constituent comme le *émanations* de l'Être infini lui-même; que le *Dualisme* admet deux principes égaux, coéternels, primitivement en lutte, puis s'harmonisant pour former cet univers; et qu'enfin l'*Athéisme* proprement dit consiste simplement à nier l'existence de l'*Infini*, d'où il est promptement conduit à n'admettre que l'existence de la *Matière*.

Nous avions entrepris en outre de prouver : 1° Que les erreurs, considérées en elles-mêmes et dans leurs formes, sont contraire à l'existence de Dieu, considéré dans l'Unité de sa nature, et dans ses principes attributifs; 2° que ces erreurs, étant opposées à la première de toutes les vérités, devaient être la source de toutes les autres erreurs *théologiques, cosmologiques et anthropologiques*. Nous l'avons prouvé par le *Panthéisme*. Nous allons le voir par l'*Athéisme*. Intervertissant

[1] Voir la 3e conférence au No précédent, ci-dessus p. 265.

Digitized by Google

pour cette fois l'ordre que nous avons jusqu'ici suivi en les énonçant, afin que, connaissant les deux extrêmes, il nous soit plus facile de suivre les nombreuses vicissitudes par lesquelles l'esprit humain a passé pour écarter les deux erreurs, tenir entre elles un juste milieu, et souvent pour passer de l'une à l'autre.

1° Le *Matérialisme cosmologique, ontologique et anthropologique.* — L'Athéisme consiste simplement à nier l'existence de l'Être infini et infiniment parfait. Mais comme le Fini se montre d'abord à nous sous des formes matérielles sensibles, et que, du reste, il n'y aurait pour l'Athéisme aucune raison d'admettre l'existence d'esprits finis, en rejetant l'esprit infini, l'Athéisme conduit bientôt au *Matérialisme*. Et parce que l'Athéisme se réduit en général à n'admettre que l'existence éternelle de la matière, il est arrivé que toutes ses théories cosmologiques, ontologiques, et anthropologiques ont été des théories matérialistes. Le principe des choses, dans ce systéme, ce sont les éléments des corps, les atômes; la cause motrice et ordonnatrice de l'univers, c'est la matière et sa propre énergie; l'homme n'est qu'une masse organisée qui reçoit l'esprit de ce qui l'environne et de ses besoins ; analogie complète dans le manière de raisonner des matérialistes psychologiques et des athées. L'Athée nie l'existence de l'Infini, parce qu'il ne le comprend pas; qu'il ne saurait admettre l'existence d'un Etre qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre ; la Matérialiste réduit aussi toute la science humaine à l'observation des faits sensibles, palpables; l'esprit de l'homme à un simple organisme, et l'homme et l'univers à un pur mécanisme. C'est le système du *Positivisme*.

2° Le *Nestorianisme*. — Comme le Panthéisme s'est reproduit, à l'origine de l'Eglise, sous une forme particulière, par exemple : de l'*Eutychianisme*, qui absorbait la nature humaine dans la nature divine; nous pouvons, pour trouver dans les hérésies les conséquences de l'Athéisme, demander quelle est l'erreur opposée à l'Eutychianisme. C'est évidemment celle que nie la *divinité du Christ*, et qui ne le regarde que comme un pur Homme; c'est le *Nestorianisme*, le *Socinianisme*, etc. Voilà l'*Athéisme chrétien*.

Digitized by Google

Il est historiquement constaté que les sectes, qui nièrent, ou l'humanité, ou la divinité de Jésus-Christ, apportèrent dans le développement de leurs systèmes des éléments de Panthéisme ou d'Athéisme plus ou moins formels empruntés au Gnosticisme, ou à la philosophie grecque.

3° *Le Rationalisme.* — Maintenant, si nous examinons l'homme sous le rapport de l'*Intelligence*, l'élément matérialiste qui se trouve dans le système des Athées, y apparaît sous plusieurs formes. En effet, il y a dans l'esprit humain deux ordres de connaissances, les vérités de la foi, et la science proprement dite. Or, comme le Panthéisme nie l'ordre de conception ou de science; le Rationalisme qui correspond à l'Athéisme, nie l'ordre de foi : le premier nie l'élément *Fini* de la raison humaine, le deuxième en nie l'élément *infini*.

4° *Le Sensualisme.* — Le *Sensualisme,* d'après lequel l'esprit de l'homme n'est en rapport qu'avec le corps, ou n'est lui-même qu'une même chose avec le corps, est aussi un Atheisme phsycologique, puisqu'il nie plus ou moins absolument les esprits, et par conséquent Dieu. Le Sensualisme mitigé, selon lequel nos idées ne sont que des sensations transformées : (*Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu*[1]) et qui constitue ainsi la sensation source et principe de la connaissance humaine est aussi du Matérialisme et de l'Athéisme; puisqu'il fait dériver l'esprit, non pas de Dieu, mais de la Matière; qu'il n'est au fond qu'une abstraction ou plutôt une négation plus ou moins absolue de l'intervention de l'esprit et de Dieu dans la création intellectuelle de l'homme, et qu'il suppose dans la matière et la sensation une énergie propre, capable de former l'intelligence humaine, comme l'Athée et le Matérialiste absolu recourent à l'energie propre de la matière pour expliquer l'ordre du monde, et la création toute entière.

5° *Le Fatalisme.* — Nous considérons l'homme sous le point de vue de la *volonté,* nous verrons que, de même que le Panthéisme conduit à la négation de la volonté humaine, absorbée dans la volonté divine; de même l'athée nie l'intervention de la volonté et de la Providence divine dans le

[1] Axiome reçu dans la philosophie aristotélique.

Digitized by Google

Gouvernement du monde, puisque, selon lui, il n'y a pas d'autre substance que la matière, ni d'autre forme motrice ou ordonnatrice que l'énergie propre de la matière, Et le Matérialisme, qui n'admet dans l'homme, conséquemment aux principes de l'Athéisme, qu'un mécanisme aveugle, qui ne considère l'esprit de l'homme que comme un résultat nécessaire de son organisation, ne voit dans la volonté humaine qu'une forme, ou, tout au plus, un instinct aveugle qui suit nécessairement l'impulsion qui lui est imprimée par les autres corps, on qui obéit aveuglement aux lois du Destin ou de la fatalité.

Ce *Fatalisme* est au moins aussi complet que le Fatalisme constitué par le Panthéisme. Il l'est même davantage ; car le Panthéisme retient au moins la notion de volonté et d'intelligence ; au lieu que l'Athéisme et le Matérialisme détruisent radicalement cette notion, en niant l'existence de tout esprit. L'Athéisme, le Matérialisme et le Sensualisme ont des conséquences terribles dans l'ordre moral.

6° *L'Epicuréisme.* — D'abord si Dieu, n'existe pas, point d'être supérieur à l'homme, point de législateur suprême du genre humain et de toutes les intelligences ; l'homme et la société n'auront d'autres lois que leurs pensées et leurs volontés, ni d'autres maîtres qu'eux-mêmes, ou ceux à qui la force les soumettra. Relativement à l'activité humaine dans l'ordre moral, ces systèmes, qui n'en font qu'un, ont encore des conséquences funestes et avouées; et tout ce qui ne se rapporte pas au bien-être et au bonheur physique de l'homme et de la société est indifférent en soi.

7° *Le Despotisme.* — Enfin, si nous considérons l'homme comme vivant *en société*, nous verrons que le système social athéiste, matérialiste, ou sensualiste, est celui qui nie l'existence d'une société universelle des intelligences, dont Dieu est le monarque et le législateur suprême. En politique, les hommes, comme êtres sociaux, n'ont d'autre règle du bien et du mal, que leurs pensées, l'opinion, la loi; c'est-à-dire que; dans ce système, il y a négation complète de toute loi morale publique. C'est la loi qui fait le juste et l'injuste, qui établit la distance du crime et de la vertu, et ce qui fait la loi,

Digitized by Google

c'est la majorité, ou le plus fort. De là la souveraineté limitée ou absolue du père ou du prince.

Nous avons terminé ce qui regardait les diverses transformations ou applications du Panthéisme, en les considérant sous le point de vue de l'activité humaine, de la littérature, des beaux-arts, de l'industrie et de l'économie politique. Nous y avons retrouvé le *Panthéisme* autant qu'il peut se réaliser dans ces ordres de connaissances; nous y retrouvons de même l'*Athéisme*.

Le système qui n'admet que l'existence du fini, de la matière, de la sensation, conduit par une abberration analogue à la prédominence de l'industrie sur l'agriculture, des beaux-arts et des sciences physiques sur les sciences philosophiques, religieuses et morales, enfin à une théorie de la littérature et des beaux-arts qui établirait la sensation agréable pour le but qu'on doit s'y proposer. Cette correspondance fidèle des effets contraires produits par l'Athéisme et par le Panthéisme, ne doit pas nous surprendre, puisque les deux erreurs fondamentales d'où ils découlent sont parallèles : la négation de l'infini et la négation du fini. Nous allons voir comment ces deux grandes erreurs se sont combinées entre elles dans le Dualisme.

Le *Dualisme* a produit encore d'autres conséquences.

La coexistence éternelle de deux Principes, telle est l'essence de cette erreur. Suivant le système cosmologique des Dualistes, les deux Principes apparaissent à l'origine des choses dans un état de lutte, puis se réunissent pour former l'Univers et l'homme ; et enfin cherchent à se diviser, à se dégager l'un de l'autre. Ce qui constitue l'erreur du Dualisme, ce n'est pas d'admettre deux Principes dans l'Univers, l'esprit et la matière, mais à regarder les êtres spirituels et matériels, comme des *émanations* de deux Principes coèternels. Ainsi dans l'homme, deux substances opposées d'origines diverses, l'âme supérieure, spirituelle, céleste; et l'âme inférieure, animale, terrestre ; l'élément bon, qui tend à la vertu, et l'élément mauvais qui conduit au vice :

1° *La négation de l'Unité dans le monde et dans l'homme.* — Plusieurs Dualistes sont allés jusqu'à dire même qu'il n'y

Digitized by Google

avait aucun rapport entre ces deux fractions de l'homme, tellement que le corps et l'âme inférieure, siége des passions et du vice, pouvaient être souillés de crimes, sans que la pureté de l'âme supérieure en fut aucunement altérée.

On doit rapporter au Dualisme le système de ceux qui, sans songer probablement au Dualisme, présentent l'homme comme un composé de deux substances sans influence, ni relations entr'elles, qui n'ont, par exemple, que la relation de l'idée à la sensation, et expliquent l'action apparente et réciproque du corps sur l'âme, comme Leibnitz, par le système de l'*harmonie préétablie*.

2° *Le Nestoriarisme,* ou *la double personne en Jésus-Christ.* — Il n'est point du tout indifférent d'altérer ainsi la nature de l'homme. Car l'erreur, dont nous parlons ici, qui détruit l'union des deux substances au lieu de l'expliquer, cette erreur a conduit autrefois au *Nestoriarisme* qui, niant l'union des deux natures, humaine et divine, dans un tout théandrique, distingue en Jésus-Christ deux personnes, le *Verbe* et l'*Homme*. C'est le Dualisme chrétien, erreur qui, partageant tout ceux qui reconnaissent dans le Christ une présence plus particulière de la Divinité et même du Verbe lui-même, nient cependant l'*union hypostatique.*

3° *L'antagonisme de la foi et de la science.* — Considéré par rapport à *l'homme*, voici les résultats du Dualisme :

Dans l'homme il y a la foi et la science. Le Panthéisme nie l'ordre de science, l'Athéisme l'ordre de foi ; le Dualisme établit dogmatiquement que la lutte de ces deux éléments est la condition essentielle de ces deux ordres. Telles furent les idées psychologiques d'*Averroez* chez les Arabes. *Bayle* s'est pour ainsi dire amusé à recueillir une opposition, et à représenter cette lutte de la foi et de la raison, de la religion et de la philosophie. Cette opposition apparait aussi dans le *Protestantisme.*

4° *L'Indiférentisme qui ne voit dans le Catholicisme et le Protestantisme qu'un Antagonisme naturel et nécessaire.* — Ce qui lui donna naissance, fut évidemment que la raison ne s'accommodait pas entièrement de la foi. Mais comme d'un autre côté; le Protestantisme ne satisfait pas plus la

Digitized by Google

raison, de là d'après plusieurs auteurs la nécessité du *Catholicisme,* d'une part, ou de l'autorité, de la foi, et de l'autre du *Protestantisme,* du *Rationalisme,* dominant tour à tour ou se combinant entre eux selon le goût ou les besoins des princes et des époques. Ces philosophes regardent la foi, la soumission à l'autorité, le Catholicisme en un mot, comme bons en soi, nécessaires même dans certains temps et à certains individus ou à certains princes, et même à l'humanité depuis Jésus-Christ, pour conserver les vérités immuables qui constituent le fond de la raison humaine, et même encore depuis le Protestantisme pour contrebalancer le mouvement trop précipité de la Raison émancipée.

Maisils disent en même temps que le règne absolu de la foi est passé, que la Raison a reconquis ses droits, et qu'aprèsune lutte de 300 ans son règne va commencer enfin, ou du moins partager avec la foi l'empire des intelligences, et cela conformément aux lois de la nature de l'homme, dont l'esprit doit être successivement ou simultanément soumis au régime de la foi et de la raison.

Une autre espèce de Dualisme intellectuel c'est l'opposition supposée entre les spéculations rationnalistes et les données fournies par les sens, les vérités physiques et les vérités métaphysiques. En deux mots l'opposition entre la vérité philosophique rationnelle et la vérité religieuse, entre l'idée et la sensation, la vérité métaphysique et la vérité physique, telles sont les formes les plus connues du Dualisme appliqué au système des connaissances humaines.

5° *Le Fatalisme et le Jansénisme.* — Si nous considérons l'homme sous le point de vue de sa *volonté*, nous retrouvons le Dualisme dans l'hérésie de *Jansénius.* En effet le *Manichéisme* admettait que l'univers est soumis à deux forces : le Prince bon et le Prince mauvais, et que le bien et le mal résultaient de la prédominance de l'un ou de l'autre de ces Princes ; que du reste la volonté de l'homme subissait alternativement leur joug obéissant forcément à l'impulsion reçue. Or le Jansénisme dit aussi (on suppose) que la volonté obéit aveuglément à une double loi, la délectation terrestre et la délectation céleste, la cupidité louable et la cupidité vicieuse; et pour compléter le

Digitized by Google

parallèle, ils ajoutent que l'action de ces deux lois est nécessitante.

Du Dualisme découle encore le *Quiétisme*, sous la forme du Fatalisme. Dieu me sauvera ou ne me sauvera pas : inutilité des œuvres.

6° *Le Gallicanisme.*— Dans l'ordre social, le *Gallicanisme* n'est que le Dualisme appliqué à la société. Car il consiste à admettre, dans la société humaine, deux puissances non-seulement différentes, ce qui ne serait pas une erreur, mais opposées dans leur nature et leur fin, égales et respectivement indépendantes; ce qui est, comme le dit Boniface VIII, *un véritable Manichéisme.*

7° *Les théories sociales qui font consister l'état normal dans l'équilibre du pouvoir et la lutte de lo liberté contre le pouvoir.* — Des théories politiques considèrent la *liberté* comme devant être en hostilité constante avec l'autorité, et le gouvernement de la société comme devant renfermer toujours le parti du pouvoir et celui de l'opposition ; et présentent cette lutte comme l'état normal de la société. Ce n'est encore que le *Manichéisme* appliqué à la société. Nous pouvons bien prévoir que, vu l'état d'épreuve et de chute par lequel passe l'humanité, il y aura toujours effectivement lutte et opposition dans la vérité. Mais dire que c'est là son état naturel, nécessaire, l'ordre voulu de Dieu ; le bon sens, la religion, la science morale repoussent cette supposition.

8° *La concurrence dans l'économie politique.* — Dans l'ordre de l'*activité humaine*, de l'économie politique, de la littérature, et des beaux-arts, nous trouvons encore le *Manichéisme.* Ces systèmes, qui supposent que les deux éléments de l'activité humaine, l'agriculture et l'industrie, doivent être dans un état constant de lutte, ne sont que le Dualisme appliqué à l'économie politique. En littérature, ces ouvrages où il y a le bien et le mal, la vérité et l'erreur, le doute et la foi, l'impiété et la religion, ne sont que du Manichéisme littéraire. Ce caractère est surtout frappant dans les *Œuvres de lord Byron* ; au fond, toute inconséquence est un Dualisme : mais il faut distinguer le *fait* et la *théorie*; il ne doit être ici question que de la dernière.

Digitized by Google

9°. *Conclusion. Utilité des tableaux généalogiques des erreurs.* — Tels sont les principaux développements qu'ont reçus les trois systèmes opposées au dogme de l'existence de Dieu, et les applications qu'on en a faites, bien souvent sans s'en douter, aux mêmes détails dont se composent la science, l'activité et la société humaine. Par cet exposé trop court de la généalogie des erreurs, on peut juger de l'influence immense qu'ont sur le bonheur de l'homme les idées en apparence les plus étrangères à l'ordre réel et d'application. L'arbre généalogique que nous en avons dressé suffit pour nous faire reconnaître aisémeent à quelle famille appartiennent ces erreurs nombreuses dont se compose l'histoire de la philosophie, des législations, etc., et pour nous éclairer dans le labyrinthe des incertitudes de la raison humaine.

10° *Unité et Trinité des erreurs.* — Les trois grandes erreurs qui en sont la source peuvent être ramenées à l'Unité de plusieurs maniéres : 1° Parce que chacune d'elles implique l'Athéisme; 2° parce que chacune d'elle produit à peu près les mêmes résultats scientifiques ; 3° parce qu'elles partent du même principe, l'indépendance, la souveraineté de la raison individuelle. — On pourrait dire en conséquence que ces *trois* erreurs n'en font *qu'une,* parce qu'elles ont toutes le même *principe*, le même point de départ philosophique, le Rationaisme; la même *méthode,* la synthèse exclusive et individuelle ; enfin le même *système,* l'Athéisme, le Fatalisme et le Scepticisme.

Mais comme ces trois erreurs : le Panthéisme, le Dualisme, le Matérialisme ne se rattachent au principe commun, ne produisent des conséquences semblables que sous divers points de vue distincts et par des voies diverses ; comme les autres erreurs qui se rattachent à chacune d'elles en sont des modifications et des applications aux divers ordres de l'activité humaine, la multiplicité est conservée dans l'unité; Unité-trine d'erreur et de mal essentiellement opposée à la Trinité de la vérité et du bien !

Mgr GERBET.



Digitized by Google

Histoire indienne.

ESSAI
SUR LA CHRONOLOGIE INDIENNE
ET SUR LES
BOUDDAS ET ROIS ANCIENS ET NOUVEAUX.

SECONDE PARTIE (*suite*).

Art. VII[1].

Sur les Seyas et les Sinhas.

La dynastie des *Brâhmes* fut supplantée par une autre venue du Bengale et siégeant à *Goour*, la première ville où, suivant les *Tamilains* du Sud, on a parlé le sanscrit moderne du *Ramayana Barata Pancha Tantra*, etc. Du temps des *Nandas*, ces princes portaient le titre de *Koumara*, c'est-à-dire *Fils;* parce que, suivant l'interprétation qu'on donne à ce mot dans le Sud, ces princes avaient un peu de sang des *Adittyas*, ou *Balis* et *Nandas*, qui les élevait au-dessus de la plèbe subjuguée par les conquérants.

Ces princes retinrent donc ce titre en le modifiant en *Scya*, qui, tout en désignant un *Fils*, fait aussi allusion à la couleur rouge (*sé*) et à la victoire (*Seyam* ou *Jeyam*). Voici leur catalogue :

I. *Tèr* (éclairé) *Dü* (intelligent) ; *Sen Supraga* (glorieux) *Dee Sena* (intelligent général).

II. *Kisu Kârma* (faisant fredonner), *Krisna* (oing ou noiratre), *Késava* (à la longue chevelure).

III. *Badel Seya* (fils du chant) *Srïi Sat Karni* (oreille de Srï) *Pall'à la Sena* (général des écoliers).

Les titres d'ami du chant, d'oreille de Srie, et de général des écoliers, dont on a décoré ce dernier prince en plusieurs

[1] Voir le dernier article au N° précédent ci-dessus, p. 287.

Digitized by Google

circonstances de sa vie rapportées dans les livres hindous, montrent assez que le *Râmayanam* de *Valmiki* et le *Mahabaratam*, qui l'a suivi et généralement tous les écrits en *Stogam* et dialecte de *Gour* n'ont été composés qu'après le temps de ce prince, ami du chant, le *Vicrama* ou *Eucrate* des lettrés, c'est-à-dire vers l'an 800 à 830 de notre ère. Puisque *Badel seyan* est le 10me prince depuis *Calean Chand*, ou *Vyjayadittya* et *Silaadittya* qui mourut en 630, et que ces dix princes ayant régné l'un dans l'autre environ 20 ans, en tout 200 ans, la somme de ces règnes ajoutée à 630 donne 830.

Cette date est de plus confirmée par celle du *Ramayanam* en Tamil, l'an de *Salivahana* 807, c'est-à-dire 885 de J.-C. Et la Tamil n'est pas un langage postérieur au Sanscrit, puisque les Tamilaires lui donnent *Agastya* pour premier auteur de sa grammaire, et que dans les fables des Indiens cet *Agastya* a vu deux *Yougam*. Or le langage Tamil étant tout formé quand apparut l'œuvre de *Valmiki*, il dût nécessairement apparaître en Tamil quelques années après sa publication et non après des siècles.

Les autres princes Scyas sont :

IV.	Madhu Scya	Lambodara	Madhava.
V.	Sour Scya	Iviluka	Shouva.
VI.	Vhim Scya	Méga Svati	Bhema Sena.
VII.	Hari Scya	Arista Karma	Shatroghna.

Cet ami des ouvriers *Shutra* paraît être celui-là même qui commença à creuser les montagnes et à les remplir des aventures du *Ramayana*. On ne peut pas reporter plus loin la confection de ces sculptures, puisqu'on en a remarqué plusieurs, à Salsette, qui encore bien reconnaissables il y a cent ans, sont aujourd'hui devenues entièrement méconnaissables.

VIII.	Kang Scya	Padumat	Harticâ.
IX.	Gahan Scya.	Halat.	
X.	Nârâyana	Tâlak.	
XI.	Lakchumana	Sundara	Sat karna.
XII.	Damodara	Pravita	Sena.

Ici encore je remarque que les noms de *Râma* et *Lachmana*, si fameux dans le *Ramayana*, n'apparaissent qu'une fois dans cette liste, une fois parmi les *Nandas* pour *Rama* et une fois chez les *Scyas* pour *Lakchmana*, tandis que maintenant ils

Digitized by Google

sont très-communs parmi les peuples et les Princes. Ces héros n'ont donc pas précédé de longtemps leurs admirateurs homonymes.

Après les *Scyas* ou *Sen*, titre que portent encore les nobles *Babous* du Bengal, régnèrent les *Sinhas*. Ce nom est un de ceux du *lion* qu'on appelle aussi *yâli* (puissant) *hari* (déchireur) *ari* (ennemi) ; le nom de *Sinha* le désigne comme *chasseur* ou *attrapeur*.

La race des *Sinhas* paraissent venir de la vallée séparée (*Dipu*) du bas Tibet, puisque le premier de ces princes se nomme Dip Sing.

I. Dip Sing.
II. Ratta Sing.
III. Râjà Sing.
IV. Hari Sing.
V. Nara Sing.
VI. Djîva Sing.

Nous avons vu précédemment déjà deux princes désignés par le nom de *Djîva*, à savoir *Porus*, vaincu et épargné par Alexandre; d'où il fut appelé *Djivanjat* et *Sophagasen* vaincu par *Antiochus*, puis laissé vivant; ce qui parait contraire aux coutumes des anciens Barbares qui immolaient leurs ennemis vaincus.

Or celui-ci étant appelé aussi *Djîva Sinha* (Le lion vivant ou qui a vécu), ce ne peut être qu'une allusion à un événement de sa vie. Or l'histoire des Afgans et Mogols dit que *Mamoud* de *Gazni*, après plusieurs victoires, s'étant présenté devant *Canouje*, le Prince qui régnait en cette ville, incapable de lui résister, lui vint au devant, et que *Mamoud*, content de sa soumission, lui laissa la vie.

De cela je conclus que le dernier des *Sinhas* était contemporain de *Mamoud* (1018 de J.-C.), et que c'est en 1018 que se terminèrent et s'éteignirent les attributs de *Roi des Rois* des princes de l'Inde.

Cependant depuis cette époque jusqu'à la pleine domination des Afgans et des Mogols sous *Sha Uddin*, en 1191, c'est-à-dire pendant près de 200 ans, on compte encore 12 règnes, à savoir : 1° Thaera qui le premier aurait régné dans *Delly*,

Digitized by Google

2° Sank Pâl, 3° Djaza, 4° Baza, 5° Salban, 6° Ang. Pâl. de race *Bâli*.

Puis de la race des *Sogdiens* ou *Soglias* qui secondèrent les *Vira Saival* dans l'établissement de leur secte, ceux qui régnèrent : 1° Manek Dew, 2° Dew Radja, 3° Rauval, 4° Djan Dew, 5° Sew Dew, 6° Bal Dew, 7° Pethora, qui succomba sous *Sha Uddin*.

Dans un autre livre persan, les six premiers rois qui succédèrent aux *Sinhas* sont nommés :

Le 1er Bodja Radja, dont la célébrité est parvenue jusqu'au sud de l'Inde.
2° Oudharan.
3° Supad Sanden.
4° Roudkahankar.
4° Ahanhar maden Pâl.
6° Salban.

Comme c'est du temps des *Scyas*, en 800 et plus que florissait *Valmiki*, il faut que ce soit sous ce Bôdja radja, le *Vicrama* ou *Eucrate* des écrivains, qu'ait paru *Kalidasa*, l'auteur dramatique de la comédie de *Sacondala*.

Car les Brâhmes, dans leurs fables, disent que *Brahma*, ayant perdu les *Védas* que lui avait confié *Vishnou*, celui-ci pour lui faire expier son péché, le condamna à renaître d'abord en *Marcandeya*, un brahme qui quitta la vie contemplative pour le mariage, 2° en *Valmiki*, le *Shandala* ou *Paria* et auteur du *Ramayana*, 3° en *Vyasa*, auteur du *Mahabarata*, 4° enfin en *Kâlidasa*, auteur dramatique.

De plus, les *Institutes de Manou* écrites en slogam, dont *Valmiki* est l'inventeur, sont aussi du 11e siècle, puisqu'on y parle des *Devas*, successeurs des *Sinhas*, et même en partie du 12e, puisque on y fait aussi allusion aux nouveaux empereurs.

Quant au *Rig-Veda* puisque *Madhavaachary*, sectaire *Vichouviste* du 14e siècle, s'en nomme comme l'auteur de la première partie, et *Sayana âsari* réfugié chez le Samorin, se nomme aussi comme l'auteur du reste, ce n'est donc pas un vieux livre des Pâtres de l'Asie, mais un *Grimoire* (*Sampredaya*), où quelques Brâhmes de nos jours voient une doctrine secrète, ou un *Mystère*.

Digitized by Google

Un mot sur les Castes.

Dès le principe on en voit deux très-distinctes, à savoir : la race royale de *Jambou* autrement dit *Pandion,* parce que, disent les Grecs, Hercule lui aurait donné en mariage sa fille *Pandea*, c'est-à-dire les Antiques Tradions *Panhta*, et la Race soumise du peuple.

Les deux races maintenant qui dans le Sud de l'Inde, semblent provenir de ces deux premières, sont : 1° la race des *Parias*, dont le titre d'honneur est *Sambuka*, et celle des *Pallus* (plusieurs) soumises aux *Parias* et dont le titre est *Kâlâdi* (premiers dans le temps, ou *Mouppou Ainis*).

Quant aux Brahmes qui se tiennent à l'autre extrémité de l'échelle sociale, ils sont encore modernes dans le Sud de l'Inde, puisqu'ils ont expulsé les *Samanals* au 13e siècle, et qu'on les appelle encore *Vehllei Manouchar*, (homme blanc par comparaison), ainsi que *Parpar* (voyants).

Dans le Nord leur capitale est Bénarès, ou dans leur langage *Panarâsi* ou (*Paranâsi* Bénédiction ou Siège *âsi* des cabanes de feuilles *Panar,* ou des étrangers *Paran*).

Après la déconsécration de *Gaya* qui n'en est pas loin, cette ville est devenue le grand pélérinage où l'on va se laver de ses péchés, et pour cela elle est connue du peuple sous le nom de *Kas-ika* (Défaite du péché), ou simplement Kàsi.

Cependant le nom même de la cité a fait savoir qu'avant qu'il y eut à Bénarès de somptueuses maisons, il n'y avait d'abord que des cabanes d'étrangers.

Les Brahmes sont donc des étrangers dans l'Inde. De fait, au temps d'Alexandre, ils n'avaient qu'une cité aux bords de l'Indus. Et comme ils portent le titre d'*Ariens*, il faut bien qu'ils soient venus de la Perse du temps d'Assuerus, qui domina sur une partie de l'Inde.

D'un autre côté, comme leur doctrine en ces temps, au dire de Mégastène cité par Clément d'Alexandrie, ressemblait à celle des Juifs, auxquels ils ressemblent par leurs mœurs, il faut bien qu'ils soient des enfants de *Brahm* ou *Abraham,* portés vers l'Asie du temps de Salmanasar.

De plus les *Parias Sambouka*, enfants de *Sambou* ou d'O-

Digitized by Google

phir, petit-fils d'Heber, les reconnaissent comme leurs frères.

Et les Brahmes de leur côté, au temps de leur *mariage* déposent sur un buisson près de la rue des Parias, le *Vettilei* de parenté et de reconnaissance. Les Brahmes sont donc aussi des enfants d'Heber et d'Abraham.

Quant aux castes moyennes, elles sont sans nombre. Cependant ce qui reste des *Kaurava*, les antagonistes de la race mêlée des *Pandhava*, est une espèce de Bohémiens toujours ambulants comme les Tartars, vivant de la chasse des corbeaux, des renards, et autres choses de ce genre, et transportant ses pénates d'un lieu à un autre sur des bœufs ou des ânes, faisant aussi le commerce du charbon et du sel, les femmes aussi tressant des corbeilles pour les cultivateurs.

La plus noble race du Sud après les Brahmes est celle des *Vahllela*, qui paraissent ne pas différer des *Ballala* des pays Septentrionaux et venir des *Vahllel* ou *Kourous* et *Pandavas*. On les distingue surtout en deux classes, à savoir les *Sohljia* ou alliés des Sogdiens, et les *Pandyas* ou alliés de la race des antiques *Pandyas*. Ils portent le titre de *Pihllei* ou Fils. Et les classes inférieures parlant à un homme de cette race le nomment *Agna*, c'est-à-dire celui qui *ordonne* ou fait savoir. Les femmes aussi sont appelées *Atsi*, gouvernante ou dame (*Domina*).

IIIe PARTIE.

Chronologie Moderne.

Ce n'est que dans les temps modernes qu'il a été question du *Krédà yougam*, du *Trida yougam*, *Dvabaru* et *Kali yougam*. On ne connaissait pas dans les anciens temps ces époques fabuleuses, puisque Mégasthène, qui a recueilli la chronologie des anciens, n'en dit mot.

Il est donc inutile de chercher l'explication de ces périodes dans la Révolution des fixes ou la précession des équinoxes, que, même de nos jours, les Indiens ne paraissent pas connaître. Il suffira donc d'expliquer les noms de ces époques sur lesquelles les Brâhmes ont voulu donner le change aux curieux Européens.

Digitized by Google

Ces quatre époques ne sont pas astronomiques, mais simplement religieuses.

Krédâ désigne l'époque ou la religion fut implantée ou créée sur les ruines du Panthéiste, c'est-à-dire l'époque de saint Thomas à saint Panthène, c'est-à-dire une époque de 180 à 200 ans.

Tréda yougam est l'époque de la Force, où la foi se montrait robuste dans l'Inde, luttant même contre la persécution des *Abanno* Kobad et Cosroës, c'est-à-dire l'espace de 400 ans ou jusque vers la fin de la Dynastie des Nandas.

Le *Drapara yougam*, âge de division, commence avec la sécularisation du clergé sous les empereurs Brahmes. C'est alors que parurent les *Samanals* nouveaux, les *Jaïnas*, les *Bouddistes*, avec quelque reste de chrétiens, dans le Mulra et le Malealam; cet état dura environ 400 ans.

Kali yougam, âge de rebut. Enfin les sectes s'étant multipliées à tel point que *Sangâr-âsariar*, qui voulut les réunir toutes en une seule au 11ᵉ siècle sous les rois *Sohlia*, confondant Panthéistes avec les Bouddistes, les Jaïnes et les Chrétiens, c'est alors que commença le *Kali yougam* qui dure encore.

Depuis l'invasion des Afghans et des Mogols, on a une histoire des principaux événements arrivés dans l'Inde, à laquelle je n'ai rien à ajouter.

Mais sur la science chronologique et l'astronomie ou astrologie des Indiens, de nos jours, les esprits sont partagés, les uns reconnaissent dans les Brahmes une grande science d'observation, les autres ne voient en eux que des copistes qui cachent leurs plagiats.

Voici un fait enregistré plus de 100 ans auparavant par notre Père Beschi, en son dictionnaire Tamil-latin pour les nouveaux missionnaires, qui peut servir à résoudre ce doute.

Comme en son temps, il y avait une grande confusion sur la manière de compter les années et les jours, les uns suivant l'hégire de Turks, les autres l'année solaire dite *Vakkyam*, d'autres le *Sittandam*, il fait donc connaître ces deux systèmes du *Vakkya* et du *Sittanda* avec leur rapport au comput Grégorien.

D'abord les deux systèmes ont cela de commun qu'ils comp-

Digitized by Google

tent la somme des moments de l'année non par le retour du soleil à l'Equinoxe de printemps, quoi qu'ils commencent l'année au printemps. Mais par la réapparition du soleil au même point du ciel, c'est-à-dire dans le Bélier, qu'ils fixent pour cette année 1874, au 12e de notre mois d'avril, quoiqu'alors le soleil en soit encore loin dans les poissons.

2° La somme des moments de l'année pour eux est bien plus grande que pour nous.

Car tandis que la somme des moments de l'année grégorienne n'est que de 365 jours, 5 heures 49 minutes; pour eux, elle est de 365 jours, 6 heures 12'/12. Ce qui addition faite des 50 minutes 1/10 de retard que met le soleil pour revenir à l'Equinoxe, afin de rendre l'année Européenne sidérale comme celle de l'Inde fait pour la somme de l'année sidérale en Europe 365 j. 5 h. 49', plus 50 '' 1/10 est d'environ 365 j. 5 h. 50 '; la différence en plus pour l'année indienne sera encore de 22 ' 1/2.

De plus, les astronomes européens comptent 186 j. 12 h. 3 47 ' pour le séjour du soleil dans les signes du Nord. Eux, les Indiens, comptent jusqu'à 186 j. 21 h. 38 ' et 24 '' c'est-à-dire 9 h. 5 ' 40 '' en plus. Au contraire l'Europe comptant 178 j. 17 h. 45 ' 13 '' pour le séjour du soleil dans les signes du Sud, eux ne comptent que 178 j. 8 h. 34 ' 6 '' ou 9 h. 11 ' 7 '' en moins.

De l'excès de 22 ' 1/2 de l'année sidérale indienne sur l'année sidérale de l'Europe et de son excès de 23'' 1/2 sur notre équinoxiale, je conclus que si le système *Vakyam* eut commencé avec le *Cali yougam*, c'est-à-dire il y a d'ici 4976 ans, puisque l'an 1874 et 5 correspond à cette année du *cali yougam*. Alors ces 23 1/2, répétées pendant 4976 ans, donneraient trois mois environ, ce qui reporterait le prinptemps en hiver. Ce comput dit *Vakyam* n'a donc pu commencer à une date si éloignée.

Depuis le temps du P. *Beschi*, l'année indienne a de fait retardé de deux jours; car en 1745, elle commençait le 10 avril 10 heures après le lever du soleil, et cette année 1874 a dû commencer 22 ' 1/2 × 129 = 50 h. plus tard, ou à 10 h. +

Digitized by Google

50 h.=60 h. après. Or, ces 60 h. donnent deux jours ou 48 h. plus 12 h. C'est-à-dire que cette année 1874 a dû commencer deux jours après le lever du soleil et en 1745 12 h, plus tard c'est-à-dire le 12 avril à 6 heures du soir. Dans 16 ans d'ici, ou en 1890, l'année indienne doit commencer le 13 avril.

Voici maintenant d'après le P. *Beschi* les deux méthodes que suivent le *Vakyam* ou l'oracle et le *Settandam* ou le terme de la science, dans la supputation des moments de l'année et sa division en mois et en jours.

1° D'abord, ni dans l'un ni dans l'autre système il n'y a pas d'année bissextile. Mais pour éviter cet inconvénient, qui a lieu une fois tous les 4 ans, ils tombent dans un autre 48 fois plus grand, puisque chaque année ils changent le total des moments des mois, leur donnant tantôt 30, tantôt 31 et même 32 jours.

Voilà un spécimen de la discrétion indienne.

2° Dans le système *Vakyam*. Le premier des jours du *Caliyagam* est un vendredi, ce qui donne à tout ce système une forte odeur de Mahométisme, puisqu'il n'y a que les Mahométans qui commencent l'année par le vendredi.

3° Le vendredi étant fixé comme début des jours de la période du *Cali yougam*, on prend la somme des années écoulées jusqu'à celle qui va commencer.

Supposons avec le P. *Beschi* que nous sommes en 1744 et que nous voulons savoir à quel jour et moment du mois d'avril prochain doit être le 1er jour de *chittra* et de la nouvelle année indienne.

1° On prend la somme des années écoulés du *Cali yougam* jusqu'à l'année de la Nativité de Notre-Seigneur, c'est-à-dire 3102; on y ajoute les années écoulées depuis 1744 y compris, ce qui donne la somme de 4846.

2° On multiplie cette somme d'années par 365 j. 1/4 pour la convertir en jours ce qui donne 1,770,001 1/2, résultat qui s'appelle Somme des jours *Tina souram*.

3° On multiplie ensuite 4846 par 5, ce qui donne 24,320.

4° De cette somme on retranche 1237, ce qui donne 22,993.

5° On divise ce nombre par 576, ce qui donne 39 j. $\times \frac{529}{576}$ de jour.

Digitized by Google

6° On multiplie le nombre supérieur de cette fraction par 60 et l'on divise par 576 ce qui donne $\frac{529 \times 60}{576} = 55$ nahlji, plus $\frac{60}{576}$ de *nahlji.*

Le *nahlji* 1/60° de jour vaut 24 de nos minutes.

7° On multiplie de nouveau $\frac{60}{576}$ par 60 pour avoir des *vi-nahlji* ou 1/60 de *nahlji* ou *libittam,* dont chacun vaut 24 de nos secondes, ce qui donne $\frac{60 \times 60}{576} = 6$ libittam $+ \frac{144}{576}$.

8° Multipliant encore ce reste par 60 pour avoir des *vi-libitam* dont chacun vaut 24 de nos tierces, on a $\frac{144 \times 60}{576} = 15$ *vi-libitams.*

9° La somme totale des moments écoulées depuis le 1er moment du *Cali yougam* jusqu'au commencement de la nouvelle année, commençant le 10 avril 1745 est donc de 1,770,001 1/2 + 39 jours 55 *nahlji* 6 *libitams* et 15 *vihbitta.*

10° On divise cette somme par 7 non pas tant pour avoir le nombre des semaines que pour avoir un reste de jours et de moments qui indiqueront après combien de jours et de moments depuis la fin du jeudi, doit commencer le premier jour du 1er mois de la nouvelle année. Cette opération faite on a 252,863 semaines et pour reste 25 *nahlji,* 6 *lib.* et 15 *vilib.*

11° Donc la nouvelle année de *Cali yougam* 4847 doit commencer le vendredi même après 25 *nahlji,* 6 *libitta* et 15 *vilibitta* depuis le lever du soleil. Car les Indiens commencent le jour avec le soleil levant, c'est-à-dire à 4 h. 2' 1/2 du soir, le 10 avril de l'an du Seigneur 1745.

12° Si l'année astronomique commence pendant la nuit, dans le comput civil, on reporte son commencement au précédent lever du soleil.

Je néglige la formation des mois qui sont sensés contenir autant de moments que le soleil en met à parcourir chacun des 12 signes du Zodiaque, et je demande :

Pourquoi cet ambage de nombres. D'ou vient ce 5 qui multiplie ce 1237 qu'on retranche de la somme des années obtenues? D'où vient aussi ce 576 par lequel on divise ce premier résultat, puis les restes suivants ?

Je laisse à d'autres plus perspicaces et plus versés dans les nombres, l'honneur de trouver ce secret.

Digitized by Google

Je vais cependant essayer de trouver uue raison de ce mystère. Supposons que nous en sommes à la première année du *Kali yougam* et que nous voulons savoir le moment précis de la seconde.

Alors suivant la méthode adoptée par le *Vàkyam*, le *Tina-souram* n'est que 365 j. 1/4, car multiplié par la somme des années 1 ou 365 1/4 j. comme devant, n'est que 365 1/4 j.

Multipliant ensuite la somme des années par 5 le résultat $1 \times 5 = 5$. De cette somme retranchant 1237 le résultat est $(5 - 1237) = 1232$, ce (-1232) divisé par 576 donne $-\frac{1232}{570}$ = (— 8 noty $\frac{292}{576}$ = (— 2 jours et $-\frac{60}{576}$), qui multiplié par 60 donne $(-\frac{4800}{570}$ Ce reste encore multiplié par 60 donne $\frac{292 \times 60}{576}$ (=(— 30 lib. et 75 vilib.)

Ce qui veut dire que pour commencer la nouvelle année il faudrait reporter au commencement 2 jours — 8 *nahljt*-30 *libett* et-15 *vilib* plus haut. Ou suivant notre façon de compter à 2 jours moins 3 heures 12′ et 6″.

Je conclus de là, que tout cet ambage de nombre ne consistait qu'à reculer de deux jours environ le commencement de la semaine afin de la faire commencer un vendredi; et il s'en suit de là :

1° Qu'avant le comput du *Vàkyam*, la semaine commençait un dimanche, à la façon des Juifs et des Chrétiens.

2° Que ce recul du commencement de la semaine du dimanche au vendredi n'a pu avoir lieu que pour plaire aux Musulmans, qui commencent leur semaine par le vendredi.

Par conséquent que le système astronomique dit *Vakyam* n'a vu le jour que du temps des Musulmans.

Or parmi les Musulmans de l'Inde, celui qui s'est occupé le plus de la réforme du calendrier est sans contredit *Akbar*, qui, après un règne de 51 ans, mourut en 1658, avant d'avoir terminé cette réforme poursuivie sous les règnes suivants.

Ce Prince, éminent parmi les Moghols, avait du goût et de la curiosité pour les sciences. Il voulut même connaître notre Religion. Par trois fois pour des motifs aussi politiques que scientifiques et religieux, il fit venir à sa cour des religieux de *Goa* pour les interroger sur l'*Evangile*; il voulut même qu'un

Digitized by Google

de ses fils fut instruit de notre Religion par un de ces Religieux. Et en même temps il interrogeait les *Brahmes* sur leur Religion et voulut même avoir une copie de ce qu'ils appellent leur *Véda*. Mais soit que les Brahmes craignissent de perdre leur réputation en communiquant à un tel Prince leur *doctrine secrète* (*Sampratàyam*), soit que le *Rig-Véda* tel que l'a édité Max *Muller*, ne fut pas encore complet, de fait, les plus anciennes copies qu'on en ait trouvées ne sont que du 17e siècle. Il ne put rien obtenir de ces Brahmes.

Ce prince, en communication avec les Européens, aura sans aucun doute entendu parler de la *Réforme Grégorienne* qui en 1585 retrancha de l'année 10 jours entiers et voulut que à dater de ce temps au lieu des 365 jours 6 heures que lui avait donné la *Réforme Julienne*, elle n'eut plus que 365 j. 5 h. 49 minutes.

A la première nouvelle de cette réforme Papale presque toute la Chrétienté en fut scandalisée. Les Protestants et les Grecs surtout se récrièrent contre ce Pape si osé, qui enlevait 10 jours au temps passé et diminuait le temps de la vie pour l'avenir à raison de 11′ chaque année.

N'a-t-il pas fallu à nos voisins d'Outre-Mer 170 ans pour digérer cette innovation? Et les Grecs et les Russes l'ont trouvée si indigeste que maintenant encore ils n'ont pu l'avaler.

Comment donc ont dû la considérer les *Tartars* en conseils des Turks fanatiques et des bons vivants de Brahmes? Au lieu de retrancher 11′ à l'année, ils ont cru beaucoup mieux faire en lui en ajoutant encore 11′ pour l'année sidérale, ce qui en année équinoxiale fait 23′1/2 de plus que l'année équinoxiale du Calendrier Grégorien.

Et l'année Ecclésiastique, commençant 12 heures avant l'année Indienne, c'est-à-dire avant le lever du soleil, ce sera donc $\frac{12^h \times 10^h\ 2'\ 1/2}{23'\ 1/2}$ ou $\frac{2645}{47} = 56$ c'est-à-dire $1745 - 56 = 1689$, c'est-à-dire l'an 1689 av. J.-C., 56 avant les calculs du P. Beschi, que cette réforme fut enfin établie.

Un mot sur le Sittantam.

La méthode que suit le *Sittantam* pour arranger son *panchangam*, au fond ne diffère en rien du *Vakyam*; seulement

Digitized by Google

à la somme des moments du *Vakyam* elle ajoute encore six secondes (6″) ou 30 vilibittam.

En voyant noter une différence si légère, on se demande naturellement quels sont donc les instruments de précision dont se servent les Brahmes pour saisir des différences si délicates. Et la science Européenne se trouve obligée de confesser son ignorance ou tout simplement d'accuser les Brahmes de charlatanisme. Le nom de *Sitt'anta* (terme nec plus ultra de la Science), confirme cette accusation.

Cependant le *Sittanta* place son point de départ à une époque moins reculée que le *Vakya*. Il a néanmoins l'assurance de se dire de l'an 24 avant Jésus-Christ.

Voici encore quelques particularités qui lui sont propres :

1° Il commence la semaine le *Dimanche*.

Car les Turks n'ayant jamais exercé une longue domination dans l'Inde méridionale ou le *Sittanta* a surtout cours, on ne s'y est pas vu obligé de transporter le principe de la semaine du dimanche au vendredi.

2° Si, comme le *Vâkya*, il fait entrer en compte les 12′ 1/2 plus ses 6″, cependant il n'ajoute ces 12′ que tous les deux ans, ce qui fait un *Nahlji*. Quant à la 1/2′ + 6″ ou 36″, il n'en fait l'addition que tous les 40 ans; ce qui donne encore un *Nahlji*.

Une différence si minime dans la manière de compter fait cependant que de temps à autre le *Vakya* et le *Sittanta* diffèrent d'un jour. C'est en effet ce que l'on constate en parcourant le *Vakya panehanga* et le *Sitta panchanga*.

Des deux méthodes quelle est la plus vieille, sans contredit c'est celle du *Vakya*, originaire du Nord; car le Sud est servile et n'a jamais fait qu'imiter et suivre le Nord. C'est même vers le Nord que, suivant la rubrique, tout le peuple se tourne pour adorer Dieu.

Ensuite le *Sittanta*, comme l'indique son nom, n'a pas de prétention à l'invention, mais seulement au perfectionnement.

C'est donc le *Vâkya* qui à la priorité sur le *Sittanta*.

De combien d'années le *Vakya* a-t-il dû précéder le *Sittanta*?

Le P. *Beschi* qui a calculé l'année du *Cali youga* 4847, d'après les deux méthodes, a trouvé qu'au 18 avril 1745 l'année du *Vakya* commençait, ce jour même, 10 avril,

Digitized by Google

à 4 h. après midi 2 min. et 30 sec. Celle du *Sittanta* ,10 avril, à 4 h., 12 min., 25 sec.

Voila donc un excès de 10′15″ du *Sittanta* sur le *Vakya*. Comme le *Sittanta* ajoute pour chaque année 6″ de plus que le *Vakya* : $\frac{10' 15''}{6''} = \frac{615}{6} = 100\ 5/6$ indiquera donc le nombre des années qui s'étaient écoulées en 1745 depuis la réforme du *Vakya* par le *Sittanta*, c'est-à-dire 100 ans.

D'où il s'ensuivrait que le *Sittanta* aurait commencé l'an (1745 — 100) = 1645.

Or le *Vakya* même, comme nous l'avons vu auparavant, n'a commencé qu'en 1689, époque où la réforme fut établie.

Le *Sittanta*, en arrangeant ses comptes de manière à remonter plus haut, n'aura donc voulu que désigner le premier temps où il fut question de réforme, c'est-à-dire l'an 1658 — 1645 = ou 13 ans avant la mort d'*Akbar*.

Quoiqu'il en soit de cette supposition, il n'en est pas moins évident :

1° Que l'astrologie ou astronomie indienne actuelle n'a aucun fondement scientifique.

2° Que le *Sittanta*, ayant conservé le *dimanche* comme principe de la semaine tandis que son prédécesseur le *Vakya* l'a reporté au *vendredi*, la semaine a commencé dans l'Inde, comme chez les Juifs et les Chrétiens, par le *dimanche*.

3° Que jusqu'au temps d'*Akbar* on suivait la *Réforme Julienne* adoptée par l'Eglise catholique avant 1585.

Or le fait d'avoir adopté dans l'Inde le calendrier de l'Eglise catholique, n'a pu avoir lieu qu'en vertu d'une autorité catholique.

Et nous voyons entr'autre choses qu'au Concile de Nicée, en 321 J.-C., un des patriarches qui y siégèrent se qualifiait *Patriarche de la Grande-Inde*. L'histoire aussi témoigne de l'établissement de la Religion chrétienne dans l'Inde.

C'est pourquoi je conclus que c'est un fait historiquement et astronomiquement démontré qu'autrefois le Christianisme subsistait dans l'Inde.

LAUS DEO.

Le P. BARTHET,
De la Congrégation du Saint-Esprit et Cœur de Marie.

Digitized by Google

Botanique biblique.

RECHERCHES SUR LA ROSE DE JÉRICHO

Dès les temps anciens, les Rosiers de Jéricho jouissaient d'une grande célébrité. La Sagesse Divine dit dans la Sainte Ecriture qu'elle s'est élevée « comme les plants de Rosiers à Jéricho [1]. » En les comparant à des arbres tels que le cèdre, le cyprès, et le palmier, l'auteur sacré nous fait entendre que ces Rosiers étaient des arbustes d'une certaine grandeur. On ne doit pas s'en étonner quand on considère que le territoire de Jéricho, arrosé par la fontaine d'Elisée, a toujours été renommé pour sa fertilité prodigieuse. *Wilson*, qui est venu de Bombay en ce lieu, en 1843, y a remarqué la végétation des Indes, comme d'autres y avaient retrouvé la flore et la faune des régions tropicales de l'Afrique. Ces admirables Rosiers, qui étaient probablement cultivés pour fournir l'essence de rose si estimée en Orient, n'existent plus aujourd'hui. Ils ont disparu de Jéricho, comme son baume si vanté par *Pline* et par *Strabon*, comme ses nombreux palmiers dont, à l'époque de mon pèlerinage, je n'ai pas vu un seul pour rappeler qu'elle était surnommée autrefois la *Cité des Palmes* [2]. Jusqu'à quelle époque ces rosiers bibliques ont-il subsisté ? Nous l'ignorons. L'historien national des Juifs, *Josèphe*, qui loue avec enthousiasme les palmiers, le baume et les fruits de Jéricho, garde le silence sur ces fleurs. Il en est de même du pèlerin de Bordeaux de 333. Saint *Jérôme* ne parle que deux ou trois fois des roses dans tous ses ouvrages, et il ne cite pas celles de Jéricho.

Quoiqu'il en soit, leur renommée, consacrée par la Bible, ne s'est pas éteinte après leur disparition, seulement elle s'est appliquée à un autre objet.

[1] *Eccli.* XXIV, 18.
[2] *Deuter*, XXXIV, 3.

I. L'Anastatica Hierichuntica.

La plante qui, depuis bien des siécles, s'appelle vulgairement *Rose de Jéricho*, ne se distingue ni par sa hauteur, ni par sa grosseur, ni par sa beauté ; elle n'a de commun que le nom avec la reine des fleurs. Voici sa monographie d'après Bory de Saint-Vincent :

« *Anastatica*. Ce genre de la famille des Crucifères de la Tétradynamie siliculeuse (Linné), est très-voisin des Vella et des Camélines; il s'en distingue par les caractères suivants. Ses sépales sont dressées; ses pétales sont obovales entiers; les filaments de ses étamines sont dépourvus de dentelures ; sa silicule est globuleuse, renflée, à deux loges déhiscentes, surmontée d'un style filiforme terminé en crochet à sa partie supérieure ; les deux valves sont concaves, offrant en dedans une sorte de diaphragme incomplet qui partage chaque loge en deux compartiments dont chacun contient une graine ; en sorte que le fruit entier en renferme quatre. La cloison est large ; les graines sont arrondies, légèrement comprimées. Le genre *Anastatica* ne renferme qu'une seule espèce assez célèbre, l'*Anastatica Hierichuntica*, petite plante annuelle, à tige rameuse dès sa base, portant des feuilles entières, oblongues, et terminées par de petits épis de fleurs blanches et sessiles [1]. »

Au printemps, elle est surchargée de petites fleurs qui paraissent rouges en bouton, mais pâlissent à mesure qu'elles croissent, et enfin deviennent tout-à-fait blanches. Elle semble clouée sur le sol par une racine pivotante, longue de dix centimètres. Quand elle a fleuri et mûri ses graines, elle se dessèche et perd ses feuilles ; ses rameaux délicats, d'une apparence spinescente, se rapprochent et se crispent fortement en renfermant leurs fruits ; c'est alors un peloton gros comme un œuf, ou quelquefois du double, et de couleur grisâtre.

Maintenant voici la merveille. Si on met sa racine dans l'eau, on voit la plante s'ouvrir, ses petites branches se dilatent peu à peu, en prenant une couleur rosâtre, et quand elle est toute épanouie, et large comme la paume de la main, on

[1] Bory de Saint-Vincent, *Diction. d'histoire naturelle.*

Digitized by Google

dirait une floraison nouvelle; dans cet état, elle ressemble assez à une fleur de sureau. Elle paraît alors ressusciter, et c'est ce qui lui a valu son nom en botanique : *Anastatica Hierichuntica*, la Ressuscitante de Jéricho, de ἀνάστασις, RÉSURRECTION.

Lorsqu'elle est extraite de l'eau, elle commence à se contracter, et insensiblement elle se pelotonne complètement. On peut produire cet effet aussi souvent qu'on le désire, et même longtemps après qu'elle a été arrachée de terre. Ces jours-ci, j'ai mis dans un verre d'eau la racine d'une de ces roses que j'ai achetée à Jérusalem, il y a seize ans. Au bout de deux heures, elle était tout-à-fait ouverte ; et quelque temps après être sortie du liquide, elle avait repris sa forme de boule. Le botaniste allemand *Ritter* cite l'épanouissement d'une de ces fleurs rapportée de Palestine pendant les croisades, 700 ans auparavant[1].

C'est sans doute cette curieuse propriété hygrométrique qui a fait identifier l'*Anastatica* avec les *Roses de Jéricho* vantées par l'Ecriture Sainte, et auxquelles l'Eglise compare la Vierge Marie[2], ce qui a fait rejaillir sur cette plante comme un reflet de sainteté, et lui a valu son immense réputation pendant le moyen âge.

A cette époque, les légendes plus ou moins poétiques, ne lui ont pas manqué. Plusieurs sont encore répétées en Terre-Sainte, car l'Orient est toujours le pays des légendes et des souvenirs. Voici celle que les Arabes musulmans, qui habitent Jéricho et les bords de la Mer Morte, racontent actuellement aux pèlerins :

« Pendant qu'elle fuyait en Egypte, la Sainte-Vierge étendit, » un jour, les langes de l'Enfant Jésus sur la terre tapissée de » cette plante. En voulant les ramasser, la paume de sa main » toucha ces fleurs. Alors Dieu dit : La fleur que Marie a tou» chée ne doit pas périr; elle sera immortelle. Et il en fut » ainsi. »

On sait que les Mahométans ont une haute vénération pour

[1] *Ritter, Erdkande*, II, p. 431.

[2] Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho. (*Officium parvum* B. Mariæ V. Extrait de l'*Eccli.* XXIV, 18).

Digitized by Google

la Sainte Vierge. Chose surprenante, ils admettent même son Immaculée Conception. Un texte du Coran l'établit clairement:

« Les Anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie, *il t'a rendue* » *exempte de toute souillure*; il t'a élue parmi toutes les femmes » de l'univers[1]. »

La légende que je viens de citer est la plus répandue et la plus ancienne. La preuve en est que cette plante est connue en Terre-Sainte sous le nom de « *Kaff Maryam*, » ce qui signifie en arabe comme en hébreu : « La paume de la main de Marie. »

Les Bédouins qui habitent les déserts où elle pousse, et où elle se montre très-sensible aux moindres impressions de sécheresse ou d'humidité de l'air, viennent encore la consulter pour leurs alliances, leurs voyages, ou autres affaires importantes ; si ses rameaux sont ouverts, c'est un heureux présage; s'ils sont crispés, c'est de mauvais augure. Un Arabe de Jérusalem a certifié à M. de l'Escalopier qu'elle avait été apportée à Marie par l'archange Gabriel.

On attribuait jadis à cette fleur une foule de propriétés merveilleuses.

Doubdan, chanoine de Saint-Denis, qui visitait les Lieux-Saints en 1651, mentionne, sans y croire, qu'on disait qu'elle s'épanouissait d'elle-même, non-seulement dans la nuit de Noël, comme pour honorer l'enfantement virginal, mais encore à toutes les fêtes de Notre-Dame, et *très-particulièrement à celle de son Immaculée Conception*. On disait aussi qu'elle préservait de la foudre les maisons qui avaient le bonheur de la posséder, qu'elle diminuait beaucoup les douleurs de femmes en couches, et les faisait arriver à une heureuse délivrance. On mettait cette rose dans l'eau lorsque quelqu'un était gravement malade ; si elle s'ouvrait promptement, c'était signe de guérison ; si elle tardait à le faire, c'était signe de mort.

La plupart des vieux pèlerins qui ont écrit leur voyage en Orient parlent de ces prodigieux effets qui avaient cours dans l'opinion vulgaire, mais la plupart aussi déclarent n'y pas ajouter foi; et plusieurs même s'appliquent à les réfuter. Il n'en est pas moins vrai cependant que la Rose de Jéricho était

[1] Le *Coran*, *chap*. III, *v*. 37, traduction de Kasimirski.

Digitized by Google

pour tous un objet vénérable, et d'autant plus recherché qu'il était plus rare, et qu'il venait de la Terre-Sainte. Les pèlerins tâchaient d'en rapporter en Europe, ils lui donnaient une place d'honneur parmi leurs précieuses reliques, et les héros des Croisades aimaient à en orner leur blason.

Les chrétiens d'Occident appelaient cette fleur *la Rose de la Vierge*, ou quelquefois *Jérose.*

« Mais pourquoi donc, dit *Doubdan*, est-elle appelée la Rose de la Vierge? Et pour quelle raison lui est-elle comparée? Pour moi je pense que ce n'est pas tant pour sa beauté ou vertu que pour sa forme et nature qui nous représente en quelque façon les nobles qualités de cette Reine des Anges. Car, en premier lieu, comme cette plante ne croit que dans une terre déserte et stérile, ainsi la sainte Vierge a pris sa naissance de sa Bienheureuse Mère sainte Anne, naturellement stérile et inféconde, comme saint Jean Damascène l'enseigne. Secondement, comme cette Rose est une petite plante qui ne s'élève jamais comme les autres Rosiers, mais demeure toujours basse comme la moindre et la plus petite de toutes les herbes; ainsi la sainte Vierge a fait si grande estime de l'humilité qu'étant élevée à la dignité incompréhensible de *Mère de Dieu*, elle s'est estimée sa très-humble *Servante*. En troisième lieu, comme cette Rose ne s'ouvre et ne s'épanouit jamais que quand elle est dans l'eau, et qu'autrement elle est toujours fermée, ainsi cette *Reine* incomparable a toujours été close et fermée, tant son âme très-sainte que son corps très-chaste, à toutes les voluptés et vanités de la terre, et seulement ouverte à celui qui est entré en elle comme la rosée du ciel. Enfin ces petites épines dont cette plante est environnée, représentent naïvement les épines des douleurs excessives qui percèrent son cœur amoureux, à la mort de son Fils. Voilà à mon avis, pourquoi la Sagesse divine a voulu comparer sa Mère, la plus haute et la plus digne de toutes les créatures, à une si petite fleur, et non pas de ce qu'elle semble se montrer sensible à la solennité de ses fêtes, supposant que celle-ci soit la véritable rose de Jéricho, comme la créance universelle de l'Orient nous l'assure [1]. »

[1] Doubdan, *le Voyage de la Terre-Sainte*, p. 308.

Digitized by Google

Ce n'est pas à cause d'elle qu'on a donné à Jéricho, ce nom qui signifie *parfum*, en hébreu (יְרִיחוֹ de la racine רוּחַ *roucha, odoratus est*) comme le mot arabe *Er-Riha* sous lequel on désigne cette ville maintenant ; car cette fleur est complétement inodore.

Dans les relations des siècles les plus éloignés de nous, ce sont naturellement les moins nombreuses et les plus brèves, on ne trouve guère mention de la Rose de Jéricho. L'auteur le plus ancien qui cite à Jéricho le végétal dont nous parlons, c'est *Ricoldus de Monte Christi de Suchen*, qui parcourait la Judée à la fin du 13e siècle.

Parmi les 17 auteurs de ma bibliothèque qui donnent quelques détails sur cette plante, il n'y en a que deux, *Belou* (1547) et d'*Arvieux* (1660) qui déclarent qu'elle ne se trouve pas à Jéricho. Voici les noms de ceux qui attestent qu'elle y existe : *Salignac* (1522), *Radziwil* (1583), *Zuallart* (1586), *Cotovic* (1598), *Castela* (1600), *Adrichomius* (1600), *Vergoncey* (1612), *Castillo* (1627), *Donbdau* (1651), *Roger* (1653), *Thévenot* (1657), *Nau* (1674), *Morison* (1697), *Mariti* (1760). Les descriptions de tous ces voyageurs s'appliquent parfaitement à l'*Anastatica*. Deux d'entre eux, *Salignac* et *Cotovic*, font, dans des termes analogues, une assertion bien extraordinaire. Salignac l'exprime ainsi : « Auprès de cette fontaine (d'Elisée) croissent des arbres semblables à des pruniers (*arbores crescunt instar prunorum*), et cependant épineux, sur lesquels naissent des fleurs que le vulgaire appelle *Roses de Jéricho*, et qui ont des effets admirables. Car, la nuit de la naissance de notre Sauveur, elles s'ouvrent peu à peu, puis elles se referment, quoiqu'elles soient desséchées, en témoignage de l'enfantement virginal, *ut credere licet*. On dit aussi qu'elles servent de remèdes aux femmes en couches [1]. »

Mgr *Mislin* s'appuie sur ce témoignage, répété par *Adrichomius*, et sur celui de *Radziwil* [2], pour affirmer que les

[1] Salignac, *Itin. Hier.*, c. VI.

[2] Radziwil dit seulement : « Ut et rosæ Hierichuntiæ quarum usus mulieribus ad faciliorem partum mirificè confert. » (*Hierosolymitana Peregrinatio*, p. 98.)

Digitized by Google

Roses dont parle l'auteur de l'*Ecclésiastique* [1] poussaient sur des arbres. Cette opinion est inadmissible. Il est évident, en effet, que les expressions de *Salignac*, comme celles de *Cotovic*, ne se rapportent qu'à l'*Anastatica*. Or, comme il est certain qu'elle n'est pas produite par un arbre, on ne peut expliquer leurs allégations que de la manière suivante.

On leur aura fait remarquer, sans doute, le myrobolam, (*Elæagnus angustifolius*, Linné) nommé *Zakoum* par les Arabes. Cet arbre, qui se trouve auprès de la fontaine d'Elisée, a des épines et ressemble assez à un prunier; avec l'amande de son fruit, on obtient un baume huileux qui est très-réputé parmi les indigènes pour guérir parfaitement les plaies et les blessures. Salignac et Cotovic auront probablement confondu dans leurs souvenirs l'*Anastatica* avec ce *Zakoum*.

Le Seigneur de *Caumont*, dans son énumération des objets curieux qu'il a achetés à Jérusalem (en 1418) dit : « Item quatre » Rozes d'oultremer qui ont touché au Saint-Sépulcre [2]. »

Ceci semble bien s'appliquer à l'*Anastatica*.

Fabri, qui visitait Jéricho en 1480, y a vu des roses dont il fait le plus pompeux éloge en ces termes : « Il y a là des arbustes épineux qui portent des Roses singulières et des graines suaves. C'est pour cela que la Sagesse divine elle-même se compare aux Roses, non à des roses quelconques, mais seulement à celles de Jéricho qui sont très-belles [3]. Et la Bienheureuse Vierge déclare chaque jour, par la bouche de l'Eglise, qu'elle est semblable à la Rose de Jéricho.

« En effet, ces roses sont extrêmement agreables. Elles repaissent la vue par leur beauté; elles flattent l'odorat par leur parfum; elles plaisent au toucher par leur douceur; leur vertu guérit les malades; leur couleur réjouit ceux qui sont tristes; leur aspect merveilleux ravit en admiration les connaisseurs, et leur charme donne aux hommes pieux un avant-goût du Paradis. Une seule rose a plus de cent feuilles [4]. » Il est difficile de rapporter ces paroles à l'*Anastatica*.

[1] XXIV, 18.
[2] De Caumont, *Voyaiges d'Oultremer*, p. 138.
[3] *Eccli.*, XXIV.
[4] Fabri, *Evagatorium*, II, p. 61.

Depuis 1760, il n'y a pas d'auteur, que je sache, qui ait constaté la présence de cette plante à Jéricho, si ce n'est M. de *Marcellus* (en 1820) qui affirme qu'elle y est assez rare. Mais, en janvier 1864, M. L., botaniste, compagnon de voyage de M. *Tristram*, l'a découverte près des ruines de la Jéricho Hérodienne, sur les monticules arides qui dominent les bords du Wadi-Kelt (torrent de Carith [1]). M. L. a donc été plus heureux ou plus persévérant que ses prédécesseurs depuis *Hasselquist* jusqu'à *Robinson* [2].

C'est à tort que l'abbé *Gratz*, dans son *Théâtre des Divines Ecritures* (I, 494), prétend que « les roses de Jéricho (*Anastatica*) croissent dans les environs sur les haies. » C'est aussi par erreur que les auteurs du *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle* affirment qu'elles prennent racine et produisent de nouvelles fleurs, quand on les transporte dans un sol humide.

Ces plantes croissent spontanément dans les déserts sablonneux de l'Arabie Pétrée, ainsi que dans ceux qui sont au sud de la Palestine, et qui furent traversés jadis par la Sainte-Famille lorsqu'elle fuyait en Egypte. Elles ont été trouvées aussi, en grande quantité, à la pointe sud-est de la Mer Morte par M. de *Saulcy*, en 1851, et à Aïn-Jeddi (Engaddi) par le frère *Liévin*, le savant guide de nos caravanes en Terre-Sainte. M. *Tristram* en a vu aussi beaucoup, au sud-ouest de la Mer Morte, dans le Ouadi-Zouérah, le 29 janvier 1864 ; elles étaient alors en fleurs. Il est probable qu'elles étaient déjà peu communes dans la Judée au 17e siècle, puisque *Quaresmius*, gardien du Saint-Sépulcre en 1630, dit qu'on faisait venir d'Egypte celles qu'on vendait à Jérusalem.

Maintenant on peut facilement en acheter dans cette ville, et les pèlerins continuent à en rapporter en Europe avec leurs

[1] Tristram, *The Land of Israël*, c. x, p. 219.

[2] On doit ajouter à cette série de voyageurs, qui ont parlé de la Rose de Jéricho, M. le comte de Lescalopier. Les *Annales* ont inséré dans leur t. xxi, p. 389, 1838. (2e série), le rapport qu'il a fait sur cette plante à l'*Académie d'agriculture*. Nous tenons de cet ami, mort depuis, une de ces *Roses*, qui, sous nos yeux, produit encore en ce moment, le phénomène dont parle M. l'abbé Laurent de Saint-Aignan. A. B.

Digitized by Google

précieuses reliques des Lieux-Saints. On a semé avec succès l'*Anastatica* au Jardin des Plantes, à Paris, ainsi qu'à Francfort et à Padoue.

II. Les assertions d'un docteur de Louvain.

Au commencement du 17e siècle, dans les exercices (*quas quodlibeticas vocant*) de l'Université de Louvain, on proposa à un professeur de cette Académie, *Sturmius*, trois questions sur la Rose de Jéricho. Elles donnèrent lieu (*juxta loci consuetudinem*) à une longue dissertation dont les auditeurs se montrèrent très-satisfaits. A la demande d'un grand nombre d'entre eux, et spécialement du célèbre *Juste Lipse*, qui désiraient pouvoir lire ce qu'ils avaient entendu, *Sturmius*, publia, après plusieurs années de nouvelles recherches, un livre dont voici le titre :

De Rosâ Hierichuntinâ liber unus, in quo de ejus naturâ, proprietatibus, motibus et causis pulchrè disseritur, auctore Jo. Sturmio, *Mechliniano, Artium et Medicinæ Doctore, et Primario in Academiâ Lovaniensi Philosophiæ professore.* Lovanii, 1608.

Cet opuscule eut alors un grand succès, si on en juge par les vers suivants qui se lisent au frontispice :

« Nemo myricam humilem in proceram surgere quercum,
Frumentum ex lolii semine nemo capit...
Nunquam cuiquam aliter, si te unum dempsero, Sturmi,
Pro quo naturam se violâsse juvat ;
Nam, tibi quando quidem nomen paritura perenne est,
Quam colis aut tractas hæc Rosa laurus erit. »

« On ne comprend pas que l'humble bruyère puisse grandir comme un chêne altier, ou que le froment puisse germer de la semence de l'ivraie... Il n'en a jamais été ainsi pour personne, à l'exception de vous, ô Sturmius, en faveur duquel la nature se plaît à violer ses lois. En effet, pour vous donner un nom éternel, cette Rose que vous cultivez, ou dont vous traitez, va se changer en laurier. »

Dans ce petit traité, le docteur de Louvain parle longuement d'un curieux phénomène qui, nous l'avons dit, est cité dans la plupart des récits des anciens pèlerins. Il le rapporte ainsi :

Digitized by Google

« Non-seulement le vulgaire, dans notre Belgique. déclare que la rose de Jéricho s'ouvre spontanément, sans être humectée, vers l'époque de la fête de Noël, mais cette opinion est commune en Italie, en Allemagne, et en d'autres pays, et partout elle s'appuie sur le fondement de l'expérience qui est la maîtresse des choses. Et certes tous ceux qui ont cette plante peuvent très-facilement l'expérimenter. Je possède deux roses de Jéricho... La première, qui est dans ma maison paternelle depuis plus de trente ans, je l'ai vue souvent s'ouvrir peu à peu d'elle-même; je ne l'ai pas vue seul, mais encore plusieurs autres avec moi. Et qu'on ne soupçonne pas que quelqu'un des domestiques l'avait peut-être alors arrosée ou plongée dans l'eau, car aucun de nous ne savait qu'elle pouvait s'ouvrir en tout temps quand elle était humectée, comme je l'ai constaté plus tard. La Rose s'ouvrit, non pas, comme on le pense généralement, précisément dans la nuit même de la naissance de Notre-Sauveur (car beaucoup se trompent en cela), mais quelques jours avant ou après. Cet épanouissement ne se fait pas toujours avec une égale promptitude, car quelquefois ce mouvement dure huit ou plusieurs jours avant l'ouverture complète; quelquefois il est achevé en trois jours ou même moins, de sorte qu'il n'y a pas de temps déterminé pour l'épanouissement, ni pour la contraction qui suit.

» Nous avons vu parfois cette plante s'ouvrir très-promptement; et non-seulement nous l'avons vu, mais aussi nous l'avons entendu de nos oreilles. En effet, quelquefois lorsqu'elle s'ouvre plus vite, elle produit un petit bruit semblable à celui de la paille sèche qui est brûlée par une flamme crépitante, mais un peu plus sourd. De sorte que, quand nous nous apercevions de ce bruit, dans la chambre où cette Rose était placée sur une crédence, nous y accourions tous afin de voir cette chose admirable, et d'y prêter une oreille plus attentive. Ce n'est donc pas du tout une vaine opinion du vulgaire celle qui admet que les Roses de Jérusalem s'ouvrent d'elles-mêmes vers la fête de la naissance de Notre-Sauveur (p. 75)... »

« Quand j'ai dit qu'elle s'ouvrait tous les ans vers cette époque, il ne faut pas entendre cela comme s'il n'y avait jamais d'interruption. J'ai observé une fois que ma rose est

Digitized by Google

demeurée fermée une année entière; ce fut en 1577... Mais l'année suivante elle s'ouvrit quatre fois, et même plus, si je ne me trompe, et cela vers le temps des fêtes de la Sainte-Vierge. Je ne l'ai pas remarqué seul, mais aussi toutes les personnes de la maison avec moi. On découvrit la même chose plus souvent dans les années qui suivirent.

» En effet, à la fête de la Présentation de la B. Vierge (21 novembre), en 1603, j'ai vu l'une de mes roses s'ouvrir, et cela s'effectua pour les deux, dans la même année, quelques jours avant Noël; puis, de nouveau, dix jours après cette fête, c'est-à-dire le 3 janvier de l'année 1604; ensuite le 15 du même mois. Enfin, au commencement d'avril de la même année, elles se mirent à se desserrer tellement qu'au bout de quatre jours elles étaient toutes deux admirablement épanouies, puis elles se contractèrent peu à peu. De sorte que je ne pouvais assez m'étonner de voir alors dans ces roses de Jéricho les mouvements spontanés si fréquents des rameaux pour s'ouvrir et se refermer. J'ai observé aussi qu'elles s'épanouirent d'elles-mêmes la veille de Noël de l'année dernière. Et cette présente année (1607), elles commencèrent un peu à s'ouvrir les 9 et 10 avril, mais par suite de l'inclémence du ciel et de l'air, elles se contractèrent de nouveau (p. 81). »

Sturmius se demande alors pourquoi les Roses de Jéricho ne s'ouvrent spontanément qu'à certaines époques, et voici comment il explique ce fait :

« J'en ai cherché la cause efficace, et, si je ne me trompe, je l'ai trouvée. La fin naturelle pour laquelle se fait cette ségrégation des rameaux, il me semble qu'il n'y en a pas d'autre que celle-ci; c'est pour que les semences contenues en grand nombre dans ces rameaux agglomérés puissent tomber plus facilement à terre, et donner naissance à de nouvelles plantes; et cela dans le temps le plus propice. C'est pourquoi cette rose ne s'ouvre pas en tout temps, mais ordinairement dans le solstice d'hiver, ou vers cette époque, comme si la nature pressentait que c'est le temps favorable pour semer. Mais lorsque cette époque est passée, et que la disposition de l'air et du ciel est redevenue impropre à l'ensemencement, la rose se contracte

Digitized by Google

de nouveau dans le but de conserver ses semences pour un autre temps plus favorable. »

Après ces observations, dont les botanistes apprécieront la valeur, *Sturmius* déclare que rien ne s'oppose à ce qu'il y ait une fin plus sublime et surnaturelle pour laquelle les roses de Jéricho s'épanouissent vers l'époque de la Nativité du Christ.

« Faut-il donc, dit-il, rapporter à la superstition l'opinion vulgaire que ces roses s'ouvrent alors en témoignage de l'enfantement virginal?... *Euritius* le pense. Je soutiens le contraire... Car les chrétiens ne commettent aucune impiété en croyant pieusement ce qui est vraisemblable... Or, il est tout-à-fait certain et exactement vrai (*certo certiùs ac vero veriùs*) que les Roses de Jéricho s'ouvrent ordinairement d'elles-mêmes (*plerùmque suâ sponte*) vers le solstice d'hiver. Mais *Euritius* nie que cela se vérifie pour sa rose. Je réponds que puisqu'elle est âgée de 100 ans, comme il l'avoue, elle est sans doute altérée par la vieillesse ou par des humectations multipliées... Mais pourquoi, lorsque les semences sont gâtées ou tombées complétement à terre, ces roses ne cessent-elles pas de s'ouvrir d'elles-mêmes, même après 50 années? D'autant plus que la nature ne fait rien en vain, et que tous les moyens cessent quand la fin est obtenue. Cet épanouissement spontané de la Rose ne se fait-il pas, non-seulement pour la fin naturelle dont j'ai parlé, mais aussi pour une autre fin surnaturelle et divine? Or, y a-t-il, je vous le demande, quelqu'autre fin plus convenable à cet effet que d'honorer l'Enfantement virginal ou de lui rendre témoignage? La plante, direz-vous, ne peut avoir cette intention. Mais pourquoi est-il moins vraisemblable que Dieu dirige cette plante et ses mouvements pour cette fin, que l'herbe de trèfle pour exprimer l'image de la sainte Trinité?.. Et si, à cause de cela, quelqu'un ressent de la vénération pour cette Rose on ne doit pas l'accuser de superstition. Pourquoi ce végétal, plus que tout autre, a-t-il reçu ce privilége de fêter l'Enfantement virginal en s'ouvrant vers le solstice, d'autant plus qu'il n'est pas la Rose citée dans l'*Ecclésiastique?* La raison de cela c'est la volonté du suprême Artisan de toutes choses. Mais, direz-vous encore, quelle ressemblance peut-on établir entre cette plante de Jéricho, qui

Digitized by Google

n'est pas vraiment une Rose, et la Vierge, pour nous persuader qu'elle représente son enfantement? Je réponds qu'on peut très-bien comparer la Vierge, Mère de Dieu, non-seulement à la Rose, mais aussi au Lis et à la Violette... S'il en est ainsi, il nous sera permis de croire que c'est à juste titre que Dieu a accordé cette prérogative à cette plante de Jéricho plus qu'aux autres, puisqu'elle nous dépeint en même temps, d'une manière plus distinguée, toutes les vertus de la Vierge que les fleurs précitées symbolisent séparément. En effet, les rameaux de la Rose de Jéricho ont la couleur rubiconde de la Rose indiquant l'ardeur de la charité; ses fleurs, par la blancheur éclatante du Lis, marquent la pureté de sa virginité; enfin, nous voyons dans ces mêmes fleurs, comme dans toute la plante, l'humilité de la Violette, dénotant le profond abaissement de l'âme de cette Bienheureuse Vierge (CHAP. XL). »

Que faut-il penser de cette affirmation de *Sturmius* que les Roses de Jéricho s'ouvrent *spontanément* vers la fête de Noël? Le P. *Feuillant* l'a citée avec confiance dans son *Trésor chronologique* (sur l'an 535 de J.-C.). Il lui a semblé difficile de ne pas admettre un fait attesté par un homme aussi grave et aussi savant que *Sturmius*, qui déclare expressément (dans un ouvrage dédié au Sénat de Louvain) l'avoir vu plusieurs fois de ses propres yeux, ainsi que d'autres personnes. Mais comment se fait-il que ce phénomène ne soit reconnu par aucun autre auteur, si ce n'est par *Salignac* (comme je l'ai dit plus haut), et encore ce dernier n'en parle pas *de visu ?* La plupart des voyageurs anciens, en citant cet effet surprenant comme admis par l'opinion vulgaire, n'y ajoutent pas foi. De nos jours on pense de même.

Quant à la fin surnaturelle que *Sturmius* parait assigner à l'épanouissement spontané de la rose de Jéricho au temps de Noël, savoir d'honorer la sainte Vierge, on trouvera sans doute que ses arguments pour prouver cette thèse n'ont pas une grande puissance.

Qu'on ne croie pas cependant que *Sturmius* s'est montré trop crédule à l'égard des propriétés merveilleuses que l'on attribuait communément à la rose de Jéricho. Il les repousse. Ainsi l'une des plus vantées, c'était de faciliter beaucoup l'ac-

Digitized by Google

couchement, comme le prince *Radziwil* l'affirmait à la même époque (1600). Or *Sturmius* dit avec raison que cet effet a pu être produit soit parce que les femmes s'imaginaient que cette Rose leur procurerait du soulagement, soit parce qu'à l'occasion de cette plante, nommée aussi *Rose de la Vierge*, elles étaient excitées à prier Marie avec plus de ferveur, et elles obtenaient ainsi du secours par sa puissante intercession.

Hélas ! il faut l'avouer, la gloire de la *Rose de Jéricho* s'est évanouie comme celle de cette ville jadis si opulente sous Hérode, réduite aujourd'hui à une misérable bourgade, et habitée par de sales Arabes. Pauvre *Anastatica!* Elle était déjà bien oubliée depuis deux siècles, et maintenant elle se voit réduite à n'être plus qu'une contrefaçon ; on lui a trouvé une rivale sur laquelle on veut reporter les honneurs qui lui étaient rendus jusqu'ici, et auxquels on prétend qu'elle n'avait pas droit. .

III. La Saulcya Hierichuntica.

M. de *Saulcy*, membre de l'Académie des Inscriptions, en parcourant la côte occidentale de la mer Morte, au Sud, découvrit dans l'*Ouad-ez-Zouera*, près de la montagne de Sodome, une fleur étrange qu'il s'empressa de recueillir. Peu de temps après, M. l'abbé *Michon*, habile botaniste et palestinologue, a vu cette plante en abondance dans la plaine même de Jéricho. Il l'a baptisée du nom de *Saulcya Hierichuntica* en l'honneur de son savant compagnon de voyage, qui a tant contribué aux progrès de la Palestinologie par ses travaux et ses recherches infatigables, et il en a fait l'analyse phytographique dans un opuscule intitulé : *Solution nouvelle de la question des Lieux-Saints*, Paris 1852, d'où j'extrais les détails qui suivent :

« Elle appartient à la famille des radiées, dont le type vulgaire est la *marguerite* ou *pâquerette*. De plus, parmi les radiées, elle formera un genre voisin des *Asteriscus* et des *Buphtalmum*, s'il n'est pas possible d'en faire un *Asteriscus*. Dans l'un ou l'autre cas, ce sera un genre nouveau parmi les radiées, ou une espèce nouvelle parmi les *Asteriscus*. La

Digitized by Google

Saulcya diffère de l'*Asteriscus aquaticus* en ce que son capitule est sessile, pendant que l'*Asteriscus* a un pédoncule hors de la racine. Le *Buphtalmum* a le capitule sessile comme la *Saulcya*, mais il en diffère considérablement par l'enveloppe écailleuse... La racine est unique, contournée, pivotante; le capitule est formé d'un réceptacle concave et d'une enveloppe écailleuse à deux rangs imbriqués. Chaque sépale ou écaille de ce calice est de forme irrégulière. Les unes sont lancéolées, les autres arrondies, les autres bifides. Quand la plante est sous l'action de la chaleur, toutes ces sépales se replient à l'intérieur et forment un bouton très-serré; sitôt que la plante touche l'eau, instantanément les sépales se relèvent et prennent la forme radiée... La puissance hygrométrique de la *Saulcya* est telle que, si une seule de ses sépales est mise en contact avec l'eau, elle se relève seule, et le reste de l'enveloppe écailleuse conserve sa forme crispée.

» Un caractère qui peut-être la distinguera des autres radiées, c'est que, en dessous de l'enveloppe écailleuse, naît une bractée en forme de sépale plus étroite que les autres, qui se redresse comme elles à l'humidité. Cette bractée, quand la plante a plusieurs branches terminées par une fleur, se trouve l'axe de la fleur centrale. Il y a des échantillons qui n'ont qu'une seule fleur, reposant immédiatement sur la terre. D'autres ont une, deux, trois, quatre tiges latérales qui sortent au-dessous de la fleur centrale, et portent chacune une fleur à leur extrémité... En général, le capitule du milieu est le plus gros; il a jusqu'à 15 millimètres de diamètre; les plus petits n'ont que 6 millimètres. Les sépales, larges et renflées à leur base de 2 millimètres, atteignent depuis 1 millimètre jusqu'à 1 centimètre de longueur (p. 202). »

D'après M. l'abbé Michon, la puissance hygrométrique de la *Saulcya*, comparée à celle de l'*Anastatica*, est d'un à trente. J'en ai fait dernièrement l'expérience sur une *Saulcya* que je possède, et qu'il a rapportée de Jéricho, il y a 26 ans. Leurs racines étant plongées dans l'eau, l'épanouissement de l'*Anastatica* a exigé deux heures, tandis qu'il n'a fallu pour cela que quatre minutes à la *Saulcya*.

Cette plante est annuelle, et d'une vie éphémère. Lors-

Digitized by Google

qu'elle a été vue par M. de *Saulcy*, le 23 janvier 1851, au sud-ouest de la mer Morte, et par M. l'abbé *Michon*, en février, dans la plaine de Jéricho (deux localités très-chaudes) elle n'était déjà plus en végétation. Dans cet état de sécheresse, elle est de couleur gris-cendré. Chose remarquable, elle ne souffre aucune autre plante dans le rayon qu'elle recouvre. Le frère *Liévin* l'a découverte récemment sur le mont de la Quarantaine, près de Jéricho.

M. de *Saulcy* et l'abbé *Michon* sont convaincus qu'ils ont retrouvé dans ce curieux végétal la véritable Rose de Jéricho, non pas celle dont parle le livre de l'*Ecclésiastique*, mais celle qui passait pour telle à l'époque des Croisades. M. de *Saulcy* raisonne ainsi : « Cette rose de Jéricho aura été perdue de vue depuis la chute du royaume latin de Jérusalem (1187), et remplacée, dans l'affection des personnes pieuses, par l'*Anastatica* ou *Kaff Maryam*, qu'une tradition musulmane, admissible pour des chrétiens, signala à la piété des premiers pèlerins qui demandèrent aux habitants du pays quelle était la plante de la plaine de Jéricho, qui ressuscitait quand on la trempait dans l'eau [1]. »

« Tout se réunit donc, dit M. l'abbé *Michon*, pour constater l'identité de la véritable Rose de Jéricho. — Elle vient à Jéricho, point déjà assez essentiel. — Elle est puissamment ressuscitante. — Elle a, par la forme radiée de ses sépales développées, et par la forme du bouton, quand elle n'est plus sous l'influence hygrométrique, une grande ressemblance avec une petite rose. — Elle se trouve avec la forme radiée de la *Saulcya*, et nullement avec celle de l'*Anastatica*, sur l'écusson des familles de Chevaliers qui l'avaient prise pour emblême au temps des Croisades. J'ai lieu d'espérer que cette étude, en éclairant sur l'identité de la rose de Jéricho, fera reporter sur celle qui est la véritable une partie des honneurs qu'on rendait à la fausse. »

M. V. *Langlois* a donné un dessin de la *Saulcya*, dans la *Revue archéologique* du 15 juillet 1854.

L'abbé LAURENT DE SAINT-AIGNAN,
De la société asiatique de Paris.

[1] De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, II, p. 82.

Digitized by Google

Philosophie catholique.

PHILOSOPHIÆ SPECULATIVÆ SUMMARIUM

Auctore A. M. BENSA

Ecclesiæ cathedralis Perpinianensis canonico honorario in seminario Perpinianensi primùm Philosophiæ dein Theologiæ, quondam Professore [1].



Bien que le livre de M. Bensa ne remplisse pas tout à fait l'idée que nous nous formons d'une vraie Philosophie traditionaliste, et que par conséquent le Compte-rendu publié ici ne représente pas toute notre pensée, cependant nous recommandons ce *Summarium*, parce que nous ne connaissons pas de *Cours de philosophie* réfutant mieux certaines erreurs dominantes, et exposant mieux plusieurs des principes qui touchent à la grande question d'une *Philosophie traditionnelle*, laquelle doit remplacer cette *philosophie naturelle*, qui, en excluant le Verbe-Christ de son enseignement, a produit cette *Religion naturelle*, que l'on retrouve dans toutes les questions scientifiques, et qui a pris ainsi la place de la *Religion révélée* ou celle du *Verbe-Christ*. A. B.

I. — On attendait, on attendra encore peut-être bien longtemps, un Manuel de Traditionalisme ou de Traditionisme, comme écrit M. Bensa. Aussi l'ouvrage de M. l'abbé Bensa que nous étudions, recevra-t-il auprès de tous, amis ou adversaires, le plus sympathique accueil. C'est sous l'égide de Mgr Gerbet que se présente l'auteur du *Summarium philosophiæ speculativæ*, c'est à sa *sainte et glorieuse mémoire* qu'il dédie son œuvre en *témoignage public de reconnaissance*; c'est sur l'ordre formel de l'illustre évêque de Perpignan, du grand défenseur de l'idée traditionaliste que ce Livre a été écrit pour vulgariser dans les écoles cette philosophie régénératrice que

[1] A Paris, chez Roger et Chernoviz, rue des Grands-Augustins, 2 vol. in-8°, 1877.

Digitized by Google

défendent les survivants de l'Ecole mennaisienne de Mgr de Salinis et de Mgr Gerbet.

Il nous est difficile de juger à fond cet ouvrage remarquable; une étude complète du système philosophique dont M. Bensa s'est fait l'apologiste serait nécessaire, et le Traditionalisme (même le Traditionisme un peu particulier de M. Bensa), est sorti de ses longues luttes avec trop d'estime et de respect autour de lui, pour que nous ayons le courage de le livrer de nouveau à une discussion de *Revues*. — Il nous suffira d'examiner cet ouvrage d'abord comme Philosophie élémentaire, de le juger ensuite au point de vue Traditionaliste.

II.— Je crois qu'il n'est rien de si difficile à écrire qu'une Philosophie élémentaire. Un professeur bien connu du collége romain a dit d'une *Summa philosophica ad usum scholarum*, qui a fait quelque tapage en France, en Italie et en Allemagne [1]; « *Bona philosophia elementaris, satis clara, satis curiosa, satis superficialis.* » Ces trois notes seraient-elles l'essence d'une Philosophie élémentaire ? — Quoiqu'il en soit, faire parler par de jeunes étudiants, trop jeunes peut-être, la langue d'Aristote, et de Platon surtout, rendre familière à ces petites intelligences la grande pensée de saint Thomas, de Suarez, de Scot, de Hugues de Saint-Victor, de saint Bonaventure; prendre par la main des enfants et les conduire peu à peu du plus bas à ces sommets, où se jouent nos grands génies scolastiques; enfin, établir dans cet intellect de 18 ans ouvert à d'autres hôtes, hanté par d'autres esprits, la Philosophie, c'est-à-dire non-seulement la science des principes suprêmes, mais comme le veut M. Bensa, la *science naturelle de toutes les choses qui sont ou peuvent être, en scrutant cette universalité par les seuls moyens supra-sensibles* [2]. Tel est le but de son cours de Philosophie.

Deux écueils se présentent, lesquels sont bien difficiles à éviter. Souvent on se réduit à je ne sais quelle légère et mince argumentation où reviennent, en guise de moyen terme, quelques banales vérités de convention, quelques axiomes à bon marché, où les mots jouent plus de rôle que les idées, où

[1] Le P. Palmieri, les *Annales* ont rendu compte de son livre, t. xi, p. 357 (6e série).
[2] Introduction, page 2.

Digitized by Google

l'imagination enfantine trouve mieux son compte que la raison du futur Philosophe, *satis superficialis*, — *satis curiosa* et alors nécessairement *satis clàra*, — on pêche par excès d'élémentarisme.

Le défaut contraire est l'excès de Philosophie : on écrit un *Livre de maître*, mais le but proposé est dépassé, *virtus in medio*, là comme toujours.

M. l'abbé Bensa n'a péché ni par excès ni par défaut, et certes ce n'est point un petit mérite. C'est surtout dans son Traité d'*Ontologie* et de la *Certitude* (qu'il appelle *Atrécologie*), que son mérite est certain. On ne peut exposer d'une manière plus nette, plus profonde, plus accessible, ces abstraites théories qui désespèrent les jeunes commençants. L'Être, sa nature, ses divisions, ses attributs, son analogie, les Causes, leur activité multiple, le Principe d'Individuation, d'hyposthaséité, tout est expliqué avec une lucidité bien rare.

Nous ferons quelques critiques de détail. — Je ne sais si c'est un parti pris, mais jamais M. Bensa, — excepté dans quelques thèses de choix, — ne met l'objection en face de la vérité. N'est-ce pas imposer peut-être un travail considérable au professeur chargé de combler cette lacune; et si cette mission est négligée ou mal remplie, n'est-il point à craindre que le novice philosophe perde sa thèse devant une négation qu'il n'avait point prévue?

Il est une question que l'auteur du *Summarium* a traitée dans son Ontologie, et qui ne satisfait point le lecteur aussi complètement qu'on le voudrait; nous voulons parler de la Dissertation sur la *Composition des Corps*. M. Bensa défend la vieille théorie aristotélicienne de la *matière première*, il la défend en homme qui aurait dû choisir une meilleure cause. Aussi croyons-nous que, à son insu peut-être, mais à son honneur, les arguments dépassent la rêverie péripatéticienne du temps passé et arrivent ainsi à la vérité. — Nous nous expliquons.

On peut, dans le système de la *matière* et de la *forme*, tel que l'expose M, Bensa [1], distinguer le concept général ou *confus* et le concept particulier ou *distinct*.

[1] *Ontologie*, n° 212.

Digitized by Google

Le concept *confus* revient à ces propositions : Il y a dans les corps quelque chose de déterminable et un principe déterminant, la *matière* et la *forme*. « La matière est apte à former « diverses natures qui seront des substances déterminées, c'est « pourquoi la matière est une puissance passive dont la fonc- « tion est d'être actuée et perfectionnée [1]. » La *forme* est tirée de la *puissance* de la matière, elle n'est point le résultat d'une création, elle n'est point faite ; c'est le composé seul qui est fait.

Le concept *distinct* admet en plus la distinction réelle entre la matière première et la forme et les conséquences qui découlent de cette étrange assertion [2]. Or, le concept confus est le seul qu'admette M. Bensa, il n'y a pas dans son exposition la distinction réelle entre les deux parties des composés corporels. Il échappe ainsi au système péripatéticien, et nous n'en voulons pour preuve que son argumentation du n° 212. « *Si homo constat forma substantiali et materia prima omnes res materiales componuntur... Atqui materia et forma constat homo. — Ergo...* » L'auteur du *Summarium* prouve sa mineure par la définition du *Concile de Vienne*. Or, l'école péripatéticienne a concédé que le concept confus du système était seul approuvé par le concile, et la *Lettre pastorale de Mgr Czacki* est encore plus explicite que les concessions péripatéticiennes[3] .

Ce concept confus est inséparable de tout système relatif à la *Composition des Corps*. Dans le système des Êtres élémentaires simples, par exemple, dont M. Bensa ne parle point et que le R. P. Palmieri a si magistralement exposé et défendu dans sa *Cosmologie*, l'élément simple produit par sa conjonction à d'autres éléments, le composé matériel qui s'appelle *Corps*. Les éléments considérés en eux-même sont la *matière* ; leur mode actuel de réunion la *forme*... Ces éléments sont aptes à former toute espèce de corps, ils sont en *puissance* ;

[1] Suarez. *Metaphysicæ Disput.* XIII, sect. IV, n° 15.

[2] Voir sur cette distinction les *Institutiones philosophicæ*, du P. Palmieri. Cosmologie thèse XIX.

[3] Voir quel sens il faut donner à cette décision du concile de Vienne dans cette lettre, que les *Annales* ont publiée ci-dessus, p. 85.

Digitized by Google

comme leur forme est un mode d'être, elle est tirée de la puissance de ces éléments, etc... Les aphorismes de M. Bensa se trouvent satisfaits par ces théories.

Voici un reproche plus général qui s'adresse à tout l'ouvrage, excepté à l'*Idéologie*. Tout d'abord nous avouons que le défaut que nous allons signaler n'est peut-être que l'excès d'une bonne qualité... On remarque, en effet, que M. Bensa n'appartient à aucune opinion philosophique, il n'est point le défenseur né d'une thèse incomprise. Homme libre dans la science, libre par excellence, il s'est posé en face de la vérité et non sous la tutelle d'un livre ou d'un préjugé d'Ecole. Son ouvrage y a gagné d'être un livre profond, sérieusement pensé et vide de tous les non-sens officiels et solennels, qui remplissent trop d'ouvrages élémentaires. Mais ne peut-on pas remarquer que l'auteur du *Summarium* manque quelquefois d'une certaine logique que j'appellerai logique d'opinion? Il sera cependant facile de corriger ce défaut dans l'édition française du *Summarium* que nous souhaitons de voir achever bientôt.

III.—Nous avons excepté l'*Idéologie*. C'est en effet dans cette partie que M. Bensa aborde résolument la question *Traditionaliste*. Nous ne saurions trop le féliciter d'avoir ranimé une lutte que l'on croyait épuisée faute de combattants; il nous semble qu'il y a encore dans cette importante controverse quelque chose à dire qui n'a point été dite. Ceux qui ont composé les différents *Cours de philosophie* n'ont point exposé la question du Traditionalisme telle qu'elle doit être posée et telle que l'ont posée si souvent les *Annales*. Aussi on a remarqué que ni *la Scienza e la fede*, ni le chan. *Sanseverino* de Naples, ni le P. *Zigliara*, ni le P. *Kleutgen*, ni le P. *Liberatore*, ni le P. *Tongiorgi*, ni la *Civiltà Cattolica* de Florence, pour ne parler que des philosophes étrangers, n'ont jamais cité aucun des nombreux exposés du Traditionalisme fait par les *Annales*. Ils ont exposé un Traditionalisme qu'ils avaient formulé eux-mêmes, et qu'il leur a été facile de réfuter. On a remarqué en particulier qu'aucune des Revues étrangères ou françaises n'a cité les fameux amendements contre le Traditionalisme offert aux Congrégations générales

Digitized by Google

du concile du Vatican et rejetés unanimement par les Pères [1].

C'est dans l'examen attentif de ces décisions, et dans l'exposé fait dans les *Annales*, que se trouve la vraie notion de l'importante question de ce que l'homme doit à la société. C'est là que l'on touche forcément au doigt que l'homme a été forcément élevé, instruit par la société, et que par conséquent la *Raison n'a jamais existé seule*.

C'est dans cette question que le Traditionalisme trouvera ses plus puissants arguments. Nous regrettons que M. Bensa l'ait négligée pour s'attacher trop aux désordres occasionnés par le péché originel.

Maintenant nous demanderons un éclaircissement à M. Bensa pour une contradiction apparente. Dans le n° 681, l'auteur du *Summarium* concède que l'intelligence, par ses *seules forces*, peut obtenir quelques idées universelles et former quelques raisonnements de grande simplicité. Or, les idées d'être, de cause, de contingence sont universelles, le principe de causalité est un principe analytique d'une grande simplicité ; pourquoi l'homme, par ses *seules forces* individuelles, en appliquant ces idées et ce principe, n'arriverait-il point à connaître l'existence de Dieu, du monde intellectuel? — De plus, comment la tradition, la voix sociale arrivera-t-elle à l'enfant? par les mots qui, pour être compris, devront — selon M. Bensa — représenter des idées déjà formées dans l'intelligence. Toute l'activité sociale se réduit donc à l'activité du langage sur l'intelligence de l'enfant. Or, d'après M. Bensa, le langage n'est point nécessaire pour la première évolution de l'intelligence et *pour l'homme seul*, il n'a que des *utilités*. Mais si l'homme peut penser, peut vivre de sa vie intellectuelle sans l'action sociale, si l'action sociale est seulement *très-utile* à l'homme, comment peut-on conclure à la nécessité physique qu'affirme le Traditionisme et exiger au-delà de cette nécessité morale que concède le Semi-rationalisme?

Enfin si l'homme peut, indépendamment de l'action sociale agir une fois, pourquoi ne pourra-t-il point réitérer son action deux, trois, quatre, dix fois? — Et si on concède cet *habitus* intellectuel, que manquera-t-il à l'homme pour vivre intellectuellement?

[1] Les *Annales* ont publié ces amendements, t. II, p. 93 (6e série).

Digitized by Google

Voilà des difficultés que M. Bensa ne résout pas.

Autre difficulté.

Ces idées universelles, l'esprit, d'après M. Bensa, les peut avoir claires et distinctes, les objets sont par eux-mêmes distincts de tous autres, et par la comparaison instituée entre eux l'intelligence connaît de leurs relations, de leurs propriétés, de leur nature entière. L'analyse et la synthèse appliquées à ces idées distinctes amèneront l'intelligence un peu plus haut; l'attention, l'abstraction sont, en effet, concédées par M. Bensa à l'homme individuel. Poussé par la curiosité inhérente à tout homme, par le besoin de savoir essentiel à toute nature intelligente, par cet *instinct* de Dieu qui n'est autre que l'instinct de la vie, l'esprit ira toujours plus avant, et puisque le monde moral, spirituel, Dieu lui-même, ne nous sont connus que par analogie, par des similitudes avec l'ordre matériel, puisque les *phantasma* qui nous représentent l'Être suprême créateur, conservateur et rémunérateur, sont tirés du monde matériel, animal, dont la connaissance nous est acquise; alors pourquoi dans ses investigations, au milieu de ses analogies, l'intelligence humaine ne s'arrêtera-t-elle pas devant l'idée de Dieu, idée incomplète tout d'abord, mais idée qu'elle perfectionnera peu à peu?

On voit qu'il y a dans l'ouvrage de M. Bensa quelques points à retoucher, nous sommes certain que l'édition française aura ces explications que nous demandons, et il restera alors bien peu à reprendre.

La magnifique dissertation consacrée à la réfutation du *Semi-rationalisme,* erreur si répandue, même parmi les auteurs ecclésiastiques, et que les *Annales* ont si souvent réfutée, fait à son auteur une place distinguée dans le monde philosophique, non-seulement parce que son ouvrage comble sur ce point une grande lacune, en donnant ces éléments de Philosophie traditioniste élémentaire que l'on désirait, mais surtout parce que dans ces pages brûlantes de conviction et d'ardeur philosophique, on sent comme l'âme du grand Philosophe, trop tôt ravi à l'Eglise, qui donna à M. Bensa l'ordre et l'honneur de semer dans le monde cette bonne parole.

IV.—Mgr Bertaud, évêque de Tulle, commençait ainsi l'oraison funèbre de Mgr Gerbet: « Il était celui qui apparut à

Digitized by Google

» l'Evangéliste, les reins ceints d'une ceinture d'or. Ses yeux
» lançaient des flammes, sa voix était comme celle des grandes
» eaux. De sa bocuhe jaillissaient des tonnerres et des voix.
» De ses lèvres sortait un glaive flamboyant, un glaive à deux
» tranchants, et ce glaive irradiait l'espace. Il tenait dans sa
» main sept étoiles : ces belles étoiles, ces étoiles *rutilantes*,
» c'étaient les prêtres doctes et pieux, qu'il aimait, qu'il cul-
» tivait, qu'il éclairait par ses admirables enseignements. Ces
» étoiles, il les illuminait de sa propre splendeur; il leur pla-
» çait au front les rayons les plus beaux, pour qu'elles je-
» tassent au loin leur vif éclat. »

M. Bensa était au premier rang de ces étoiles *rutilantes*, celles des plus beaux rayons de Mgr Gerbet, et quels qu'aient été les ouvrages précédents du fils spirituel du grand évêque, c'est par le *Summarium* qu'il jettera ce *vif éclat* dont parle Mgr Bertaud.

Malgré les légères critiques de détail que nous avons faites, on aura compris que l'ouvrage de M. Bensa approche de bien près l'idéal de la Philosophie élémentaire, et nos professeurs de séminaire et de collége pourront y puiser des enseignements sur l'état actuel de la Philosophie, qu'ils chercheraient vainement ailleurs. M. Bensa aura eu le mérite d'être au moins le précurseur de cette philosophie complétement traditionaliste si défigurée, si discutée, et qui, la seule, est assise sur ses fondements naturels, c'est-à-dire sur l'étude de l'homme nécessairement social, c'est-à-dire enseigné, et n'ayant jamais existé avec la *Raison seule*. Et en augurant à M. l'abbé Bensa tout le succès que son Livre et lui-même méritent si bien, nous nous souvenons que l'homme qui l'avait choisi dans sa pensée pour cette haute et difficile mission, fut appelé à juste titre, « l'*Evêque des grandes pensées* [1]. »

L'abbé Charles BARNEAUD,
Docteur en philosophie.

[1] *Vie de Mgr Gerbet*, par Mgr de Ladoue. Tom. III, p. 404.

Orthodoxie catholique.

LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN DE M. COUSN

MIS A L'INDEX

Et établissement d'une Eglise chrétienne

SANS LE CHRIST

16e ARTICLE [1].

75.—M. Cousin falsifie la notion du Christianisme.— Il glorifie et déclare nécessaires tous les crimes de la Révolution française.

1829.

L'enseignement de l'année 1828 avait pour titre *Introduction à l'histoire de la philosophie.* L'enseignement de 1829 a pour titre : *Cours de l'histoire de la philosophie du* 18e *siècle.* Il renferme 25 leçons, qui roulent toutes sur les grands systèmes qui, d'après M. Cousin, sont sortis de l'intelligence humaine :

Sensualisme;
Idéalisme;
Scepticisme;
Mysticisme.

Comme on le voit c'est le *Sensualisme* qui est mis à l'origine de l'humanité et c'est le *Mysticisme,* qui vient le dernier. C'est dans ce dernier système qu'est englobé le Christianisme que M. Cousin va poursuivre avec beaucoup d'habileté, et à mots-couverts, mais transparents; ainsi il dit :

Je vous prie de ne point oublier une distinction importante : autre chose est le Moyen âge, autre chose est le Christianisme. Sans doute le Christianisme était dans le Moyen âge, et il y a fait tout ce qui s'y est fait de bon et de grand ; mais il y était sous les conditions du temps, sous sa première forme dernière. *Le Moyen âge est le berceau du Christianisme*; *il n'en est*

[1] Voir le dernier article au N° précédent ci-dessus, p. 269.
[2] Voir préface de l'édition de 1841.

Digitized by Google

pas la borne. Le Christianisme est le fond même de la civilisation modernes ils ont la même destinée, ils passent par les mêmes *fortunes*; et il fallait que lui-même sortit des ténèbres et des liens du moyen âge, pour se développer et porter tous les fruits qui lui appartiennent. Quand donc je vous parlerai du moyen âge et de la Puissance formidable et sacrée qui y domine, songez bien qu'il ne s'agit pas du *Christianisme* et de la puissance immortelle qui lui a été donnée sur le monde; il ne s'agit que de la *Puissance ecclésiastique*, devenue puissance temporelle, et comme telle soumise aux chances et aux vicissitudes de tous les pouvoirs de la terre.

Fils légitime du Christianisme, l'Esprit nouveau a fait son apparition dans le monde vers le 16e siècle; son but final est de substituer au moyen âge *une société nouvelle*; donc, ses premiers efforts devaient se diriger contre la Puissance qui domina le moyen âge. De là, la *nécessité* que la première Révolution moderne fut une révolution religieuse[1].

C'est ainsi que M. Cousin pose insidieusement la question du Christianisme. Il veut faire croire qu'il ne l'attaque pas, tout en lui ôtant les appuis qui le soutiennent; nous n'avons pas besoin de faire observer le non-sens et l'insanité de cette parole : « *le Moyen-âge est le berceau du Christianisme.* » Les chrétiens instruits disent avec St Augustin :

« Cette chose même qui est appelée maintenant la *religion* » *chrétienne*, existait aussi chez les anciens, et n'a jamais » cessé d'exister depuis le commencement du genre humain, » jusqu'au jour où le Christ lui-même vint dans la chair, » époque où la vraie Religion, qui existait déjà, commença à » être appelée chrétienne[2] ».

Mais ce n'est pas tout. Appliquant la théorie de la Fatalité qu'il a établie dans une de ses précédentes leçons, il ose dire que la grande Catastrophe de la Révolution française était nécessaire, inévitable pour opérer le progrès.

« La Révolution française, n'est pas un des événements du « 18e siècle; c'est l'événement *par excellence* de ce siècle, « ce siècle tout entier, son dernier mot, sa crise (p. 12). »

« Le dernier quart du 18e siècle a été si fécond, si riche en » productions de toute espèce, que l'on peut dire que non-» seulement chaque année, mais chaque mois enfantait sa » découverte, c'est-à-dire ajoutait encore à la fécondité et

[1] *Cours de l'histoire de la philosophie*, t. I, p. 6, édition de 1841.

[2] Voir le texte *De Civitate Dei*, l. XVIII, c. 51, et dans les *Annales*, t. XX, p. 132 (4e série).

Digitized by Google

» à la puissance de l'*esprit nouveau*. Quand on suit attenti-
» vement en toutes choses les progrès de cet esprit vers 1789,
» on est frappé de l'impossibilité qu'un travail si ardent et si
» vaste, s'accroissant toujours par ses effets mêmes, ne pro-
» duise enfin une explosion. De là, la *nécessité* d'un grand
» événement dans lequel devait se résoudre le 18e siècle (p. 26).

Mais qui devait produire ce grand événement, qui devait en être fatalement l'instrument? Ce devait être la France.

» Par toutes ces raisons, la future Révolution tombait en par-
» tage à la France. N'oubliez pas que la France n'avait pas
» encore servi en grand la cause de la *civilisation nouvelle*;
» le seul rôle qui lui convenait était l'accomplissement du
» dernier acte de ce grand drame.... Le peuple capable de
» produire l'*événement inévitable* était donc donné, et c'est
» en France que devait avoir lieu et qu'a eu lieu ce grand
» événement que d'un bout du monde à l'autre on appelle la
» *Révolution française*.... Quels sont les caractères de cette
» Révolution? Au premier abord on croit que c'est seulement
« une révolution *politique*; mais c'est aussi évidemment une
» révolution *religieuse* (p. 28).

Et non-seulement cette Révolution était nécessaire, mais ses atrocités et ses crimes étaient nécessaires aussi :

« La Révolution française, qui venait accomplir l'œuvre des
» révolutions précédentes et portait dans ses flancs les orages
» accumulés depuis deux siècles, qui devait être si générale et
» si radicale qu'elle rendit, dans notre âge, toute nouvelle ré-
» vélation impossible (!), la révolution française *devait sur-*
» *passer en violence les révolutions précédentes* comme
» elle les surpassa en grandeur, et se charger en quelque sorte
» de toute la *férocité des révolutions*, qu'elle anticipait et
» *qu'elle prévenait* (p. 30).

Voilà ce qu'on laissait enseigner à la jeunesse dans les chaires payées par l'Etat, sous la Grande Maitrise de M. de Vatismenil, et dont un évêque partageait la responsabilité; nous ne croyons pas que, parmi les apologies que l'on fait sous nos yeux de l'assassinat public de Louis XVI, on ait dit quelque chose de plus perfide et de plus fort que ce que dit ici M. Cousin, qui ajoute :

Digitized by Google

« Je n'hésite pas à conclure, avec mes deux honorables col-
» lègues et amis M. *Guizot* et M. *Villemain*, que le 18e siècle
» en masse est un des plus grands siècles qui aient paru dans
» le monde (p. 34). »

Nous le répétons, voilà ce qu'on laissait enseigner et ce que la jeunesse des écoles acceptait comme une Révélation, venant directement de Dieu par l'intermédiaire de la Raison, déclarée la lumière des lumières. — Il faut rire de pitié quand à la veille de la révolution de 1830, M. Cousin assure qu'il n'y aura plus de Révolutions.

76. — M. Cousin falsifie l'origine de nos connaissances en attribuant à la Spontanéité, ce qui est dû à l'Enseignement social.

C'est l'histoire de la philosophie que va faire M. Cousin, et nécessairement il fallait commencer par le commencement, c'est-à-dire par les origines. Les origines de la connaissance de l'enfant sont sous nos yeux. C'est par les yeux que l'enfant commence à connaître. Il connaît d'abord forcément les objets qui se présentent à ses yeux; puis les connaissances intellectuelles lui sont formulées avec la parole par sa mère. Ceci est forcé, absolu, général, indéniable. L'enfant n'est jamais *seul* il est forcément enseigné, élevé par la société. C'est là son état naturel.

M. Cousin expose de nouveau la théorie qu'il a enseignée depuis 1826, celle de la *Spontanéité*, moment insaisissable qui s'évanouit par la *Réflexion*. Il convient d'en exposer de nouveau la théorie :

« Quand l'intelligence humaine s'éveille avec les puissances qui lui sont
» propres, elle *atteint d'abord* à toutes les grandes vérités, à toutes les véri-
» tés *essentielles* qu'elle aperçoit confusément sans doute, mais d'autant plus
» vivement. Il ne peut être ici question de raisonnements ; car nous ne dé-
» butons pas par le raisonnement, et il est trop évident que le raisonnement
» est une opération ultérieure qui en présuppose plusieurs autres. C'est la
» Raison, faculté primordiale, qui entre d'abord en exercice, et se développe
» *immédiatement et spontanément*. L'action *spontanée* de la raison dans sa
» plus grande énergie, c'est l'*inspiration*. Or, quel est le caractère de l'ins-
» piration ? L'inspiration, fille de l'âme *et du ciel*, parle d'en haut avec une
» autorité absolue ; elle ne demande pas l'attention, elle commande *la foi* :
» aussi ne parle-t-elle pas une langue terrestre; toutes ses paroles sont des

Digitized by Google

» hymnes, et, l'inspiration produit naturellement la poésie. Mais l'inspira-
» tion ne va pas toute seule; l'exercice de la *raison* est nécessairement ac-
» compagné de celui *des sens*, de l'imagination, du cœur, qui se mêlent aux
» *intuitions* primitives, aux *illuminations* immédiates de la raison, et les
« teignent de leurs couleurs. De là un résultat complexe où dominent les
» grandes vérités *révélées par l'inspiration*, mais sous ces formes pleines de
» naïveté, de grandeur et de charme, que les sens et l'imagination emprun-
» tent à la Nature extérieure pour en revêtir la raison. Tel est le *premier dé-
» veloppement de l'intelligence* (p. 38). »

Faisons quelques remarques :

1° L'intelligence ne s'éveille pas, elle est créée dans chaque individu.

2° Elle n'atteint pas d'abord toutes les grandes vérités ; elle les reçoit successivement par l'enseignement et la réflexion et, comme le dit M. Cousin, *sans raisonnement*.

3° L'inspiration n'est pas le fruit d'une action *spontanée* ; dans toutes les langues du monde l'inspiration est le résultat de quelqu'un qui inspire, et ce quelqu'un qui inspire ne peut être celui qui est inspiré. C'est là un pathos, ou galimathias, comme le dit Bossuet des *inspirations* de Malebranche.

4° M. Cousin admet une théorie réelle, en disant que l'inspiration est *fille de l'âme et du ciel*, et qu'elle parle de haut et avec une autorité absolue; mais celui qui parle de *haut*, c'est Dieu et non l'*âme*, qui ne saurait être plus haute qu'elle-même.

5° Enfin ce qui commande la *foi*, c'est le Ciel ou Dieu seul, et c'est ce que fait l'enseignement social que Dieu a imposé forcément à l'Enfant.

Nous allons voir maintenant comment M. Cousin attribue, en termes vagues, à la *Spontanéité*, ce que l'expérience et l'Eglise attribuent au *Verbe-Christ*, seule autorité positive et valable.

» Comme dans l'*intuition spontanée de la raison* il n'y
» a rien de volontaire, ni par conséquent de personnel, comme
» les vérités que la Raison nous découvre ne viennent pas de
» nous, il semble qu'on peut se croire quoiqu'à un certain point
» le droit de les imposer aux autres, puisqu'elles ne sont pas
» notre ouvrage, et que nous-mêmes nous nous inclinons de-
» vant elles, *comme venant d'en haut* (p. 40)...

Nous n'avons pas besoin de répéter que *cette intuition*

Digitized by Google

spontanée, n'a jamais existé pour l'enfant. Aussi au lieu d'intuition spontanée mettez *enseignement social* procédant du Verbe et que l'enfant reçoit forcément, non de la Raison, mais de la Société. et alors voilà l'autorité venant véritablement *d'en haut*, et non de la Raison qui n'est pas *l'en haut*. Alors voilà le droit de les imposer à l'enfant et aux hommes : cela ne *semble pas*, n'est pas *jusqu'à un certain point,* mais est absolument logique et incontestable.

D'ailleurs M. Cousin a raison quand il ajoute :

« La réflexion étant toute personnelle, il serait trop évidem-
» ment inique et absurde d'imposer à d'autres le fruit d'opé-
» rations qui nous sont propres *(Ibid)*. »

Entendez ces paroles, jeunes gens, qui acceptez les révélations de M. Cousin ! C'est l'absurdité de ses réflexions que vous avez acceptée. Cependant le mystagoge chante victoire et s'écrie :

« Ainsi le caractère éminent de l'inspiration, savoir l'*imper-*
» *sonnalité*, renferme le principe de l'*autorité,* et le carac-
» tère de la réflexion, la personnalité, renferme le principe
» de l'indépendance *(Ibid)*.

Et de plus il ajoute :

» Quel est le nom populaire de la spontanéité et de la ré-
» flexion? On les appelle la *religion* et la *philosophie*
» (p. 41).

» Comme la réflexion a pour base l'intuition spontanée
» (lisez les notions données par la mère) de même, la philosophie
» a pour base la religion... Aussi partout la religion paraît
» avec les sociétés naissantes *(Ibid)*.

Oui, la religion paraît avec les sociétés naissantes, parce que le *Verbe,* en créant l'homme, lui a donné le Verbe, participation de ressemblance du Verbe créateur même, et cette religion primordiale durera toujours avec le Verbe humain.

77. — M. Cousin attribue au Christianisme spontané qu'il a formé toutes les perfections du Christianisme du Verbe-Jésus, dont il supprime le nom.

Nous venons de voir M. Cousin fesant partir toutes nos connaissances de la Spontanéité, « la *Spontanéité*, a-t-il dit, s'ap-
» pelle la *Religion*, et la *Réflexion* la *Philosophie* (p. 41).

Digitized by Google

« La Spontanéité est le phénomène qui donne naissance
» immédiatement à la *Religion*, et qui indirectement, par la
» Réflexion qui s'appuie sur elle, contient et engendre la
» *Philosophie* (p. 143). »

Or voici, d'après lui, ce que c'est que le Christianisme.

« Le Christianisme, la dernière religion qui ait paru sur la
» terre, est aussi et de beaucoup la plus parfaite. Le Christia-
» nisme est le complément de toutes les religions antérieures,
» le dernier résultat du *mouvement religieux* du monde ; il
» en est la fin et avec le Christianisme toute religion est con-
» sommée (p. 48). »

On voit que M. Cousin emprunte ici les propres paroles du Christ, disant : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la » loi, ou les prophètes, je ne suis pas venu les abolir, mais » les accomplir [1], » et après son œuvre accomplie disant sur la croix : « Tout en consommé [2] ; » mais il fausse cette parole en disant que le Christianisme est la dernière religion, tandis qu'il est la première ; il la fausse en disant qu'il est le *résultat du mouvement religieux*, parole qui n'a aucun sens. Mais il fausse encore plus la notion du Christianisme dans les paroles qui suivent :

« En effet, le Christianisme si peu étudié, si peu compris,
» n'est pas moins que le *résumé* des deux grands systèmes
» religieux qui ont régné tour à tour dans l'Orient et dans la
» Grèce. Il réunit en lui tout ce qu'il y a de vrai, de saint et
» de sage dans le *théime* de l'Orient, et dans l'*héroïsme* et le
» *naturalisme* mythologique de la Grèce et de Rome
» (p. 48). »

Ceci est vrai, mais M. Cousin fausse ici le Christianisme en disant qu'il est un *résumé*. Le vrai véritable, c'est que le Christianisme du Verbe-Christ a précédé toutes les religions, et qu'il en est l'*origine*, la *source*, troublée en *Orient*, en Grèce et à Rome.

Puis M. Cousin, se souvenant du Christianisme que lui a appris sa mère, et qu'il n'a trouvé nulle part ailleurs, en fait

[1] Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut prophetas, non veni solvere, sed adimplere (Matth. v, 17).

[2] Cum ergo accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatum est (Jean xix, 30).

l'exposé suivant. Nous ne voulons pas le priver du bénéfice de ces belles paroles :

La religion d'un *Dieu fait homme* est une religion qui,
» d'une part, élève l'âme vers le ciel, vers son principe ab-
» solu, vers un autre monde, et qui, en même temps, lui en-
» seigne que son œuvre et ses devoirs sont en ce monde et
» sur cette terre. — La religion de *l'Homme-Dieu* donne un
» prix infini à l'humanité. L'humanité est donc quelque chose
» de bien grand, puisqu'elle a été choisie pour être le récep-
» tacle et l'image d'un Dieu. De là, dans le Christianisme, la
» dignité de l'humanité confondue avec la sainteté de la reli-
» gion, et partout répandue avec elle. Aussi le Christianisme
» est-il une religion éminemment humaine, éminemment
» sociale (p. 48). »

C'est bien et très-bien, voilà la Religion qu'il a apprise de sa mère, qu'il a pratiquée jusqu'à l'âge de 20 ans, et, comme il l'a avoué lui-même, se *confessant* et *communiant*, et qu'il devait à la *confession* et à la *communion* ses mœurs, sa santé, son esprit [1]. Et ici il termine par cette burlesque conclusion :

« Qu'est-il sorti du Christianisme, et de la société chré-
» tienne? La liberté moderne, les gouvernements *représen-
» tatifs* (p. 48). »

M. Cousin achève l'apologie du Christianisme en traçant un tableau sommaire de toutes les religions païennes.

Il y a là, nous le répétons, de nobles paroles, mais ce Christianisme est celui que lui a appris sa mère, et qu'il n'a reçu ni de la spontanéité, ni de la réflexion, ni de toutes les religions du monde.

78. — Nouvelle théorie de M. Cousin sur la Conscience qui, lumière de l'âme, contient tout *confusément*, et que la réflexion doit *éclairer*.

M. Cousin, dans ses premières leçons, avait dit un mot juste : « La Conscience est en nous comme témoin et non comme » juge [2]. »

Il revient ici à la Conscience et en donne une théorie qui

[1] Voir *Annales*, t. XI, p. 80 (6e série).
[2] Voir le texte dans *Annales*, t. XI, p. 28.

en fait, à travers bien des osbcurités, l'origine et le juge de tout ce que nous faisons. Ecoutons-le :

« L'action simultanée de toutes nos facultés aboutit à un fait » complexe, savoir, *la Conscience*.... La conscience est cette » *lumière* intérieure qui éclaire tout ce qui se passe dans » l'âme....La réflextion ne crée rien, et ne peut rien créer; tout » préexiste à la réflexion *dans la conscience*, mais tout y » préexiste confusément et obscurément; c'est l'œuvre de la » réflexion, en s'ajoutant à la conscience, d'éclaircir ce qui » était obscur, de développer ce qui était enveloppé (p. 76 » et 77). »

On le voit, la Conscience n'est plus un témoin, c'est la lumière, c'est le réceptacle, ou l'origine de *tout*. Mais c'est la réflexion, qui doit éclairer cette lumière, qui pourtant éclaire tout.

« La réflexion peut n'avoir d'autre but, en s'appliquant à la » conscience, que d'en éclairer assez le tableau pour détruire » ou pour affaiblir les illusions que pourraient nous causer, et » les erreurs où pourraient nous entraîner les images et les » formes qui, *dans la conscience*, sont toujours mêlées à la » vérité... La matière de la réflexion est cette totalité primi- » tive, obscure et confuse, qui est la Conscience primitive » (p. 78, 79). »

En somme, voilà la théorie dernière de M. Cousin sur la *conscience*, elle contient tout confusément; c'est la réflexion, c'est-à-dire la Raison, qui doit y chercher tout et le rendre visible et certain.

Voyons l'application de ce système dans quelques-uns de nos auteurs catholiques.

79. — La théorie de M. Cousin sur la conscience divinisée dans une conférence prêchée à Notre-Dame de Paris, par le R. P. Roux, Jésuite.

M. Cousin a établi que la Conscience contient tout confusément. Mais il ne nous a pas dit d'ou vient ce *tout*, ce que c'est que ce *tout*, ce que c'est que la Conscience elle-même. Voici quelqu'un d'autorisé qui va nous le dire.

Comme nous ne faisons pas seulement la critique du

Digitized by Google

passé, mais que nous recherchons surtout les causes de l'affaiblissement de la parole du Verbe parmi nous, et l'influence qu'ont eue les enseignements de M. Cousin, dans cet oubli de l'enseignement du Verbe, nous devons mettre sous les yeux de nos lecteurs, la théorie qu'un très-excellent prêtre, religieux de la Compagnie de Jésus, a exposée dans une *conférence* qui a eu lieu à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, le dimanche 3 décembre 1876. — Ecoutons attentivement ces paroles qui tombent d'une chaire de vérité :

« La Conscience, en notre être, résulte *de la révélation intime et naturelle de Dieu*. Dès que l'esprit de l'homme connait, il accepte les imprescriptibles obligations que la *conscience* impose envers l'auteur de toutes choses....

» La *conscience*, en nous, c'est l'*étincelle de la lumière divine*. Elle demeure toujours ; les ténèbres même du péché ne peuvent l'éteindre.

» La *conscience* est, pour l'âme, la *voix intime de Dieu*. Sans cesse elle nous enseigne le bien, nous exhorte à le pratiquer, et, par de secrètes impulsions, nous détourne du mal....

» Dieu a livré son empire sur nos actes à la *conscience* de chacun ; en l'écoutant on est assuré d'exécuter *tous les vouloirs divins*...

» Les théologiens regardent la *conscience, bien réglée*, comme l'arbitre *infaillible*, *incorupptible* et *toujours sûr* de nos actes. Ils l'appellent la *règle prochaine des actions humaines*, la volonté divine en est la norme éloignée, et celle-ci ne s'applique à l'homme que par la *conscience*. Au nom de Dieu, *elle est juge*, et de son *verdict infaillible*, elle approuve ou elle condamne les actes de notre humanité.

» Ce point est si vrait que, selon la remarque de l'un d'eux[1], Dieu *suspend* en quelque sorte son jugement sur nos actes, *attendant la sentence de la consience* pour l'approuver d'une façon absolue ; car à la *conscience* Dieu a confié la décision suprême de tous *les conflits possibles entre la terre et le ciel*....

» En nous la conscience *indique* ce qu'il faut accomplir,

[1] Sarraza, tra. II, s. 1, n. 4.

Digitized by Google

» *juge* après le fait perpétré, et *réparé* le mal commis, en le » remplaçant par le bien commandé[1]. »

Après avoir exposé cette théorie, nous demandons ce que l'Eglise peut enseigner à un homme qui *naturellement* possède dans sa conscience la *révélation intime et naturelle de Dieu*, une *étincelle de la lumière divine*, la *voix intime de Dieu*, lui *indiquant* tous les *vouloirs intimes* de Dieu; laquelle est *juge* et rend des verdicts *infaillibles*, enfin à laquelle Dieu a confié la décision suprême de tous les *conflits possibles* entre la terre et le Ciel !!!

Rien, en ces paroles, du Verbe-Jésus, rien de l'Eglise, rien de l'enseignement social. Seulement le R.-Père ajoute un mot, celui de *conscience bien réglée*; mais comment la *révélation intime et naturelle de Dieu*, l'*étincelle de la lumière divine*, la *voix intime de Dieu* ont elles besoin d'être *réglées ? Bien régler* la révélation naturelle de Dieu, *bien régler* l'étincelle de la lumière divine; *bien régler* la voix intime de Dieu !! Ces mots hurlent de se trouver ensemble. Nous en laissons la solution à nos lecteurs.

80. — Comment M. Cousin juge la scolastique du moyen-âge. — Il établit la fatalité dans toute l'histoire.

M. Cousin revient ensuite à la fameuse division fantastique qu'il a déjà exposée dans les années précédentes et qu'il expose ici de nouveau à savoir, que l'humanité, partant de la *Spontanéité*, a produit successivement :

Le Sensualisme,
L'Idéalisme,
Le Scepticisme,
Le Mysticisme,

systèmes qu'il détruit les uns après les autres pour y substituer, son système à lui :

L'Eclectisme.

Il montre ensuite que ces quatres systèmes devaient nécessairement se produire, pour arriver à la dernière évolution, l'*Eclectisme*. Et il ajoute :

» Quant à leur mérite intrinsèque, accoutumez-vous à ce

[1] Conférence du 1er *dimanche de l'Avent* 1876, par le P. Roux, de la Compagnie de Jésus, publiée dans l'*Univers* du 5 décembre 1876.

Digitized by Google

» principe : *Ils ont été, donc ils ont eu leur raison d'être,* » *donc ils sont vrais, ou en totalité, ou en partie...* Les quatre » systèmes que j'ai fait passer sous vos yeux ont été, donc ils » ont du vrai ; mais ils ne sont pas uniquement vrais, ils sont » vrais par un côté et faux par un autre, et ce que je vous » propose c'est de ne pas en rejeter un seul, et de n'être dupe » d'aucun d'eux (p. 151). »

Et aussi, abandonnant tout ce qu'il a dit du Christianisme, et de sa vérité, et de son influence, et laissant sa place vide, voici ce qu'il va établir dans les 21 leçons qui remplissent les deux volumes de *son Histoire de la philosophie*.

« Oui, Messieurs, les quatre systèmes que je viens de vous » signaler, et de tirer de l'analyse même de l'esprit humain, » sont et ne peuvent pas ne pas être les quatre grands systè- » mes élémentaires qui, nés dans le vieil Orient, après s'être » développés avec éclat sur la scène brillante de la philosophie » grecque, et avoir traversé, obscurcis sans doute, mais non » pas éteints, la longue nuit du moyen-âge, reparaissent, au » 16e et au 17e siècle, dans la philosophie moderne, et, abou- » tissant enfin au 18e siècle, y présentent, dans leur lutte fé- » conde, leur quadruple action et leur développement im- » mense, le spectacle le plus grand et le plus instructif » qu'aient jamais offert les annales de la Philosophie » (p. 154). »

C'est ainsi qu'il glorifie le 18e siècle, ce siècle qui fatalement devait produire les ruines et les atrocités qui l'ont terminé, comme M. Cousin l'a établi lui-même.

On comprend que nous n'avons pas à suivre chacune des 21 leçons qui restent. Elles contiennent avec des éléments réels, l'histoire la plus fausse de la philosophie. C'est toujours dans ce qu'il y a de bon, le Christianisme sans le Christ.

Notons cependant quelques faits; voici ce qu'il dit de l'emploi du Syllogisme scolastique :

Aussi, de fait, l'apparition du *Syllogisme* régulier dans la philosophie a-t-elle été constamment le signal d'une ère nouvelle pour les méthodes et pour les sciences. Ne m'objectez pas la *Scolastique ;* car ce qui a fait l'impuissance de la scolastique, ce n'est pas du tout l'emploi du syllogisme, c'est, dans le syllogisme, l'admission forcée de *Majeures artificielles* imposées par l'autorité. Mais il n'en est pas moins vrai qu'entre ces majeures artificielles et les

conclusions qu'elle en tirait, la Scolastique a déployé une très-grande force de Dialectique, et qu'elle a imprimé à l'esprit humain des habitudes dont la Philosophie moderne a profité. Qu'a fait la Philosophie moderne ? Elle a renversé les Majeures de la scolastique, et à leur place elle a mis celles que lui a fournies *une libre analyse, l'observation et l'expérience.* Et alors, ajoutant à ces majeures nouvelles, filles des temps nouveaux, la vigueur de raisonnement qu'avait mise dans le monde la *Dialectique scolastique,* il en est sorti la méthode moderne, savoir, l'alliance intime de l'observation et du raisonnement (p. 187).

Nous n'avons pas besoin de dire que les *Majeures artificielles* ne sont autres que les *principes chrétiens* admis par toute la scolastique. Or il n'est que trop vrai que la Dialectique aristotélicienne, introduite par la Scolastique, a puissamment contribué à amener *la libre analyse,* qui, mise à la place des enseignements sociaux, a miné et renversé les Majeures chrétiennes primitives.

Nous devons noter ensuite ce que dit M. Cousin, du joug d'Aristote imposé à la Scolastique.

« Ça été longtemps le lieu commun obligé de la philosophie moderne, de déplorer que la philosophie de l'Occident ait été pendant plusieurs siècles *sous le joug d'Aristote* ; et ce lieu commun dure encore. Cela prouve seulement que nous sommes encore bien peu avancés dans la vraie science de l'histoire. D'abord, comme on ne possédait alors qu'*Aristote,* et que *Platon* était presque inconnu, on n'avait pas le choix entre Aristote et Platon. Ensuite, si on eût connu *Platon,* on l'eût inévitablement repoussé ; car jugez ce que serait devenu le principe de l'autorité, avec la dialectique et l'induction de Platon et de Socrate ? L'induction platonicienne eut infailliblement décomposé les dogmes. La philosophie de Platon était sans doute, dans le fond, plus d'accord avec la doctrine ecclésiastique ; mais, quant à la forme, elle était si originale, si *indépendante,* elle provoquait tellement à la *liberté de penser,* qu'elle eût été inadmissible, si elle eût été connue. La philosophie d'Aristote eut donc cet immense avantage de se faire admettre, ce qui était la condition *sine qua non* pour être utile. Enfin, et c'est là le point décisif, elle perfectionna la seule chose dont on pût et dont il fallût s'occuper alors, savoir, *la forme.* A parler rigoureusement, il n'y *a pas de philosophie dans la scolastique,* car la philosophie y est condamnée à n'être qu'un simple moyen, une *simple forme de la théologie.* Mais, dans cet état de choses, tout ce qui améliorait cette *forme* améliorait la Philosophie ; et puisque l'introduction de la *Logique* paripatéticienne a beaucoup et rapidement amélioré la forme théologique, j'en conclus qu'elle a servi la Philosophie, et que la *domination d'Aristote* a été un puissant moyen de progrès pour l'esprit humain (p. 328). »

Il faut reconnaître qu'il y a du vrai dans ce tableau de l'in-

Digitized by Google

fluence d'Aristote. Malheureusement, dans cet éloge outré de la Scolastique que vous voyons dans la plupart de ceux qui prétendent réhabiliter les Etudes chrétiennes, on ne fait pas attention que c'est encore supprimer l'enseignement social et primitif du Verbe-Christ pour retomber dans les spéculations vagues d'Aristote et de Platon.

En parlant de la Scolastique, M. Cousin ne pouvait oublier saint Thomas. Voici ce qu'il en dit :

S. Thomas fut un professeur incomparable : aussi fut-il appelé *Doctor angelicus*, « l'Ange de l'école. » Il était moins érudit que son prédécesseur *Albert le Grand*, mais il comprenait toute l'importance des philosophes arabes et grecs ; il encouragea puissamment la traduction de leurs ouvrages, et l'Europe lui doit infiniment pour toutes les traductions qu'il a fait faire. Il était aussi moins savant qu'*Albert*, et il n'a pas réuni, comme lui, dans une grande encyclopédie toutes les connaissances de son temps. Si *Albert* est plus physicien que saint *Thomas*, S. Thomas est plus métaphysicien et surtout plus *moraliste*. Mais il ne tomba pas dans l'ascétisme, comme son compatriote *Jean de Fidanza*, autrement appelé *S. Bonaventure*, qui ramena presque la théologie au mysticisme, ce qui le fit appeler *Doctor seraphicus*, « le Docteur séraphique ». S. Thomas d'Aquin resta toujours fidèle à l'esprit philosophique, et le transporta dans la morale. De là sa Somme (*Summa theologiæ*), qui est un des grands monuments de l'esprit humain au moyen âge, et qui comprend, avec une haute métaphysique [1], un système entier de *morale*, et même de *politique* ; et cette politique, n'est pas du tout servile. Entre

[1] Ici, M. Cousin a ajouté la note suivante :

« Voici quelques pensées qui trahissent le métaphysicien supérieur :

» Etiam qui negat veritatem esse, concedit veritatem esse; si enim veritas » non est, non verum est non esse veritatem...; sed enim Deus est ipsa veritas, » ergo veritatem esse verum est (*Summa*, q. II, art. 1). »

« Vertu comme moyen de foi et de science :

» Qualis unusquisque, talis intelligit et talis finis videtur eidem (*Summa*, pars I, q. 82, art. 4). »

A ces deux citations de S. Thomas, voici ce qu'il y a à dire :

1° Ce texte n'est pas de S. Thomas, mais de M. Cousin. Voici le texte de S. Thomas :

« Tertium, veritatem esse est per se notum, quia qui negat veritatem esse, » concedit veritatem non esse. Si enim veritas non est, verum est veritatem » non esse ; si autem est aliquid verum, oportet quod veritas sit. Deus autem » est ipsa veritas (Joan. XIV, 6). *Ego sum via, veritas et vita*. Ergo Deus esse » est *per se notum*. »

2° M. Cousin n'a pas vu ou ne dit pas que ce texte est une objection que S. Thomas se fait et qu'il réfute :

Digitized by Google

autres choses, vous y trouverez une défense des Juifs qu'on persécutait alors, et qui étaient si utiles, non-seulement au commerce, mais à la science. Il ne pouvait pas rêver l'égalité civile de nos jours, mais comme le chrétien, il recommandait l'*humanité* à leur égard, même comme moyen politique. S. Thomas est particulièrement un *grand moraliste* (p. 326).

On voit comment M. Cousin ne considère saint Thomas que sous le rapport de la *morale* et de la *politique*, et en fait ainsi un simple philosophe, qu'il fait entrer parmi les fondateurs de son église chrétienne sans le Christ.

M. Cousin termine son *Histoire de la philosophie du 18e siècle,* en y appliquant le Fatalisme qu'il a déjà établi dans ses précédentes leçons.

« Le 18e siècle n'est plus un accident, une expérience isolée, » arbitraire; ce n'est plus par hasard que la Philosophie du » 18e siècle se divise en *idéalisme*, en *empirisme*, en *scepti-* » *cisme*, en *mysticisme*; elle se divise ainsi, *parce qu'elle* » *ne peut pas ne pas se développer ainsi*, parce que dans » toutes les grandes époques de la Philosophie que nous » avons rapidement, mais non pas surperficiellement parcou- » rues, nous avons retrouvé toujours et partout ces *quatre di-* » *visions* fondamentales, que nous pouvons considérer » comme les éléments simples et indécomposables de l'esprit » humain dans l'histoire de la philosophie (p. 466). »

C'est à appliquer ce système que sont consacrées les 13 à 22 leçons qui remplissent son 2e volume, consacré presque en entier à la philosophie de Locke.

C'est là qu'il fait encore repasser sous les yeux toutes les idées qu'il a déjà émises dans toutes ses leçons précédentes, car M. Cousin n'a qu'une méthode, qu'un but, fonder une Religion chétienne à sa manière, et se servir des enseignements de l'Eglise du Christ, sans nommer le *Verbe-Jésus*. En effet

« Ad tertium, dicendum quod veritatem esse in communi est per se notum, » sed primam veritatem esse, hoc non est per se notum quoad nos... »

La verité connue *par soi*; c'est la spontanéité de M. Cousin. S. Thomas » dit que la première vérité n'est pas connue *de soi pour nous*; c'est la né- » cessité qu'elle soit enseignée.

Quand à la 2e citation elle n'est pas au chapitre qu'il indique ; nous ne savons si elle est de S. Thomas ou de M. Cousin.

[1] C'est pourtant là ce que auditeurs et lecteurs de M. Cousin ont GOBÉ, comme parole d'Evangile.

Digitized by Google

vous chercherez en vain une seule fois le nom du *Verbe*, ou de *Jésus-Christ* dans tous ses ouvrages; il parle de l'*Homme-Dieu,* du *fondateur* du Christianisme, mais de Jésus, « que Dieu » a exalté, et à qui il a donné un Nom qui est au-dessus de » tous les noms, afin qu'au nom de *Jésus* tout genou fléchisse » dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, afin que toute » langue confesse que le Seigneur *Jésus-Christ*, est dans la » gloire du Père [1]... Il n'y a pas de salut en quelque autre; » car il n'y a point d'autre Nom sous le ciel donné aux hommes » en lequel nous pouvions être sauvés [2]. » De ce Jésus, disons-nous, il n'en est pas question.

Ajoutons que dans tous nos cours de philosophie laïque et ecclésiastique ce grand NOM n'est pas même *nommé*.

Aussi pouvons-nous dire à tous ces bâtisseurs de philosophie :

« Ce Jésus est la *Pierre*, qui a été rejetée par vous qui bâtis- » sez, et qui est de fait le sommet de l'angle [3]. »

Mais tout cela est paroles non avenues pour nos Philosophes.

A. BONNETTY.

[1] Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum, et omnis lingua confiteatur quia dominus Jesus-Christus in gloria est Dei patris (S. Paul, *ad Philippenses* II, 9-11).

[2] Jesus Christus Nazarenus, non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo opporteat nos salvos fieri (*Actes*, IV, 10-12).

[3] Hic est Lapis qui reprobatus est a vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli (*Ib.* 11).

Digitized by Google

Archéologie chrétienne.

INSCRIPTIONS ÉPIGRAPHIQUES

EXTRAITES DES PLUS ANCIENNES CATACOMBES ET CONFIRMANT LES CROYANCES ACTUELLES DE L'ÉGLISE.

Dans un de nos derniers cahiers[1] nous avons annoncé la publication du 3e volume de la *Roma sotterranea Cristiana* de M. le Com. de Rossi, et nous en avons signalé l'importance, sans citer aucune des inscriptions qui y sont insérées. Nous trouvons dans une lettre de Rome du 3 novembre et insérée dans *le Monde*, le 7, quelques-unes de ces inscriptions, que nous reproduisons, pour que nos lecteurs soient tenus au courant de toutes les découvertes nouvelles qui viennent confirmer notre foi. A. B.

M. le commandeur de Rossi a relevé dans son dernier Bulletin d'archéologie chrétienne les antiques inscriptions épigraphiques qui ornent le musée du Latran. Un grand nombre de ces monuments des premiers siècles affirment la fixité de notre foi sur le dogme de la Communion des saints. Les supplications aux Bienheureux qui règnent dans le ciel, les prières pour le repos des fidèles trépassés y sont formulées de la façon la plus claire et avec une simplicité naïve qui est le propre de la vérité. L'Octave de la double fête des Saints et de la Commémoration des défunts me fournit l'opportunité de donner ici un rapide aperçu de ces précieux monuments.

Le culte que l'Eglise nous enseigne à rendre aux saints et la confiance dans leur protection sont clairement exprimés aux nos 15, 19 et 21 des inscriptions du Latran. On y lit, en effet :

Et in orationi(*bu*)**s tuis roges pro nobis quia scimus te in Christo.—Spiritus tuus bene requiescat in Deo, petas pro sorore tua. Pete pro parentes tuos** (*parentibus tuis*) : **pete pro Celsiniano co-juge.**

[1] Voir le cahier de juillet, ci-dessus, page 80.

Digitized by Google

Domina Basilla (*la célèbre martyre du cimetière de Saint-Ermès*) **commandamus tibi Crescentinus** (*Crescentinum*) **et Micina**(*m*) **filia**(*m*) **nostra**(*m*) : **commando, Basilla, innocentia**(*m*) **Gemelli**.

Aussi voyons nous les fidèles s'autoriser du culte rendu aux martyrs comme d'un motif de consolation dans le passage de ce monde à l'éternité; témoin l'inscription suivante placée au n° 20 :

Mandrosa... fidelis in Christo, ejus mandata reservans martyrum obsequiis devota transegi falsi seculi vitam.

Nous voyons aussi que l'on s'estimait heureux de *reposer* auprès des martyrs :

Ad Ippolitu(*m*) ; **ad sancta**(*m*) **Martura**(*m*) (*sainte-Agnès*).

On considérait de même comme une coïncidence fortunée celle qui rapprochait le jour de la déposition ou enterrement des jours de fête des martyrs :

D(*e*)**p**(*o*)**situs postera die Marturorum.**

Ante natale domni Asteri(*i*) **depositus in pace** (Inscriptions n° 22 et 28).

A propos de la *déposition*, remarquons que les mots *depositio*, *depositus*, au lieu de *sepultura*, *sepultus*, sont tout à fait propres à l'épigraphie chrétienne, parce qu'ils font allusion à la déposition temporaire du corps dans le tombeau, de même que ces autres expressions :

Dormit, quiescit, jacet in somno, in sopore pacis, in pace.

En effet, les fidèles défunts sont appelés, par saint Jérôme : *dormientes, quia resurrecturi*[1], pareillement les nécropoles chrétiennes ont reçu le nom de *cœmeterium*, c'est-à-dire *quietorium, dormitorium*.

La même foi est admirablement exprimée dans le célèbre dystique de l'épitaphe de saint Grégoire-le-Grand :

Suscipe terra tuo corpus de corpore sumptum
Reddere quod valeas vivificante Deo.

Revenant à la foi dans l'*intercession des martyrs et des saints*, il est aisé de constater qu'elle a toujours eu pour fon-

[1] *S. Jérôme.*

Digitized by Google

dement la croyance à la vie bienheureuse de ces mêmes saints et martyrs. On voit, en effet, à la neuvième catégorie des inscriptions du Latran des formules affirmatives, telles que :

Vivis in Deo, in Christo, in Spiritu sancto, in bono, in pace, in refrigerio, cum spirita sancta (*spiritibus sanctis*), **cum sanctis** ;

Ou bien des formules optatives exprimant le souhait et l'espérance de cette même vie bienheureuse. Ainsi, aux nos 5, 9, 12, 20, 23, 25, 29, 33, on trouve les formes suivantes :

Semper in D(*eo*) **vivas dulcis anima** ; **Deus tibi refrigeret**; **spiritum tuum Deus refrigeret**; **refrigera Deus anima**(*m*) ; **vivas in Domino Jesu** ; **vivas in C**(*h*)**risto**.

Or, ces acclamations n'étaient pas de simples élans affectueux; elles avaient la valeur réelle d'une prière pour les âmes des défunts. On lit, en effet, au n° 10, ce précepte formel :

Quisque de fratribus legerit, roget De(*um*) **ut sancto et innocente spirito ad Deum suscipiatur**.

Et tout auprès, au n° 11, on trouve les restes d'une formule où l'on demande des prières *pro spirito* (spiritu), afin qu'il soit admis *aput* (apud) *Deum*.

La triple distinction de l'Eglise triomphante, militante et souffrante, et la foi à la communion qui unit leurs membres sont affirmées solennellement dans une des plus antiques liturgies, je veux dire dans la Messe découverte par Mone et remontant à une époque où la persécution ne sévissait que par intervalles, ainsi qu'il appert de ces premières paroles :

Deus... præsta... si quies adridat te colere, si temptatio ingruat non negare.

Or, c'est dans cette Messe, qu'après avoir énuméré les noms des vivants et des défunts, l'oraison se termine ainsi :

Sanctorum nos gloriosa merita ne in pœna(m) veniamus excusent ; defunctorum fidelium animæ, quæ beatitudinem gaudent, nobis opitulentur ; quæ consolatione indigent, ecclesiæ precibus absolvantur.

[1] Mone, *Lateinische und Griechische Messen*, p. 22. Messes insérées dans la *Pat. Lat.* de Migne, t. 138.

Digitized by Google

A ces vénérables documents de l'immutabilité de notre foi, l'impiété rationaliste ne sait opposer que des négations et des sarcasmes. Le culte que nous rendons aux Saints, les suffrages que nous faisons pour les Défunts, elle les traite de « *superstitions, de fanatisme, de nouveauté périlleuse.* » C'est ce qui vient d'être fait à Rome même dans un affreux libelle qu'a publié un certain Anserini, et que les mauvais journaux ont aussitôt exalté comme un chef-d'œuvre, une conquête de l'esprit moderne.

Mais l'impiété et la haine sont condamnées à se contredire elles-mêmes. On l'a vu, ces jours derniers, au cimetière de Saint-Laurent-sur-la-voie-Tiburtine, où sur la tombe de Mazzini on lisait l'épithète sacrilége de *santo maestro*, et, sur celles de Monti et Tognetti, le titre de *martyrs* donné à ces assassins. Il ne valait pas la peine de tant décrier le culte que nous rendons aux héros chrétiens, pour venir leur substituer de pareilles idoles.

J.-B. V.



Digitized by Google

Traditions primitives.

TABLEAU DES PROGRÈS
FAITS
DANS L'ÉTUDE DES LANGUES, DE L'HISTOIRE ET DES TRADITIONS RELIGIEUSES DE L'ORIENT

Pendant les années 1875 et 1876.

Les *Annales* ont publié, dans leurs tomes VI et VII, le *Rapport* fait par M. Renan à la Société asiatique, *sur les progrès des études orientales*, pendant les années 1872 et 1873 [1]. Quelques-uns de nos rédacteurs et de nos abonnés nous ont blamé pour avoir introduit dans notre Revue chrétienne le nom de cet auteur, malheureusement connu comme l'ennemi de notre Dieu, le *Verbe-Christ-Jésus*. Nous devons quelques explications.

C'est un fait ignoré dans la plus grande partie des Séminaires, mais qui retentit grandement dans tout le monde savant, c'est que tous les peuples antiques, les peuples primitifs, ensevelis depuis si longtemps dans la poussière, se réveillent, sortent de leurs tombeaux, et viennent de nouveau prendre place à côté de nous. Ils nous font entendre leurs langues; nous avons leurs grammaires, leurs dictionnaires; ils nous racontent leurs histoires, nous dévoilent leurs mystères, nous disent quels Dieux ils adoraient et quelles Religions ils pratiquaient.

Que l'on y fasse bien attention, il ne s'agit pas ici des habitants d'un autre monde; il s'agit de nos ancêtres, de nos pères qui nous ont précédés. Ils ont surtout sur nous cet avantage, c'est qu'ils étaient plus près que nous de ces enseignements que le *Verbe-Jésus*, notre Dieu, a donnés à l'homme en le créant. Nous en avons les traditions primitives, pures, suffisantes, dans notre Bible, mais nécessairement abrégées, et incomplètes encore en bien des points.

[1] Voir *Annales*, t. VI, p. 353, 458 et t. VII, p. 35 (6e série).

Digitized by Google

Comme cela est, et comme cela devait être en bien des points, les peuples antiques, les patriarches orientaux, en ont conservés bien des parcelles. A travers les nombreuses corruptions qu'ont subies leurs croyances et leurs livres, on y trouve des faits et des documents qui sont conformes aux enseignements de notre Bible et qui servent à les éclaircir et à les confirmer.

Il nous importe donc de connaître ces peuples qui s'éveillent, de suivre les diverses révélations qu'ils nous manifestent, les grands travaux qui se font pour mieux connaître leurs langues, mieux lire les livres qu'ils présentent à nos yeux étonnés.

Malheureusement la plupart des savants qui travaillent dans ce champ à défricher n'ont pas appris de leurs maîtres que c'est le *Verbe-Jésus* qui a parlé dès le commencement, et que ce qui se trouve de vrai et de bon parmi les peuples antiques, n'est qu'un reste chrétien de ce Christianisme primitif. Partageant le *Verbe* et *Jésus*, comme on le fait dans nos philosophies, ils prétendent que c'est Jésus, qui a trouvé dans le *Verbe* incomplet, dénaturé, des peuples antiques, ce qu'il a donné pour former cette récente religion qu'on a appelée Christianisme.

C'est à changer cet enseignement faux et funeste, c'est à faire connaître tout ce qu'il y a du *Verbe-Jésus* chez ces peuples antiques-nouveaux, que les *Annales* ont consacré une grande partie de leur longue carrière.

C'est pour cela que pendant 27 ans, de 1839 à 1867 [1], elles ont fait connaître tous les divers progrès qui ont eu lieu dans toutes les littératures de l'Orient. Nulle part ces divers progrès n'ont été mieux résumés, que dans le *Journal asiatique* de Paris, et par les Rapports annuels que faisait le savant M. *Mohl*, avec une clarté et une impartialité très-grandes.

M. *Mohl* ayant cessé ces rapports en 1867, puis étant mort, c'est M. *Renan* qui a repris cette tâche, et c'est lui qui la remplit encore avec un talent incontesté. Nous en avons donné des extraits, et nous en faisons de nouveaux, malgré la désapprobation de quelques-uns.

[1] Voir *Annales*, t. II (3e série), et t. XVI (5e série).

Digitized by Google

Qu'un prêtre, qu'un laïque, ami et disciple complet du Verbe-Christ, en fasse un Rapport meilleur ou aussi bon, et nous lui donnerons la préférence.

Nous avons dit un *disciple complet du Verbe-Christ.* Car il ne faudrait pas croire, comme le pensent la plupart des chrétiens, et comme peut-être il le pense lui-même, que M. Renan n'*est nullement le disciple du Verbe-Christ.* Quoi qu'il en dise, il est, pour beaucoup de points essentiels, le *disciple, l'enseigné du Verbe-Christ-Jésus.* C'est à ce Jésus qu'il doit les principales règles de morale, et les notions même qu'il possède sur Dieu, si tant est qu'il en possède encore quelqu'une de fixe ; et ces notions il les doit aux enseignements qu'il a reçus primitivement de sa *Mère,* et des leçons qu'il a puisées, pendant les trois ans qu'il a étudié la Philosophie au séminaire de Saint-Sulpice.

Nous avons nommé la *Mère* de M. Renan ; ceci nous amène à donner sur cette Mère, quelque notions, qui, nous l'espérons, ne seront pas désagréables à M. Renan.

Quand elle se sentit en danger de mort, elle demanda un prêtre. Ce fut Mme Renan, fille du peintre distingué M. Henri Scheffer, et protestante elle-même, qui alla le chercher à l'église des Missions étrangères. Le prêtre fut reçu avec toute sorte de respect par M. Renan, qui entourait sa mère des plus tendres soins. Sachant combien elle aimait les cérémonies, les fêtes et les prières de l'Eglise, il lui achetait lui-même tous les samedis un exemplaire de la *Semaine religieuse,* qu'elle lisait avec plaisir, et quand après avoir reconforté et encouragé la malade, le prêtre se retira, M. Renan le reconduisit en lui disant : « Venez le plus souvent que vous pourrez, » M. l'abbé, nous vous serons toujours reconnaissants et » redevables pour vos visites. » Et lorsque sa mère mourante lui témoignait sa sollicitude pour l'abandon qu'il avait fait des pratiques de la religion de Jésus : « Bonne maman, lui disait- » il, n'ayez pas cette sollicitude; le Bon Dieu est bon, bon pour » tout le monde, et reçoit les hommages de chacun ; ne vous » tourmentez pas, bonne maman, pour moi. » Puis quand elle » fut morte, M. Renan lui fit faire de solennelles funérailles à sa paroisse.

Digitized by Google

C'est du prêtre même qui a donné les dernières consolations à Mme Renan et l'a reconfortée des derniers sacrements, que nous tenons ces délais.

Ceci nous rappelle que nous fûmes témoin un soir d'une discussion entre M. Renan et Mme F..., une de ces irlandaises, à la foi solide et courageuse qui ne craignent pas de défendre Jésus au milieu des distractions du monde et des sociétés trop oublieuses de Jésus. Ce n'était pas une discussion philosophique, mais une de ces conversations de bon sens basées sur l'incomparable Catéchisme de notre Eglise. Ardemment elle demandait à M. Renan pourquoi il s'était ainsi séparé de l'Eglise et avait élévé sa voix contre Jésus. Très-poliment M. Renan se lissait les mains en lui disant : « Dieu est bon, Ma-
» dame, il est bon pour tout le monde, il sera miséricordieux
» pour tous. — Ah ! vous croyez qu'il recevra également les
» scélérats et les gens honnêtes. — Je ne dit pas cela, Madame,
» mais seulement qu'il sera bon. » Et s'adressant à nous :
» Venez donc m'aider, nous disait la belle dame, venez m'ai-
» der. — Je m'en garderais bien, lui dîmes-nous, il est en trop
» bonnes mains — Et la discussion continua encore quelque
» temps et finit par les paroles qu'une femme seule peut dire
» à un homme, sans qu'il ait le droit de se fâcher : « Voyez-
» vous, M. Renan, vous autres philosophes, vous êtes tous des
» orgueilleux. »

C'est dans le salon de Mme *Mohl* que cette conversation avait lieu.

M. Renan nie la *prière* et le *miracle* et croit à l'*ordre immuable, à la fatalité des lois de la nature*. Or il ne fait pas attention que rien n'est plus inconstant, rien n'est plus changeant que cette nature même. On peut assurer plutôt que les lois de la nature sont les plus variables de toutes. Voyez ; elles s'efforcent continuellement de changer ; et elles se dissoudraient d'elles-mêmes, si une volonté forte et persistante ne les ramenait pas continuellement à leur *positivisme*. La loi de tous les mouvements est de courir en ligne droite, tous les astres qui roulent dans l'espace veulent suivre cette loi, et c'est par une loi opposée qu'ils sont ramenés à être contenus dans un cercle. Voyez le soleil, la science nous le montre

Digitized by Google

sortant de lui-même en forme de tourbillons et d'éruptions; le centre bouillant et grondant en tonnerres cherche à se dissoudre; la terre cherche par des soupiraux à détruire cette mince croute sur laquelle Dieu nous a préparé une demeure fixe. La nature de cette terre est de produire le blé et la nourriture de l'homme, et continuellement elle s'y refuse, et des années entières elle manque à sa loi générale, et laisse périr l'homme de faim ; c'est ce que l'on voit en ce moment, même dans l'Inde. La loi de la vigne est de produire ce *vin* « qui réjouit le cœur de l'homme, dit la Bible [1], » et voilà que, non la prière, mais un invisible insecte vient la faire déroger à sa loi.

Où est là cette Fatalité immuable des lois de la nature qu'invoque M. Renan ? S'il y a fatalité, il faut dire que c'est une *fatalité changeante.*

Il n'y a donc pas tant à se récrier, en disant que le *miracle serait une loi contraire à la nature.* Le miracle est en réalité un fait inexpliqué, mais que de faits inexpliqués et inexplicables !

Sa *mère* vient sans doute le visiter quelquefois (*miracle inexpliqué*) dans son sommeil, et doit lui demander compte de ce Jésus, que la première elle lui a confiée, et dont il déchire la robe que ses bourreaux avaient respectée. Et ici sa *mère* n'est pas la *bonne maman* qui a élevé son enfance; c'est la *société* humaine et divine, c'est un anneau de cette chaîne traditionnelle, qui, par le *Verbe-Jésus*, se lie aux peuples anciens, et va s'attacher à ce Dieu, qui nous a créés et nous a donné tout ce qu'il fallait croire et faire.

Au reste, nous citerons un dernier miracle. C'est M. Renan, lui-même; tous les jours, il mange cette substance matérielle qu'on appelle le *pain*; elle est reçue par son estomac; là elle se change en un mélange repoussant et sans forme, mais, *miracle ! miracle !* cette chose immonde devient cette chair de l'homme si ferme, si merveilleuse; elle devient le brillant des yeux, le coloris séduisant des joues, le doux velouté de la peau; tout cela se fait contre les règles naturelles du pain qui n'a aucun rapport scientifique avec ce qu'il produit. Que M. Renan

[1] Et vinum lætificat cor hominis (*Psal.*, CIII, 15).

Digitized by Google

nous explique le *comment* de ce *miracle positif*, qu'il est forcé de croire sans la permission des Académies, et nous lui expliquerons le *comment* de tous les miracles.

Nous sommes nourris, enveloppés, tissus de natures changeantes, de lois contradictoires, et nous refusons à Dieu, qui continuellement les change, le droit de les changer en certaines circonstances.

Si Dieu continuellement ne soutenait, continuellement, miraculeusement son œuvre, elle se dissoudrait; on dirait qu'elle veut revenir au cahos primitif; il est en effet probable que c'est là la loi la plus générale, un *miracle* seul en tient les éléments séparés et sous diverses formes. Sous ce rapport nous croyons assez exacte la notion des *Brahmes* qui disent que l'Univers ne subsiste qu'autant que *Brahma* est éveillé et que quand il s'endort l'Univers entier tombe en dissolution. C'est la même idée qu'expose le *Verbe-Jésus*, ce jeune homme aux yeux doux, qui plaît tant à M. Renan; il nous dit en effet : « Mon » Père agit incessamment, et Moi-même agis également [1]. »

Les anciens savaient que la nature est esclave et que l'homme l'a soumise à des travaux et à des ignominies, pour lesquels elle n'est pas faite. Un prophète fait dire à Dieu :

« Je changerai, je reprendrai mon blé en son temps, et mon » vin, en son temps, et je délivrerai ma laine et mon lin qui » couvrent leurs ignominies [2]. »

Et en effet depuis quelque temps nous voyons changer la nature, prétendue fatale, de tous les objets matériels de la vie humaine.

Mais personne n'a mieux exposé que S. Paul l'état violent, passager, contre-nature de cette *nature-fatalité*, que M. Renan a fabriquée dans son imagination.

Que M. Renan ne s'effraye pas de nous voir lui citant S. Paul, nous ne le lui citons que comme physicien, et comme expliquant ces luttes contraires de la nature, que les physiciens ne peuvent expliquer. Voici donc son explication :

[1] Pater meus usque modo operatur, et ego operor (Jean, v, 17).

[2] Idcirco convertar, et sumam frumentum meum in tempore suo, et vinum meum in tempore suo, et liberabo lanam meam et linum meum quæ operiebant ignominiam ejus (Osée, II, 9).

Digitized by Google

« Toute créature attend la manifestation des enfants de » Dieu, parce qu'elle a été soumise à la vanité, malgré elle, » par Celui qui l'y a assujettie, mais avec l'espérance[1]. »

Et c'est ce qui explique l'état violent et changeant où elle se trouve :

« Mais la créature même sera délivrée de la servitude de la » corruption, en la liberté de la gloire des serviteurs de Dieu. » Car nous savons que toute créature pousse des gémissements » et est dans le travail de l'enfantement, jusqu'à ce jour[2]. »

On ne saurait mieux dire que la nature n'est pas dans un *état fatal* et immuable.

La prière a *toujours*, nous pouvons dire en nous servant de l'expression de M. Renan, et *fatalement*, été pratiquée par l'homme, et toujours il en a cru et expérimenté l'efficacité. « La prière seule a le pouvoir de vaincre Dieu, dit Tertullien[3]. »

Mais rien ne prouve mieux la croyance de la puissance de la Prière sur Dieu lui-même, que cette parole de la Bible :

« Je vois que ce peuple a la tête dure[4]. Maintenant donc » laisse moi, afin que ma fureur s'allume contre eux, et que » je les extermine. — Mais Moïse priait le Seigneur son Dieu... » Et le Seigneur s'appaisa et ne fit pas le mal qu'il avait an- » noncé contre son peuple[5]. »

Voilà quelle est la *nature fatale* de l'homme par rapport à la prière et au miracle. Sans s'en douter, c'est M. Renan lui-même qui veut changer cette *nature fatale*.

[1] Nam expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est, non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe (*Rom.*, VIII, 19, 20).

[2] Quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem gloriæ servitorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc (*Rom.* VIII, 21, 22).

[3] Sola est oratio quæ Deum vincit (*De oratione*, c. 29 ; *Pat. lat.* t. I, p. 1195).

[4] Nous avertissons M. l'abbé Glaire qu'il a oublié ce verset dans sa traduction de la Bible.

[5] Rursusque ait Dominus ad Moysen : Cerno quod populus iste duræ cervicis sit. Dimitte me ut irascatur furor meus contra eos et deleam eos. Moyses autem orabat Dominum Deum suum... Placatusque est Dominus ne faceret malum, quod locutus fuerat adversus populum suum (*Exode*, XXXII, 9, 10, 14).

Digitized by Google

Voici maintenant les extraits du Rapport de M. Renan sur les études orientales, auquel nous ajoutons quelques observations intercalées en *petit texte*.

1. Progrès dans les études de la Philologie comparée.

La Philologie comparée des langues indo-européennes continue ses fines et patientes analyses. C'est un chef-d'œuvre d'induction que le court mais substantiel Mémoire publié par *M. Bergaigne* sur la construction grammaticale dans son développement historique, en sanscrit, en grec, en latin, dans les langues romanes et dans les langues germaniques [1]. M. Bergaigne croit, comme *M. Weil*, que la phrase *indo-européenne* eut une construction primitive, *indépendante des cas*, et que les langues *romanes* privées de cas et obligées de marquer la relation des mots *par leur place* ne firent que reprendre le type primitif. Tout cela est solide, ferme, judicieux, exprimé en un style excellent, sans la moindre inutilité. M. Louis *Havet* nous a également donné de bonnes observations sur la transcription du sanscrit [2].

M. Hovelaçque a publié, outre divers travaux de détail [3], un *Manuel général de linguistique*, où l'on remarque un véritable esprit philosophique, une critique sagace et des connaissances très-étendues [4]. Tout le monde lira avec fruit la partie qui concerne le mode de subdivision de la langue commune indo-européenne et la région où elle fut parlée, ainsi que la discussion relative à la *communauté d'origine* des langues *aryennes* et des langues *sémitiques*.

Que nos lecteurs remarquent cette communauté d'origine des langues ariennes et des langues sémitiques. Cela s'accorde très-bien avec les notions que nous a données *M. de Bielke* dans son remarquable travail sur les *Origines de la langue hébraïque*.

[1] *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. III, fasc. 1, p. 1-54, Vieweg, Cf. *Revue critique*, 24 juin 1876.

[2] *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. III, fasc. 1, p. 75-78.

[3] *Revue de linguistique et de philologie comparée*, t. VIII, 2e fasc., oct. 1875, Maisonneuve, p. 99-112.

[4] *La linguistique*, Reinwald, XII-365 pages petit in-8°. (Bibliothèque des sciences contemporaines). Cf. *Revue critique*, 3 juin 1876 (art. de M. A. Darmesteter.

[5] Voir *Annales*, t. XII, p. 165 et 245 (6e série).

Digitized by Google

2. Progrès dans les études de la langue sanscrite.

Toujours rien sur les *Védas*. M. Bergaigne ne nous a laissé entrevoir ses travaux que par une intéressante communication qu'il a faite à l'Académie sur *l'arithmétique mythologique du Rig-Veda*[1], c'est-à-dire sur les procédés qui ont servi à déterminer le choix des nombres sacramentels. De courtes vues sur la Religion *aryenne*[2] et une critique excellente de diverses publications *védiques*[3], redoublent le désir que nous avons de voir cet esprit original et appliqué attaquer enfin largement les problèmes où nous nous sommes habitués à espérer beaucoup de lui.

En fait de sanscrit, je n'ai à vous signaler que quelques essais de *M. Schœbel*[4] et les excellents articles critiques de *M. Barth*[5], dont la plupart ont la valeur d'études originales. Mais ne trouvez-vous pas que les recherches *brahmaniques* semblent depuis quelques années un peu dormir parmi nous ?

Le *Bouddhisme*, heureusement, est étudié avec zèle et succès[6]. M. Senart a terminé sa belle analyse de la légende de Bouddha[7], qui déjà obtient à l'étranger les suffrages les plus honorables. Cette dernière partie traite *du culte* (si l'on peu parler de culte à propos du Bouddhisme) et des symboles présentés par des monuments figurés. Elle est d'une grande importance pour l'histoire de l'art hindou. M. Senart arrive

[1] *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1875 p. 221-225.

[2] *Revue critique*, 13 mai 1876.

[3] *Revue critique*, 11 et 18 déc. 1875.

[4] *Mém. de la Soc. d'ethnogr.* 2e série, n° 7 ; — *Mém. du congrès provincial des orientalistes*, extrait n° 2 de la session inaugurale. *Le mythe de la femme et du serpent*, Paris, 1876, Maisonneuve, 109 p. in-8°.

[5] *Revue critique*, 21 et 28 août 1875, 30 oct. 1875, 27 nov. 1875, 22 janv. 1876, 12 fév. 1876, 4 mars 1876, 3 juin 1876.

[6] Mentionnons la réimpression de l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, d'Eugène Burnouf, dans la *Bibliothèque orientale. Chefs-d'œuvre littéraires de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, de la Chine*, de Maisonneuve. Le soin parfait avec lequel la réimpression a été faite, nous est garanti par ce fait que M. Léopold Delisle a revu les épreuves.

[7] *Journal asiatique*, août-sept. 1875.

Digitized by Google

à cette conclusion que la légende de Bouddha ne renferme aucune *donnée historique*, qu'elle ne permet pas plus *d'affirmer l'existence de Çakya Mouni, que le Mahabharata et les Pouranas ne permettent d'affirmer l'existence de Krischna*; que le Bouddhisme n'est nullement l'œuvre de l'initiateur problématique, de date incertaine, à qui on en attribue la création. La vie de Bouddha n'est pas la biographie, même légendaire, d'un homme; c'est l'épopée terrestre du Mahapuruscha Tchakravartin, c'est-à-dire du *Soleil*.

Que nos lecteurs fassent bien attention à cette phrase : « La Légende de » *Bouddha* ne renferme aucune donnée historique ; elle ne permet pas plus » d'affirmer l'existence de *Çakya Mouni*, que le *Mahabharata* et les *Pou-* » *ranas* ne permettent d'affirmer l'existence de *Krischna*. » Cela réduit à néant toute cette prétendue science indienne qui veut faire sortir le Christianisme des doctrines indoues et retrouver même le Christ dans un *Kristna* dont le nom n'existe pas en sanscrit. M. Renan est ici d'accord avec *M. Foucaut* refutant le *Christna* de M. Jaccolliot, et avec *M. Nève* montrant les origines étrangères, c'est-à-dire bibliques ou chrétiennes, du culte de Krischna que les *Annales* ont publiées [1]. C'est ce qui ressort encore des articles récents du P. Barthet pour éclaircir le chaos de la chronologie indienne [2].

J'ai toujours des objections contre ce scepticisme, quoique je reconnaisse que le manque de textes contemporains rende fort difficile la tâche de celui qui voudrait le réfuter. L'analogie du Christianime et de l'Islamisme ne dit pas ici grand'chose ; car nous avons des textes du 1er siècle du christianisme et du vivant même de Mahomet, tandis qu'il n'en est pas de même pour le Bouddhisme. Mais je persiste à trouver que les légendes de *Krichna* et de *Vichnou* d'une part, celle de *Çakya Mouni* de l'autre, ont des physionomies entièrement différentes, et qu'on sent, dans celle-ci, une réalité dont les autres sont totalement dépourvues.

Nous ne comprenons pas bien cette dernière phrase de M. Renan qui vient de dire que l'on ne peut affirmer l'existence de *Çakya Mouni*.

M. Feer vous a donné une solide étude sur les *Jatakas* [3], c'est-à-dire sur ces récits des *naissances antérieures de*

[1] Voir *Annales*, t. XIX. p. 139 et 210 (5e série), et t. IX, p. 245 (6e série), et pour M. Nève, t. XI, p. 231, 305 et 405.

[2] Voir *Annales*, ci-dessus p. 20, 287, 334.

[3] *Journ. asiat.* mai-juin, août-sept. 1875 (tirage à part, 144 pages, quelques additions).

Digitized by Google

Bouddha qui forment une branche si considérable de la littérature bouddhique. M. Feer a trouvé 547 de ces récits. Ce n'est sûrement dans aucun d'eux qu'on trouvera des arguments pour combattre M. Senard. Il peut sembler, au premier coup d'œil, indifférent de savoir que Çakya, avant de naître une dernière fois, naquit *pigeon* 6 fois, *lion* 10 fois, *éléphant* 6 fois, et qu'une même femme fut sa mère dans 500 naissances antérieures. C'est là du pur *agada*, comme diraient les juifs ; ce sont des *fantaisies* que leurs auteurs eux-mêmes ne prenaient pas au sérieux et qui ne visaient qu'à faire briller les innombrables vertus du Bouddha. Mais ces fables assez froides ont de l'importance pour expliquer l'origine du genre d'apologues où les animaux jouent un rôle. Ces sortes de fictions, devenues pour nous enfantines, se rattachèrent presque toutes primitivement aux anciennes naissances du Bouddha, et s'expliquent par un des traits du vieil esprit hindou, qui consiste à mettre les animaux sur le même pied que l'homme, à ne pas tracer entre l'animalité et l'humanité la profonde ligne de démarcation que nous établissons.

A la bonne heure ! Voilà la science qui enfin arrive au sens commun. Toutes les grandes légendes sur les *Krischna*, les *Vichnou*, les *Çakya* que les rêveurs allemands, anglais et français ont opposées aux croyances de notre Eglise, sont des *fantaisies* que leurs *auteurs ne prenaient pas au sérieux*. Courage, M. Renan ! et bon espoir que la science reviendra au Christianisme.

3. Progrès dans les études sur la langue Palie et sur l'état actuel de la littérature hindoue.

Outre ces beaux travaux de critique générale, M. Feer [1] et M. Senart [2] ont donné de bonnes études *sur la langue pâlie*. M. Garcin de Tassy [3], selon son excellente habitude, nous a énuméré les nouveaux ouvrages parus dans l'Inde, entre lesquels on remarque une édition des poésies du célèbre *Kabir* et une traduction du *Yadjourvéda*, les journaux hindousta-

[1] *Revue critique*, 29 janv. 1876.

[2] *Revue critique*, 17 juillet 1875 ; *Journ. asiat.* mars-avril 1876, p. 404-408.

[3] *La langue et la littérature hindoustanie en* 1875, revue annuelle, Paris, Maisonneuve, 127 p.

Digitized by Google

nis, au nombre de vingt, les nouveaux établissements d'instruction publique, les auteurs hindoustanis et les indianistes qui sont décédés dans l'année, sans oublier le mouvement des sociétés savantes et religieuses, les progrès des missions chrétiennes, rien en un mot de ce qui peut intéresser un lecteur curieux.

4. Progrès dans les études iraniennes des Persans.

M. James *Darmesteter* vient de confirmer, par un essai magistral, les espérances que nous firent concevoir ses premiers pas dans les études *iraniennes*. Il s'est attaqué au problème le plus singulier peut-être que présente la mythologie de l'*Avesta* [1], comment les *six amschaspands*, dont les noms désignent des abstractions cabalistiques, président en même temps aux six ministères matériels dans lesquels les Parsis divisent le gouvernement du monde. L'auteur prend les deux derniers amschaspands et explique très-bien, en remontant aux Védas, comment leurs noms, qui signifient au fond *Immortalité* et *Santé*, ont pu les faire passer pour les Génies tutélaires des eaux et des plantes, et ont produit les deux Démons opposés *Taric* et *Zaric*, la Maladie et la Mort. Cette couple d'abstrations existait déjà dans la période indo-iranienne. Peut-être même doit-on faire remonter le germe de pareilles conceptions jusqu'à la période *d'unité de la race indo-européenne*. M. Darmesteter suit les transformations des deux amschaspands jusqu'aux temps modernes, toujours avec une critique rare, une philologie excellente, un sens profond de la mythologie et de l'histoire des religions. Il y a plaisir à voir un esprit remarquablement doué, formé à la meilleure école, appliquer ainsi ses forces aux plus beaux sujets de l'histoire. Espérons que M. Darmesteter nous expliquera l'ensemble du *Mazdéisme* et nous donnera des solutions plus fermes que celles que l'on a jusqu'ici sur les rapports de cette *religion* avec *le judaïsme*, le *gnosticisne*, le *manichéisme*, le *mendaïsme*. C'est à lui à nous fournir des points solides dans ce terrain mouvant où l'on se

[1] *Haurvatât et Ameretât*. Essai sur la mythologie de l'Avesta. 28e fasc. de l'Ecole des hautes études. Paris, Franck, 1875, 91 pages in-8°.

Digitized by Google

débat si péniblement, quand on s'occupe de l'histoire des religions de l'Orient.

M. Darmesteter a, en outre, publié quelques excellentes notes philologiques *sur l'Avesta*[1]. M. Hovelacque, sous ce titre : « Le chien dans l'Avesta, les soins qui lui sont dus, son « éloge, » a donné la traduction d'un des passages les plus originaux du *Vendidad*[2]. Enfin, M. de Khanikof a inséré dans notre journal un excellent mémoire sur l'emplacement de la ville d'*Artacoana* « bourg royal des Ariens, » mentionnée par les historiens d'Alexandre[3], et qu'il croit identique à *Qaïn*, chef-lieu du Kouhistan.

E. Renan et A. Bonnetty.

Bibliographie.

Mgr Gaume est toujours la sentinelle qui avertit du danger et indique les précautions à prendre. C'est ce que prouve la lecture des ouvrages suivants :

Le Testament de Pierre-le-Grand ou la clef de l'avenir. — in-12, 144 p. 1 fr. Paris, Gaume et Cie, rue de l'Abbaye, 3.

La Génuflexion au XIXe siècle ou étude sur la première loi de la création. — In-18 raisin, 254 p.; 1 fr. 50. Paris, Gaume et Cie.

La vie n'est pas la vie ou la grande erreur du XIXe siècle. — In-18 raisin, 366 p., 2 fr. Paris, Gaume et Cie.

Mort au cléricalisme ou résurrection du sacrifice humain. — In-18 raisin, 308 p., 1 fr. 50. Paris, Gaume et Cie.

Paris. Son passé, son présent, son avenir. — Br. in-18, 34 p., 15 c. Paris, Gaume et Cie.

[1] *Mém. de la Soc. de ling. de Paris*, t. II, fasc. 1, p. 52-74.

[2] *Le chien dans l'Avesta.* Maisonneuve, 56 p. in-8°, 1876. M. Mordtmann, *Revue archéol.* mai 1876, p. 331, a publié un cachet pehlvi. M. Chodzkiewicz a cherché à expliquer le vers perse de la comédie des Acharniens (*Actes de la Soc. philol.* t. VI, n° 2, févr. 1876) et une inscription achéménide (*Comptes rendus de l'Acad.* juin 1876).

[3] *Journ. asiat.* août-sept. 1875.

Le Directeur-Gérant : A. Bonnetty.

Versailles. — L. RONCE, imprimeur, rue du Potager, 9.

Digitized by Google

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.
Numéro 84. — Décembre 1877.

Enseignement Catholique.

CONFÉRENCES SUR LA THÉOLOGIE dans ses Rapports avec la Philosophie.

CINQUIÈME CONFÉRENCE [1].

Du Dogme catholique de la Trinité.

Nous avons dit que Dieu pouvait être considéré, 1° vu de l'*Unité* de sa nature et de ses attributions incommunicables; 2° vu de la *Trinité* de ses personnes ou des propriétés qui constituent la notion philosophique de la Trinité. Jusqu'ici nous n'avons considéré Dieu que sous le premier rapport, c'est-à-dire sous le rapport divin de l'Unité et de l'Infinité de la substance divine; car ce que nous avons dit de la Trinité n'a été dit qu'en passant et par occasion. Aujourd'hui nous allons traiter *ex professo du dogme catholique de la Trinité*. Mais pour cette question, comme pour la précédente, des observations préliminaires sont indispensables.

1. *La croyance de la Trinité faisait-elle partie de la religion et de la révélation primitive, au moins chez les Juifs?* — La plupart des théologiens se sont adressés cette question : Avant la publication de l'*Evangile*, y avait-il sur la terre connaissance de la Trinité, au moins chez les Juifs? D'après nous, la Bible nous offre des témoignages évidemment relatifs à la Trinité. Ces mots : « Faisons l'homme à notre image et res-

[1] Voir la 4e Conférence au Nº précédent ci-dessus p. 325.

Digitized by Google

semblance [1]; » la visite mystérieuse de Dieu à Abraham qui en vit *trois et en adora un* [2]; le *Verbe*, la *sagesse*, l'*esprit* de Dieu mentionnés dans les livres Sapientiaux ; ces passages et plusieurs autres ont été invoqués à l'appui de l'opinion affirmative, mais quoiqu'on doive admettre ces explications, il ne faut pas regarder ces passages comme un énoncé du dogme chrétien de la *Trinité*.

Il est vrai que la plupart des théologiens disent que les juifs les plus spirituels et les plus versés dans la connaissance du dogme et dans les traditions, les prêtres surtout et les membres du grand Conseil, étaient plus avancés que le reste de la nation dans la connaissance de ces mystères, sans cependant égaler sous ce rapport les Chrétiens.

Ceci s'accorde parfaitement avec les idées de M. Molitor [3], et paraît confirmé par la distinction chez les Juifs même de deux doctrines *ésotériques* et *exotériques*, distinction reconnue par la plupart des SS. Pères. Plusieurs vont même jusqu'à dire que, hors du peuple Juif, des traditions de ce genre remontent chez les Gentils jusqu'à la première Révélation. Nous en citerons bientôt quelques monuments. Mais concluons d'abord, pour le peuple Juif, qu'il en eut des données un peu vagues, relativement au dogme en question ; que la Synagogue, quoiqu'elle n'eut pas la connaissance chrétienne de la Trinité, en posséda du moins *l'adombration*.

2. *Réponse affirmative pour les Juifs et pour les autres peuples*. — Des traces assez confuses et surtout peu connues et peu comprises de ce dogme se trouvent chez tous les peuples : pour les Grecs voir Platon dans sa *Lettre mystérieuse à Denys* [4]; pour la Chine, plusieurs passages antérieurs à Jésus-Christ cités dans les *Mémoires* des missionnaires de Pékin [5]; pour

[1] Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram (*Genèse*, I, 26).

[2] Qui tres vidit et unum adoravit (*Genèse*, XVIII, 2).

[3] *Philosophie de la tradition*.

[4] Voir l'examen critique de tous les textes de Platon, où il semble parler de la Trinité (*Annales*, t. II, p. 94, et pour le texte de sa *lettre* à Denys, p. 99 et 438 (3e série),

[5] Voir les *Mémoires chinois*, mais surtout le volume du P. Prémare : *Vestiges*

Digitized by Google

l'Inde voir sa *Trimourti*, Trinité multipliée[1]; pour l'Egypte aussi, si on en croit *Jamblique* et *Porphyre*, qui donnent aux traditions leurs propres idées modifiées par le Christianisme qu'ils combattaient[2]; pour la Perse voir le *Zend-Avesta*, considérant le tableau divin, y distingue *Dieu*, la *lumière* et le *feu*[3];

Toutefois nous ne pouvons croire qu'il n'y ait eu quelque chose dans les croyances égyptiennes qui les autorisât à les invoquer sur ce point avec quelque vraisemblance. Il paraît que la Trinité était aussi la doctrine d'*Hermès* Trismegiste. Elle fut constamment enseignée par l'école d'Alexandrie qui eut toujours la prétention de s'appuyer d'antiques traditions et opposait sa Trinité philosophique au dogme chrétien.

Cependant, nous nous hâtons de le dire, ces traditions ou conceptions sur la Trinité, bien qu'elles ne laissent aucun doute qu'on en eût connaissance, ne sont nullement comparables au dogme chrétien. Elles sont un mélange de lumières et de ténèbres, de vérité et d'erreur. Comme *conceptions* philosophiques, elles sont purement humaines, incomplètes, fausses même sous quelques rapports. Comme *tradition*, elles ne sont que des émanations, toujours décroissantes, d'une révélation primitive inférieure par elle-même au dogme chrétien. Cette vérité, comme toutes les autres, s'était altérée en traversant les âges; ces vérités ont été *diminuées*, comme le dit la Bible[4].

Les allusions faites à la Trinité dans l'Ancien Testament, sont nombreuses et frappantes; les traditions secrètes des Juifs, publiées vers le commencement de l'ère chrétienne, sont palpables; mais, encore une fois, elles ne sont point claires comme le dogme chrétien de la Trinité.

Ainsi, sur cette question préliminaire comme sur bien d'autres, il y a deux opinions extrêmes, dont ni l'une ni l'autre

de la religion chrétienne dans les anciens livres chinois, publié dans les *Annales* et particulièrement le *chap. De Dieu un et trine*, dans *Annales* t. VIII, p. 356 (6e série).

[1] Une figure de la *Trimourti* japonaise. *Annales*, t. X, p. 108 (1re série) et les différents travaux sur le Japon, t. XX, p. 456 (4e série).

[2] Pour l'Égypte, voir l'indication des principaux travaux sur les traditions qui y ont été conservées. *Annales*, t. XX, p. 456 (4e série).

[3] Voir encore sur les traditions indiennes, t. XX, p. 455 (4e série).

[4] Diminutæ sunt veritates (*Psal.* XI, 2).

Digitized by Google

n'est vraie; il n'est pas vrai que les anciens, particulièrement les Juifs, n'eussent absolument aucune notion de la Trinité; il n'est pas vrai qu'ils eussent la notion complète du dogme chrétien. La vérité est ici dans le juste milieu.

3. *Du dogme catholique de la Trinité.* — Par rapport au dogme catholique de la Trinité, nous avons à faire trois choses: 1° constater d'une manière plus particulière ce que l'Eglise nous enseigne comme de foi sur ce dogme; 2° chercher dans l'Ecriture et dans la Tradition ce qui s'y rapporte; 3° examiner les erreurs qui y sont opposées. Aujourd'hui, nous nous bornerons aux deux premiers points.

Inutile d'expliquer ici les premières notions sur ce mystère. Nous nous proposons seulement de faire connaître plus en détail l'enseignement de l'Eglise, afin de donner de ce dogme une connaissance théologique.

4. 1° *D'après l'Ecriture sainte.* — Le dogme de la sainte Trinité est formellement exprimé dans le Nouveau Testament, surtout dans l'*Evangile de saint Jean.* Ces textes, qui, pris isolément, ont déjà une grande force, en ont bien davantage réunis entre eux et avec divers autres passages. Mais ils acquièrent surtout leur sanction dernière, leur suprême autorité de ces dernières paroles de Jésus-Christ: « Allez, enseignez toutes les » nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint- » Esprit[1]. » Cependant, pour ne pas accorder trop de confiance à l'interprétation individuelle de l'Ecriture, interrogeons la Tradition ecclésiastique.

5. 2° *D'après la Tradition.* — Parmi toutes les sectes qui se sont séparées de l'Eglise dans les temps modernes, aucune n'a nié ce dogme; mais toutes, au contraire, avouent que, depuis le Concile de Nicée, la foi du dogme catholique de la Trinité a été générale, universelle, unanime, dans l'Eglise; mais, quant aux temps qui ont précédé le Concile de Nicée, les *Sociniens*, par exemple, disent que ce n'était pas la foi des premiers siècles de l'Eglise. Il n'entre pas dans le plan de nos *Conférences* de rapporter tous les témoignages antérieurs, con-

[1] Euntes ergo docete omnes gentes baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti (Matth. XXVIII, 29).

Digitized by Google

temporains ou postérieurs au Concile de Nicée, qui déposent en faveur de la foi de l'Eglise à cette vérité, mais un fait solennel peut nous tenir lieu de tous ces frais d'érudition.

6. *Erreur du P. Pétaù.* — Le P. *Pétau*, examinant la tradition de l'Eglise sur la Trinité dans ses *Dogmata theologica*, *de Trinitate*[1], avait prétendu que bien que la généralité des écrivains fût unanime sur la foi de la Trinité, néanmoins on pouvait citer plusieurs témoignages qui s'en écarteraient, et prouveraient que cette foi n'avait pas été toujours universelle dans l'Eglise. Il divise ceux des écrivains dont il invoque le témoignage, en faveur de son assertion, en trois classes. La première est celle de ceux qui, selon ce théologien, sont formellement hérétiques sur le dogme chrétien de la Trinité; la deuxième comprend ceux qui retenant la substance du dogme, quant à ce qu'il a de fondamental, s'en écartent dans les conséquences qu'ils en tirent; la troisième comprend ceux qui sont orthodoxes, mais qui ont employé parfois, dans l'exposition ou l'explication de ce dogme, des manières de parler qui ne s'accordent pas avec lui.

7. *Réfutation de cette erreur.* — Cette découverte du P. *Pétau* excita contre lui une réclamation universelle. Le P. *Thomassin* rétablit, dans ses *Theologica dogmata*[2], la vraie doctrine des premiers Pères de l'Eglise sur la Trinité[3]. *Buhle*, écrivain protestant, fit un livre tout exprès pour venger sur ce point la tradition de l'Eglise, attaquée par *Pétau* et par les *Sociniens*[4]. *Bossuet*, qui a aussi traité en passant de cette question, dans ses *Avertissements aux protestants*, loue *Buhle* de ses efforts et fait des vœux pour que Dieu lui révèle la lumière de la vérité toute entière.

De sorte que de cette discussion jaillit une lumière toute à l'avantage de la tradition de l'Eglise. Le P. *Pétau* fut, par rapport à la tradition des premiers siècles de l'Eglise sur la

[1] *Dogmata theologica*, en 5 volumes in-fol. Paris, 1644-1650.
[2] *Dogmata theologica*, en 3 vol. in-fol., Paris, 1680-1687.
[3] Voyez dans cet ouvrage le traité de *la Trinité*, dans le 3e vol.
[4] Buhle, voir son livre : *Defensio fidei Nicanæ*, etc., in-4° Oxonii, 1685, Amster. 1688.

Digitized by Google

Trinité, ce que saint *Thomas* fut par rapport à la résurrection de Jésus-Christ. Il la confirme par son doute.

En effet : 1° *Pétau*, malgré tous les efforts de sa critique et de son érudition, ne trouve que trois écrivains catholiques qu'il puisse ranger dans la première classe : ce sont *Tatien*, *Origène*, *Tertullien*.

Mais avant de répondre au P. *Pétau* sur ce qu'il dit de chacun d'eux, nous devons faire une remarque qui doit être placée tout à fait en tête de cette réfutation. C'est que plusieurs Pères de l'Eglise, en parlant de la création, se représentent deux états du *Verbe*, l'un avant la création, l'autre après. Dans le premier, le *Verbe* est éternel, immuable, absolu, infini, subsistant éternellement en Dieu; dans le second, ils considèrent le *Verbe* comme se limitant pour former l'idée de chaque chose ; ils voient dans la création un amoindrissement du *Verbe*, un commencement d'incarnation, *inchoatam incarnationem*. Nous n'examinons pas ici la vérité de cette opinion, il suffit de la constater pour bien comprendre certaines locutions des Pères en parlant de la *Trinité* et du *Verbe* en particulier. Maintenant répondons à chacun.

Tatien. Deus erat in principio. — *Pétau* insiste sur les dernières paroles de ce texte; mais sa critique n'est pas fondée, puisque *Tatien* dit dans ce même texte que le Λογος résidait en Dieu avant toute création, et ici s'applique l'observation générale que nous venons de faire.

Origène. Ses œuvres ont été interpolées très-probablement par les hérétiques, et quoique quelques-uns contestent ces interpolations, il suffit qu'elles soient très-vraisemblables, pour qu'ici un texte ou deux ne soient pas suffisants pour démontrer l'hétérodoxie de ce grand homme.

D'ailleurs la plus ancienne édition et la première qui nous reste de ses ouvrages, est celle de *Ruffin*, qui supprime tout ce qu'il juge interpolé. Or, il faut remarquer que bien que l'orthodoxie de Ruffin soit suspecte à certains égards, elle ne l'est pas par rapport au point que nous discutons.

Tertullien. Pétau avoue que ses œuvres renferment plusieurs passages où le dogme est exprimé d'une manière toute catholique, par exemple dans l'*Apologie ;* si donc il y avait des

Digitized by Google

passages contraires, il faudrait les modifier par la profession solennelle qu'il fait de sa foi dans l'*Apologie*, ou dire qu'il a varié comme malheureusement il l'a fait plus tard, et dans le second cas le témoignage contre le dogme de la Trinité ne serait d'aucun poids. Du reste les passages objectés ne sont pas, comme on pourrait le croire, inexplicables. *Tertullien* est du nombre de ces anciens Pères qui considèrent le *Verbe* dans deux états différents, l'un avant, l'autre après la création.

2° A la seconde classe, à celle de ceux qui en retenant la substance du dogme chrétien de la Trinité en ont tiré des conséquences hétérodoxes, appartiennent, d'après Pétau, saint *Justin*, *Athénagore*, *Théophile* d'Antioche. Quant au premier, Pétau reconnaît que plusieurs passages de saint Justin expriment le dogme de la Trinité. Mais il incidente sur un passage où saint Justin dit que le *Verbe* s'est manifesté avant l'incarnation, par exemple dans les *apparitions d'anges* dans lesquelles il n'était plus *égal au Père*. Mais il est aisé de faire ici la même réponse que l'on fait aux passages où Jésus-Christ dit *que le Père est plus grand que lui* [1], de sorte que dans ces manifestations du Verbe, comme dans l'incarnation, le Verbe infini, se limitant, pour ainsi dire, pour se révéler aux hommes, ce n'est que sous le rapport de cette forme qu'il est inférieur au Père éternel.

Athénagore. Primigeniam Patris progeniem. Ce passage se rapporte à une autre opinion philosophique d'après laquelle on considère le Verbe, avant et après la création, comme à deux états différents. Avant, il est éternel, immuable, infini, etc., après il devient une *parole* proférée, l'*idée* formative et formelle de tous les êtres, en se limitant pour ainsi dire, afin de s'accommoder à leur nature.

Quant à *Théophile,* même réponse : Parole éternelle, Parole prolative.

3° La troisième classe est celle d'écrivains ecclésiastiques tout à fait orthodoxes sur le dogme de la Trinité, et qui ont néanmoins employé certaines manières de parler qui ne s'accordent pas avec le dogme catholique. De ce nombre sont saint *Irénée*,

[1] Quia Pater major me est. (Jean, XIV, 28).

Digitized by Google

Clément d'Alexandrie, saint *Grégoire de Néocésarée*, le thaumaturge. — Saint Irénée reconnaît le dogme de la Trinité. Cela n'est pas contesté. Les passages *critiqués* sont ceux où il parle du Christ comme *ministre du Père*; mais saint *Irénée* ne fait que commenter le passage de l'Evangile où Jésus-Christ dit qu'il *n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* [1]. Il fait de plus allusion aux divers états du *Verbe* avant et après la création, et il est de fait que c'est par son *Verbe* que Dieu a fait le monde.

Clément d'Alexandrie.— Perfectissima autem..... Mais il faut remarquer que dans les premiers siècles, avant la naissance des erreurs relatives à certains dogmes, les écrivains catholiques n'étaient pas obligés de surveiller leurs expressions comme ils le furent quand ces erreurs eurent rendu sa précision nécessaire. Ici c'est le mot *natura* qui est mis pour *personne* [2].

Quant à saint *Grégoire*, pour conclure une erreur formelle du passage que l'on objecte, il faudrait que les mots *creatura* et *opus* [3], dont il se sert pour parler du Fils, eussent une acception déterminée et exclusive. Or, il n'en est point ainsi, puisque dans l'Ecriture même il est appelé *Premier né de toute créature* [4]. Il n'est donc pas étonnant que saint Grégoire se soit exprimé de la même manière. Le même Père fait en outre plusieurs fois allusion aux divers états du *Verbe*, avant et après la création. Au reste, nous devons remarquer que saint *Cyrille* d'Alexandrie lui reproche d'avoir été quelquefois peu exact dans ses expressions sur le mystère de la sainte Trinité.

Voilà tout ce qu'a pu trouver de plus spécieux contre la foi des premiers siècles de l'Eglise relativement au dogme catholique de la Trinité, l'homme le moins disposé d'esprit et de volonté à soutenir une opinion qui tendrait, contre son intention, à ébranler la foi et l'autorité des premiers Pères de l'Eglise, et par conséquent aussi de l'Eglise tout entière. Or, comme on le voit, tous ces frais d'érudition aboutis-

[1] Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare (Matth. xx,28).
[2] Clem. Alexand., voir ses *œuvres* dans *Patrol. grec.*, t. VIII et IX.
[3] Grég. Nazian. Voir ses *OEuvres* dans *Patrol. grec.*, t. XXXV-XXXVIII.
[4] Primogenitus omnis creaturæ (S. Paul, *Coloss.*, I, 15).

Digitized by Google

sent à presque rien. Neuf écrivains seulement sont objectés pour trois siècles, et sur ces neuf, six sont orthodoxes quant au fond, de l'aveu du P. Pétau, les trois autres peuvent très-bien s'expliquer, et en tout cas, nous pouvons les lui abandonner sans peine. Voilà pour les trois premiers siècles de l'Eglise.

Lorsque l'*Arianisme* parut, ce fut pour l'Eglise une belle occasion de professer solennellement sa foi, et c'est ce qu'elle fit à Nicée, en disant le *Verbe consubstantiel à son Père* [1], mot qu'elle a créé pour exprimer plus énergiquement le dogme catholique de la Divinité du Verbe, et son égalité de nature avec le Père. Et comme alors il n'était question que de la personne du Fils, l'Eglise s'en tint là.

Mais un peu plus tard, vers la fin du 4e siècle, l'*Arianisme* se perpétuant sous une autre forme, *Macedonius* nia la Divinité, non plus du *Verbe*, mais du *Saint-Esprit*; cette nouvelle erreur, ou secte nouvelle, forme de la précédente, fut condamnée par le 2e Concile général [2], qui décréta la *divinité du Saint-Esprit*, comme le 1er Concile celui de Nicée avait décrété celle du *Fils*, et la foi catholique reçut, dans le symbole de Nicée et dans celui de Constantinople, une sanction solennelle qu'elle avait déjà reçue de la voix des Apôtres et du consentement unanime de la tradition.

Mais comme les *Macédoniens* disaient que le Saint-Esprit ne *procédait pas du Père*, sans nier pour cela qu'il procédât du Fils, les Pères de Constantinople insérèrent seulement dans le symbole de Nicée ces paroles *qui ex Patre procedit*. Plus tard une des nouvelles sectes abusant de la réticence *Filioque* prétendirent que le Saint-Esprit ne procédait pas du Fils. Elles eurent d'abord peu de partisans. Cependant l'Espagne, pour combattre cette erreur, exprima le *Filioque*, et cette addition au symbole fut rapidement adoptée par toutes les Eglises [3].

Les Grecs qui prétextaient cette addition pour autoriser leur schisme reconnurent le dogme catholique aux Conciles de *Lyon* et de *Florence*. M. de Maistre remarque relativement au

[1] Consubstantialem Patri (*Symbole de* Nicée).
[2] 1er de Constantinople, tenu en 381.
[3] Voir premier concile de Tolède, tenu en 400.

Digitized by Google

1er Concile de Constantinople qu'il ne parla pas de la procession *ex Filio*, parce que personne ne la niait, et parce qu'on ne la croyait que trop, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à cause de l'opinon *platonicienne*, qui faisait des trois personnes divines une suite décroissante, la 2e procédait de la 1re, la 3e de la 2e.

8. *Qu'est-ce qu'une Personne?*— Maintenant résumant le résultat de nos recherches, nous trouvons que rien n'est plus constant ni mieux établi que la foi de l'Eglise est en un Dieu, *un en nature* et *trine en personnes*, parfaitement distinctes et égales en toutes choses.

Que si vous demandez ce qu'il faut entendre par ce mot *Personne*, nous répondons que les théologiens en donnent plusieurs définitions; mais que ces définitions ne sont pas de foi. Depuis cette adoption par les Latins, trois Conciles généraux furent célébrés en Orient, parmi lesquels plusieurs se tinrent à Constantinople même, sans qu'il y eût sur cet objet la moindre plainte, la moindre réclamation des Orientaux. Ce ne fut que dans la suite et pour justifier leur schisme qu'ils en vinrent à soutenir que Rome était déchue de son droit à cause de son hérésie sur la procession du Saint-Esprit[1].

Ces définitions, quoique souvent utiles, ont cependant de graves inconvénients, à cause de l'imperfection naturelle du langage, et aussi parce que ces définitions ne sont souvent que le résultat d'observations faites sur les choses qui sont du domaine de l'intelligence humaine, et que nous transportons à la nature divine. Or, il est facile de sentir les inconvénients de cette application; car, enfin, ce n'est pas d'après des idées empruntées au fini, à la créature, ni même d'après des notions, des conceptions ou des abstractions philosophiques que nous pouvons connaître Dieu (tel qu'il est). Vouloir raisonner de Dieu absolument d'après ces définitions, ce serait prétendre le mouler, dans des formules, pour l'ajuster aux proportions et aux formes de notre faible entendement.

Le grand inconvénient de ces définitions, c'est donc : 1° de conduire naturellement à exclure de Dieu tout ce qui n'est pas renfermé dans ces définitions mêmes, qui étant elles-mêmes

[1] Voir de Maistre et Maimbourg.

Digitized by Google

prises dans l'ordre fini sont certes loin de correspondre (*adéquatement*) à l'infini; ensuite d'assimiler pour ainsi dire Dieu à la créature, et de le faire descendre du trône de sa majesté, pour reconnaître, pour nous assurer, par nous-mêmes, que c'est bien lui.

Nous dirons cependant que les définitions sont utiles, non point celles qui limitent, qui circonscrivent l'idée, la pensée, la chose même qui en est l'objet sur tous ses points ; mais celles qui expriment tout simplement ce que l'on entend communément par telle ou telle chose, par tel ou tel mot. Telles sont celles dont s'est servie l'Eglise. Elle emploie les mots *Personne, Nature :* il est clair qu'elle entend quelque chose par ces mots, et comme elle veut être comprise de tous, elle entend parler un langage intelligible à tous.

Voyons donc ce que l'on entend ordinairement par le mot *Personne*, et quand même nous ne pourrions point en donner une définition rigoureuse, n'en soyons point affligés : cela n'est pas nécessaire pour la connaissance de la vérité; il y a une foule de choses dont nous avons une idée très-claire et très-distincte, et que nous ne saurions pourtant définir : telles sont les premières notions de l'entendement.

Si donc vous demandez ce qu'il faut entendre par le mot *Personne*, je dis qu'il faut entendre par là ce que tout le monde entend. Donnerons-nous ce nom à une idée, à une sensation ? Non; une idée, une sensation n'est point une *Personne*. Appellerons-nous de ce nom les propriétés, les facultés ? Non ; les facultés et propriétés ne sont point des *Personnes*, et c'est parce qu'elles ne sont pas des *personnes*, qu'on leur donne simplement le nom de *propriétés* et de *facultés*. L'idée commune, l'idée générale de *Personne* implique l'idée de substance intelligente, distincte, ayant conscience de soi, incommunicable ; or, telles ne sont point nos facultés, mais telle est notre *âme*.

L'Eglise, en se servant de ce mot, nous dit ce qu'il faut exclure de la sainte Trinité, quand on nomme les *Personnes* divines; elle nous dit aussi ce qu'il faut entendre, savoir : 1° qu'il n'y a en Dieu qu'une seule *substance* infinie, 2° et cependant *trois personnes* distinctes, le *Père*, le *Fils* et le *Saint-*

Digitized by Google

Esprit; le Père, racine de tout être en Dieu; le Fils, engendré du Père comme l'indique son nom, et le Saint-Esprit, non engendré, mais procédant du Père et du Fils.

Mgr GERBET.

Digitized by Google

Traditions apostoliques.

DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT COMPLET

DE LA

1[re] LETTRE DE S. CLÉMENT AUX CORINTHIENS

où est affirmée dès le 1[er] siècle, la Primauté du Pontife Romain



Les *Annales* sont destinées surtout à faire connaître et à conserver les monuments qui surgissent, nombreux à notre époque, pour prouver l'antiquité et la croyance, dès le 1[er] siècle, des croyances actuelles de l'Eglise. Déjà elles ont parlé de la découverte du *cimetière de Domitilla*[1] *et des tombeaux du sénateur Pudens, hôte de saint Pierre, et d'Aquila et de Prisca, collaborateurs de saint Paul*[2].

En ce moment, nous consignons dans nos pages la dissertation de M. l'abbé Daniel, sur la découverte du manuscrit complet de la 1[re] *lettre de saint Clément aux Corinthiens*[3], où est, dès le 1[er] siècle, confirmée la Primauté du Pontife romain.

A. B.

Le Concile du Vatican a défini d'une manière solennelle l'*infaillibilité pontificale*. On sait comment les incrédules, les janistes et les vieux-catholiques ont attaqué l'œuvre du Concile. Pour attester une fois de plus l'antiquité et la perpétuité de la foi chrétienne sur la Primauté du Pape, et montrer aux esprits les plus prévenus quelle a été l'autorité du Saint-Siége dès les premiers temps, Dieu a voulu qu'on en découvrît une preuve nouvelle, que personne n'avait soupçonnée jusqu'ici. Et, comme

[1] *Annales*, t. VII, p. 165 (6[e] série).
[2] *Annales*, t. XII, p. 64 (6[e] série).
[3] Elle est extraite de l'*Univers* du 17 juin 1877.

Digitized by Google

pour faire rendre témoignage à la vérité par l'erreur elle-même, il a permis que ce *fragment*, d'un prix incomparable, qui atteste clairement le pouvoir du Pape sur toute l'Eglise, fût publié par un Archevêque schismatique, et traduit et annoté par des écrivains protestants ou rationalistes, comme nous le verrons bientôt.

Au moment où l'Eglise catholique tout entière a rendu un si éclatant hommage à la Papauté, en célébrant le 50e anniversaire de la consécration épiscopale du successeur de *saint Clément Romain,* tous les vrais fidèles se réjouiront d'apprendre que le premier Pape dont les écrits nous aient été conservés, en dehors de saint Pierre, parle de la puissance du Souverain-Pontife comme en parle Pie IX, comme en ont toujours parlé tous les Papes.

Le nouveau témoignage que nous voulons faire connaître en faveur de la Primauté du Pape est, en effet, un témoignage d'un des premiers successeurs de saint Pierre, de *saint Clément Romain.*

La dignité de son auteur lui donne donc une valeur toute particulière. Mais tout concourt à augmenter le prix du passage récemment découvert. D'abord sa grande antiquité : l'écrit dont il fait partie est le plus ancien en date de tous les écrits ecclésiastiques d'une authenticité incontestable, et il ouvre à bon droit la *Patrologie grecque* de l'abbé Migne[1] et tous les recueils des œuvres des Pères apostoliques. Nous examinerons bientôt d'une manière plus précise l'époque de sa composition.

L'autorité, dont il a joui dans les premiers siècles, n'est pas moins grande que son antiquité. Les premiers chrétiens eurent pour cet écrit, connu sous le nom de 1re *épître de saint Clément aux Corinthiens,* une telle estime, qu'on la lisait dans les assemblées des fidèles avec les écrits canoniques de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Tous les écrivains grecs, depuis la pre-

[1] Voir dans les *Annales*, t. XVI, p. 258 et 259 (4e série) l'énumération de tous les ouvrages authentiques ou apocryphes attribués à S. *Clément*, ainsi que les différentes Dissertations dont ils ont été l'objet, et qui se trouvent dans la *Patrologie grecque*, t. I et II.

Digitized by Google

mière partie du 2e siècle jusqu'à Photius, en ont fait les plus pompeux éloges. *Denys de Corinthe* nous apprend qu'on la lisait de son temps dans l'Eglise de Corinthe. *Clément d'Alexandrie* et *Origène* lui attribuent une autorité apostolique et la considèrent presque comme une partie de la sainte Ecriture. *Eusèbe de Césarée* atteste qu'on la lisait publiquement, depuis les premiers temps, dans les églises, mais il a soin cependant de ne pas la placer parmi les livres canoniques, comme semble le faire le *canon* 85 *des Constitutions apostoliques* [1].

La lettre de saint Clément, écrite en grec et adressée à une église de Grèce, a été moins célèbre en Occident qu'en Orient. A part saint *Irénée*, qui était originaire d'Asie-Mineure, et saint *Jérôme*, qui passa une grande partie de sa vie en Palestine et était très-versé dans la littérature grecque, nous ne rencontrons dans toute l'Eglise occidentale que saint *Ambroise* qui l'ait indubitablement connue. Selon M. *Lightfoot*, l'un des plus savants éditeurs de saint Clément, tout porte à croire que son *épître aux Corinthiens* n'a été traduite, pour la première fois en latin, qu'au 17e siècle; de là l'impossibilité où étaient les écrivains latins d'en faire usage.

La célébrité de l'écrit de saint Clément a duré sans interruption, dans l'Eglise orientale, jusqu'à *Photius*, qui en a parlé avec grand éloge dans sa *Bibliothèque* (Codex 113). Mais les progrès du schisme et sa funeste prédominance en effacèrent peu à peu le souvenir dans l'Eglise grecque, dont il condamnait manifestement la révolte contre l'autorité du Saint-Siége.

C'est cependant aux Schismatiques grecs que nous devons ce monument. L'histoire de la publication de cette Epître est vraiment singulière. C'est par des schismatiques et par des protestants qu'elle nous est venue dans sa première forme incomplète, comme maintenant dans sa forme intégrale.

La première édition imprimée de la *lettre* de saint Clément, pape, *aux Corinthiens*, est de l'an 1633. Elle a été publiée par le protestant *Patrice Junius*, à Oxford, et contient le texte grec avec une traduction latine. Il reproduisait l'original d'un

[1] Ces *Canons apostoliques* n'ont pas été insérés dans la Patrologie grecque. M. Migne les a renvoyés à sa *Collection des Conciles*, qui n'a pas paru.

Digitized by Google

manuscrit d'Alexandrie, d'où ont été tirées, jusqu'en 1875, toutes les éditions nouvelles. C'était le seul manuscrit connu. Ce manuscrit, désigné sous le nom de *Codex Alexandrinus*, avait été donné en 1628, par le célèbre patriarche schismatique grec, *Cyrille Lucar*, à Charles Ier, roi d'Angleterre. Une annotation du manuscrit en attribue la transcription à *sainte Thècle*, martyre. Le patriarche *Cyrille* affirmait qu'il avait été écrit après le Concile de Nicée, par une noble femme égyptienne appelée *Thècle.* Tischendorf, Scrivener, Oscar de Gebhardt et Harnack le rapportent au 5e siècle; Hilgenfeld le fait moins ancien de près d'un siècle.

Il manquait malheureusement à ce manuscrit plusieurs feuillets, la dernière partie de l'écrit, dit *seconde lettre* de saint Clément *aux Corinthiens*, dont nous ne nous occupons pas ici, et l'avant-dernier feuillet de la première lettre. C'est cet *avant-dernier feuillet*, contenant six chapitres, à peu près le dixième de la longueur totale de l'épître, qui renferme les témoignages les plus clairs et les plus directs sur l'autorité de l'Eglise de Rome.

Plusieurs savants avaient fait des recherches pour découvrir quelque nouveau manuscrit de l'*Epître* de saint Clément; mais elles avaient été infructueuses, et l'on croyait qu'on ne parviendrait jamais à compléter ses lacunes, lorsqu'on apprit en 1875 qu'un archevêque grec, *Philothée Bryennios*, métropolite de Sères en Macédoine, avait découvert un manuscrit complet et le publiait avec beaucoup de soin à Constantinople. Deux savants protestants allemands, MM. *Oscar de Gebhardt* et *Adolphe Harnack*, se sont empressés de mettre à profit la nouvelle édition de Constantinople pour donner une édition critique complète, *texte, traduction et notes*, des deux écrits de saint Clément. Le rationaliste *Hilgenfeld*, un des adeptes de l'école de Tubinge, a fait de même, mais il n'a point joint de traduction au texte grec[1].

[1] Voici le titre des trois éditions qui ont paru et le nouveau texte de la lettre de saint Clément :

1. Τοῦ ἐν ἁγίοις πάτρος ἡμῶν Κλήμεντος ἐπισκοποῦ Ρωμῆς ἅι δὺο πρὸς Κορινθιους ἐπίστολαι. Ἐκ χειρογραφοῦ τῆς ἐν Φαναριῷ Κωνσταντινουπολέωε βιβλιοθεκῆς

Le manuscrit découvert par le métropolite *Bryennios*, à Constantinople, et qui sera désormais connu sous le nom de *Codex Constantinopolitanus*, provient de la bibliothèque du monastère patriarcal de *Jérusalem*, et a été écrit en 1056, par un scribe nommé *Léon*. Il contient plusieurs autres anciens écrits, comme l'*épître de saint Barnabé*, les *lettres de saint Ignace*, etc., que Bryennios se propose de publier plus tard.

Aux deux manuscrits de la 1re *lettre de saint Clément*, dont nous venons de parler, on pourra bientôt joindre une *traduction*

τοῦ παναγίου Ταφοῦ νῦν πρῶτον ἐκδιδόμεναι πλήρεις μετὰ προλεγομένων καὶ σημειωσέων ὑπὸ Φιλοθέου Βρυεννίου μητροπολίτου Σεῤῥῶν. Ἐν Κωνσταντινουπόλει. 1875.

2. *Clementis Romani ad Corinthios quæ dicuntur Epistolæ.* — Textum ad fidem codicum et Alexandrini et Constantinopolitani nuper inventi, recensuerunt et illustraverunt Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnack. Lipsiæ, Hinrichs, 1876.

3. *Clementis Romani Epistolas*, edidit, commentario critico et adnotationibus instruxit; Mosis Assumptionis quæ supersunt collecta et illustrata addidit, omnia emendata iterum edidit Adolphus Hilgenfeld. Lipsiæ, Weigel, 1876.

L'édition de Gebhardt et Harnack est de tous points préférable à celle de Hilgenfeld.

Les trois éditions que nous venons d'indiquer sont jusqu'ici les seules qui contiennent le texte complet de la 1re *épître de saint Clément* aux Corinthiens.

M. Lightfoot, sans publier le texte suivi, a complété sa remarquable édition de 1869 : *Saint Clément of Rome; the two Epistles to the Corinthians*, par un appendice intitulé : *Saint Clément of Rome*, an Appendix containing the newly recovered portions, with Introductions, notes and translations, by J.-B. Lightfoot, D. D. Lady Margare s, professor of Divinity, Cambridge. Londres, Macmillan, 1877.

Quant aux anciennes éditions incomplètes du texte, d'après le manuscrit d'Alexandrie, il n'en a été publié *qu'une seule*, en France, depuis le commencement de ce siècle, c'est celle qui fait partie de la collection des pères grecs, dans la *patrologie de Migne*. Pendant ce même temps, on en a publié, en Allemagne. *quatorze* éditions, sans compter les deux nouvelles dont nous venons de donner les titres. En Angleterre, depuis 1838, on en a publié *six éditions*. On sait que les études patrologiques, en Angleterre, n'ont pas peu contribué à l'heureux mouvement de retour qui a fait rentrer tant d'Anglicans dans le giron de la véritable Eglise.

Digitized by Google

syriaque complète, fort ancienne, laquelle sera d'un grand secours pour la critique du texte des deux manuscrits.

Le *Catalogue de la bibliothèque de M. Mohl*, publié après sa mort, à Paris, en 1876, portait au n° 1796 : « Manuscrit » syriaque sur parchemin, contenant le *Nouveau-Testament* » moins l'*Apocalypse*, d'après la traduction revue par Thomas » d'*Héraclée*. Ce manuscrit, en beaux caractères Peschito, est » suivi d'une note du copiste, qui dit l'avoir exécuté l'an 1481 » des Grecs (1169 de l'ère chrétienne) dans le petit monas- » tère de Mar-Salibo de Beth-Yehidoyé, sur la montagne » sainte d'*Edesse*, la ville bénie... *Entre l'épître de saint Jude* » *et l'épître de saint Paul aux Romains se trouve intercalée* » *une traduction syriaque des deux épîtres de saint Clément* » *de Rome aux Corinthiens*[1]. »

C'était le seul manuscrit syriaque de la bibliothèque de M. Mohl.

La connaissance des Pères est malheureusement si peu répandue parmi nous, que personne ne soupçonna le trésor renfermé dans ce volume, et il fut acheté par l'université de

[1] Quand le syndicat de la bibliothèque de l'université de Cambridge avait lu dans le catalogue de la collection Mohl la notice que nous venons de rapporter sur le manuscrit syriaque n° 1796, il n'avait pu croire que les deux épîtres de saint Clément qui y sont mentionnées fussent les épîtres aux Corinthiens, et il avait pensé que c'étaient les lettres aux vierges chrétiennes, publiées depuis 1752. « Il paraissait incroyable, dit M. Lightfoot, » p. 232, qu'un trésor tel que la version syriaque des épîtres aux Corin- » thiens faisant partie d'une collection bien connue, eût échappé à l'atten- » tion de tous les savants orientalistes de France. » De là l'agréable surprise des bibliothécaires de Cambridge.

Le malheur de nos savants officiels de France, c'est d'être généralement ignorants en théologie et en histoire ecclésiastique. M. Guignaut avait visité en mission la bibliothèque du Saint-Sépulcre de Constantinople, où se trouvait le manuscrit complet publié par Bryennios. Voici comment, dans son rapport, lu en 1856, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et publié la même année par le *Journal général de l'instruction publique*, il parlait de cette précieuse découverte : « Elle ne contient malheureusement » que peu de chose, excepté des homélies, des prières, des traités de » théologie et de controverse écrits dans des temps peu éloignés de nous ! » Il ne faut pas oublier cependant que M. Miller a eu le bonheur de découvrir, en 1851, les *Philosophoumena*.

Digitized by Google

Cambridge, en Angleterre. Quelques jours après, un des bibliothécaires de l'université, M. *Bensly*, écrivait :

« En recevant notre nouvelle acquisition, j'ai été agréablement surpris de voir que nous étions réellement devenus possesseur d'une version syriaque, jusqu'ici inconnue, des épîtres de Clément aux Corinthiens.....

» Les lacunes du texte du *Codex Alexandrinus* sont remplies de la même manière que dans le manuscrit grec récemment publié par *Bryennios*. La traduction elle-même est attribuée à la récension *héracléenne*. A cause de son extrême fidélité, elle est très-propre, dans les cas douteux, à faire pencher la balance en faveur de l'un des deux manuscrits, et elle sera très-utile pour corriger le texte des chapitres dernièrement découverts. »

M. Bensly prépare la publication de la précieuse traduction de Thomas d'*Héraclée*, et M. *Lightfoot* en a déjà fait usage dans son *Appendice*.

Ce Thomas d'*Héraclée* revit en 616 la traduction syriaque du Nouveau-Testament faite en 508 par *Philoxène*. Il se servit aussi de la version de Philoxène ou peut-être d'une autre plus ancienne encore, pour sa traduction corrigée de la *lettre* de saint Clément.

L'authenticité de la 1re *épître de saint Clément aux Corinthiens* n'est l'objet d'aucun doute sérieux. Des critiques nient l'authenticité de l'*homélie* dite 2e *épître aux Corinthiens ;* on attaque surtout les *Lettres aux vierges* qui ne nous sont connues que par une traduction syriaque, mais on est d'accord à reconnaître que la 1re *épître aux Corinthiens* est l'œuvre du Pape saint *Clément*. Il n'y a pas la même uniformité concernant la date de cet écrit. Plusieurs savants, Vossius, Blondel, Grabe, Pagi, Dodwell, Gallandi, Wolton, Wocher, Mgr Héfélé, Mack, Schenkel la rapportent de l'an 64 à l'an 68. La plupart la font un peu moins ancienne : « *Domitiani ætati jam Patricius Junius et Cotelerius hanc romanæ Ecclesiæ Epistolam recte vindicaverunt*, » dit *Hilgenfeld*, p. XXXVII. *Gebhardt* et *Harnack*, qui discutent longuement la question, en fixent la date entre l'an 93 et l'an 97 (p. LX).

Digitized by Google

Leur sentiment est, pour le fond, celui non-seulement des éditeurs Junius et Cotelier, mais aussi de Tillemont, Lumper, Néander, Giéseler, Roth, Tholuck, Bunsen, Schliemann, Kœstelin, Ritschl, Thiersch, Lechler, Reuss, Anger, Gundert, Ekker, Lipsius, Ewald, Uhlhorn, Laurent, Tischendorf, Lightfoot, Pfleiderer, Hofmann, Zahn, Donaldsen, Bryennios. Le fragment nouvellement découvert, c. LXIII, n° 3, est tout à fait favorable à l'opinion prédominante. Il est impossible d'ailleurs d'en descendre la date plus bas.

Quoique tous les historiens rationalistes de ces derniers temps aient nié que l'Eglise romaine eût au 1er *siècle* une autorité prépondérante, il n'en reste pas moins établi, comme en convient *Hilgenfeld* lui-même, ainsi que nous l'avons vu, que l'*épître de saint Clément* est du 1er *siècle*. Aussi, le docteur *Harnack* donne-t-il cet avertissement aux partisans des théories de l'école de Tubinge : *Moneo eos errare, qui Cap.* 58, 59, 62, 63 *potissimum innisi, contendere volunt epistolam secundo sæculo scriptam esse, cum vix esset credibile, ecclesiam Romanam jam primo sæculo tanta auctoritate cum aliis conversatam esse ecclesiis* (p. LX).

Le même savant est convaincu que saint Clément intervint de son propre mouvement, *epistola procul dubio... sponte transmissa* (p. XLV), dans les troubles qui agitaient l'Eglise de Corinthe, afin d'y mettre un terme, en y envoyant sa lettre et ses légats. Les mots παρ' ὑμιν, dit-il, employés, chap. I, au lieu de παρ' ὑμῶν prouvent qu'il faut traduire, non pas *quæsita a vobis*, comme dans l'édition Migne, mais *desiderata apud vos*.

Quoi qu'il en soit, l'autorité de l'Eglise romaine est manifeste dans les deux manières de traduire, soit que ce soient les Corinthiens qui aient porté leur cause à Rome, soit que saint Clément ait agi de lui-même.

Ce point de doctrine a été remarqué de tous ceux qui ont étudié l'écrit de saint Clément. Déjà *Rufin* avait été frappé de la manière dont ce Pape parlait, en se considérant comme la personnification de l'Eglise romaine :

« Sub Clemente seditio non modica orta est apud Corinthum

Digitized by Google

inter fratres, ita ut *ex persona Romanæ Ecclesiæ scriberet* ipse Clemens ad Corinthios Epistolam[1].»

Mais les éditeurs catholiques des derniers temps étaient obligés de reconnaître qu'on ne rencontrait pas dans son écrit d'affirmation expresse de la suprématie de l'Eglise romaine.

De dogmate quidem catholico, quod ex præscripto concilii Tridentini etiam publice profitemur, sanctam nimirum catholicam et apostolicam Ecclesiam Romanam esse omnium Ecclesiarum matrem et magistram, in epistola suâ nullibi explicitam mentionem facit divus Clemens, dit le bénédictin *Lumper*[2].

Il n'en sera plus ainsi désormais, grâce au manuscrit de Constantinople, et le premier document pontifical que nous possédions sera aussi le premier monument en faveur du pouvoir suprême des Papes.

M. *Harnack*, rendant compte de la découverte de *Bryennios* dans une revue protestante, la *Theologister Literaturzeitung* de Schürer, 1876, n° 4, a dit : « Le caractère officiel de la lettre » se manifeste d'une manière plus claire encore dans les pas- » sages récemment publiés et par le ferme langage qui y est » employé. Des passages comme le chapitre LIX n. 1, et plus » encore tout le chapitre LXIII, devront être désormais tenus » en ligne de compte, si l'on veut décrire exactement les rap- » ports qui existaient entre l'Eglise romaine et les autres » Eglises. Ces passages sont bien propres à nous faire compren- » dre comment on pouvait déjà parler de Rome en 170-190 » dans la chrétienté, comme le font *Denys* de Corinthe[3] et » *Irénée*, originaire de l'Asie-Mineure. »

M. *Harnack* fait allusion aux paroles par lesquelles saint *Irénée* apprend que saint Clément envoya sa lettre aux Corinthiens pour leur rendre la paix. Saint *Irénée* rappelle cette

[1] Rufin, traduction de l'*Hist. Ecclés.* d'Eusèbe, l. III, c. 16; mais Eusèbe n'est pas si explicite (*Pat. grecque*, t. XX, p. 250). Il a plutôt suivi saint Irénée, qui dit : « Sub Clemente dissensione non modica inter eos qui Corinthi essent fratres facta, scripsit, quæ est Romæ ecclesia potentissimas litteras Corinthiis (*Adversus hæreses*, l. III, c. 3; *Pat. grec.*, t. VII, p. 850).

[2] Migne, t. I, col. 169.

[3] Denys de Corynthe, vers 170, dans Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. IV, c. 23; *Patrol. grecque*, t. XX, p. 383.

Digitized by Google

lettre en confirmation des paroles devenues si célèbres, qu'il venait de dire un peu plus haut :

« *Maxima et antiquissima et omnibus cognita, a gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo Romæ fundata... ad hanc Ecclesiam propter potiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est, eos qui sunt undique fideles*[1]. »

Ce fameux passage, qui était allégué le premier dans les traités de théologie comme le plus ancien de tous, ne sera plus que le second en date.

La suprématie de l'Eglise romaine, et, par conséquent, la primauté Pontificale, est exprimée en effet aussi clairement que possible dans le fragement retrouvé de saint Clément.

Une sédition s'étant élevée dans l'Eglise de Corinthe, le Pape exhorte les coupables au repentir et à la pénitence : Que les auteurs du trouble confessent leur péché et travaillent au rétablissement de la paix. S'ils n'obéissent pas aux prescriptions de l'Eglise romaine, saint Clément leur déclare qu'ils ne seront pas du nombre des élus :

Sin autem non parebunt iis quæ ille (Jesus Christus) *per nos dixit, cognoscant offensioni et periculo haud exiguo se implicaturos esse; nos vero innocentes erimus ab hoc peccato* (c. LIX, p. 97).

« Que si il y en a quelques-uns qui n'obéissent pas aux
» prescriptions que Jésus a dites par nous, qu'ils sachent qu'ils
» s'impliqueront dans une offense et dans un grand péril ;
» pour nous, nous serons innocents de ce péché[2]. »

Ainsi Jésus-Christ a parlé par la bouche du Pape.

Le chapitre LXIII est encore plus impératif : « *Æquum*, θέμιτον, *igitur est talibus et tantis exemplis accidentes cervicem supponere et obedientiæ locum explere, ut quiescentes a vana seditione ad scopum nobis in veritate propositum sine omni macula perveniamus. Gaudium enim et lætitiam nobis præstabitis si obedientes facti iis quæ a nobis scripta sunt per Spiritum Sanctum*[3],

[1] S. Irénée, *Contra hæres.* l. III, c. 3, n. 2; *Patrol. grecque*, t. VII, p. 849.

[2] Nous mettons ici et ci-après à la suite du texte latin, une traduction, que nous avons faite aussi littérale que possible. A. B.

[3] Gebhart rapporte, mais à tort, les mots *Spiritum Sanctum* à *crudicave-*

Digitized by Google

eradicaveritis nefandam zeli vestri iram secundum sermonem quem fecimus de pace et concordia hâc epistulâ. Misimus autem viros fidos et castos, a juventute usque ad senectutem inculpate nobiscum versatos, qui testes erunt vos inter et nos. Hoc vero fecimus ut cognosceretis omnem curam nostram id et spectasse et spectare ut quam celerrime ad pacem perveniatis (p. 107).

« Il est donc juste, que, rencontrant de tels et si grands » exemples, de courber la tête et de donner l'exemple de l'obéis» sance, afin que, mettant fin à cette vaine sédition, nous par» venions sans aucune tache au but qui nous a été proposé » dans la vérité. Car vous nous donnerez joie et allégresse, si, » *obéissants aux prescriptions que nous vous avons écrites par* » *le Saint-Esprit*[1], vous arrachez cette néfaste colère de votre » zèle, selon la parole que nous vous avons dite dans cette » lettre, sur la paix et la concorde. Nous vous avons envoyé » des hommes fidèles et chastes, qui ont vécu saintement avec » nous depuis leur jeunesse jusqu'à leur vieillesse, qui seront » les témoins entre vous et nous. Nous avons fait ceci afin que » vous connaissiez que tout notre soin a eu et a encore pour » but que vous arriviez le plus tôt possible à la paix. »

Hilgenfeld a résumé ce passage en disant, p. XLII : « *Romani jam omnia quæ ad religionem spectant absolverunt et* » *sperant Corinthios obsecuturos esse.* » Le Pape fait plus qu'espérer l'obéissance, il l'impose. M. Harnack le reconnaît franchement : « *Ecce quanta auctoritate Roma locuta sit,* » dit-il, sur les mots *ean upêkooi genomenoi tois uph'êmôn gegrammenois*. Et il explique les mots *testes vos inter* employés par les légats envoyés par le Pape à Corinthe pour régler les af-

ritis, au lieu de à *scripta sunt*. Le déplacement de cette virgule est le seul changement que nous ayons fait à sa traduction, mais la légitimité de notre changement est incontestable. Le sens devient ainsi celui du chapitre LIX, que nous avons déjà rapporté : *Quæ ille (Deus) per nos dixit*. M. Lightfoot a lu comme nous le faisons : « Ye will give us great joye traduit-il, if ye » render obedience unto the thingo written by us through the Holy Spirit.» (p. 378). — Ce langage rappelle, d'ailleurs, celui des Actes, XV, 28 : « *Visum est enim Spiritui Sancto et nobis.* »

[1] Ce langage rappelle celui des *Actes* XV, 28 : *Visum est Spiritui sancto et nobis*, comme nous venons de le dire.

Digitized by Google

faires en son nom en disant : « *Id est judicabunt*, utrum a se-
» ditione sedaveritis an non. *Hæc vox gravis neque opinata;*
» ecclesia Romana nequaquam à Corinthiis advocata, jurisdic-
» tionem quamdam sibi arrogat, sed severe hanc rem agit,
» quia Romanis *pasa phrontis*, *kai gegone*, *kai estin eis to en*
» *tachei eirenensai* illos. Ecclesiarum omnium pax et salus
» Romanæ cordi est. »

Ainsi, l'un des premiers Papes, d'après plusieurs, le successeur immédiat de saint Pierre, d'après un plus grand nombre, le *troisième*, a le pouvoir sur l'Eglise universelle, il décide souverainement les questions en litige, il envoie ses légats, munis de pleins pouvoirs ; en un mot, l'Eglise est fondée visiblement dès lors sur le roc de Pierre.

L'annotateur protestant insinue que c'est un pouvoir que que *Clément* s'arroge. Une preuve que son autorité était reconnue par l'Eglise, c'est qu'elle fut acceptée par les Corinthiens, et que sa lettre, qui contenait les belles et fortes paroles que nous venons de rapporter, fut lue publiquement pendant des siècles dans les églises d'Orient et acceptée par l'Eglise syriaque comme par l'Eglise grecque.

Puissent donc tous les chrétiens obéir à ces belles paroles, par lesquelles commence le fragment retrouvé :

Obediamus igitur nomini ejus sanctissimo (Dei).... Accipite consilium nostrum, nec pœnitebit vos; profecto enim per Deum, perque Dominum Jesum Christum et Spiritum sanctum[1] *fidem et spem electorum, qui in humilitate cum assidua moderatione præcepta et mandata a Deo data exsequitur, constitutus et electus erit in numerum eorum qui salvantur per Jesum Christum, per quem ei est gloria in sæcula sæculorum. Amen.* (c. LXIII, p. 97).

« Obéissons donc à son Nom très-saint... Suivez notre con-

[1] Ces paroles sont extrêmement importantes pour établir contre les historiens rationalistes modernes, la foi du 1er siècle à la divinité de Jésus-Christ et au mystère de la Sainte-Trinité. Elles étaient déjà connues par saint Bernard qui les rapportait (*de Spiritu Sancto*, c. XXIX, t. III, p. 61. — *Patrol. latine*, t. XXXII, p. 202) comme étant de saint Clément, mais parce qu'on ne les retrouvait pas dans la *Lettre aux Corinthiens*, des critiques en révoquaient en doute l'authenticité. La question est désormais tranchée.

Digitized by Google

» seil, vous ne vous en repentirez pas, car certainement par
» Dieu et par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par le Saint-
» Esprit[1] la foi et l'espérance des élus, celui qui, dans l'hu-
» milité et une continuelle modération, accomplit les préceptes
» et les commandements donnés de Dieu sera établi et choisi
» dans le nombre de ceux qui sont sauvés par Jésus-Christ,
» par lequel la gloire est à Dieu dans les siècles des siècles
» Amen. »

L'abbé M. Daniel.

[1] Voir note 1 page précédente.

Digitized by Google

Philosophie Catholique

TRANSFORMATION SURNATURELLE DE L'HOMME

AVANT ET APRÈS LA MORT

Par l'abbé ROUILLOT,
Aumônier des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny,
à Châteaubourg (Diocèse de Rennes).

Paris. — HATON, rue Bonaparte, n° 33.



L'ouvrage de M. l'abbé Rouillot se compose de deux parties, l'une, « en forme de préface, » traite de certaines questions sociales; l'autre, du sujet le plus important de la dogmatique, à savoir : « Que la destinée humaine est supérieure à la perfection naturelle, même accomplie. »

Dans la préface, après avoir constaté la mission sociale considérable, *et toute moderne*, des femmes, l'auteur recherche pourquoi la plupart d'entre elles n'ont, sur leurs maris comme sur leurs enfants, que si peu d'influence religieuse, et il l'attribue à l'insuffisance de leurs études, à la frivolité de leur éducation. Il dépeint ces études et cette éducation, montre l'impuissance qui en résulte nécessairement et réclame des réformes en faveur de celles qui, non-seulement doivent être un jour les gardiennes du berceau, les éducatrices religieuses de l'enfance, mais qui devraient être encore les conseillères de l'âge mûr, les soutiens de la vieillesse.

Cette première étude noblement pensée, bien conduite, exprimée en un style concis, véhément, fécond en ressources, est complétée par quelques considérations sur les « *Droits politiques du clergé*, » lesquelles méritent d'être mentionnées comme un ensemble judicieux de principes sur la matière.

La conclusion de toute cette préface est la nécessité de vulgariser les véritables notions théologiques parmi les laïques instruits, et l'offre d'un *Essai* de ce genre.

Comme nous l'avons dit, cet essai consiste à déterminer quelle est la véritable destinée humaine. Sans parler des Ma-

Digitized by Google

térialistes qui nient toute existence ultérieure, le *Rationalisme*, personne ne l'ignore, pense que la vie a pour but de « perfec» tionner la nature, c'est-à-dire le corps et l'âme, — santé, » intelligence et vertu,— afin de recevoir, un jour, la récom» pense de cet effort, de ce progrès. » D'ailleurs, et toujours d'après cette école, si les uns — les masses — ne parviennent à s'améliorer ainsi, qu'au moyen de religions et de lois formulées par des hommes supérieurs à leur temps, les autres — l'élite, les philosophes — supposent leurs propres inspirations affranchies de toutes observances religieuses proprement dites.

Mais ce qu'on sait beaucoup moins, *même chez les catholiques instruits*, c'est la raison fondamentale et décisive pour laquelle l'Eglise refuse à la Philosophie le droit d'appeler et le pouvoir de conduire *un seul d'entre nous* à sa véritable destinée.

Cette raison est la suivante : Dieu, assurément, aurait pu destiner l'homme à ne vivre que du progrès naturel. Dans cette hypothèse, dans cette condition, impliquant toujours entre le créateur et la créature la *loi invariable de rapports d'amour, de prières et de faveurs*, l'homme se fut « perfectionné. » Il eut mérité ou démérité; enfin, après la mort, il eut reçu de Dieu le sort mérité par ses vertus ou par ses fautes,— suite harmonieuse de son *état naturel* final.

Or, voilà ce que Dieu n'a pas voulu.

Chacun des fils d'Adam ne doit pas seulement « progresser, » améliorer » son âme et son corps; mais il doit infiniment plus encore se « transformer; » il doit acquérir, par le moyen du *Baptême*, garder et développer par celui des *Sacrements*, une vitalité supérieure à la vitalité naturelle, supposée parfaite; il doit aussi recevoir, après la mort, un genre de vie n'ayant rien de celui qui succéderait à la perfection naturelle, pure et simple.

Les choses étant ainsi, il est clair que la discussion avec le Rationalisme change de face, car il ne s'agit plus de savoir si la Philosophie est parvenue à assurer à quelques-uns, et si elle parviendra à assurer aux masses le « progrès naturel, » mais si, oui ou non, elle peut engendrer et développer la vie *surnaturelle?* De la question ainsi posée — la seule complète de l'A-

Digitized by Google

pologétique chrétienne — résulte la souveraineté de l'Eglise. Que la Philosophie aide le Sacerdoce à perfectionner l'homme, rien de mieux! mais qu'elle se croie la mission et le pouvoir de nous conduire à nos véritables et uniques destinées, voilà une erreur de *fait*.

Comme on le voit, c'est la raison fondamentale d'être du Catholicisme, que l'auteur a entrepris d'explorer. Qu'est-ce que la Transformation humaine?..... la Vitalité surnaturelle?..... Voilà ce que développent une série de chapitres dont nous exposerons la marche.

Il s'agit donc d'une étude psychologique et physiologique.

L'abbé Rouillot fait pénétrer, de prime abord, au cœur de la question. C'est au Ciel, c'est-à-dire à l'époque où la transformation est à son complet, qu'il va prendre les caractères spéciaux de la vie transcendante pour les opposer dans une lueur plus vive à leurs homologues naturels. *La vue de Dieu face à face*, les propriétés des *corps glorieux* sont en effet des types achevés de vie surnaturelle; et en les analysant d'abord, l'auteur fait preuve de sens philosophique. — Nous ne pouvons le suivre dans les détails. Notons seulement une théorie de la Résurrection selon laquelle l'identité du corps n'exigerait pas que Dieu rendit à l'âme une seule des molécules qu'elle a animées ici-bas, mais seulement des molécules similaires. Il y a dans cette hypothèse ingénieuse le germe de conséquences fort intéressantes pour la dogmatique et la philosophie.

C'est après avoir fixé les traits de la Transformation définitive, que l'auteur aborde la Transformation transitoire et terrestre par *la Grâce*. Il étudie cette réalité, distincte de l'âme, ce principe, ou, pour parler le langage moderne, cette *force* qui, pénétrant au vif de la substance simple, lui constitue un état et des puissances surnaturelles qui cohabitent avec la vie et les forces naturelles au sein de la substance et des facultés. Il décrit ensuite les actes que ces puissances accomplissent, actes intellectuels et actes de volonté. D'autres chapitres, enfin, traitent de l'union, de l'harmonie, de l'influence réciproque des deux vies; ils exposent les règles de la transition de l'état de Grâce à l'état de Gloire, ainsi que les conséquences privées et sociales de la doctrine de la Transformation.

Digitized by Google

L'ouvrage se termine par une Etude sur le « *Péché originel,* » c'est-à-dire sur notre conception privée de cette *Grâce* que nous avions été destinés primitivement à recevoir du fait même de la génération Adamique. Divisée en sept chapitres, cette étude résoud, nous le pensons, toute difficulté à ce sujet. Ajoutons que le Traducianisme écarté, elle offre, sur le fait incontestable de la transmission des caractères et des aptitudes par génération, des interprétations ingénieuses dont les principes, au reste, n'avaient pas échappé aux théologiens du 17e siècle. Nous y signalerons aussi la solution nette et élégante du vieux problème de la *présence des maux en ce monde.* D'accord avec la scolastique, et appuyé sur la condamnation des doctrines de Baïus, l'abbé Rouillot montre — ce qui ne laissera pas que d'étonner plusieurs — que l'ignorance, les passions, les maladies et la mort sont, en soi, des conditions vitales, que Dieu peut imposer à un système de créatures, et cela, sans aucun caractère de punition.

Certes, l'ancienne théologie a souverainement et admirablement traité de la plupart de ces grandes questions; mais il s'agit aujourd'hui de faire passer dans notre langue usuelle les formules de l'école, d'employer une méthode plus analytique, de mettre à profit les progrès des sciences, d'essayer surtout de transporter dans l'enseignement des laïques instruits plusieurs faits d'une importance capitale, mais difficiles et délicats.

Il nous semble qu'en cela l'abbé Rouillot a donné un bon exemple. Il l'a fait en outre « avec talent » — c'est l'expression d'un de nos évêques les plus connus. — Son langage est clair, quoique peut-être un peu trop concis pour le grand nombre; l'image y vient d'abondance et naturellement au secours de l'intelligence. Pas trop de termes techniques et aucun qui ne soit expliqué. L'analyse va au fond des choses bien que suffisant en peu de mots à beaucoup d'idées. Fréquemment des pages émues, paroles vraiment heureuses de philosophie et de sentiment chrétiens, inspirations ravissantes et persuasives de foi, d'espérance, de charité. Il nous suffirait de citer pour exemples, les beaux chapitres sur le rôle des douleurs et le sort de nos affections après la mort.

En résumé, l'ouvrage de la Transformation nous semble un

Digitized by Google

noble et sérieux livre, un livre d'attraits nouveaux. Nous le présentons avec confiance au clergé et aux laïques ; à ce petit nombre aussi « de femmes assez éclairées, pour chercher les » moyens de s'élever à la hauteur d'une mission générale- » ment méconnue. » — Toutes ces questions n'y sont pas tellement définies qu'on ne puisse pas les mieux éclaircir, mais toutes y sont traitées avec science et profit pour le lecteur.

L'abbé B.



Digitized by Google

Orthodoxie Catholique

LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN DE M. COUSIN
MIS A L'INDEX
et établissement d'une Eglise chrétienne
SANS LE CHRIST

16e ARTICLE[1]

M. Cousin publie le tome V de sa traduction de Platon et continue de tronquer et de dénaturer sa doctrine.

PLATON, t. V. Paris.

Ce volume contient :

15. Le 1er Alcibiade, ou de la Nature humaine.
16. Le 2e Alcibiade, ou de la Prière.
17. Hipparque, ou de l'Amour du gain.
18. Les Rivaux, ou de la Philosophie.
19. Theagès, ou de la Vraie instruction.
20. Charmide, ou de la Sagesse.
21. Lachès, ou du Courage.

Comme à l'ordinaire, nous allons montrer que M. Cousin falsifie ou dénature l'enseignement de Platon pour en faire un apôtre de son Eglise chrétienne sans le Christ.

15. Le 1er *Alcibiade, ou de la Nature humaine.*— Voici ce que M. Cousin fait d'abord ressortir :

« La perfection d'un être n'est point ailleurs que dans la
» fidélité à sa propre natnre, et qui ne sait quel il est, ne peut
» concevoir quel il doit être. Le point de départ de toute per-
» fection est la connaissance de soi-même. C'est là le fond de
» l'*Alcibiade*[2]. »

Mais comment se connaître? Ce n'est pas en soi :

« Tel est l'homme, le principe individuel, τὸ αὐτὸ ἕκαστον,
» mais pour le bien connaître, il ne suffit pas de le considérer

[1] Voir le dernier article au N° précédent, ci-dessus p. 372.
[2] *Argument*, p. 6.

Digitized by Google

» en lui-même, et de le suivre dans ses actes et ses applications » à tout ce qui n'est pas lui ; il faut le considérer de plus haut, » et le rapporter lui-même à son propre principe, à l'essence » universelle *dont il émane* αὐτὸ τὸ αὐτό (p. 8).

» Cette substance, existence, liberté pure, c'est Dieu. Plus » l'âme s'attache à l'élément sacré, au Dieu qui habite en » elle, et mieux elle se connaît elle-même, puisqu'elle se con- » naît non-seulement dans son état actuel, mais dans son état » primitif et futur, *dans son essence ;* c'est là la condition et » le complément de toute sagesse, de toute science, de toute » perfection (p. 11).

» Celui qui se connaît lui-même et dans l'individualité qui » constitue son état actuel, et dans le principe universel, *dont* » *il émane*, celui-là sait que... c'est lui-même, son âme qu'il » doit chercher à perfectionner, et qu'il doit la perfectionner » en la ramenant et l'élevant sans cesse à son principe, à l'es- » sence libre et pure dans laquelle elle se contemple et qui lui » sert à la fois de *substance*, de *cause* et d'*idéal* (p. 12). »

On voit ainsi que M. Cousin ramène toute perfection au Panthéisme.

Mais cela n'est pas tout à fait ainsi dans Platon. D'abord Socrate dit ne parler que parce qu'il en a reçu l'ordre *du Dieu qui le gouverne* (p. 20). Puis il ajoute ces paroles, qui sont la négation même de ce que dit M. Cousin, que l'homme ne peut se connaître que dans l'essence dont il émane.

« Il faut premièrement chercher à connaître l'essence absolue » des choses, mais au lieu de l'essence absolue, nous nous » sommes arrêtés à examiner l'essence d'une chose particu- » lière et peut-être cela suffira-t-il ; car, après tout, nous ne » saurions en nous-mêmes *remonter plus haut que notre âme* » (p. 113). »

Puis Socrate ajoute encore :

« Celui qui nous ordonne de nous connaître nous-mêmes, » nous ordonne donc de *connaître notre âme* (p. 114). »

Mais comment connaître notre âme ?

« Pour se voir, l'âme ne doit-elle pas se regarder *dans l'âme* » et dans cette partie de l'âme où réside toute sa vertu, qui est » la *sagesse*.... Cette partie de l'âme est donc sa partie *divine*,

Digitized by Google

» et c'est en y regardant et en y contemplant l'essence de ce
» qui est divin, *Dieu et la Sagesse*, qu'on pourra se connaître
» soi-même parfaitement (p. 122, 123), »

Voyez ce raisonnement : M. Cousin dit que pour se connaître, il faut se chercher dans l'essence divine, et ici Socrate dit qu'il faut connaître l'essence divine dans notre âme.

Ce n'est pas tout, voici Socrate assurant qu'on ne peut se voir soi-même que dans la lumière divine qui est en soi, c'est-à-dire qu'il faut regarder *en soi* pour se voir *soi*!!! C'est un peu banal.

« Pour agir sagement, vous ne ferez rien sans avoir l'œil
» fixé sur la *lumière divine*. Car c'est en vous regardant dans
» cette lumière que vous vous verrez vous-même, et recon-
» naîtrez les biens qui vous sont propres (p. 128). »

Voilà tout ce qui peut approcher du *Panthéisme* dans le dialogue, l'*émanation* appartient au système de M. Cousin.

Enfin la lumière de Dieu est dans l'âme, c'est là la partie divine d'elle-même. Mais l'homme peut-il voir, seul, cette lumière divine dans son âme? Voici la réponse de Socrate :

« Sais-tu bien, Alcibiade, comment tu peux sortir de l'état
» d'esclave où tu es. — Mais je crois le savoir.— Et comment?
» — S'il plaît à Socrate. — Tu dis fort mal, Alcibiade. —
» Comment faut-il dire? — *S'il plaît à Dieu* (p. 132).»

Remarquons encore l'incohérence complète de la théorie panthéistique de M. Cousin et combien il falsifie Platon. D'après lui l'âme doit se connaître et se connaître dans l'essence dont il émane. D'après Platon l'homme doit connaître son âme dans la lumière divine, qui est en lui, non par émanation, mais par position, et pour connaître cette lumière, il faut que *cela plaise à Dieu*. C'est ce que M. Cousin cache à son lecteur.

16. Le 2e *Alcibiade, ou de la Prière.* — M. Cousin traite avec le plus profond dédain ce dialogue.

Voici les quelques paroles qu'il y consacre :

« Il ne faut chercher dans ce Dialogue rien de profond et de bien *sérieux* sur la prière. Le but de l'auteur, et assurément ce n'est pas Platon, est de montrer que, sans la connaissance de ce qui est bien et vraiment utile, toutes les autres connaissan-

ces nuisent à celui qui les possède, et que tout tourne à mal, même la prière. En effet, si l'on ne sait point ce qu'il faut demander aux dieux, on peut leur demander de faux biens qu'ils peuvent nous accorder dans leur colère, pour notre honte et notre ruine (p. 137). »

Or, voici ce que dit Socrate à Alcibiade :

« Ne penses-tu pas que quand nous adressons nos prières » aux dieux, soit en public, soit en particulier, les dieux nous » accordent certaines choses et nous en refusent d'autres? que » tantôt ils exaucent et tantôt ils rejettent nos vœux? — Certainement. — Eh bien! alors, ne te semble-t-il pas que la » prière exige beaucoup d'attention, de peur que, sans qu'on » s'en aperçoive, on ne demande aux dieux de grands maux en » croyant leur demander de grands biens (p. 140)? »

C'est à peu près la parole de saint Jacques :

« Vous demandez, et vous n'avez pas reçu, parce que vous » demandez mal [1]. »

Il faut donc savoir si ce que l'on demande est bien, c'est ce que dit Socrate :

« C'est que, à vrai dire, il peut se faire que toutes les » sciences, sans la science de ce qui est bien, soient rarement » utiles à ceux qui les possèdent, et que le plus souvent elles » leur soient pernicieuses (p. 158). »

Ici Socrate rapporte cette belle prière d'un ancien poëte :

« Roi Jupiter, donne-nous les vrais biens, que nous les » demandions, ou que nous ne les demandions pas; et éloigne » de nous les maux, quand même nous te les demande» rions (p. 153). »

Ζεῦ βασιλεῦ, τὰ μὲν ἐσθλά, καὶ εὐχομένοις καὶ ἀνεύκτοις
Ἄμμι δίδου, τὰ δὲ δεινὰ καὶ εὐχομένοις ἀπαλέξει[2].

Mais comment savoir ce qui est bien ou mal? Ici Socrate ne dit pas qu'il faut avoir recours à la *spontanéité* comme M. Cousin, ou à la *conscience*, ou à la *raison*, ou à la *nature humaine*, comme le disent Mgr Frayssinous et le P. Roux, jésuite, et toutes nos Philosophies. Voici sa réponse, qui représente la Tradition antique, que Platon avait trouvée en Orient :

[1] Petitis et non accepistis eo quod male petatis (Jac. IV, 3).
[2] Dans le *Platon* d'Astius, t. VIII, p. 312.

Digitized by Google

« Il faut attendre nécessairement que quelqu'un t'enseigne
» quelle conduite tu dois tenir envers les dieux et envers les
» hommes.—Et quand viendra ce temps, Socrate? Et qui sera
» Celui qui m'instruira? *Que je le verrai avec plaisir!*— Ce sera
» Celui qui t'aime... Mais il faut avant toutes choses qu'il dis-
» sipe les ténèbres qui couvrent ton âme, pour te mettre en état
» de discerner ce qui est bien et ce qui est mal; car présentement
» tu ne me parais guère capable de le faire.— Qu'il dissipe, s'il
» veut, mes ténèbres et tout ce qu'il voudra. *Quel qu'il soit,*
» *je suis prêt à lui obéir sans réserve, pourvu qu'il me rende*
» *meilleur*.— Oui, car il a pour toi une affection merveilleuse.
» — Il me paraît qu'il faut remettre jusque-là mon sacrifice.—
» Tu as raison, cela est plus sûr que d'aller courir un si grand
» danger (demander le mal). — A la bonne heure, Socrate.
» Cependant, pour te remercier du salutaire conseil que tu m'as
» donné, permets-moi de mettre sur ta tête cette couronne.
» Nous donnerons d'autres couronnes aux dieux, quand je ver-
» rai arriver *l'heureux jour* que tu m'as promis; il dépend
» d'eux qu'il ne se fasse pas *longtemps attendre* (p. 173). »

Et nous aussi, nous donnons une couronne à ce magnifique témoignage, que sur toute la terre et toujours le *Saint* a été attendu.

Voilà pourtant ce que M. Cousin dédaigne en disant qu'il ne faut chercher dans ce Dialogue rien de *profond* et de bien *sérieux* sur la prière, tout en ayant bien soin de supprimer la mention de ce témoignage, et c'est sans doute pour cette raison qu'il jette des doutes sur son authenticité.

17. *Hipparque, ou l'amour du Gain.* — Comme M. Cousin, nous dirons seulement de ce dialogue que son but est de prouver que tout gain est un bien pour celui qui le désire. Il faut donc éclairer et régler l'amour du gain, au lieu de chercher à le détruire.

18. *Les Rivaux, ou de la Philosophie.* — D'après M. Cousin, Socrate y prouve que la Philosophie consiste à distinguer les bons et les mauvais éléments de sa nature, à corriger ceux-ci et à perfectionner ceux-là, et que la vraie Philosophie est tout *entière dans la morale*. Or, le titre même de *Rivaux* s'applique à deux jeunes gens qui se disputaient la possession d'un jeune

Digitized by Google

homme. Quand ils entrent dans la conversation, Socrate, avant de parler de morale, constate ceci de lui-même :

« Je ne sais ce qu'à leur approche les deux Rivaux éprou-
» vèrent, mais pour moi, je tressaillis. C'est l'impression que me
» font toujours la jeunesse et la beauté. L'un des deux amants
» ne me parut pas moins ému que moi (p. 211). »

Voilà quels sont les professeurs de cette philosophie, qui est, dit M. Cousin, *tout entière dans la morale* (p. 208) !

19. *Théagès, ou de la vraie Instruction.* — M. Cousin falsifie encore complétement ce dialogue :

« Au lieu, dit-il en parlant de Socrate, de l'appareil sou-
» vent stérile d'une science d'école, factice et maniérée, tout
» son art consistait à mettre ceux qui le fréquentaient en con-
» tact plus ou moins intime avec son âme pour féconder et dé-
» velopper la leur par le charme de la sympathie. Où man-
» quait la sympathie, Socrate lui-même ne pouvait rien. Cet
» *instinct* mystérieux, dont la source se cache dans des causes
» placées hors de la volonté de l'homme, ce lien qui unit les
» cœurs à leur insu et souvent en dépit d'eux, ce rapport à la
» fois irrésistible et inexplicable, était nécessaire à Socrate
» pour qu'il pût agir et être utile, et l'amitié était pour lui la
» condition et l'instrument de toute grande et noble influence
» (p. 229). »

Voilà la méthode rationaliste et spontanée de M. Cousin. Ecoutons Socrate, exposant sa méthode à Théagès, qui voulait le prendre pour maître :

« Il y a quelque *chose de divin* qui m'accompagne divine-
» ment..... La faveur céleste m'a accordé un don merveilleux
» qui ne m'a pas quitté depuis mon enfance; c'est *une Voix*
» qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne de ce que je
» vais faire, et ne m'y pousse jamais. Si un de mes amis me
» communique quelque dessein et que la *Voix* se fasse enten-
» dre, c'est une marque sûre qu'elle n'approuve pas ce dessein
» et qu'elle m'en détourne, et je puis vous en citer des té-
» moins (p. 257). »

Et là-dessus Socrate cite 5 à 6 exemples d'événements qu'il avait prédits, puis il ajoute : « Je te dis tout cela pour te faire

Digitized by Google

» comprendre que la puissance du *génie*[1] s'étend jusque sur
» les rapports que l'on veut contracter avec moi; il y a des
» gens qu'il repousse, et ceux-là ne sauraient jamais tirer de moi
» aucune utilité; je ne puis même avoir avec eux aucun com-
» merce. Il y en a d'autres qu'il ne m'empêche pas de voir,
» mais sans qu'ils en soient plus avancés (p. 260). »

Et il finit ainsi :

» Tel est, mon cher Théagès, le commerce que l'on peut
» avoir avec moi. S'il *plaît au Dieu*, tu profiteras auprès de
» moi beaucoup et en peu de temps, sinon tes efforts seront
» inutiles. »

Théagès répond :

« Voici à mon avis, Socrate, ce que nous devons faire.
» Essayons le *génie* (le Daimonion) en vivant ensemble; s'il
» approuve notre liaison, à merveille; s'il la désapprouve,
» alors il sera temps d'examiner la conduite que nous devons
» tenir, si je dois chercher un autre maître ou tâcher d'apai-
» ser le génie (le *Daimonion*) qui t'accompagne,, par des
» prières et des sacrifices, et tous les autres moyens qu'en-
» seignent les *Devins*.— Faisons-le, répond Socrate (p. 162). »

Tel est ce dialogue. On voit que M. Cousin l'a falsifié; il a supprimé dans son *argument*, la mention de ce *Daimon* ou *Dieu,* dont parle Socrate. Il ne s'agit pas de savoir ce que c'était que ce *Daimon*, il suffit de savoir que Socrate y croyait. Cousin l'a remplacé par son *instinct*, son *génie* rationaliste. Pas de trace non plus de cette méthode de *sympathie* dont il parle, c'était une méthode d'*amour*. Or, quel était cet amour? on ne le sait que trop.

20. *Charmide, ou de la Sagesse.* — Dans un *argument* de 11 pages, M. Cousin porte un singulier jugement sur Socrate. Ce dialogue est consacré à refuter toutes les définitions que l'on donne de la Sagesse, et en particulier celle de l'oracle de Delphes : *Connais-toi toi-même*. C'est la confirmation du dialogue précédent, où Socrate a prouvé que pour connaître le bien il fallait attendre l'*arrivée d'un Dieu*, qui seul pouvait le

[1] Le texte dit : *la puissance de ce daimonion.* Ficin et Grynœus traduisent *Dœmonium*; Astius a supprimé le mot dans sa traduction.

Digitized by Google

faire connaître. Or, veut-on savoir ce qu'en pense M. Cousin, qui dans ses ouvrages n'a fait que développer la réponse de Delphes? C'est que Socrate ne parle pas sérieusement; son examen n'est pas *sincère*, c'est une *feinte*. Le *Charmide* est une leçon de dialectique et de modestie et rien de plus (p. 268).

Or, voici le *Charmide* véritable.

D'abord ce dialogue, qui a pour but de connaître la Sagesse, est sali dès le commencement par la profession et la description d'une passion immonde; puis à travers ces détours et ces complications qui sont le propre de Socrate, il donne la conclusion suivante :

Nous voilà battus de toutes parts, sans pouvoir trouver quel sens a pu attacher au mot *sagesse* Celui qui l'a faite; et pourtant à combien de suppositions ne nous sommes-nous pas livrés sans pouvoir les prouver! D'abord nous avons supposé qu'il y a une science de la science, quoique la suite de nos raisonnements n'ait pu seulement nous en faire admettre l'existence; ensuite, nous avons supposé gratuitement qu'elle embrassait les objets des autres sciences, afin de mettre le sage à même de savoir qu'il sait ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. Et nous avons fait nos concessions assez libéralement, puisque nous n'avons pas considéré qu'il est impossible de savoir en aucune façon ce qu'on ne sait absolument pas. Car le principe que nous accordions supposait la possibilité de cette connaissance, et, à mon avis, *rien n'est plus absurde*. Mais pourtant avec toute notre complaisance et notre facilité, notre discussion n'a pu nous *conduire à aucun résultat;* au contraire, elle semble s'être jouée de la vérité, et quoi que nous ayons supposé ou inventé pour définir la *Sagesse*, elle a toujours fini par nous en prouver l'inutilité, avec une sorte d'orgueil insultant (p. 327).

On voit comment Platon en est toujours à ignorer ce que c'est que la Sagesse, et qu'il attend Celui qui doit la lui faire connaître. Cousin, au contraire, qui l'a trouvée, dans la *spontanéité*, dans la *conscience*, dans la *raison*, en est réduit à dire que Platon plaisante et donne ici une *leçon de modestie*, et rien de plus.

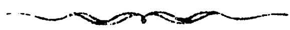
21. *Lachès, ou du Courage*. — M. Cousin a raison de dire que le *Lachès* est le pendant du *Charmide*. L'objet, la forme, tout est semblable. Nous ajoutons que le but l'est aussi.

Digitized by Google

Socrate y examine toutes les définitions qu'on donne du *Courage*, et les réfute toutes. La conclusion, comme celle du *Charmide* et du IIe *Alcibiade*, c'est « que Lachès et lui doivent » chercher tous ensemble le meilleur *Maître*, premièrement » pour nous, dit-il, qui en avons besoin, et ensuite pour les » jeunes gens (p. 395). »

Et cette recherche, ils la renvoient au lendemain.

A. Bonnetty.



Digitized by Google

Traditions comparées

LETTRES AU RÉVÉREND PÈRE BRUCKER

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

SEIZIÈME LETTRE[1].

De la Terre antédiluvienne sous le nom de l'Atlantide.

I

Mon Révérend Père,

Notre étude sur les *Pélasges* nous a montré en eux une race antédiluvienne, race dès lors identique à celle des *Adamites*, dont elle portait d'ailleurs le nom doublement traduit, Πελαογοι pour πελης γης, *factus e terra*, et γηγενής, pour γης γονη, *terræ factus*[2].

Si la tradition grecque a pu ainsi, dans une de ses versions du moins, placer cette race en tête de toutes les populations helléniques, c'est parce que ces populations avaient partout implanté chez elles la race Antédiluvienne, sous ces noms et sous plusieurs autres, comme ayant figuré aux lieux où elles s'étaient établies.

Et il en a été de même chez tous les anciens peuples de la terre, ainsi que nous en avons déjà fait la remarque[3].

Or, par là s'explique le phénomène historique, si singulièrement interprêté par la science classique, qui montre en effet tout ancien peuple comme ayant succédé, sur le premier sol habité par lui, à une population antérieure.

C'est ce que l'on dit des *Aryas* pour le sol des Indes; — des Chinois, pour celui du Céleste-Empire; — du roi *Ména* et de

[1] Voir la 15e lettre au N° d'octobre ci-dessus, p. 257.

[2] Voir la *lett.* 15e.

[3] Voir *lett.* 1re, p. 6, dans les *Annales*, t. VIII, p. 30 (6e série).

Digitized by Google

ses sujets, pour l'Egypte. Bien des siècles avant ce dernier personnage, la vallée du Nil aurait été peuplée par la race rouge des *Retou;* de même que le sol de la Perse et celui des autres contrées de l'Asie et de l'Europe auraient eu des colons, appartenant à une race primitive, bien avant l'ouverture des temps historiques.

Or, disent nos savants incrédules et leurs crédules disciples ou suivants; si, au-dessus des peuples historiquement connus qui comptent quatre ou cinq mille ans d'existence avant notre ère (?), il faut admettre trois ou quatre mille ans pour une race antérieure, la chronologie biblique ne saurait tenir sous le poids d'une pareille antiquité, que proclamerait implicitement cet universel témoignage, et il ne resterait plus que deux partis à prendre à son égard : la réformer ou n'en plus tenir compte.

C'est ce dernier parti qu'ont pris sans hésiter les sectateurs de la science dite indépendante. Au premier se sont plus ou moins résolument rangés ceux qui veulent conserver une place encore, dans les annales du monde, à la Genèse hébraïque. Et pour faire concorder ses données généalogiques avec la chronologie plus ou moins fantaisiste des annales profanes, il n'est pas de tortures, de dislocations, de mésinterprétations en tout genre qu'ils ne lui fassent subir.

Quant à nous, éclairés par l'étude comparée, nous ne courrons pas plus le risque de nous égarer avec ceux-ci, que de sombrer avec les autres.

Les races antérieures aux *Aryas*, aux *Chinois,* comme à l'époque du *Ména* des bords du Nil, et à celle du *Deucalion* des Grecs, n'étant pas autres à nos yeux que la race antédiluvienne des *Adamites*, implantée partout par les peuples issus de *Noë*, comme antérieure à eux. Nous ne verrons pas où serait la nécessité de donner aux peuples postdiluviens une ancienneté plus ou moins grande, suivant que le patriarche dont ils descendent aurait pris le nom de *Manou*, dans les Indes; de *Yu*, chez les Chinois; de *Mannus*, chez les Germains ou de *Ména* en Egypte; soit encore d'*E-Nechoos* en Assyrie ou d'*I-Nachus* chez les Grecs.

Quant à la race des *Adamites*, il y a cette différence dans la mention qui en est faite, sous un nom quelconque, par la tra-

Digitized by Google

dition sacrée, d'un côté, et par la tradition profane, de l'autre, qu'à l'opposé de celle-ci, qui la localise partout, la tradition sacrée n'indique aucune contrée du monde actuel comme ayant été son séjour antérieurement au cataclysme.

Il y est sans doute dit que « cette race habitait à l'orient de l'Eden[1], » mais sans aucune indication du point où aurait figuré, avant le Cataclysme, cette terre de délices, premier séjour de l'homme, que les peuples ont partout placée chez eux ou auprès d'eux, avec nos premiers parents et leur histoire. Et les critiques qui, fondés sur la ressemblance de quelques noms de fleuves ou autres, de quelques dispositions topographiques, ont cru pouvoir retrouver l'Eden ou sa place sur notre terre post-diluvienne, ont fait comme ceux qui, dans quelques siècles, voudraient retrouver la France, biffée de la carte du monde par la révolution à laquelle l'a livrée la justice divine, partout où ses colons ont porté les noms de quelques-unes de ses villes ou de ses provinces[2].

Tout a été balayé ou transformé par le Déluge. Tout a disparu : tout, excepté les souvenirs traditionnels, qui seuls ont survécu au naufrage, mais non sans prendre, par la suite, des formes diverses, grâce au fractionnement de la famille et de la langue de *Noë*, en tribus toujours plus nombreuses et de langues toujours plus multipliées.

Dès lors la terre primitive, l'*Eden*, qui en occupait le centre, ses premiers habitants se présentent, selon les lieux, sous des noms et des aspects tout divers.

Ici, c'est une terre, une race perdues, avec lesquelles les générations existantes n'auraient que des rapports à peine saisissables.

Là, cette terre, cette race existeraient encore, mais reléguées dans des lointains qui se sont de plus en plus reculés à mesure que la géographie a fait plus de progrès.

Ou bien encore la contrée actuellement habitée est la même

[1] *Gen.* III — 34 ; IV — 16.

[2] » C'est, disait Bailly, l'histoire de nos fondations en Amérique, où » nous avons transporté la France, l'Angleterre, l'Espagne (*Lett.* 20, — p. 305).

Digitized by Google

que le séjour du premier homme, séjour dans lequel une race primitive aurait seulement fait place à une nouvelle race.

C'est ainsi, avec ce dernier caractère, que nous avons vu le sol de la Grèce et de ses colonies figurer comme ayant porté, sous les noms de *Pélasges* et de *Géants*, la race des *Adamites*, qui deviennent, dans d'autres versions, des *Kadméens* ou des *Iliéens*, des *Phœniciens*, des *Æthiopiens*, etc.

Dans la seconde classe, nous verrons se ranger les *Hyperboréens*, les *Cimmériens* et autres peuples fabuleux ou réputés tels.

Dans la première, enfin, se montrent tout d'abord à nous les *Atlantes*, avec leur île perdue, si célèbre dans toute l'antiquité classique. Et c'est d'eux que j'ai le dessein de m'occuper avec vous aujourd'hui, mon Révérend Père, si cette nouvelle course d'exploration au pays des fables n'abuse pas trop de vos loisirs.

II

Lorsque M. *Cousin*, alors ministre de l'instruction publique, s'occupait de la traduction de *Platon*, il avait annoncé, sur l'*Atlantide*, une dissertation qui devait accompagner le *Critias* et le *Timée*. Ce travail n'a jamais vu le jour et n'a peut-être pas été entrepris. Mais un membre de l'Université, à laquelle il présidait, s'est depuis chargé de la besogne; et, au milieu de deux volumes d'*études sur le Timée* de *Platon*[1], M. Th. H. *Martin* a inséré, sur le même sujet, une Dissertation à laquelle on peut supposer que les idées du ministre ont servi de point de départ et de premier fonds.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette pièce, pleine d'ailleurs de la plus riche érudition, c'est la conviction où paraît avoir été l'auteur d'en finir, sur cette question si longtemps débattue, avec les commentateurs et les commentaires, et de fermer une bonne fois la porte à toutes les tentatives de ramener le récit du philosophe à une *réalité*, dont on aurait vainement jusqu'ici cherché des traces dans l'histoire primitive du monde.

Cette conviction était-elle fondée? A la juger par ses fruits, il est permis d'en douter; et nous allons, si vous le voulez bien,

[1] *Etudes sur le Timée de Platon*; 2 vol. in-8, Paris. Ladrange, 1841. Voir t. I, p. 257 et 522.

Digitized by Google

passer un rapide examen des considérations qui motivent ce doute.

Après avoir donné une exacte et très-savante liste de toutes les opinions émises sur l'*Atlantide* et s'être procuré une assez facile victoire sur ces divers systèmes, tous plus ou moins complétement entachés d'erreur, M. H. *Martin*[1] formule les questions à résoudre pour arriver à la solution de ce problème historique, et conclut finalement à ne voir dans le récit en question qu'un conte dû à l'imagination de *Platon*[2], et dont l'idée aurait été suggérée peut-être à ce philosophe par l'opinion, répandue de son temps, au sujet d'un continent situé au-delà, non-seulement des colonnes d'Hercule, mais de la mer dans laquelle elles donnent entrée[3].

Un peu plus loin, cependant, il semble croire que ce conte aurait été fabriqué par les prêtres Egyptiens, dans une vue d'intérêt politique et pour ménager à leur pays, de la part des Grecs, grâce au souvenir supposé d'anciens rapports d'origine ou de parenté, une bienveillance et des secours dont il pourrait avoir besoin[4].

Mais ce conte ainsi venu d'Egypte au temps de *Solon* et divulgué par *Platon* seulement, trois générations ou près d'un siècle plus tard, n'expliquerait rien de ce que les Grecs devaient à leurs propres traditions sur le personnage d'*Atlas*, premier roi de l'*Arcadie*, — dont la fille ou la femme, sous le nom d'*Hespérie*, aurait gardé les pommes d'or du jardin des Dieux en compagnie d'un *Serpent* doué de la parole, — tandis que, sous le nom de *Calypso*, elle aurait régné sur l'île *centrale*, dite *Ogygie* soit d'*Ogygès*, d'où serait parti le héros *Ulysse*, dit aussi *Nanas* ou *Noë*, sur un véhicule flottant que le héros aurait construit lui-même; — d'*Atlas* enfin dont le nom aurait été de tout temps appliqué à la mer extérieure, et plus particulièrement à la région occidentale de cette mer, appelée de lui *mer Atlantique*.

[1] T. I, p. 271.
[2] *Ib*, p. 332.
[3] *Ib.*, p. 319.
[4] *Ib.*, p. 324.

Digitized by Google

Et, s'il m'était permis de hasarder une conjecture, je dirais que *Platon* se sera servi du nom des Egyptiens, dont les provenances étaient toujours si bien accueillies des Grecs, et de celui de *Solon*, son arrière-grand-oncle, qui avait voyagé en Egypte, pour raviver au milieu d'eux, grâce à cette double autorité, une légende tombée en oubli de son temps, ainsi qu'il le dit lui-même[1], et pour donner indirectement une leçon à ses concitoyens, toujours si *jeunes*, par suite de la légèreté avec laquelle ils abandonnaient, pour des fables venues du dehors, les enseignements historiques de leurs propres traditions.

Evidemment la légende de l'*Atlantide* existait indépendamment de *Solon* et avant lui, tout comme avant *Platon*. Trop de légendes semblables se rencontrent en effet chez tous les anciens peuples, et chez les Grecs eux-mêmes, pour qu'il y ait lieu d'en douter. Et il ne resterait que la question de savoir si c'est une pure fable, ou, dans le cas contraire, à quelle réalité historique et géographique elle se rapporterait.

On a dit, avec une grande justesse, « que rien ne dure dans » la mémoire des hommes que ce qui excite l'intérêt, et qu'il » n'y a d'intérêt réel que pour la vérité[2]; » d'où vous conclurez sans doute avec moi, mon Révérend Père, qu'il y a un fonds originel de vérité dans cette légende à laquelle se rattachent, en outre du nom d'*Atlantique* donné à la mer d'Occident, bien des traditions évidemment historiques dans leur source.

Les commentaires si nombreux qui ont été exécutés à ce point de vue sur le texte de *Platon*, se divisent en deux classes principales qui admettent également, comme un fait réel, la submersion de l'*Atlantide*.

Dans l'une, les sentiments se partagent lorsqu'il s'agit de déterminer l'ancien gisement de cette terre en partie ou en totalité perdue, et l'on y rencontre, à cet égard, presque autant d'avis différents que de noms d'érudits engagés dans la recherche.

Dans l'autre, il y a unanimité pour regarder la *Judée*

[1] Plat, *Tim.*, p. 21, D. Dans le *Timée* de M. Martin, t. I, p. 68.
[2] Bailly, *Essai sur les Fab.*, n° 175.

Digitized by Google

comme le théâtre d'une partie au moins du drame que raconte *Platon*.

Les derniers de ces commentaires, comme les premiers, sont également taxés d'erreur par M. H. *Martin* et relégués par lui au nombre des rêves creux. Cette appréciation, il faut en convenir, est fondée dans sa première partie. Il est incontestable, en effet, que l'île submergée de l'*Atlantide* ne saurait être cherchée en dehors de la mer *Atlantique,* dont elle était entourée, et que, en bonne logique, on ne saurait pas plus la voir dans la *Suède*, avec *Rudbeck*, que dans le *Spitzberg*, avec *Bailly*, ou dans les îles *Canaries*, avec *Bory de Saint-Vincent*. Et il ne l'est pas moins que la *Judée,* quelque frappants que soient certains points de rapport avec cette île perdue et sa plaine centrale, pour les dimensions et autres détails, ne peut pas légitimement être supposée avoir fait partie d'une île, dès longtemps et entièrement engloutie sous les flots, comme l'a cru *Baër*.

Et cependant on ne saurait disconvenir que ces divers auteurs, et bien d'autres à leur suite, n'ont ainsi fait fausse route que pour avoir relié le récit de *Platon*, les uns, à des traditions locales qui se rapportaient évidemment, ainsi que nous le verrons plus loin, à un même fait primitif unique; les autres, à des faits plus récents à la réalité desquels tout rend témoignage.

Et d'abord, en ce qui regarde les dimensions données par *Platon*, l'une d'une étendue égale à l'Asie et la Libye ensemble [1], l'autre de 3,000 stades de long sur 2,000 de large [2], elles se rapportent, l'une à l'île entière, l'autre à la plaine sainte ou sacrée qui en occupait le centre.

C'est à quoi, comme le remarque fort justement M. H. *Martin*, on n'a pas jusqu'ici fait suffisamment attention. Et il s'en est suivi que les commentateurs, selon qu'ils se sont attachés à l'une ou à l'autre de ces données, ont dû se faire de la réalité, dont ils poursuivaient la recherche, des idées toutes différentes.

Baër et tous ceux qui, avant lui, s'en étaient uniquement tenus à la moindre des deux dimensions, ont donc pu, sans

[1] Platon, *Tim.*, t. III, p. 24, E.
[2] Plat. *Crit.*, t. III, p. 118, A.

Digitized by Google

trop de déraison, s'imaginer que, sous le nom de l'*Atlantide*, il s'agissait de la *Judée*, dont la surface offre à peu près les 2,000 stades de large et 3,000 de long, ainsi que la configuration donnée par *Platon*.

Dans la *Judée*, en effet, ils retrouvaient une terre autrefois florissante et peuplée, mais dont une partie, livrée à la destruction par suite des crimes de ses habitants, est restée depuis lors engloutie au fond d'une mer infecte et bourbeuse, comme cela était dit de l'*Atlantide*[1].

Dans cette contrée ils retrouvaient un temple auquel pouvait convenir, de point en point, la description faite par *Platon* du temple des *Atlantes*.

Et, sans parler des rapports qui pouvaient s'offrir dans les lois, les mœurs, les usages, la langue même d'un peuple dont la domination se serait étendue, d'un côté, jusqu'à la *Tyrrhénie* (soit jusqu'à Tyr), de l'autre jusqu'à l'*Egypte*, ils ne pouvaient s'empêcher de retrouver, dans ce dernier trait, l'image du peuple qui, pendant un temps au moins, s'était vu maître de tout l'espace compris entre le territoire de *Tyr* et la mer rouge ou l'Egypte.

De pareils traits de ressemblance, on peut l'avouer, étaient faits pour séduire; et si l'on considère qu'ils ne sont pas les seuls; qu'à ces premiers on en peut joindre un grand nombre d'autres non moins remarquables, on concevra combien pouvait sembler autorisée la supposition d'après laquelle les *Egyptiens*, dans le récit qu'ils étaient supposés avoir fait à *Solon* sur la contrée submergée en punition des crimes de ses habitants, auraient mêlé certains détails empruntés à l'histoire de la *Pentopole* et à celle du peuple fixé autour de la mer bourbeuse qui en avait pris la place; combien il était naturel de supposer que, dans la compilation grecque au moins, la *Judée* faisait mythologiquement partie du pays des *Atlantes*.

L'emprunt que je suppose avoir ainsi pu être fait à l'histoire particulière des Hébreux par leurs voisins, Egyptiens, Grecs ou autres, n'est d'ailleurs pas le seul qu'il soit possible de si-

[1] Plat., *Tim.*, p. 25, D. — Martin, t. I, p. 7.

Digitized by Google

gnaler. Bien des légendes populaires émanent en tout ou en partie de cette source postdiluvienne. Si M. Th.-H. *Martin* employait quelques-uns de ses loisirs à des rapprochements entre la fable et la partie postdiluvienne de la *Genèse hébraïque*, il serait bientôt convaincu de cette vérité et ne pourrait s'empêcher d'être, sur certails détails au moins, de l'avis des savants, aussi pleins d'érudition que de bonne foi, dont il s'est fait un peu trop systématiquement l'adversaire.

Il en est de même de ces autres savants qui, en établissant les *Atlantes* sur vingt points différents du globe, n'en ont pas moins tous été conduits, même au milieu de leurs erreurs, par les indications du philosophe grec, jointes aux données analogues que leur offraient les traditions de ces contrées diverses.

Unanimes quant à l'existence réelle de la terre décrite par *Platon* comme égalant en étendue tout l'ensemble des anciens continents, leur croyance à cet égard ne saurait être taxée de faux sur de simples assertions contradictoires. Et telles sont un peu trop, je lui en demande bien pardon, les armes dont M. *Martin* se sert contre eux, tandis que des considérations vraiment toutes puissantes militent en leur faveur.

La submersion de l'*Atlantide* était reportée par la tradition vers la première époque historique du monde, époque signalée dans toutes les annales, par une catastrophe semblable, c'est-à-dire par un *cataclysme* qui aurait enseveli sous les eaux une terre, premier séjour de l'homme, mais frappée par la suite de malédiction à cause de l'universelle perversité de ses habitants; terre considérée parfois comme un continent, mais le plus souvent comme une île.

L'Islande et la Suède, de même que la Chine et les deux Indes, la Grèce et l'Égypte, ont à ce sujet des légendes que l'on pourrait dire identiques. Et, non-seulement cette antique submersion, œuvre de la justice divine, est reportée partout vers une même époque primitive; elle est de plus généralement décrite avec des détails qui se reproduisent partout et presque dans les mêmes termes. Les *Buffon*, les *Cuvier*, les *Humboldt* n'étaient donc pas si hors du vrai qu'on le suppose, lorsqu'ils croyaient à la réalité historique de l'*Atlantide*. Et si les autres, tels que *Rudbeck* ou *Bory de Saint-Vincent* se sont

Digitized by Google

trompés en plaçant le théâtre de la catastrophe, en Suède, sous le pôle, aux îles Fortunées, à Ceylan, en Amérique... ; c'est seulement, je le répète, pour avoir trop prêté l'oreille aux voix qui localisaient partout un fait d'ailleurs universel, dont le bruit avait rempli toute l'antiquité, et dont toutes les terres, toutes les mers du monde font encore entendre, après tant de siècles, comme un lointain retentissement.

Ces voix, en effet, étaient de simples échos d'une tradition commune à tous. Et celles de leurs modernes interprètes verraient probablement leurs accents divers se concilier, si on admettait que le souvenir de la submersion signalée par *Platon* avait suivi les peuples dans leurs migrations à partir de Babel, et aussi, que tous les lieux, où ce souvenir se retrouve, l'ont reçu de leurs premiers habitants postdiluviens.

Et, remarquons-le bien, c'est *Platon* qui, par les termes de son récit, nous amène à cette espèce de conciliation.

Que penser, en effet, d'une île aussi grande que l'*Asie* réunie à la *Libye*, c'est-à-dire à l'*Afrique*, comme le remarque fort bien M. *Martin*[1], égale par conséquent en étendue à la presque totalité du monde connu au temps de *Platon*[2], et dont la submersion aurait été produite par des inondations étendues, ce semble, à toute la surface terrestre, puisque l'ancienne *Athènes* elle-même en aurait été atteinte[3], et avec elle, sans doute, toute la partie de l'*Europe* qui était supposée la séparer de l'*Atlantide;* — que penser, dis-je, de cette île, si ce n'est que, sous son nom, il s'agit de la surface entière du globe terrestre, et que sa submersion est identique à celle dont tous les peuples ont conservé le souvenir?

Que penser encore d'un peuple seul maître de cette île égale en grandeur à tout l'ancien monde, sinon que sous le nom de ce peuple, soit des *Atlantes*, il s'agit du genre humain tout entier, et que son extermination par les eaux est identique à celle dont le genre humain avait été frappé dans le passé, ainsi que l'enseigne l'unanime tradition de tous les peuples ?

[1] M. Martin, t. I, p. 289.
[2] Platon, *Tim.* III., p. 25. C.
[3] *Id.* — *Ib.*

Certes il faudrait, de son autorité privée, proscrire toute croyance à ces antiques traditions de *Déluge* que les *Cuvier*, les *Humboldt* et tout ce qu'a d'illustre la vraie science, ont respectées, recueillies même avec une sorte de vénération, et comme les plus remarquables monuments de l'histoire primitive, — ou convenir que le récit de *Platon* sur l'*Atlantide* s'unit à ces traditions *diluviennes* de la façon la plus intime, ne fait qu'un avec elles par l'époque, la grandeur de la catastrophe et ses suites, et qu'il n'y a aucun motif plausible pour rejeter cette version de préférence à toute autre.

Mais il y a plus. D'après les termes employés par le prêtre de *Saïs* ou par son interprète *Platon*, la submersion de l'*Atlantide* aurait vraiment été le résultat de ce que nous appelons un *déluge*, en grec γης κατακλυσμος[1].

Les Égyptiens en comptaient plusieurs, à l'opposé des Grecs à qui ils reprochaient de n'en avoir connu qu'un seul. Sans remonter à la cause de cette singularité, voyons où doit nous conduire le simple énoncé du fait.

L'un des Déluges rappelés par le prêtre de *Saïs* est celui qui avait fait disparaître, en un seul jour, sous les eaux, l'île d'*Atlas* et l'ancienne *Athènes*[2].

Cette capitale de l'Attique aurait-elle été atteinte depuis par quelque autre cataclysme ? Rien n'autorise à le supposer. Le prêtre égyptien, si attentif à instruire *Solon* de tout ce qui concernait sa ville et qui possédait des mémoires si exacts sur toutes les perturbations éprouvées par la surface terrestre en remontant jusqu'à 9,000 ans en arrière, n'eut pas manqué de l'en instruire si la chose avait eu lieu.

Le Déluge, par l'effet duquel aurait péri l'*Atlantide* et l'ancienne *Athènes*, serait donc identique au seul Déluge connu des Grecs, c'est-à-dire au Déluge de *Deucalion*, dont *Solon* venait d'entretenir le prêtre égyptien[3].

Or, si l'on compare ce qui est rapporté du Déluge de *Deucalion* avec ce que la *Genèse* nous apprend de celui de *Noë*, il

[1] Plat., *Tim.*, t. III, 25 — C.
[2] Id. — *Ib.*, t. III, p. 23, C,
[3] Id. — *Ib.*, t. III, p. 25. C.

Digitized by Google

est impossible de n'être pas frappé de la conformité à peu près complète des traits dont se compose le récit de l'un et de l'autre. Je l'ai suffisamment fait voir, je pense; dans ma 6e *lettre*[1]. Et comme une aussi parfaite conformité de détails ne saurait être attribuée au hasard, elle ne peut tenir qu'à l'une des deux causes suivantes,—à savoir : — ou que le récit, fait par les grecs, du déluge de *Deucalion*, le seul connu d'eux suivant les Egyptiens, et identique par conséquent à celui par l'effet duquel aurait péri l'ancienne *Athènes* avec l'*Atlantide*, dérivait de la tradition primitive et commune à tous les peuples, — ou que les Grecs en avaient emprunté l'histoire aux Hébreux, à qui dès lors ils ont bien pu être aussi redevables, par l'intermédiaire de l'Égypte peut-être, de tout ce qu'on racontait chez eux de l'*Atlantide ;* — et, dans l'une et l'autre hypothèse, le Déluge de l'*Atlantide* demeure identique à celui de *Noë*.

Un mot cependant encore.

La conformité des principaux traits n'est pas moins grande entre la submersion de l'*Atlantide* et le déluge de *Deucalion*, qu'entre ce déluge et celui-ci de *Noë*.

D'un côté, la terre entière était souillée par les crimes de ses habitants[2]; — de l'autre, les habitants d'une île égale en étendue à la surface terrestre étaient tombés dans la dégradation[3].

D'un côté, les deux seuls êtres humains sauvés de la submersion à cause de leur piété donnent naissance à tous les peuples actuels[4]; — de l'autre, il n'échappe au cataclysme qu'une faible semence d'entre les meilleurs des hommes, et de cette semence descendent tous les Grecs[5];

Dans l'un et l'autre récit, c'est *Jupiter* ou *Jéhovah* qui décrète le châtiment d'une race perverse et qui l'accomplit par les eaux[6].

Dans l'un et l'autre enfin, et ce trait est d'autant plus signi-

[1] Publiée dans les *Annales*, t. IX, p. 453 (6e série).
[2] Ovid., *Mét.*, I, 142 à 153.
[3] *Critias*, t. III, — p. 121, B.
[4] Ovid, *Mét.*, I, 365.
Timée, p. 23, C.
[6] Ovid., *Mét.*, I, 188, 260. — *Critias*, p. 121, B.

Digitized by Google

ficatif qu'il s'explique par une même mésinterprétation du texte sacré, le Dieu suprême, avant de déchaîner le Déluge, réunit en conseil l'assemblée des Dieux pour leur faire part de ses desseins[1] ; — de même que, dans la tradition sacrée, on voyait Dieu, sous le double nom de *Jéhovah* (Ζευς en grec et *Ju-piter* en latin) d'abord, puis d'*Héloïm*, soit du Dieu pluriel (les Dieux), décréter et accomplir l'extermination du genre humain par les eaux[2].

D'où il suit que le Déluge de l'*Atlantide* se montre aussi intimement lié à celui de *Deucalion*, le seul qui eût submergé la ville d'*Athènes*, qu'à celui de *Noë*. Il s'unit à l'un et à l'autre par une telle conformité dans les principaux traits, qu'on ne se hasarderait pas beaucoup, sans doute, en voyant dans ces trois récits trois versions différentes d'un seul et même événement.

Mais dès lors aussi, ce que M. *Martin* appelle les *rêveries de Cosmas*[3], rêveries qui consistaient à voir dans la submersion de l'*Atlantide* une version égyptienne ou grecque de l'histoire du Déluge, et dans les dix premiers rois de cette île, les dix patriarches antédiluviens[4], se rapprocheraient bien plus de la réalité que les opinions de son critique, quoique celui-ci, venu tant de siècles après le géographe alexandrin, ait écrit dans un temps où l'affluence et la vulgarisation des lumières sont telles qu'il ne semble presque plus possible de s'égarer, à moins d'une préférence un peu trop exclusivement donnée à la vacillante lanterne du savant sur les lumières venues d'en haut.

Et, qu'il nous permette de le lui dire, c'est pour avoir systématiquement donné l'exclusion aux enseignements de la *Bible* qu'il s'est lui-même fourvoyé. La *Bible*, en effet, c'est-à-ici la *Genèse*, n'est pas seulement le livre par excellence des Juifs et des Chrétiens ; en ce qui touche aux origines, elle peut être regardée aussi comme le livre fondamental de tous les anciens peuples, parce qu'elle reproduit, sous sa forme

[1] Ovid., *Mét.* I, 167 ; — *Critias*, p. 121, C.
[2] *Gen.*, V, 3, 4. 5.
[3] M. Martin, t. I, p. 271.
[4] Cosmas Indicopleustes, *Topographia christiania*, p. 340, 341 ; *Pat. græca*, t. 88, p. 451.

Digitized by Google

originelle et pure de tout alliage comme de toute falsification, la tradition recueillie par *Noë* de la bouche de ses pères et transmise par lui, avec le récit de ce dont il avait été témoin lui-même, à tous les peuples issus de lui.

Et il est à regretter qu'un savant du mérite de Th. H. *Martin*, non-seulement n'ait pas daigné reconnaître la portion de vérité probable que pouvaient offrir les rapports présentés, au moins par *Cosmas*, entre la fable de l'*Atlantide* et le récit des premiers chapitres de la *Genèse*, mais n'ait pas eu recours lui-même aux clartés de ce flambeau qui éclairera toujours plus sûrement qu'aucun autre les questions d'origine.

C'en est assez sans doute, mon Révérend Père, de ces quelques observations critiques pour indiquer la route à suivre dans la recherche de la réalité historique et topographique à laquelle se rapportent et le nom de l'*Atlantide*, pris dans son acception la plus large, et l'histoire de ses habitants, les *Atlantes*.

Nous continuerons ces investigations dans le prochain article.

H. d'Anselme,
Ancien officier supérieur.



Digitized by Google

Traditions primitives.

TABLEAU DES PROGRÈS

FAITS

DANS L'ÉTUDE DES LANGUES, DE L'HISTOIRE ET DES TRADITIONS RELIGIEUSES DE L'ORIENT,

Pendant les années 1875 et 1876[1].



5. Progrès dans les études des langues Sémitiques.

La connaissance de *l'antiquité sémitique* fait d'année en année les progrès les plus frappants. M. *de Saulcy* a repris la question des villes maudites de la Pentapole, une de celles où il a émis le plus de vues neuves[2]. M. *Clermont-Ganneau* continue d'étonner ceux qui suivent de près ses travaux par sa race sagacité. Il possède au plus haut degré, en philologie, en topographie, en archéologie, le don du rapprochement organique, de celui qui prouve, à l'exclusion de ce qui ne constitue qu'une ressemblance superficielle. Ses observations sur quelques points des côtes de la Phénicie et de la Palestine, d'après l'*Itinéraire* du Pélerin de Bordeaux[3], ses nouvelles réflexions sur l'inscription de *Mésa*[4] sont judicieuses et fines. Le premier M. Clermont-Ganneau a eu l'idée d'appliquer à la connaissance de la vieille Palestine les données résultant des sources musulmanes, des traditions orales, des mœurs et des coutumes des *fellâhin*. Selon lui, le paysan sédentaire de la Palestine actuelle, descendant des Chananéens, tour à tour opprimé par les Juifs, les Grecs, les Arabes, a changé de langue et de religion sans changer d'habitudes et d'instincts. *Le vieux monde chananéen n'est pas mort*. Les cultes sémi-

[1] Voir le dernier article au N° précédent ci-dessus, p. 322.
[2] *Revue archéol.* nov. 1875.
[3] *Bulletin de la Soc. géogr.* juillet 1875.
[4] *Revue crit.* 11 sept. 1875.

tiques, les anciens lieux sacrés se retrouvent derrière les wélis et les santons musulmans [1]. Il y a là sûrement quelque exagération, et tous les résultats obtenus par cette méthode hardie ne sont pas d'égale valeur. Mais que de justes intuitions! Quelle liberté d'esprit! Quelle perpétuelle attention à n'être pas dupe des opinions établies par le caprice et la *crédulité*, et maintenues par la routine et la paresse!

Sachons gré pareillement à M. Clermont-Ganneau d'avoir contribué plus que personne à chasser du domaine de la discussion savante les *fausses antiquités moabites de Berlin* [2], qui n'ont pu assurément faire illusion à aucune personne ayant quelque pratique de l'archéologie syrienne, mais qui ont trompé un philologue de rare mérite; tant la division des spécialités scientifiques, même sur le champ le plus restreint, tend à s'exagérer. Il était bon que cette fâcheuse erreur fût détruite par des démonstrations en quelque sorte matérielles. Les précautions contre les monuments orientaux supposés avaient été superflues jusqu'à ces dernières années; elles vont désormais devenir nécessaires et ajouter aux difficultés d'études déjà si pleines de perplexités.

M. Joseph *Derenbourg*, outre de savants articles de critique [3], a détaché de ses travaux sur l'épigraphie sémitique deux études spéciales, l'une sur une importante inscription *néopunique* [4], l'autre sur l'inscription bilingue *d'Aïn-Youssef* [5]. M. Oppert a repris après tant d'autres l'inscription d'Eschmounazar [6]. M. Philippe Berger a fait, sur divers textes phéniciens, preuve de sagacité [7]. M. Georges Colonna Ceccaldi a continué de nous tenir au courant des découvertes que l'île de Chypre n'a cessé jusqu'à ces derniers temps de fournir à la grande activité de M. de Cesnola [8].

[1] *La Palestine inconnue.* Leroux, in-18, 60 pages.
[2] *Revue critique*, 11 mars 1876.
[3] *Revue crit.* 15 mars 1876; 17 juin 1876.
[4] Acad. des inscr. 3 sept. 1875. *Comptes rendus*, p. 259-266.
[5] *Revue archéol.* mars 1876.
[6] *Journ. asiat.* mars-avril 1876.
[7] *Revue crit.* 22 janvier et 26 février 1876.
[8] *Revue archéol.* janv. 1876.

Digitized by Google

L'ouvrage publié sous le nom de M. l'abbé Le Hir *sur les Psaumes*[1], n'a pas le caractère des écrits que ce savant ecclésiastique avait amenés à une forme définitive. Ce sont des notes, dont plusieurs ont un caractère provisoire, tirées de cahiers qui ne sont pas autographes. Le fond du travail est une reproduction de la Vulgate avec quelques retouches, empruntées aux travaux de l'exégèse moderne. L'idée avait sa justesse. La Vulgate, par sa langue énergique, sauvage, admettant toutes les barbaries, tous les hébraïsmes, serait la plus belle traduction de la Bible, si l'on se résignait à corriger les passages où la philologie a réussi à résoudre certaines énigmes insolubles pour les anciens. La mort prématurée de M. l'abbé Le Hir ne lui a permis que d'indiquer un pareil plan. Personne mieux que lui n'aurait su l'exécuter selon les données de l'exégèse catholique.

Nous avons lu cette compilation des écrits de M. l'abbé Lehir, sur les *Psaumes*, et nous avouons que plusieurs des conjectures et corrections de M. l'abbé Le Hir, ou de M. l'abbé Grandvaux, son éditeur, ne nous ont pas satisfait. L'appréciation de M. Renan ne nous paraît nullement trop rigoureuse.

Les tomes II et III du grand travail de M. Léon Carre[2], travail instructif pour tous, même quand il n'introduit pas de résultat nouveau, sont relatifs à la Palestine et à la littérature biblique. Je n'ai point connu M. Carre, et j'ai appris sa mort en même temps que j'ai eu connaissance de son volumineux ouvrage ; c'était évidemment un esprit ami du vrai et fort ouvert. Il y a souvent plaisir à voir aborder, en dehors des écoles organisées, les problèmes que la phalange des savants officiels attaque toujours par le même côté et par les mêmes brèches.

C'est ainsi qu'on lit avec un vif intérêt les essais qu'ont faits M. *Robiou*[3] et M. François *Lenormant*[4] pour rendre, au

[1] *Les Psaumes*, traduits de l'hrébreu en latin, analysés et annotés en français par M. Le Hir, publiés par M. Grandvaux. Paris, Poussielgue, 351 pages, in-12, 1876.
[2] *L'Ancien Orient*, t. III et IV, in-8°, 650 et 688 pages. Michel Lévy.
[3] *Revue archéol.* juillet 1875; *Comptes rendus de l'Acad.* août 1875, p. 231-232.
[4] *La Divination* (ci-après, p. 463), p. 169 et suiv.

Digitized by Google

nom de l'assyriologie, quelque autorité aux livres, depuis longtemps condamnés au point de vue historique, de *Judith* et de *Daniel*. Nous doutons beaucoup que M. Robiou réussisse à changer l'avis de la presque unanimité des critiques modernes, qui considèrent le *livre de Judith* comme une *agada* juive du 1er siècle de notre ère, dont l'auteur serait tout le premier surpris s'il savait qu'on a fait servir son livre comme un document à l'histoire d'Assyrie. Quant au livre de *Daniel*, dont la partie apocalyptique a sa date plus évidente encore, il a peu d'unité et renferme des fragments narratifs sur la couleur plus ou moins *assyrienne*, desquels on devra tenir compte des observations de M. Lenormant.

Nous comptons faire connaître bientôt l'excellente dissertation de M. *Robiou*, donnant des preuves nouvelles de l'authenticité du *Livre de Judith*. Il rend à ce livre, à l'aide des documents assyriologiques, le même service que M. *Oppert* a rendu au *Livre d'Esther* en démontrant que l'Assuérus, qui épousa la belle Juive, n'est autre que le Xerxès des Grecs [1]. C'est ainsi que, peu à peu, la lecture de la langue et des documents cunéiformes viennent à l'appui de la Bible.

Nous ferons connaître aussi la dissertation de M. *Lenormant*, qui éclaire quelques obscurités (sinon toutes) de ce livre que saint Jérôme disait lui-même indéchiffrable [2].

M. Schœbel a mille fois raison quand il soutient que Moïse a existé [3]; mais il se tient trop en dehors des *recherches analytiques* sur la composition du Pentateuque qui préoccupent les meilleurs esprits.

C'est dans les *Annales* que M. *Schœbel* a inséré cette dissertation sur l'existence réelle et historique de Moïse [4]. Il a rempli la lacune que signale ici M. Renan, et a examiné en particulier chacun des livres du Pentateuque et a réfuté, dans cet examen, tout ce que les exégètes rationalistes allemands et français ont allégué sur la prétendue composition fragmentaire

[1] Cette dissertation a été insérée dans les *Annales*, t. IX, p. 7 (5e série).

[2] Voir le *prologue* de S. Jérôme inséré dans toutes les Bibles.

[3] *Le Moïse historique et la rédaction mosaïque du Pentateuque*, Paris, Maisonneuve, 117 pages, in-8°, 1875.

[4] Voir dans *Annales* t. XIII, p. 191, l'indication des divers volumes où M. Schœbel a publié cette défense complète du Pentateuque.

Digitized by Google

de ces livres. On peut dire, avec vérité, qu'aucune des objections sur la composition ou décomposition du *Pentateuque* n'a été passée sous silence.

Le problème des origines de la religion hébraïque est mieux éclairé par le livre de M. l'abbé Ancessi[1], qui applique avec beaucoup de justesse ses connaissances d'égyptologie à l'explication de divers points du rituel hébreu. Il résulte des recherches de M. l'abbé Ancessi que les emprunts faits par les Hébreux au culte de l'Égypte furent plus considérables encore qu'on ne le supposait. L'éphod, le pectoral s'expliquent parfaitement par les monuments figurés. Qui nous dira la mesure *des emprunts moraux et vraiment religieux*, jusqu'à quel point le *Décalogue*, par exemple, eut des antécédents en Égypte?

C'est aussi dans les *Annales* que M. l'abbé *Ancessi* a publié sa dissertation sur les emprunts que Moïse a faits aux cérémonies du culte Egyptien. Le livre que cite M. Renan n'est qu'une édition nouvelle, revue et un peu augmentée de ces articles[2]. Quant aux *emprunts moraux*, et aux antécédents que le *Décalogue* a eus en Egypte, il n'y a aucun doute qu'il y en a eu beaucoup. Les *Annales* en ont donné un grand nombre de preuves; nous citerons seulement les diverses dissertations de M. de *Rougé*, insérées dans les *Annales*[3], et celle de M. *Robiou*, sur le *monothéisme primitif des Egyptiens, et sur le Passage du monothéisme au polythéisme*[4]. Quant à l'opinion où M. Renan, en termes bien mesurés, laisse voir un danger pour la Bible dans les croyances Egyptiennes qui auraient précédé le *Décalogue*, il y a là le souvenir de ce que M. Renan a pu apprendre dans son Cours de philosophie à Saint-Sulpice : que les croyances des païens, avant le Christ, provenaient d'*inspirations*, de *conceptions naturelles*. Mais s'il veut faire attention (ce qui est vraiment le résultat de la science vraie, sur les religions antiques) et savoir, qu'elles ne sont que des débris des Révélations primitives, il reconnaîtra que plus on trouvera de croyances vraies chez les

[1] *L'Egypte et Moïse*. Ire partie. Les vêtements du grand-prêtre et des lévites, le sacrifice des colombes, d'après les peintures et les monuments égyptiens contemporains de Moïse. Un vol. in-8° carré, 151 pages, avec 9 planches, dont une en chromolithographie. Leroux, 1875.

[2] Voir *Annales*, t. VIII, p. 36, 141, 245, 325 (6e série).

[3] Voir le nom de M. de Rougé dans les *Tables générales* de la 4e et de la 5e série.

[4] Voir *Annales*, t. XIX, p. 280 (5e série).

Digitized by Google

peuples païens, plus on prouvera l'unité première des peuples, qui tous avaient reçu du *Verbe-Christ-Jésus,* ce que l'homme devait *croire* et *faire* pour plaire à son créateur.

M. François Lenormant continue d'appliquer ses dons d'érudition et de sagacité aux problèmes les plus importants des antiquités sémitiques. Les *origines lydiennes de la monnaie*, le lien entre le monnayage lydien et le système métrique de Babylone avaient déjà été aperçus par Brandis et d'autres. M. Lenormant a dressé une série monétaire de deux siècles avant Crésus [1], qui paraît avoir de la solidité. Son *histoire des sciences occultes* en Asie [2] présente réunis et classés ethnographiquement les éléments de l'une des erreurs les plus essentielles de l'esprit humain. Enfin, ce mythe si pauvre, si isolé, de *Tamnuz*, M. François Lenormant, au moyen de l'assyriologie [3], l'a enrichi, expliqué, rattaché à un ensemble. Même si l'on admet qu'en tout cela bien des détails soient critiquables, on ne saurait nier que le choc de tant d'idées, la mise en circulation de tant de faits nouveaux ne constituent un service considérable rendu à la science dont la trace restera [4].

6. Progrès dans les études des langues Assyriennes.

Je n'ai relevé, en fait d'assyriologie, qu'un petit nombre d'observations de M. Oppert [5]. Après MM. Oppert, Schrader, Ménant, M. Eneberg a repris, dans votre journal, l'inscription de *Tiglat-Piléser II* [6]. M. E. de Chossat a essayé une *classification des caractères cunéiformes* par les apparences extérieures, c'est-à-dire d'après le nombre, la forme et la position relative des traits qui les composent, à peu près comme on l'a fait pour

[1] *Monnaies royales de la Lydie*, Paris, Maisonneuve, 43 pages, grand-8°.

[2] *Les sciences occultes en Asie. La divination et la science des présages chez les Chaldéens*, Paris, Maisonneuve, 236 pages, in8°.

[3] Extrait des *Mém. du congrès international des orientalistes*, Ire session, Paris, 1873, 2e volume.

[4] Une traduction allemande d'*Essais* divers de M. Fr. Lenormant (Iena, 1875, 2 vol. in-8°) renferme des additions et des corrections de notre savant confrère aux mémoires traduits.

[5] *Bulletin de la Soc. de linguistique de Paris*, n° 14, p. LIII-LV.

[6] *Journ. asiat.* oct-nov.-déc. 1875.

Digitized by Google

les dictionnaires chinois. M. de Chossat arrive ainsi à distinguer 1214 signes différents, en réunissant ensemble les caractères babyloniens et assyriens, archaïques et modernes. Cette méthode n'a rien de scientifique ; néanmoins le tableau de M. Chossat peut être commode dans la pratique [1].

La guerre de Sumir et d'Akkad ne paraît pas près de prendre fin. Elle s'est compliquée de la question de l'origine même de l'*écriture cunéiforme*, que M. *Halévy* suppose *sémitique* [2], tandis que nous nous étions habitués, depuis les fortes démonstrations données par M. Oppert, à croire que cette bizarre écriture, inventée pour une langue qui n'était ni sémitique ni aryenne, avait été appliquée à une langue sémitique par une sorte de transport violent. Que cette langue primitive de la Chaldée fût *touranienne*, comme on dit en d'autres termes, analogue aux langues appelées *tartares*, c'est ce que beaucoup de personnes depuis longtemps n'admettent qu'avec de fortes répugnances, et sur ce point elles sont de l'avis de M. Halévy ; mais les hypothèses de ce savant, souvent si perspicace, sur une sorte de cryptographie assyrienne par laquelle s'expliquerait la duplicité d'écriture, paraissent peu satisfaisantes. M. Oppert [3], M. Lenormant, d'accord en ceci avec tous les assyriologues [4], les combattent énergiquement. Il nous semblerait peu fructueux que la controverse se continuât désormais. S'il y a quelque part de vérité dans le système de M. Halévy, cette part se fera jour et s'imposera. Dans une science sérieuse, cultivée par un certain nombre de personnes, les partis pris, les fins de non-recevoir sont tout à fait impuissants contre la vérité. L'exemple de Grotefend est ici bon à citer. La façon dont il était arrivé à ces ré-

[1] *Classification des caractères cunéiformes babyloniens et ninivites*, Paris, in-4°, Maisonneuve, 1875, autographié.

[2] *Journ. asiat.* mars-avril 1876 ; *La prétendue langue d'Accad est-elle touranienne ?* réplique à M. Fr. Lenormant, Paris, 1875, Leroux, 31 pages, in-8°.

[3] *Journ. asiat.* mai-juin 1875.

[4] *Des principes de comparaison de l'accadien et des langues touraniennes* ; réponse à une critique par Fr. Lenormant ; Paris, Leroux, 1875, 24 pages, in-8°.—*Revue de philol. et d'ethnogr.* de M. Ujfalvy, t. II, n° 1, p. 78-98. — *Revue bibliogr. de phil. et d'hist.* nos 19 et 20, 1875.

Digitized by Google

sultats était si singulière que pendant quarante ans on refusa de croire à sa découverte. Pendant ces quarante ans, il vécut fort tranquille, et à ceux qui lui demandaient comment il avait eu cette force d'âme, il répondait : « Rien de plus simple, j'étais » sûr d'avoir raison et qu'on le verrait un jour. » Les problèmes que nous ont légués les hiérogrammates de l'ancienne Chaldée sont si singuliers que plus d'une fois peut-être encore ceux qui s'appliquent à les résoudre auront besoin de s'armer de patience et de modération.

7. Progrès dans les études des sciences et des croyances Egyptiennes.

L'égyptologie ne cesse de déployer chez nous une sève, une jeunesse, une activité vraiment admirables.

M. *Mariette* vient enfin de terminer son grand ouvrage sur *Dendérah ;* aux cinq volumes de planches déjà parus, il a joint le volume de texte explicatif qu'il nous promettait depuis longtemps[1]. Il n'a pas eu la prétention de tout reproduire ; vingt années lui auraient à peine suffi pour copier et vingt volumes pour publier les légendes, les tableaux, les figures, les symboles sous lesquels les murailles du temple disparaissent littéralement. Il s'est borné à faire un choix dans cet amas de matériaux et à séparer les documents indispensables de ceux qu'il a considérés comme étant inutiles. Le livre de M. Mariette est avant tout une *thèse religieuse :* M. Mariette veut prouver que la déesse *Hathor* personnifie l'harmonie générale du monde, le vrai, le beau, le bien. C'est la première fois que la science se place en face d'un temple complet et lui demande ainsi résolûment son secret. On ne saurait nier qu'il reste encore beaucoup à faire : on ne saurait nier non plus que M. Mariette ait déjà beaucoup fait.

Karnak offrait aux égyptologues un problème différent à résoudre. Quel est l'âge relatif des diverses parties, et, parmi les rois dont les noms se trouvent dans les ruines, quels sont ceux

[1] *Dendérah*, t. I. 80 pl.; t. II, 87 pl.; t. III, 83 pl.; t. IV, 90 pl.; Supplément, 9 pl. dont 1 double ; en tout 349 pl., 1871-1875, in-folio; *Dendérah, description générale du temple de cette ville*, 354-VI pages, in-4°, 1875, 1875, Paris, Franck.

Digitized by Google

qui ont contribué à la construction, à l'ornementation ou même aux restaurations de telle ou telle partie ? M. Mariette a fouillé Karnak quatre fois en seize ans, et le résultat de ses fouilles a été aussi satisfaisant qu'on pouvait l'espérer [1]. Nous savons aujourd'hui par lui l'histoire du temple depuis sa fondation sous les premiers rois de la 12e dynastie jusqu'au temps des derniers Ptolémées. Les plans qu'il a dressés pour chaque époque nous permettent de suivre les agrandissements successifs du sanctuaire et d'attribuer à chaque règne la part exacte qui lui revient dans la construction. Un *appendice* comprend les principaux textes hiéroglyphiques découverts ou recueillis pendant les fouilles. C'est là que, entre autres monuments inédits du règne de Thoutmès III, M. Mariette a découvert les *grandes listes géographiques dont on a tant parlé* [2]. Il s'est attaché, dans un mémoire spécial, à déchiffrer les *noms égyptiens des villes de la Palestine* et du *pays de Pount* [3]. Contrairement à l'opinion reçue, il identifie le pays de Pount avec le pays des Somâl, la *Regio Cinnamomifera* des anciens. En fait, il semble bien que les Egyptiens ont donné ce nom de *Pount* aussi bien aux régions méridionales de l'Yémen qu'à la côte d'Afrique. Toute une section des listes a trait à l'Assyrie ; une autre nous reporte jusqu'aux rives des grands lacs intérieurs de l'Afrique ; une troisième est consacrée aux tribus qui habitaient alors les plateaux de l'Abyssinie : c'est un véritable inventaire du monde antique plus de quinze siècles avant notre ère. Notre Société de géographie a décerné à M. Mariette une des médailles d'or dont elle dispose : une pareille découverte ne méritait pas une moindre récompense.

M. *Chabas* a fait à l'Institut plusieurs communications dont

[1] *Karnak; étude topographique et archéologique, avec un appendice comprenant les principaux textes hiéroglyphiques découverts ou recueillis pendant les fouilles exécutées à Karnak*, 1875. Leipzig, J. C. Hinrichs. Planches, 56 pl. in-folio; texte, 88 pages, in-4°.

[2] *Sur une découverte récemment faite à Karnak*, dans les *Comptes rendus*, 1874, p. 243-260.

[3] *Les listes géographiques des pylônes de Karnak, comprenant la Palestine, l'Ethiopie, le Pays des Somâl*, 1875, Leipzig, J. C. Hinrichs ; texte, 67 pages, in-4°; atlas, 6 cartes in-folio.

Digitized by Google

les plus importantes, *Sur les poids et mesures des Égyptiens* et *Sur une date précise du règne de Menkérès*[1], seront publiées bientôt. La seconde serait d'une ordonnance hors ligne, puisqu'elle offrirait la preuve positive de cette antiquité de l'histoire égyptienne qui n'était jusqu'ici qu'une hypothèse, hautement vraisemblable il est vrai. Attendons ; car il paraît que des objections se préparent contre la découverte de M. Chabas. Ce laborieux philologue continue de traduire dans son journal l'*Égyptologie* les *Maximes du scribe Ani*[2]. L'analyse qu'il a faite des *traités de médecine* contenus dans le papyrus Ebers[3], complétée par l'article que M. Maspero a écrit sur le même sujet dans la *Revue critique*[4], donne une idée bien curieuse de ce qu'était la médecine dès l'âge des pyramides. La médecine scientifique de nos jours peut dédaigner les observations et les théories des vieux médecins égyptiens; cependant les documents originaux, selon M. Maspero, montrent qu'ils étaient *presque aussi avancés* sur bien des points que les médecins grecs ou latins.

Le *Journal égyptien de Paris* continue de paraître aussi lentement que les années précédentes[5]. Je trouve à y signaler une note de M. Pierret sur la *Statue d'Eï-Meri*[6], des études de M. Grébaut sur l'expression *Shâ-mes* et sur plusieurs mots du vocabulaire égyptien[7], un *résumé du cours* de M. Emmanuel de Rougé au Collége de France[8], un mémoire de M. Jacques de Rougé sur la *date de la naissance d'Horus*[9], des observations

[1] *Comptes rendus*, 26 mai 1876.

[2] *L'Egyptologie*, Paris, Maisonneuve (2e année, nos 18-24 ; 3e année, n° 1-4), grand in-4°.

[3] Dans l'*Egyptologie*, nov. 1875, p. 178-194; tirage à part, chez Maisonneuve, 1875, in-4°, 16 pages.

[4] *Revue critique*, 1876, t. I, p. 233-239.

[5] *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, 2e année, n° 7, p. 255; 3e année, n° 1, p. 1-65, in-4°, Paris, Franck.

[6] *Mélanges*, t. II, p. 63.

[7] *Ibid.* p. 59, 60, *Complément à l'observation sur l'expression Shâ-mes ;* p. 60-63, *Varia*.

[8] *Ibid.* t. I, p. 264-291.

[9] *Ibid.* t. I, p. 299-302.

Digitized by Google

de M. Maspero sur différents points d'histoire et de philologie égyptiennes[1].

M. Paul Guyeisse, appliquant les principes établis par M. Maspero à l'un des chapitres les plus importants du *Livre des Morts*, le 64e, a reconnu que ce chapitre présentait au moins quatre rédactions, dont il est possible de fixer le texte[2]. C'est le début de M. Guyeisse, et il faut reconnaître que ce début est singulièrement heureux. M. Guyeisse n'appartient pas, par exception, à notre École des hautes études.

M. de *Rochemonteix*, qui vient à peine d'en sortir, nous donne comme premier résultat de ses travaux un *Essai sur les rapports grammaticaux de l'égyptien et du berbère*. Il passe en revue les formes principales des deux langues, en montre l'analogie ou en certains cas la dissemblance, et conclut qu'elles sont issues d'une souche commune[3]. Ce mémoire promet un philologue d'un esprit très-fin et très-délié. Ajoutons que, dès sa sortie de l'École, M. de Rochemonteix a obtenu du gouvernement une mission en Égypte, et qu'il a rapporté de son voyage, outre les éléments d'une *grammaire bischari*, les copies et les estampages d'un grand nombre de monuments égyptiens inédits ou mal connus.

D'autres élèves ou auditeurs libres de l'École des hautes études, MM. Pognon[4], Harisse[5], M. l'abbé Ledrain[6], ont publié quelques courtes notes soit dans les *Mélanges d'archéo-*

[1] *Ibid.* t. I, p. 291-299.

[2] *Rituel funéraire égyptien*, chapitre LXIVe; textes comparés, traduction et commentaires d'après les papyrus du Louvre et de la Bibliothèque nationale : 116 pages de texte et 4 planches de fac-simile ; in-4°, 1876, Paris, Franck.

[3] Extrait du *Congrès international des orientalistes*, t. II.

[4] *Note sur quelques figurines égyptiennes trouvées en Auvergne*, dans les *Mélanges*, t. II, p. 65.

[5] *Empreintes d'un fragment de stèle égyptienne*, dans les *Mélanges*, t. II, p. 63-65.

[6] *La religion égyptienne*, à l'occasion de la stèle de Mendès, sur le culte du Bélier, et des hymnes à Ammon-Râ et à Osiris, récemment publiés. Paris, Jules Leclère, 1875, 8 pages, in-8°. — *La Momie*, à l'occasion du rituel de l'embaumement, 1876, in-8°, 16 pages (Extraits du *Contemporain*).

Digitized by Google

logie, soit dans des recueils moins spéciaux. M. Soldi a exposé en quelques pages excellentes les procédés employés par les sculpteurs égyptiens [1].

Voilà bien des auteurs et des ouvrages ; cependant je n'ai pas encore terminé ma tâche. L'activité de nos égyptologues s'est répandue jusque dans les recueils étrangers. Les diverses publications de la *Société d'archéologie biblique* de Londres ont reçu de M. Chabas la *traduction de l'obélisque de Paris*, d'un *hymne à Osiris* (Bibliothèque nationale) et du conte du *Jardin des fleurs* [2] ; de M. de Horrack le *Livre des respirations* [3] ; de M. Pierret les inscriptions d'*Athmès et de Nes-hor*, la stèle de la *reine Madsenen* [4] ; de M. Lefébure une curieuse étude mythologique sur les représentations des *quatre races humaines* [5] ; de M. Naville un mémoire sur le *mythe de la destruction des hommes* [6] ; de M. Maspero *les stèles* des rois éthiopiens Aspapalout, Horsiatew et Nastosenen. Le *Journal égyptologique* de Berlin contient une lettre de ce dernier savant à M. Lepsius sur la flexion en *i* de l'égyptien antique [7].

C'est à composer deux œuvres importantes de vulgarisation que M. Pierret a consacré les deux années qui viennent de s'écouler. Son *Dictionnaire d'archéologie égyptienne* est d'une science ferme et concise : il apprendra aux gens du monde bien des faits dont ils ne soupçonnaient même point l'existence et corrigera bien des idées erronées qui ont cours sur l'Égypte [8]. Le *Vocabulaire hiéroglyphique* de M. Pierret sera, malgré son for-

[1] *La sculpture égyptienne*, 128 pages, grand in-8°, 1876, Paris, E. Leroux.

[2] *Records of the Past*, t. IV et VI.

[3] *Ibid.* t. IV.

[4] *Ibid.* t. IV et VI.

[5] *Transactions of the Society of Biblic. archæology*, t. IV. part. I, 1875.

[6] *Transactions*, t. IV, part. 1, et *Records*, t. VI.

[7] *Transactions*, t. IV, part. 2, et *Records*, t. IV et VI; *Zeitschrift für ægyptische Sprache und Alterthumskunde*, 1875, novembre-décembre.

[8] *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, 572 pages, in-8°, 1875, Paris, imprimerie nationale.

Digitized by Google

mat modeste, un des livres les plus utiles qu'on ait faits depuis longtemps. Un des obstacles, le plus grand peut-être, à la diffusion des études égyptiennes est le prix élevé auquel la cherté de l'impression ou les spéculations de librairie maintiennent les livres mêmes élémentaires. Le *Dictionnaire* de Brugsch se vend 600 francs; le *Glossaire* de Birch plus de 80 francs : il y a peu d''étudiants qui n'hésitent pas à se procurer des ouvrages aussi coûteux. M. Pierret a résolu que le prix de son *Vocabulaire* ne dépasserait pas 50 francs. Ajoutons qu'il a eu à sa disposition, pour une partie au moins de son travail, le *Dictionnaire manuscrit* de M. E. de Rougé, et qu'il a porté dans la rédaction la conscience et l'exactitude qu'il met à toutes choses [1].

M. Maspero apporte à ces belles études sa pénétrante critique, son jugement, son autorité. Rien de plus intéressant que les *fragments* qu'il a publiés d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote [2]. Il a en outre porté son attention d'une manière spéciale sur les *monuments* de la 12e dynastie [3] et sur ceux de *l'Éthiopie*. En signalant sur les stèles de deux rois de *Napata*, *Horsiatew*, et *Nastosenen*, des formes qui prouvent l'existence dans le royaume égyptien d'Éthiopie d'un dialecte différent de l'égyptien d'Egypte, il a fourni un échantillon de la langue populaire qui était parlée au Djébel-Barkal vers les 5e et 6e siècles avant notre ère [4]. *Le mémoire sur quelques papyrus du Louvre* renferme, à côté d'un *livre magique* écrit en caractères démotiques avec transcriptions en lettres grecques de certains noms barbares, quelques *lettres de scribe*, un *Rituel inédit* où sont décrites les cérémonies de l'embaumement, et le

[1] *Vocabulaire hiéroglyphique,* comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques (5 fascicules parus), 400 pages, in-8°, 1875-1876, Paris, Franck (autographié).

[2] *Fragments d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote,* 1876, 8 pages in-8° (Extrait de l'*Annuaire de l'association des études grecques*, pour 1875).

[3] *Un gouverneur de Thèbes au début de la XIIe dynastie* (stèle C. I. du Louvre), 13 pages, in-8° 1875, Paris, Bouchard-Huzard. (Extrait du *Congrès international des orientalistes*, t. II, p. 48-61).

[4] Dans les *Mélanges*, t. I, p. 293-298, et dans les *Transactions of the Society of Biblical archæology*, t. IV, part. 2.

Digitized by Google

texte critique d'un chapitre *du Rituel*. M. Maspero a montré que, parmi les variantes nombreuses des manuscrits égyptiens, il y en a d'organiques, de corrélatives les unes aux autres, et dont l'observation attentive permet de distinguer les versions qui ont eu cours dans les écoles rivales de théologie égyptienne. Il a pu de la sorte établir deux textes du *Chapitre de la Boucle*, dont chacun paraît répondre à des conceptions religieuses d'ordre différent[1].

8. Progrès dans les études Coptes de l'Egypte chrétienne.

M. Eugène Revillout continue avec persévérance et ardeur ses études sur l'*Egypte chrétienne*. Il y porte des vues pleines d'originalité et de nouveauté. Les documents *coptes* l'ont amené à la discussion des diverses questions relatives au concile de Nicée[2]. Il entreprend maintenant la publication autographique d'un grand nombre de pièces en la même langue. La première série se compose des *apocryphes du Nouveau Testament* conservés au Musée Borgia[3]. Ce ne sont pas ici des écrits de haute valeur, comme ceux, par exemple, que M. Hilgenfeld a réunis, et qui, dans des fractions plus ou moins considérables de l'Eglise chrétienne primitive, ont fait partie du Canon. Ce sont des *apocryphes* de second et de troisième ordre, des *amplifications* des récits canoniques, des façons de broder sur les thèmes reçus. Les sujets favoris sont : *l'enfance de Jésus*, *l'obdormition de la Vierge* et la *vie de saint Joseph*. M. Revillout donnera plus tard la traduction de tous ces textes, et nous apprendra en quoi ils se rapprochent des écrits déjà connus. L'activité de notre savant confrère est telle que, parallèlement à ce recueil, il en publie un autre, composé des papyrus coptes des musées du Louvre et de Boulaq[4]. La première livraison ne

[1] *Mémoires sur quelques papyrus du Louvre*, 123 pages et 14 pl. in 4°, Paris, 1876. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIV, 1re partie.)

[2] *Journ. asiat.* mai-juin 1875, octobre-novembre-décembre 1875.

[3] *Etudes égyptologiques*, 7e livraison. *Apocryphes coptes du N. T.* Textes. 1er fasc. XII-128 pages, in-4o, autogr. Vieweg.

[4] *Papyrus coptes. Actes contrats des musées égyptiens de Bou-*

Digitized by Google

renferme que des *contrats*. Le second fascicule contiendra la *traduction et le commentaire*. Ce sera là sans doute une source précieuse de renseignements sur l'état économique et social de l'Egypte chrétienne, que M. Revillout nous apprend à considérer comme un monde étrange et tout à fait à part. Dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*[1], M. Revillout donne un peu pêle-mêle, et avec des détails de polémique d'une opportunuité douteuse, des observations de grammaire copte, d'épigraphie et d'histoire. Ces dernières au moins nous ont vivement intéressés.

Les *Annales* ont publié des extraits des découvertes de M. *Revillout* sur les *canons du concile de Nicée*. M. l'abbé *Bosia*, en les faisant connaître, les a comparés aux extraits qu'en avait déjà publiés le savant *Zoéga*. Au reste, M. Revillout en a publié de nouveaux extraits qui servent à faire mieux connaître l'état de la prédication évangélique dans l'Egypte, cette patrie des grands solitaires de la Thébaïde[2].

laq et du Louvre. 1er fasc. Textes et fac-simile. Paris, Vieweg, 1876, in-4°, 111 pages autogr. 19 planches de fac-simile.

[1] Tome III, 1er fasc. p. 1-55 et planches.

[2] Voir *Annales*, t. v, p. 426 (6e série).



Compte-Rendu.

COMPTE-RENDU AUX ABONNÉS.

ÉTAT DE L'APOLOGÉTIQUE CATHOLIQUE.

Nous l'avons souvent dit, et nous le redisons encore, la réforme la plus importante, nous dirions presque la seule importante, est celle qui doit avoir lieu dans ce que l'on appelle nos *Cours de philosophie*. On y traite de Dieu et des hommes, de la société et de la famille, de tout ce que renferme cet univers.

Or, tout cela est enseigné, est discuté, est démontré, sans qu'on y nomme une seule fois, le VERBE-JÉSUS, ce Verbe « par qui ont été faites toutes choses, et sans lequel rien n'a » été fait; Nom hors duquel il n'y a pas de salut, et dans » lequel, par conséquent, nous devons être sauvés [1]. »

Car c'est ce que professent, sous peine de n'être plus chrétiens, ceux-là mêmes qui l'ont exclu de leur enseignement philosophique.

C'est en effet de cette exclusion que proviennent logiquement l'oubli de ce Nom dans toutes les affaires gouvernementales, la séparation de l'Église et de l'État, et cette Religion naturelle, en un mot, qui a pris la place, dans tout ce qui regarde la société civile, de la Religion chrétienne.

Un document important pour la réforme de cette philosophie est la *Lettre* que le grand Pie IX, pasteur suprême, qui a l'œil sur tout, a fait écrire par Mgr *Czacki*. Presque tous nos Cours de philosophie, on peut dire toutes nos Revues chrétiennes, dans leur admiration nouvelle d'Aristote, se sont acharnées à soutenir que l'homme se compose de *Matière* et de

[1] Voir *saint Paul aux Philippiens*, II, 9-11; *Actes*, IV, 10-12, et les textes ci-dessus p. 387.

Forme; mais qu'on y fasse attention, d'une matière qui n'est rien *en elle-même*, et d'une forme qui n'a pas plus d'existence *en soi*.

Et non-seulement ils en appelent à Aristote, mais ils mettent ce système sous la protection de deux Conciles, et de plusieurs Lettres de Pie IX lui-même, en sorte qu'ils traitent d'hérétiques ceux qui touchent à ces dogmes aristotéliciens.

Avec son bon sens, qui n'est autre que le sens divin, Pie IX déclare que les Conciles n'ont voulu définir qu'une chose, l'*unité de l'homme composé de corps et d'âme*, et défend à tous de se servir, en philosophie, de l'autorité des Conciles ou de son Nom, pour accuser d'hérésie ceux qui ne sont pas de leur opinion.

Les diverses Revues, coupables de cette aberration, ont inséré ces Lettres avec une négligence peu respectueuse, et nous les voyons éluder les prescriptions pontificales en alléguant l'autorité de saint Thomas, ce qui leur est bien permis; mais en ajoutant que saint Thomas représente l'Église, en sorte qu'il faut encore en conclure que leurs adversaires sont hérétiques.

Nous espérons donner de plus longs détails sur cette importante question.

Dans le *mémoire* présenté par Sa Sainteté *Grégoire* XVI à l'empereur Nicolas, nos lecteurs ont vu quelle position est faite à l'Eglise en Russie, et quels dangers résultent de la grande influence que prend en ce moment le Potentat russe.

Après ces deux grandes autorités, vient celle de Mgr *Gerbet*, qui aborde de front une des plus importantes questions actuelles, celle des *rapports de la Philosophie avec la Théologie*. Par les cinq Conférences qui ont été publiées, on a déjà vu que la Philosophie ne peut exister sans la Théologie, et qu'elle est tombée dans les plus lourdes erreurs dès qu'elle s'en est séparée. On y voit qu'en fait de spéculations, de recherches, je dirais de hardiesses Philosophiques, les Pères et les Philosophes catholiques surpassent de beaucoup tous les Philosophes païens anciens et modernes; c'est sur ces Conférences que les professeurs de nos *Universités catholiques* doivent poser les bases de leur enseignement.

Dans la *notice sur la vie et les travaux de Mgr de Ladoue*, nos lecteurs ont connu quelques-unes des attaques déloyales for-

Digitized by Google

mulées contre l'enseignement traditionnel, et avec quelle sagacité Pie IX les a fait tourner contre eux-mêmes.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer les nombreux efforts que, dans nos articles sur M. Cousin, nous avons signalés pour former cette Église chrétienne sans le Christ, qui est devenue presque l'Église universelle.

M. *d'Anselme* continue à recueillir avec une science abondante les différentes preuves, qui montrent dans toutes les mythologies et croyances païennes, les restes, les vestiges des Révélations primitives et des Traditions bibliques. Ces recherches seront continuées, et nous en avons une preuve dans l'examen de cette question si disputée : l'existence de ce *monde atlantique*, qui est évidemment le monde antédiluvien.

M. *Pagès*, dans sa *Notice sur M. Gougenot* a donné des documents, qui n'avaient pas encore été publiés dans les *Annales*, *sur la Magie contemporaine*, cette faiblesse et folie des temps modernes.

Rien de plus obscur, rien de plus embrouillé que la question de la *Chronologie indienne*. Sans bornes certaines, elle nage pour ainsi dire dans le vide des âges écoulés, ayant des faces qu'on peut dire chrétiennes, et que nos modernes *Celses* opposent à notre *Verbe-Jésus*, qu'ils accusent de leur avoir emprunté ses doctrines. Le P. *Barthet* a, pour la première fois, jeté quelque lumière sur ces âges indiens, et donné les dates probables de tous ces règnes, de tous ces poèmes, qu'une fausse science avait rendu, on peut dire, fantastiques.

Nous pouvons dire, que, comme ils l'ont déjà eu pour *Bossuet*, nos lecteurs connaissent maintenant à fond les diverses publications et ouvrages de *Fénélon*, les deux plus grands littérateurs chrétiens de notre époque. Nous croyons leur avoir fait connaître à fond le roman le *Télémaque*. Nous préparons quelques critiques fondées sur la philosophie de ce prélat, aussi mystique en philosophie qu'en *maximes des Saints*.

Rien de charmant, pouvons-nous dire, comme les détails que nous a donnés M. *Laurent de Saint-Aignan*, sur la fleur de Marie, la *rose de Jéricho*. C'est une merveille de la nature, dont on a à bon droit attribué la singulière propriété à la Merveille de la terre et du ciel.

Digitized by Google

Avec M. le Comm. de *Rossi* nos lecteurs ont connu les découvertes qui se font dans les *catacombes*, lesquelles nous montrent les croyances actuelles gravées sur les monuments, qui touchent à l'époque même des apôtres et des premiers chrétiens.

M. l'abbé *Daniel* nous montre un document nouveau dans la découverte du texte complet de la *première lettre de saint Clément,* qui confirme les décisions du Concile du Vatican sur la prééminence du Pontife romain, dès les premiers temps de l'Eglise.

Enfin, M. *Renan*, ce transfuge du *Verbe-Jésus*, nous fait voyager dans tout l'Orient, la terre classique des traditions, en nous tenant au courant de tous les travaux qui ont pour but de nous initier à la vie intime, aux croyances et aux sciences de ces peuples, nos ancêtres et nos frères.

Il nous semble que nulle autre part on ne trouve des travaux aussi variés et aussi complets, pour former cette Science catholique, qui doit consister en la connaissance du Verbe-Jésus, complet, et non oublié, scindé, déchiré, comme on le fait en philosophie.

Nous remercions nos abonnés, à qui revient la possibilité de ces travaux, par la continuation de leur abonnement. Nous leur demandons de nous continuer leurs sympathies, et de les augmenter par un peu de propagande.

Le Directeur,

A. BONNETTY.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES ET DES AUTEURS

(Voir pour la table des articles à la page 5.)

A

B

C

Digitized by Google

L

M

N

O

P

R

Digitized by Google

Le Directeur-Gérant : A. Bonnetty.

ERRATA :

N° 80, p. 121, l. 23, avaient, lisez : avait.
p. 151, l. 12, lisez : non légalement établie.
l. 19, bourses, lisez : demi-bourses.
N° 81, p. 191, l. 6, sur, lisez : sous.
l. 15, masses de peuple, lisez : masses, le peuple.
N° 82, p. 245, l. 1, l'existence de Dieu, lisez : l'unité de Dieu.
p. 277, l. 28, de moi, lisez : du moi.
N° 83, p. 372, l. 24, forme dernière, lisez : mais non sous sa forme unique et sa forme.

ARGENTEUIL. — IMPRIMERIE P. WORMS.

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

